
3 1761 04666897 6

ISABELLE
LA GRANDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

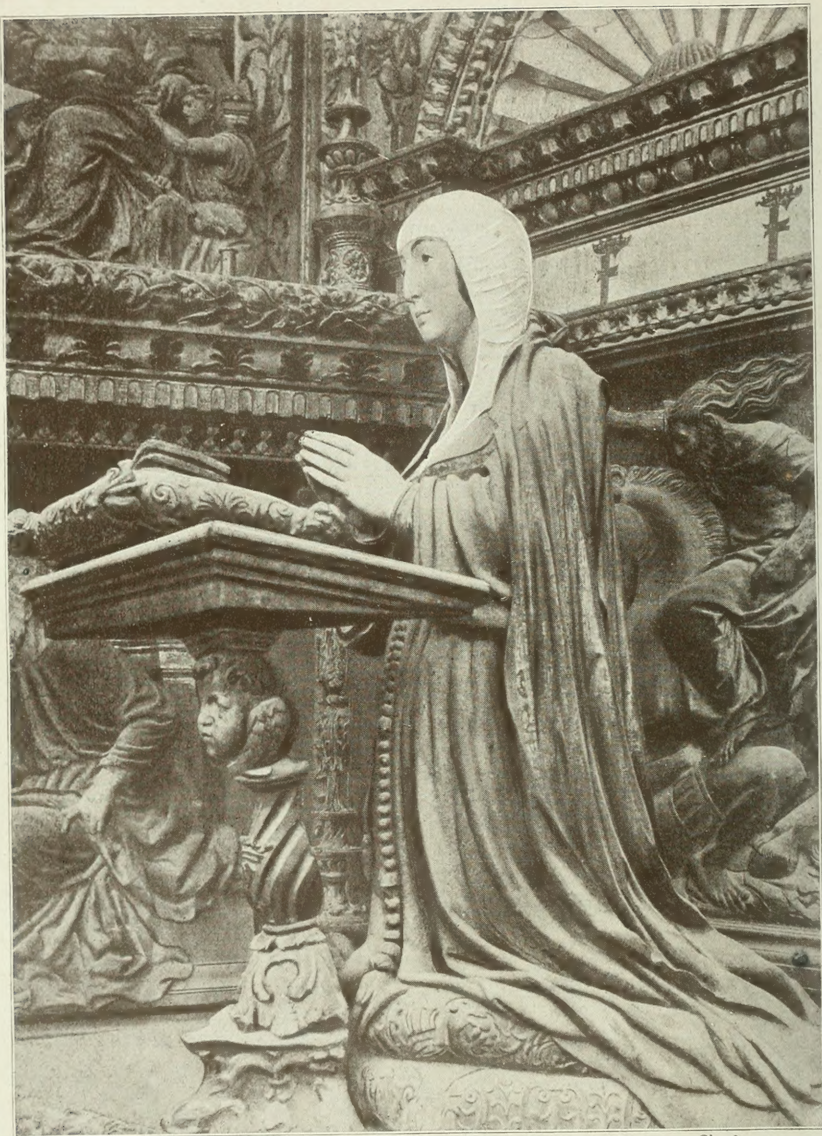
A LA LIBRAIRIE HACHETTE

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE

A SUSE, JOURNAL DES FOUILLES

CASTILLE ET ANDALOUSIE

ARAGON ET VALENCE



Cl. Garzon.

STATUE D'ISABELLE LA CATHOLIQUE.

(Chapelle funéraire de Grenade.)

JANE DIEULAFOY

ISABELLE LA GRANDE

REINE DE CASTILLE

1451 - 1504

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE
38 PLANCHES HORS TEXTE



LIBRAIRIE HACHETTE - PARIS
79 BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Hachette and C°, 1920.



Cl. Taponnier.

J. Dieulafoy

MADAME DIEULAFOY

JEANNE-*Paule-Henriette-Rachel Magre naquit à Toulouse le 29 juin 1851. Élevée au Couvent de l'Assomption, à Paris, elle épousa à dix-neuf ans, le 11 mai 1870, Marcel Dieulafoy, ingénieur des Ponts et Chaussées. Quelques mois plus tard, la guerre éclatait. Cette toute jeune femme — presque une enfant — révéla tout de suite son extraordinaire énergie. Aux côtés de son mari, combattant dans l'Armée de la Loire, elle prit part à la campagne et s'y montra pleine d'endurance et de vaillance sous le costume masculin auquel elle s'accoutuma pour longtemps. Plus tard, les voyages lointains et périlleux se trouvèrent facilités par ce commode habillement. Telle est l'origine, si simple et si noble, d'une habitude qui contribua aussi à faire de Mme Dieulafoy une figure populaire dans la société parisienne. On pouvait saluer bas sa redingote et sa boutonnière rouge : elles symbolisaient une carrière que peu d'hommes eussent été capables de fournir.*

Tout le monde sait que Mme Dieulafoy fut une intrépide voyageuse, mais on sait peu en combien de pays sa curiosité insatiable la porta. Avant les fouilles de Suse, qui rendirent son nom célèbre avec celui de son mari, elle avait visité l'Angleterre et l'Italie, parcouru l'Égypte et le Maroc (1873 à 1878) et elle avait déjà séjourné en Perse pendant deux ans (1880-1881). Après l'exploration de Suse, qui occupa les années 1884 à 1886, elle alla en Belgique, Hollande, Allemagne, Portugal, enfin en Espagne où elle devait revenir souvent et où elle ne fit pas moins de vingt-trois séjours à des intervalles différents. En 1914 elle accompagnait de nouveau au Maroc M. Dieulafoy, nommé adjoint au Commandant supérieur du Génie militaire, et elle y contracta, dans une ambulance de Rabat où elle soignait des malades, les germes du mal infectieux qui devait l'emporter.

La production scientifique et littéraire de Mme Dieulafoy fut très abondante. Outre ses œuvres d'archéologie et d'histoire qui nous intéressent

plus spécialement, nous ne pouvons passer sous silence ses livres de critique et d'imagination, car ils révèlent la variété et l'étendue des sujets où se plaisait la mobile vivacité de son esprit.

Elle raconta d'abord dans un grand volume illustré, qui fut récompensé par un prix Montyon, ses voyages dans la région de la Mésopotamie, de l'Iran et du Caucase (la Perse, la Chaldée et la Susiane, *Hachette, 1887*). *A Suse, où elle joua le rôle de collaboratrice assidue et de chef d'équipe, elle se chargea de tenir le journal des fouilles, précieux recueil où sont notées soigneusement toutes les circonstances qui accompagnèrent la découverte des palais de Darius et d'Artaxercès* (A Suse, *Hachette, 1888*) *; bien des fois il est utile d'y recourir, afin de préciser l'état des monuments, l'emplacement exact des objets au moment des trouvailles, et de fixer certains points importants pour la discussion des diverses restaurations proposées. On y trouve aussi, à chaque page, les preuves de l'intrépidité, du calme presque enjoué avec lequel la jeune exploratrice affrontait des difficultés souvent graves et périlleuses. La croix de chevalier de la Légion d'honneur fut la récompense bien méritée du tranquille courage et du labeur qui rapportaient à la France un musée entier d'antiquités perses*

Nous devons à celui qui a suivi de plus près les travaux de la mission les réflexions suivantes sur les qualités que Mme Dieulafoy déployait dans les entreprises diverses auxquelles elle se consacra : « Son œuvre archéologique a été pratique et théorique. D'une manière générale, elle a trouvé une aide puissante dans un goût très fin, très délicat, qu'avait encore affiné l'étude du dessin et surtout de la sculpture, et aussi de grandes facilités dans la connaissance de plusieurs langues étrangères. Mme Dieulafoy savait l'anglais, l'espagnol et le persan ; elle lisait l'italien, le portugais et elle avait assez bien appris l'arabe marocain pour causer avec les femmes indigènes et servir d'interprète quand l'occasion s'en présentait. Au cours des voyages en Perse, en Espagne, au Portugal, elle a été à tous les instants une collaboratrice précieuse, aidant à relever les monuments, à les analyser, à les photographier. Sur le terrain, soit à Suse, soit à Rabat, elle a dirigé les chantiers de recherches avec une méthode, une sûreté, une décision, souvent même une divination qui ont eu les résultats les plus heureux. En Perse, son courage n'a jamais faibli, même dans les circonstances les plus périlleuses, et son sang-froid a été pour la mission un énergique réconfort. »

Est-ce cette naturelle vaillance qui la portait à chérir la patrie du Cid d'une tendresse si particulière? A cette affection pour l'Espagne nous devons des livres d'un caractère plus spécialement historique : Aragon et Valence (*Hachette, 1901*), Castille et Andalousie (*Hachette, 1908*), *et*

cette Isabelle la Grande, *dont le tirage fut arrêté par la guerre en juillet 1914, et qui paraît aujourd'hui.*

Tous ces voyages, joints à d'abondantes lectures, échauffaient fortement son imagination, et elle aborda hardiment le roman et même le théâtre, pour donner la vie et le mouvement aux héros de ces périodes historiques dont elle nourrissait chaque jour sa mémoire. C'est ainsi que vit le jour Parysatis, *tragique histoire d'une reine de Perse, d'abord sous forme de roman couronné par l'Académie française, traduit en anglais et en allemand (Lemerre, 1890), puis sous forme de drame en trois actes, représenté le 17 août 1902 au théâtre des Arènes de Béziers, avec accompagnement de musique de Saint-Saëns. Vinrent ensuite* Rose d'Hatra *d'après une légende persane, et* l'Oracle *d'après des récits d'Hérodote (A. Colin, 1893), puis une œuvre tirée de la Légende Dorée et de la vie de sainte Catherine,* Frère Pélage *(Lemerre, 1894). Les temps modernes eux-mêmes ont fourni le sujet d'un cinquième roman historique,* Volontaire *(A. Colin, 1892), inspiré par l'héroïsme guerrier d'une jeune fille du Hainaut français en 1792.*

Enfin l'un des problèmes moraux les plus émouvants de la société contemporaine est discuté dans un livre de pure imagination, Déchéance *(Lemerre, 1897) ; c'est un plaidoyer contre le divorce.*

En énumérant tant de travaux, si variés et si complexes, où plus d'un se sentirait submergé, nous n'avons encore donné qu'une idée incomplète de l'activité inlassable de Mme Dieulafoy. On pourrait s'imaginer quelque trépidation, quelque fièvre dans l'organisation d'une vie si remplie, surtout en se souvenant des origines méridionales de notre regrettée amie. Ce serait une complète erreur. Tous ceux qui ont fréquenté l'hôtel de la rue Chardin ont connu les détails d'une existence méthodiquement réglée, où le travail, la promenade, les causeries, les réceptions amicales, occupaient leur place sans empiéter jamais l'un sur l'autre. On trouvait à l'heure convenue une maîtresse de maison toujours affable et prévenante, toujours occupée de ses amis et de leur entourage, toujours prête à rendre service. Elle paraissait si tranquille, si exempte de soucis qu'on eût dit que ses journées entières étaient à la disposition de chacun. Jamais travailleuse aussi acharnée ne semble aussi libre d'affaires. Nous savons que les œuvres de bienfaisance, les comités de charité avaient leur belle part aussi dans cette vie si bien ordonnée. La bonté, au service de beaucoup de science, ce fut la caractéristique de sa généreuse nature.

Privée, à son grand chagrin, de la douceur d'avoir des enfants, Mme Dieulafoy reportait sur ceux de ses amis sa tendresse native. Son salon, fréquenté par beaucoup d'hommes connus, s'ouvrait largement à la jeunesse. C'est avec elle et pour elle que furent organisées les représen-

tations dominicales auxquelles M. et Mme Dieulafoy donnèrent avec plaisir tous leurs soins pendant plusieurs années, et de là est sorti le Théâtre dans l'intimité (*Ollendorf, 1900*), *qui est comme une revue aimable des littératures classiques, depuis les idylles de Théocrite jusqu'à la Farce du Cuvier et les pièces du premier Empire.*

Enfin, sur d'autres scènes plus solennelles, Mme Dieulafoy allait porter son enseignement littéraire et le fruit de ses nombreuses lectures. Dans de nombreuses conférences, faites à l'Odéon, au Théâtre Fémina, à l'Université des Annales, elle donna une plus grande place à son cher théâtre espagnol. En province même et à l'étranger, à Lyon, Bordeaux et Pau, à Strasbourg, Bruxelles et Anvers, elle vint échauffer de sa parole les sympathies pour l'histoire et l'art de l'Espagne et du Portugal.

Disons aussi que, même avant la guerre et comme par une vue prophétique des événements redoutables qui nous menaçaient, Mme Dieulafoy avait manifesté son désir de travailler pour le bien de l'armée française. La combattante de 1870 tenait toujours ses regards dirigés vers « la ligne bleue des Vosges » et les préparatifs peu déguisés de l'Allemagne avaient éveillé toutes les inquiétudes de son patriotisme vigilant. L'insuffisance de nos effectifs, en face de la formidable mobilisation de nos ennemis, la préoccupait vivement, et elle avait conçu un projet, que beaucoup traitèrent alors de chimérique, mais dont les événements démontrèrent la sagesse prévoyante. Il s'agissait d'introduire les femmes dans les services de l'administration militaire, comme ouvrières, infirmières, sténographes, comptables, expéditionnaires, et de libérer par cette mesure plusieurs milliers d'officiers et sous-officiers qui auraient renforcé les cadres de l'armée active. Au mois de juin 1913, une conférence faite aux Champs-Elysées précisait ce programme, et le Ministère de la Guerre promettait de faire étudier la question par les services compétents. Puis le temps s'écoula, et ce fut pour l'auteur un douloureux et profond chagrin que de voir, après la déclaration de guerre, combien son projet eût profité à la défense nationale, s'il eût été plus vite mis en pratique. Du moins, dans son dernier séjour au Maroc, à Rabat, elle eut la satisfaction de sentir qu'elle servait encore activement la France ; soldats et prisonniers allemands mis sous ses ordres pour les travaux de fouilles ou de terrassements, saluaient leur « colonelle » comme un chef, attendant ses ordres pour se mettre à l'ouvrage. Des œuvres de charité, l'organisation de dispensaires pour femmes indigènes, absorbaient là encore son activité. Quand la fatigue et la maladie l'eurent terrassée, alors seulement elle consentit à retourner en France ; c'était pour y finir ses jours sous le toit qui avait abrité toute sa jeunesse. Sa pensée, au milieu des souffrances affreuses qu'elle endura pendant les derniers mois de sa vie à Langlade, allait encore à l'armée et à la victoire attendue.

« Heureux ceux qui tombent sur le champ de bataille devant l'ennemi, disait-elle à son mari. En mourant, ils servent une cause sacrée. »

Nous voudrions, dans cette brève notice, avoir rendu hommage à une œuvre et à une vie qui honorent grandement notre pays. Nous n'avons plus à redouter aujourd'hui les jugements malveillants sur la France. Mais, si quelques esprits clairvoyants, parmi les étrangers, avaient voulu juger plus tôt de ce qu'était la bourgeoisie française, laborieuse et lettrée, ils auraient pu aisément découvrir ce fonds solide de notre race en pénétrant dans l'intimité de certains ménages — et ils ne sont pas rares — où la femme française s'honore d'être la collaboratrice intellectuelle de son mari. Ceux qui ont connu M. et Mme Berthelot, M. et Mme Léopold Delisle, savent les effets de l'affection conjugale ainsi comprise : Mme Dieulafoy y avait ajouté l'éclat d'une œuvre et d'une renommée personnelles et son mari y contribua plus que tout autre par le soin touchant avec lequel il s'appliqua toujours à mettre en lumière les qualités de sa femme. Mais elle-même aurait revendiqué, avant tout, le mérite d'avoir bien compris et d'avoir profondément aimé le compagnon d'armes dont elle fut, pendant quarante-six ans, l'inséparable camarade.

EDMOND POTTIER.





ISABELLE LA GRANDE

CHAPITRE PREMIER

LES ESPAGNES JUSQU'AU MILIEU DU XV[e] SIÈCLE

PÉLAGE ET LES PREMIERS EFFORTS DE LA RECONQUÊTE. || BATAILLE DE LAS NAVAS DE TOLOSA. || MORT DE PIERRE II D'ARAGON. || JUAN II D'ARAGON ET SON FILS D. CARLOS DE VIANE. || NAISSANCE DE FERDINAND LE CATHOLIQUE. || FERNANDO III DE CASTILLE CONQUIERT CORDOUE ET SÉVILLE. || ENRIQUE III DE TRANSTAMARE ÉPOUSE CATALINA DE LANCASTRE. || DÉNUEMENT DU MONARQUE. || JUAN II DE CASTILLE, PÈRE D'ISABELLE. || PORTRAIT DE JUAN II. || SES GOUTS LITTÉRAIRES. || LE FAVORI D. ALVARO DE LUNA. || BATAILLE D'OLMEDO. || JUAN II ÉPOUSE ISABEL DE PORTUGAL. || SUPPLICE DU CONNÉTABLE. || DOULEUR DU ROI. || SA MORT.

AVANT de peindre la grande figure d'Isabelle de Castille, il convient de rappeler brièvement quelles avaient été les conséquences de la conquête arabe et de jeter un regard rapide sur l'état des royaumes chrétiens qui constituaient les Espagnes dans la seconde partie du XV[e] siècle.

Au lendemain de la bataille du Guadalete livrée en 711 dans la plaine de Xérès et où fut détruite la monarchie visigothe, les représentants de l'aristocratie aimèrent mieux émigrer que subir la domination du vainqueur. Ils passèrent en Italie, gagnèrent la France et remontèrent même jusqu'en Angleterre. Ceux à qui l'exil répugnait s'enfuirent devant les musulmans faute de pouvoir leur résister, et, portant les reliques enlevées à la cathédrale de Tolède, se réfugièrent dans les montagnes des Asturies, au fond de la gorge de Covadonga que signale encore aujourd'hui un pèlerinage célèbre. Leurs bandes, réunies sous le commandement d'un chef nommé Pélage que la légende rattache aux derniers rois visigoths, se cachèrent d'abord dans des grottes, puis s'établirent à Cangas de Onis, au sortir de la vallée. Pélage recruta des volontaires, arma ses troupes, s'élança dans la plaine, surprit les envahisseurs et les battit à plusieurs reprises (718-720). Ce fut le premier élan de la reconquête ; elle devait durer huit siècles.

Tantae molis erat hispanicam colligire gentem.

Enhardis par des succès inespérés, les chrétiens reprirent confiance, répondirent à l'appel de leurs chefs et se pressèrent assez nombreux autour d'Alonso *el Catolico* (739-757) pour lui permettre de reconquérir les États de Biscaye, une partie de la Navarre et la Galice jusqu'au Duero. Ségovie et Avila furent pris d'assaut. Salamanque, Astorga, Léon demandèrent à se rendre et ouvrirent leurs portes sans combat. A la mort d'Alonso *el Catolico*, les Asturies étaient reconquises. L'un des successeurs de ce prince, Alonso *el Casto* (795-843), eut l'audace de se présenter devant Mérida qu'il mit à sac (835). Ces triomphes furent pourtant traversés de quelques revers. Sans cesse les territoires étaient dévastés par les incursions des armées musulmanes et chrétiennes. Cependant Alonso *el Magno* (866-910) parvint à joindre la Galice et Léon aux Asturies et constitua un beau royaume dont Oviedo devint la capitale. Mais les fruits de ses conquêtes furent compromis par un partage entre ses trois fils (913). La désunion des princes ajoutait encore à leur faiblesse respective. D'ailleurs, à mesure que de petits États se reformaient avec les débris de l'ancienne monarchie visigothe, leurs maîtres semblaient professer à l'égard de leurs voisins des sentiments de jalousie comparables à la haine que leur inspiraient les Arabes, et le sang était aussi souvent versé pour régler des querelles intestines que pour combattre l'Infidèle.

L'œuvre de délivrance en eût peut-être souffert si le clergé ne fût intervenu. Les gens d'Église n'avaient pas été les derniers à se jeter dans la mêlée et à réclamer leur part de périls et de gloire. L'épée, la lance et la hache brillaient aux mains des évêques de préférence à la crosse. Grâce à ce zèle ardent, la cause de la patrie se confondit avec celle de la foi, et la Croix, symbole de rédemption dressé en face du croissant, devint le nouveau labarum autour duquel se groupèrent laïques et religieux. Après de cruelles vicissitudes, la crise intestine fut conjurée et, en l'année 932, le jeune royaume put célébrer la victoire de Simancas remportée par Ramiro III (912-950) sur le Khalife Abd er Rahman.

La Castille, reconquise peu après le Léon, fit longtemps partie de ce royaume et ne devint indépendante qu'à la suite de partages dont les conséquences désastreuses ont été signalées déjà. Les grands s'agitaient, se querellaient, se battaient, quand El Mansour, le célèbre *Hadjib* (généralissime) de Hicham III, les mit d'accord en proclamant la guerre sainte. Il entra en Castille, ravagea les campagnes, pilla les

villes, traversa Léon dont il ruina la cathédrale, poussa jusqu'à la Corogne, fit un immense butin et enleva les cloches de Saint-Jacques de Compostelle (997) qui furent transportées à Cordoue sur les épaules de milliers de captifs. Sa mort, survenue en 1002, sauva les chrétientés d'Espagne.

L'Aragon, formé de deux vallées situées au pied des Pyrénées, avait été d'abord un fief des rois de Navarre. Il resta dans cette situation dépendante jusqu'à l'année 1035 où Sancho III *el Mayor*, Roi de Navarre, l'attribua à son fils Ramiro (1035-1063) qui en fut le premier souverain. A partir de cette époque, les rois d'Aragon portent la guerre en terre d'Islam et s'acharnent sur leurs ennemis avec une ardeur qui n'accorde ni trêve ni merci. Temps des prouesses héroïques où les combattants fanatisés croyaient voir dans la mêlée des batailles saint Georges et saint Jacques montés sur de blancs coursiers, portant la bannière chrétienne et conduisant à la victoire l'armée de la croix. Ce sont les jours glorieux de Rodrigue de Bivar, le Cid, le grand champion du Christ, qui reprit aux musulmans Tolède (1085) et Valence (1094) et qui apparaît dans le romancero — l'histoire lui est moins favorable — comme l'idole du peuple, l'élu du ciel, le protégé de saint Lazare.

Après une suite de règnes plus ou moins heureux, le trône échut à un moine, Ramiro II, *el Monje* (1134-1137), que l'on contraignit de quitter son couvent pour donner à l'Aragon un héritier de sa race. Il eut une fille, la Princesse Petronila, que l'on maria à Ramón Berenguer, comte de Barcelone. Du fait de cette alliance, l'union du royaume et du comté fut consommée.

La Catalogne, composée d'une magnifique ligne de côtes pourvues de ports naturels excellents, avait été habitée dès longtemps par une population fière, courageuse, énergique, constamment en révolte contre les ducs d'Aquitaine ses suzerains. Louis le Débonnaire avait franchi les Pyrénées après Charlemagne, repoussé les musulmans et recouvré sur eux Barcelone. Vers 875, Wilfredo el Velloso (814-895) s'affranchit du tribut consenti au Roi de France et se déclara indépendant. Le comté de Barcelone, dont les territoires mal défendus contre des retours offensifs étaient sans cesse dévastés, eut d'abord une vie précaire, mais dès le XIe siècle il grandit, prospéra, son importance s'accrut et la renommée de son commerce se propagea sur toutes les côtes de la Méditerranée. Du mariage du Comte Ramón V avec la Princesse Petronila naquit un fils, Alfonso II (1162-1196), qui fut le père de Pedro II (1196-1213). Ce monarque rechercha l'amitié

d'Alfonso VIII de Castille, son parent, et conclut avec lui une alliance mémorable qui permit aux deux rois de remporter sur Mohammed Ibn Abdallah la fameuse bataille de Las Navas de Tolosa (16 juillet 1212). A dater de cette journée une ère nouvelle s'ouvrit pour les Espagnes. Deux monarchies, l'Aragon à l'Est et la Castille à l'Occident, absorbèrent bientôt tous les petits royaumes nés ou grandis sur les territoires reconquis, tandis que les musulmans, refoulés dans le Sud, allaient subir une série de défaites à la suite desquelles ils perdraient Cordoue (1236), Valence (1238), Murcie (1243), Jaén (1246), Séville (1248), et se retrancheraient en Andalousie avec Grenade pour capitale.

La victoire ne demeura pas fidèle à Pedro II. Ayant pris parti pour les Albigeois contre Simon de Montfort, il fut tué à la bataille de Muret qu'il avait imprudemment engagée. Il laissait un fils, Don Jaime, à peine âgé de dix ans. L'enfant qu'il avait emmené à la guerre resta aux mains du vainqueur ; mais le Pape ayant intercédé en sa faveur et obtenu sa liberté, il retourna en Catalogne et y fut proclamé roi. Dans la chronique où il raconte le trépas héroïque de Pedro II, Jaime ajoute, sous forme de conclusion : « Ainsi mourut mon père, parce que le sort de ceux de ma race a toujours été de vaincre ou de mourir sur les champs de bataille ! »

Le nouveau roi (1213-1272) ne mentit pas à sa destinée et mérita le surnom de *Conquistador* (conquérant) que lui donnèrent ses contemporains et que l'histoire a consacré. A la tête d'une armée vaillante, aidé par une flotte que montaient de courageux Catalans, il reprit aux musulmans les îles Baléares, mit fin à la piraterie qui désolait le littoral, s'empara de Valence (28 septembre 1238), la belle cité du Cid retombée aux mains des infidèles, poussa vers Alicante et se fût emparé de Murcie s'il n'eût été appelé au secours du Roi de Castille engagé de son côté dans une lutte terrible contre les musulmans. Sa vie ne fut qu'une longue suite de combats livrés à l'éternel ennemi de la Croix, de débats avec saint Louis au fils de qui, en gage de réconciliation, il finit par donner en mariage sa fille Isabelle, et aussi de démêlés furieux avec ses vassaux turbulents. Comme les rois de Léon et de Castille, il dut acheter, au prix de concessions et de privilèges immenses, le concours militaire de la noblesse dont la puissance prit dès lors des proportions inquiétantes.

A la fin du XIVe siècle, un Bertran de Cabrera équipait à ses frais une flotte quasi royale ; un Luna possédait des territoires si étendus qu'il pouvait se rendre de Castille en France sans sortir de ses domaines.

Les rois végétaient entre des feudataires plus riches qu'eux et ne se maintenaient qu'en excitant leurs haines et en entretenant leurs divisions afin d'en profiter à l'occasion.

Des guerres heureuses contre les Mores, l'annexion de la Sardaigne et de la Sicile longuement disputée par la France et le Saint-Siège, et l'expédition de Macédoine qui valut aux rois d'Aragon le titre tout honorifique de duc d'Athènes, occupèrent les siècles suivants.

A l'avènement d'Alfonso V (1416-1458), l'Aragon accru de la Catalogne, du royaume de Valence et des grandes îles de la Méditerranée possédait encore Naples où le Monarque, charmé par la beauté du pays et du climat, établit sa résidence. Sa mort fut le signal d'un démembrement. Par testament, il laissa Naples à son fils illégitime, Fernando, qui instaura de la sorte en Italie une dynastie aragonaise, et il transmit à son frère Don Juan le royaume d'Aragon dont ce prince était déjà régent. Le nouveau roi prit le nom de Juan II. Aux États qu'il venait d'hériter, il réunit bientôt la Navarre qu'il détenait au détriment de son fils Carlos, prince de Viane, né de son mariage avec Blanche de Navarre. Mais l'annexion définitive de ce pays ne devait pas s'accomplir sans effort. Par une clause du contrat de mariage entre Blanche et Juan de Aragón qui, à cette époque, n'était encore que régent au nom de son frère installé à Naples, il avait été spécifié que, en cas de mort de la princesse, l'aîné de ses enfants, quel que fût son sexe, hériterait la couronne à l'exclusion de son époux. Blanche, l'aînée, ayant renoncé à ses droits au moment de son mariage avec Enrique, prince héréditaire de Castille, Don Carlos avait été substitué à sa sœur. A la mort de sa mère, il avait vingt et un ans et aurait dû monter sur le trône, mais, avant de s'éteindre, Blanche lui avait fait promettre de ne point assumer la souveraineté de la Navarre sans l'approbation et le bon plaisir de son père. Soit que Carlos n'eût pas sollicité l'approbation prescrite, soit qu'elle lui eût été refusée, le prince se contenta d'exercer la souveraineté sous le titre de lieutenant général du royaume. Cette condescendance filiale devait lui être fatale.

A peine Juan de Aragón fut-il remarié avec Juana Enríquez, fille de l'Almirante de Castille, une femme ambitieuse, énergique, habile, beaucoup plus jeune que lui, et en eut-il un fils (10 mars 1452), que son attitude changea vis-à-vis de Don Carlos. Il eut l'incroyable faiblesse d'autoriser Doña Juana à se rendre en Navarre pour réclamer en son nom le partage du gouvernement Cette atteinte aux droits sacrés du Prince de Viane fut rendue encore plus amère

par l'insolence de la jeune Reine, enorgueillie de son étonnante fortune. La guerre s'ensuivit entre les Beaumonts et les Agramonts, deux factions rivales enchantées de se battre au nom des deux adversaires. Estella, où s'était réfugiée Doña Juana, fut assiégée par les troupes de Don Carlos. Juan II s'empressa d'accourir au secours de sa femme; le père et le fils se rencontrèrent à la tête de leurs troupes dans la plaine d'Aybar (1451). L'armée aragonaise, bien disciplinée, l'emporta sur les milices de Navarre, et Carlos échappa difficilement aux mains de son père. Ce fut le commencement d'une persécution imméritée dont l'issue était trop aisée à prévoir, étant donnés le caractère de la Reine d'Aragon et sa haine contre celui qui pouvait mettre obstacle à la grandeur de son fils, le jeune Ferdinand D'ailleurs, dès que cet enfant prédestiné avait vu la lumière, sa mère avait fait interroger le firmament, et les astrologues avaient relevé des prodiges vraiment merveilleux: « Le ciel qui, durant tout le jour, avait été obscurci par des nuages, s'éclaira soudain avec une splendeur inusitée. On vit dans l'azur une couronne composée de rayons colorés et brillants comme ceux d'un arc-en-ciel. Ces manifestations furent considérées comme d'heureux présages et interprétées comme un avertissement que l'enfant qui venait de naître serait illustre entre les hommes illustres. »

La bataille de Las Navas de Tolosa, à laquelle la Castille avait pris une part prépondérante, eut pour ce royaume des conséquences aussi heureuses que pour l'Aragon. Ses rois puisèrent dans le succès une énergie nouvelle et leur autorité s'accrut encore sous le règne de Fernando III (1217-1252), qui, à l'exemple de saint Louis, son contemporain et son cousin, fut canonisé pour avoir consacré sa vie à lutter contre l'Infidèle. Il conquit la cité sainte de Cordoue, capitale des Khalifes Omeiyades, et prit Séville, la métropole commerciale de l'Empire musulman d'Espagne. A sa mort, quatre ans plus tard, il ne restait aux conquérants arabes que le royaume de Grenade, mais il était bien défendu.

Fernando III eut pour successeur son fils Alphonse le Sage, Alonso *el Sabio*, un lettré, un poète, un savant à qui le pays dut la codification des lois coutumières sous le nom de Tables Alphonsines ou Code des *Siete Partidas* (Sept Parties).

Pourtant, l'épée valait mieux que la plume ou la lyre dans les mains des monarques castillans et les luttes intestines redoublèrent de violence et d'âpreté sous les règnes de princes insignifiants. L'affaiblissement qui se produisait à chaque avènement excitait

l'audace des grands et des communes qui réclamaient des libertés nouvelles et des privilèges sans cesse grandissants.

Les capitulations auxquelles se résignaient les monarques montrent dans quelle détresse était tombée l'autorité royale sous un régime également préjudiciable à sa gloire et à ses intérêts.

Comme s'ouvrait le xve siècle, les différentes parties du royaume se trouvèrent réunies par le mariage de Enrique III (1390-1407) *el Doliente* avec Catalina de Lancastre, et l'horizon politique sembla se dégager. Mais alors, aux exigences des communes s'ajoutèrent celles des favoris. Un incident, peut-être légendaire, de la lutte soutenue par la royauté montre du moins dans quel désordre était tombée la monarchie au commencement du xve siècle.

Un soir, comme Enrique III rentrait de la chasse, son déplaisir fut extrême en apprenant qu'aucun aliment n'avait été préparé pour lui, faute d'argent et de crédit. Le produit de la chasse suffit à contenter l'appétit du Monarque. Tout en servant son maître l'intendant profita de l'occasion pour lui représenter l'indigence dans laquelle il vivait, tandis que les grands festoyaient à l'heure même chez l'Archevêque de Tolède.

Le prince se tut, mais, le repas terminé, il revêtit un habit de paysan, pénétra, sans être reconnu, dans le palais du prélat et constata de ses propres yeux la magnificence d'un banquet où figuraient des mets recherchés et des vins généreux. Le lendemain, un bruit sinistre se répand dans la ville. Le roi, frappé d'un mal subit, est en danger de mort. Sans défiance, les grands s'empressent d'accourir. Quand ils furent réunis dans une salle dont la porte s'était refermée sur eux, Enrique entra, l'épée nue à la main, le visage sévère, et s'assit sur un trône placé à l'extrémité de la salle. Le silence régnait. Le Monarque le rompit enfin et, s'adressant à l'Archevêque de Tolède :

« Combien de souverains avez-vous connus en Castille?

Quatre, répondit le Primat.

— Et vous, comte de Bénavente?

— Trois seulement. »

Les assistants, interrogés par ordre de préséance, répondirent à leur tour. Aucun d'eux n'avait connu plus de cinq monarques.

« Comment se fait-il, reprit durement Enrique, que, en dépit de votre âge, vous ayez connu un si petit nombre de Rois, alors que moi, jeune comme je le suis, j'en compte plus de vingt ? Oui, continua-t-il, en donnant libre cours à sa colère, vous êtes les véritables rois de la Castille, vous vous êtes emparé des biens de la Couronne, vous

m'avez dépouillé de mon patrimoine, j'ai à peine le nécessaire. L'heure de la justice a sonné! »

Alors, sur un signe, des gardes entrèrent, suivis du bourreau et de son aide. Terrifiés, dans l'impossibilité de se sauver, les nobles se jetèrent aux genoux du Monarque, le supplièrent de pardonner et promirent de restituer le fruit de leurs rapines. Enrique se laissa fléchir. Toutefois il eut soin de garder des otages jusqu'à ce que les forteresses et les rentes royales eussent été restituées.

Enrique s'éteignit trop vite pour la Castille qui souffrit de la longue minorité de son fils Juan II. La régente, Catalina de Lancastre, était sage et prudente, mais elle mourut alors que Juan était tout jeune encore, et les quelques années heureuses qu'elle avait données au royaume furent vite oubliées au milieu des troubles qui suivirent de près l'avènement officiel du jeune Roi, reconnu majeur par les Cortes à l'âge de quatorze ans. Juan n'avait aucune des qualités qui font les monarques; il possédait plutôt celles qui conviennent aux cadets de familles royales. Voici en quels termes le peignent les chroniqueurs de son temps :

« Ce très grand roi fut de noble et belle taille, blanc et rose, d'aspect très royal. Il avait les cheveux couleur d'aveline mûre, le nez un peu grand, les yeux entre le vert et le bleu ; il inclinait légèrement la tête, il avait les pieds et les mains bien formés. C'était un homme de très bon air, franc, gracieux, pieux et brave. Il s'adonnait à la lecture des livres de philosophie et de poésie, était bon théologien, entendait bien le latin et honorait les personnes de science. Il avait beaucoup de qualités naturelles, était grand musicien, touchait divers instruments, chantait, trouvait (composait des vers) et dansait bien. Il aimait fort la chasse et se connaissait en tout ce qui a rapport à cette science. Il montait rarement une mule, sauf quand il voyageait. Il tenait toujours un grand bâton à la main, et cela lui seyait bien.... Il était très adroit aux joutes et au jeu de canne. Mais, quoiqu'il eût une part raisonnable de toutes ces qualités, de celles qui sont vraiment nécessaires aux hommes et aux rois, il en était totalement dépourvu. »

Incapable de travail sérieux, prodigue, raffiné dans ses goûts, Juan II ne trouvait de plaisir que dans la compagnie de lettrés, de trouvères, d'artistes avec qui d'ailleurs il rivalisait, sans souci de sa dignité royale. Aussi bien, s'il néglige les affaires de l'État qui n'ont pas l'heur de l'intéresser, développe-t-il les dons littéraires des Castillans au point de donner à ses sujets une avance d'un siècle sur leurs contemporains français. En effet, que l'on compare la Castille

sous Juan II à la France de Charles VI et de Charles VII, et l'avantage lui reste grandement. En France, les chansons de gestes sont oubliées, le genre allégorique dont le *Roman de la Rose* est le chef-d'œuvre s'est amoindri dans des redites. De ce côté des Pyrénées, il n'y a plus qu'un seul poète, Charles d'Orléans; Villon ne sera célèbre que bien plus tard ; Froissard n'a pas eu dans Monstrelet un continuateur digne de lui, il attend un successeur et ne l'aura que dans Comines qui, d'ailleurs, appartient plutôt à la famille des politiques qu'à celle des chroniqueurs chevaleresques.

La Castille, au contraire, essaye de s'égaler à la patrie de Dante et de Pétrarque et son effort littéraire, protégé par un prince poète, la conduit dès le début du XVe siècle à l'état que la France atteindra seulement au temps des Valois. La parure était belle et séduisante; malheureusement le corps qu'elle devait revêtir s'affaiblissait chaque jour. Le Monarque en avait conscience, mais, incapable de porter un remède efficace au mal dont souffrait le royaume, il abandonna le pouvoir à l'un de ses favoris, Álvaro de Luna, qui avait su le séduire par ses dons intellectuels et le charme de sa compagnie.

« S'il prenait fantaisie au roi Don Juan de chanter ou de danser, aucun autre que Don Álvaro ne pouvait chanter ou danser avec lui. Toutes ses confidences étaient pour Don Álvaro, et quand le roi se retirait à huis clos pour s'ébattre et se réjouir, Don Álvaro plaisantait de si gentille façon que tous étaient ravis. Et si l'on faisait de beaux faits d'armes, c'était encore Don Álvaro qui en parlait le plus doctement. Quand chacun se mettait à disserter sur les cas amoureux, Don Álvaro en savait déduire si plaisamment que tous, et le roi avant tous, s'émerveillaient de l'ouïr. Et quant à ses amours, il s'y comportait avec tant de loyauté et de discrétion qu'il en était chéri des dames et des demoiselles, et les plus hautes s'enamouraient de lui en oyant parler de ses mérites. »

Au bout de peu d'années, toute l'autorité royale fut concentrée entre les mains du brillant favori, élu Grand Maître de l'ordre de Santiago, nommé Connétable de Castille, maître de soixante-dix villes ou forteresses, possesseur de richesses immenses et chef de plus de trois mille lances.

Une pareille fortune n'avait pas été conquise sans éveiller bien des jalousies et sans allumer bien des haines. L'aristocratie, indignée de voir un homme d'une naissance irrégulière élevé à un si haut rang, forma contre Don Álvaro une ligue étroite dans laquelle on eut l'habileté de faire entrer le Prince héréditaire Enrique, fils unique du

Monarque. La guerre civile éclata et Juan II en fut réduit à combattre son fils et ses sujets révoltés dans la fatale bataille d'Olmedo. Avec une habileté sans pareille, Don Álvaro désunit la ligue par des promesses et des présents, et, après une retraite momentanée, il sut se faire rappeler par le Roi, bientôt fatigué de s'occuper des affaires de l'État. Don Álvaro fit à la Cour une rentrée triomphale et, à dater de cette époque, son insolence ne connut plus de borne. Au nom du Roi, les statuts politiques des communes furent ouvertement violés, les impôts exigés sans l'assentiment légal des États, les territoires municipaux aliénés ou octroyés aux créatures du Connétable, le droit d'élection restreint ou limité à quatre-vingts villes, alors que, sous une fâcheuse inspiration, le Roi prétendait légiférer sans le concours des Cortes. L'excès même de sa puissance amena la perte du favori. Elle fut l'œuvre de la personne en qui Don Álvaro avait le plus sujet de se fier.

Dans sa jeunesse, Juan II avait épousé Doña María de Aragón et en avait eu un fils, l'Infant Don Enrique. Devenu veuf à quarante ans et désireux de contracter une nouvelle union, il avait jeté les yeux sur une fille de Charles VII, tandis que le Grand Maître, sans l'en avertir, demandait pour lui la main de Doña Isabel de Portugal, petite-fille de Felipa de Plantagenet. Don Juan, à qui cette union déplaisait, poussa la condescendance jusqu'à tenir la parole donnée par son favori. Le mariage s'accomplit (1447), mais Don Álvaro, qui espérait trouver dans la jeune Reine une alliée dont la reconnaissance assurerait encore son pouvoir sur l'esprit du Roi, se heurta contre une femme humiliée de l'état de sujétion où vivait son faible époux et dont tous les efforts tendirent à lui nuire. Si l'on en croit un auteur du temps, Juan II, de forte complexion et devenu très amoureux de la Reine, ne fût jamais entré dans la chambre nuptiale si le favori ne lui en eût donné la permission. La Reine le sut, et elle éteignit les dernières flammes d'une affection qu'avaient déjà refroidie les plaintes du Prince héréditaire et celles des grands coalisés. Le Connétable était perdu.

Saisi en dépit du sauf-conduit royal, transporté à Valladolid, jugé en deux jours, condamné à mort, il fut exécuté sans délai. Jusqu'au dernier moment il attendit sa grâce ; son espoir n'était pas vain. Elle avait été signée en temps utile, mais la Reine vindicative et les grands craintifs des représailles du Connétable retardèrent le départ du courrier et il arriva trop tard. L'exécution avait eu lieu sur la place publique ; un bassin, pour recevoir les aumônes

destinées aux frais de l'enterrement, avait été placé au bas de l'échafaud. Les restes mutilés du maître effectif de la Castille restèrent exposés aux regards du peuple, et au bout de deux jours seulement les ermites de Saint-André obtinrent la permission de les ensevelir dans le cimetière des suppliciés. Pendant trente ans, Álvaro de Luna avait gouverné son maître et, avec lui, le royaume. On attribuait son ascendant à la sorcellerie ; il n'existait d'autre sortilège que la domination exercée par un esprit puissant sur un esprit faible, par un homme actif sur un prince nonchalant, par un administrateur sur un poète.

Durant le procès de son favori, le Roi avait souffert une véritable torture morale et, à dater de la mort du Grand Maître, il vécut déchiré par les regrets. Il pleura celui qu'il avait tant aimé et si lâchement abandonné, il perdit le sommeil, sa santé s'altéra, et une année s'était à peine écoulée que la douleur et les remords le conduisaient au tombeau (21 juillet 1454). A sa dernière heure, il eut conscience de ses fautes :

« Que n'ai-je été le fils d'un artisan au lieu de naître d'un roi de Castille ! »

De son premier mariage avec María de Aragón, Don Juan laissait un fils qui lui succéda sous le nom de Enrique IV. Doña Isabel de Portugal lui avait donné un second fils nommé Alfonso et une fille qui, pour le bonheur de l'Espagne, ne devait pas lui ressembler. Ce fut la grande Isabelle.



CHAPITRE II

LES ENFANTS DE JUAN DE CASTILLE

NAISSANCE D'ISABELLE. || LE TESTAMENT DE JUAN II. || AVÈNEMENT DE ENRIQUE IV || PORTRAIT DU ROI. || L ÉMIR DE GRENADE REFUSE LE TRIBUT. || ENRIQUE RAVAGE LA VEGA DE GRENADE. || LA VIE PRIVÉE DU MONARQUE. || LA REINE JUANA. || LE FAVORI BELTRAN DE LA CUEVA. || LA REINE DONNE LE JOUR A UNE FILLE. || ENRIQUE MANDE A LA COUR SON FRÈRE ALFONSO ET SA SŒUR ISABELLE. || LA BELTRANEJA. || DON ALFONSO RECONNU PRINCE DES ASTURIES. || L'OUTRAGE D'AVILA. || LA LIGUE SE DONNE UN ROI. || LA BATAILLE D'OLMEDO. || MORT DU ROI D'AVILA. || ENFANCE D'ISABELLE. || BEATRIZ DE BOBADILLA. || PRÉTENDANTS DE L'INFANTE. || ELLE S'INSTALLE A SÉGOVIE. || LA LIGUE LUI OFFRE LA COURONNE. || SON REFUS. || LA CONVENTION DE GUISANDO. || ISABELLE EST PROCLAMÉE PRINCESSE DES ASTURIES AVEC APPROBATION DES CORTES.

Dans la province d'Avila, presque au centre de la Vieille Castille, s'élève la petite ville de Madrigal. Quatre portes orientées vers Medina del Campo, Peneranda, Arévalo et Cantapiedra donnent accès dans la place entourée de hautes murailles. Un donjon massif la domine et, défiant, observe par-dessus l'enceinte la plaine solitaire, dépouillée d'arbres, balayée par le vent. Là, par un beau jour de printemps, le 22 avril 1451, naquit du Roi Don Juan II et de la Reine Isabel une fille à qui l'avenir ne semblait point réserver une destinée brillante, car un prince né quelque vingt ans auparavant d'une première union du Monarque avec María de Aragón assurait par les mâles la succession royale.

La petite Infante fut appelée Isabel comme sa mère et baptisée sans pompe ni cérémonie dans l'église de Saint-Nicolas que couronne une belle coupole octogonale et qu'ornent des arcs revêtus d'arabesques précieuses. Deux ans plus tard, la Reine mettait au monde un fils que l'on nomma Alfonso (1453).

Cependant, Juan II, déchiré par le remords depuis le supplice d'Álvaro de Luna, se hâtait vers la tombe où son favori semblait

l'appeler. Sur son lit de mort, il recommanda sa veuve et ses jeunes enfants à son fils aîné. Par testament, il laissait à son fils cadet Alfonso, à peine âgé d'un an, la Grande Maîtrise de Saint-Jacques dotée de revenus considérables et qui avait fait retour à la couronne après la mort du Connétable. A l'Infante Isabelle, il léguait la ville de Cuellar avec ses territoires situés à l'Est de Medina del Campo et une somme importante en or monnayé. Le douaire de la Reine se composait de Madrigal, de Arévalo et de Soria. Arévalo, situé dans une plaine verdoyante arrosée par l'Araja, où la culture du blé et du safran se partageait la terre, contrastait par sa fertilité avec la tristesse désolée de ses environs. La jeune veuve en subit le charme et y fixa sa résidence. Puis à Medina del Campo, ville très importante et toute voisine, se tenaient trois foires annuelles où les transactions sur les grains, les laines et les bestiaux amenaient des commerçants de toutes les nationalités. D'ailleurs, les Reines de Castille avaient toujours goûté le séjour d'Arévalo, et c'était là que María de Aragón, mère de Enrique, avait rendu le dernier soupir. La Reine douairière Doña Isabel y vécut à peu près oubliée pendant huit années, tout occupée de l'éducation de ses jeunes enfants, Isabelle et Alfonso, respectée par son beau-fils assez exact à lui payer une rente en dépit du déficit financier laissé par son père et accru par lui avec une folle imprévoyance.

Déjà les gens sages avaient pris une pauvre opinion de l'intelligence du Prince quand on l'avait vu s'allier aux grands contre son propre père et nuire au prestige d'une couronne qui lui était assurée. Pourtant le règne de Juan II avait été si néfaste, sa faiblesse avait provoqué un tel mépris que l'avènement de son successeur fut bien accueilli.

Enrique avait la peau blanche, de grands yeux bleus à fleur de tête, le nez déformé par une chute, des cheveux touffus et une barbe désordonnée d'un rouge ardent ; il était de haute stature et ses membres paraissaient vigoureux.

« Son aspect était féroce, assez semblable à celui du lion qui, par son regard, frappe de terreur ceux qui le considèrent. »

Et avec ces manières de géant terrible, Enrique était bénin de caractère, familier avec les inférieurs, vicieux, extravagant, prodigue, insoucieux des affaires de l'État comme l'avait été son père, mais totalement dépourvu des qualités intellectuelles qui, dans une certaine mesure, avaient pu faire pardonner à Juan II son incurie irrémédiable. Seule la musique le passionnait et il n'avait pas de plus doux plaisir que de chanter des lais mélancoliques en s'accompagnant

sur un luth. Juan avait subi pendant trente ans la domination d'Álvaro de Luna ; Enrique acccepta celle d'un page du défunt Connétable, Juan Pacheco, nommé par lui Marquis de Villena. Brouiller le père et le fils n'avait été qu'un jeu pour cet homme habile, charmant. La puissance du favori devint effective dès l'avènement de son maître et elle s'affirma d'une manière néfaste. Ambitieux, Villena avait critiqué les actes d'Álvaro de Luna pour provoquer sa chute, mais, après avoir conquis la place convoitée, il persista dans les errements de sa victime.

Le trésor était épuisé. Loin de se préoccuper de la situation financière, Enrique accrut sans compter les dépenses de la maison royale. La garde en partie moresque, magnifiquement équipée, compta trois mille lances représentant chacune cinq hommes ; des châteaux et des monastères immenses furent construits dans toutes les provinces, et les dernières ressources de l'État servirent à payer ces fantaisies ruineuses. C'était à qui viderait les caisses royales, car Enrique ne faisait jamais vérifier les livres de ses intendants, signait sans les regarder des cédules où il octroyait à ses favoris les rentes et les domaines de la couronne, laissant les chiffres et les désignations en blanc afin que les bénéficiaires les pussent fixer suivant leurs besoins et leurs désirs. Cette générosité ne manquait pas de grandeur, mais que servirait d'insister sur les abus qu'elle provoquait ! Comme un trésorier représentait les inconvénients d'un pareil système, Enrique répondit :

« Au lieu d'accumuler des trésors comme le font les particuliers, les rois doivent les dépenser pour le bonheur de leurs sujets. Donne à mes ennemis pour m'en faire des amis et donne encore à mes amis pour me conserver leur amitié. »

Un tel désordre financier consommait la ruine du monarque et du royaume contraint de les subir. Pourtant on eût trouvé un bon emploi des fonds du trésor s'il s'en fût rencontré dans les caisses toujours vides. L'Émir de Grenade, instruit du désarroi moral et matériel de la Castille, tentait de s'affranchir, refusait de payer le tribut, dirigeait des incursions inopinées à travers l'Andalousie chrétienne, répandait partout la terreur.

Enrique s'émut enfin et obtint une bulle de croisade. La vente des indulgences produisit quatre millions. Ils servirent à lever 30 000 hommes qui se réunirent à Cordoue sous le commandement

royal. Emporté par une ardeur soudaine, le Monarque s'élança sur la fertile Vega de Grenade, brûla les récoltes, coupa les arbres fruitiers, incendia les villages, portant partout une désolation inutile. Il avait ajouté à ses armes une grenade entr'ouverte, emblème de sa future conquête, mais il fallait une autre main que la sienne pour cueillir un pareil fruit.

D'une manière générale, les Mores avaient évité de s'engager contre l'armée chrétienne ; ils s'étaient réfugiés derrière les remparts de leurs places fortes, certains que l'adversaire ne viendrait pas les y défier. En effet, Enrique, lassé d'attendre un ennemi insaisissable et qui ne témoignait aucune intention de se mesurer avec lui, retourna en Castille et y rentra les mains vides. Les quatre millions produits par la vente des indulgences avaient été dépensés en pure perte. Si les troupes royales avaient pillé quelques territoires musulmans, leur passage avait été une calamité non moins grande pour les provinces chrétiennes. La noblesse, désireuse de se signaler par des exploits glorieux, dignes d'inspirer les poètes, tenta vainement de retenir le monarque en Andalousie ; mais lui, pressé de reprendre sa vie de plaisir, prétexta que les jours d'un seul de ses sujets lui étaient plus précieux que ceux de mille infidèles. Magnanimité tardive et hors de saison en pareille circonstance.

Tant valait le Roi de Castille, tant valait sa vie privée. Adonné trop jeune à la débauche, il trouvait le châtiment de sa faute dans l'impossibilité où il semble qu'il fût de perpétuer sa race. Au bout de dix ans de mariage avec Blanche de Navarre, il l'avait répudiée sous prétexte de maléfices. Mais il n'entendait pas rester sous le coup de l'aveu qu'il avait dû faire devant les Évêques de Ségovie et de Tolède pour obtenir la rupture de cette union, aveu qu'il démentit par la suite. L'infructueuse campagne d'Andalousie s'achevait à peine qu'il annonça l'intention de convoler en secondes noces. Sa réputation était si bien établie que l'on ne recherchait guère son alliance. Cependant l'appât d'une couronne tenta la Princesse Juana, sœur d'Affonso V, Roi de Portugal.

Loin de réclamer une dot, le futur époux promit d'en assurer une à sa jeune femme, et le mariage fut conclu en 1455.

Doña Juana, d'une beauté radieuse, était dans la fleur de ses quinze ans quand elle franchit la frontière de Castille, suivie d'un magnifique cortège de gentilshommes et de filles d'honneur. Son esprit, sa gaieté, son entrain rehaussaient encore ses dons physiques. Le choix de Enrique était heureux !

Toute la noblesse était accourue à Badajoz pour y accueillir la belle fiancée et la conduire à Cordoue. A mesure qu'elle avançait, on la régalait de festins, de concerts, de bals, de tournois où rivalisait l'élite de la chevalerie castillane et portugaise. C'était à qui surpasserait en magnificence les fêtes données à l'occasion des mariages royaux. A la fin d'un banquet offert par l'Archevêque de Tolède, des pages présentèrent aux dames des coupes d'or pleines de bagues précieuses afin que chacune d'elles choisît la pierrerie dont la couleur siérait le mieux à sa beauté. Certes, sous le règne précédent, le luxe des joyaux et des vêtements avait atteint à un tel degré de richesse que Juan II, pourtant prodigue, s'était plaint que les soies, les tissus d'or et d'argent, les robes doublées de martre ou d'hermine fussent portés par des personnes de médiocre condition. Ce furent de bien autres excès sous l'impulsion de la jeune Reine à qui son époux n'osait rien refuser — de ce qu'il pouvait lui accorder — et dont la grâce et la beauté ensorcelaient les courtisans.

Mais on eut bientôt de graves reproches à formuler contre Juana. Au cours d'un pas d'armes donné à Madrid, on signala un brillant chevalier andalou, Beltrán de la Cueva, qui paraissait aussi avant dans la faveur de la Reine que dans celle du Roi. Envers et contre tous, il défendit avec succès la beauté prééminente de sa *dame par amour*, et, bien qu'il refusât de la nommer, on fit honneur à la Souveraine de la vaillance du vainqueur, de son triomphe et de sa discrétion.

Doña Juana connaissait sans doute les raisons invoquées par le Roi afin d'obtenir l'annulation de son premier mariage. Elle n'ignorait pas que, dans l'union où elle était engagée, l'amour-propre seul trouverait à se satisfaire. Peut-être se fût-elle résignée à ne chercher aucune compensation et son cœur ne se fût-il pas ouvert à l'amour, si Enrique, aussi malchanceux avec elle qu'avec l'infortunée Blanche de Navarre, ne s'était donné le luxe d'une maîtresse honoraire. Son choix se porta sur Doña Guiomar de Castro, l'une des douze filles d'honneur venues de Portugal à la suite de sa femme, et comme il tenait à jouer au naturel son rôle d'amant heureux, il lui donna un état de maison, la combla de présents et lui constitua une fortune si considérable que, plus tard, elle lui permit d'épouser le Comte de Trevino, premier duc de Najera. Aucun ridicule ne manquait au Roi.

Outrée, mais désormais sans inquiétude, Juana comprit que, loin de courir un risque, elle aurait tout avantage à flatter une manie sans précédent. Aussi bien la grossesse de la Reine et la naissance d'une fille (1462) ne causèrent-elles pas de surprise.



Cl. Hausery et Menet, Madrid

CAVADONJA — LA BASILIQUE, FAÇADE LATERALE.



Cl. Ribot.

TOMBEAU DE L'INFANT ALPHONSE, FRÈRE D'ISABELLE LA CATHOLIQUE.

(Cartuja de Miraflores.)

En revanche, il y eut un débordement d'indignation lorsqu'on sut que le Roi avait fait bon accueil à la nouvelle venue dont on attribuait la paternité à Beltrán de la Cueva, nommé Comte de Ledesma et appelé au conseil en récompense de services insignes rendus à la couronne. Non content de choisir comme parrain l'Ambassadeur de France et le Marquis de Villena, il contraignit sa sœur Isabelle à servir de marraine à la petite Infante. Il ne s'en tint pas là. Pris d'une belle passion pour la fillette qui reçut le nom de Juana porté par sa mère, il ordonna de convoquer les Cortes qui la proclameraient princesse héréditaire de Léon et de Castille et lui jureraient fidélité en qualité de princesse des Asturies. En même temps, il commandait de ramener à la Cour son frère et sa sœur, alors âgés de neuf et onze ans, de crainte que les grands ne s'en fissent une arme contre lui. Pour les enlever à leur mère désolée, il allégua la nécessité de leur donner un état de maison en harmonie avec leur haute situation. En vérité, les Infants seraient entre ses mains des otages précieux et des gages de la paix publique.

La Reine douairière n'avait aucun moyen de s'opposer à la volonté de son beau-fils. Elle dut laisser partir les enfants adorés qui, depuis huit ans, étaient la consolation de sa vie. Elle n'était pas seulement désespérée de les perdre. Très pieuse, elle les voyait avec effroi livrés sans défense et dans un âge si tendre aux tentations de la Cour la plus dissolue qui fût en Europe. Quel exemple serait pour la petite Isabelle la conduite licencieuse de la Reine Juana auprès de qui elle devrait vivre désormais ! La douleur, l'inquiétude, l'abandon jetèrent un voile noir sur un esprit déjà porté à la mélancolie, un affaiblissement cérébral se manifesta et la malheureuse Princesse tomba dans une démence douce dont elle ne devait jamais guérir.

Bien que démoralisée par ses habitudes de concussion, de pillage et d'inconduite, la noblesse frémit de honte en apprenant les intentions du Roi. Une ligue se forma sous la direction de l'Archevêque de Tolède et du Marquis de Villena ardents à protester contre la proclamation des droits de la *Beltraneja* (la fille de Beltrán). Les Cortes, réunies à Burgos, refusèrent de prêter le serment de fidélité et demandèrent, la menace à la bouche, qu'à défaut d'enfant légitime, Enrique reconnût et fît reconnaître les droits héréditaires de son frère cadet, l'Infant Don Alfonso, avec le titre de prince des Asturies. On lui rendrait aussi la grande maîtrise de l'ordre de Santiago dont on l'avait dépouillé pour la donner à Beltrán de la Cueva. Cette reconnaissance entraînait implicitement le désaveu de paternité. Les ligueurs

exigeaient en outre que l'Infant fût confié à leur garde. Il y allait, disaient-ils, de sa sécurité.

Découragé, Enrique ne manifestait même pas l'intention de résister.

Barrientes, son vieux précepteur, devenu Évêque de Cuenca, essaya de lui rendre un peu d'énergie. Il lui conseillait de déployer ses bannières, de réunir ses troupes et de venger l'outrage fait à l'honneur de la Reine et au sien. Enrique préféra temporiser :

« Vous, prêtres, s'écria-t-il, vous êtes toujours prêts à faire verser le sang des autres. »

Accusation mal fondée s'il en fût, car les princes de l'Église n'aimaient que trop la guerre et l'on ne comptait pas les prélats qui, sur le champ de bataille, frappaient les ennemis de la foi et du Roi de cette même main qui bénissait et absolvait les mourants tombés dans la mêlée.

Et l'Évêque de Cuenca de répondre :

« Puisque, en des circonstances aussi graves, vous ne montrez pas plus de souci de votre honneur, je crains de vivre assez pour voir en vous le monarque le plus dégradé qui ait jamais vécu en Espagne. Quand vous vous repentirez de votre faiblesse, il sera trop tard. »

Pourtant Enrique avait accepté une entrevue avec les rebelles. C'était déjà céder. La rencontre eut lieu à Cigales (1462). Les diplomates royaux, dont la cause était insoutenable si l'on renonçait à la défendre les armes à la main, furent bientôt réduits à merci. La ligue obtenait la reconnaissance de l'Infant Don Alfonso comme prince des Asturies, à condition qu'il épouserait cette petite Juana qui, à peine née, lui disputait le trône. Le temps ne manquait pas et l'on trouverait un moyen d'éluder un engagement à si longue échéance. D'autre part, Beltrán de la Cueva, dépouillé de ses dignités, fut invité à se retirer dans un château dont on lui laissa la propriété, et ses partisans durent s'éloigner de la Cour. Le Roi promit encore de se confesser et de recevoir les sacrements au moins une fois l'an, obligation surprenante étant donnée la piété formaliste de la cour de Castille, si l'on ne savait que, dès l'année 1462, les Grands se plaignaient que leur prince vécût à la Moresque, entouré *de personnes qui ne croyaient pas à la vie éternelle et admettaient que les hommes meurent comme les animaux.* En outre, Enrique s'engageait

à ne plus lever aucun impôt sans le consentement des trois ordres législatifs ; enfin, humiliation doublée d'une imprudence suprême, il consentait à remettre son frère Alfonso aux rebelles. C'était reconnaître la légitimité de la sédition.

Un pareil compromis montre dans quelle déchéance était tombé le Monarque. Mais bien loin de calmer les esprits, la faiblesse de Enrique autorisa les pires audaces. Les villes du Sud, y compris Tolède, avaient soutenu les rebelles, tandis que, au Nord, le Comte de Haro et le Marquis de Santillane étaient restés fidèles au Roi. L'anarchie touchait à son comble, les villes se dressaient contre les villes, les quartiers contre les quartiers, les rues contre les rues. Les insurgés n'avaient exigé la garde du Prince Alfonso que pour gouverner en son nom et l'opposer à son frère.

Un jour, dans la plaine d'Avila, le soleil éclaira l'outrage le plus ignominieux qui ait jamais été infligé à la royauté. Visible à longue distance, une large estrade avait été dressée hors des remparts de la ville. Le trône royal y fut placé. On y assit une effigie du Roi de Castille, la couronne en tête, l'épée au côté, le sceptre à la main, mais vêtu d'habits de deuil. Quand le peuple, appelé à son de trompe, fut rassemblé au pied de l'échafaud, un héraut lut un acte d'accusation où étaient énumérés les crimes du monarque, les excès dont il s'était rendu coupable, les hontes qu'il avait subies, et qui concluait à la déposition d'un roi indigne. Alors l'Archevêque de Tolède arracha le diadème qui ceignait le front du mannequin, le Marquis de Villena lui enleva le sceptre, le Comte de Palencia l'épée, les Comtes de Benavente et de Parèdes les autres insignes royaux. Ainsi dépouillée, dégradée, lamentable, la figure fut précipitée du haut en bas de l'échafaud et vint s'écraser dans la poussière aux applaudissements frénétiques de l'assistance.

Le premier acte était joué, le second ne lui céda pas en grandeur tragique.

Le Prince Alfonso fut amené par l'Archevêque de Tolède et le Marquis de Villena. Ils le firent asseoir sur le trône d'où ils venaient de précipiter l'effigie de son frère et lui remirent un à un les emblèmes de la royauté. Les trompettes sonnèrent, les bannières flottèrent, déployées aux cris de « Pour Alfonso, Roi de Castille et de Léon » (juillet 1465).

Puis, en signe d'hommage, les grands baisèrent la main du nouveau souverain. La ligue avait son roi. Burgos, Tolède, Cordoue, Séville l'acclamèrent.

Informé de cette scène, Enrique fut saisi de désespoir, et, n'eussent

été les instances du Marquis de Villena qui intriguait entre les deux frères après les avoir divisés, il eût fui jusqu'en Portugal.

« Nu, je suis sorti du ventre de ma mère; et nu, je reviendrai à la terre », gémissait-il.

Pourtant le dévouement du *bo i* Comte de Haro et l'excès même de l'humiliation infligée à la majesté royale ramenèrent vers Enrique des fidèles et des partisans. Une armée de 70 000 fantassins et de 14 000 cavaliers fut bientôt réunie sous la bannière royale, tandis que le Marquis de Villena, principal auteur du drame d'Avila, s'efforçait de rentrer en grâce. La compétition était devenue trop ardente pour s'apaiser sans effusion de sang. Le Roi et le prétendant avaient crié leur ban de guerre. Les deux armées se rencontrèrent dans cette fatale plaine d'Olmedo où Enrique s'était déjà battu contre son propre père. A la tête des rebelles, le bouillant Archevêque de Tolède marchait couvert de mailles étincelantes et signalé à tous les coups par son manteau de pourpre timbré d'une croix blanche. A ses côtés chevauchait le Prince Alfonso surnommé par ses adversaires « le Roi d'Avila », ardent et brave malgré son jeune âge; il venait seulement d'atteindre quatorze ans. Tous deux se jetèrent au plus fort de la mêlée, ramenant les escadrons hésitants qui s'étaient dispersés à plusieurs reprises. Les derniers, ils restèrent sur le champ de bataille et ne l'abandonnèrent qu'à la nuit close. L'Archevêque, blessé au bras, n'avait voulu ni se retirer ni recevoir aucun soin. Quant au Roi Enrique, démoralisé dès le début de l'action par une défaillance de ses troupes, il avait battu en retraite vers un village voisin, entraînant à sa suite la garde moresque et laissant au Comte de Haro le commandement des forces royales. A cause de cette défection, le sort de la bataille demeura incertain.

Les ligueurs avaient si bien compté sur un succès complet qu'ils demeurèrent hésitants. Villena, en désaccord avec l'Archevêque, se sépara de lui et revint soumis et repentant auprès de son roi légitime. Les forces du prétendant en furent singulièrement amoindries. Avec un peu d'énergie, Enrique eût pu ressaisir le pouvoir, mais encore il parlementa et temporisa. Alors l'anarchie s'étendit dans tout le royaume divisé entre les partisans d'un monarque sans aucune volonté et ceux d'un prétendant trop jeune pour imposer la sienne. Les querelles des maisons de Guzmán et de Ponce de León se rallumèrent, l'Andalousie fut mise à feu et à sang, les nobles se retirèrent dans leurs châteaux et, pareils à des rapaces, n'en sortirent plus que pour tomber

sur les voyageurs et les paysans, les dépouiller, les rançonner et parfois les vendre comme esclaves soit aux Mores, soit aux chrétiens. Les communications furent interrompues entre les différentes parties du royaume, certaines provinces où les récoltes avaient été saccagées souffrirent de la famine. Jamais la situation n'avait été aussi grave. Les choses en vinrent au point que les particuliers prirent en main leurs propres affaires, se constituèrent en *Hermandades* ou associations chargées de réprimer les excès des grands et de rétablir la sécurité dans le pays, comme cela s'était déjà passé en 1295 dans une période également troublée. Les Hermandades, bien équipées, bien montées et payées par les villes, constituèrent bientôt une force de 3 000 cavaliers. Elles rendirent des services immenses, car, fières de leurs droits et conscientes de leurs devoirs, elles n'hésitèrent pas à s'attaquer à quelques grands seigneurs incorrigibles, à les assiéger dans leurs châteaux et à raser leurs places fortes dès qu'elles en étaient maîtresses. Ces exemples furent salutaires.

Les représentants des deux frères ennemis continuaient à négocier, quand un coup terrible vint frapper la ligue. Soudain, elle apprit avec stupeur que le Prince Alfonso était mort presque subitement au village de Cárdenas, près d'Avila, après avoir mangé des truites dont il était friand (5 juillet 1468). Le bruit courut qu'il avait été empoisonné. Les mœurs du temps autorisaient une pareille supposition ; pourtant il se pourrait que le Prince ait été la victime de ces fièvres estivales qui désolaient la Castille et qui, cette même année, y furent extrêmement meurtrières. La vie dure qu'il avait menée à un âge encore si tendre l'avait peut-être affaibli et prédisposé à subir une influence maligne. Cette mort servait trop bien les intérêts d'Enrique pour qu'on cherchât beaucoup à en éclaircir le mystère. Il eût été aussi imprudent qu'inutile de réclamer au nom d'une victime désormais réduite à néant. Les contemporains s'accordèrent à louer la vaillance, l'intelligence et les nobles qualités du jeune Prince. Durant les trois ans où il fut l'élu des factions, il montra une sagesse et une prudence très au-dessus de son âge. Comme on se plaignait à lui des excès commis par les grands de son parti, il répondit :

« Je dois endurer ces maux patiemment jusqu'à ce que j'aie quelques années de plus. »

Dans une autre circonstance, sollicité de fermer les yeux sur un acte injuste commis par les gens de Tolède, sous peine de voir cette capitale se tourner contre lui :

« Quel que soit mon amour du pouvoir, je ne voudrais pas l'acheter à ce prix. »

Il avait toléré des excès qu'il espérait réprimer un jour, mais il se cabrait devant l'injustice.

Ces sentiments montrent qu'en des temps plus heureux et dans la suite d'un long règne le Prince eût gouverné la Castille avec prudence et réparé les désastres dus à l'incurie de ses prédécesseurs.

Don Alfonso n'était plus. Consternés par sa perte, les ligueurs comprenaient que c'en était fait de leurs espérances s'ils ne trouvaient sur l'heure un autre prétendant à opposer au Roi Enrique, et leurs regards se portèrent sur la sœur des deux princes, l'Infante Isabelle, l'héroïne de cette histoire.

La première enfance d'Isabelle s'était écoulée paisible dans la solitude d'Arévalo, auprès d'une mère attentive à développer en elle une piété fervente. Sans doute elle apprit à lire dans les beaux manuscrits dont son père, le Roi Juan II, avait enrichi la bibliothèque du château, et ce furent les légendes et les histoires réunies dans le *Cancionero* qui, les premières, émerveillèrent son jeune esprit et développèrent son enthousiasme pour les grands Castillans dont elle devait un jour égaler les exploits. On lui enseigna l'art d'enluminer les feuilles de parchemin où elle écrivait en caractères gothiques de saintes prières, et aussi le travail délicat et charmant de la broderie sur le velours et la toile d'or dont les dessins de style oriental avaient été portés en pays chrétiens par l'intermédiaire des Mores. Un missel peint de sa main, des bannières et des ornements d'autel destinés à sa chapelle et que la cathédrale de Grenade garde, tel un trésor précieux, témoignent de son goût comme de l'habileté de son pinceau et de son aiguille. Plus tard, durant une vie qu'absorbaient des entreprises surhumaines, elle cherchait parfois un délassement dans l'exécution de ces travaux féminins où elle s'était adonnée alors que nul n'entrevoyait sa destinée.

L'instruction d'Isabelle fut assez négligée. Différant en cela des princesses italiennes, on ne lui donna aucun rudiment des langues anciennes, pas même le latin, cependant nécessaire pour communiquer entre souverains et diplomates. Cette lacune de son éducation lui fut si sensible que, devenue reine, elle prit un professeur et que, en moins d'un an, elle sut la langue de Cicéron au point de lire la correspondance d'État et d'entendre les ambassadeurs sans le secours d'un interprète. En revanche, la jeune Infante fut accoutumée de bonne

heure aux exercices physiques et, à les pratiquer, elle acquit une force et une résistance rares chez une femme. Monter à cheval était indispensable en un temps où il n'existait d'autre moyen de transport à travers des pays sans route que la litière ou la mule réservée aux gens âgés ou aux membres du clergé. Isabelle devint une écuyère infatigable. La chasse avait toujours été un des plaisirs favoris des rois de Castille ; avant même leur départ pour la Cour, l'Infante et son jeune frère chassaient déjà la grosse bête et lançaient le faucon dans la plaine d'Arevalo, qu'elle fût brûlée par le soleil ou balayée par les vents glacials de l'hiver.

Durant cette période un lien de tendre affection se noua entre Isabelle et Beatriz de Bobadilla, fille du gouverneur du château qui remplit d'abord auprès de la Reine mère les fonctions d'un gardien respectueux, et qui devint bientôt un serviteur dévoué. Cette tendresse des deux fillettes ne se démentit jamais et fut pour elles une source de bonheur intime.

Isabelle n'avait que onze ans quand son frère et elle furent conduits à l'Alcazar de Madrid où vivait la Cour. C'était un magnifique château fort, d'origine moresque, que les rois de Castille avaient agrandi et embelli à chaque règne. La vie s'y écoulait joyeuse, facile, au milieu des tournois, des comédies, des bals organisés par une reine jeune, belle, ardente, dont l'aveuglement volontaire du Roi excusait la conduite, et par le brillant escadron qu'elle avait amené de Portugal.

« Tout récemment, écrit Palencia, la cour avait trouvé un stimulant au plaisir dans l'entourage de la Reine composé de jeunes filles de noble lignage et d'une beauté merveilleuse, mais plus expertes dans l'art de séduire que ne le comportaient leur âge et leur condition. A cela près, elles manquaient de toute instruction et ne se livraient à aucun travail honnête, à aucune occupation recommandable. Elles recherchaient toutes les occasions de s'entretenir avec leurs galants respectifs. La lascivité de leurs costumes excitait les jeunes gens et leurs paroles plus que provocantes les rendaient audacieux à l'extrême. Les continuels éclats de rire dans la conversation, les allées et venues des entremetteurs chargés de messages grossiers et le désir qui, de jour et de nuit, les dévorait eussent surpris chez des vierges folles.

Le reste du temps, elles s'abandonnaient au sommeil ou bien elles se couvraient de fards et de parfums, et cela sans garder la moindre pudeur, se dénudant le sein plus bas que l'estomac et les jambes depuis les doigts des pieds, les talons, les mollets jusqu'au plus haut des cuisses. Elles prenaient soin de se farder en blanc les parties du corps découvertes ou cachées afin

que, en se laissant glisser de leur haquenée, comme il leur arrivait souvent, tous les membres brillassent d'une blancheur uniforme. »

Et un peu plus loin :

« La Reine de Castille est entourée de beaucoup de dames parées de diverses manières. L'une porte un bonnet, l'autre une carmagnole ; celle-ci est en cheveux, celle-là se couvre la tête d'un chapeau d'homme. Il en est qui sont coiffées de foulards de soie, de turbans de gaze à la moresque, de petits mouchoirs à la mode vizcayenne. J'en vis qui se ceignaient la taille de lanières de cuir propres à bander les arbalètes, d'autres qui étaient armées de dagues, de couteaux de Vitoria, d'épées ou même de lances et de dards et qui s'enveloppaient dans de larges capes castillanes. »

Le milieu ne ressemblait guère à celui où la petite Infante avait vécu jusque-là. La fréquentation de sa belle-sœur risquait de souiller son âme et le contact des courtisans appliqués à satisfaire leurs passions aurait pu la pervertir, mais les spectacles dont elle était le témoin lui inspirèrent du dégoût ; les exemples, les enseignements maternels restèrent sa seule loi, et le vent de licence qui soufflait sur le palais respecta sa pureté angélique. Peut-être la grande austérité de sa vie et la sévérité un peu ombrageuse qu'elle montra plus tard, durant un règne de trente ans, furent-elles comme une protestation de sa conscience délicate contre les souvenirs d'un passé si lourd de scandales.

A l'époque où Isabelle vint à la Cour de Don Enrique, elle était une enfant blonde, rose, aux yeux d'un vert bleuté et en qui persistait le type des races du Nord dont elle descendait par son aïeule, Catalina de Lancastre. Dans l'attitude, elle montrait déjà de la dignité naturelle et une fierté ancestrale. Bien qu'elle ne fût pas destinée au trône, elle en était si rapprochée que, dès sa tendre enfance, sa main fut ardemment convoitée et devint l'objet de transactions diplomatiques. Le premier de ses prétendants fut justement le jeune Ferdinand d'Aragon, alors entre les bras de sa nourrice et que, longtemps après, elle devait choisir elle-même comme époux. Puis Enrique la fiança au frère aîné de Ferdinand, Don Carlos de Viane, devenu lieutenant général du royaume de Navarre après la mort de sa mère (1461). Don Carlos était le modèle des parfaits chevaliers, un vrai héros de légende. Brave, vaillant, généreux, il aimait les arts avec passion, chantait, jouait de plusieurs instruments, peignait avec goût, rimait avec grâce, écrivait avec talent les chroniques de ce royaume de Navarre qu'il

aimait de toute son âme et qu'on voulait lui ravir. Il était de trente ans plus âgé qu'Isabelle, mais au moins avait-il des qualités capables de compenser dans une certaine mesure une telle disproportion. D'ailleurs, cette considération n'était pas pour toucher Enrique — en cela il ne différait pas des princes de son temps — qui ne voyait en sa jeune sœur qu'un instrument utile à ses combinaisons intéressées. Cette union ne devait jamais s'accomplir.

A la suite de la malheureuse rencontre d'Estella, Don Carlos avait cherché un refuge auprès de son oncle, le Roi de Naples. Mais ce monarque étant mort et le désir de revoir son pays ayant ramené le prince en Aragon, il fut jeté en prison et n'en serait peut-être pas sorti si la Généralité de Catalogne n'eût exigé son élargissement. Peu de temps après, il succombait (1461). Les soucis et l'inquiétude avaient aggravé la phtisie dont il était atteint. Son père, et surtout son ambitieuse belle-mère, ne furent pas moins accusés de l'avoir empoisonné, tant ils avaient pris ombrage de l'accueil que lui avait fait Barcelone lors de sa libération.

Le troisième prétendant d'Isabelle n'était autre que son oncle maternel, Affonso V, roi de Portugal. Désireux de conclure cette alliance, le Monarque avait franchi la frontière et s'était rendu à une entrevue ménagée par Enrique (1464). Invitée à donner son consentement, Isabelle montra une fermeté et une décision rares chez une enfant de treize ans, et avec une habileté digne d'un politique exercé, elle répondit qu'une Infante de Castille ne pouvait se marier sans le consentement des Cortes. Or, le pays était déchiré par les factions et l'on ne pouvait songer à réunir nulle part les grands corps de l'État. Affonso dut regagner sa capitale avec le regret bien vif de n'y point ramener une nièce adroite au point de déjouer un projet arrêté entre lui et le Roi de Castille.

Lors de la proclamation d'Avila, l'Infant Don Alfonso avait été ardemment soutenu par l'Archevêque de Tolède et son neveu le jeune Marquis de Villena. Mais la famille de Pacheco, dont ces deux puissants seigneurs faisaient partie, comptait encore Don Pedro Girón, Grand Maître de l'ordre de Calatrava. Don Pedro Girón occupait une situation prééminente; bien qu'il ne pût prétendre à une alliance princière, Enrique ne lui en offrit pas moins la main d'Isabelle. Le mariage conclu, le Grand Maître lui amènerait les trois mille lances dont il disposait et lui remettrait en même temps 60 000 doublons d'or. Du même coup, le Marquis de Villena lui livrerait le Prince Alfonso et rentrerait à son service. L'Archevêque de Tolède se rallierait aussi

à la cause royale. Ainsi privée de ses chefs, la ligue serait détruite.

Un émissaire fut dépêché en toute hâte auprès du Souverain Pontife afin d'obtenir que Pedro Girón, relevé du vœu de célibat, pût s'engager dans les liens du mariage.

Instruite du sort qui la menaçait, Isabelle tomba dans le désespoir. Sa main serait-elle le prix de la trahison dont son frère deviendrait la victime; serait-elle contrainte de l'accorder à un homme qui lui faisait horreur? Violent, vicieux, il avait poussé l'audace jusqu'à essayer d'attenter à l'honneur de la Reine, mère d'Isabelle, outrage dont Juan II n'avait pas osé tirer vengeance. Enfin la jeune Infante était humiliée jusqu'au fond de l'âme à la pensée de s'unir à un homme d'une naissance si inférieure à la sienne, lié à l'Église par des liens indissolubles à ses yeux. Accablée de douleur, Isabelle se retira chez elle et, pendant deux jours de jeûne, elle gémit, pria, implora le secours du Ciel, puisqu'elle ne pouvait en espérer aucun sur la terre. Et comme elle suppliait Dieu de lui ôter la vie plutôt que de permettre une union infâme, Beatriz de Bobadilla, qui, seule, avait obtenu la permission de rester auprès d'elle, tira un poignard caché sous sa robe et jura de le plonger dans la poitrine du Grand Maître s'il osait se présenter devant sa jeune fiancée. Beatriz eût tenu son serment, car elle était *sage, vertueuse et vaillante*; mais, par bonheur, elle n'en fut pas réduite à cette extrémité.

A peine le Grand Maître eut-il reçu de Rome la bulle qui le relevait de ses vœux que, plein de joie, il sortit d'Almagro suivi d'une escorte splendidement équipée, dans une pompe digne d'un souverain. Il n'alla pas bien loin. Le soir même de son départ, il était contraint de s'arrêter au village de Villarubia, voisin de Ciudad Real et, quatre jours plus tard, il rendait l'âme, sacrant, jurant, maudissant le Ciel qui l'arrêtait en si beau chemin. Que n'avait-il eu trois semaines de survie, au moins le temps de consommer le mariage !

La mort semblait guetter les prétendants d'Isabelle. Après le Prince de Viane, le Grand Maître de Calatrava succombait à son tour. Avait-il été empoisonné? Ce fut l'opinion générale. En tout cas, le soupçon épargna Isabelle et nul ne l'accusa jamais d'avoir soudoyé ou inspiré ceux qui attentèrent à la vie de Pedro Girón, à supposer que la maladie n'eût pas été l'unique cause de sa disparition opportune.

La mort de leur neveu et frère rejeta l'Archevêque de Tolède et le Marquis de Villena dans le camp des rebelles, et c'est à cette époque que fut livrée la bataille d'Olmedo dont l'issue demeura incertaine.

Pourtant, les négociations engagées entre Enrique IV et les partisans de son frère avaient amené quelque détente. Isabelle, jusque-là contrainte de rester auprès de sa belle-sœur, la reine Juana, alors que son cœur et ses vœux allaient vers son frère Alfonso, profita de cette trêve momentanée pour gagner Ségovie où le jeune Prince vivait au milieu de ses plus chauds partisans. Enrique lui permit-il de quitter la Cour afin de donner une satisfaction au parti adverse, ou bien, grâce à son intervention, espéra-t-il rétablir une paix ardemment souhaitée? La sagesse, la prudence, la modération, la discrétion montrées par sa jeune sœur durant la période aiguë de la crise lui faisaient bien augurer de ses intentions. Isabelle s'installa donc à Ségovie, encore dotée de son bel aqueduc romain, dominé par un alcazar fortement défendu où les monarques castillans s'étaient complu à réunir leurs richesses artistiques et les souvenirs d'un passé héroïque. Elle y vécut entourée d'admirateurs prêts à suivre sa jeune fortune. Désormais, elle n'entrerait plus comme un enjeu dans les combinaisons intéressées de son frère aîné. Elle renaissait au calme quand la mort du *Roi d'Avila* vint la frapper au cœur. Dès la nouvelle de sa maladie, elle était accourue à Cárdenas où il agonisait, et, grâce à la rapidité de sa monture, elle était arrivée assez tôt pour recueillir le dernier soupir du malheureux enfant. Après les funérailles célébrées en grande pompe, elle s'était réfugiée dans le monastère cistercien de Santa Ana, à l'abri de l'enceinte fortifiée d'Avila. Toute à sa douleur, elle y avait revêtu l'habit des religieuses et y vivait en recluse, partageant les exercices de piété et l'existence austère des professes?

Un matin, les rues désertes et les places silencieuses de la vieille cité s'animent au passage d'une troupe de brillants cavaliers. A leur tête marche l'Archevêque de Tolède. Le peuple, accouru sur les portes des maisons grises, les voit avec inquiétude se diriger vers le monastère de Santa Ana. On frappe, on parlemente avant que les huis du couvent ne s'entr'ouvrent devant le prélat suivi de quelques seigneurs. Sur sa demande, l'Archevêque est introduit dans une salle où se tient l'Infante Isabelle.

Au nom des partisans de Don Alfonso le prélat vient lui offrir la couronne de Castille que son caractère et ses vertus la rendent digne de porter. Le mépris qu'inspire Don Enrique justifiera son élection auprès des Cortes qui n'objecteront ni son sexe ni les inconvénients du mariage qu'elle contractera un jour. Déjà, et sans même attendre son consentement, l'Andalousie l'a proclamée.

Silencieuse, très digne sous le voile monastique et dans sa robe

de laine blanche, Isabelle avait écouté l'Archevêque. Quand il se tut, son esprit droit, son âme juste lui dictèrent une réponse magnanime. Certes elle ne désavouerait pas les actes de Don Alfonso jeté si jeune entre les partis, mais, à son tour, elle ne deviendrait pas un instrument entre les mains des révoltés. Du vivant de son frère, le Roi Enrique, elle ne se croirait jamais autorisée à ceindre la couronne et à porter le sceptre de Castille.

L'Archevêque insiste, car il y va du sort de la ligue. Quelles représailles n'auront pas à redouter ses membres si, faute de chef effectif ou nominal, ils sont forcés de se désunir et de se disperser? Il rappelle à l'Infante les services rendus au Prince Alfonso, il la supplie d'écouter des amis soucieux de sa gloire. Ne sait-elle pas que le royaume est déchiré par les factions, désolé par les rapines des gens de guerre ; ignore-t-elle que les impôts ne rentrent pas et que, dans le désastre financier où il se trouve, Don Enrique refond et altère les monnaies? Est-il prudent à elle de refuser le pouvoir à l'heure où la noblesse est prête à le lui conquérir? Enfin ses droits héréditaires, opposés à ceux de la petite Princesse Juana, sont-ils si bien établis qu'elle puisse impunément laisser refroidir certains dévouements ou paraître les dédaigner?

Aucun de ces arguments ne peut ébranler la résolution de cette jeune fille de seize ans, uniquement conseillée par une conscience droite. La mort de son frère Alfonso n'était-elle pas le châtiment de l'outrage fait à la majesté royale sur l'échafaud d'Avila? La volonté divine avait donné le trône au Roi Enrique; jamais elle ne marcherait à l'encontre et, à l'appui de sa déclaration, elle rédigea un acte dont le texte nous est parvenu :

« En conséquence, mande à l'Archevêque qu'il reconnaisse Don Enrique IV comme Roi et annule tout serment contraire qu'aurait fait ce prélat, parce qu'il me plaît que le susdit Enrique IV, mon frère, se nomme Roi et use du titre comme tel tant qu'il vivra, me déclarant satisfaite du titre de Princesse. »

En revanche, elle offrait d'intervenir et promettait de négocier une transaction honorable entre les partis.

Profondément déçu, comprenant que les menaces pas plus que les prières n'auraient raison de la sagesse et de l'esprit pratique de l'Infante, l'Archevêque se retira. Dans ces conditions, il valait mieux entrer en pourparlers que continuer une guerre désormais sans objet. C'est

à ce parti que les ligueurs s'arrêtèrent. Quant au Roi, trop heureux de signer la paix, il n'en marchanda pas le prix.

Enrique octroyait une amnistie générale aux rebelles, il promettait de divorcer avec la reine Juana dont l'inconduite était notoire et de la renvoyer en Portugal ; il accordait à sa sœur Isabelle le titre de Princesse des Asturies qu'il enlevait ainsi à sa prétendue fille, la petite Princesse Juana ; il s'engageait à convoquer les Cortes et à leur faire reconnaître les droits héréditaires de l'Infante. Enfin, concession dernière, Isabelle ne serait point mariée contre son gré. D'autre part, elle ne choisirait pas un époux sans l'autorisation de son frère et roi.

La paix fut signée dans un monastère situé près d'Avila, en un lieu connu sous le nom de *los Toros de Guisando*, et que signalent quatre monstres de pierre d'origine ibérique. D'après une vieille légende ils auraient été élevés par les Romains en commémoration d'une victoire de Jules César.

Le 9 septembre 1468, l'on n'y solennisa pas un triomphe, l'on se contenta d'enregistrer l'aveu public du déshonneur d'une reine et la honteuse naissance d'un enfant que Enrique, dans son étrange inconstance, dépouillait de ses droits au trône après avoir eu l'aberration plus étrange encore de les reconnaître.

L'entrevue entre le Roi et sa sœur eut lieu en grande pompe. Une foule de hauts et puissants personnages, l'Archevêque de Tolède en tête, y assistaient, parés de vêtements de drap d'or et de velours, étincelants de pierreries, splendidement montés sur des chevaux dont les caparaçons brodés d'or balayaient la poussière du sol. En signe de soumission, mais ayant obtenu tous les avantages qu'elle souhaitait, Isabelle, bien qu'intrépide et habile écuyère, vint au rendez-vous montée sur une mule paisible. A peine aperçut-elle Enrique, qu'elle mit pied à terre et s'avança pour lui baiser la main, après l'avoir salué profondément à trois reprises. Enrique, dont le cœur valait mieux que l'esprit, la rejoignit vivement, la prit dans ses bras et l'y pressa tendrement.

Le traité lu et accepté, les ligueurs, désormais soumis, prêtèrent serment de fidélité au maître que la volonté discrète d'Isabelle leur imposait ; puis, le Légat ayant relevé du serment ceux qui jadis l'avaient prêté à la *Beltraneja*, les assistants s'empressèrent de baiser la main de la nouvelle princesse des Asturies en signe d'hommage. Il ne restait plus qu'à présenter aux Cortes la convention de Guisando. Les députés réunis à Ocaña l'approuvèrent à l'unanimité, comme l'avaient fait la noblesse et le clergé.

La modération, la sagesse, l'intelligence montrées par Isabelle dans ces circonstances si délicates témoignaient de qualités rares chez une femme et vraiment extraordinaires chez une jeune fille de seize ans. Ni les sollicitations, ni les prières, ni les menaces n'avaient eu prise sur son âme. Respectueuse des droits de son frère aîné, elle avait ordonné de les considérer comme imprescriptibles et sacrés. En revanche, convaincue de l'illégitimité de la *Beltraneja*, elle avait revendiqué l'héritage royal avec une fermeté virile. Certes, elle ne ceindrait pas de longtemps le diadème, — Enrique avait à peine vingt ans de plus qu'elle, — mais, confiante en Dieu, elle s'en remettait à ses décrets.

La destinée devait récompenser sa patiente vertu.



CHAPITRE III

LE MARIAGE D'ISABELLE

ISABELLE SE RENSEIGNE SUR SES PRÉTENDANTS. || AVANTAGES D'UNE UNION AVEC FERDINAND D'ARAGON. || PRÉTENTIONS DU ROI DE PORTUGAL. || LE CONTRAT DE MARIAGE CONSENTI PAR FERDINAND. || ENRIQUE ORDONNE D'EMPRISONNER SA SŒUR. || ISABELLE S'ÉCHAPPE ET GAGNE VALLADOLID. || FERDINAND ENTRE EN CASTILLE SOUS UN DÉGUISEMENT. || LETTRE D'ISABELLE A SON FRÈRE POUR LUI ANNONCER SES PROJETS DE MARIAGE. || ENTREVUE DE FERDINAND ET D'ISABELLE. || COLÈRE D'ENRIQUE ET DE SON ENTOURAGE. || ENRIQUE DÉNONCE LE TRAITÉ DE GUISANDO. || L'ANDALOUSIE, LA BISCAYE ET LE GUIPUZCOA SE SOULÈVENT EN FAVEUR D'ISABELLE. || SIXTE IV RECONNAIT LES DROITS D'ISABELLE. || MORT DU DUC DE GUYENNE. || RÉCONCILIATION DU ROI ET DE SA SŒUR. || ENRIQUE SUCCOMBE A UN MAL INCURABLE.

LA reconnaissance des droits héréditaires d'Isabelle avait été communiquée dans les formes protocolaires aux puissances en relations diplomatiques avec la Cour de Castille et Léon. La Princesse, recherchée en mariage alors que deux frères s'interposaient entre elle et le trône, vit se multiplier les demandes après cette déclaration. Parmi les prétendants, on citait le Duc de Glocester, frère d'Édouard IV, Roi d'Angleterre, qui devait régner plus tard sous le nom de Richard III. Il désirait si vivement cette alliance qu'il promit de résider en Espagne. Mais Richard était paralysé d'un bras et on le disait cruel, vindicatif, aussi mauvais que disgracié de la nature. Isabelle refusa. Elle fut moins séduite encore par le Duc de Guyenne, frère de Louis XI et son héritier légitime à cette époque. Les raisons de son éloignement étaient multiples. Si Louis XI restait sans enfants, il était à craindre que la Castille ne devînt une province vassale de la France ou du moins que ses intérêts ne fussent sacrifiés à ceux de sa puissante voisine ; il était à redouter aussi que la Princesse ne fût contrainte d'habiter à Paris. D'autre part, qu'un fils naquît à Louis XI, et le Duc de Guyenne devenait

un parti médiocre. Une question de personne achevait de rendre cette alliance antipathique à la Princesse. Désireuse de connaître les qualités morales et physiques de ses prétendants, elle avait confié à son chapelain, Alonso de Coca, la mission secrète de les voir et d'apprécier leurs mérites respectifs. Le Duc de Guyenne ne sortit pas de cette épreuve à son avantage. Sa santé paraissait chancelante, ses jambes grêles portaient mal un corps débile, ses yeux chassieux lui rendaient de si mauvais services que les exercices et les plaisirs de la chevalerie lui étaient à peu près interdits. Le portrait, véridique d'ailleurs, n'était pas assez engageant pour décider Isabelle à passer sur les inconvénients d'une union dangereuse. Ses sentiments intimes la portaient plutôt vers son cousin, le Prince Ferdinand d'Aragon, dont Alonso de Coca lui avait fait une peinture séduisante. Sa taille, sans être grande, avait de bonnes proportions ; les yeux étaient beaux ; les traits agréables. On le savait doué d'un cœur vaillant et d'un caractère aimable : « Il avait de l'esprit et de l'habileté ; il était apte à mener à bien toute chose qu'il voulût entreprendre. »

Ces témoignages confirmaient ceux qu'Isabelle tenait de son entourage, car le vieux Roi d'Aragon, affaibli par ses luttes avec les Génois, Venise et la France, désirait ardemment un mariage qui accroîtrait sa puissance et avait eu l'adresse d'introduire auprès de l'Infante ou d'intéresser à la cause de son fils des personnes qui faisaient discrètement ressortir les avantages d'un mariage bien assorti à tous égards. Placés et unis sous le sceptre des deux époux, les royaumes chrétiens de la péninsule, le Portugal excepté, pourraient donner une impulsion vigoureuse à l'œuvre de la reconquête. La puissance maritime de l'Aragon servirait les desseins de la Castille en coupant les communications entre les Mores d'Espagne et leurs frères d'Afrique. L'Empire de Grenade tomberait sous les coups combinés des deux monarchies et l'Espagne redeviendrait chrétienne des Pyrénées jusqu'à Gibraltar. Quel beau rêve à réaliser !

Mais des oppositions en apparence invincibles s'élevaient contre le choix, pourtant bien motivé, de l'Infante. Enrique répugnait à une alliance entre sa sœur et le fils du Roi d'Aragon avec qui, depuis des années, il n'avait cessé d'être en guerre plus ou moins ouverte, soit à propos des événements de Navarre et des droits du Prince de Viane qu'il avait soutenus, soit au sujet des relations qu'il avait nouées avec Louis XI à l'encontre des intérêts aragonais en Roussillon et en Cerdagne. Puis, le Roi de Portugal avait renouvelé sa demande, alléguant que cette union le dédommagerait de l'affront infligé à



SÉGOVIE : L'ALCAZAR.



Cl. J. Lacoste.

LES ROIS CATHOLIQUES EN PRIÈRES AVEC LEUR FAMILLE.

(Musée du Prado.)

sa sœur et du tort causé à sa nièce qu'il proposait de marier à son fils.

Une fastueuse ambassade conduite par l'Archevêque de Lisbonne fut envoyée en Castille. Soit qu'Isabelle cédât devant les ordres de son frère qui menaçait de l'emprisonner dans l'Alcazar de Madrid si elle refusait le mariage portugais, soit afin de dissimuler ses intentions, elle ne montra pas une résistance obstinée et objecta seulement les liens de parenté qui l'unissaient au Roi son oncle. Il était nécessaire de demander une dispense en Cour de Rome. Elle fut obtenue (23 juin 1469) et la bulle de Paul II, conservée dans les archives de Simancas, indique le consentement conditionnel de la Princesse.

Le Marquis de Villena, qui avait reconquis son empire sur Enrique depuis la mort du petit Roi d'Avila à laquelle on l'accusait d'avoir aidé, soutenait avec d'autant plus d'ardeur la cause du Roi de Portugal qu'il nourrissait l'ambitieux désir de marier sa fille Beatriz avec le Prince Ferdinand et de la placer ainsi sur un trône ; par surcroît, il rêvait de consolider le marquisat qu'il avait étendu aux dépens du Roi d'Aragon.

D'autre part, la cause de Ferdinand était chaudement défendue par l'Archevêque de Tolède, par l'Almirante Don Fadrique Enríquez, grand-père du Prince, et par Pierre de Peralta, Connétable de Navarre. Le peuple castillan, d'accord avec l'Infante, souhaitait également l'alliance aragonaise. Aux jours de fête, les enfants parcouraient les rues portant avec fierté des bannières aux couleurs d'Aragon et chantaient des vers prophétiques où ils célébraient la gloire d'un hymen désirable. Ou bien, ils se rassemblaient aux portes du palais royal, tournaient en dérision Enrique et son ministre et déclamaient des stances où la jeunesse et la beauté du Prince d'Aragon étaient mises en parallèle avec les prétentions ridicules de l'oncle portugais.

Pendant que les partis s'agitaient, les amis d'Isabelle négociaient en son nom et trouvaient le Roi d'Aragon disposé à toutes les concessions pour assurer à son fils une union flatteuse et profitable. Aussi bien le contrat de mariage a-t-il toute l'apparence d'un pacte.

Avec le consentement de ses États, Juan II transmettait à Ferdinand, son héritier légitime, la souveraineté sur la Sicile avec le titre de roi et l'associait au gouvernement de l'Aragon. De son côté, Ferdinand s'engageait à traiter avec respect et une dévotion filiale le Roi Enrique et à le considérer comme son père. Il promettait de maintenir en maternel honneur, avec toute la vénération possible, la Reine Doña Isabel, mère de la Sérénissime Princesse, de se comporter envers

elle comme avec sa propre mère, de lui conserver ses villes et forteresses et d'avoir soin de ses biens comme s'ils lui appartenaient en propre.

Encore Ferdinand jurait de rester en Castille ou du moins de n'en jamais sortir sans le consentement exprès de sa femme. Jamais non plus il ne la contraindrait à s'éloigner de ses royaumes ni à se séparer de ses enfants, garçons ou filles, cette restriction s'appliquant surtout au prince premier-né. Il s'interdisait de nommer aucun étranger aux offices municipaux castillans et de faire aucune nomination civile ou militaire sans le bon vouloir de l'Infante à qui l'attribution des évêchés et des bénéfices ecclésiastiques était formellement réservée. Enfin, il renonçait à toute revendication sur les biens possédés jadis par sa famille en Castille et accordait, avec l'approbation du Roi d'Aragon, son père vénéré, un pardon général à tous ceux qui lui avaient fait tort ou insulte, « suivant en cela l'exemple de Notre Seigneur ». Ferdinand promettait encore de poursuivre la guerre contre les Mores dès que la Sérénissime Infante serait en possession de ses royaumes héréditaires et d'entretenir les places frontières sur les limites du royaume de Grenade comme l'avaient fait de tout temps les rois de Castille. Une suite d'articles d'une prévoyance rare assuraient également à l'Infante, à son entourage immédiat et aux grands du royaume des égards dus à leur haute situation ou juste récompense de services rendus à la Princesse depuis son enfance. Toute ordonnance publique devait être signée par les deux époux conjointement. Un douaire magnifique, très supérieur à ceux qui avaient été accordés aux reines d'Aragon, était attribué à l'Infante en cas de veuvage. Il comprenait la jouissance des villes de Barja et Magallon en Aragon, d'Elche et de Crebilen dans le royaume de Valence et de Catane en Sicile.

Ce traité, qui soumettait la *Coronilla* à la *Corona*, c'est-à-dire l'Aragon à la Castille, fut lu et signé par Ferdinand, Roi de Sicile, à Cervera, le 7 janvier 1469. Pendant la durée des négociations, Juan II redoutait à tel point d'échouer dans une entreprise dont la réussite était l'ambition de sa vie qu'il avait dépêché en Castille plusieurs agents secrets chargés de gagner les familiers de la Princesse, avec l'autorisation de promettre en son nom ou en celui de son fils tout ce que les uns ou les autres pourraient demander ou même désirer.

Quelques précautions que l'on eût prises, quelque discrétion que l'on eût gardée, les projets de mariage avaient été en partie découverts par l'Évêque de Burgos, un espion du Roi Enrique et du Marquis

de Villena, venu depuis peu à Madrigal où l'Infante s'était réfugiée auprès de la Reine sa mère. L'arrivée d'une petite députation, chargée de remettre à la Princesse un collier de rubis balais estimé 40 000 florins et une égale somme d'argent promise comme gage du contrat de mariage, n'avait pas échappé au prélat, d'autant plus attentif à surveiller la Princesse qu'il était, en sa qualité de neveu du Marquis de Villena, intéressé à la conservation de l'influence et des biens de la famille Pacheco. La situation d'Isabelle devint alors extrêmement critique. L'Archevêque de Séville avait reçu du Roi Enrique l'ordre de se rendre sans délai à Madrigal, de se saisir de l'Infante et de la conduire comme prisonnière à l'Alcazar de Madrid. Cette mesure rigoureuse serait la juste punition de la faute qu'elle avait commise en traitant d'un mariage sans en avertir son frère comme la convention de Guisando lui en faisait un devoir.

A l'accusation portée contre sa loyauté, Isabelle eût pu répondre que Enrique avait promis de respecter le choix de sa sœur, et qu'en la contraignant à épouser son oncle le Roi de Portugal, il l'avait virtuellement relevée d'un engagement auquel il avait manqué le premier. Mais il ne s'agissait pas de discuter. Isabelle voyait le vide grandir autour d'elle. Épouvantés par les menaces royales, les habitants de Madrigal cherchaient à rentrer en grâce auprès de leur maître ; jusqu'à Beatriz de Bobadilla, jusqu'à Mencia de la Torre, ses deux amies d'enfance, qui la dissuadaient de persévérer dans le projet de mariage avec le Roi de Sicile et lui conseillaient de se soumettre aux volontés de son frère. La défection ou du moins l'irrésolution de ses partisans n'amollirent pas le cœur d'Isabelle. Un émissaire sûr fut envoyé à l'Archevêque de Tolède et à l'Almirante, grand-père de Ferdinand, pour leur demander un secours immédiat. Le Prélat n'hésita pas. Sa garde était nombreuse, il la rassembla en toute hâte, fut rejoint par une compagnie de cavaliers qu'avait dépêchée l'Almirante, et, à marche forcée, atteignit Madrigal, devançant de quelques heures la troupe royale sous les ordres de l'Archevêque de Séville. Naturellement on ne l'attendit pas. Entourée de ses libérateurs, Isabelle, radieuse, franchit les murs de la ville en présence de l'Évêque de Burgos consterné, et gagna Valladolid. Elle y fut accueillie avec transport. Désormais libre, n'ayant plus à choisir entre la prison, dont elle ne fût probablement pas sortie vivante, et une alliance qui répugnait également à son esprit et à ses sentiments, elle n'eut plus qu'un désir, conclure d'une manière irrévocable l'union devant laquelle se dressaient tant d'obstacles et, dans ce but, mettre

à profit le temps que Enrique passerait en Andalousie où des troubles s'étaient déclarés. Gutierre de Cárdenas au nom d'Isabelle, et Alonso de Palencia, au nom de l'Archevêque de Tolède, furent envoyés secrètement en Aragon avec mission de ramener au plus tôt le Roi de Sicile.

Le premier, un gentilhomme de haute naissance, avait été dès longtemps attaché à la maison de l'Infante et lui était pieusement dévoué ; le second, un lettré doublé d'un diplomate, a laissé une chronique très intéressante de cette époque tourmentée. Les deux émissaires partirent de Valladolid au milieu de la nuit et gagnèrent Burgos de Osma par des chemins détournés. Les renseignements qu'ils y recueillirent étaient si mauvais que le succès de leur mission leur parut compromis. L'Évêque de cette ville était franchement hostile au mariage aragonais ; le Comte de Medina Celi, dont les domaines s'étendaient sur la Castille et l'Aragon, les Mendoza, réunis à Sigüenza, n'étaient guère mieux disposés et avaient juré de s'emparer du prétendant s'il tentait de passer sur leurs terres. Les négociateurs, en communiquant ces fâcheuses nouvelles à Isabelle et à l'Archevêque de Tolède, les prièrent d'envoyer tout de suite trois cents lances à Burgos de Osma. Puis, ils poursuivirent leur voyage en grande hâte et atteignirent Saragosse le 25 ou le 26 septembre 1469.

Ils ne pouvaient arriver plus mal à propos. Le Roi d'Aragon était à Urgel dans le feu d'une guerre engagée contre les Catalans révoltés. Ses troupes, mal payées à leur ordinaire, menaçaient de l'abandonner. Comment eût-il pu donner à son fils une escorte assez nombreuse pour lui permettre d'entrer sans péril en Castille? D'autre part le jeune Prince, en vrai héros de roman, brûlait de courir mystérieusement au secours d'Isabelle, mais il hésitait à tenter une aventure où il jouerait sa liberté et peut-être l'avenir de son pays sans l'assentiment de son père. En attendant le retour d'un courrier, il répandit le bruit de son prochain départ pour la guerre de Catalogne et fit annoncer l'envoi de Pedro Vaca en Andalousie où, à la tête d'une ambassade importante, ce diplomate réglerait quelques affaires litigieuses entre les rois de Castille et d'Aragon.

En recevant la lettre de son fils, Juan II tomba dans une perplexité extrême. Retarder le voyage du Prince jusqu'à la fin de la guerre, c'était blesser l'Infante Isabelle et perdre le bénéfice de ses bonnes dispositions ; permettre le départ, c'était exposer la vie de l'héritier du royaume, l'enfant adoré à la grandeur de qui, père injuste, il avait sacrifié Don Carlos Prince de Viane. Il refusa de

donner un avis; Ferdinand et les fidèles conseillers de la couronne en décideraient.

Neuf jours après l'arrivée de Gutierre de Cárdenas et de Alonso de Palencia à Saragosse, tandis qu'on apprenait le récent départ de Ferdinand pour la guerre et que le peuple, massé dans les rues, regardait défiler les convois de l'Ambassadeur envoyé en Andalousie, un petit groupe de huit personnes franchissait une porte de la ville désertée un moment par ses gardiens. Très simplement vêtus, les voyageurs se donnaient pour des marchands se rendant en Castille par Tarazone et la vallée du Duero. Afin de se mieux dissimuler, Ferdinand, caché sous des habits de valet, panserait les chevaux et préparerait les repas de ses compagnons. En route, on apprit que des cavaliers couraient le pays, et on ne douta pas qu'ils ne fussent envoyés par l'Archevêque de Tolède en réponse à la demande de Cárdenas et de Palencia. Rassurés, les voyageurs arrivèrent devant Burgos de Osma. La nuit était froide et les prétendus marchands, épuisés par une marche de deux jours et deux nuits, sommeillaient sur leurs montures quand ils se présentèrent à l'entrée de la ville. Soutenu par sa jeunesse, Ferdinand saute à bas de sa mule et frappe la porte à coups redoublés. A cet appel, la sentinelle, inquiète, lance du haut des remparts une pierre énorme qui vient tomber aux pieds de l'Infant après lui avoir effleuré l'épaule. Un colloque animé s'engage, le comte de Tendilla, commandant les troupes d'escorte envoyées par l'Archevêque de Tolède, est prévenu, il accourt, reconnaît Ferdinand et l'introduit dans la place, avec les honneurs dus à son rang. Désormais rien n'entraverait sa marche.

Le premier soin du Prince fut d'expédier un message rassurant à l'Archevêque de Saragosse, son frère naturel, et aux amis qui l'avaient vu partir avec tant d'appréhension. Quant à Gutierre de Cárdenas et au fidèle Alonso de Palencia, ils prirent les devants pour annoncer plus vite à l'Infante l'arrivée du Prince Charmant. L'émotion fut grande à Valladolid quand y parvint cette surprenante nouvelle, et des efforts inouïs furent tentés encore par la Reine Juana, le Grand Maître de Santiago et le Comte de Plasencia pour jeter le désaccord entre les fiancés avant leur première entrevue. Les amis d'Isabelle avaient été gagnés. On devait, disaient-ils, faire au Prince une réception qui marquât son infériorité. Il n'effleurerait pas le visage de l'Infante, mais se contenterait de baiser sa main en signe d'hommage comme époux, prince d'Aragon et roi de Sicile. La prudence d'Isabelle déjoua le mauvais vouloir dissimulé sous l'apparent désir de la glorifier.

Le Prince franchit le 9 octobre la distance qui sépare Gumiel de Dueñas et fut reçu dans cette dernière ville par une nombreuse députation de cavaliers et de seigneurs. Le 12, Isabelle, désireuse de rester en bons termes avec son frère, lui écrivit un long message où elle lui annonçait l'entrée du Prince d'Aragon en Castille et lui communiquait leur projet de mariage. Après s'être excusée de ne l'avoir pas consulté dans cette grave circonstance, elle lui rappelait combien elle lui avait été fidèle quand, après la mort de leur frère Alfonso, elle avait refusé de lui disputer la couronne. Ce préambule achevé, elle se plaignait de l'insistance avec laquelle il avait voulu la marier au Roi de Portugal ou au Duc de Guyenne, contrairement à sa volonté et aux termes de la convention de Guisando ; elle lui reprochait d'avoir attenté à sa liberté en donnant à l'Archevêque de Séville l'ordre de l'emprisonner dans l'Alcazar de Madrid, attentat auquel, dans sa détresse, elle n'avait échappé que par miracle ; elle blâmait également la mesure prise contre sa mère, Doña Isabel, dépouillée de ses villes et de la rente payée par Arévalo au mépris de toute justice, et demandait avec instance le retour à l'ancien état de choses. Enfin elle priait son frère et roi d'autoriser son mariage avec Ferdinand, Roi de Sicile, et se portait fort de la soumission comme du respect de son époux, si Enrique voulait bien l'agréer comme fils. Elle terminait en promettant de lui obéir et de le considérer tel qu'un frère aîné, un seigneur et père vénéré.

La lettre envoyée sous bonne escorte, Isabelle s'abandonna tout entière aux sentiments de son cœur. La première entrevue entre les futurs époux eut lieu le 14 octobre 1469. Accompagné de quatre chevaliers, Ferdinand était venu de Dueñas à Valladolid où l'attendait l'Archevêque de Tolède. Le Prélat le conduisit aussitôt à l'appartement de la Princesse. Gutierre de Cárdenas, triomphant, était auprès d'elle et, dans sa joie, montrant du doigt le Prince très simplement vêtu, debout sur le seuil de la porte : « *Ese es ! ese es !* » « C'est lui ! c'est lui ! » s'écria-t-il.

Cette présentation, dénuée de toute forme protocolaire, arracha un éclat de rire aux deux fiancés ; la glace était rompue. Par la suite, les princes autorisèrent l'adroit négociateur à placer sur son blason deux S entrelacés en souvenir de l'exclamation qui lui était échappée.

Ferdinand d'Aragon entrait dans sa dix-huitième année. Il était de taille moyenne, bien proportionné, vigoureux, endurci à la fatigue par les exercices du corps dans lesquels il excellait. Son allure était mâle; son port, fier; sa voix, dure et autoritaire comme on pouvait

l'attendre d'un prince qui, depuis l'âge de dix ans, avait pris part aux guerres civiles de la Catalogne et de l'Aragon, mais il savait en adoucir le timbre quand il voulait plaire ou persuader. Son front paraissait élevé, quelque peu dégarni. Des sourcils épais, bruns comme les cheveux, ombrageaient des yeux vifs, intelligents, hardis, qui illuminaient un visage bronzé par le grand air. En souriant, les lèvres bien dessinées découvraient des dents blanches, petites, irrégulièrement rangées. On savait le Prince simple dans ses goûts, sobre, maître de lui, politique adroit, scrupuleux observateur des pratiques religieuses, « vaillant au point qu'il semblait trouver le repos dans les occupations ». Ses qualités étaient naturelles, car, élevé dans les camps, il avait reçu l'unique enseignement des chevaliers et n'avait pas pu, comme son demi-frère, le Prince de Viane, profiter des leçons des philosophes, des poètes et des artistes. Tel était le fiancé d'Isabelle, le prince fameux surnommé plus tard « le prudent et le sage », en Espagne ; « le pieux », en Italie ; « l'ambitieux et le perfide », en France. Qu'elles vinssent d'amis ou d'adversaires, ces appréciations contenaient une part de vérité, mais des années devaient s'écouler avant qu'elles ne fussent justifiées.

Isabelle était de onze mois plus âgée que son fiancé. Dans son enfance, nous l'avons montrée déjà, blanche et rose, les cheveux d'un blond ardent, les yeux bleu vert, rappelant le type de ses aïeux maternels, les Lancastre. Devenue femme, ses contemporains la dépeignent comme la plus gracieuse, la plus séduisante princesse de la chrétienté. Tous sont unanimes à louer la noblesse et la dignité du port, la pureté chaste des traits, l'élégance des gestes et la fierté de la tenue. Même quand on fait la part de l'exagération que la courtoisie et le prestige exercé par les personnes royales expliquent du reste et quand on consulte les portraits peints ou modelés que l'on a d'elle à tous les âges de la vie, — portraits médiocres en général, mais où l'on retrouve des traits communs qui les rendent précieux, — on est forcé de convenir que, malgré des yeux légèrement bridés et le bas de la figure un peu fort, elle devait être gracieuse et séduisante. Au surplus, comme des blondes au teint délicat, elle devait émaner un rayonnement de beauté que les plus habiles pinceaux sont incapables de rendre.

La visite dura deux heures. Avant de se retirer, Ferdinand signa devant notaire la promesse de mariage. Isabelle la ratifia. Le même soir, le Prince regagnait Dueñas afin de ne point attirer l'attention. Une seconde entrevue eut lieu quatre jours plus tard, le 18 octobre.

On lut les capitulations matrimoniales consenties par Ferdinand et par le Roi son père. Puis l'Archevêque présenta une bulle de Paul II qui levait les empêchements canoniques existant entre les princes du fait de leur cousinage. Personne ne soupçonna une supercherie, et pourtant la pièce était l'œuvre collective du sceptique Roi d'Aragon, du non moins sceptique Archevêque de Tolède et du Prince lui-même. Obtenir la dispense nécessaire eût réclamé de longs délais et peut-être se fût-on exposé à un refus du Souverain Pontife, tout dévoué au Roi de Castille. Il avait paru plus expédient et plus sûr de la fabriquer que d'en attendre l'expédition.

La Reine apprit la vérité quelques années plus tard, après la naissance de sa fille Isabelle. Bien que victime d'une tromperie, son mariage était nul et elle n'en avait pas moins enfanté une bâtarde aux yeux de l'Église. Elle en fut extrêmement mortifiée et se hâta de demander au Pape Sixte IV la bulle nécessaire à l'apaisement de ses scrupules et la levée des censures ecclésiastiques.

La bénédiction nuptiale fut donnée le lendemain de la seconde entrevue, mais l'on ne s'accorde pas exactement sur la date. L'on sait seulement que la cérémonie, célébrée dans la grande salle du palais de Juan de Vivero, habité provisoirement par l'Infante, eut pour témoins l'Almirante de Castille, grand-père de Ferdinand, l'Archevêque de Tolède et une foule de seigneurs, de chevaliers, de gens de toute condition, plus de deux mille personnes. Le jour s'acheva au milieu de fêtes très simples, car les époux, aussi dépourvus l'un que l'autre, avaient emprunté les sommes nécessaires aux dépenses indispensables. Ainsi débutaient dans la vie matrimoniale les princes qui devaient occuper à la fin du XVe siècle le plus beau trône de l'univers et donner à l'Espagne l'or du Nouveau Monde.

Le lendemain, suivant un usage ancien, d'un caractère grossier, les preuves de l'accomplissement du mariage furent présentées à une assemblée de juges, de corregidors et de chevaliers. Une semaine s'écoula, et, le huitième jour, les époux se rendirent à l'église de Santa María où fut dite une messe d'action de grâces. Ce n'était pas seulement l'alliance des jeunes princes qui venait de s'accomplir, c'était l'unité de l'Espagne si longtemps retardée par les funestes lois d'héritage et les querelles consécutives à des partages incessants.

L'indolent Enrique reçut en Andalousie la lettre de sa sœur, qui se terminait par des promesses de soumission et la prière d'approuver les capitulations matrimoniales. Il fit attendre les messagers, les reçut avec froideur et répondit que, de retour à Ségovie et d'accord

avec ses ministres, il prendrait une décision. C'était une déclaration de guerre. En réalité, l'entourage du Roi, furieux d'avoir été joué, soufflait des projets de vengeance.

A l'instigation du Grand Maître de Santiago, une ambassade solennelle vint de France en Castille avec mission d'obtenir la main de la Princesse Juana (*la Beltraneja*) pour ce même Duc de Guyenne, frère de Louis XI, qu'Isabelle avait repoussé.

Instruits de ce fait, les princes se sentirent menacés, mais le mariage n'était réalisable que si Enrique reconnaissait une seconde fois cette fille putative reniée par le traité de Guisando et annulait du même coup les clauses concernant sa sœur et ratifiées par les Cortes. Ils dépêchèrent de nouveaux émissaires au Roi pour solliciter une réponse au message du 12 octobre, lui représenter combien leur conduite avait été sage et discrète depuis leur mariage, protester contre la dénonciation du traité de Guisando et porter de nouveaux témoignages de soumission et de respect. En désespoir de cause, si le Roi refusait de les entendre, ils proposaient de s'en remettre à la décision d'une assemblée de prélats et de nobles ou bien encore à l'arbitrage du *bon* Comte de Haro. Ferdinand et Isabelle ne s'illusionnaient guère sur le résultat à espérer de cette communication ; aussi bien, à la même date, suppliaient-ils le vieux Roi d'Aragon de leur envoyer sans délai l'argent nécessaire au payement de mille lances indispensables à leur sécurité personnelle. Il fallait que Ferdinand considérât la situation comme bien périlleuse, car il connaissait la détresse financière de son père.

La seconde lettre de sa sœur atteignit Enrique en Andalousie. Loin de se laisser attendrir, il se rendit à Medina del Campo, à la rencontre de l'Ambassadeur de France. L'Évêque d'Alby s'avançait avec pompe et cérémonie (juillet 1470), très hostile à Isabelle depuis l'insuccès de la démarche faite auprès d'elle quelques années auparavant. Le Prélat était accompagné du Comte de Boulogne porteur des pouvoirs nécessaires pour épouser par procuration l'Infante Juana de Castille, alors âgée de neuf ans. Cette alliance ne valait pas celle que le frère de Louis XI eût souhaité conclure avec Isabelle, mais, d'autre part, la situation du prétendant s'était singulièrement amoindrie depuis la naissance d'un dauphin. Enrique n'hésita pas, du moment qu'on lui suggérait un moyen de nuire à sa sœur. Dans une assemblée réunie non loin du monastère de Paular et à laquelle il avait invité l'ambassade française, il révoqua solennellement la convention de Guisando et, de nouveau, proclama Princesse des Asturies,

légitime héritière, sa très aimée fille l'Infante Juana. La Reine mère jura entre les mains du Cardinal que la fiancée était bien la fille du Roi Enrique ; à son tour, celui-ci fit serment *qu'il le croyait et l'avait toujours cru.* Les prélats et les nobles présents baisèrent la main de la petite Infante en signe d'hommage ; puis le Comte de Boulogne ayant montré ses pouvoirs, le Cardinal mit dans sa main celle de la jeune fille et donna la bénédiction. Ces épousailles eurent lieu au Val de Lozoya situé entre Ségovie et Buitrago où la Reine et sa fille s'étaient retirées sous la protection des Mendoza. Dans le contrat de mariage, il avait été stipulé que le Roi de France donnerait à son frère le Duc de Guyenne cent mille couronnes annuelles nécessaires au payement des troupes destinées à combattre les *Rois de Sicile* et leurs partisans. Quand le Prince aurait pacifié la Castille, il rendrait hommage au Roi de France pour ses duchés héréditaires et cesserait de toucher les cent mille couronnes.

Isabelle apprit sa déchéance à Dueñas, au moment où elle venait de mettre au monde sa fille aînée l'Infante Isabel. Son affliction fut extrême quand elle sut que Enrique, à la requête de l'Ambassadeur de France, avait adressé aux villes et cités du royaume un manifeste injurieux pour son honneur. Il y était dit que, contrairement à sa promesse, elle s'était mariée sans le consentement du Roi son frère et au mépris des lois qui obligeaient les princes du sang à obtenir l'autorisation des Cortes. En outre, perdant toute retenue, elle s'était unie à son cousin, le Prince d'Aragon, de qui le père avait guerroyé contre Juan II de Castille et avec qui lui-même n'avait cessé d'être en hostilité, et cela sans demander la dispense papale et faire lever les empêchements inhérents à ce mariage. En conséquence, le Roi, considérant sa sœur Isabelle comme une étrangère inhabile à lui succéder, avait reconnu les droits héréditaires de sa fille Doña Juana et, conjointement, ceux de son époux, le Duc de Guyenne, frère du Roi de France.

Cette suite d'actes scandaleux achevèrent de déconsidérer Don Enrique. La perspective d'avoir pour souverain un prince français déshonoré par son mariage avec une fille adultérine révoltait les fiers Castillans. De leur côté, les partisans d'Isabelle s'indignaient et protestaient avec véhémence. L'Andalousie gouvernée par le Duc de Medina Sidonia, la Biscaye, le Guipuzcoa se soulevaient en sa faveur ; le Connétable de Jaén envoyait un gentilhomme de sa maison au Duc de Guyenne avec mission de l'éclairer sur l'infamie du mariage contracté en son nom. Se sentant soutenue, Isabelle protesta contre

l'offense faite à son caractère et à sa dignité. D'accord avec le Duc de Medina Sidonia, l'Archevêque de Tolède, l'Almirante et d'autres grands personnages du royaume, elle communiqua aux villes et aux cités les lettres qu'elle avait à deux reprises adressées à son frère et auxquelles il n'avait pas répondu.

« Son mariage avec le roi de Sicile, ajoutait-elle, lui avait été conseillé par les personnes les mieux qualifiées ; loin d'être un ennemi pour la Castille, le prince serait au contraire l'instrument de sa gloire et de sa prospérité. Si les lois défendaient aux princesses du sang âgées de moins de vingt-cinq ans de se marier sans le consentement de leur père ou frère, une dérogation était excusable en cas de violence et d'oppression. Enfin le Roi s'était parjuré en admettant dans sa famille une fille alors que son état physique et l'inconduite notoire de la Reine, mère de plusieurs autres enfants, dont il ne réclamait pas la paternité, lui interdisaient de la reconnaître. Quant à la dispense dont Isabelle commençait à soupçonner l'origine, elle assurait prudemment qu'elle avait obéi à sa conscience. D'ailleurs, elle fournirait en temps et lieu la preuve de sa justification. »

Ces protestations légitimes achevèrent d'exaspérer Enrique. Après avoir cité en cour de Rome les évêques qui avaient embrassé la cause des princes et consacré leur union, il publia son ban de guerre contre Isabelle et son époux et convoqua les contingents des provinces à Medina del Campo. Le Grand Maître de Santiago, Marquis de Villena, avait excité la colère du Roi par rancune, mais quand il vit son maître s'engager dans une guerre en dépit de son incapacité militaire, il prévit une défaite et, craignant les représailles des princes s'ils étaient vainqueurs, il éteignit le feu allumé de sa main. D'autres circonstances favorisèrent une détente. Le Pape Paul II, ami du Roi de Castille, était mort, et son successeur Sixte IV, renseigné sur l'état d'Enrique, noua des relations avec Isabelle comme avec la seule héritière légitime des couronnes de Léon et de Castille. Par l'intermédiaire du Cardinal de Borgia, plus tard Alexandre VI, il leva les empêchements de consanguinité qui existaient entre les époux et, en légitimant leur mariage, légitima aussi la naissance de leur fille aînée.

Enfin le Duc de Guyenne montrait peu d'empressement à ratifier l'union contractée en son nom. Les représentations du Connétable de Jaén lui avaient donné à réfléchir et il avait reporté ses ambitions matrimoniales sur la belle Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. C'étaient des visées bien hautes chez un frère de Louis XI. Il n'eut pas le temps d'en connaître l'issue. Peu après l'ouverture de

ces nouvelles négociations, il mourait subitement à Bordeaux (1472). Comme de coutume, on parla de poison et l'on accusa le Roi de France de s'être débarrassé de son frère : « S'il ne le fit pas, il en était bien capable. »

Désorienté, et en attendant qu'il eût trouvé un nouvel aspirant à la main de sa prétendue fille, Enrique se calma un peu, écouta les conseils de quelques amis dévoués à Isabelle et suspendit le départ des troupes convoquées à Medina del Campo. Les grands, fatigués de ces tergiversations, jaloux du Grand Maître de Santiago, souhaitaient la réconciliation du Roi et de sa sœur. Parmi les ralliés puissants figuraient les Mendoza à qui Enrique avait retiré la garde de sa fille chérie pour la confier au Grand Maître. L'Évêque de Sigüenza, Don Pedro Gonzales de Mendoza, dont la haute situation dans l'Église était en harmonie avec le talent, l'habileté politique et la connaissance approfondie des affaires publiques, écrivit à Isabelle. Une correspondance s'engagea et le chapeau de Cardinal que Ferdinand obtint pour le Prélat dès son retour d'Aragon l'attacha pour jamais aux princes. Il devait être jusqu'à sa mort leur fidèle ami, leur premier ministre, *le troisième Roi*. Mais l'agent le plus actif de la réconciliation d'Enrique et d'Isabelle fut André de Cabrera, majordome du Monarque et Alcaide du château de Ségovie, cette forteresse où il gardait le trésor royal. Obéissant à la rancune qu'il nourrissait contre le Grand Maître à la suite d'un différend survenu entre eux, et poussé par sa femme, Beatriz de Bobadilla, fille de l'ancien gouverneur d'Arévalo et demeurée l'amie intime d'Isabelle, il ne perdait pas une occasion de représenter à son maître l'insatiable ambition de Villena, le rôle qu'il avait joué dans la révolte du Prince Alfonso et la honteuse dépendance où il tenait son souverain. Puis il parlait d'Isabelle, de sa conduite noble, du décorum qui régnait à sa Cour, de l'amour qu'elle portait à la Castille, de l'habileté déployée dans le contrat de mariage qui soumettait la *Coronilla* à la *Corona*. Sous la parole persuasive de Cabrera, le cœur du Roi s'amollit ; une entrevue avec Isabelle fut proposée, discutée et finalement acceptée. Enrique voulait bien revoir sa sœur, mais il fallait déjouer la surveillance inquiète du Grand Maître. Beatriz ne s'en rapporta qu'à elle-même du soin de porter secrètement à son amie l'invitation royale. Sous des habits de paysanne, chevauchant un âne chargé de paniers à légumes, la jeune femme sortit de Ségovie au milieu de la nuit et ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint Arenda, résidence d'Isabelle. L'Infante y était seule, Ferdinand ayant été mandé en Aragon pour se préparer à la

guerre contre la France. Assurée du dévouement et de la loyauté de ses amis, l'Infante n'hésita pas et, accompagnée de l'Archevêque de Tolède et de quelques serviteurs éprouvés, elle prit le chemin de Ségovie qu'elle atteignit par une froide nuit de décembre (1473). Une entrevue cordiale eut lieu entre le frère et la sœur. Après avoir expliqué les raisons de sa conduite, Isabelle sollicita de nouveau l'approbation de son mariage. Enrique promit de la donner et, en témoignage de réconciliation, il parcourut la ville le jour de l'Épiphanie, tenant les rênes du palefroi monté par Isabelle. Une fois de plus *la Beltrancja* perdait son titre de princesse héréditaire.

Surpris, saisi de frayeur, le Grand Maître s'était réfugié dans une de ses places fortes.

Ferdinand, qui était revenu à Turegano, accourut en hâte et fut accueilli par le Roi avec une satisfaction évidente. Des bals, des jeux, des tournois, donnés en son honneur, fêtèrent un si heureux événement. Le passé parut à jamais oublié. Mais trop de gens avaient profité des discordes de la famille royale pour ne pas chercher à les réveiller. Revenu de son émotion, Villena reparut à la Cour et retrouva son ascendant sur un maître satisfait de se décharger entre ses mains de la direction des affaires publiques. Le malheur voulut que Enrique fût sérieusement indisposé à la suite d'une fête donnée chez Cabrera. Aussitôt le Grand Maître de lui persuader qu'il avait échappé miraculeusement à une tentative d'empoisonnement. L'esprit débile du Roi le prédisposait à croire à cette accusation. Ordre fut donné de saisir Isabelle, accusée de connivence avec Cabrera, et elle fût tombée aux mains de ses ennemis si, prévenue par le Cardinal de Mendoza, elle n'avait eu le temps de fuir et de gagner une retraite sûre.

En vérité, Enrique avait subi l'atteinte d'un mal incurable. Il mourut à Madrid le 11 décembre 1474, après un règne de vingt-trois ans. Son mauvais génie, le Marquis de Villena, l'avait précédé de quelques mois dans la tombe. Informé de sa fin prochaine, il semble que le Monarque ne prit aucune disposition testamentaire, contrairement aux habitudes traditionnelles des Rois de Castille. Certes la noblesse ne se croyait pas liée par le dernier rescrit royal; néanmoins cet acte avait pour elle une grande valeur. A quel sentiment le mourant obéit-il? Y eut-il seulement de sa part insouciance ou imprévoyance? Considérait-il sa sœur comme héritière légale depuis le traité de Guisando et la réconciliation de Ségovie et jugea-t-il inutile de réclamer encore une paternité à laquelle il ne se savait aucun droit? Quoi qu'il en soit,

faute d'un testament par lequel il eût transmis à sa sœur la puissance souveraine, *la Beltraneja* devint et resta pendant plus de quarante ans un brandon de discorde entre la Castille et le Portugal. C'était mal terminer une triste existence. Enrique était plutôt faible que méchant ; mais, après le règne de son père, le royaume eût gagné à tomber entre les mains d'un bon tyran et non dans celles d'un prince dominé par des favoris cupides. Il laissait le trésor vide, la justice bafouée, le pillage organisé, la répression désarmée, l'anarchie triomphante. Depuis les premiers siècles de la reconquête, la Castille n'avait pas éprouvé une crise comparable à celle dont elle souffrait.

L'état malheureux du royaume, la situation humiliée du Monarque étaient connus en Europe. Les chroniqueurs contemporains enregistrent les plaintes adressées au Souverain Pontife par la noblesse castillane et rapportent les représentations amicales du Duc Charles de Bourgogne transmises au Roi Enrique par un Ambassadeur spécial (1473), un an environ avant la mort de ce prince.

« Les ambassadeurs, écrit Zurita, ne cessent d'exhorter le roi de Castille à considérer attentivement quels sont les excès qui se commettent dans son royaume, dans quel mépris est tombée la justice, de quelles licences jouissent les grands pour opprimer ceux qui ne le sont pas, de quels vols éhontés le patrimoine royal est la victime, de quels privilèges bénéficient les malfaiteurs, comme s'il n'y avait plus de vrais juges parmi les hommes. Les ambassadeurs ajoutèrent que cet état de chose était devenu si notoire que les amis de la Castille se lamentaient de la voir ainsi déchue de sa gloire ancienne et que le Duc de Bourgogne aurait cru manquer à son devoir s'il n'avait pas essayé de réveiller l'esprit du Roi afin qu'il portât remède à tant de maux. »

Fernando del Pulgar, dans sa belle Chronique des Rois Catholiques, n'est pas moins explicite :

« Le Roi Enrique avait engagé les rentes royales de beaucoup de manières. Aux uns, il octroyait des maravedis de rente perpétuelle pour les récompenser de leurs services ou les indemniser de leurs dépenses ; aux autres, il vendait ces rentes à vil prix parce qu'on en avait tant donné qu'elles avaient perdu de leur valeur. Il arrivait que, pour mille maravedis payés comptant, on donnait mille maravedis de rente annuelle, perpétuelle et héréditaire. L'on en vint à un tel degré de corruption que l'on vendit des cessions de rente en blanc à ceux qui voulaient en acheter à quelque prix que ce fût, en leur laissant la liberté d'écrire les chiffres qu'ils voulaient. Et tous ces maravedis se prenaient sur les droits de transmission et de transaction, ainsi que sur les deux neuvièmes des dîmes ecclésiastiques prélevées par le Roi. »

A la fin de son règne, Enrique était dans une telle détresse que, à maintes reprises, il manqua du nécessaire. S'il eût vécu plus longtemps, il eût dû vendre les domaines et les châteaux qu'il n'avait point encore donnés à ses favoris, — ils n'étaient pas nombreux — et « il n'eût plus été roi que des grands chemins ».

La Reine Juana ne survécut guère à son époux. Séparée de lui et de sa fille, elle avait été reçue, sinon emprisonnée au couvent de San Francisco de Madrid. Elle s'y éteignit à trente-six ans (13 juillet 1475). Peu de temps avant sa mort, elle avait écrit son testament et laissé la majeure partie de ses biens à son chancelier et parent Don Pedro de Castille de qui elle avait eu plusieurs enfants. Elle recommandait à sa fille Juana de faire célébrer des funérailles chrétiennes et de la déposer dans un tombeau où de longtemps la terre ne pût retomber sur elle. Dernière pensée de la femme très belle qui signait : « la triste Reine ».



CHAPITRE IV

LA GUERRE DE SUCCESSION

PROCLAMATION D'ISABELLE COMME REINE PROPRIÉTAIRE. || LES PRÉTENTIONS DE FERDINAND. || L'ARBITRAGE DU CARDINAL D'ESPAGNE ET DE L'ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE. || LE ROI DE PORTUGAL SE FIANCE A SA NIÈCE JUANA. || L'ARMÉE PORTUGAISE ENTRE EN CASTILLE. || DÉTRESSE DE FERDINAND ET D'ISABELLE. || ISABELLE LÈVE DES MILICES DANS LE NORD. || L'ARMÉE CASTILLANE SE DÉBANDE. || LA CHEVALERIE ANDALOUSE ENVAHIT LE PORTUGAL. || ISABELLE FAIT APPEL AU DÉVOUEMENT DE SES SUJETS. || FONTE DES TRÉSORS D'ÉGLISE. || DÉROUTE DES PORTUGAIS. || VICTOIRE DE TORO. || LETTRE DE FERDINAND A ISABELLE. || REDDITION DE ZAMORA. || ISABELLE PARDONNE AUX REBELLES. || VOYAGE DE AFFONSO DE PORTUGAL EN FRANCE. || LES ROIS CÉLÈBRENT LEUR VICTOIRE A TOLÈDE ET SUSPENDENT L'ÉTENDARD PORTUGAIS AU-DESSUS DE LA TOMBE DE JUAN I. || FONDATION DU MONASTÈRE DE SAN JUAN DE LOS REYES.

AU moment de la mort de son frère, Isabelle était seule à Ségovie, cité fidèle à sa cause. L'Alcaide et Gouverneur, André de Cabrera, lui était tout dévoué et pouvait mettre à sa disposition le trésor royal, hélas ! bien épuisé, mais sans lequel, néanmoins, la situation de l'héritière de Castille eût été désespérée.

Le 13 décembre 1474, par un matin clair et froid, un cortège de nobles, de prélats, d'officiers parés de leurs plus riches vêtements se réunit à l'Alcazar dont les murs rébarbatifs et les tours orgueilleuses se dressent sur les rochers à pic qui dominent le cours de l'Eresma. Isabelle parut, la couronne au front, en blancs habits doublés d'hermine, chevauchant un palefroi caparaçonné de drap d'or, abritée sous les pentes d'un dais orné de pierreries que quatre chevaliers tenaient au-dessus de sa tête. Une procession solennelle se forma. Devançant la Souveraine, un héraut à cheval portait nue, la pointe en l'air, l'épée de justice ; deux grands dignitaires marchant à pied tenaient en main les brides de la monture royale.

Dans ce pompeux appareil, l'on atteignit la place d'armes. Une

estrade y avait été dressée et avait reçu le trône surmonté d'un immense dais de velours.

Isabelle descendit de cheval, gravit lentement les degrés de la plate-forme, s'assit avec dignité et jura de maintenir les libertés du peuple et les lois du royaume. Alors, un héraut, d'une voix retentissante, proclama le nouveau règne :

« Castille ! Castille ! pour le Roi Ferdinand et son épouse la Reine Isabelle, reine propriétaire de ce royaume ! »

Les étendards royaux subitement déployés flottèrent au vent, les cloches des églises et des monastères sonnèrent à toute volée, tandis que les décharges de mousqueterie tirées du haut de l'Alcazar déchiraient l'air et mêlaient leurs notes stridentes au chant joyeux des carillons. Cependant, les courriers, en selle depuis le matin, recevaient les messages qui allaient porter dans les provinces la nouvelle triomphale et franchissaient au galop les portes de la ville.

Isabelle avait reçu le serment d'obéissance que les grands lui prêtèrent en baisant sa belle main. Elle descendit de la plate-forme et, cette fois, à pied, traversant lentement la foule enthousiasmée, elle gagna la cathédrale où les prêtres entonnèrent le *Te Deum*. Quelle que fût la ferveur de leurs actions de grâces, aucun d'eux ne dut témoigner assez de reconnaissance envers le Ciel qui accordait à la Castille une telle reine, un tel sauveur dans la détresse du royaume.

Quand l'hymne fut achevé, Isabelle se prosterna devant l'autel et pria longuement. Le mystère de son entretien avec Dieu ne nous a pas été révélé, mais il est à penser qu'après avoir remercié le Souverain Maître de la protection qu'il lui avait accordée jusque-là, elle le supplia de l'éclairer, de l'inspirer, de la guider, afin qu'elle remplît avec équité, sagesse et prudence la grande charge de la royauté.

Les cités favorables à Isabelle s'empressèrent de suivre l'exemple de Ségovie, levèrent l'étendard pour leurs nouveaux souverains et nommèrent des représentants à l'Assemblée des États qui devaient se réunir en février dans cette même ville et consacrer l'avènement des successeurs de Enrique.

Ferdinand guerroyait en Roussillon quand il apprit la mort du Roi et la proclamation de sa femme comme Reine propriétaire de Castille et de Léon. Ce mot de *propriétaire* avait une haute portée ; il signifiait que la couronne était la propriété de la Reine en personne et non de son époux malgré les droits que le mariage lui conférait.

Aux yeux des peuples castillans, il donnait à la Souveraine un prestige et une autorité comparables à ceux des rois ses prédécesseurs.

Ferdinand accourut et dévoila dès l'arrivée l'égoïsme de son caractère. Son premier acte fut de réclamer la couronne de Castille pour lui-même au détriment de sa femme, en sa qualité d'unique représentant mâle de la maison de Trastamara. C'était déchirer les capitulations matrimoniales élaborées avec soin par Isabelle et signées par le Prince et par son père avec tant d'empressement cinq ans auparavant, peut-être avec l'intention secrète de les violer. Les prétentions de Ferdinand étaient soutenues par son aïeul maternel, l'Almirante Enríquez; le Cardinal d'Espagne, le Connétable de Castille, le Duc de l'Infantado et le Comte de Benavente proclamaient les droits indélébiles de leur Princesse. La guerre allait-elle éclater entre les deux époux?

Dans cette circonstance délicate, Isabelle montra une fermeté doublée d'une sagesse et d'une prudence rares. Elle accueillit avec honneur cet époux qui prétendait lui ravir ses royaumes héréditaires et, doucement, elle lui représenta combien il serait dangereux de se disputer des États que le Roi de Portugal revendiquait au nom de sa nièce *la Beltraneja*, déjà gratifiée du titre de reine dans les communications diplomatiques. L'union des princes faisait leur force; leur désaccord causerait leur perte et assurerait le triomphe d'une rivale. En réclamant l'application de la loi salique acceptée par l'Aragon, mais repoussée par la Castille, Ferdinand oubliait que, de son mariage avec Isabelle, n'était née qu'une fille dont il compromettrait les droits au trône sans autre profit qu'une vaine satisfaction d'amour-propre. L'affection, l'amour de sa femme ne lui garantissaient-ils pas qu'il serait toujours traité en Castille avec autant de respect et d'égards que s'il en eût été le roi héréditaire?

Ferdinand finit par se rendre à ces sages raisons et les deux époux convinrent de s'en rapporter à l'arbitrage du Cardinal d'Espagne et de l'Archevêque de Tolède. De la part de Ferdinand, c'était passer condamnation. Après un examen minutieux et se basant sur d'incontestables précédents, les deux arbitres proclamèrent les droits d'Isabelle comme seule héritière et reine propriétaire de Castille. L'autorité de Ferdinand dans ces pays fut établie comme dérivant de sa qualité d'époux et non de ses droits personnels. En conséquence, quelques articles explicatifs plutôt que limitatifs furent ajoutés aux capitulations matrimoniales signées à Cervera et confirmèrent les pouvoirs indépendants de la Reine.

« Dans les armes royales, Castille occupera la droite ; Aragon sera placé à gauche. Les actes publics, ordonnances, lois et monnaies porteront les noms réunis du Roi Ferdinand et de la Reine Isabelle. Les gouverneurs des provinces et des villes de la Castille seront à la nomination de la Reine. Les commandants des châteaux et places fortes ne doivent hommage et obéissance qu'à la Reine seule. Les trésoriers des finances prêtent serment entre ses mains et administrent en son nom. Les provisions des évêchés et autres bénéfices ecclésiastiques sont faites au nom des deux époux, mais la Reine seule peut les conférer aux personnes de son choix. La justice est rendue au nom des deux souverains conjointement quand ils sont ensemble et par chacun d'eux indépendamment de l'autre quand ils sont séparés. »

Ferdinand fut si mécontent de cet arrêt qu'il menaça de retourner pour toujours en Aragon, mais Isabelle sut calmer son ressentiment. De nouveau, elle lui montra combien leurs intérêts étaient indivisibles et lui promit que ses volontés seraient toujours respectées, car il ne voudrait jamais que le bien de leurs royaumes et l'établissement glorieux de leur postérité. D'ailleurs, les événements se précipitaient et laissaient peu de temps aux querelles de ménage. Une coalition s'était formée pour soutenir les droits de la Princesse Juana, et ses chefs : le jeune Marquis de Villena, le Duc d'Arévalo, le Grand Maître de Calatrava avaient offert au Roi de Portugal la main de la rivale d'Isabelle avec la couronne de Castille. Parmi les soutiens de cette cause injuste figurait Alfonso de Acuna Carrillo, le puissant Archevêque de Tolède, si dévoué à l'Infante du vivant de Enrique et au moment de son mariage. Jaloux de la fortune naissante du Cardinal de Mendoza et de son influence dans les conseils des jeunes souverains, il s'était éloigné sous un prétexte futile et restait également sourd aux appels d'Isabelle, désireuse de le ramener à de meilleurs sentiments, et aux invitations du vieux Roi d'Aragon soucieux d'apaiser le rancunier Prélat. On l'avait entendu dire en parlant d'Isabelle : « J'ai changé sa quenouille en sceptre, je saurai bien changer son sceptre en quenouille ! »

Dans son dépit, Carrillo avait promis au Roi de Portugal le concours des forces considérables dont il disposait. Affonso V n'en était pas à refuser une offre aussi tentante. Ambitieux, il rêvait d'annexer la Castille à ses États ; chevaleresque, galant, il lui agréait de défendre les droits d'une femme, sa très proche parente, avec l'espoir de les faire triompher et d'en profiter. Il se fiança par procuration avec sa nièce, la Princesse Juana, adressa un manifeste à Ferdinand et à Isabelle les invitant à respecter *les droits de la Reine de Castille,* en

même temps que les siens, et entreprit d'attirer le Roi de France en Biscaye en lui promettant, peut-être un peu vite, la cession des territoires qu'il pourrait conquérir dans cette province. Mal renseigné, il ignorait que depuis quelque temps les Rois étaient en pourparlers avec Louis XI et avaient envoyé une ambassade en France pour traiter de leur reconnaissance et négocier le mariage du Dauphin avec leur fille Isabel.

A la fin du mois de mai 1475, Affonso franchissait la frontière d'Estramadure et remontait vers Plasencia. Il y rencontrait le Duc d'Arévalo et le Marquis de Villena, fils du défunt Grand Maître de Santiago, qui lui présentait la Princesse Juana demeurée sous sa garde. La petite Infante, un terrible instrument entre les mains des ennemis d'Isabelle, avait à peine treize ans. En dépit de l'âge du prétendant, les fiançailles furent célébrées avec la pompe accoutumée. Un messager fut envoyé au Pape pour obtenir la dispense de consanguinité entre oncle et nièce sans laquelle le mariage ne pouvait être accompli et, en attendant cette formalité, les futurs époux se proclamèrent rois de Castille. Toutes les villes du royaume reçurent notification de ce manifeste.

Outre la fleur de la chevalerie, enthousiasmée à la pensée de renouveler les antiques prouesses d'Aljubarrota (1235), l'armée portugaise comptait environ 5 000 cavaliers et 14 000 fantassins bien équipés et bien armés.

Ferdinand et Isabelle avaient été tellement surpris par cette invasion subite qu'ils ne disposaient pas de cinq cents cavaliers à mettre en ligne. Par bonheur, leur adversaire, au lieu d'envahir l'Andalousie et de se jeter sur Madrid, campa sous les murs d'Arévalo afin d'y attendre des renforts. Ce temps perdu fut bien employé par Isabelle dont l'indomptable courage relevait les cœurs abattus et défaillants. A cheval tout le jour, elle courait de places fortes en châteaux, de villes en bourgs, faisait appel à tous les dévouements, sollicitait tous les appuis, organisait la résistance. Les nuits se passaient à dicter des ordres, à écrire aux prélats dévoués, à les supplier de lever des troupes et de fournir des fonds, car la détresse financière était encore le plus grand mal qu'elle eût à vaincre. Durant un séjour à Tolède, elle tenta de rallier à sa cause l'irascible Carrillo jadis si fidèle, maintenant son ennemi déclaré ; mais ses généreux efforts furent vains. Comme elle se disposait à le visiter dans sa résidence d'Alcalá de Henares, il répondit au messager chargé de le prévenir que si la Princesse entrait par une porte de la ville, il sortirait par l'autre.

Les inquiétudes, les soucis, les fatigues influèrent sur la santé d'Isabelle ; prématurément elle mit au monde un enfant mort. Cet accident n'affecta pas longtemps sa nature vigoureuse. Bientôt rétablie, elle reprit avec une ardeur nouvelle ses travaux à peine interrompus. Aidée d'ailleurs par Ferdinand, que la crainte de voir perdre par sa faute le trône de Castille avait ramené à des sentiments chevaleresques, elle se trouva vers la fin de juillet à la tête d'une armée composée de 4 000 hommes d'armes, 8 000 cavaliers et environ 13 000 fantassins. Ces derniers levés en toute hâte dans les régions montagneuses, mal armés, ignoraient toute discipline ; mais, ardemment dévoués à leur jeune souveraine, ils étaient les vrais descendants des premiers héros de la reconquête. Ferdinand prit le commandement de cette armée improvisée, tandis qu'Isabelle, restée à Tordesilla, continuait à lever des contingents et à les pourvoir de munitions, d'armes et des vivres nécessaires.

Pourtant la situation devenait inquiétante. Toro et Zamora avaient accueilli le Roi de Portugal et lui avaient offert un abri sûr derrière leurs murailles. La possession de ces places assurait les communications du monarque avec le royaume lusitanien.

La perte de ces villes émut profondément les Souverains castillans, et ils n'eurent plus qu'un désir : les reprendre sans délai. Tel était du moins l'avis de Ferdinand, car sa jeunesse et la fougue de son caractère s'accommodaient mal des conseils de prudence que lui envoyait son père. Le vieux Roi d'Aragon, dont la ruse et la duplicité avaient toujours aidé le courage, insinuait de temporiser, de négocier. Pendant ce temps, on jetterait la division parmi les nobles castillans ralliés à la cause de *la Beltraneja*, on appellerait des contingents nouveaux, on les équiperait, on les instruirait et l'on entrerait en campagne quand on aurait constitué une armée capable de l'emporter sur les troupes vaillantes du Roi Affonso. Malheureusement, la pénurie financière poussait Ferdinand à précipiter la campagne, car le moment approchait où il n'aurait pas les fonds nécessaires pour payer ses soldats. Il s'avança donc vers Toro où campaient les Portugais, s'établit sous les murs de la ville, envoya un défi de son armée à l'armée ennemie, puis un cartel personnel de monarque à monarque. Affonso et lui se rencontreraient en champ clos et la victoire de l'un ou de l'autre terminerait leurs différends.

Affonso était un trop vaillant chevalier pour repousser une pareille offre, mais, comme les forces physiques des deux combattants étaient inégales, les Portugais arguèrent que la sécurité de leur prince n'était

pas suffisamment garantie par les conditions de l'engagement.

Ferdinand devint plus audacieux à mesure que grandissait son impatience et, cédant à l'impulsion de la noblesse qui brûlait de combattre, il tenta d'enlever Toro de vive force. Pour ouvrir une voie aux assaillants, il eût fallu que l'artillerie fît brèche dans les murailles de la place, et l'armée castillane en était dépourvue. L'échec fut complet, et le découragement commença son œuvre néfaste au milieu des troupes royales fidèles, mais aussi indisciplinées qu'elles étaient inexpérimentées. Au bout de deux mois passés sous les murs de Toro, les communications ayant été coupées et les vivres n'arrivant plus, on dut se résigner à la retraite. Elle dégénéra bientôt en déroute, chevaliers et soldats ne cherchant qu'à regagner par le plus court chemin les régions montagneuses d'où ils étaient venus. Si la cavalerie portugaise, au lieu de s'immobiliser derrière les remparts de Toro, s'était lancée à la poursuite des Castillans débandés et mutinés, elle les eût écrasés. Une seconde fois, le Roi de Portugal, par sa lenteur et un excès de prudence, laissa échapper la victoire qui lui eût donné le royaume de Castille.

A la fin de juillet 1475, il ne restait rien des troupes qu'Isabelle avait péniblement réunies trois mois auparavant. L'insuccès de ses armes la jeta dans une consternation d'autant plus grande qu'il détermina la défection officielle de l'Archevêque de Tolède, demeuré dans l'expectative, bien qu'il eût déserté ouvertement la cause royale. La déroute de Toro mit un terme à ses hésitations et, à la tête de cinq cents lances, l'orgueilleux Prélat rallia l'armée portugaise.

La situation des Souverains castillans n'était plus critique ; elle était désespérée. Le salut leur vint des provinces méridionales, alors qu'ils l'avaient attendu de la Castille et des Asturies.

Ardente, belliqueuse, indépendante, la noblesse d'Andalousie et d'Estramadure n'entendait pas rester étrangère à la lutte engagée entre les deux monarchies. Elle n'avait pas répondu au ban des rois, mais elle s'était assemblée, organisée et, de sa propre initiative, avait jeté sa brillante cavalerie sur les provinces frontières de Portugal et les avait mises à feu et à sang. Les arbres fruitiers avaient été systématiquement coupés; les récoltes, incendiées; les villages, ruinés; les populations, affamées.

La nouvelle de ce désastre imprévu vint frapper d'étonnement et de douleur le Roi Affonso endormi dans sa quiétude depuis la levée du siège de Toro. Allait-il perdre son royaume en échange de quelques provinces castillanes? Sans hésiter, il détacha une bonne partie de

ses troupes et les renvoya dans ses États envahis. En chemin, elles se diviseraient et occuperaient des postes indispensables au maintien des communications que l'armée d'Andalousie menaçait déjà.

Cette magnifique diversion relevait les chances d'Isabelle. Affonso en fut si ému qu'il rabattit de sa superbe et offrit d'entrer en accommodement avec les Souverains castillans. Il proposa de renoncer à la couronne de Castille en son nom et au nom de sa nièce, contre la cession de la Galice et des villes de Toro et de Zamora occupées par ses troupes. Une somme importante en argent monnayé lui serait en outre payée comme indemnité de guerre. C'était constituer un petit royaume à la Princesse Juana sous la dépendance de son oncle maternel.

Ferdinand et ses chevaliers avaient été tellement confondus par l'insuccès de leur première campagne, qu'ils eussent accepté la paix à n'importe quel prix. Fièrement, la Reine refusa de transiger et congédia sans achever de les entendre les émissaires portugais chargés de lui transmettre cette proposition humiliante, car ni Ferdinand ni aucun noble castillan n'avait osé s'en faire l'interprète auprès d'elle. Peut-être eût-elle consenti à payer une indemnité de guerre afin de mettre fin à une campagne si lourde à son peuple, mais elle frémissait à la pensée de démembrer la vieille monarchie castillane et de perdre Toro et Zamora, ces magnifiques fleurons de sa couronne, et de les sacrifier au salut de l'État et au sien. Le poids et les difficultés d'une résistance voulue par Isabelle seule retomba donc sur elle seule, et seule elle en assuma la charge avec la fermeté et le courage dont elle avait donné tant de preuves depuis sa proclamation.

Il restait dix mille marcs d'argent dans le trésor de Ségovie, que Andrés Cabrera, Gouverneur de la place, avait mis à la disposition d'Isabelle, action hardie étant donnée la force de ses adversaires, et dont il devait être largement récompensé plus tard.

C'était une obole, alors qu'il s'agissait de lever une armée nouvelle, de l'équiper, de la nourrir et de la solder. La détresse financière était extrême ; les monnaies altérées sous les règnes précédents n'avaient aucun cours et les transactions ne s'effectuaient que par échanges entre denrées de valeur à peu près équivalentes. Qu'espérer d'un peuple réduit à une pareille extrémité? Ce n'était pas non plus de la noblesse enrichie par le pillage et le partage des biens de la couronne que l'on pouvait attendre un sacrifice. Il importait d'ailleurs de ne point la mécontenter à l'heure où l'on s'apprêtait à l'opposer à la vaillante chevalerie portugaise.

En face de périls et de difficultés en apparence insurmontables, Isabelle garda sa confiance fière. Les Cortes furent convoquées en son nom à Medina del Campo, ville puissante et riche à cette époque et dont la fidélité était bien connue.

Seule — les Castillans gardaient rancune à son époux depuis qu'il avait réclamé le trône au mépris de tout droit — la Reine parut devant cette assemblée de prélats, de nobles et de chevaliers. Calme, digne, souveraine, elle exposa la situation, dépeignit la détresse de la couronne et motiva son refus obstiné de céder Toro et Zamora au Portugal. L'appel adressé au patriotisme de ces hommes qu'exaltaient la grandeur d'âme d'une jeune femme fut accueilli avec enthousiasme. Les trésors d'orfèvrerie des églises et des monastères étaient abondamment pourvus. Par ordre des prélats et des abbés, la moitié de ces richesses fut portée au creuset et transformée en monnaie frappée avec des coins nouveaux qui la distingueraient des monnaies altérées et hors cours.

Trente millions de maravédis furent remis à la Reine sous promesse de les rendre dans trois ans si les circonstances le permettaient. La confiance en la loyauté de l'emprunteuse était le seul gage des prêteurs, confiance bien placée, car Isabelle ne manqua jamais à un engagement pris envers ses sujets les plus humbles comme envers les plus puissants. Elle enseigna ainsi à l'Europe qui l'ignorait la valeur d'une parole royale. Dans cet holocauste pieux offert à la patrie disparurent des œuvres d'art d'un prix inestimable, héritage de la vieille monarchie visigothe. Au moment de la fonte, Isabelle fut émue à la pensée de détruire des objets consacrés et vénérés de siècle en siècle; et il fallut que les prélats et les abbés calmassent ses scrupules.

Certains d'être bien pourvus, les nouveaux contingents appelés se réunirent aux points de ralliement qui leur avaient été désignés ; des marchands étrangers, mandés par la Reine, affluèrent auprès d'elle et, confiants dans sa bonne foi, s'engagèrent à fournir les vivres, les vêtements et les munitions nécessaires ; des capitaines choisis avec soin furent placés à la tête des compagnies avec mission de les exercer et de les instruire. Au commencement de décembre 1475, c'est-à-dire six mois après la déroute de Toro, Ferdinand, qui d'ailleurs avait vaillamment payé de sa personne, se trouvait à la tête d'une armée bien différente de la horde qu'il avait commandée.

De Burgos hostile à Isabelle et dont ils assiégeaient le château, les Castillans se portèrent en ordre parfait sur Zamora où l'on avait des intelligences. L'investissement de la place fut commencé au grand

émoi d'Affonso qui, retiré dans Toro, assistait à la désagrégation de son armée depuis que les troupes d'Andalousie saccageaient les provinces portugaises situées de l'autre côté de la frontière.

Craignant pour ses communications, le Roi de Portugal accourut au secours de Zamora, mais, à la suite de manœuvres maladroites, il fut contraint de se replier sur Toro où son fils, le bouillant Dom João, lui avait amené le renfort de trois mille lances. Ferdinand se hâta de l'y poursuivre, et ce fut dans la plaine vaste et unie qui s'étend autour de cette ville que, le 18 mars 1476, les adversaires se rencontrèrent. Leur perplexité était grande, ils hésitaient à en venir aux mains ; pourtant l'honneur leur interdisait de se retirer sans combattre. Les forces numériques étaient à peu près égales, bien que celles des Portugais fussent peut-être plus considérables. De chaque côté, on devait compter au moins une dizaine de mille hommes dont un tiers de cavaliers. C'était beaucoup pour l'époque.

Le Roi de Portugal occupait le centre de sa bataille; l'Archevêque de Tolède, en rébellion ouverte, commandait l'aile droite appuyée sur le Duero, tandis que, à gauche, les arquebusiers et la grosse cavalerie étaient sous les ordres du Prince Dom João.

Ferdinand faisait face à son rival, soutenu à gauche par son grand-père, l'Almirante Enríquez, et le Duc d'Albe. La droite était divisée en six batailles sous les ordres de différents capitaines, et elle-même était soutenue par de forts détachements de Galiciens et d'Asturiens renommés pour leur courage et leur farouche opiniâtreté. Depuis le mois de juillet précédent, l'armée portugaise s'était amollie dans le repos, tandis que l'armée castillane, reformée à nouveau, s'exerçait, s'instruisait, se soumettait à une discipline sévère. Avant d'engager le combat, le Roi Ferdinand envoya son héraut au Roi Affonso pour le défier, mais le Portugais répondit : « Annoncez au Roi de Sicile qu'il est temps de combattre et non de se défier ».

Le matin de la bataille, le ciel s'enveloppa dans des voiles de deuil et, sur les troupes qui prenaient leurs positions, la pluie tombait fine, glacée, promettant un déluge pour la nuit.

Les Castillans de l'aile droite s'élancèrent les premiers aux cris stridents de « Santiago y San Lázaro ! » sur la gauche de Dom João et furent reçus par un feu si nourri et si bien dirigé qu'ils demeurèrent un moment déconcertés. Mettant à profit cette hésitation, les Portugais chargèrent avec ardeur leurs ennemis et les obligèrent à se replier précipitamment sur leur arrière-garde où leurs officiers eurent de la peine à les rallier et à les reformer.

Cependant, Ferdinand avait foncé sur le centre portugais et bientôt l'action était devenue générale d'un bout à l'autre de la ligne de bataille, plus ardente encore autour des deux monarques. Chevaliers, simples soldats donnaient avec vaillance, comprenant qu'il y allait du sort de leur maître respectif, et que ce combat déciderait de la souveraineté de la Castille ou de la soumission de ce pays au Portugal. Pareils à des héros d'Homère, le Cardinal d'Espagne Pedro de Mendoza et l'Archevêque de Tolède Alfonso Carrillo, opposés l'un à l'autre, s'apostrophaient et s'insultaient, la colère enflammant leur poitrine, excités par leur haine personnelle. Le Cardinal avait conseillé de ne point engager la bataille; son avis avait été repoussé, et pour l'avoir donné on l'avait accusé de trahison. Furieux de cette injure, il courait l'épée à la main en tête de sa bataille, criant: «Traîtres, voici votre Cardinal ! » Quand les lances furent brisées et que les épées, froissées ou cassées, eurent été remplacées par la dague et le couteau, ce fut un corps à corps terrible. Un épisode admirable se déroula autour de l'étendard royal portugais que les Castillans étaient aussi ardents à disputer que ses possesseurs l'étaient à le défendre. L'héroïque Duarte de Almeida le portait. Blessé grièvement au bras droit, il le relève de la main gauche, et quand celle-ci, traversée d'une flèche, tombe inerte à son côté, il saisit l'étoffe entre les dents et la maintient flottante jusqu'à ce qu'il tombe écrasé sous le nombre des assaillants. La disparition de l'emblème si vaillamment disputé jeta l'épouvante parmi les Portugais. Après trois heures d'un combat acharné, les Castillans enfoncèrent les corps ennemis et ceux-ci, lâchant pied, exécutèrent une retraite désordonnée qu'un mouvement tournant du Duc d'Albe transforma bientôt en une déroute complète. Les fugitifs se jetèrent dans le Duero où ils se noyèrent, et leurs cadavres, charriés par les eaux, allèrent porter jusqu'à Zamora la nouvelle de leur défaite. Bon nombre se firent écraser à l'entrée du pont en essayant de se réfugier dans Toro. Un orage et la nuit préservèrent l'armée portugaise d'une destruction totale. Le Prince Dom João avait gagné une hauteur et y avait allumé des feux, tandis que, au son des trompettes, ses capitaines essayaient de rallier les fugitifs.

Fiers de leur succès, mais rendus de fatigue, les Castillans ne tentèrent pas de reprendre cette position que le Prince évacua d'ailleurs le lendemain. Toute la nuit on chercha vainement le Roi de Portugal parmi les morts et les blessés. Deux jours plus tard, on apprit qu'il était sain et sauf au château de Castronuño, voisin du champ de bataille. Pris d'une lassitude qu'excusait son obésité, il y avait cherché

un abri quand tout espoir avait été perdu. Les débris de l'armée vaincue se hâtèrent vers la frontière de Portugal et eurent beaucoup à souffrir de la rapacité et de la sauvagerie des paysans, ardents à tirer une vengeance immédiate des maux causés par l'invasion.

Ferdinand n'était guère pitoyable ; pourtant il arrêta le massacre et fit même passer des vêtements et des vivres aux habitants de Zamora réduits à la famine et victimes innocentes d'une guerre cruelle. Le jeune Prince était resté sur le champ de bataille très avant dans la nuit et s'y était couvert de gloire. Le lendemain, dès l'aube, il se porta sur Zamora accompagné de l'Almirante, son grand-père, et du Cardinal de Mendoza qui, durant le combat, n'avait pas quitté le plus fort de la mêlée. L'armée victorieuse, enflammée, enthousiaste, portait triomphalement l'étendard royal, huit autres bannières prises sur l'ennemi, et conduisait deux mille prisonniers.

Le 19 mars le château de Zamora se rendit. On y trouva les équipages et les joyaux d'Affonso et de Doña Juana que le vainqueur eut la galanterie de renvoyer à leurs propriétaires.

Le soir même de la bataille, Ferdinand avait écrit à la Reine pour lui annoncer la victoire due à la vaillance de ses troupes, mais aussi à la fermeté d'âme et à l'habileté administrative qu'elle avait montrées. Une phrase caractéristique : « N'eût été le petit poulet, nous eussions pris le vieux coq », allusion à l'intrépide Dom João et au Roi Affonso.

Isabelle était à Tordésillas quand elle reçut la nouvelle du triomphe de son armée. Sa joie fut immense, mais ce fut à Dieu qu'elle en reporta aussitôt la gloire. Nu-pieds, très humble, elle se rendit processionnellement à la cathédrale de Saint-Paul et offrit de pieuses actions de grâces au Seigneur des batailles. Puis, en témoignage de reconnaissance, elle fit vœu de bâtir un monastère sous le patronage de saint Jean, monastère qui embellit encore la glorieuse ville de Tolède, sous le nom de San Juan de los Reyes.

La victoire de Toro consolida la base jusque-là chancelante du jeune royaume. Non seulement Toro, Zamora et, peu après, Baeza et Madrid, rentrèrent au pouvoir d'Isabelle, mais elle ramena les hésitants et même les révoltés qui avaient cru embrasser la cause du plus fort en se rangeant au côté du Roi de Portugal. Parmi ces derniers, le Duc d'Arévalo, le Grand Maître de Calatrava, et son frère, le Comte d'Ureña. Isabelle se montra généreuse, pardonna, et confirma ses sujets prodigues dans leurs États et possessions. Le Marquis de Villena et l'Archevêque de Tolède persistèrent dans leur rébellion.

Pourtant, quand ils virent tomber leurs forteresses sous la pioche, saisir leurs villes et confisquer leurs revenus, ils sollicitèrent aussi le pardon de leur forfaiture. Isabelle conservait le souvenir des immenses services rendus par l'Archevêque lors du traité de Guisando et, peu après, dans la négociation de son mariage ; elle ne lui garda pas rigueur et le reçut doucement à merci. Il mourut le 1er juillet 1482, ayant passé les dernières années de sa vie, entouré d'astrologues et d'alchimistes de qui les expériences aussi coûteuses que puériles épuisèrent le trésor primatial.

La Beltraneja sortait meurtrie de la lutte dont le trône de Castille était le prix. Affonso ramena en Portugal la petite fiancée et, désormais, il ne songea plus qu'à s'allier à Louis XI pour prendre sa revanche. Dans ce dessein, il entreprit un voyage à travers la France et y fut accueilli en ami très désiré. Mais tandis qu'il recevait les clés des villes et libérait les prisonniers comme s'il eût été le Roi de France, Louis négociait secrètement avec la Cour de Castille et, après une année de pourparlers et d'attente, Affonso apprenait que son hôte s'apprêtait à reconnaître officiellement les droits d'Isabelle. Il en manqua perdre la raison, se retira en Normandie, envoya un acte d'abdication en faveur de son fils Dom João et annonça son départ pour la Palestine. Il eût mis ce projet à exécution si Louis XI, touché du désespoir où il l'avait réduit, n'eût équipé une flotte pour le ramener en pompe en Portugal. Par une singulière fortune, il y arriva quatre jours après le couronnement du nouveau Roi proclamé le 10 novembre 1478. Fils aussi respectueux que vaillant chevalier, Dom João accourut au-devant de son père, s'agenouilla, lui baisa pieusement les mains et le pria de reprendre le pouvoir royal qu'il avait sacrifié dans un moment de découragement. Le vieux Monarque se rendit avec bonheur à cette prière et, altéré de vengeance, dépensa son activité mourante à la préparation d'irréalisables projets contre les souverains castillans.

Peu après la bataille de Toro, Ferdinand qui commandait plus de 15 000 hommes remonta vers le Guipuzcoa envahi par les Français. Sa seule approche suffit à faire repasser la frontière à un ennemi que les habitants avaient expulsé plusieurs fois sans être assez forts cependant pour mettre un terme à ses incursions. La Castille appartenait à Isabelle jusqu'aux Pyrénées; et il n'y avait plus de doute sur le succès final de la double campagne entreprise contre l'étranger et contre l'ennemi intérieur. Les rois décidèrent de célébrer leur triomphe à Tolède, la vieille, l'héroïque, l'invincible

capitale de la monarchie. Un récit de leur entrée solennelle, écrit par un contemporain, est parvenu jusqu'à nous dans sa saveur originelle:

« De l'autre côté de la porte de Visagra (via sacra) ou porte moresque du nord, les citadins s'étaient assemblés en foule pour accueillir les conquérants. Il s'y trouvait aussi une brillante compagnie de musiciens et de danseurs qui saluèrent Ferdinand en chantant :

Flores de Aragon,	Les fleurs d'Aragon,
En Castilla son.	En Castille sont.
Pendon de Aragon !	Bannières d'Aragon!
Pendon de Aragon !	Bannières d'Aragon!

Après une réception enthousiaste devant l'ermitage de San Eugenio, Leurs Altesses entrèrent dans la cité. Le Prince d'Aragon portait une armure complète et montait son cheval de guerre. Isabelle, à ses côtés, était assise sur une mule somptueusement caparaçonnée dont les brides étaient tenues par deux pages nobles. Suivis d'un cortège magnifique, les Rois se dirigèrent lentement vers la cathédrale, traversèrent la place moresque du Zocodover, suivirent la Grand'rue tandis que l'Archevêque — une sorte de roi mitré, — les chanoines et les clercs en habits pontificaux, précédés de la croix, s'avançaient jusqu'à la porte du Pardon pour les recevoir. De chaque côté de l'arc situé au-dessus de la porte d'entrée, planaient des anges d'une beauté céleste et, au milieu d'eux, une jeune fille richement vêtue, la couronne d'or sur la tête, représentait Notre-Dame. Quand Ferdinand et Isabelle parurent, les anges entonnèrent :

« Tua est potentia, tuum est regnum domini ; tu es super omnes gentes : da pacem Domine in diebus nostris. »

Le lendemain, il y eut une grande procession. On y portait en pompe et avec un légitime orgueil les trophées de guerre conquis sur les Portugais, mais ils retenaient moins le regard que la beauté rayonnante de la Reine. Isabelle était vêtue d'une robe de brocart blanc sur laquelle étaient brodés des lions et des châteaux héraldiques; à son cou, étincelait un collier de rubis balais d'une rare beauté. La plus grosse pierre placée au centre et portant une inscription sémitique passait pour avoir appartenu à Salomon. Une couronne d'or enrichie de gemmes reposait sur son front et, de ses épaules, descendait un ample manteau d'hermine dont la traîne était portée par deux pages aux casaques d'or ornées de l'écu royal. C'était la

Castille qui s'avançait triomphante. Au son des trompettes, les Monarques franchirent l'arc de Saint-Ferdinand, s'agenouillèrent devant l'autel et entendirent dévotement une messe d'action de grâces. Comme ils traversaient la chapelle des Rois Nouveaux, Isabelle et son époux s'arrêtèrent devant le tombeau de leur ancêtre Juan Ier qui, près de cent ans auparavant, avait été vaincu par les Portugais à la fameuse bataille d'Aljubarrota, et ils suspendirent à la voûte l'étendard royal pris à la victoire de Toro et, à ses côtés, l'armure du chevalier qui l'avait héroïquement défendu contre les Castillans. Ces trophées y existent encore aujourd'hui. Quel glorieux hommage, quelle revanche offerte à la mémoire des héros disparus! Ils étaient dignes du cœur d'Isabelle.

Durant leur séjour à Tolède, les Rois choisirent l'emplacement et posèrent la première pierre du monastère qu'ils avaient fait vœu d'élever en commémoration de la victoire de Toro. La grande Reine avait pensé dormir son dernier sommeil sous les voûtes de la chapelle royale. Après la prise de Grenade, elle changea d'avis et voulut trouver le repos dans la cité moresque dont la conquête avait été l'ambition suprême des rois de sa race, conquête qu'elle avait réalisée. Son souhait fut accompli ; mais San Juan de los Reyes n'en reste pas moins comme le souvenir inoubliable de ses premiers exploits.



CHAPITRE V

LA SAINTE HERMANDAD

L'ANARCHIE RÈGNE EN CASTILLE. || FERDINAND SE REND EN NAVARRE. || RÉORGANISATION DE LA SAINTE HERMANDAD. || ISABELLE ASSUME LA RESPONSABILITÉ DE SES ACTES AVEC UNE LOYAUTÉ VIRILE. || MÉCONTENTEMENT DE LA NOBLESSE. || FIÈRE RÉPONSE DES ROIS. || L'ÉMEUTE DE SÉGOVIE. || COURAGE ET DÉCISION D'ISABELLE. || SON VOYAGE EN ANDALOUSIE. || SÉVILLE FAIT A LA REINE UN ACCUEIL TRIOMPHAL. || L'ALCAZAR DE SÉVILLE. || ISABELLE REND LA JUSTICE LE VENDREDI. || QUERELLE DES MEDINA SIDONIA ET DES PONCE DE LEÓN. || LE TRAITÉ DE LAS TERCERÍAS ACCEPTÉ PAR LE ROI DE PORTUGAL. || FIN DE LA GUERRE DE SUCCESSION. || LA EXCELLENTE SENHORA (LA BELTRANEJA) ENTRE AU COUVENT DE SAINTE-CLAIRE. || AVÈNEMENT DE FERDINAND. || MORT DU ROI DE PORTUGAL.

La victoire de Toro assura le trône de Castille à Isabelle et à Ferdinand, mais elle n'aplanit pas les chemins où ils devaient s'engager pour profiter de leur triomphe. Dans l'héritage à peine recouvré, tous les ressorts étaient rompus ; le désarroi administratif, le désordre financier paralysaient l'action gouvernementale et rendaient impossibles les tentatives de réforme.

Les nobles portugais qui, par représailles et à l'instigation de leur roi, faisaient de continuelles incursions en Castille, pillaient les bourgs, incendiaient les villages, coupaient les vignes et les arbres fruitiers. Les Castillans répondaient en envahissant la malheureuse Estramadure sous prétexte de déloger l'ennemi. A leur tour, ils saccageaient le pays, détruisaient les communications, s'emparaient des récoltes, emmenaient les paysans en captivité et les vendaient comme esclaves sans plus de scrupule que ne l'auraient fait les musulmans. Ainsi se transformait en désert une des régions les plus fertiles de l'Espagne.

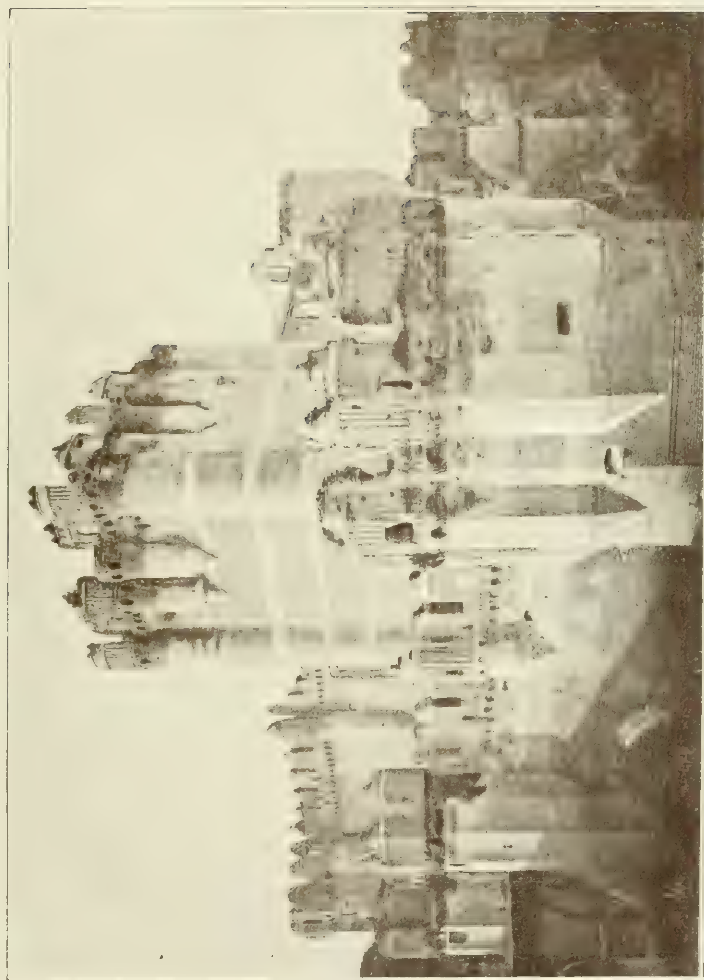
Pulgar cite l'exemple de cet Alcaíde de Castronuño, Pedro de Mendoza, qui commettait de tels méfaits et opprimait si durement les territoires situés entre ses forteresses que Burgos, Avila, Salamanque, Ségovie, Valladolid, Medina del Campo lui payaient tribut pour

échapper à sa rapacité. Et combien de seigneurs suivaient son exemple !

A cette époque, Ferdinand avait été appelé en Navarre par son père, le vieux Roi d'Aragon, qui s'apprêtait à réunir à sa couronne ce petit royaume si fier de son indépendance. Il s'agissait aussi de terminer les négociations engagées avec le Roi de France et d'obtenir la reconnaissance des droits héréditaires d'Isabelle. Le père et le fils ne s'étaient pas vus depuis l'élévation de ce dernier au trône de Castille. Le Roi Juan ne permit pas à Ferdinand de lui baiser la main en public ; il l'alla visiter le premier, prit constamment la gauche, et, durant les vingt jours qu'ils passèrent ensemble, il lui montra un respect et une déférence voulus. Il prétendait ainsi honorer le prince qui, en sa qualité de Roi de Castille, représentait la branche aînée de la maison de Trastamara, tandis qu'il descendait de la branche cadette. Jamais exemple plus frappant n'avait été donné des raffinements de l'étiquette, à moins qu'il ne s'agît de l'une de ces manœuvres dont le vieux Roi était coutumier quand il s'agissait de ses intérêts ou de ceux de son fils bien-aimé.

Pendant le séjour de Ferdinand en Navarre, Isabelle s'occupait de réduire les places fortes et les châteaux aux mains des nobles encore rebelles, et, avec une sévérité toute virile, elle travaillait à détruire l'anarchie et l'esprit de révolte entretenus par le Roi de Portugal. Elle parcourait le pays à la tête de troupes bien armées et accompagnée de compagnies de la Sainte Hermandad réorganisées par ses soins et dotées d'attributions et de pouvoirs nouveaux. Jusque-là, les Hermandades avaient été de petites confréries politiques organisées dans les villes, plutôt en vue de contrecarrer les volontés royales que de les soutenir ; leur rôle consistait surtout à défendre les *fueros* ou libertés provinciales contre les abus de l'autorité. Vers 1315, époque à jamais néfaste, elles s'élevèrent au-dessus de ces attributions, s'attaquèrent aux malfaiteurs et élaborèrent même un code de justice. De tout temps, elles avaient agi comme des troupes locales indépendantes du pouvoir. Isabelle changea leur caractère et, loin de limiter leur action au pays où elles se formaient, elle l'étendit sur l'ensemble du royaume et les appela partout où il y avait des crimes à punir et des sévices à réprimer. Entre ses mains, elles devinrent un instrument de règne et de gouvernement. C'était en somme une gendarmerie excellente, qui, de municipale, devint nationale sans cesser pourtant d'être entretenue et payée par les villes et les bourgs où elle se recrutait.

L'organisation en était très simple et la charge bien répartie pesait



SÉGOVIE : CHATEAU DE COCA, FAÇADE PRINCIPALE.



peu sur ceux qui la supportaient, chaque groupe de 100 habitants devant fournir 800 maravédis pour l'entretien d'un cavalier et de son cheval. Malgré sa détresse financière, Isabelle put disposer ainsi de 2 000 cavaliers équipés et armés avec soin. Le résultat de leur intervention ne se fit pas attendre et devint manifeste au bout de trois ans sur l'ensemble du royaume. Les grands seigneurs que les Hermandades venaient forcer et punir jusque dans leurs châteaux cessèrent leurs brigandages ; les convois recommencèrent à circuler sur les chemins et à transporter les marchandises ; les voyageurs, qui, depuis des années, avaient perdu l'habitude de se déplacer, se remirent en route. Isabelle ne se contentait pas d'ordonner. Épargnant à son époux une intervention qui l'eût rendu impopulaire auprès des Castillans, elle revendiquait hautement l'exercice de ses droits régaliens, considérait que le premier de ses devoirs était de rétablir l'ordre, la justice et la sécurité, et assumait la responsabilité de ses actes avec une loyauté et une fermeté viriles. Parfois ses conseillers lui montraient le danger qu'il y avait à exposer sa personne royale dans des régions encore insoumises.

« Ce n'est pas à moi, leur répondait-elle, de considérer les fatigues et les périls quand il s'agit de défendre l'autorité royale ; ce n'est pas à moi non plus d'affaiblir par timidité le courage des amis avec qui j'ai résolu de rester jusqu'à la fin de la guerre. »

Et, sur ces belles paroles, elle ordonnait de mettre le siège devant Medelín, Mérida et Deleytosa. On ne pouvait mieux accorder les actes avec les promesses.

La puissance coercitive donnée par la Reine à la Sainte Hermandad avait excité le mécontentement de la noblesse. De nombreuses protestations furent adressées aux Rois. Le Duc de l'Infantado, à la tête d'une sorte de ligue, poussa l'audace jusqu'à transmettre aux souverains une lettre de remontrances les invitant à supprimer les Hermandades écrasantes pour le pays et dont les chefs, pris dans le peuple, étaient indignes de confiance. Il terminait sa lettre en invitant les Rois à former un conseil composé de quatre grands feudataires chargés de veiller aux affaires de l'État et sur les avis desquels les Monarques gouverneraient comme au temps de Enrique IV. Rappeler le règne désastreux de ce prince et engager Ferdinand et Isabelle à l'imiter, c'était faire une singulière erreur sur les temps et les personnes. Indignés, regimbant sous l'insulte, les Rois répondirent dans des termes hautains qui ne laissaient nul doute sur leurs intentions.

« Les Hermandades sont des institutions salutaires, approuvées par la nation. Ce n'est point votre province qui pourrait émettre la prétention de servir de modèle aux autres. Vous êtes libre de suivre la Cour ou de vous retirer dans vos terres ; mais, tant que le Ciel nous conservera le rang dans lequel il nous a placés, nous prendrons soin de ne pas imiter le Roi Enrique et de ne point devenir des jouets entre les mains de nos sujets. »

Le Duc de l'Infantado et ses amis, déconcertés par cette réponse, n'élevèrent plus de protestations insolentes et s'empressèrent même d'acheter leur rentrée en grâce au prix des capitulations que les Rois exigeaient et dont la Sainte Hermandad assura l'accomplissement. En Galice seulement, plus de 300 châteaux forts tombèrent sous la pioche et 15 000 malfaiteurs quittèrent le pays, au grand soulagement des malheureux habitants qui les craignaient à l'égal des bêtes malfaisantes. Isabelle surveillait d'ailleurs l'exécution des réformes jusque dans les plus minutieux détails et ne s'en rapportait qu'à elle-même du soin d'agir dans les circonstances graves. Douée d'une fermeté de caractère, d'une adresse politique, d'une présence d'esprit unies à une résistance physique extraordinaire chez une femme, elle n'en appelait pas en vain à l'influence que son intégrité lui avait méritée sur l'esprit populaire.

Un exemple entre mille de la confiance qu'elle avait su inspirer à ses sujets un an à peine après son avènement :

A la suite de dissentiments survenus entre Andrés Cabrera, Gouverneur du château de Ségovie, et l'Évêque de cette ville, une sorte d'insurrection fomentée par le Prélat éclata parmi les habitants, pourtant si dévoués à Isabelle. Ils accusèrent Cabrera de concussion et d'injustice, se plaignirent de la discipline sévère qu'il imposait aux milices et, profitant de son absence momentanée, surprirent son lieutenant et s'emparèrent des défenses extérieures de la place dressées en face de la ville. Isabelle apprit cette nouvelle à Tordésillas et elle s'en émut vivement, car, dans le château de Ségovie et sous la garde de Cabrera, elle avait laissé sa fille unique, la petite Infante Isabel. S'ils s'emparaient de cette enfant, les insurgés pouvaient s'en faire une arme terrible. Le souvenir du Prince Alfonso devenu un jouet aux mains des grands dut se présenter à l'esprit de la jeune souveraine. Sans se donner le temps de réunir une escorte nombreuse, elle monte à cheval et prend en toute hâte le chemin de Ségovie, accompagnée seulement du Cardinal de Mendoza, du Comte de Benavente, de sa fidèle amie et dame d'honneur Beatriz de Bobadilla, mariée depuis

peu avec Andrés Cabrera. La petite troupe brûle les étapes, traverse de larges plaines de sable, atteint Olmedo, s'engage dans la forêt de pins de Villiguilo, se repose quelques heures à l'abri des murs de Coca et repart pour Ségovie, distante encore de quelques lieues. Enfin, apparurent les tours du château bâti sur un contrefort qui s'avance dans la plaine comme la proue d'une immense galère prête à voguer sur une mer de verdure. Le soleil brillant éclairait les défenses formidables quand Isabelle gravit le chemin conduisant à la place. Les principaux habitants de la cité y attendaient la souveraine dont on venait d'apprendre l'arrivée imprévue. Tout en protestant de leur fidélité, ils la supplièrent d'entrer dans la ville accompagnée du Cardinal de Mendoza et de se séparer auparavant de Beatriz de Bobadilla, femme du gouverneur, et du Comte de Benavente, considéré comme l'ami de Cabrera. Faute de prendre cette précaution, ils ne répondaient pas de sa sécurité.

L'indignation et le courroux gonflèrent le cœur d'Isabelle quand elle entendit cette sommation mal dissimulée :

« Je suis reine de Castille, répondit-elle avec hauteur ; Ségovie m'appartient par droit d'héritage et je n'ai pas l'habitude d'obéir à mes sujets. »

Et, laissant les parlementaires décontenancés, elle se hâta vers une entrée de la ville encore aux mains de ses amis. Le peuple était resté silencieux sur le passage de la Reine. Quand il vit se refermer sur elle la lourde porte du château, il s'indigna de cette preuve de défiance, sa colère contenue éclata, et il se rua sur les vantaux :

« A bas l'Alcaide ! Mort à l'Alcaide ! Sus au château ! »

Les réfugiés réunis dans la citadelle tremblaient de frayeur. Craignant que le peuple ne mît ses menaces à exécution, ils suppliaient Isabelle de renforcer les défenses extérieures des portes.

Si elle eût écouté ces conseils, dans quelques jours il n'y eût plus eu à Ségovie une reine de Castille autoritaire et puissante. Prisonnière en son château, elle n'eût été qu'une femme sans appui, livrée au caprice d'une populace triomphante.

Résolue, inébranlable, Isabelle commande aux siens de rentrer à l'intérieur de la forteresse, se rend seule à l'extrémité de la place d'armes, et ordonne d'ouvrir la porte qui la met en communication avec la cité.

Criant, vociférant, hurlant, le peuple se précipite dans la cour du château ; mais, à la vue de la souveraine seule, encore montée sur un

coursier harassé, il s'arrête, hésite et le silence succède aux cris tumultueux. Alors Isabelle parle, et sa voix sonore, vibrante, porte jusqu'aux derniers rangs de la foule qui grossit :

« Quels sont vos griefs, mes braves gens? Faites-les-moi connaître, et je vous donne ma parole royale que les torts qu'on vous a faits seront redressés, car ce que vous me demanderez pour votre bien ne sera pas contraire à mes intérêts ni à ceux du royaume. »

Subitement radoucis, les insurgés réclamèrent en chœur la destitution de Cabrera, Gouverneur du château.

« Il est destitué et j'ai remis le commandement de la place à un homme digne de ma confiance. Rentrez paisibles dans vos demeures ; demain je recevrai quatre délégués choisis parmi vous, j'écouterai leurs plaintes et j'y ferai droit si elles sont justifiées. »

Tranquillisé par ces assurances, plein de foi en la parole royale, le peuple, après avoir souhaité longue vie à la Souveraine, franchit avec calme la porte qu'il prétendait briser une heure auparavant. Une enquête conduite avec justice et fermeté montra la fausseté des accusations portées contre le Gouverneur et dévoila le rôle odieux joué par l'Évêque en cette affaire. Désireuse d'accomplir un acte de réparation, Isabelle rendit à Cabrera ses charges, honneurs et dignités ; la lumière avait été trop clairement faite pour que personne osât protester. La Reine avait jugé en toute conscience et sans parti pris en faveur de l'accusé ; elle s'était bien convaincue de son innocence et de sa fidélité et lui conserva sa confiance jusqu'au dernier jour de sa vie. Elle n'eût pas agi de la sorte si elle eût gardé à son sujet même l'ombre d'une arrière-pensée.

Durant l'été de 1477, Isabelle se rendit en Estramadure afin de mettre un terme aux incursions incessantes de la noblesse portugaise; puis, en Andalousie où il s'agissait de pacifier le pays déchiré par les guerres de deux puissants feudataires : Don Enrique de Guzmán et Don Rodrigue Ponce de León. La riante Séville était un champ de carnage où l'on se battait de quartier à quartier, de rue à rue, de maison à maison sans qu'aucun des deux partis fût capable de l'emporter sur l'autre. Comme toujours quand elle avait à se montrer sévère, Isabelle arrivait seule afin qu'on ne pût imputer à son époux la rigueur de ses arrêts. Vainement ses conseillers et, parmi eux, le Cardinal de

Mendoza, prudent au conseil, téméraire à l'action, la dissuadaient d'entrer en Andalousie avec une suite incapable de la défendre.

« Je puis rencontrer des difficultés et courir des dangers, répondait-elle, mon sort est dans la main de Dieu. J'ai confiance qu'il me guidera, me conduira et fera prévaloir mes volontés parce qu'elles sont droites et que je les soutiendrai avec résolution. »

L'on se mit en route. Séville et l'Andalousie entière apprirent avec une vive émotion qu'Isabelle visiterait bientôt la vieille capitale, le paradis des Mores reconquis par saint Ferdinand et où les rois de Castille, épris de leurs villes du Nord, ne venaient guère et résidaient peu. Des documents précieux conservés dans les archives municipales montrent les magistrats de la cité, les Vingt-Quatre, se réunissant, délibérant, imposant à la population de lourds sacrifices afin de préparer à la souveraine un accueil digne d'elle et de la reine du Guadalquivir. Des marchands sont mandés. Ils auront à fournir le beau velours vénitien tissé d'or, réservé aux tentures de la chambre royale et aux courtines du lit, et aussi les ornements, passementeries et doublures dont la description minutieuse témoigne d'un goût et d'un luxe rares. Les troupes de la ville seront habillées à neuf. Les hérauts recevront des indemnités importantes destinées à l'acquisition des chevaux qui figureront dans le cortège envoyé au-devant de la Reine. Les corporations font assaut de générosité. Pas un dissentiment ne s'élève entre le peuple et la noblesse, pourtant inquiète, car elle connaît la fermeté de la souveraine qui s'avance accompagnée de prélats, de gentilshommes et de belles dames d'honneur.

A l'aube du jour fixé pour l'entrée royale, une nombreuse colonie de nègres sortit de la cité et s'avança très loin sur le chemin que la Reine devait suivre. On remarqua beaucoup la richesse colorée de leurs habits, en harmonie parfaite avec le ton foncé de la peau, et l'on admira surtout leur danse joyeuse et légère. Ils semblaient infatigables, insensibles à l'ardeur du soleil. Faut-il s'étonner ensuite de retrouver dans le type du menu peuple sévillan les traces d'une ascendance noire?

Autant Isabelle, dans sa vie privée, était simple de goûts, autant elle se montrait fastueuse quand la majesté royale était en jeu. Son entrée à Séville ravit l'opulente cité par la beauté de l'ordonnance, l'élégance des vêtements et la splendeur des chevaux. Au brillant cortège était d'ailleurs venu se joindre la noblesse andalouse, dési-

reuse de témoigner de son loyalisme et de sa fidélité. Sur le parcours, les rues avaient été décorées de tapisseries appliquées aux murs des maisons et couvertes de toiles attachées de toiture à toiture, comme on le fait encore en Espagne aux jours de grande fête, afin que la procession royale, étincelante d'or et de pierreries, pût s'avancer dans une ombre douce, sur un sol jonché de fleurs fraîchement coupées.

De la cathédrale où elle se rendit d'abord, Isabelle gagna l'Alcazar tout voisin, restauré et agrandi quelque cent dix ans auparavant par Pierre le Cruel. Au-dessus de la porte d'entrée ornée de faïences aux arabesques charmantes, une inscription gothique rappelait cette réfection confiée à des artistes mores venus de Grenade après l'achèvement de l'Alhambra.

« Le très haut, et très noble, et très puissant, et conquérant Don Pedro, par la grâce de Dieu roi de Castille et de Léon, a commandé de bâtir ces alcazars et cette façade qui fut érigée en l'ère mil quatre cent deux (1364). »

Isabelle pénétra dans le palais encore imprégné des souvenirs moresques, elle s'assit pensive et grave dans la salle des Ambassadeurs aux colonnes multiples, aux arcs outrepassés, aux parements revêtus d'une admirable dentelle d'or. Elle parcourut les jardins odorants où les panaches des palmiers flexibles se balançaient sur les grenadiers aux fruits de sang, les orangers aux sphères d'or, les buissons de roses et de jasmins blancs et jaunes dont les parfums voluptueux embaumaient l'air tranquille. En pénétrant dans ce temple d'une royauté orientale, Isabelle remercia le Ciel qui l'en avait fait maîtresse souveraine et, pour un jour, elle dut s'abandonner à la douceur d'y vivre.

La noblesse et le peuple avaient joui de la magnificence des fêtes données en l'honneur de la Reine et pris part ou assisté aux tournois, aux joûtes, ces jeux brillants de la chevalerie, dans lesquels les Andalous excellaient. L'heure des travaux sévères avait sonné. Faisant revivre les anciennes coutumes des monarques castillans, Isabelle décida de juger en personne les causes graves comme les menus différends que l'on soumettrait à son autorité. Chaque vendredi, assise sur un trône que surmontait un dais précieux, entourée de son conseil et de magistrats, elle écoutait les plaignants, interrogeait les parties et tranchait les questions avec un sens et une droiture que ne songeaient pas à contester ceux mêmes que frappaient ses arrêts. Le tribunal royal avait en outre l'avantage d'être gratuit et de n'admettre aucun délai dans la procédure et l'exécution du jugement. Pendant deux

mois il fonctionna avec une telle régularité au civil comme au criminel que ses décisions sans appel suffirent à rétablir l'ordre si longtemps troublé et à faire restituer à leurs légitimes propriétaires les biens dont ils avaient été injustement dépouillés depuis des années. Séville tremblait. Épouvantés par la rigueur des châtiments qui les menaçaient, plus de 4 000 accusés n'attendirent pas la citation royale, gagnèrent la montagne, passèrent en Portugal ou dans les territoires de Grenade. Sous l'effet d'une pareille frayeur, la ville menaçait de se dépeupler. L'Archevêque, les prieurs, les nobles décidèrent d'implorer la clémence de la Reine. Isabelle se laissa toucher et accorda une amnistie générale à ceux qui, détenant des biens mal acquis, les restitueraient sans délai.

Restait à rétablir la paix entre les maisons de Guzmán et de Ponce de León dont les chefs étaient en guerre de génération en génération comme s'ils eussent été des potentats indépendants de la couronne. L'intervention d'Isabelle était délicate. Don Guzmán de Medina Sidonia lui avait rendu d'immenses services dans des circonstances critiques, et la reconnaissance risquait d'amollir la justice royale. En raison de son alliance avec la famille Pacheco, le Marquis de Cadiz avait gardé depuis la mort de Enrique une attitude expectante, sinon hostile. Isabelle se demandait comment elle pourrait l'atteindre dans la forteresse de Jeres où il s'était retiré, quand, un soir, il se présenta aux portes de l'Alcazar, accompagné seulement d'un écuyer et d'un page. Faite dans ces conditions, la visite était le témoignage d'une soumission entière. Quels motifs guidaient le Marquis ? Jugeait-il la cause du Roi de Portugal perdue à jamais et le triomphe d'Isabelle assuré par son talent et la confiance qu'elle avait su inspirer? Trop heureuse de cette soumission spontanée, Isabelle ne scruta pas le cœur qui s'offrait ; elle accueillit le Marquis avec honneur, mais exigea de lui, comme du Duc de Médina, la restitution des places fortes enlevées à la couronne. Vainement, elle tenta de réconcilier les deux rivaux ; leurs querelles étaient trop anciennes et trop envenimées pour être de longtemps oubliées. Afin d'éviter de nouvelles discordes, elle les invita tous deux à se retirer dans leurs terres. Avec l'aide du temps, ils y perdraient le souvenir de leurs griefs mutuels. Isabelle fut obéie ; elle était vraiment reine de Castille. La souveraine gagna ensuite Cordoue divisée par la rivalité de Don Diego Fernández de Córdoba et de Don Alfonso de Aguilar, seigneur de Montilla. Elle procéda comme à Séville en leur interdisant le séjour dans la cité, et comme à Séville, elle y laissa le calme. Tandis qu'Isabelle rétablissait en Andalousie une paix que les plus optimistes jugeaient irréalisable,

elle désignait des ambassadeurs qui, d'accord avec les envoyés de Louis XI, rétabliraient la concorde entre la Castille et la France (3 décembre 1477) et menait à bien une entreprise autrement difficile : la conclusion d'un traité définitif avec le Portugal.

En apparence, elle ne prit pourtant pas une initiative qui, dans l'état des relations, eût été contraire à sa dignité, mais elle consentit à entrer en pourparlers avec la belle-sœur du Roi Affonso, sa propre tante du côté maternel, la Princesse Beatriz, que désolaient les discordes de sa famille. Une entrevue eut lieu sur la frontière des deux royaumes près d'Álcantara. Dès les premières paroles, la conversation prit un caractère affectueux et revêtit des formes conciliantes. Aucun sentiment de jalousie ni de défiance n'effleura l'esprit des deux femmes, également désireuses d'arriver à un accord. Les entretiens durèrent huit jours et aboutirent à un traité accepté par Isabelle et que la Princesse portugaise se chargea de remettre à son beau-frère. Les termes en étaient si durs que, pendant six mois, le Roi Affonso différa de le signer. Les instances et la patience de Beatriz triomphèrent enfin de sa résistance.

Du premier jusqu'au dernier article, Isabelle imposait sa volonté et n'acceptait que des transactions favorables aux intérêts de la Castille ou à ceux de sa famille. Elle avait trouvé dans la conscience de ses droits la force de les faire prévaloir.

Affonso cesserait de porter le titre et les armes des Rois qu'il s'était injustement appropriés ; il renoncerait à la main de Doña Juana et ne soutiendrait plus les droits de sa nièce à la couronne de Castille. La Excellente Senhora — la cour de Lisbonne qualifiait ainsi la fille de Beltrán de la Cueva — s'éloignerait dans un délai de six mois du Portugal ou bien se fiancerait avec le Prince Don Juan, fils des Rois de Castille, né le 30 juin 1478, à moins qu'elle ne préférât entrer dans un couvent et y prendre le voile. D'un autre côté, Leurs Altesses abandonneraient toute prétention sur le royaume de Fez et la possession d'autres territoires en Afrique. Enfin on assurerait à jamais la paix entre les deux royaumes en fiançant le Prince héritier de Portugal avec l'Infante Isabel, fille aînée et très chérie des rois. Une amnistie générale serait accordée à tous ceux qui avaient soutenu la cause portugaise.

Les mariages politiques jouaient, on le voit, un grand rôle dans la transaction, mais, s'il y avait grand profit pour la Castille à placer une de ses princesses sur le trône de Portugal, la promesse de mariage entre la Excellente Senhora, âgée de dix-huit ans, et un

prince encore au berceau, liait l'une des parties sans engager l'autre. Bien des événements pourraient survenir et rendre illusoire une clause dont la réalisation était à si longue échéance.

Le traité de 1479 signé à Las Tercerías mettait fin à la guerre de succession soutenue par Isabelle avec une énergie indomptable depuis plus de cinq ans. A la suite d'une lutte engagée dans des conditions extrêmement précaires, la jeune souveraine sortait victorieuse d'une crise politique qui, à plusieurs reprises, avait semblé la conduire à sa perte. Mais la vaillance, l'ardeur associées chez elle à la droiture, à la sagesse et à la justice, inspirèrent au peuple une confiance mêlée de respect dans son caractère comme dans ses talents et assurèrent son triomphe.

Par surcroît, durant cette période, Isabelle s'était imposé des fatigues bien supérieures à celles que les femmes paraissent aptes à supporter. Sans cesse à cheval, courant du Nord au Sud de la Castille, tantôt pour demander des subsides que l'on accordait à sa prière, tandis qu'on les eût refusés à ses émissaires, tantôt pour juger par ses propres yeux de la valeur de ses troupes et de l'importance des approvisionnements qu'elle assurait elle-même, tantôt pour faire abattre en sa présence les forteresses et les châteaux des nobles trop puissants, tantôt pour présider des tribunaux qu'émerveillaient sa sagesse et sa prudence, elle allait sans tenir compte des intempéries, assumant les charges trop lourdes à ses conseillers, laissant seulement à son époux le soin de se bien battre, soin dont Ferdinand s'acquittait d'ailleurs à sa gloire. Si, comme homme privé, il était bien l'élève de son père, l'astucieux Juan II, en face de l'ennemi le capitaine se conduisait en preux et sa vaillance comme sa belle manœuvre à la bataille de Toro avaient atténué la mauvaise impression qu'avaient éprouvée les Castillans quand il avait émis la prétention de s'emparer du pouvoir après la mort de Enrique.

La clause la plus importante du traité de Las Tercerías ne tarda pas à être remplie. La Excellente Senhora, voyant dans la proposition de mariage avec un enfant au berceau une nouvelle défaillance de son oncle le Roi de Portugal, pressé d'acheter à ses dépens une paix peu glorieuse, choisit le cloître de préférence à une union mal assortie. En 1479 elle prit le voile au couvent de Sainte-Claire de Coimbra et, l'année suivante, y prononça des vœux solennels. Talavera, confesseur de la Reine Isabelle, et Alfonso Manuel, membre du conseil royal de Castille, assistèrent comme témoins à la cérémonie. Dans une allocution adressée à la jeune novice, le prélat officiant ne manqua pas de lui

représenter qu'elle avait choisi la meilleure place. Épouse du Christ, elle connaîtrait de célestes délices, et jouirait du vrai bonheur que donne l'espoir des biens du Ciel, mille fois préférables à la possession des richesses de la terre. Le digne Évêque, on n'en peut douter, était sincère en ses paroles, mais il est à supposer que la Excellente Senhora dut leur trouver quelque amertume. En fait, dès la mort de son oncle, la jeune Princesse brisa la clôture, vint s'installer à la cour de Lisbonne où elle conserva un état quasi royal sous la protection des monarques portugais et signa jusqu'au dernier jour de sa vie : « Moi, la Reine ». Durant plus d'un demi-siècle, elle fut comme le pivot autour duquel tournèrent les relations diplomatiques entre les cours de Castille et de Portugal et la cause inavouée des fréquents mariages que les Rois conclurent pour détourner les Portugais de ses intérêts. Elle mourut à soixante-neuf ans, au palais de Lisbonne, en 1530, ayant survécu à tous ses prétendants et fiancés.

En même temps qu'elle ramenait la paix et assurait la couronne sur le front d'Isabelle, l'année 1479 donnait également le sceptre d'Aragon au Prince Ferdinand. Son père, le Roi Don Juan, avait succombé à Barcelone, le 20 janvier, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, sans que la vieillesse eût atteint ses facultés intellectuelles ou diminué son ardeur. A la veille de sa mort, il endossait encore le harnais de guerre et montrait le même acharnement contre ses ennemis.

Sa vie n'avait été qu'une bataille ininterrompue contre la France, sa trop puissante voisine à qui, dans un moment de détresse, il avait engagé le Roussillon et la Cerdagne en échange d'un prêt d'argent, et contre ses propres sujets, les Catalans, toujours en révolte plus ou moins ouverte. Le Roi Don Juan était non seulement un homme de guerre courageux, endurant, opiniâtre, indomptable, mais aussi un politique consommé que n'arrêtait aucun scrupule et que ne gênait aucun remords. Nulle manœuvre louche, nulle injustice, nulle violence ne lui avaient coûté, même l'emprisonnement de son fils aîné, le Prince de Viane, pour s'emparer de la Navarre que ses enfants d'un premier lit tenaient de leur mère. Sa seule excuse était une tendresse excessive pour son fils cadet, le Prince Ferdinand, à qui revinrent les profits de ses actes et qui, par surcroît, s'inspira de ses leçons et de ses exemples.

« Sous des dehors plus polis que son père, Ferdinand s'appliqua dès sa jeunesse à cette science de la diplomatie occulte si habilement pratiquée en

Italie à cette époque et que la Castille du XVe siècle, plus chevaleresque et plus généreuse, ignorait encore. »

Ferdinand héritait un royaume appauvri, mais pourvu de côtes magnifiques et de ports sûrs où des flottes importantes trouvaient un abri par tous les temps. En Catalogne s'élevaient des cités commerçantes et, à leur tête, la brillante Barcelone, l'orgueil et la gloire de ses habitants. Cervantes la surnomma plus tard « le conservatoire de la courtoisie, l'abri des étrangers, l'hôpital du pauvre, la terreur des coupables, et le lieu de naissance des braves ». Au temps de Juan II, elle méritait déjà cette réputation. Devenir Comte de Barcelone n'était pas une des moindres gloires du nouveau roi qui portait désormais les trois couronnes d'Aragon, de Castille et de Sicile. Les îles Baléares complétaient ce bel ensemble capable de faire envie aux grands monarques de l'Europe.

Le Roi de Portugal ne survécut guère à la déception profonde que lui avait causé la bataille de Toro, à la tromperie dont il avait été la victime de la part de Louis XI et à l'obligation de signer un traité humiliant avec la Castille. Las, déçu, il parla d'abdiquer de nouveau et annonça l'intention de prendre l'habit de Saint-François, de meilleur gré sans doute que sa nièce, la Excellente Senhora, n'avait accepté celui de Sainte-Claire. Il se retirerait au monastère de Varatojo bâti sur un promontoire désert d'où le regard embrassait l'Atlantique. La mort ne lui laissa pas le loisir de mettre son projet à exécution. Saisi d'un mal subit, il expira au palais de Cintra, le 28 août 1481. Affonso était un paladin, un guerrier vaillant, un prince généreux, plutôt qu'un esprit réfléchi. Il nourrissait les ambitions chimériques d'un chevalier errant, mais les qualités éminentes des Louis XI, des Juan d'Aragon et des Rois Catholiques lui manquaient. Il devait fatalement succomber, faute des talents nécessaires pour lutter avec les maîtres politiques de son temps.



CHAPITRE VI

LE GOUVERNEMENT D'ISABELLE

TANTO MONTA (AUSSI HAUT FERDINAND, AUSSI HAUT ISABELLE). || APPLICATION DES ARRÊTS DE JUSTICE. || CODIFICATION DES LOIS. || ABAISSEMENT DE LA NOBLESSE. || RECONSTITUTION DU DOMAINE DE L'ÉTAT. || LES ORDRES DE CHEVALERIE : SANTIAGO, CALATRAVA, ÁLCANTARA. || ISABELLE OBTIENT LA MAITRISE DE SANTIAGO POUR SON ÉPOUX. || LES ROIS RÉPRIMENT LES EMPIÉTEMENTS DE LA PAPAUTÉ. || ISABELLE MENACE D'ASSEMBLER UN CONCILE LAIQUE. || EFFET DÉSASTREUX DE L'ALTÉRATION DES MONNAIES. || QUERELLE DE DON RAMÓN DE GUZMÁN ET DE DON FADRIQUE ENRÍQUEZ. || BELLE RÉPONSE DE L'ALCADE DE FUENTES. || PUNITION DE JUAN DEL CORAL. || NAISSANCE DU PRINCE DON JUAN. || RELEVAILLES DE LA REINE. || ISABELLE INTERDIT LES TOURNOIS SANGLANTS. || LE PEUPLE EXALTE LES QUALITÉS VIRILES DE LA FEMME. || ISABELLE SUBIT DANS UNE CERTAINE MESURE L'INFLUENCE DE SON ÉPOUX. || MACHIAVEL DÉFEND FERDINAND ACCUSÉ D'AVARICE.

« S'IL est un être humain qui semble posséder une parcelle de la divinité, c'est le maître d'un puissant empire qui use de son pouvoir pour le bien exclusif de ses sujets et qui, doué de dons intellectuels en harmonie avec son état, dans un âge de barbarie relative, s'efforce de répandre autour de lui la lumière émanée de son propre esprit et de créer dans un pays déchiré par les factions la belle ordonnance de l'ordre social. Telle fut Isabelle et telle l'époque où elle vécut. »

Ainsi s'exprime Prescott, le meilleur historien moderne des Rois Catholiques, au début du chapitre où il énumère les réformes administratives conçues et appliquées par la grande Reine de Castille au lendemain du traité qui mettait fin à la guerre de succession. Et si, dans cette louange, il l'isole de son époux, c'est que ces sages mais sévères mesures vinrent de son initiative personnelle, qu'elle se garda de l'y associer de peur de le rendre impopulaire et que Ferdinand apparaît auprès de sa femme plutôt comme un monarque allié de la

Castille que comme son roi véritable. « *Tanto Monta* (Aussi haut Ferdinand, aussi haut Isabelle) », la devise gravée sur les édifices bâtis durant le règne des Rois indique la situation des deux princes unis pour le bien général de leurs peuples et que ne devaient distinguer aucune préséance ni diviser aucune susceptibilité d'amour-propre.

Dès l'année 1476, c'est-à-dire deux ans après la mort de son frère le Roi Enrique, Isabelle avait présenté aux Cortes de Madrigal un premier projet de réforme ; mais, à part l'organisation de la Sainte Hermandad qui s'était imposée, les difficultés inhérentes à la guerre de succession empêchèrent d'entreprendre l'œuvre dans son ensemble. Les travaux ne devinrent effectifs qu'après les célèbres Cortes de Tolède tenus en 1480.

Il s'agissait de restaurer l'autorité royale ruinée jusque dans ses fondements et de rétablir l'ordre politique, social et financier. Il fallait rendre les arrêts de justice effectifs et applicables, codifier les lois, abaisser la noblesse, revendiquer les bénéfices ecclésiastiques usurpés par le Saint-Siège, régulariser le commerce, restituer au pouvoir royal son prestige perdu.

La réforme concernant l'exécution immédiate des arrêts de justice fut réalisée par la Sainte Hermandad. Grâce à l'activité de cette police militaire, le pays fut délivré en quelques années de ces rapaces de haut vol, enfermés dans leurs châteaux comme en autant de nids d'aigle et assez audacieux pour braver impunément les lois. Les juges se déchargèrent sur elle du soin d'appliquer des ordonnances caduques à force d'être violées.

> « Désormais, il fut interdit au chevalier et au noble d'opprimer le laboureur ; par crainte de la justice, les chemins furent purgés des bandits et aucun homme n'osa élever sa main contre un autre homme. »

La codification des lois rencontrait des obstacles sans nombre. Dans la suite des temps, l'ancien droit visigoth, puis les *fueros* ou libertés accordées par les princes castillans en récompense des exploits de la reconquête, enfin le code de *Siete Partidas* élaboré par Alonso X et composé de larges emprunts faits au Digeste, s'étaient, à la longue, surchargés de statuts et d'ordonnances parfois contradictoires. De là, des hésitations explicables chez des juges aux prises avec de pareilles difficultés.

A en croire Mariana, écho d'un auteur satirique plus ancien, les Castillans du XVe siècle enviaient la justice dont jouissaient les Mores de Grenade :

« Dans la terre des Mores, un seul alcaide jugeant au civil et au criminel. Et tout le jour il siège afin que la justice soit plus prompte et plus égale. Là, il n'est Azo, ni Décrétal, ni Roberto, ni Clementina. Mais il y a une discrétion et une bonne doctrine qui apprennent à tous à vivre en commun. »

La nouvelle codification confiée par les Cortes de Tolède au jurisconsulte renommé, Don Diaz de Montalvo, parut sous le titre de *Ordenanzas reales.* Ce fut le premier livre imprimé en Espagne.

L'édition *escrito de letras de molde,* tirée à Huete, en 1485, eut un succès extraordinaire. Isabelle avait joué un rôle actif dans l'élaboration de cette œuvre immense. Siégeant en public tous les vendredis, elle se rendait compte des modifications qu'il convenait d'apporter aux lois, en critiquait ou en approuvait la teneur et, de concert avec son conseil et le Cardinal de Mendoza, *le troisième roi,* elle imposait à la nouvelle rédaction judiciaire ses idées équitables et méthodiques. Son autorité grandissait. Un décret signé de sa main « *Yo la Reyna* » était mieux respecté que ne l'était l'armée royale du vivant de son frère.

L'abaissement de la noblesse s'imposait d'une manière impérieuse, mais, avant de se mesurer avec ses représentants, il fallait être sûr de réussir, car un échec eût rejeté la couronne dans l'humiliation honteuse où elle avait végété durant les règnes précédents. Déjà la puissance de l'aristocratie avait été atteinte par l'attribution du pouvoir judiciaire à la Sainte Hermandad et par la suppression consécutive des tribunaux seigneuriaux.

Une seconde mesure dont l'effet devait être aussi certain, quoique plus lent, consistait à confier les offices civils à des hommes de mérite, sans tenir compte de leur rang ou de leur naissance. Dans ce but, Isabelle s'entoura de conseillers renommés pour leur vertu, leur savoir et leur intelligence, mais d'origine souvent très humble. Un sang noble ne fut pas jugé indispensable à l'obtention des charges où il était nécessaire de connaître les lois, l'administration et les finances. Les gens de science furent encouragés, et leurs enfants, admis au palais et mêlés aux pages des meilleures maisons, y reçurent une éducation libérale sous les yeux mêmes de la Reine. La troisième mesure prise contre les grands était d'une application plus difficile encore que les précédentes, car elle concernait leurs intérêts directs.

Sous les règnes antérieurs, les biens de la couronne étaient devenus une sorte de fonds commun où les nobles puisaient à leur convenance, quand ce n'était pas le Roi lui-même qui les donnait sans compter.

Les grands feudataires ne s'étaient pas contentés des villes, des bourgs, des châteaux ; ils s'étaient saisi des rentes royales provenant des droits de transaction, de mutation, de douane, en somme de tout le domaine financier de l'État. On se souvient de Enrique IV donnant des rentes à qui lui en demandait sans même prendre la peine d'inscrire le chiffre ou d'indiquer le gage qui les représentait. Quand il mourut, les revenus de la couronne se montaient à peine à 30 000 ducats.

A leur avènement, Ferdinand et Isabelle pourvoyaient avec peine à l'entretien de leur maison, plus modeste cependant que celle de leurs moindres sujets nobles. Obtenir la restitution des biens publics aliénés sans motif, mais distinguer aussi ceux qui avaient été donnés en récompense de loyaux services ou bien acquis d'une manière légitime, cas fort rare, tel fut l'objet des préoccupations d'Isabelle. Elle avait compté sur les Cortes pour porter le poids de ces révocations et, parmi les députés, elle se fia surtout aux représentants des communes; leur animosité secrète envers la noblesse répondait de leur fidélité. Bien que l'exercice de la magistrature suprême eût développé chez elle le sentiment aristocratique hérité de ses aïeux, elle chercha dans le peuple les forces nécessaires pour réfréner les empiétements des grands et les tenir désormais en respect. Au lieu de diminuer le nombre des représentants des villes, elle l'accrut, ouvrit ainsi le chemin des honneurs à diverses classes de la société qui, devenues les débitrices morales et les obligées de la couronne, contre-balancèrent la puissance d'une aristocratie dangereuse par l'excès même de son pouvoir. Il semble que le projet de loi relatif à la revision de ses titres de propriété avait été déjà présenté aux Cortes de Tolède quand les grands qui ne vivaient pas à la Cour y furent convoqués. Quoi qu'il en soit, l'urgence de reconstituer le domaine de l'État s'imposait avec une telle force que l'assemblée ne disputa pas à la Reine les moyens nécessaires pour l'opérer.

Les membres de la famille royale donnèrent l'exemple et consentirent de larges sacrifices. L'Almirante, grand-père de Ferdinand, abandonna 240 000 maravédis de rente annuelle ; le Duc d'Albe en restitua 575 000 et le Duc de Medina Sidonia, 18 000. La Maison de Mendoza, à l'instigation de son chef, le Cardinal, fut durement frappée, mais personne ne souffrit une perte comparable à celle que supporta l'ancien favori de Enrique, le beau Beltrán de la Cueva, condamné à rendre un revenu annuel de 1 400 000 maravédis. Le soin de distinguer entre les rentes bien ou mal acquises avait été confié au confesseur des Rois, le sage Évêque Fernando de Talavera. Ses jugements

furent caractérisés par une telle impartialité que les plus lésés ne tentèrent pas de se dérober à ses arrêts. Le clergé, lui aussi, avait ouvert une large brèche dans les biens de la couronne. Contre ses membres on devait renoncer à l'emploi des armes légales. On recourut à la persuasion et ils cédèrent de bon gré, au moins en apparence.

La réforme financière consentie par ceux mêmes qu'elle frappait fit rentrer dans les coffres de l'État un revenu annuel supérieur à 30 000 000 de maravédis. Isabelle ordonna aussitôt d'opérer un large prélèvement sur cette première restitution, et une somme de 20 000 000 de maravédis fut distribuée aux veuves et aux enfants des sujets loyaux tombés pour la cause royale dans la guerre de succession.

« Aucun monarque, disait la grande Reine, ne devrait consentir à l'aliénation des domaines de l'État, parce que la perte de ses revenus le prive du meilleur moyen de récompenser ses amis et de se faire craindre de ses ennemis. »

La revision des titres de propriété s'était imposée comme une mesure d'ordre et de justice, mais elle eût constitué une vexation inutile si l'abaissement des grands feudataires ne l'eût accompagnée. Groupés sous la bannière des ordres de chevalerie, ils constituaient une force contre laquelle la couronne était désarmée parce que leur autorité séculaire s'appuyait sur les exploits accomplis durant la reconquête.

En effet, tandis que la chevalerie française, allemande et anglaise, débordante de sève et d'énergie, écoutait la voix de Pierre l'Ermite et, dans un exode formidable, courait à la recouvrance du tombeau du Christ, la chevalerie de la péninsule était restée sourde à cet appel, non qu'elle fût moins ardente, moins pieuse ou moins enthousiaste que ses sœurs, mais parce que son effort s'était constamment porté sur la libération des territoires chrétiens envahis par les Mores. C'était là sa véritable croisade, et elle s'y était dévouée avec une foi et une vaillance admirables. Après la suppression des Templiers et des Hospitaliers de Saint-Jean, devenus si puissants qu'un monarque affaibli leur avait laissé l'Aragon en héritage, — volonté contre laquelle s'élevèrent d'unanimes protestations, — quatre ordres de chevalerie purement castillans se grossirent des débris des commanderies supprimées.

L'ordre de Santiago, fondé en 1175, prit bientôt une prépondérance indiscutée. Ses membres avaient pour mission de protéger le tombeau



Cl. Lacoste.

SÉVILLE : SALON DES AMBASSADEURS, A L'ALCAZAR.



Cl. de l'Auteur

VALLADOLID : COLLÈGE SAINT-GRÉGOIRE.

de saint Jacques de Compostelle, de garder libre la route de France conduisant à ce pèlerinage et de défendre les voyageurs, non seulement contre les bandits de grand chemin, mais aussi contre les incursions rapides des Mores. Les chevaliers de Santiago suivaient la règle très douce de saint Augustin, faisaient vœu d'obéissance et, s'ils ne s'engageaient pas à garder le célibat, ils promettaient de respecter le lien du mariage. Leurs biens, acquis à l'ordre après la mort, avaient constitué avec le temps une fortune immense. Sur leur armure, les chevaliers portaient un manteau orné d'une croix rouge en forme d'épée. Sa couleur indiquait qu'elle était teinte du sang des musulmans ; une coquille placée au-dessous de la garde rappelait l'aide légendaire apportée par leur saint patron dans des combats mémorables contre l'Infidèle. Il est intéressant de remarquer que les fondateurs de l'ordre s'étaient inspiré des fraternités militaires qui existaient dès longtemps parmi les Mores, aussi ardents à ravager les pays chrétiens que les chevaliers castillans l'étaient à les défendre.

L'ordre de Calatrava avait une origine héroïque. La ville de ce nom, située sur la frontière de la Castille et de l'Andalousie, était si difficile à garder contre les assauts incessants des Mores, qu'après huit ans d'efforts les Templiers déclarèrent la place intenable. Alors Sancho III offrit la ville et son territoire à qui voudrait l'occuper. Nul ne s'était présenté, quand un moine clunisien originaire de Navarre, d'une ardeur sans égale, organisa une sorte de croisade, réunit une petite compagnie de chevaliers héroïques, assaillit la ville, s'en empara et s'y établit fortement. Les vainqueurs prirent le nom de chevaliers de Calatrava. Ils choisirent la règle austère de saint Benoît, et la fondation de leur ordre fut confirmée par une bulle d'Alexandre III (1164). Liés par des serments solennels, ces moines-soldats faisaient vœu de chasteté, gardaient presque constamment le silence, s'abstenaient de viande cinq jours sur sept, priaient et dormaient l'épée au côté, toujours prêts au combat. Leur manteau blanc était orné d'une croix verte.

Un rameau détaché de l'ordre de Santiago au XIVe siècle avait formé, à Valence, l'ordre de Montesa.

L'ordre d'Álcantara, approuvé par Alexandre III en 1177, se rapprochait comme règle et comme esprit de l'ordre de Calatrava.

L'organisation des quatre ordres offrait d'ailleurs de grandes analogies. A leur tête était un grand-maître électif appuyé sur un conseil de commandeurs répartis dans les provinces, et sur de nombreux chapitres où se discutaient les affaires et se préparaient les décisions.

A mesure que diminuaient la puissance des Mores et les craintes qu'ils inspiraient, les ordres militaires perdirent de leur utilité et de leurs vertus ; l'administration de leurs biens et leur accroissement devinrent leur préoccupation dominante. Au début du règne d'Isabelle, le Grand-Maître de Santiago pouvait conduire sur un champ de bataille 400 chevaliers suivis d'un millier de lances, chaque lance comportant quatre hommes. Son revenu s'élevait à 60 000 ducats d'or. Álcantara en touchait 45 000 et Calatrava 4 000. Le pays était couvert de leurs villes, de leurs châteaux, de leurs couvents. La charge de Grand-Maître équivalait à une royauté ; on juge à quelles intrigues donnait lieu une élection. De là, parmi les partisans des candidats, des haines qui se transmettaient de génération en génération. Dans les familles puissantes, c'était à qui ferait prévaloir, les armes à la main, un chevalier de sa maison et obtiendrait pour lui une grande-maîtrise ou, faute de mieux, une commanderie. Ces situations étaient trop hautes pour subsister auprès de la royauté. Aussi bien, dès 1476, Isabelle adopte-t-elle vis-à-vis des ordres militaires une ligne de conduite où se révèle une fois de plus son génie politique.

Un grand-maître de Santiago étant mort et la Reine l'ayant appris, elle monte à cheval, court de Valladolid à Uclès, ville située au Sud-Est de Madrid, où aura lieu l'élection du successeur. A peine descendue de cheval, elle entre dans la salle du chapitre et réclame la présidence de l'assemblée. Calme, sérieuse, imposante, elle représente aux électeurs l'inconvénient de placer un sujet dans une situation où il aura le pouvoir de troubler l'ordre social, excite à propos les jalousies des uns et les défiances des autres et, par un coup d'audace, obtient la Grande-Maîtrise de l'ordre pour le Roi son époux. Certes, le monarque, sollicité par une foule d'occupations, ne pourra remplir les devoirs minutieux d'une charge aussi importante, mais il s'en remettra aux soins de l'un des compétiteurs écartés, Alonso de Cárdenas, de qui le dévouement à la couronne, le talent et le mérite compensent la modeste origine.

L'exemple donné par l'ordre de Santiago fut suivi par Álcantara et Calatrava, incapables de résister aux volontés royales. Gouvernés par les représentants du Roi, les ordres militaires virent décliner leur autorité avec leur indépendance et ne jouirent plus que d'une situation honorifique après la prise de Grenade où ils firent du reste des prodiges de valeur. Leur puissance avait été abaissée par la main d'une femme ; ils ne devaient retrouver quelque prestige que sous les règnes de ses successeurs.

Le quatrième grand effort d'Isabelle eut pour objet la répression des empiétements de la Papauté. Depuis nombre d'années, le Souverain Pontife s'était arrogé le droit de disposer des évêchés et des bénéfices espagnols même en faveur d'étrangers. A plusieurs reprises les Cortes avaient élevé des protestations à ce sujet, protestations d'autant mieux fondées que les évêques étaient des princes temporels, le plus souvent vaillants, redoutables, et qu'il importait à la sécurité de l'État de placer les villes frontières sous la juridiction de prélats castillans. La crise, à l'état latent, éclata dans toute son acuité à propos de la nomination d'un neveu du Pape au siège épiscopal de Cuenca réservé par Isabelle à son chapelain Alonso de Burgos. Aux représentations de l'Ambassadeur de Castille, Sixte IV répondit qu'il n'avait pas coutume de consulter les goûts des potentats de la terre quand il s'agissait des intérêts sacrés de la religion. Les Rois répliquèrent en ordonnant à leurs sujets, prêtres ou laïques, de quitter sans délai les États pontificaux sous peine de confiscation de leurs biens ou bénéfices en Espagne. Puis, prenant l'offensive, ils menacèrent de convoquer un concile général de princes pour connaître judiciairement des droits du Saint-Siège et réprimer ses empiétements. Rien ne pouvait être plus fâcheux que l'assemblée en Espagne de laïques aux yeux de qui l'on exposerait les désordres du clergé et l'on se plaindrait des licences prises par les évêques. Très ému, Sixte IV s'empressa d'envoyer un légat extraordinaire, chargé de négocier un accommodement. Les Rois refusèrent de le voir et lui intimèrent l'ordre de quitter l'Espagne. Ils ne cédèrent qu'aux prières du Cardinal de Mendoza, désireux d'éviter une rupture. Trop heureux d'être reçu, le représentant de Sixte IV amena son pavillon et accepta les clauses d'un concordat imposé par la Reine. « Les Castillans *nommés* par leurs souverains aux grandes dignités de l'Église seraient *confirmés* dans leur office par le Souverain Pontife ». Sans autre formalité, Alonso de Burgos devint évêque de Cuenca.

Désormais, Isabelle, libre de désigner les candidats aux évêchés et aux bénéfices, fit des choix excellents, bien différents de ceux que lui imposait auparavant la Cour de Rome. « Jamais, dit un auteur contemporain, les Rois n'élevèrent à de hautes dignités ecclésiastiques des hommes incapables d'administrer leur diocèse, de remplir pieusement les devoirs du culte et de donner de bons exemples aux fidèles. »

La régularisation du commerce, la reprise de l'industrie, la nécessité d'encourager l'agriculture s'imposèrent à Isabelle au lendemain de son

avènement comme des questions vitales. Avant tout il importait de mettre un terme à l'altération systématique des monnaies :

« Comme il n'existait auparavant que cinq maisons royales où l'on eût le droit de frapper monnaie, le Roi Enrique, à la fin de sa vie, permit d'en ouvrir plus de cent cinquante. Et ainsi, il y eut beaucoup plus de monnaie fausse ; et comme chacun la frappait à sa fantaisie, diminuant l'argent et augmentant l'alliage à chaque fonte, elle devint de valeur si variable qu'on refusa de l'accepter. Le royaume tomba en si grande confusion à ce sujet que la *vara* de drap, qui valait deux cents maravédis, atteignit au prix de six cents, que le marc d'argent quintupla de valeur et que le quintal de cuivre, dont le prix était de deux mille maravédis, atteignit à douze mille. »

Sous ce régime d'anarchie financière les débiteurs prétendaient s'acquitter en monnaie altérée, les créanciers exigeaient de la monnaie de bon aloi. De là, des batailles où le sang coulait. On ne voyageait plus, faute de trouver bon accueil chez les paysans rendus méfiants à la pensée d'échanger leurs poules et leurs œufs contre de fausses espèces. C'était un retour à la barbarie des temps primitifs.

Le premier soin d'Isabelle, après délibération des Cortes de Madrigal (1476), fut de supprimer les hôtels des monnaies de fondation récente et de conserver la frappe royale avec contrôle aux cinq maisons de Burgos, Tolède, Ségovie, Séville et la Coruña.

Un décret fixa le titre de la monnaie en même temps que la quantité de l'alliage.

Isabelle avait contracté des emprunts pour faire face à la guerre ; les premières obligations souscrites ayant été acquittées en monnaie légale, le crédit du gouvernement s'assura. Les heureux résultats d'une si sage administration ne tardèrent pas à se faire sentir et la nation castillane, frappée de déchéance depuis près d'un siècle, reprit conscience de sa force, de sa grandeur et de ses mérites. Les chroniqueurs du temps louent à l'envi une transformation si favorable :

« Entre 1477 et 1482, les revenus du royaume sextuplèrent. Les montagnes et les vallées se réjouirent sous la charrue du laboureur, les cités s'embellirent d'édifices splendides qui attiraient le regard et méritaient l'admiration des étrangers. »

Une ordonnance royale approuvée par les Cortes de Tolède avait décidé l'érection de maisons spacieuses et belles « *casas grandes y bien hechas* » où les conseils municipaux se réuniraient et traiteraient les affaires locales.

« Il est une chose merveilleuse, écrit Pulgar ; ce que beaucoup de grands seigneurs ne purent faire en nombre d'années, une seule femme l'accomplit en peu de temps, grâce à son travail et à sa bonne administration. »

Le talent des Rois, leur conduite sage et mesurée, la pureté de la vie domestique, la droiture des intentions de la Reine leur méritaient un respect dont ils étaient dignes. Un exemple de la discipline imposée aux gens de Cour et de la surveillance qu'Isabelle exerçait sur son entourage immédiat :

Sous les règnes précédents, le jeu était devenu un vice scandaleux, une cause directe des désordres dont la noblesse s'était efforcée de sortir par le pillage des biens de la couronne et l'accaparement de la fortune publique. La Reine interdit le jeu et fut obéie.

Avec une sollicitude toute maternelle, la Reine veillait sur les filles d'honneur et les pages élevés à la Cour, dotait les unes lorsqu'elles se mariaient, donnait des postes de confiance aux autres quand ils les méritaient par leur application au travail ou leur jeune vaillance, et se montrait aussi douce et généreuse envers les bons que sévère aux paresseux et aux désobéissants. A ceux-ci elle inspirait la crainte, et cette crainte fut le salut de l'Empire. Jamais elle ne se départait d'une décision arrêtée dans son esprit et elle en poursuivait l'exécution avec ténacité, hasardant, à l'occasion, sa personne royale, plus fière que ne l'était Ferdinand, toujours prêt à temporiser et à négocier avec l'ennemi plutôt qu'à l'attaquer de front.

En l'année 1481, la Cour était à Valladolid. Une dispute assez vive, à propos de la beauté d'une dame, s'engage au palais entre Ramiro Núnez de Guzmán, de l'illustre famille des Ducs de Medina de la Torre, et Don Fadrique Enríquez, petit-fils de l'Almirante de Castille et cousin de Ferdinand. La Reine commande de mettre les deux rivaux en prison. Puis, croyant la querelle apaisée, elle ordonne de leur rendre la liberté et octroye un sauf-conduit à Ramiro de Guzmán, plus faible que Don Fadrique. A quelques jours de là, comme Don Ramiro traversait de nuit une place de la ville, trois cavaliers fondent sur lui, l'assaillent et le laissent à demi mort sous les coups de bâton.

Quand Isabelle apprit l'attentat dont avait été victime le bénéficiaire du sauf-conduit royal, elle fut saisie de colère. En dépit d'une pluie diluvienne, elle monte à cheval et court au château de Simancas, distant de 15 kilomètres environ, qu'habite l'Almirante en qualité de gouverneur et où le coupable a, sans doute, cherché un refuge. La porte de la forteresse s'ouvre devant la souveraine. Isabelle entre,

répond à peine au salut de l'Almirante et le somme de lui livrer Don Fadrique. Justice doit être faite sur l'heure.

« Mon petit-fils n'est pas ici, répond l'Almirante.
— Rendez-moi les clés du château ; vous n'en êtes plus gouverneur. »

Et la Reine ordonna de faire une perquisition et de lui amener le fugitif. Les recherches furent vaines, heureusement pour Don Fadrique. Refusant de s'arrêter plus longtemps, Isabelle reprit le chemin de Valladolid après avoir remis le commandement de la place à l'un des officiers qui l'avait enfin rejointe.

Et comme, le lendemain, une courbature, causée par la pluie qu'elle avait endurée pendant plusieurs heures, la clouait au lit, elle répondit aux questions de son médecin :

« Mon corps souffre des coups de bâton que Don Fadrique a donnés à Don Ramiro en dépit de mon sauf-conduit. »

La famille du coupable connaissait trop bien la fermeté de la Reine pour le lui disputer : « *con gran difficultad perdonava los yerros que se le hazian* ». Son père lui-même le conduisit à Valladolid et le remit aux mains de la Souveraine en la suppliant de prendre en pitié ses vingt ans. Emprisonné au château d'Arévalo, incertain de son sort, il y demeura plusieurs mois. Ferdinand était en Aragon quand ces faits s'étaient passés. A son retour, il obtint l'élargissement de son cousin, mais Don Fadrique fut exilé en Sicile et plusieurs années se passèrent avant qu'il n'obtînt son pardon. Isabelle avait considéré que si un acte attentatoire à l'autorité royale restait impuni, si sa protection était méconnue, elle devrait renoncer à rétablir la paix intérieure et à restaurer la justice. Et, plutôt que d'y consentir, elle n'avait pas hésité à frapper un proche parent du Roi et à exposer sa vie en affrontant l'Almirante dans la forteresse où il commandait en maître.

Même à l'égard des Mores, Isabelle entendait que ses ordres fussent respectés comme elle-même respectait les engagements qu'elle avait contractés.

Après la prise de Ronda (1485), un grand nombre de Musulmans demandèrent à passer en Afrique. On les y autorisa et on leur fournit même les embarcations nécessaires pour franchir le détroit. Mais quelques patrons de barques, se croyant sûrs de l'impunité, violèrent le sauf-conduit royal et dépouillèrent les émigrants trop faibles pour se

défendre. Isabelle, indignée, ordonna une enquête, chargea l'Alcaide de Fuentes de punir les coupables avec sévérité et de restituer aux victimes les biens qu'on leur avait dérobés.

L'Alcaide fit diligence, reprit aux pillards le fruit de leur vol, et, désireux de montrer son zèle, passa le détroit afin de procéder en personne à la restitution ordonnée par sa souveraine. Pourtant, avant de débarquer, il fit demander aux Mores des sécurités.

Le messager de monarques aussi hauts et aussi puissants que Leurs Altesses n'avait pas besoin de sauf-conduit, répondirent-ils. La renommée de ses maîtres assurait sur la terre entière son inviolabilité. L'Alcaide s'apprêtait à débarquer, quand les gens de sa suite intervinrent. Ne courait-il pas à la captivité, peut-être à la mort? Sa confiance était imprudente.

« Ne plaise à Dieu, répondit le mandataire royal, que cette vertu de la puissance de nos Princes soit mise en doute à cause de ma pusillanimité ! »

Ce disant, il saute à terre, se confie aux Mores et distribue aux personnes lésées les richesses qu'il vient de rapporter.

L'accueil fait à l'envoyé de la Reine de Castille montre en quel respect la tenaient ceux qui avaient tant de raisons de maudire ses victoires.

Deux ans auparavant, un acte analogue avait porté témoignage en faveur de la loyauté royale.

Au début de la guerre de Grenade, un écuyer de la compagnie de Diego López de Ayala, nommé Juan del Corral, avait trompé l'Émir de Grenade et, au nom des Rois, obtenu de lui une somme d'argent considérable et un certain nombre de captifs. Le Roi more n'avait pas tardé à démêler la vérité et il avait adressé une plainte aux monarques castillans. La réponse ne se fit pas attendre. Juan del Corral restituerait l'argent et les présents reçus; le prix des captifs estimés à leur valeur serait remboursé. Enfin l'on fit chercher le coupable jusqu'à ce qu'on l'eût trouvé et on le remit à la victime de sa fourberie, avec licence d'en disposer selon son bon plaisir. Ainsi la Reine de Castille exaltait son prestige, même chez ses adversaires.

De la détresse financière connue dès les premières années de son règne, Isabelle avait gardé des habitudes d'ordre et d'économie dont elle savait se départir dans les circonstances solennelles. Comme au lendemain de la bataille de Toro, elle montrait alors une pompe qui frappait les yeux du peuple et satisfaisait l'orgueil des nobles castillans.

Une fête splendide fut donnée à Séville à l'occasion du baptême du Prince Don Juan, ce fils tant désiré, qui vint au monde sept ans après la naissance de l'Infante Isabel. Les fatigues que la Reine s'imposait sans jamais compter avec ses forces avaient atermoyé un événement dont la vaine attente désolait le ménage royal. Le bavard Cura de los Palacios, Andrés Bernáldez, raconte l'événement et les cérémonies qui suivirent avec de minutieux détails.

« Le 30 juin 1478, entre dix et onze heures du matin, la Reine Doña Isabelle donna le jour à un fils, prince héréditaire, dans l'Alcazar de Séville. Furent présents et témoins par ordre du Roi certains officiersde la cité : Garcia Tellez, Alonzo Perez Melgajero et Dorando de Abrego (ce nom ne doit pas surprendre, étant donnée la multitude des commerçants étrangers qui, de toute antiquité, habitaient Séville). L'écrivain de l'acte fut Juan de Pineda, et sage-femme une matrone de la cité nommée María Sanchez. On donna pour nourrice au prince Doña María de Guzmán, tante de Luis de Guzmán, seigneur de Albago, femme de Pedro de Ayala, habitant de Tolède. On fit de grandes réjouissances dans la cité pendant trois jours durant, la nuit comme le jour, aussi bien dans le peuple que parmi les courtisans. Le jeudi, sur les fonts de Santa María la Mayor,le Prince fut baptisé très triomphalement. La chapelle était tendue d'étoffes de brocart ; autour des piliers de l'église s'enroulaient des voiles de velours. Le baptême fut donné par le Cardinal d'Espagne, Archevêque de la ville, Pedro Gonzalez de Mendoza. Le Prince fut nommé Juan. Furent parrains le Légat du Pape Sixte IV qui se trouvait à la Cour à cette époque, un Ambassadeur consul de Venise, le Connétable Don Pedro de Velasco et le Comte de Benavente. Il n'y eut qu'une seule marraine, la Duchesse de Medina Sidonia, Doña Leonor de Mendoza, femme de Don Enrique. L'Infant fut porté à l'église en grande pompe, précédé d'une procession où figuraient les croix paroissiales et les bannières des corporations et accompagné d'une musique composée d'une multitude d'instruments : trompettes de différentes sortes : *cheremies* et *sacabuches*. Sa nourrice le portait très triomphalement sous un riche dais de brocart que soutenaient, le sceptre en main, les regidors Fernando de Medina de la Magdalena, Juan Guillem, le licencié Pedro de Santillane, Riba de Neyra, Vice-Almirante, Alfonso de las Casas, exécuteur des lois, Pedro Manuel Delando, Gonsalve Diego Ortiz, trésorier. Tous étaient vêtus de robes traînantes en velours noir, offertes par la cité. Don Pedro de Estuniga, mari de Doña Teresa, sœur du Duc de Medina, chargé de remettre le cierge et l'offrande, conduisait par la main un page tout petit portant sur la tête le plat d'or où se trouvait un *excelente* d'or de cinquante *excelentes*. Deux sœurs, filles de Martín Alonso de Montemayor, étaient chargées de l'aiguière et du bassin d'argent doré. Sur les pas de la señora nourrice, s'avançaient les grands présents à Séville et une foule de chevaliers et de cavaliers. »

Venait ensuite, en qualité de marraine, la Duchesse de Medina, richement vêtue et parée, accompagnée de hauts personnages de la Cour et de sa famille. Afin de l'honorer, le Comte de Benavente tenait la bride de sa mule. Sa suite se composait de neuf demoiselles vêtues de *brials* (jupes) de soie et de *tabardos* (tunique à manches) de couleurs différentes. Le brial de la Duchesse était brodé de semence de perles et bordé d'un fil de grosses perles. Une très riche chaîne tombait de son cou. Son tabardo était en pourpre blanche liséré de damas. En témoignage de sa magnificence, elle en fit cadeau le soir même de la fête à un nain du roi, nommé Allègre, et très aimé des monarques.

Le dimanche 9 août, la Reine se rendit à la messe pour présenter le Prince et l'offrir à Dieu

« Le Roi marchait en tête très en fête sur une haquenée rouge, vêtu d'une robe traînante brochée d'or. Le harnachement de sa monture était de velours noir enrichi d'or et d'argent. La Reine chevauchait un trotteur blanc dont la selle très belle était brodée d'une garniture large d'or et d'argent. Son brial très riche était tout orné de semence de perles. Elle était accompagnée de la seule Duchesse de Villahermosa, femme du Duc Alonso, frère naturel du Roi. Elle allait au son des musiques joyeuses jouées avec un parfait accord par une foule de musiciens. Ensuite venaient à pied plusieurs régidors de la cité. Le Connétable, à droite de la reine, tenait en main la bride de sa monture, tandis que le Comte de Benavente remplissait le même office à gauche. L'Adelantado d'Andalousie et Fonseca, seigneur de Alaejos, marchaient à pied, gardant les étriers. La nourrice, montée sur une mule avec bât de velours et dossier de brocart rouge, portait le Prince dans ses bras. Une foule de grands personnages lui faisaient escorte à pied, tel l'Almirante, oncle du Roi.

« On dit la messe en grande pompe à l'autel-majeur de l'église. La Reine et son fils offrirent deux *excelentes* d'or de cinquante *excelentes* chacun ; l'un était destiné au chapitre et l'autre à la fabrique. La messe entendue, le cortège s'en retourna à l'Alcazar, en aussi bon ordre qu'il était venu. »

Ces fêtes familiales, dont le peuple prenait sa part, comme les réceptions des ambassadeurs destinées à honorer de grands monarques, étaient données avec pompe et solennité, mais l'on y gardait une mesure et une modération qui contrastaient avec les prodigalités folles des règnes précédents.

Sage et prudente, Isabelle défendit les tournois où les chevaliers armés de lances acérées combattaient sous les yeux des dames à qui l'on rendait ce culte sanglant. A ces tournois meurtriers, elle substitua

des parades militaires, des exercices équestres, des spectacles d'un caractère martial destinés à développer l'adresse et l'agilité sans exposer les acteurs à des dangers inutiles. Il serait temps bientôt de verser la précieuse pourpre de vie pour la noble et juste cause de la reconquête et de dépenser sans compter l'or destiné au payement des armées. On ne vit plus comme jadis ces montagnes artificielles qui, dans les tournois, s'ouvraient au commandement des cors et découvraient, au milieu de la lice, un chevalier armé de pied en cap et bardé, comme son coursier, d'une épaisse carapace de fer ; on n'admira plus ces salles tendues d'étoffes précieuses dressées en une nuit dans des déserts où l'on n'apercevait la veille que roc et poussière ; ni encore ces bois factices où des hommes portant des peaux de bêtes féroces combattaient et apportaient le prix de la victoire aux dames ravies de leurs prouesses. Les fêtes furent simplement en harmonie avec la prospérité croissante de l'Empire. Même après la prise de Grenade et durant la période la plus brillante du règne, les dépenses s'appliquèrent surtout à des constructions utiles ou charitables : églises, hôpitaux, chemins, maisons de ville, ornementation et embellissement des cités.

L'histoire des premières années du règne d'Isabelle prend toutes les allures d'un panégyrique, mais les faits parlent avec une telle éloquence que la critique la plus pénétrante ne parvient pas à les démentir. Les contemporains sont unanimes dans leurs éloges ; pas une note discordante ne trouble leur concert. Il n'est pas jusqu'à Luca Marineo, chapelain de Ferdinand, qui n'exalte la Reine et ne la place au-dessus du Roi. Dans son livre intitulé : *De las cosas memorables de España,* il s'exprime ainsi :

« Les formes de son corps, la beauté de sa personne, tout ce qui, chez le Roi, était force et dignité, semblait chez la Reine grâce et charme, bien que, au jugement général, la Reine eût plus de beauté, un cœur et un esprit plus vifs et une majesté plus grave que son époux. Très sobre, non seulement elle ne buvait pas de vin, mais elle n'en goûta jamais. Elle aimait tendrement le Roi et, si elle soupçonnait qu'il regardait avec amour quelque dame ou demoiselle d'honneur, elle savait éloigner celle-ci soit en la mariant, soit en lui accordant beaucoup de faveurs ou de profits, de manière à lui faire apprécier son nouvel état. Elle parlait sa langue maternelle avec élégance et ses progrès en latin furent si rapides que, au bout d'un an d'étude, elle s'entretenait avec les Ambassadeurs sans interprète, et traduisait les textes latins en castillan. Dans les choses du culte, on ne peut dire si elle était plus intelligente que généreuse. Très pieuse, elle disait le bréviaire comme un prêtre et

observait avec soin les pratiques religieuses. D'après l'un de ses biographes, il semble qu'en dépit des soins pressants de l'État, elle menait une vie plus contemplative qu'active. Ses confesseurs, de qui elle gardait le choix, furent tous des hommes rigides, sévères, et non des théologiens ou des diplomates. »

Auprès de Ferdinand, devenu, après la mort de son père, maître d'un royaume puissant, la figure d'Isabelle garde un relief extraordinaire. C'est qu'elle n'est pas seulement Reine par le fait d'une alliance matrimoniale, elle est *Roi* propriétaire et exerce le pouvoir suprême avec une autorité souveraine, et une indépendance que ses sujets ne lui contestent plus dès qu'ils la jugent capable de prendre en main les destinées de la monarchie. D'ailleurs les idées du temps aident l'enthousiasme pieux dont elle devient l'objet incomparable.

Au XVe siècle, une transformation s'était produite dans la condition morale et sociale de la femme. A ses pieds, les servants d'amour accumulent les hommages, et les poètes, les hyperboles. Pour célébrer le culte de cette déité nouvelle, ils empruntent les emblèmes du catholicisme, ils parodient les psaumes, la messe elle-même ; ils instituent les commandements de l'amour ; dans des litanies licencieuses, ils substituent les noms des amants célèbres à ceux des saints, et le mot de *passion* employé encore aujourd'hui est peut-être un souvenir de ce singulier dérèglement d'imagination. D'une façon générale, la femme profite de cette exaltation amoureuse, et quand elle est Roi, comme Isabelle, l'état moral des contemporains crée autour d'elle comme une atmosphère d'apothéose.

En même temps qu'on exalte la beauté de la femme, on glorifie et l'on admire ses qualités viriles quand elle en possède. Doña María la Brava, Juana Enríquez, mère de Ferdinand, Doña Leonor Pimentel, la Duchesse d'Arévalo, la Comtesse de Medellín, la Comtesse de Haro ont relevé par leur vaillance et leurs hautes qualités la condition de la femme et montré de quels actes sont capables des êtres considérés jusque-là comme faibles d'esprit et débiles de corps.

Élevée au milieu d'une période d'anarchie, aux prises avec des périls redoutables, Isabelle se montre à la hauteur des événements qu'elle traverse. Courageuse, décidée, prompte dans ses résolutions, elle assume les responsabilités qui eussent écrasé un esprit moins fortement trempé que le sien. Les nobles turbulents sont dominés par sa puissance intellectuelle et, à leur amour pour la dame, s'unit le respect pour la souveraine.

Mais si la Reine se montrait très ferme dans la défense de ses droits

héréditaires, très jalouse de la prépondérance de la Castille, la femme subissait pourtant dans une certaine mesure l'influence d'un époux qu'elle chérissait au point de devenir parfois sa complice.

Ferdinand était depuis l'enfance habitué à dissimuler ses sentiments ; néanmoins de hautes qualités rachetaient aux yeux clairvoyants d'Isabelle sa duplicité et l'égoïsme de sa nature. Constant dans l'adversité, modeste au milieu de la prospérité, doué d'une intelligence vive, le Roi d'Aragon ne hasardait un pas qu'après avoir assuré le précédent; mais, le moment venu, il frappait dur et fort pour se frayer la route. Froid, réservé, parlant peu, il préférait inspirer la crainte que l'affection. Observateur sagace, il devinait les hommes et savait les choisir. Sans pitié pour ceux qui faisaient obstacle à sa politique, il n'était pas de sacrifice — même celui de ses propres enfants — qu'il ne consentît à la grandeur de la Castille et surtout à celle de ses royaumes héréditaires. Il était sincèrement pieux. En outre, persuadé que l'appui de l'Église aide l'homme d'État dans sa mission, il ne dédaignait pas de le solliciter à l'occasion. On l'accusait d'avarice. En vérité, une sévère économie secondait ses desseins et lui permettait d'accomplir de grandes choses.

« Si le Roi de Sicile actuel, écrit Machiavel, se fût montré plus généreux, il n'eût pas mené à bonne fin tant de grandes et coûteuses entreprises. »

En résumé, sans posséder un génie transcendant, Ferdinand fut certainement le plus grand monarque de l'époque. Par ses guerres difficiles mais toujours vaillamment conduites, il donnait un aliment à l'activité fougueuse de la noblesse ; en commandant les armées, ou du moins en restant toujours à leur tête, il gagnait l'estime des Castillans qui la lui marchandaient à titre d'Aragonais. Ses succès, préparés avec soin par sa femme et assurés par sa bravoure, lui valurent un prestige d'autant plus grand que, depuis un siècle, aucun roi de Castille n'avait conduit victorieusement la chevalerie chrétienne contre les Mores. Ce prestige, Isabelle entendait que rien ne l'amoindrît et elle y veillait avec un soin jaloux, parfois impérieux.

Un soir, Ferdinand jouait avec son oncle l'Almirante. Et celui-ci, dans l'ardeur de la partie, de s'écrier en abattant les cartes :

« Je coupe mon neveu ! Bataille à mon neveu ! »

La Reine, qui dans la chambre voisine s'était déshabillée et s'apprêtait à se coucher, entend ces paroles. Aussitôt elle jette un vêtement

sur ses épaules, entr'ouvre la porte, passe la tête dans l'entre-bâillement et, d'un ton sec :

« Le Roi, mon seigneur, n'a ni parent ni ami ; il n'a que des serviteurs et des vassaux ».

Si nous nous sommes attardé à peindre en quelques traits pourtant bien sommaires le caractère d'Isabelle et de Ferdinand, c'est que déjà un certain nombre d'années se sont écoulées depuis la mort de Enrique IV, que ces monarques ont affermi la couronne de Castille sur leurs têtes et qu'il importait de bien connaître les débuts de leur règne pour apprécier les efforts qu'ils déployèrent avant de planter leur étendard triomphant sur la plus haute tour de l'Alhambra de Grenade.



CHAPITRE VII

INTRODUCTION DE L'INQUISITION EN CASTILLE

ORIGINE DE L'INQUISITION. || LES JUIFS EN CASTILLE. || LETTRE DE L'ARCHEVÊQUE DE TARRAGONE AU PAPE BENOIT XII. || ACCUSATIONS PORTÉES CONTRE LES JUIFS. || DÉCRET DU CONCILE DE VALENCE. || AFFONSO V DE PORTUGAL ET LE GRAND RABBIN JOSEPH IBN YACHIA. || PRÉDICATION DE VICENTE FERRER. || LES JUIFS TRAHIS PAR LES *Conversos.* || LES JUIFS SONT EXCLUS DES PROFESSIONS LIBÉRALES. || LES *Conversos* ALLIÉS AUX GRANDES FAMILLES. || MASSACRES DES *Conversos* (1449-1473). || ALFONSO DE OJEDA ET DIEGO DE MERLO DEMANDENT L'INTRODUCTION DU SAINT-OFFICE. || DÉSINTÉRESSEMENT D'ISABELLE. || FERNANDO DE TALAVERA. || TOMAS DE TORQUEMADA. || LES HÉSITATIONS D'ISABELLE. || ANTON DE MONTAZO PROTESTE CONTRE LES ACCUSATIONS PORTÉES CONTRE LES *Conversos.* || L'IMPÔT DE CAPITATION ISRAÉLITE EN 1474. || RAISONS QUI, DANS L'ESPRIT D'ISABELLE, MILITENT EN FAVEUR DU SAINT-OFFICE. || ARROGANCE DE LA NOBLESSE CASTILLANE. || *Relaxés* ET *Réconciliés.* || PLAINTES CONTRE LE SAINT-OFFICE. || RÉPONSE DE SIXTE IV A ISABELLE. || EFFET DÉSASTREUX DE LA PERSÉCUTION.

Le pire anachronisme que puisse commettre l'historien est de porter sur le passé et le présent un jugement dicté par le même état d'esprit et de méconnaître ainsi les transformations que les siècles opèrent. Une ombre regrettable qu'atténue, si elle ne l'efface, la violence des passions religieuses, déchaînées pendant les huit siècles de lutte contre l'envahisseur musulman, ternit la rayonnante figure de la grande Reine de Castille ; mais, pour avoir commis une erreur, faudra-t-il représenter cette femme douce et compatissante aux faibles, sévère seulement aux méchants, comme une fanatique aux mains couvertes de sang, à la robe roussie par les torches humaines allumées dans les *auto de fe ?*

Il s'agit de l'introduction de l'Inquisition, dont l'établissement en Castille fut autorisée par un décret royal, car il n'en est pas fait mention aux Cortes de Tolède tenus en l'année 1480 et qui jouèrent un rôle

si important dans la réforme financière et administrative du royaume. En signant cet acte, Isabelle hésitante n'en devina pas la portée redoutable; elle n'entrevit pas l'avenir. De là son excuse et, dans une certaine mesure, celle des premiers inquisiteurs. Quand les évêques ceignaient l'épée, endossaient le harnais de guerre et couraient à la bataille aussi farouches que les plus vaillants chevaliers ; quand on se demandait s'il était licite de vivre en paix avec les Sarrasins ; quand il était admis qu'aucun engagement pris envers l'Infidèle ne liait le contractant; quand, en vertu de leurs croyances mêmes, les chrétiens s'estimaient au-dessus des sectateurs de religions différentes ; quand les guerriers castillans, au retour du combat contre les Mores, apportaient à l'arçon de leur selle les têtes livides de leurs victimes et, sans respect pour la dignité humaine, les jetaient comme des jouets aux enfants afin d'éveiller en eux cette haine sanguinaire dont ils étaient fiers ; quand de pareils actes étaient autorisés par les mœurs, s'étonnera-t-on qu'Isabelle ait été emportée par un courant d'opinion irrésistible, qu'elle ait écouté ses conseillers spirituels et temporels, et que, à l'exemple de son époux, elle soit entrée dans la voie funeste dont elle ignorait l'issue?

Ouvrez les Annales de l'Inquisition ; seuls le martyrologe des Chrétiens sous les Empereurs romains et l'histoire sanguinaire de la Terreur sont comparables. Ouvrez-la, et déplorez une fois de plus que l'homme s'arroge le droit de violenter les consciences, soit en imposant une religion, soit en décrétant l'incrédulité.

L'Inquisition, si l'on veut rechercher ses origines, remonterait au règne de Constantin, alors que le pouvoir civil punissait déjà les défections religieuses et les altérations de la foi que lui signalaient les autorités ecclésiastiques.

Plus tard, le IIIe concile de Latran (1179) confirma les prérogatives des princes chrétiens et leur donna mandat de confisquer les biens et de réduire en esclavage les Cathares, les Paterins, les Publicains et autres sectes frappées d'excommunication qui se multipliaient de l'un et l'autre côté des Pyrénées. Jusqu'à cette époque, aucune juridiction spéciale n'avait été créée. Ce fut seulement au début du XIIIe siècle, à l'occasion de la lutte engagée contre les Albigeois, que l'Inquisition reçut une organisation régulière. Le légat Pierre de Castelnau, Diego évêque d'Osma et l'un de ses prêtres, Domingo de Guzmán, qu'enflammait un zèle ardent et que signalait une éloquence passionnée, en furent les promoteurs zélés (1206). A la suite du concile de Toulouse (1229) dont il avait été l'âme, Domingo de Guzmán, plus connu en

France sous le nom de saint Dominique, fonda un ordre de frères prêcheurs par application d'un décret du Concile de Latran (1215) et, avec son aide, assuma la direction des poursuites contre les hérésiarques et les infidèles. D'épiscopale à sa création, l'Inquisition devint dominicaine.

En 1233, au temps de saint Louis, le Saint-Office fonctionne en Italie, en Allemagne et applique des lois réunies dans une sorte de code approuvé par Grégoire IX. Dès 1242, il franchit les Pyrénées à la poursuite des Albigeois réfugiés en Aragon où ils se croient en sécurité. Quand il les a exterminés, il s'en prend aux Juifs, plus détestables à ses yeux que les hérétiques et autrement redoutables, car ils sont nombreux, unis et riches. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs que, dans la péninsule, leur opulence tentait les persécuteurs. Jadis, les Goths les avaient punis pour avoir essayé de renverser la monarchie visigothe avec l'appui des Sarrasins d'Afrique et tenté de bâtir en Espagne une nouvelle Jérusalem. D'où cette remarque de Montesquieu, que les Inquisiteurs aragonais auraient trouvé dans les archives visigothes des arrêts rendus contre les Juifs par les tribunaux religieux du VIIe siècle.

Après la conquête arabe douce aux peuples vaincus, les Israélites vécurent en paix et connurent une tranquillité dont ils apprécièrent les bienfaits. Ils prospérèrent, s'enrichirent et atteignirent même aux plus hautes charges de l'État. Liés aux Arabes par une communauté d'origine, ils cultivèrent auprès d'eux les arts, les mathématiques, l'astronomie, la médecine et propagèrent leurs sciences dans les Universités de Cordoue, de Tolède et de Grenade. Ils y faisaient revivre la philosophie grecque, reprenaient la lyre qui, jadis, vibrait sous les doigts de leurs ancêtres et, dans les jours sombres qui suivirent la chute des Omeiyades, ils portèrent, éclatante et fière, la lumière du savoir. En Castille, ils avaient conquis des situations privilégiées et bénéficié du respect forcé que leur valait la confiance des prince chrétiens. Alphonse le Sage leur avait confié la rédaction de ses célèbres tables astronomiques ; Pierre le Cruel avait en Samuel Levy un trésorier habile. Mais une si grande autorité, tant de richesses et de faveurs avaient éveillé la jalousie et déchaîné la haine. Éloignés des professions libérales, les Juifs avaient porté leurs qualités éminentes sur le commerce de l'argent. Grief contre eux d'autant plus grave que l'Église défendait, sous peine de péché mortel, de tirer le moindre intérêt de l'argent prêté. En raison même des entraves légales et des ordonnances édictées contre les financiers juifs, en raison du



Cliché de l'Auteur.

TÊTE D'ÉVÊQUE DE LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE.

par Pedro Millau.



MARTYRE DE SAINT CUCUFAT,

par Maestro Alfonso.

(Musée municipal de Barcelone.)

discrédit qui pesait sur les prêteurs, des risques à courir, de l'insécurité du prêt, garanti seulement par la bonne foi de l'emprunteur, le taux de l'intérêt n'avait cessé de s'élever et avait atteint un chiffre exorbitant. De là, une ruine certaine pour celui qui était contraint d'emprunter et avait la loyauté de reconnaître sa dette.

En Aragon, où les Juifs jouissaient de certaines garanties, le taux de l'intérêt ne dépassait pas 20 p. 100, alors que, en Castille où leur situation était précaire, il s'élevait jusqu'à 33 p. 100, sans compter les commissions, conventions secrètes et ventes fictives. Parfois, il arrivait que le salut public était entre les mains de ces prêteurs que l'on maudissait en attendant qu'on les spoliât. En 1326, la communauté juive de Cuenca, où régnait la famine, refusa de prêter les fonds nécessaires à l'acquisition des blés de semence si la cité n'acceptait pas le taux de 40 p. 100, sans compter les combinaisons secrètes. Il fallut en passer par ces exigences, mais on juge quelles furent les récriminations quand le péril fut conjuré.

De toute part des plaintes s'élèvent, se multiplient. Les Conciles de Zamora, de Valladolid, de Tarragone (1329) élaborent contre les Juifs des lois draconiennes et cherchent à dresser des barrières infranchissables entre les peuples de la Péninsule qui professent des religions différentes. En 1337, l'Archevêque de Tarragone se plaint au Pape Benoît XII des maux qu'engendre une promiscuité détestable entre les Chrétiens et les Infidèles. Les Juifs ne sont pas nommés, mais la requête les vise entre tous.

« J'ai entendu le dernier évêque de Valence dire en public que, dans cette province, les mosquées l'emportaient en nombre sur les églises et que plus de la moitié de la population ignorait les prières chrétiennes et ne parlait que la langue moresque. En conséquence, je supplie Votre Clémence de porter remède à ce mal, ce qui semble impossible à moins que les Mores ne soient chassés et que le Roi d'Aragon n'accorde son aide et faveur dans ce sens. Les nobles seraient disposés à donner leur appui à ces mesures s'il leur était permis de se saisir des personnes et des biens des *mudejars* (Mores restés dans les pays reconquis par les chrétiens) comme ennemis publics et infidèles. L'argent ainsi obtenu ne rendrait pas un petit service pour la défense du royaume. »

Quand un évêque formulait cette requête où se manifeste dans toute sa franchise l'esprit d'injustice et de lucre, on peut imaginer quelles étaient les pensées intimes du clergé dont il était le chef.

Jusqu'ici la guerre était sourde. La fin du XIVe siècle vit s'ouvrir

les hostilités. En 1380, les Cortes de Soria déclarent offensantes pour les chrétiens quelques prières des livres hébreux. Défense de les lire dans les synagogues et de les enseigner aux enfants sous peine de punitions sévères. En outre — mesure grave — les rabbins sont dépouillés du droit de juridiction sur leurs coreligionnaires. Les Cortes de Valladolid (1385) aggravent ces lois d'exception. Sous Juan Ier, les Cortes de Briviesca (1387) décrètent qu'un Juif ne pourra donner asile à un Chrétien ou à un More à moins qu'il ne soit esclave, sous peine d'une amende de 6 000 maravédis ; de même aucun Chrétien ou Musulman ne gardera des Juifs dans sa maison sous peine de punition corporelle et de confiscation des biens suivant le bon plaisir du Roi.

Ainsi l'Église, plus ferme en ses desseins que la couronne affaiblie par les dissensions des partis, dénonçait les relations établies entre les Musulmans, les Chrétiens et les Juifs. Ces derniers en avaient particulièrement souffert. Des accusations, les unes terribles, les autres mensongères et puériles, — ces dernières d'autant plus dangereuses, — s'élevaient contre eux, de moins en moins timides, de mieux en mieux accueillies. Ils méprisaient, disait-on, le culte et les emblèmes chrétiens et les tournaient en dérision. A Pâques, ils volaient un enfant chrétien et l'égorgeaient pour boire son sang. Pourtant, Chrétiens et Musulmans étaient dans une égale impossibilité de se passer longtemps des prêteurs juifs, et comme l'habileté de ceux-ci servait les intérêts des Rois, des nobles et même des prélats et que, par leurs soins, rentraient exactement les taxes et les rentes, on fermait les yeux sur des actes qui tombaient sous le coup des foudres ecclésiastiques. Mais le peuple, pressuré avec dureté, gardait un ressentiment violent contre les instruments de son oppression. Si l'on avait besoin des Juifs, ils devenaient puissants et considérés; dans le cas contraire, la persécution s'abattait sur leur tête. Les Rois oubliaient les services rendus ou bien en gardaient rancune, et le peuple, excité sourdement par l'Église, vengeait sur les fils d'Israël l'humiliation de ses souverains et ses propres souffrances.

En 1388, le Concile de Valence impose le repos dominical, ordonne de chômer les fêtes religieuses, déplore l'injure et le tort faits aux âmes et aux corps des Chrétiens par la fréquentation des infidèles et décrète la séparation entre gens de religion différente. Les Mores et les Juifs seront parqués dans des quartiers spéciaux entourés de murs, fermés par une porte unique. C'est la Morerie ; c'est la Juiverie. Chaque matin les Juifs sortiront de leur quartier et gagneront le bazar

où ils tiennent boutique. La nuit venue, ils fermeront leur magasin, le confieront à la garde de Dieu et regagneront leur demeure. Et afin d'éviter toute méprise ou d'écarter toute confusion, une pièce jaune en forme de roue, cousue sur leurs vêtements, permettra de les reconnaître.

Ces mesures n'étaient pas seulement humiliantes ; elles constituaient un péril redoutable. Des troubles éclataient-ils, véritables ou suscités à dessein? Aussitôt les Chrétiens s'élançaient dans les boutiques juives, les pillaient, se précipitaient ensuite dans les Juiveries où leurs victimes étaient rassemblées et les accablaient sous les coups avant qu'elles eussent le temps d'organiser une résistance. Leur réunion même tournait à la confusion des infortunés fils d'Israël. Quand un massacre était commencé, peu d'hommes y échappaient.

Qu'était-il advenu des vertus guerrières des Juifs de l'antiquité et de celles qu'ils montraient encore en 1285, quand, vaillants Aragonais, ils combattaient avec ardeur et bravoure contre Philippe le Hardi ! L'oppression, l'injure, l'outrage avaient amolli leur force morale, sinon éteint leur foi invincible dans l'avenir.

En vérité, l'Église d'Espagne considérait que le crucifiement mettait les Juifs hors la loi. A la dernière rigueur, elle leur reconnaissait le droit d'exister, sauf, si elle l'eût pu, à les condamner tous à l'esclavage. Avec cela, les Juifs, ne trouvant quelque douceur et quelque consolation que dans l'intimité de la famille, se multipliaient avec une rapidité biblique. L'impôt de capitation fixé à trente deniers — le prix auquel le Christ avait été vendu — indiquerait que, en 1290, la Castille et l'Andalousie au pouvoir des Chrétiens auraient compté 160 000 adultes ou mâles.

Autant les Juifs se courbaient devant la persécution et cherchaient à se faire oublier quand grondait l'orage, autant ils relevaient la tête quand le ciel se rassérénait. Alors ils se vantaient de leur ancien lignage, se réclamaient fastueusement des Rois de Juda ou des héros de l'Ancien Testament. Leur goût pour le luxe et l'apparat, l'étalage de leur opulence, la beauté des vêtements et des joyaux de leurs femmes, la richesse de leurs demeures meublées d'étoffes et d'objets précieux importés d'Orient contrastaient avec la pauvreté des Chrétiens de moyenne condition et surexcitaient la haine jalouse de la noblesse.

Affonso V de Portugal, très attaché à certains Juifs établis dans ses États, dit un jour au grand rabbin Ibn Yachia :

« Pourquoi n'empêchez-vous pas votre peuple de déployer une magnificence que les Chrétiens attribuent à des vols commis à leur préjudice? Mais ne me répondez pas ; c'est inutile. Je sais que rien, si ce n'est le massacre, ne guérira vos coreligionnaires de leur orgueil fatal. »

En vérité, un abîme s'ouvrait entre croyants et infidèles, abîme sans cesse agrandi par les prédications de moines fanatiques, sincèrement convaincus qu'ils défendaient la cause de Dieu.

Au XIVe siècle, un dominicain nommé Vicente Ferrer prit un empire extraordinaire sur le peuple. Il vivait à Valence et y prêchait la doctrine chrétienne avec un succès dû à son éloquence, mais aussi à la pression exercée sur les Juifs de la province, riches, industrieux, désireux d'échapper à la persécution, fut-ce au prix du baptême. L'enthousiasme populaire lui attribuait le don des miracles. Rendre la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la vie aux trépassés étaient ses œuvres quotidiennes. Ses sermons enflammés, prononcés en valencien, étaient compris, assurait-on, par des étrangers ignorant ce dialecte. De Valence, il vint à Séville, parcourut en prêchant tout le Sud de la Castille et, après les massacres qui, d'année en année, avaient sévi sur les communautés israélites, décida une foule d'infortunés à chercher le salut dans une abjuration plus apparente que réelle. Certains auteurs estiment à 35 000 le nombre des convertis. Le chiffre est peut-être exagéré. Quoi qu'il en soit, le baptême dut être octroyé en masse, faute d'un clergé suffisant pour le donner individuellement. En un seul jour, 4 000 Juifs tolédans entrèrent ainsi dans le giron de l'Église. On juge du fond qu'il fallait faire sur la sincérité des nouveaux convertis ou *conversos*.

Si des gens aveuglés par le souci d'intérêts mal compris furent satisfaits de cet effort vers l'unité religieuse du pays, en revanche la prospérité de la Castille et de l'Andalousie fut gravement compromise et les revenus de la couronne, de l'Église et de la noblesse subirent une considérable diminution. Les massacres et les pillages qui avaient précédé les prédications de Vicente Ferrer avaient atteint les riches représentants des commuautés juives et arrêté les transactions dont ils étaient les agents. Ceux qui avaient accepté le baptême échappaient de ce fait à l'impôt de capitation et aux taxes spéciales supportées par leurs ascendants et toujours exactement payés; autant de perdu pour l'État. Cette faveur ne compensait pas la gêne que les nouveaux chrétiens éprouvaient dans leurs relations avec

des coreligionnaires établis hors de l'Espagne et leur activité était singulièrement amoindrie.

Pourtant les *conversos* ne devaient pas perdre de si tôt leurs belles qualités ancestrales. Énergiques, intelligents, les uns se résignent, s'organisent, travaillent, s'instruisent dans leur nouvelle foi et prétendent aux plus hautes charges de l'État qui, désormais, leur sont accessibles. D'autres, très sincères, reçoivent les ordres et occupent dans l'épiscopat des situations en harmonie avec leur talent et leur zèle religieux. Les Juifs restés fidèles à la loi mosaïque n'ont pas d'ennemis plus redoutables et de juges plus sévères. Le génie que les ascendants des *conversos* ont montré pour conserver leur foi, les néophytes l'emploient à sa destruction.

A l'aurore du XV[e] siècle, la persécution redoubla de rigueur. Les Cortes de 1405, dirigés par des *conversos*, frappent les Juifs avec une injustice criante. Sont déclarées nulles les obligations contractées par les Chrétiens envers les Juifs, sont diminuées de moitié les dettes faites dans les mêmes conditions, à moins qu'elles n'aient été contractées en présence de témoins chrétiens. Quant à la seconde moitié de la dette, elle sera valable si l'emprunteur veut bien la reconnaître. Tout privilège juridique consenti aux Juifs dans la suite des siècles est aboli.

Le Juif reste désarmé, et il l'est avec une habileté inconnue des Chrétiens de vieille souche.

La célèbre ordonnance de 1412, rendue sous le règne de Doña Catalina, mère de Juan II et aïeule d'Isabelle, est l'œuvre de Pablo de Santa María, un *converso* devenu chancelier de Castille. Il ne lui suffit pas que ses anciens frères soient désignés au mépris public par l'odieuse roue jaune ou rouge, il condamne à se vêtir d'étoffes grossières des hommes habitués à manier les soies et les velours de l'Orient et de l'Italie ; il leur interdit de se raser la barbe et de se couper les cheveux en rond (de là les boucles de cheveux réservées aux tempes) ; il leur défend de changer de demeure, de manger, de boire et de se baigner avec des Chrétiens, d'assister à des fêtes de mariage, de servir de parrain sous peine de censures canoniques. De nouveau, les Juifs sont exclus des emplois et professions où ils excellent. Défense de consentir des fermages, de percevoir des taxes, de pratiquer la médecine et la chirurgie où ils sont passés maîtres, la pharmacie, alors que, seuls, ils savent se procurer les médicaments et les drogues ; défense de lever boutique ou échoppes d'épicier, de maréchal ferrant, de forgeron, de charpentier, tailleur, barbier et boucher. Défense d'acheter des mar-

chandises aux Chrétiens et de tenir étal pour eux; défense de se livrer au colportage.

Et s'ils sont attaqués et maltraités, les Juifs ne riposteront pas, car le port des armes leur est interdit. Enfin, tandis qu'on ne les autorise pas à louer des Chrétiens pour cultiver les terres qu'ils pourraient acquérir et pour servir dans leurs maisons, on punit tout gentilhomme qui les recevrait dans ses domaines et on réduit à l'esclavage ceux qui tenteraient de s'expatrier.

Quelle alternative reste-t-il au Juif, sinon de demander le baptême? C'était à cette extrémité, il faut bien le dire, que les lois nouvelles tendaient à l'acculer.

Il est à remarquer que les ordonnances de 1405 ne font aucune allusion au prêt usuraire toujours si amèrement reproché aux Juifs. Sans doute, le chancelier de Castille comprit-il la double nécessité de fermer les yeux afin de laisser un aliment de travail aux communautés juives et surtout de ne point anéantir une puissance financière à laquelle les rois, nobles et prélats étaient si souvent contraints de recourir.

Les lois de 1405 et de 1412 régirent bientôt toute la Péninsule. Fernando de Antequera en avait porté en Aragon les principes essentiels; Dom Duarte les avait adoptées en Portugal. Si la Navarre ne les connut pas, c'est que la persécution avait été si dure que les fils d'Israël avaient à peu près disparu du royaume.

Tandis que les communautés juives étaient traquées et écrasées, les *conversos* bénéficiaient des maux qu'ils avaient déchaînés. La richesse affluait entre leurs mains et leur permettait de s'allier avec la plus vieille noblesse castillane ou aragonaise. Bien peu de maisons aristocratiques restèrent pures de mélange sémite. Jusque dans la famille royale, on comptait des unions entre la *sangre limpia* et la *mala sangre*. Ferdinand le Catholique avait du sang juif dans les veines du fait de sa mère Juana Enríquez; les Luna, les Mendoza, les Villahermosa et une foule d'autres grands d'Espagne se trouvaient dans le même cas. Un manuscrit intitulé : *Tizon de España* (fumeron, tache à l'honneur), qui signalait des ascendants juifs ou musulmans dans un grand nombre de familles chrétiennes, souleva un tel scandale qu'il fut immédiatement supprimé. Une copie fort précieuse, peut-être le manuscrit original, se trouvait, au dire de Clémencin, dans la bibliothèque des Rois Catholiques. Il était l'œuvre d'un évêque.

La prospérité des *conversos* devenus collecteurs des taxes excita bientôt la haine comme elle avait attiré la persécution sur leurs

ancêtres juifs. Les mêmes défauts se manifestaient chez eux. Arrogants, fiers, orgueilleux comme des parvenus échappés récemment à l'insulte et à l'outrage, ils avaient perdu toute prudence et ne soupçonnaient même pas les périls de leur situation, tandis que le peuple, se souvenant de leur origine, les jalousait d'autant plus que, partis de plus bas, ils s'étaient élevés plus haut.

En 1449, les *conversos* de Tolède furent pillés, massacrés comme de simples Juifs et trouvés en possession de richesses considérables. En 1473, une autre persécution s'abattit sur eux, plus cruelle encore. Elle eut pour foyer Séville où ils pullulaient depuis les prédications de Vicente Ferrer et se propagea comme un incendie dans toute la Castille. Elle était fomentée par les Dominicains, toujours en quête d'hérésiarques ou de relaps à punir.

Informé de ces excès, le Roi Enrique s'était lamenté, mais il n'avait pas châtié. Peut-être croyait-il, lui aussi, aux accusations portées contre les *conversos* que l'on affectait déjà de confondre avec les *judaïsants* ou Chrétiens restés Juifs de cœur et d'âme. Elles étaient graves, et certaines paraissaient fondées. Mais, en bonne conscience, que pouvait-on espérer ou exiger de gens baptisés par milliers sous l'empire de la terreur ?

Le Cura de los Palacios s'exprimait ainsi en parlant des Juifs d'Andalousie peu de temps avant l'avènement d'Isabelle :

« Ces maudits refusaient de donner les enfants pour les baptiser ou, s'ils les apportaient aux églises, ils lavaient en rentrant chez eux les chairs touchées par l'eau lustrale. Ils préparaient leurs aliments à l'huile, s'abstenaient de porc, célébraient la Pâque, mangeaient de la viande en carême, éclairaient à l'huile les lampes de leurs synagogues et accomplissaient plusieurs autres cérémonies abominables de leur religion. »

Et ailleurs, le doux curé ajoute :

« Ils ne conservent aucun respect pour la vie religieuse et profanent la sainteté des monastères en violant ou en séduisant leurs habitantes. Ce sont des gens excessivement politiques et ambitieux, jouissant des offices les plus lucratifs et qui préfèrent gagner leur vie par le trafic dans lequel ils font des gains énormes que de s'occuper de travaux manuels ou de pratiquer les arts mécaniques. Ils se considèrent comme entre les mains des Égyptiens et jugent qu'il y a mérite à piller les Chrétiens, à les tromper et à leur nuire. »

D'après cette page écrite par un prêtre de mœurs et de caractère

paisibles, on peut juger l'état d'esprit de la population chrétienne. Sans les excuser, elle explique les événements.

Deux hommes se firent les interprètes des haines populaires auprès d'Isabelle, haines que, dans leur fanatisme aveugle, ils avaient été les premiers à surexciter, et réclamèrent, au nom de la foi, l'établissement du Saint-Office en Castille. Ce furent Alfonso de Ojeda, Prieur des Dominicains de Séville, et Diego de Merlo, assistant du même ordre, appuyés par Nicolas Franco, Nonce du Pape et, en cette qualité, commensal de la Cour. Grâce à cet intermédiaire, le projet fut aussi communiqué à Ferdinand. Très attaché à ses intérêts, le Prince fut séduit à la pensée qu'une part considérable des biens confisqués serait attribuée à la couronne. Quelle source de profits inespérés, incalculables ! Quelle œuvre n'accomplirait-on pas avec de pareilles richesses! Elles payeraient les frais de la guerre de succession, à peine terminée et qui laissait le trésor sans ressources immédiates pour faire face à ses engagements; elles permettraient d'entreprendre sans délai la guerre contre les Mores ; elles rendraient possible la prise de Grenade qui, dès cette époque, était déjà l'ambition suprême des Rois. Pourtant il est à remarquer que Ferdinand et Isabelle, toujours d'accord quand il s'agissait de mesures concernant leurs royaumes respectifs, n'envisageaient pas l'introduction du Saint-Office en Castille sous le même point de vue.

Ferdinand, qui maintenait l'Inquisition en Aragon, voyait dans les confiscations que le tribunal de Castille prononcerait le moyen de remplir les coffres de l'État si mal pourvus à l'avènement de sa femme et encore appauvris depuis la guerre de succession. Il lui était donc favorable au point que sa correspondance avec le Saint-Office d'Aragon porte la trace des dissentiments qui s'élevèrent à cet égard entre lui et la Reine. Ferdinand écrit en son nom et n'emploie même pas le *pluralis magestatis*. Le conseil de l'Inquisition est *mon conseil* et la plupart des messages portent seulement la signature du Roi au lieu de la formule protocolaire si longtemps discutée : « *Yo el Rey ; Yo la Reyna* » placés sur la même ligne.

Isabelle n'eût pas cédé à des tentations vénales. Le sentiment de la justice était inné dans son cœur et elle ne l'eût pas violenté, quelque ardent que fût d'ailleurs son désir de hâter et d'assurer la reconquête. Des actes administratifs très nombreux montrent son désintéressement dans les questions purement financières et témoignent de ses scrupules quand l'exercice de ses prérogatives royales pouvait léser les droits de ses sujets.

Un chevalier galicien, nommé Alvarez Yañez de Lugo, ayant été condamné à mort pour un crime compliqué de circonstances aggravantes, avait sollicité de la Reine une commutation de peine. En échange de la vie, il offrait 40 000 doublons d'or, somme qui dépassait de beaucoup les revenus de la couronne à cette époque. Les ministres conseillaient d'accepter cette proposition, quitte à dépenser l'argent reçu en préparatifs de guerre contre les Mores. Isabelle refusa et ordonna d'exécuter la sentence ; puis, afin d'écarter tout soupçon d'avarice ou de vénalité, elle fit restituer aux enfants du supplicié les biens confisqués par les juges.

Des vues basses ne pouvaient donc traverser l'esprit d'Isabelle, mais son éducation première, la direction donnée à ses idées dès l'enfance, l'inclinaient à écouter des hommes profondément religieux, intolérants, fanatiques, qui voyaient dans la destruction de la race juive dissimulée derrière les *conversos* le triomphe assuré de la croix. Cette femme si ferme de caractère, si jalouse de l'autorité royale, si soucieuse de la grandeur de ses États, audacieuse jusqu'à défier le Pape s'il cherche à s'attribuer en Espagne des droits injustes, n'est plus qu'une chrétienne humble et soumise quand elle accomplit des actes de piété où elle est guidée par une foi dominatrice, irrésistible.

Le jour où Fray Fernando de Talavera, qui fut plus tard Archevêque de Grenade, exerça pour la première fois la charge de confesseur de la Reine, il se passa une scène impressionnante.

Dès son entrée, le moine s'était assis dans une chaire, tandis que la royale pénitente s'agenouillait pieusement. Talavera restait immobile. Surprise, Isabelle le regardait. Pressée d'en finir, elle lui dit :

« Il est dans les usages que nous soyons tous deux agenouillés.
— Non, Madame ; vous êtes ici devant le tribunal de Dieu ; j'agis comme son ministre ; il convient que je sois assis et que vous demeuriez à mes pieds. »

Loin de prendre cette réponse en mauvaise part, Isabelle l'accepta en toute humilité.

« Voilà, fit-elle plus tard, voilà le confesseur que je cherchais. »

Talavera, petit-fils de convertis, était un homme bon, droit, pieux, dont Isabelle accepta les conseils spirituels pendant plusieurs années, ainsi que le montre une correspondance confidentielle échangée entre eux ; mais il n'avait pas l'énergie nécessaire pour effacer de l'esprit

de la jeune Reine l'empreinte laissée par un homme d'une autre trempe que la sienne, Tomas de Torquemada, le trop célèbre prieur du couvent de Santa Cruz de Ségovie.

Torquemada avait guidé la conscience d'Isabelle enfant. Intelligent, habile, devina-t-il l'avenir réservé à la jeune Princesse et profita-t-il de sa situation pour s'emparer de l'âme innocente confiée à sa direction? On a raconté que, poussé par un zèle ardent comme la flamme des bûchers qu'il devait un jour allumer, il avait arraché à sa pénitente une promesse grave. Si jamais elle montait sur le trône, — deux frères l'en séparaient, — elle se dévouerait à l'expulsion des infidèles et à l'extermination de l'hérésie. Plus tard, au nom de la politique unie à la religion, le moine aurait rappelé un engagement dont les conséquences devaient être terribles.

Il paraît assez probable que si le frère cadet d'Isabelle, l'infortuné Roi d'Avila, fut abandonné par les vieux chrétiens lors de sa lutte avec Enrique IV, son aîné, c'est qu'il n'avait pas voulu couvrir de son approbation le massacre des *conversos* de Tolède, tandis qu'Isabelle, à son avènement, aurait trouvé chez les vieux chrétiens l'appui qui avait fait défaut à son frère, mais ne l'aurait obtenu qu'au prix de la ratification des engagements contractés jadis devant Torquemada.

Après la bataille de Toro, dès que les Rois furent maîtres de la Castille, les *Conversos* furent de nouveau pris à partie par les vieux chrétiens, fermes appuis de Leurs Altesses contre les revendications de *la Beltraneja*. D'innombrables pétitions parvinrent jusqu'à eux, les suppliant d'extirper l'hérésie et de frapper les descendants d'une race maudite qui n'avaient de chrétien que le nom. La persécution allait entrer dans une phase nouvelle.

Peut-être encore l'Inquisition aiderait-elle la souveraine à fortifier le pouvoir affaibli, débile, réduit aux concessions.

L'impéritie des prédécesseurs d'Isabelle n'était pas l'unique cause de la déchéance de l'autorité royale. Il faut tenir compte aussi des efforts que la couronne avait été contrainte de demander à la noblesse durant la reconquête et des donations énormes dont elle les avait payés. Puis, le lien avait toujours été fragile entre le suzerain et ses vassaux ; une simple lettre suffisait à le dénoncer. Le ton méprisant, l'arrogance presque menaçante avec lesquels le Cid traite son Roi dans les chroniques et le romancero prouvent que les souverains de la Castille n'étaient parfois que des jouets entre les mains des factieux

Un jour, Isabelle se promenait à cheval, suivie du Comte de Bena-

vente. Une femme tout en pleurs se précipite à ses pieds et demande justice. Son mari a été tué en dépit du sauf-conduit royal placé sur sa poitrine.

« Mieux eût valu pour lui porter une cuirasse ! » s'écrie Benavente.
Blessée de cette réflexion, Isabelle répliqua :
« Comte, ne voudriez-vous pas qu'il y ait un roi en Castille?
— Je voudrais qu'il y en eût plusieurs.
— Pourquoi?
— Je serais l'un d'eux. »

L'on jugera d'après ce dialogue de l'état précaire de la royauté en face de la féodalité et l'on s'expliquera comment Isabelle put songer à se servir de l'Inquisition non seulement contre les hérétiques, mais aussi contre le clergé trop indépendant et contre la noblesse qui trouvait, dans ses alliances avec les *conversos* enrichis, la fortune et, partant, les moyens de narguer le suzerain. Aussi bien veut-elle l'institution toute à elle sans ingérence active et gênante de la Papauté.

Ainsi s'expliqueraient des actes contraires au caractère d'Isabelle et à ses sentiments. Pourtant elle hésita longtemps avant de prendre une décision. Tour à tour, elle interrogeait les évêques ; elle écoutait ou repoussait les conseils intéressés de Ferdinand. Enfin elle céda, tranquillisée par l'unanimité des avis recueillis. Le 1er novembre 1478, Sixte IV, sur la prière des Rois, signait la bulle autorisant l'introduction de l'Inquisition en Castille en vue de ramener à la foi chrétienne les hérésiarques et les Juifs.

Dès que les formalités furent remplies, Isabelle ép ouva de nouveaux scrupules. Pourquoi montrer de la rigueur si la douceur et la patience pouvaient éclairer les ignorants et ramener les judaïsants ? D'accord avec le Cardinal de Mendoza à qui répugnait l'emploi de la violence contre des ennemis désarmés, elle ordonna de composer un catéchisme où les devoirs du chrétien seraient clairement exposés et mis à la portée des gens de bonne volonté. Ensuite, ce serait au clergé d'évangéliser les néophytes et de les amener par la persuasion dans le giron de l'Église prête à les accueillir. Pour aboutir, il eût fallu beaucoup de temps, beaucoup d'indulgence, et les Inquisiteurs avaient hâte de s'attaquer à ceux que, dans leur fanatisme, ils considéraient comme leurs ennemis personnels, sous prétexte qu'ils méconnaissaient le Dieu de l'Évangile. Le 17 septembre 1480, Sixte IV accordait une nouvelle bulle relative, cette fois, à la nomination du tribunal chargé

d'appliquer les dispositions contenues dans la bulle de 1478. Peu de temps après, Isabelle signait l'ordonnance fatale arrachée à sa piété et peut-être aussi dictée par sa politique. Le Saint-Office, composé de deux Dominicains, du Docteur Juan Ruiz, conseiller de la Reine, de Juan López del Bares, son chapelain, et d'un assesseur, Miguel Morillo, s'organisa sans délai et commença ses premières enquêtes en dépit des répugnances du peuple, craintif de cette nouvelle puissance judiciaire.

L'Inquisition, nous le répétons, ne fut pas tout d'abord introduite en Castille contre les Juifs persécutés de siècle en siècle et que les lois permettaient de réduire à la dernière extrémité quand on le souhaitait. Elle eut pour but d'empêcher les Juifs et les Mores convertis de force — les *conversos* — de pratiquer en secret leur religion ancienne et d'en transmettre les traditions à leurs descendants. En fait, les Juifs de la synagogue ne relèvent de la juridiction inquisitoriale que s'ils se rendent coupables de quelque offense publique contre la religion chrétienne. Étant hors de l'Église, ils ne sauraient être soupçonnés de tromperie et d'hypocrisie. On ne pouvait non plus les accuser de prosélytisme ; Israël ne songe pas à partager son Dieu avec les Gentils méprisés. Et alors que les *conversos* tremblent devant l'Inquisition, les Juifs trouvent pour quelque temps encore la récompense de leur héroïque fidélité dans une tranquillité relative. Certes, ils subissent toujours la contrainte de lois oppressives et sont exposés au pillage, mais ils ne vivent pas dans la terreur du bûcher légal, toujours allumé, comme leurs anciens coreligionnaires de qui la sincérité est sans cesse mise en doute.

« Pour la plupart, dit le Cura de los Palacios, hésitant entre le Judaïsme et le Christianisme ils étaient hérétiques. Et l'hérésie se propageait parmi les hommes riches et orgueilleux, parmi les savants, les chanoines, les évêques, les frères, les abbés, et jusque parmi les trésoriers et secrétaires du Roi et de la Reine. Au début du règne de Ferdinand et d'Isabelle, l'hérésie avait fait de tels progrès que les clercs étaient sur le point de prêcher la loi de Moïse. »

L'exercice de la confession paraît avoir été particulièrement odieux aux *conversos*. Ils s'en tiraient en faisant l'éloge de leurs vertus au lieu d'accuser leurs fautes. Un Dominicain, à qui un pénitent vantait ses mérites, lui dit, impatienté :

« Puisque vous êtes un homme parfait, donnez-moi donc un morceau de votre robe. Cette relique précieuse guérira les malades. »

En vérité, la grande erreur avait été de contraindre les Juifs à embrasser la religion chrétienne alors qu'ils restaient attachés à la foi de leurs pères et de les tenir pour réellement convertis dès qu'ils avaient reçu le baptême. Sans doute, les gens judicieux ne se faisaient guère d'illusion sur la sincérité d'un grand nombre de chrétiens nouveaux ; pourtant ils espéraient dans l'avenir. Les fils s'attacheraient aux doctrines que les pères avaient acceptées contraints et forcés. Il importait donc de maintenir les convertis dans la voie droite.

Telle était la situation au début du règne d'Isabelle. De tous côtés des voix s'élevaient pour accuser les *conversos* ; bien peu pour les défendre. Seul, peut-être, un *converso* de Cordoue, Anton de Montazo, fit parvenir à la jeune Reine une lamentation poétique où il dépeignait les souffrances de ses frères soupçonnés et frappés en dépit de leur attachement à la foi chrétienne. Mais, à cette époque, Isabelle était toute à la lutte engagée avec le Roi de Portugal et les affaires religieuses le cédaient aux graves préoccupations d'une guerre vitale.

Sous l'oppression et l'injustice, les Israélites, dont l'accroissement avait été si rapide jusque-là, avaient diminué en nombre. Beaucoup de familles riches s'étaient réfugiées en Italie, en Provence, en Portugal. D'après les rôles de l'impôt de capitation de l'année 1474, les deux cent soixante *Aljamas* (associations) castillanes ne comptaient plus que 12 000 familles, soit entre 40 000 et 60 000 habitants. A Tolède, Séville, Cordoue, Burgos, l'impôt était tombé au-dessous du chiffre de l'année 1391, de sinistre mémoire. Cet amoindrissement de la puissance juive en Espagne eût dû servir d'avertissement. Il n'en fut rien. Le peuple n'en comprit pas la gravité ; le clergé y vit la preuve de son triomphe sur les ennemis de la foi et s'en réjouit. Seule, la noblesse andalouse alliée à une foule de *conversos* montra de l'inquiétude.

Au premier jour du carême de l'année 1481, un édit fut publié. Il invitait toute personne connaissant un infidèle, un hérétique ou un relaps à le dénoncer à l'Inquisition de Séville siégeant au couvent de Saint-Paul, fût-il son père, sa mère ou un parent rapproché par les liens du sang ou de l'alliance. Afin que nul ne faillît à son devoir par ignorance, on indiquait minutieusement les indices auxquels on devait reconnaître les suspects. Leur énumération ferait sourire s'il ne s'agissait d'une épouvantable tragédie.

Un homme ou une femme portent-ils le samedi des vêtements plus

neufs ou plus propres que les autres jours de la semaine, évitent-ils d'allumer le feu le vendredi, s'assoient-ils à la même table que des Israélites et consomment-ils en leur compagnie des viandes saignées suivant certains rites, lavent-ils les corps des trépassés à l'eau chaude et tournent-ils leur face contre le mur, donnent-ils des noms hébreux à leurs enfants, gardent-ils le jeûne la veille de la fête de Kippour, aussitôt ils doivent être dénoncés au Saint-Office qui instruira l'affaire et poursuivra les suspects s'il y a lieu. En ce cas, la dénonciation fût-elle anonyme, l'accusé est saisi à l'insu de sa famille et jeté dans un cachot où il ne verra que ses geôliers et un prêtre chargé de gagner sa confiance afin de la mieux trahir. Conduit devant ses juges sans connaître les accusations portées contre lui, le prévenu est invité à prouver son innocence, alors qu'on devrait lui démontrer sa culpabilité. Certes, on lui concède le droit de récuser quelques accusateurs pour cause d'inimitié personnelle, mais l'exercice en est vain, puisqu'il ignorera toujours leur nom et que la procédure lui est rarement communiquée S'il sollicite un avocat, on le lui donnera d'office, mais qui oserait témoigner en faveur de la défense, alors que l'homme consciencieux qui remplirait ce devoir serait aussitôt soupçonné de complicité avec un hérétique ?

Et quelle force d'âme il eût fallu à un accusé pour garder sa présence d'esprit, éviter les pièges tendus et soutenir son innocence, tandis que ses yeux se portaient tour à tour sur ses juges et sur les instruments de torture placés quelquefois dans la salle même des interrogatoires ! Les plus courageux niaient leurs prétendus crimes jusqu'à l'instant maudit où le chevalet, les tenailles et les pointes de fer avaient raison de leur volonté ; les autres avouaient tout ce qu'on voulait pour gagner du temps, dans l'épouvante de souffrances immédiates.

Le jugement prononcé, le condamné à mort était *relaxé*, c'est-à-dire remis au bras séculier chargé de faire exécuter la sentence, car l'Inquisiteur qui l'avait perdu refusait de se faire son bourreau officiel. Il suffisait à sa tranquillité d'âme que le sang ne fût pas versé et que le patient n'expirât pas durant la torture qu'on lui infligeait. La dernière scène de l'horrible tragédie était l'*auto de fe*, de terrifiant souvenir. Afin de frapper les esprits, on donnait à la cérémonie une pompe extraordinaire. En tête d'une procession qui s'organisait au couvent de Saint-Paul, sortait un Dominicain portant fièrement la croix verte de l'Inquisition voilée d'un crêpe. Derrière lui marchaient, deux par deux, les familiers du Saint-Office, membres de la confrérie de Saint-Pierre Martyr, arborant une croix blanche

sur leur pourpoint et leur manteau noirs. De tout rang, exerçant des fonctions diverses, parlant plusieurs langues, ils formaient la police secrète des Inquisiteurs qui ne se déplaçaient guère sans se mettre sous leur sauvegarde. Puis venait une multitude de moines, de prêtres en habits sacerdotaux dont la présence consacrait la validité du sacrifice offert à un Dieu de mansuétude et de bonté. Les condamnés, nu-pieds, les mains liées soutenant un cierge éteint, symbole de leur foi morte, coiffés d'une mitre pointue, vêtus du *san benito* jaune, sorte de scapulaire qui descendait du cou jusqu'aux genoux et sur lequel étaient peints en rouge des diables et des flammes, emblème de leur destinée dans ce monde et dans l'autre, étaient amenés processionnellement soit dans une vaste nef, soit sur une place entourée de gradins où, après une messe, un sermon et des cérémonies interminables, un Inquisiteur donnait lecture de l'arrêt de mort. L'autorité civile, représentée par le Conseil de Castille, prenait alors possession du condamné et faisait exécuter la sentence.

A Séville, le supplice avait lieu hors des murs sur une large estrade que, plus tard, on bâtit en pierre et que l'on orna aux angles de statues de fer représentant les Prophètes. Le sinistre édifice existait encore en 1810. Il fut détruit par les Espagnols pour y installer une batterie dirigée contre l'armée française. Dans la funeste enquête, les vieillards, les femmes, les enfants n'étaient pas épargnés, et l'on en vint jusqu'à déterrer les corps des personnes suspectes d'hérésie et à leur infliger le châtiment que, vivantes, elles avaient, disait-on, mérité. Il n'était pas suffisant de subir le plus épouvantable des supplices ; le nom des condamnés restait entaché d'infamie et leurs enfants tombaient dans l'affreuse misère qu'entraînait la confiscation des biens.

Dans certains cas — les relaps toujours exclus — le tribunal tenait compte à l'accusé de la spontanéité de ses aveux, de la sincérité de sa contrition et le *réconciliait* avec l'Église. Ce jour-là, les réconciliés évitaient le bûcher, mais ils étaient destinés à y monter plus tard, faute de pouvoir accomplir les pénitences sans nombre qu'on leur imposait.

Llorente cite un arrêt de saint Dominique à propos d'un réconcilié nommé Ponce Roger :

« Le pénitent sera dépouillé de ses vêtements et battu avec des gaules par un prêtre depuis l'entrée de la cité jusqu'à la porte de l'église. Il ne mangera aucune espèce de viande durant sa vie entière ; il fera trois carêmes par an sans manger de poisson ; il s'abstiendra de poisson, d'huile et de vin durant

trois jours de la semaine, sa vie durant, excepté dans le cas de maladie ou de labeur excessif ; il portera une robe de moine avec une croix brodée de chaque côté de la poitrine ; il entendra la messe chaque jour s'il le peut, et les vêpres les dimanches et jours de fêtes ; il récitera les offices du jour et de la nuit et répétera le *Pater noster* sept fois le jour, dix fois le soir et vingt fois à minuit. Si ledit Roger manque à un seul des devoirs susmentionnés, il sera brûlé comme relaps et hérétique. »

Ce jugement était un modèle dont les Inquisiteurs de Séville ne manquèrent pas de s'inspirer. Si les peines qu'ils infligeaient étaient peut-être un peu moins rigoureuses, elles étaient pourtant assez multiples et assez sévères pour lasser à la longue ceux qui les devaient subir, épuiser leur patience et les tenir toujours sous le coup d'une arrestation motivée.

Peut-être valait-il mieux encore pour les réconciliés être condamnés à la prison perpétuelle que de recouvrer la liberté. Au moins le cachot les gardait-il de tout retour vers l'erreur ; mais alors la confiscation des biens punissait leurs descendants. Deux ordonnances datées de 1501 (la date de l'une d'elles est peut-être erronée) interdit aux réconciliés et à leurs enfants du côté maternel et petits-enfants dans la branche paternelle d'occuper aucune charge dans le conseil privé, les cours de justice, les municipalités, offices publics, postes honorifiques ou de confiance, de quelque nature que ce soit. Le notariat, la chirurgie, la pharmacie leur sont également défendus. En fait, on applique aux réconciliés les prohibitions réservées aux Juifs depuis des siècles avec quelques rares intermittences. Pour retrouver des lois aussi cruelles, il faut remonter jusqu'à Sylla excluant les enfants des Romains proscrits des honneurs publics et politiques, lois contre lesquelles s'élevèrent les protestations indignées de Salluste.

Ainsi fut désolée la belle Andalousie où étaient demeurés une foule de *conversos* industrieux, riches et puissants. D'après certains auteurs tels que Llorente, le Saint-Office de Séville aurait condamné, durant l'année 1481, 2 000 accusés au bûcher et un plus grand nombre à être brûlés en effigie. Il y aurait eu 17 000 réconciliés condamnés à la prison perpétuelle et légalement dépouillés de leurs biens. Il semble que l'historien de l'Inquisition ait commis une erreur manifeste. Pulgar parle bien, en effet, de 2 000 condamnés, mais il spécifie que ce nombre est celui des personnes brûlées sous Torquemada, c'est-à-dire non point dans l'année 1481 où d'ailleurs Torquemada n'était pas encore Grand Inquisiteur, mais pendant tout le temps qu'il

le fut ; non pas dans les seuls diocèses de Séville et de Cadiz, mais dans toutes les provinces de Castille et d'Aragon où se trouvaient des tribunaux d'Inquisition :

« Ceux-ci soumirent l'hérésie à l'Inquisition... sommèrent les hérétiques de se faire connaître de plein gré... sur quoi 15 000 se dénoncèrent et furent réconciliés avec l'Église par la pénitence. Quant à ceux qui avaient attendu la dénonciation, on faisait leur procès et, s'ils venaient à être convaincus, on les livrait à la justice séculière. Environ 2 000 de ces derniers furent en plusieurs fois (*en diversas veces*) brûlés en différents endroits ou villes. »

Parmi les riches habitants de Séville, des protestations s'élevèrent en vain contre tant d'injustice et de rigueur. Alors ils résolurent de se défendre et un complot se forma à l'instigation d'un homme honoré, influent, nommé Susan, de qui la fortune s'élevait, disait-on, à plus de dix millions de maravédis. Il réunit dans sa maison quelques amis dont il était sûr et parmi lesquels on comptait deux ecclésiastiques et plusieurs grands officiers de la couronne, tels que le gouverneur de Triana, Juan Fernández Abolafio, le Capitaine de justice et fermier des douanes royales, son frère le licencié Bernáldez, Bartolomé Torralba et le riche Samuel Sauli. Quand ils furent assemblés dans le plus grand mystère, Susan leur représenta qu'ils étaient les citoyens les plus respectés et les plus aimés de Séville et que le devoir leur incombait de se solidariser pour défendre leurs personnes et leurs biens contre les attaques de l'Inquisition. Et qui oserait prendre la défense des innocents injustement accusés si des hommes dans leur situation et de leur valeur morale n'en trouvaient pas le courage? Il fallait recourir à la force, puisque les représentations mesurées restaient inutiles. En conséquence, il fut convenu que chacun des conjurés s'assurerait d'un certain nombre d'hommes d'armes, se pourvoirait de munitions et d'argent comptant afin de répondre de la belle manière aux citations et aux attaques du Saint-Office.

Malheureusement, Susan avait une fille d'une beauté si extraordinaire qu'on devait la surnommer plus tard « la *Hermosa Hembra* » (la Belle Courtisane). Un Castillan, de qui elle était la maîtresse, se trouvait dans la maison de Susan la nuit même où s'y assemblèrent les conjurés. Sous l'empire de quelles suggestions la jeune femme résolut-elle de dénoncer son propre père? Le lendemain, elle révélait le complot aux Inquisiteurs.

Sur l'heure, Susan et ses compagnons furent arrêtés, enfermés dans les cellules du couvent de Saint-Paul, qui servait de prison, et traduits devant le Saint-Office. Accusés d'apostasie et d'hérésie — on ne pouvait ouvertement arguer d'autres griefs — ils furent jugés, condamnés, relaxés et remis au bras séculier chargé de faire exécuter la sentence de mort prononcée contre eux.

Entourés de hallebardiers, en armes, les patients traversèrent en une parade lamentable cette Séville où ils jouissaient de l'affection et du respect, sous les regards consternés d'une population blême de peur. Après une longue cérémonie et un interminable sermon prononcé par Ojeda, les relaxés furent conduits hors ville, dans la plaine de Tablada. Des bûchers y avaient été dressés ; on les y attacha, et la flamme monta lentement comme si elle se délectait à prolonger un supplice si horrible que l'enfer n'en invente pas de plus affreux.

Ce fut le premier *auto de fe* célébré à Séville, où périrent des hommes considérables, respectés et qui n'avaient rien de commun avec des hérétiques. La pureté de leur foi ne pouvait être suspectée, mais ils avaient commis le crime irrémissible de s'insurger contre la tyrannie du Saint-Office.

Ojeda n'assista pas deux fois à un pareil triomphe de ses idées. Quelques jours plus tard, il mourait subitement, première victime de la peste qui s'abattit sur le Sud de l'Espagne, comme si la vengeance de Dieu se fût appesantie sur cette terre de lumière et de délices transformée par la main des hommes en une vallée de larmes et de désolation.

A la suite de cette exécution, le menu peuple s'émut à son tour La vue des bûchers qu'il avait aidé à dresser le terrifia; il frémit d'horreur devant les cadavres déterrés et profanés. Des cris déchirants s'échappèrent des cachots du Saint-Office et montèrent jusqu'à Isabelle. Touchée de compassion, tourmentée par des scrupules, elle ordonna d'arrêter les procédures en cours. Certes, elle ne mettait pas en doute le droit de châtier les relaps et d'obliger les infidèles à une conversion qui leur assurait le salut éternel; mais était-il licite de s'approprier les biens des condamnés et surtout des réconciliés?

Connaissant le caractère de Ferdinand, n'osant s'en rapporter à ses conseillers ordinaires, Isabelle écrivit au Pape Sixte IV avec qui, depuis son avènement et surtout depuis les pourparlers relatifs à l'Inquisition, elle était en correspondance active.

Des plaintes contre le Saint-Office étaient déjà arrivées jusqu'au

Souverain Pontife, adressées par les Juifs et aussi par les *conversos* qui, au péril de leur vie, avaient fui d'Espagne et s'étaient réfugiés en France, en Allemagne et en Italie. D'abord il en avait été fort ému, et avait adressé des remontrances aux Inquisiteurs de Castille : « La bulle de confirmation, écrivait-il, datée du 29 janvier 1482, lui avait été arrachée par surprise et s'il ne déposait pas les deux Inquisiteurs de Séville qui lui ont été signalés comme ayant condamné des innocents, c'était uniquement par respect pour les rois Ferdinand et Isabelle. »

Tandis qu'il réprimandait ainsi les Inquisiteurs, Sixte IV répondait à la lettre de la Reine (23 février 1483). Tout en ajoutant foi à l'assurance que lui donne la souveraine de n'obéir à aucun mobile intéressé, il déclare ne pouvoir faire des vœux en faveur de l'Inquisition d'Espagne. Puis, il annonce la nomination de l'Archevêque de Séville, Don Inigo Manrique, comme juge suprême au nom du Saint-Siège avec mission de décider en cas d'appel contre les sentences rendues par les Inquisiteurs royaux. Dans un autre bref (2 août 1483), le Pontife blâme les excès de rigueur du Saint-Office, prend sous sa protection les hérétiques repentants, réclame pour eux l'indulgence, même après le *délai de grâce*, et invite les souverains à leur laisser la paisible possession de leurs biens. A la suite de ce désaveu, quelles influences les Rois et le Saint-Office firent-ils agir en cour de Rome ? Quoi qu'il en soit, le 23 février suivant, le Pontife adressait aux Rois un bref très bienveillant dans lequel il les autorisait à établir en Espagne une cour suprême et, peu après, le 25 mai, il renouvelait son approbation, exhortait les souverains au zèle en matière de foi, leur rappelait que Jéhu avait consolidé son empire en détruisant l'idolâtrie et leur promettait qu'ils recevraient la même grâce. Dieu, qui leur avait donné plusieurs victoires sur les Mores, les récompenserait de leur piété et de la pureté de leur foi. Il ne s'en tint pas là. L'Archevêque Manrique n'ayant pas pris l'autorité souhaitable et les appels continuant d'affluer devant la chancellerie du Saint-Siège, Sixte IV, d'accord avec les souverains, nommait le Dominicain Tomas de Torquemada Grand Inquisiteur de Castille et d'Aragon (17 octobre 1483) avec pouvoir de choisir les juges chargés de faire exécuter ses ordres.

Tomas de Torquemada, le nouvel élu, était né à Valladolid en 1420 et descendait d'une famille noble et puissante. Entré dans l'ordre des Dominicains, il compléta au couvent de Saint-Paul ses études en philosophie et en théologie et, nommé directeur, y professa le droit canon jusqu'au jour où il fut nommé Prieur du Monastère de Sainte-Croix de

Ségovie. Dès son entrée en religion, il s'était distingué par sa piété, son savoir et son zèle. Austère, il ne mangeait jamais de viande, ne portait aucune étoffe de fil sous sa robe de bure et observait strictement le vœu de pauvreté. Il devait son ascendant non seulement à sa réputation de sainteté, à la rigidité de sa vie, au sévère ascétisme qu'il professait au milieu du relâchement monacal, mais aussi à une éloquence enflammée et persuasive.

A dater de sa nomination, quatre tribunaux nouveaux sont installés à Séville, Cordoue, Jaén et Villareal. Sans délai, le Grand Inquisiteur dépose les Inquisiteurs de Tolède, Valladolid, Avila et Ségovie nommés par le Pape, convoque les évêques qui témoignent d'une soumission aveugle à ses volontés, accroît son pouvoir en s'attribuant la présidence de la Cour suprême (1484) et s'occupe de donner au Saint-Office une règle qui s'appliquera dans tout le royaume.

Un premier code de procédure composé en 1320 par le Dominicain frère Bernard Gui, avait été comme la base du « *Directorium inquisitorium* » élaboré par Nicolas Eymeric, Grand Inquisiteur d'Aragon. C'est au *Directorium* que Torquemada emprunta les premiers articles de ses *Instructions*, qu'emploieront les Inquisiteurs pendant plus de trois cents ans après sa mort. On ne peut lire sans frémir les vingt-huit articles dont il se compose ni sans être surpris par l'aberration des moines qui, de bonne foi, se considèrent comme des apôtres de charité. A leurs yeux, l'amour du prochain se manifeste dans les efforts accomplis pour sauver les hommes de la damnation éternelle, et s'ils pleurent sur les malheureux qu'ils livrent au bûcher, ils exultent à la pensée qu'en brûlant quelques hérétiques, ils sauvent des centaines d'âmes de la contagion et leur évitent à jamais la fin de l'enfer. Et telle est l'ardeur de leur foi et la sincérité de leur fanatisme qu'aucun moyen, si répréhensible soit-il, ne leur paraît devoir être écarté alors qu'il s'agit d'arriver à leurs fins suprêmes.

Exaltés jusqu'au délire, ils perdent tout sens de justice et d'équité et demandent des armes à la ruse et à la duplicité. Arrivés à un tel état mental, la pensée de brûler par mégarde un innocent ne devait guère troubler les Inquisiteurs. Dans le *Directorium*, Pregna montre avec quelle sérénité d'âme un Inquisiteur doit considérer une pareille erreur :

« Après tout, si une personne innocente était condamnée, elle ne devrait pas se plaindre d'une sentence fondée sur des preuves suffisantes, alors que ses juges ont ignoré ce qui était caché. Si de faux témoignages le condamnent, l'innocent recevra son arrêt avec résignation et se réjouira de mourir pour la vérité. »

A peine Torquemada a-t-il assuré l'exécution de la procédure contenue dans ses Instructions que commence une ère de persécution atroce. Elle durera dix-sept ans. Le peuple castillan est fier et des insurrections éclatent dans différentes villes, mais elles sont aussitôt réprimées par la justice civile mise à la disposition du Grand Inquisiteur. Alors c'est la terreur, le mépris de toutes les libertés, à commencer par la plus précieuse de toutes, la liberté de conscience. C'est la suspicion, la délation. Il est raconté dans le *Schebet Jehuda* que le samedi un Inquisiteur de Séville, monté sur la terrasse du couvent de Saint-Paul, notait les cheminées où n'apparaissait aucune fumée à l'heure de la préparation des repas. Ainsi se dénonçaient les judaïsants qui pratiquaient encore la loi du sabbat.

En 1485, Torquemada avait ajouté à ses Instructions un article concernant la confiscation des biens des condamnés et donnait ainsi la mesure des iniquités qui lui paraissaient justes. Au terme de ce nouvel article, la confiscation peut avoir un effet rétroactif et dater non du jour de la condamnation, mais de celui où la première offense a été commise. En conséquence, des biens aliénés avant la condamnation par transaction parfaitement régulière seront considérés comme propriété du Saint-Office sans tenir compte des intermédiaires qui les ont acquis de bonne foi et ignorant le danger auquel étaient exposés leurs cocontractants. Enfin l'accusation d'hérésie pouvant être portée contre des morts et les biens de ces derniers, incapables de se défendre, confisqués au détriment de leurs héritiers directs au profit de l'Inquisition, nul ne peut se prévaloir de son zèle religieux et de la pureté de sa foi pour échapper aux rigueurs d'un tribunal qui punit dans les descendants les prétendus crimes des pères. On conçoit quels bouleversements produisirent les Instructions de Torquemada. On cessa de vendre, on cessa d'acheter, les revenus de la couronne et de l'épiscopat tarirent subitement comme une rivière dont on aurait détourné le cours. Les protestations furent si violentes et partirent de si haut que le Grand Inquisiteur fut contraint de revenir sur ses ordres et de déclarer que le Saint-Office ne rechercherait pas au delà de l'année 1479 les transactions consenties avec des personnes soupçonnées ou convaincues d'hérésie.

Torquemada ne s'acharnait pas seulement sur les êtres humains ; dans son fanatisme aveugle, les manifestations de la pensée lui étaient également suspectes. A ses yeux, l'œuvre devait être digne de l'ouvrier. C'est ainsi que beaucoup plus tard, en 1490, il ordonna de brûler, sur la place publique, plusieurs manuscrits hébreux de la Bible.

Puis, exalté par cet *auto de fe* d'un nouveau genre, il commanda de livrer aux flammes plus de 6 000 manuscrits traitant d'art et de science orientale, sous prétexte d'hérésie et de sorcellerie. Le sacrifice de trésors inestimables fut imposé à toutes les villes du royaume. Salamanque, le grand centre universitaire du XVe siècle, perdit ainsi une bibliothèque admirable. L'Inquisition prétendait encore soumettre à la censure les livres que l'on commençait à imprimer. Isabelle, qui tenait de son père un goût passionné pour les manuscrits et qui avait exonéré des droits de douane les livres importés de l'étranger, intervint et empêcha cet empiétement sur le pouvoir royal.

Malgré le caractère religieux dont il était revêtu, Torquemada, objet de la haine publique, eût été assassiné s'il n'eût vécu sous la garde de 50 cavaliers et de 200 fantassins, en outre des familiers qui ne le quittaient pas. Grâce à cette protection et à une police secrète organisée avec une habileté sans pareille, il eut le loisir de transformer l'Espagne en un champ de torture et de désolation. Les prisons étaient encombrées et les dépenses inhérentes à l'entretien des prisonniers si onéreuses qu'il fallut alléger le fardeau. Dans ce but, Torquemada conseilla aux souverains de faire bâtir dans les districts où siégeait le Saint-Office de grandes constructions quadrangulaires divisées en petites maisons (*casillas*) où les pénitents condamnés à un emprisonnement de longue durée exerceraient leur métier, gagneraient leur vie et déchargeraient ainsi l'État des frais de leur nourriture. Chacun de ces *pénitenciers*, de là vient ce terme, serait pourvu d'une chapelle.

Dans son ensemble, la persécution eut un résultat désastreux. Elle écrasa une population industrieuse, vaillante, apte aux affaires, et anéantit sans compensation des richesses immenses. Les confiscations elles-mêmes n'eurent pas le fruit qu'on en attendait, et, à ce point de vue, Ferdinand dut éprouver une déception amère, juste châtiment de sa cupidité. Les Inquisiteurs établirent une procédure si coûteuse, payèrent si cher les délateurs, et, sous prétexte de frapper l'imagination du peuple, vécurent avec tant de luxe et montrèrent tant d'ostentation, que les biens confisqués à cette époque couvrirent à peine les frais des procès. La fortune des condamnés, sur laquelle on avait compté pour payer les armements contre Grenade, se fondit comme neige à cette flamme d'injustice qui a détruit de nos jours le milliard des congrégations.

Les siècles passent, les hommes changent, mais ils sacrifient aux mêmes intérêts et succombent aux mêmes tentations.

CHAPITRE VIII

LA PUISSANCE MORE EN ESPAGNE

RAPIDITÉ DE L'INVASION. ‖ BATAILLE DU GUADALETE. ‖ MOUSA NE S'ARRÊTE QU'AUX PYRÉNÉES. ‖ DÉFAITE DE POITIERS. ‖ L'IBÉRIE DIVISÉE EN SIX CAPITAINERIES. ‖ ABDER RAHMAN Ier FONDATEUR DE LA DYNASTIE DES OMEIYADES. ‖ FONDATION DU KHALIFAT DE CORDOUE. ‖ RÈGNE GLORIEUX D'ABD ER RAHMAN III. ‖ LA MOSQUÉE DE CORDOUE. ‖ MEDINET EZ ZAHRA. ‖ L'UNIVERSITÉ DE CORDOUE. ‖ LA BELLE VALADATE LUTTE DE SAVOIR AVEC LES MAITRES. ‖ PROSPÉRITÉ DU ROYAUME MUSULMAN. ‖ LA PUISSANCE DES MORES EST A SON APOGÉE PENDANT LA SECONDE PARTIE DU Xe SIÈCLE. ‖ EL MANSOUR SACCAGE SANTIAGO DE COMPOSTELA. ‖ LE CID CAMPEADOR. ‖ LES ALMORAVIDES. YOUSOUF LE GRAND. ‖ LA DYNASTIE DES ALMOHADES. ‖ VICTOIRE DE LAS NAVAS DE TOLOSA (1212). ‖ LIMITES DU ROYAUME DE GRENADE VERS LA DEUXIÈME PARTIE DU XVe SIÈCLE. ‖ GRENADE CAPITALE DES NASSERIDES. ‖ L'INFLUENCE DES MORES SUR LES CHRÉTIENS D'ESPAGNE.

ISABELLE a repoussé l'envahisseur portugais, assuré sur sa tête la couronne de Castille et dicté à l'ennemi vaincu un traité de paix. Elle a restauré l'ordre dans un pays déchiré par les factions, réhabilité la justice, imposé le respect des lois, rétabli les communications sur les chemins coupés par le brigandage. Grâce à une administration rigide, la situation financière, si obérée à son avènement, s'est améliorée et les revenus du domaine royal vont bientôt permettre d'entretenir une bonne armée et de construire des navires de guerre capables de défendre les côtes et de se mesurer avec la flotte musulmane.

Mais quel était l'état politique et social de cet Empire more à qui, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, Isabelle brûlait de s'attaquer ? Un regard en arrière permettra d'apprécier l'importance de l'œuvre qu'elle devait mener à bonne fin.

L'invasion étrangère, on s'en souvient, avait été rapide et totale. En trois ans, l'Espagne avait été soumise du Sud au Nord, de la Médi-

terranée à l'Océan presque sans coup férir. Il semble que la soudaineté de l'attaque ait frappé les Goths de terreur et qu'ils n'aient point compris tout d'abord l'importance de la tragédie dont ils étaient les victimes.

Vingt et un ans plus tard (732), un chef arabe déjà maître de Narbonne, d'Avignon et de Bordeaux, marche sur Tours et vient briser sa cavalerie légère contre les guerriers de Charles-Martel, « aux armes pesantes, au cœur vigoureux et aux mains de fer ».

On sait quelle fut la retraite : une fuite désordonnée. Les Africains repassèrent la mer, rappelés par une révolte parmi les peuples tributaires, tandis que les Arabes s'établissaient dans les plus belles provinces de la Péninsule.

Nulle part ils ne goûtèrent mieux les plaisirs de la conquête que dans la région enchanteresse comprise entre la Méditerranée et la Sierra de Guadajama arrosée par le Tage, le Guadiana et le Guadalquivir.

L'ensemble de l'Ibérie avait été divisé en six capitaineries gouvernées par des Valis au nom du Khalife de Damas, chef suprême de l'Empire, dépositaire d'un pouvoir quasi divin, au titre fort contestable de successeur de Mahomet. Les premiers princes qui s'affranchirent de cette domination furent les Omeiyades (755). Le fondateur de la dynastie, Abd er Rahman I[er], avait échappé au massacre de sa famille ordonné par l'usurpateur abbaside, El Jeffah (le boucher) (750). Il erra, fugitif et pauvre, pendant cinq années et atteignit enfin la terre d'Espagne où il fut accueilli par les guerriers qui avaient gardé le souvenir de ses aïeux. On place sous son règne la déroute héroïque de Roncevaux, l'un des beaux épisodes de nos chansons de gestes (777).

« Le jour de Roncevaux fut un jour de deuil pour vous, ô hommes de France, parce que la lance du roi Charles fut brisée en deux. »

Trente ans plus tard, Louis le Débonnaire, plus heureux que son père, affranchit le comté de Barcelone qui se constitua sous Wilfrido el Velloso ; mais, à partir de cette époque, aucun monarque étranger n'offrit aux Chrétiens l'aide de ses armées, et les Omeiyades jouirent d'une tranquillité qui leur permit de fonder en paix le beau Khalifat de Cordoue.

Les règnes glorieux des successeurs d'Abd er Rahman, la durée presque trois fois séculaire de leur dynastie (755-1031), les transmissions paisibles du pouvoir montrent que leur autorité était fondée sur

des bases solides : l'affection de leurs sujets et la crainte qu'ils inspiraient à leurs adversaires. Les seules difficultés qu'ils eurent à vaincre leur furent suscitées par des compétiteurs jaloux qui, employant la ruse ou la force, détachèrent des lambeaux de l'empire.

Abd er Rahman III hérite le pouvoir à vingt et un ans. Courageux, opiniâtre, intelligent, il rétablit l'ordre dans le pays, oblige ses vassaux rebelles à restituer les territoires dont ils se sont emparés. A peine maître chez lui, il s'attaque aux Chrétiens devenus audacieux et reconquiert les villes enlevées par ses prédécesseurs. Son armée est composée en partie de mercenaires bien payés, tandis que sa garde, formée de 12 000 hommes parmi lesquels on compte un tiers de Chrétiens, comprend la fleur de la chevalerie.

En 929, Abd er Rahman s'arroge le titre de Khalife et prend le nom de *En Nasir ed din Chah* (le Défenseur de la Foi). La terre ne lui suffit pas ; sa marine parcourt la mer, de Cadix jusqu'à Tarragone, afin de défendre la côte contre les incursions des pirates barbaresques ; il bat les flottes musulmanes de l'Égypte et de Tunis et ouvre les ports du royaume au commerce du monde connu. En fait de générosité et de magnificence, il ne le cède à aucun prince de son temps. Quelques siècles plus tard, les Médicis ne se montrèrent ni plus lettrés, ni plus artistes, ni plus magnanimes. Il bâtit des ponts, des aqueducs, des quais, des fontaines qui rivalisent en beauté avec les ouvrages d'art légués par les Romains ; ses villes s'enrichissent de mosquées, de palais, d'hôpitaux qui en rendent le séjour digne de sa renommée. Il agrandit l'incomparable mosquée de Cordoue commencée par le premier des Omeiyades sur l'emplacement d'un temple de Janus (785). Les arcs innombrables de ses longues galeries portent sur des colonnes précieuses arrachées aux temples antiques ; elle est éclairée par des milliers de lampes de verre émaillé serti dans des montures de filigrane d'or ; des piliers placés près du mirrhab sont revêtus d'or et de lapis, tandis que les genoux des fidèles polissent un dallage d'argent. Les portes de bronze ciselées qui ferment la grande cour des orangers rappellent celles des palais élevés par les rois asiatiques.

La ville, que baignent les eaux du Guadalquivir descendues de la Sierra Morena, se signale au loin par ses monuments de marbre rose et blanc et par ses minarets revêtus d'or martelé dont les facettes scintillent au milieu des jardins enchanteurs. Les habitations particulières, dont le plan rappelle celui des maisons de Pompéi, déploient leurs galeries spacieuses autour de cours plantées d'arbres et d'arbustes précieux. Le palmier à dattes, apporté de Syrie et acclimaté

par le fondateur de la dynastie, y balance sous la brise son panache ondoyant ; le grenadier y sème la verdure sombre de la note pourpre de ses fruits vernis ; des fleurs rares charment le regard et embaument de leurs senteurs voluptueuses l'atmosphère calme. En arrière des portiques du *patio*, des salles voûtées, ornées de mosaïques, surchargées d'arabesques où se mêlent l'or, la pourpre et l'azur, rappellent par leur splendeur les demeures merveilleuses des maîtres de Bagdad. La magie de l'art oriental se déploie dans la cité de la beauté : Medînet Ez Zahrâ, bâtie non loin de Cordoue par le grand Khalife pour satisfaire le caprice d'une favorite de qui la ville reçut le nom de « Fleur d'oranger ». Ses palais enrichis de pierres précieuses, dépouilles des empires, ses portes d'ivoire et de cuivre poli, ses belles fontaines, sa ménagerie d'animaux étrangers, ses volières d'oiseaux rares au milieu des bosquets d'amandiers et de citronniers, réalisaient le rêve d'une femme orientale à qui l'on avait voulu rappeler le charme et la beauté de sa patrie.

Les poètes *nourris de miel et de rosée* qui connurent Cordoue dans sa splendeur, alors qu'elle comptait plus de 200 000 habitants, la chantent en des termes qui témoignent de leur juste enthousiasme :

« Cordoue est la fiancée de l'Andalousie. Ses ornements charment les yeux et ils éblouissent la vue. Sa longue lignée de sultans est sa couronne de gloire ; son collier est formé des perles que les poètes ont cueillies sur l'océan du langage ; les hommes de science, les maîtres de tous les arts et de toutes les industries sont comme les bordures qui ornent ses vêtements. »

Le bien-être des habitants, la richesse, la beauté des constructions ne témoignent pas seuls de la magnificence d'Abd er Rahman.

Les jouissances de l'esprit, le culte des plaisirs intellectuels ne sollicitent pas en vain sa protection. Il ouvre des collèges où affluent des écoliers venus d'Espagne, de France, d'Italie, de Germanie, des Iles Britanniques pour y recevoir l'enseignement de professeurs choisis parmi les maîtres de la science persane ou arabe, enseignement que l'on ne trouverait nulle part en Europe ; il assiste aux leçons et encourage les étudiants par sa présence ; il commente devant eux les textes, fait traduire en arabe des milliers de manuscrits coptes, chaldéens et persans, et, de ces ouvrages sans prix, forme la plus belle bibliothèque qui soit au monde.

La chirurgie, la médecine sont pratiquées et enseignées avec fruit dans les chaires de Cordoue. Tandis que l'Europe chrétienne

croit que la terre est plate, les leçons de géographie y sont données à l'aide de cartes tracées sur une sphère ; des mathématiciens y déterminent la durée de l'année, y démontrent l'obliquité de l'écliptique ; des astronomes y découvrent les taches du soleil.

Les femmes, elles-mêmes, s'adonnent à l'étude de la littérature et de la science ; elles disputent aux jeunes gens les prix d'éloquence et de poésie; la fille du Khalife Mohammed, la belle Valadate, lutte de savoir avec les maîtres. D'autres dames musulmanes s'occupent de mathématiques, de législation et d'histoire. Admirable libéralisme dans une société et à une époque où la femme passe pour opprimée et où son rôle semble uniquement réduit à plaire.

Alors que les petits royaumes chrétiens de l'Espagne végétaient dans la pauvreté, comment les Omeiyades avaient-ils pu conduire leur pays au degré de prospérité indispensable à l'exécution d'œuvres aussi coûteuses? Vainqueurs, ils attiraient dans leur orbite tous les astres errants et profitaient de leur éclat; puis la reconquête, commencée dès la fin du VIIIe siècle dans des conditions extrêmement précaires, avait remis les Chrétiens en possession du Nord de la Péninsule et de régions montagneuses, froides, généralement peu fertiles, tandis que les meilleures provinces restaient aux mains des Musulmans. Enfin les conquérants, fils de contrées brûlantes où aucune végétation ne peut vivre sans eau, avaient introduit en Espagne d'excellentes méthodes d'irrigation et couvert le pays d'un réseau de canaux qui y portaient la fertilité. Auprès de ces excellents agriculteurs, le paysan de Biscaye et de Galice n'était qu'une pauvre bête de labour dont l'opiniâtreté dans le travail restait la qualité dominante.

Cultivé à miracle, le royaume des musulmans avait fourni aux Khalifes les revenus considérables nécessaires à l'exécution de leurs projets. Outre un droit d'un cinquième prélevé sur le butin de guerre et un impôt d'un septième sur les revenus agricoles, les monarques touchaient une dîme sur les produits du commerce, une taxe de capitation sur les Chrétiens et les Juifs et une redevance sur le transport des marchandises. Les mines d'or, de fer et de manganèse leur appartenaient en propre ; les domaines propriétés de la couronne et sur lesquels on cultivait des denrées de grand prix, telles que la canne à sucre, la soie, le safran, le coton et le lin, étaient également la source de revenus considérables. Certaines industries, par exemple la fabrication de la soie, des velours et des draps, la préparation des cuirs, avaient acquis une réputation universelle et trouvé des débouchés dans le monde entier. Les revenus ne se seraient pas élevés,

sous Abd er Rahman, à moins de cent cinquante millions (huit millions de *mitcales* d'or). Peut-être cette évaluation est-elle exagérée; en tout cas, les sources de revenus étaient nombreuses et abondantes.

Les gloires d'un règne magnifique qui dura cinquante ans, les triomphes, les honneurs, Abd er Rahman les avait connus durant son Khalifat. Et pourtant, à la fin de sa longue vie, il déclarait qu'il n'avait vécu que quatorze jours sans éprouver un chagrin ou ressentir une peine.

« O homme, ne mets pas ta confiance en ce monde ! »

Sous le règne de El Hakem II (961-976), un prince studieux, épris de science, et de Hicham II (976-1006), fils et petit-fils d'Abd er Rahman, le gouvernement est exercé par leur hâdjib, le célèbre El Mansour, une sorte de maire du palais qui porta la puissance militaire du Khalifat à son apogée.

El Mansour proclame la guerre sainte, envahit les territoires des princes chrétiens qui se sont avancés jusqu'au-dessous du Duero et de l'Èbre, les met à feu et à sang, traverse Léon, occupe la Corogne, pousse jusqu'à Santiago de Compostela dont il détruit la cathédrale, et revient en Andalousie traînant des milliers de captifs chargés, entre autres dépouilles, des cloches de la basilique. El Mansour mourut en 1002. S'il eût vécu, le nom des chrétiens eût disparu de la Péninsule.

« Il fut enterré en enfer ! » écrit un historien.

Après lui, la puissance musulmane déclina; trop de compétiteurs se disputaient le pouvoir.

Profitant de l'affaiblissement qu'amène la discorde, les Chrétiens reprennent l'offensive. Alfonso VI (1073-1108), qui a réuni le trône de Castille à celui d'Aragon, contraint les petits princes musulmans à lui payer tribut et devient l'arbitre de leur destinée.

A cette époque vécut le fameux Don Rodrigo Diaz de Bivar, surnommé le *Cid Campeador* (vers 1040-1099), dont les prouesses servirent de thème aux aèdes qui, les premiers, écrivirent en langue castillane. Il est le héros sans pareil, l'idole du peuple, l'ami des saints, le symbole de l'honneur, de la bravoure et de la fidélité. Les anges l'assistent, saint Jacques vient à son aide dans la bataille et rend invincible son épée, la fameuse Tizona. Le Cid de l'histoire ressemble-t-il à celui du poème? Respectons les belles légendes.

Sous Alfonso VI, les Chrétiens victorieux avaient atteint les rives du Tage. Les Mores comprirent le danger et, faute d'union, ils appelèrent à leur secours les tribus berbères des Almoravides (Moines gardiens des frontières (1090-1147). Leur chef, Yoûsouf le Grand, mit les plaideurs d'accord en s'emparant du pouvoir. Il y avait soixante ans que la dynastie des Omeiyades (1031) s'était éteinte dans les discordes et les guerres civiles.

Yoûsouf était une sorte de puritain, dur à ses soldats comme à lui-même. A la tête d'une armée disciplinée, il battit Alfonso VI, roi de Castille, à Zalaka, près de Badajoz (1086), et reconquit presque tous les territoires dont les Chrétiens s'étaient emparés depuis un siècle. Il ne s'en tint pas à ces triomphes militaires. Persécuter les Chrétiens et les Juifs, proscrire les arts et les sciences sous prétexte que le Koran les ignore, qu'ils amollissent les âmes et débilitent les esprits, lui semblait une œuvre de rénovation, et il l'accomplit avec le zèle d'un fanatique et la rigueur d'un justicier impitoyable. Après sa mort, les Berbères se relâchèrent des pratiques religieuses qu'il leur avait imposées, ils succombèrent aux délices de la vie andalouse et opposèrent une résistance molle aux incursions d'Alfonso, roi d'Aragon, dit *el Batallador*, qui, cinquante ans plus tard, ravagea le pays jusqu'à la Méditerranée.

Les Chrétiens n'étaient pourtant pas les ennemis les plus redoutables des Almoravides. D'autres hordes franchirent le détroit, prirent sans coup férir Algésiras, Cadix, Malaga, Séville, Valence, et substituèrent la dynastie des Almohades (Unitaires) (1157-1212), à celle des Almoravides. Dans la première partie du XIIe siècle, l'Espagne musulmane devint entre leurs mains une province africaine.

Les Chrétiens avaient été battus à la bataille de Alarcos. Pedro II (1196-1213) de Aragón et Alfonso VIII, roi de Castille (1188-1214), unis dans un même sentiment de haine contre l'étranger, sollicitèrent du Souverain Pontife l'autorisation de proclamer la croisade contre l'Infidèle. Des chevaliers de toutes les nations accoururent à l'appel des princes. Le choc des deux armées eut lieu dans la plaine de Las Navas de Tolosa (16 juillet 1212). Vigoureusement disputée, la victoire resta aux Chrétiens. Ils en conçurent un si légitime orgueil que cette journée a gardé dans l'histoire de la reconquête une renommée légendaire. Si l'on croit Alfonso VIII, 195 000 infidèles y auraient péri et elle n'aurait coûté aux Chrétiens que 25 hommes. La disproportion de ces chiffres ne supporte pas la critique. Les Musulmans ne pouvaient mettre en ligne les 195 000 hommes qu'ils sont censés avoir

perdus, et l'exagération même de l'évaluation du vainqueur doit être considérée comme un témoignage de sa joie et peut-être aussi de sa surprise. En vérité, la bataille de Las Navas de Tolosa eut des conséquences décisives en ce sens qu'elle mit fin à la domination des Almohades, consacra la libération définitive du Nord et du Centre de l'Espagne et prépara la reprise de Cordoue (1236), de Murcie (1243), de Jaén (1246) et de Séville (1248).

Vers la seconde moitié du XVe siècle, le royaume de Grenade, tout ce qui reste de l'Empire des Mores en Espagne, resserré dans des limites relativement étroites, s'étend de Gibraltar à la Sierra Nevada, d'Almería à la Méditerranée. Ses frontières se déroulent sur un pourtour de cent quatre-vingts lieues environ.

Bien que tributaire de la couronne de Castille, il constitue encore une puissance considérable, défendue par une ceinture de places fortes et de châteaux, riche en argent et en soldats et dont on ne peut espérer la chute que de la dissension de ses chefs et de l'union des princes chrétiens.

Depuis l'avènement des Nassérides et la prise de Jaén, Grenade était devenue la capitale de la nouvelle dynastie musulmane. Située presque au centre d'un territoire riche en vallées fertiles, en jardins et en gras pâturages, elle dressait au pied de la Sierra Nevada ses murs rouges, crénelés, hérissés de mille et trente tours; sept portes fortifiées en fermaient les entrées. Il semble que peu d'années après son élévation au rang de capitale, elle comptait une population de 200000 habitants composée en grande partie de réfugiés ou de musulmans expulsés des villes d'Andalousie tombées aux mains des Chrétiens depuis un siècle. Cinquante mille guerriers obéissaient à ses monarques, sans compter ceux que pouvaient fournir les contingents appelés en cas de guerre.

Sur une haute éminence naturelle qui dominait la ville et, très au loin, une plaine magnifique, les maîtres de Grenade avaient construit l'Alhambra, Médînet el Hamrâ, ou la *Cité Rouge* dont la beauté et la richesse décorative faisaient l'admiration des visiteurs.

« La légère architecture de cet édifice, dont les ruines charmantes sont encore le plus grand attrait d'un voyage en Espagne, montre combien l'art moresque avait prospéré depuis la construction de la mosquée de Cordoue. Ses colonnades et ses portiques gracieux, ses dômes et ses voûtes étincelantes d'or et de couleurs, qui, dans l'atmosphère transparente, n'ont rien perdu de leur éclat primitif, ses salles construites, semble-t-il, pour recevoir la brise

et les parfums des jardins, ses fontaines qui encore apportent leur fraîcheur dans ses cours désertes, manifestent le goût, l'opulence et le luxe de ses premiers maîtres.

« Les rues de la ville étaient étroites, entre de hautes maisons que couronnaient des tourelles ornées de stuc ou de marbre sculpté et dont les corniches de métal brillant scintillaient comme des étoiles à travers le sombre feuillage des bosquets d'orangers. L'ensemble était comparable à un vase émaillé enrichi de hyacinthes et d'émeraudes. »

Tels sont les termes enthousiastes dans lesquels les historiens espagnols décrivent l'admirable Grenade. La plaine ou Vega située en avant de la ville et où si souvent s'étaient rencontrés les Chrétiens et les Mores était d'une fertilité sans rivale, arrosée par le Xenil, irriguée et cultivée avec un soin pour ainsi dire pieux; un paradis terrestre conservé à l'homme après la punition de sa première faute. D'ailleurs, Grenade était renommée pour la vaillance de ses soldats levés dans les sauvages montagnes des Alpurajas, pour la patience laborieuse de ses cultivateurs, la véracité des citoyens et une probité commerciale au-dessus de l'éloge. D'après un écrivain musulman, la parole d'un marchand du bazar valait mieux qu'un contrat signé par un habitant d'une autre ville. Les auteurs arabes n'étaient pas seuls à louer les Grenadins :

« Travail more et foi espagnole suffisent pour faire un bon chrétien », écrit un évêque.

Les Omeiyades avaient apporté en Occident leur goût pour les sciences et les arts. La perte de Cordoue n'arrêta pas l'essor intellectuel de l'Espagne islamique. Non seulement les villes, mais les moindres bourgs suivant leur importance, furent dotés d'écoles, de gymnases, d'universités. Plus de soixante-dix bibliothèques existaient sur le territoire. Le catalogue des manuscrits arabes conservé à l'Escurial témoigne de l'étendue des connaissances et de la variété des disciplines.

La Giralda avait été sans doute le premier observatoire construit en Espagne. Après la prise de Séville, les savants qui se transportèrent à Grenade y fondèrent un centre célèbre d'études. Les mathématiques les captivent ; la géographie les attire ; ils explorent l'Asie et l'Afrique, rapportent des itinéraires et consignent leurs observations. Ils s'occupent de logique et de métaphysique avec succès. Aristote, commenté par Averroès, devient leur idole, et son autorité régira

leur enseignement pendant plusieurs âges. La médecine les passionne comme elle a intéressé les Juifs et la pharmacie s'enrichit de médicaments nouveaux importés d'Orient ; mais c'est la position relative et le lever des étoiles qui jouent un rôle décisif dans l'application des remèdes. En somme, si les Mores apprennent beaucoup, ils s'élèvent rarement jusqu'aux principes des choses, se perdent dans les détails et, de l'ensemble de leurs œuvres, se dégagent peu d'idées nouvelles. Les sciences occultes les séduisent davantage que les sciences rationnelles ; ils dépensent des existences et des fortunes à la recherche de l'élixir de longue vie et de la pierre philosophale. La magie nuisit au progrès de la physique, l'alchimie se développa à l'encontre de la chimie et l'astronomie se fit la servante de l'astrologie.

Le jugement que nous portons ainsi sur les Arabes, alors que des siècles se sont écoulés et que nous le dégageons d'un ensemble de connaissances qu'ils ignoraient, ne pouvait se présenter à la pensée de leurs contemporains. Même durant la dernière période de la puissance more en Espagne, le respect qu'inspirait leur civilisation était immense et général.

L'Ambassadeur de l'Empereur Frédéric II, de passage à Lisbonne, écrit à son maître que la science et la civilisation dont il a été le témoin à Grenade contrastent avec l'état des autres pays d'Europe qu'il a traversés.

Malgré l'état de guerre presque permanent et l'animosité entretenue par les passions religieuses confondues avec les nobles aspirations patriotiques, la culture des Espagnols se ressentit du voisinage des Mores. Aux premiers siècles de la reconquête, les *Mudejars* ou sujets musulmans des princes chrétiens avaient ouvert devant leurs maîtres les portes jusque-là fermées de l'Orient ; plus tard étaient venus les *Mozarabes* ou sujets chrétiens des musulmans. Ils s'étaient si bien identifiés avec l'Islam que longtemps après l'expulsion des envahisseurs ils ne parlaient et n'écrivaient que l'arabe, pensaient, se vêtaient et vivaient comme des musulmans, propageaient chez leurs coreligionnaires la civilisation où ils avaient été élevés. Ainsi s'expliquent, dans les arts des vainqueurs, l'adoption presque générale de formes et de décors empruntés à l'architecture des vaincus, dans la vie domestique de la noblesse l'introduction d'une jalousie sanguinaire et injustifiable en terre chrétienne, et, jusque dans le domaine de l'âme, la croyance à la prédestination spéciale que professent les sectateurs de l'Islam. Puis, si les Chrétiens et les Musulmans étaient souvent en guerre, il y avait aussi des périodes où les adversaires,

faisant trêve, se réunissaient dans des fêtes et des tournois où ils rivalisaient de magnificence et de courtoisie. En 1463, le Roi de Castille Enrique IV vint rendre visite à l'Emir de Grenade et fut reçu sous les draps d'or d'un magnifique pavillon tendu dans un jardin de la Vega. Après que les deux monarques eurent causé longtemps par l'intermédiaire de leurs interprètes et qu'ils eurent échangé de superbes présents, ils se séparèrent avec autant de marques de respect et d'amitié que s'ils eussent entrevu une paix perpétuelle entre leurs deux pays, et une brillante escorte d'honneur accompagna jusqu'à la frontière le souverain castillan. Les légendes, les ballades, les romances peignent d'ailleurs les chevaliers musulmans en des termes qui s'appliquent aussi sans effort au chevalier chrétien de la même époque. L'un et l'autre doivent être pieux, vaillants et courtois, rechercher les prouesses, posséder des dons poétiques, s'exprimer avec éloquence, chevaucher avec élégance un destrier, manier avec adresse l'arc et la lance. Tous deux savent, à la fin d'un tournoi où ils ont montré leur valeur, en oublier les fatigues et les périls dans des joutes poétiques, des discours amoureux et le récit de belles histoires chevaleresques. Tous deux sont également braves au combat et, dans la guerre de Grenade, nous relèverons de part et d'autre des traits d'héroïsme comparables aux exploits des preux légendaires.

Il était à prévoir que bientôt, lorsque s'engagerait la lutte suprême entre le Croissant et la Croix, entre deux monarchies, entre deux peuples rivaux, elle serait d'une âpreté sans pareille, digne des hommes nés pour la guerre, élevés à la guerre et résolus à la soutenir avec une égale ardeur.



CHAPITRE IX

LA GUERRE DE GRENADE. PRISE D'ALHAMA. DÉFAITE DE LOJA

MOULEI ABOU'L HASSAN REFUSE LE TRIBUT. || PRISE DE ZAHARA. || PONCE DE LEÓN ASSAILLE ALHAMA ET S'EN EMPARE. || CE FAIT D'ARMES EXCITE LA JALOUSIE DE FERDINAND. || IL DÉCIDE DE SECOURIR ALHAMA. || MAGNANIMITÉ DU DUC DE MEDINA SIDONIA. || MOULEI ABOU'L HASSAN LÈVE LE SIÈGE. || NAISSANCE DE L'INFANTE DOÑA MARÍA. || FERMETÉ D'ISABELLE. || ENTRÉE TRIOMPHALE DE FERDINAND DANS ALHAMA. || LE ROI RETOURNE A CORDOUE. || LE RENDEZ-VOUS DE LA *croisade* SOUS LOJA. || FERDINAND TRAVERSE LE XENIL Á ECIJA. || SON ERREUR STRATÉGIQUE. || MANŒUVRE D'ALI ATAR. || RETRAITE DE L'ARMÉE CHRÉTIENNE. || FERDINAND PUNI DE SA PRÉSOMPTION.

DEPUIS la fin de la guerre de succession, Ferdinand et Isabelle mûrissaient l'idée de conquérir Grenade sans entrevoir pourtant à brève échéance la réalisation de ce projet ambitieux, quand une insulte du Roi more, bientôt suivie d'une agression, vint les contraindre à prendre les armes. En 1466, Moulei Abou'l Hassan avait succédé à son père, Abou Nasr Sa'd. Guerrier vaillant, audacieux, très animé contre les Chrétiens, il ne rêvait que batailles et s'y était préparé en exerçant une armée de plus de 50 000 hommes. Ses archers jouissaient d'un juste renom et sa cavalerie légère était sans rivale. Quand, en 1476, il eut à recevoir Don Juan de Vera, l'Ambassadeur chargé de réclamer, selon l'usage, les 2000 pistoles d'or et les esclaves promis comme tribut annuel à la Castille, il répondit fièrement à l'envoyé des Rois :

« Dites à vos maîtres que les Rois de Grenade qui leur payaient tribut sont morts. Notre hôtel des monnaies ne frappe plus des pièces d'or ; il trempe des cimeterres et des fers de lance. »

Les Rois reçurent avec indignation cette réponse mais ils n'étaient point encore en état de relever le défi. Isabelle, aux prises avec les

graves difficultés de la guerre de succession, était retenue en Castille; quant à Ferdinand, il n'avait point hérité de son père le royaume d'Aragon et ne pouvait prêter à sa femme d'autre concours que celui de sa vaillance.

Enhardi par l'inertie apparente des Rois, Moulei Abou'l Hassan ne s'en tint pas à la menace ; à la fin de l'année 1481, il prit l'offensive. Durant une longue nuit de décembre, alors que se déchaînait un orage épouvantable, il assaillit Zahara, une petite forteresse située entre Ronda et Medina Sidonia que sa position sur un rocher à pic, baigné à sa base par le Guadalevin, semblait rendre inaccessible. Sa réputation était si bien établie que l'on avait coutume d'appeler une femme dont la vertu défiait toute attaque, une *Zahareña*. Mais encore les forteresses les plus sévères, à l'inverse de vertus rigides, demandent-elles à être surveillées, et Zahara était mal gardée, depuis longtemps on n'avait pas réparé ses murailles, son Alcaide, insouciant, négligeait les devoirs de sa charge.

La pluie, le vent, qui aveuglaient les sentinelles, favorisèrent l'escalade. En vain la garnison, surprise en plein sommeil, tenta de se défendre ; elle fut passée au fil de l'épée. La population inoffensive, les femmes, les enfants furent emmenés en esclavage à Grenade. On ne laissa dans la cité que les vieillards inutiles.

La nouvelle de ce désastre excita le vif mécontentement des Rois, et Isabelle ne fut pas seule à déplorer la perte de Zahara. Ferdinand y vit une insulte personnelle, cette ville ayant été reprise aux Mores par son grand-père. Des ordres furent donnés pour renforcer d'urgence les garnisons des places et châteaux de la frontière, et les préparatifs de guerre ne furent plus différés. Pendant qu'Isabelle organisait l'expédition, un grand seigneur andalou, Don Rodrigo Ponce de León, Marquis de Cadix, informé, par un espion qu'il entretenait auprès du Roi more, que la forteresse d'Alhama, située sur la frontière du royaume de Grenade, à huit lieues seulement de cette capitale, était mal gardée, résolut de tenter sur cette ville le coup de main qui avait réussi sur Zahara. La place d'Alhama dominait un plateau escarpé et semblait inexpugnable, elle aussi. Mais on la savait riche, aimée des Rois de Grenade qui y possédaient une belle résidence, gardienne d'une partie des trésors de l'État et, par conséquent, de bonne prise. Ses eaux jouissaient d'une grande renommée en raison de leur vertu curative, ses fabriques de draps étaient célèbres. Ponce de León ne se mit pas en frais d'imagination. Après avoir mandé au château d'Arcos, où il demeurait, ses amis : Pedro Enríquez, Adelantado

d'Andalousie, Don Diego de Merlo, Commandeur de Séville, Sancho de Avila, Alcaide de Carmona, et leur avoir communiqué son projet, il réunit 3000 cavaliers et 4000 fantassins et, le 28 février 1482, il se mit en route à leur tête. Quelques chevaliers furent seuls informés du but de l'expédition.

Afin de ne point éveiller l'attention, la petite armée marchait prudemment de nuit et se reposait le jour dans les bois. Quand on eut franchi la frontière, on redoubla de précautions. La troisième nuit, deux heures avant l'aube, on arriva sous les murs d'Alhama. Le ciel était obscur, la tempête faisait rage et couvrait tous les bruits de ses grondements. Moulei Abou'l Hassan n'avait pas été mieux secondé quand il avait surpris Zahara.

Les échelles furent dressées contre les murs de la citadelle, les escaladeurs s'élancèrent, quelques soldats les suivirent, tombèrent sur les veilleurs endormis, les massacrèrent ainsi que le corps de garde, et coururent ouvrir les portes au gros de la troupe qui, silencieuse, était montée par le chemin d'accès que l'on négligeait de garder. Ponce de León entra triomphalement dans la place, bannières déployées et trompettes sonnant. C'est ainsi qu'Alhama, réveillée en sursaut, apprit le succès des Chrétiens.

Sans perdre de temps, les habitants de la ville organisèrent la défense. Se précipiter vers la porte de la citadelle qui communiquait avec la cité, établir une solide fermeture de poutres derrière les battants, dresser une barricade à travers la rue qui lui faisait suite, fut l'affaire d'une heure à peine. Quand les assaillants, un peu réconfortés par un léger repas, voulurent avancer, ils durent enfoncer la porte et enlever la barricade sous une grêle de traits et de coups de feu. Vainement ils tentèrent de franchir cette zone dangereuse. Repoussés, les chefs chrétiens tinrent conseil. Puisqu'il était impossible de s'emparer d'Alhama, il fallait raser la citadelle et battre en retraite. Le Marquis de Cadix s'y opposa. Quoi qu'il en pût coûter, on réduirait la place à merci. Joignant l'exemple à la parole, il s'élança le premier sur la barricade, au cri de « *Santiago !* » et, entre Chrétiens et Musulmans, le combat reprit, acharné. Tandis que les Mores combattaient corps à corps et s'opposaient au progrès de l'attaque, du haut des terrasses les femmes accablaient les assaillants sous les projectiles. Chaque pouce de terrain était disputé avec un courage farouche. Les habitants d'Alhama combattaient pour leur vie, leur fortune, leur liberté ; les Chrétiens étaient résolus à conquérir, au prix des plus durs sacrifices, une ville dont la possession leur était précieuse

et sur laquelle ils s'étaient jetés sans assurer leur retraite ni garder leurs communications avec l'Andalousie. Enfin, les Espagnols l'emportèrent. Assaillis de toute part, les Mores se réfugièrent avec leurs femmes et leurs enfants dans la principale mosquée qu'ils défendirent encore du haut des minarets et des terrasses. Le feu qui, des portes closes, gagna les charpentes, mit un terme à une résistance héroïque. Les habitants d'Alhama qui avaient échappé aux flammes, ne voulurent pas survivre au désastre et se précipitèrent avec une fureur sauvage sur les armes de leurs adversaires. On fit très peu de prisonniers. La ville fut livrée aux soldats ivres de joie à la vue de l'or, des bijoux, des perles, des soies, des brocarts précieux accumulés dans le palais et au bazar. Pourtant les chefs préservèrent les magasins de vivres bien approvisionnés en grains, huile et denrées indispensables à l'entretien de la garnison, alors que l'on était si loin des pays chrétiens où l'on eût pu se ravitailler. Le premier soin du Marquis de Cadix avait été de délivrer les prisonniers chrétiens enfermés dans les donjons et employés aux plus dures corvées; le second fut de faire pendre sans délai aux créneaux de la citadelle un certain nombre de renégats qui, depuis quelques années, instruisaient les Mores des faits et gestes des Chrétiens et qui se croyaient à l'abri d'un châtiment sous la protection de la sévère forteresse. Les vainqueurs comprenaient mieux la vengeance qu'ils n'entendaient la miséricorde. Bien des siècles devaient s'écouler encore avant que la générosité du vainqueur fût considérée comme une vertu au lieu d'être tenue comme une preuve de faiblesse.

La nouvelle de la perte d'Alhama tomba dans Grenade comme un coup de foudre. Les Chrétiens maîtres de la seconde ville du royaume, et cela en une nuit ! Les Chrétiens victorieux, triomphants à huit lieues de la capitale !

« Le Roi more se promenait dans la cité de Grenade, depuis la porte d'Elvire jusqu'à celle de Bibarrambla.

« Malheur sur moi ! Alhama !

« Des lettres lui arrivèrent annonçant qu'Alhama était prise. Les lettres, il les jeta au feu, et le messager, il le tua.

« Malheur sur moi ! Alhama !

« Hommes, enfants et femmes pleurent une perte si grande. Elles pleurent toutes, les dames, tant que Grenade en possède.

« Malheur sur moi ! Alhama !

« Par les rues et les fenêtres, beaucoup de deuil paraissait. Le Roi pleu-

rait comme une femme parce que ce qu'il perdait était beaucoup.
« Malheur sur moi ! Alhama ! »

En vérité, loin de se laisser abattre, Moulei Abou'l Hassan accueillit la nouvelle avec le calme et la dignité qui convenaient à son caractère fortement trempé. Au lieu de perdre le temps en lamentations stériles, il ne songea qu'à recouvrer le bien perdu et fit partir sans délai les 2 000 cavaliers de sa garde, tandis qu'il se préparait à les suivre en tête des milices.

Le 5 mars, il arrivait devant Alhama. L'ensemble de ses troupes ne comptait pas moins de 3 000 cavaliers et de 50 000 fantassins. Dans sa hâte, il avait laissé en arrière son artillerie dont le train rudimentaire était lourd et encombrant. Prendre la place d'assaut paraissait impossible. Moulei Abou'l Hassan recourut au blocus. La ville était, croyait-il, bien pourvue de vivres : c'était par la soif qu'on devait la réduire. Ce projet semblait exécutable, car un puits profond, alimenté par la rivière qui coulait au pied de l'escarpement rocheux, constituait la seule ressource sur laquelle les assiégés pussent compter. Les Mores, très habitués aux travaux hydrauliques, eurent tôt fait d'assécher la couche qui alimentait le puits. Avec terreur, les Espagnols se virent d'un jour à l'autre privés d'eau. Pour en conquérir quelques gouttes, il fallait suivre une galerie souterraine, déboucher sur le bord de la rivière par une ouverture que visaient sans cesse les flèches des assaillants et les payer au prix du sang. En outre, les magasins de vivres que l'on avait arrachés au pillage lors de la prise de la ville avaient été plus tard abandonnés aux soldats.

Bien que trop peu nombreuse pour défendre le périmètre étendu des murailles, la garnison commençait à connaître la faim en même temps qu'elle endurait le supplice de la soif. Moulei Abou'l Hassan, fou de rage à la vue des corps des habitants d'Alhama demeurés sans sépulture sur les escarpements où les Chrétiens les avaient jetés en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie, recouvrait l'espoir d'assouvir sa haine et de tirer une vengeance cruelle de l'audacieux Marquis de Cadix.

Pendant que le monarque musulman pressait les opérations, les Rois étaient informés de la prise d'Alhama, compensation magnifique et imprévue de la castastrophe de Zahara. Ils se trouvaient au palais de Medina del Campo et entendaient la messe quand le courrier arriva. Ferdinand éprouva tout d'abord une satisfaction profonde ; puis la jalousie étouffa la joie, car cet étonnant fait d'armes était dû

à un seigneur dont la puissance l'inquiétait ; enfin il hésitait entre le devoir et l'intérêt.

« Pendant toute la durée du repas qui suivit l'office, dit un contemporain, il resta pensif, se demandant à quel parti il convenait de s'arrêter. Son père était mort en 1479 ; avant d'être roi de Castille, il était roi d'Aragon, et s'engager dans la guerre contre les Mores lui semblait beaucoup moins urgent que reprendre à la France les comtés de Roussillon et de Cerdagne. Le premier devoir n'était-il pas de recouvrer son bien avant de chercher à s'emparer de celui des autres? Si la guerre de la Reine était une guerre sainte la sienne était une guerre juste. »

Pourtant, à la réflexion et sollicité sans doute par Isabelle, à qui un état de grossesse avancée ne permettait pas d'assumer en personne la direction de la campagne, il prit une décision honorable. La guerre avait été imprudemment engagée, mais elle s'ouvrait par un magnifique succès; il en profiterait et courrait au secours d'Alhama d'où Moulei Abou'l Hassan essayerait de chasser les Chrétiens. Il importait aussi de ne pas laisser l'honneur de garder la ville au grand feudataire qui l'avait reconquise. Ferdinand donna l'ordre d'assembler au plus vite les quelques troupes que l'on pouvait réunir autour de Medina del Campo, accompagna la Reine à la cathédrale où l'on se rendit en procession afin de chanter le *Te Deum* et de remercier le Dieu des batailles, et, le soir, il prenait la route de Séville. Isabelle s'était chargée de faire suivre sans délai les approvisionnements nécessaires à l'expédition et ceux qu'exigeraient les contingents qu'on appela cette nuit même.

Malgré un empressement méritoire après ses premières hésitations, Ferdinand devait être frustré de la gloire de délivrer Alhama. A peine le Marquis de Cadix eut-il occupé la ville qu'il comprit la difficulté de la garder. Beaucoup de chevaliers avaient péri, l'infanterie très affaiblie, fort maltraitée, semblait dans l'impossibilité de traverser les territoires mores qui s'étendaient jusqu'à la frontière, même si l'on eût décidé l'abandon d'une conquête chèrement achetée. Des émissaires, envoyés aux gouverneurs des places d'Andalousie, les avaient informés de la situation et avaient imploré secours. Quand le Marquis vit paraître sous les murs d'Alhama la nombreuse armée de Moulei Abou'l Hassan, il se félicita de sa prévoyance, mais, soucieux de prolonger la résistance en attendant l'arrivée des contingents qui forceraient les Mores à lever le siège, il prit en personne la direction

de la défense, partageant les fatigues des siens et soutenant par son énergie les courages défaillants.

Parmi les nobles qu'il avait appelés à l'aide, le Marquis avait volontairement omis l'ennemi séculaire de sa maison, le plus puissant seigneur d'Andalousie, Don Enrique de Guzmán, Duc de Medina Sidonia, avec qui, peu de temps auparavant, il était en guerre, à l'époque même où Isabelle avait assuré la paix entre eux en les exilant chacun dans leurs terres. Cette fierté risquait de lui être funeste, car les forces réunies de tous les seigneurs andalous n'équivalaient pas à celles que Medina Sidonia pouvait mettre en ligne. Mais le Duc était aussi magnanime que puissant. Apprenant la situation désespérée de son rival, il n'écoute que son ardeur guerrière, réunit ses troupes à celles du Marquis de Villena et du Comte de Cabra, appelle les milices de Séville, rassemble en quelques jours une armée de 5 000 cavaliers et de 40 000 fantassins, se met à leur tête et marche au secours d'Alhama.

De son côté, Ferdinand avait fait diligence. Il n'était plus qu'à cinq lieues de Cordoue quand on l'informa qu'il était devancé par une armée levée en Andalousie. Aussitôt, il mande au Duc de l'attendre. Tout en s'excusant, celui-ci répond qu'Alhama est dans une situation désespérée, le moindre retard peut causer sa perte et il n'est même pas sûr d'arriver à temps.

La déception de Moulei Abou'l Hassan fut extrême quand ses espions lui annoncèrent l'approche de Medina Sidonia, l'ennemi séculaire du Marquis de Cadix. Il avait compté seulement sur la venue plus ou moins tardive de l'armée royale, peu nombreuse et fatiguée par des marches forcées. Pourtant, le Roi more était trop habile pour se laisser enserrer entre l'armée qui s'avançait et la garnison de la place, encore redoutable malgré les privations qu'elle avait supportées. Le 29 mars, après un assaut infructueux où périt la fleur de la noblesse grenadine, il leva le camp et désolé, s'arrachant les cheveux et la barbe, il se retira sur Grenade. Le lendemain, à leur extrême surprise, les assiégés virent déserte la vallée où, la veille, campait l'armée more, mais leur joie dépassa leur étonnement quand se déployèrent à l'horizon les bannières glorieuses de Medina Sidonia. Ce fut à qui courrait plus vite vers les libérateurs pour les remercier et les bénir. Les chefs des deux armées tombèrent dans les bras l'un de l'autre et, les larmes aux yeux, se jurèrent une affection fraternelle. La reconnaissance effacerait jusqu'au souvenir de leurs discordes héréditaires. Réconciliation aussi heureuse qu'imprévu, car le Duc, en faisant cause

commune avec son ancien rival, unissait l'Andalousie chrétienne dans une patriotique ambition. Par la suite, il y eut bien quelques différends entre les troupes des deux héros, à propos du partage du butin, mais le bon vouloir des chefs apaisa la querelle prête à s'envenimer. Une forte garnison de membres de la Sainte Hermandad fut laissée dans Alhama et les adversaires désormais réconciliés licencièrent leurs troupes.

Ferdinand, qui avait atteint Antequera, revint à Cordoue. La Reine l'y rejoignit à la fin d'avril après avoir appelé en Andalousie la noblesse et les troupes du Nord et assuré les approvisionnements nécessaires à leur entretien.

C'est dans l'ancienne et belle capitale des Omeiyades qu'Isabelle mit au monde son quatrième enfant, l'Infante Doña María, la future Reine de Portugal. Cet événement avait suspendu les préparatifs de guerre, quand, de nouveau, Moulei Abou'l Hassan parut sous les murs d'Alhama à la tête d'une armée nombreuse et d'un énorme train d'artillerie de siège qui lui avait fait si grandement défaut à sa première expédition. Le vieux guerrier ne pouvait renoncer à la ville qu'il aimait comme *la prunelle de ses yeux* et il avait juré de la reprendre, quel que fût le prix de la reconquête.

Au conseil de guerre tenu par les Rois, les gens sages représentèrent qu'Alhama était au cœur du territoire ennemi, toujours exposée à une surprise. Il fallait traverser une grande étendue de territoire more et franchir des passes dangereuses pour la secourir ; on ne pourrait la défendre qu'à force de sacrifices de sang et d'argent. Mieux valait l'évacuer tout de suite que de la perdre après de terribles combats. Ferdinand était perplexe ; Isabelle repoussa la proposition :

« La gloire, dit-elle, ne s'acquiert pas sans péril. La guerre actuelle est difficile et ses dangers étaient prévus avant de l'entreprendre. La possession d'Alhama est d'une importance incalculable, étant donné que cette ville peut être regardée comme la clé du pays. Là fut commencée la guerre; l'honneur et la politique défendent de prendre une mesure qui jetterait l'abattement dans le cœur de nos sujets. »

Cet enthousiasme chevaleresque enflamma les esprits hésitants. S'il le fallait, on défendrait Alhama contre les forces réunies de l'Islam ! Il fut décidé que le Roi se mettrait en marche sur l'heure à la tête des troupes disponibles et qu'il serait suivi par les convois de munitions, approvisionnements et fourrages préparés avec tant d'adresse et d'activité depuis le mois de mars.

Moulei Abou'l Hassan fut-il instruit de la décision virile dictée par Isabelle? Quoi qu'il en soit, à la nouvelle de l'approche du Roi de Castille, il leva le siège une seconde fois et reprit le chemin de Grenade (14 mai 1482).

Ferdinand fit une entrée triomphale dans Alhama, suivi d'un magnifique cortège de chevaliers, de seigneurs, de prélats, et se rendit à la mosquée Djouma qu'il fit purifier par le Cardinal de Mendoza et consacrer à Sainte-Marie de l'Incarnation. Deux autres mosquées furent également affectées au culte chrétien. Des autels, des croix, des vases sacrés, des ornements et des bannières brodés de la main de la Reine formèrent le trésor de chacune d'elles. Puis des cloches, qui reçurent *mission de chasser le diable,* furent hissées dans les minarets du haut desquels les *mouezzins* appelaient naguère les fidèles musulmans à la prière.

Une forte garnison, sous le commandement de Porto Carrero, et trois mois de vivres ayant été laissés dans la place, Ferdinand s'abattit, tel un oiseau de proie, sur la Vega de Grenade et la saccagea sans merci. Las de détruire, le Roi fit son entrée solennelle à Cordoue. Il n'avait pas tiré l'épée.

Pendant cette expédition, Isabelle n'était pas restée inactive. Les villes de Castille et de Léon, celles de Biscaye et du Guipuzcoa avaient reçu le *repartimiento,* c'est-à-dire la répartition proportionnelle des hommes, de l'artillerie et des subsides qu'elles devaient envoyer le 1er janvier en Andalousie. Les Grands-Maîtres des Ordres militaires, désormais soumis à la couronne, furent mandés avec mission d'amener à la *croisade* leurs forces disponibles. Chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, Isabelle avait soin de signaler l'importance religieuse qu'elle attachait à la guerre contre l'Infidèle. Sans se lasser, elle élevait la Croix contre le Croissant. Certes elle était sincère dans sa croyance, inébranlable dans sa confiance en Dieu, mais son appel ardent au sentiment religieux n'était pas moins très politique.

Le rendez-vous fut donné sous les murs de Loja. C'était une ville très forte, bâtie sur un piton au milieu de montagnes sauvages, — une fleur entre les épines, — défendue par sa situation et par le Xenil qui baignait l'enceinte sur presque tout son pourtour. Un pont unique permettait d'aboutir au chemin d'accès et il était battu par les projectiles de la place.

Situé au Nord d'Alhama, Loja commandait avec elle l'entrée du royaume. Une forte garnison l'occupait, commandée par Ali Atar, un guerrier vaillant, vieilli dans la guerre de frontière. L'enlever

était une entreprise hasardeuse, mais elle tentait Ferdinand, jaloux de la gloire du Marquis de Cadix et qui brûlait de se signaler par quelque action héroïque.

Moulei Abou'l Hassan avait demandé des renforts en Afrique. Isabelle l'apprit, plaça sous le commandement de ses deux meilleurs amiraux la marine de Biscaye et leur ordonna de croiser dans le détroit afin d'empêcher tout passage.

Le *repartimiento* avait été fait avec discernement et méthode, mais les pays du Nord auxquels il s'adressait, bien que très dévoués à la couronne, étaient loin du théâtre de la guerre et y prenaient un intérêt médiocre. Ils obéirent avec mollesse et envoyèrent des milices mécontentes de partir, ignorantes du métier des armes et recrutées parmi le menu peuple où l'esprit militaire était beaucoup moins développé que dans la noblesse. Presque point d'artillerie, à peine des armes. A la fin de juin, les Rois constatèrent avec surprise qu'ils pouvaient difficilement mettre en ligne 4 000 cavaliers et 8 000 fantassins.

Pourtant l'ardeur de Ferdinand ne voulait pas connaître d'obstacle. Le 1er juillet, il se mit en marche et traversa le Xenil à Ecija. Soldat courageux, vaillant chevalier, il n'avait pas les qualités d'un capitaine.

Au lieu d'écouter les avis du Marquis de Cadix qui conseillait de jeter des ponts sur le cours inférieur de la rivière et d'attaquer la ville à revers, il suivit l'inspiration des chevaliers castillans, inhabiles à la guerre de siège, et envoya un fort détachement occuper les hauteurs d'Albohacen avec ordre de s'y fortifier, après y avoir installé les vingt pièces d'artillerie dont il disposait.

Quand le vieil Ali Atar vit briller sur cette éminence les armures des chevaliers chrétiens : « Par Allah, s'écria-t-il, je vais réveiller ces étourdis ! »

Aussitôt, il sort de la ville, manifestant l'intention de disputer la position qu'occupent les assiégeants. Emportés par leur valeur, ceux-ci se précipitent à sa rencontre au lieu de l'attendre. Les Mores feignent une panique, tournent bride et s'enfuient devant les Chrétiens qui espèrent entrer à leur suite dans la place ; mais, une grosse troupe de cavalerie more, placée en embuscade, tombe sur le camp et commence le pillage. Les Castillans se retournent aux cris des quelques hommes restés à la garde des tentes ; ils comprennent leur erreur, abandonnent la poursuite, reviennent en arrière, essayent de regagner le terrain perdu et sont pris comme dans un étau entre

les deux corps de troupes musulmanes. Après un combat acharné, les Espagnols, renforcés par l'arrière-garde qui arrivait toute fraîche, eurent cependant le dessus et obligèrent Ali Atar à rentrer dans la ville. Mis en garde par une leçon aussi sérieuse, Ferdinand comprit l'imprudence qu'il avait commise en divisant des forces mal exercées, faciles à décourager, épuisées par les fatigues de longues marches. Le soir même, il ordonnait d'évacuer à l'aube la malencontreuse position qu'il avait désignée la veille pour y établir l'artillerie. Ali Atar, qui, de la ville, surveillait les mouvements des Chrétiens, n'eut pas plus tôt deviné les intentions de l'adversaire, qu'il rassembla tout ce qu'il avait de troupes, sortit de la ville et fit occuper la batterie abandonnée, tandis qu'il assaillait l'ennemi en flanc et à revers et le prenait en flagrant délit de manœuvre. A cette vue, les Espagnols, saisis d'une terreur panique, envahissent le camp royal, semant l'épouvante sur leur passage, et entraînent dans une fuite désordonnée le reste de l'armée. Ni les objurgations du Roi, ni celles de leurs chefs ne peuvent arrêter cette foule apeurée qui jette ses armes pour courir plus vite.

Ferdinand montra beaucoup de sang-froid et de courage, s'efforça d'arrêter la poursuite d'Ali Atar, eut un cheval tué sous lui tandis que sa lance était plantée dans le corps d'un ennemi, et ne dut son salut qu'au secours du Marquis de Cadix. Les pertes furent grandes et, en raison de la haute situation de quelques-unes des victimes, cet échec eut en Espagne un retentissement douloureux. Le Grand-Maître de Calatrava, Tellez Girín, avait péri le premier jour, atteint par deux flèches au défaut de la cuirasse. Le Comte de Haro avait reçu trois blessures au visage; le Duc de Medina Celi avait été désarçonné et relevé à grand'peine par ses écuyers; le Comte de Tendilla fût tombé entre les mains de l'ennemi sans l'aide de son frère, le Comte de Zuniga, qui le défendit alors que ses blessures ne lui permettaient plus de faire usage de ses armes.

Ferdinand continua sa retraite à la tête d'un petit nombre de chevaliers. Les milices s'étaient dispersées, évanouies, fondues. D'ailleurs, le Roi fit bien de renoncer à toute idée de revanche immédiate, car, le troisième jour, Moulei Abou'l Hassan sortait de Grenade avec une nouvelle armée et marchait au secours de Loja. S'il eût rencontré les débris de l'armée chrétienne, il n'y eût pas eu, comme à Marathon, un soldat pour porter la nouvelle du désastre.

Humilié, Ferdinand avait regagné Cordoue. La Reine y espérait un autre retour de l'armée et de son époux.

La leçon était chèrement payée, mais elle ne fut pas perdue. Ferdi-

nand avait été présomptueux ; la perte d'une armée sous les murs de Loja lui révéla la valeur d'un ennemi qu'il avait dédaigné alors qu'il eût dû le craindre ou, tout au moins, le respecter. Ensuite, il reconnut par une expérience personnelle que les places fortes ne se prennent pas avec de la cavalerie bardée de fer et que le courage échoue devant les murailles et les tours quand on n'appelle pas à son aide la science des poliorcètes.

La prise d'Alhama compensait la perte de Zahara. Pourtant le désastre de Loja qui donnait aux Musulmans un avantage marqué sur les Chrétiens semblait présager que la lutte serait terrible et il eût jeté le découragement dans un cœur moins fier que celui d'Isabelle.



CHAPITRE X

L'ART DE LA GUERRE SOUS ISABELLE

USAGE DE LA POUDRE A CANON AU SIÈGE D'ALGÉSIRAS (1342). || ISABELLE ENGAGE DES INGÉNIEURS ET DES ARTIFICIERS ÉTRANGERS. || CRÉATION D'UNE ARTILLERIE. || CONSTRUCTION DE PLUSIEURS ARSENAUX. || LE TRANSPORT DE L'ARTILLERIE NÉCESSITE LE PERCEMENT DE ROUTES. || RÔLE IMPORTANT DES SAPEURS PIONNIERS. || RÉPARATION DES ANCIENNES MACHINES DE GUERRE. || ACTIVITÉ D'ISABELLE. || LE PREMIER HÔPITAL MILITAIRE. || A DÉFAUT DU ROI, LA REINE CONFIE LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE AU CARDINAL DE MENDOZA. || INDÉPENDANCE DES GRANDS FEUDATAIRES. || L'INFANTERIE SUISSE. || LES TERCIOS ESPAGNOLS. || ARMÉES PERMANENTES.

JUSQU'AU milieu du XVe siècle, la guerre engagée entre les Mores et les Chrétiens consistait le plus souvent en *cavalgadas*, sorte de chevauchées rapides au cours desquelles on se préoccupait de dévaster le pays et de remporter un riche butin plutôt qu'on ne s'inquiétait de conduire avec méthode des opérations stratégiques. Quand, au contraire, les monarques mettaient en ligne des armées nombreuses, ils en prenaient le commandement, considéraient la campagne comme une affaire personnelle, se défiaient à jour fixé et à heure dite et, parfois, offraient de vider dans un combat singulier les querelles et les différends qui les divisaient.

Les peuples restaient spectateurs de l'acte et subissaient sans murmurer le sort de leurs maîtres.

Aucune modification importante n'avait été faite à l'art de la guerre depuis le règne d'Alfonso X, bien que la poudre à canon fût connue en Espagne dès la seconde moitié du XIVe siècle et que l'on en eût déjà fait usage en 1342 au siège d'Algésiras auquel assistait Don Juan Manuel, petit-fils de San Fernando.

Pourtant, les temps étaient passés où les chefs empruntaient la voix des cloches pour ordonner d'en venir aux mains, comme

aujourd'hui, dans une course de taureaux, une sonnerie de trompette signale l'entrée de l'Espada et le dernier acte de la tragédie.

Les relations nombreuses et circonstanciées de la guerre de Grenade montrent qu'à dater de 1483 les Rois étudièrent et suivirent un plan de campagne où rien n'était laissé au hasard et ne négligèrent aucun moyen propre à faciliter le succès de l'entreprise gigantesque dont ils comprenaient mieux les difficultés et les périls depuis le désastre de Loja.

Cette nouvelle organisation militaire occupa quatre années. car la guerre ne recommença pas d'une façon vraiment sérieuse avant 1487. Il y avait bien, de temps à autre, des engagements, des villes prises puis évacuées, mais, d'un commun accord, les Chrétiens et les Musulmans ne considéraient pas comme une offense grave la prise d'une place enlevée par surprise ou conquise de vive force en moins de trois jours. En vérité, personne ne pouvait dire encore quand viendrait l'heure solennelle où le duel de peuple à peuple s'engagerait et dans lequel périrait la puissance des Mores ou sombreraient les espérances d'Isabelle.

Déjà, avant l'échec de Loja, la Reine s'était efforcée d'intercepter les communications maritimes entre les deux colonnes d'Hercule en y dépêchant la marine de Biscaye aguerrie par sa lutte quotidienne avec les colères du Grand Océan. L'étranger ne fournirait plus d'approvisionnements aux Mores ; maintenant, il s'agissait de détruire sans merci ceux que donnait une contrée fertile et bien cultivée. Pendant quatre années, du printemps à l'automne, le pays more fut saccagé par des cavaliers qui s'abattaient la nuit sur les villages, incendiaient les maisons et les moulins, arrachaient les vignes, coupaient les figuiers et les oliviers, enlevaient le bétail et laissaient sur leur passage une dévastation et des ruines irréparables. La population rurale, désolée par une telle rigueur, allait grossir dans les villes le nombre des bouches inutiles et, progressivement, les terres cultivées diminuaient d'étendue, comme enserrées dans un cercle destructeur, chaque année plus étroit. La première exécution de ces mesures cruelles remontait à 1483 ; on en augmenta la sévérité au point que des petites villes, réduites à la famine, offrirent des captifs chrétiens en échange de leur bétail ou de quelques approvisionnements.

Il ne suffisait pas de mettre à feu et à sang un pays que l'on espérait posséder un jour ; avant de s'attaquer à Grenade, il fallait enlever une à une les places fortes qui formaient autour d'elle une cuirasse formidable. Leur position sur des crêtes inaccessibles, entourées de

précipices, leurs fortifications savantes, bien entretenues ou réparées depuis peu, les rendaient inviolables sans le secours de l'artillerie à feu. On pouvait bien s'enorgueillir de la surprise d'Alhama, mais les Mores se tenaient sur la défensive et l'espoir de renouveler un pareil exploit devait être abandonné.

L'ère des sièges réguliers allait s'ouvrir ; Isabelle manda de France, d'Allemagne et d'Italie des maîtres et des ouvriers habiles à fabriquer la poudre ; elle rassembla les forgerons du royaume habitués à travailler le fer et créa un arsenal où la fabrication de la poudre, des canons et des projectiles fut confiée à Don Francisco Ramirez, un ingénieur madrilène renommé.

L'artillerie était encore dans l'enfance. Les pièces de gros calibres, les *lombardes* dont les modèles venaient sans doute d'Italie, se composaient de barres de fer longues de douze pieds et larges de deux pouces réunies à l'aide de frettes épaisses. Très lourdes, difficiles à manier, fixées sur des chariots à bœufs, leur tir était horizontal ou plongeant. On sait comment, au siège de Loja, Ferdinand tenta de remédier à ce grave défaut en installant sur les hauteurs d'Albohacen les vingt pièces dont il disposait.

Ces énormes engins étaient suivis de voitures chargées de boulets de marbre mesurant environ 14 pouces de diamètre et pesant jusqu'à 165 livres. Leur légèreté relative indiquait un très grand progrès dans l'art de la balistique, si l'on considère que, trente ans auparavant, Mahomet II lançait sur Constantinople des boulets de pierre quatre fois plus lourds. Diminuer le poids des projectiles permettait de mieux servir les pièces, et d'activer le tir.

Il y a quelques années encore, la toiture du marché de Baza était supportée par les lombardes grâce auxquelles Isabelle avait pris la place le 4 décembre 1489. On les voit aujourd'hui sur l'Alamada et l'on peut ainsi examiner à loisir les premières pièces d'artillerie employées durant la guerre de Grenade.

Les Rois firent également fondre des boulets de fer destinés aux pièces de petit calibre : les *ribadoquines*, les *cerbatanes*, les *pasavolantes* et les *buzanas*.

Pulgar peint l'activité extraordinaire qui régnait dans les arsenaux :

« Venaient des charpentiers et des forgerons avec leurs forges, qui se tenaient constamment dans les bâtiments royaux et dans les autres lieux où l'on fabriquait l'artillerie. Il y avait aussi des maîtres lombardiers, des ingénieurs et des pierriers qui faisaient des boulets de pierre et de fer, et tous les



FONS VITÆ.

(Hospice de la Misericordia de Porto.)



COSTUMES DU TEMPS D'ISABELLE LA CATHOLIQUE.
(*Bibliothèque nationale, Estampes.*)

maîtres nécessaires qui savaient ce qu'il fallait pour fabriquer la poudre et le reste. De chaque lombarde un homme était chargé ; il devait s'occuper de la pourvoir de poudre, de boulets et de tout ce qui était utile, afin que son tir ne fût pas arrêté faute d'approvisionnements. »

Chaque groupe de cinq pièces formait une batterie sous le commandement d'un seul chef. On disposa bientôt de plus de 2 000 canons. Outre les projectiles de choc, la Reine fit également fondre des boulets destinés à être portés au rouge et à provoquer des incendies en tombant sur les toitures.

Quant à la fabrication de la poudre, elle était alors si compliquée et si longue qu'Isabelle, craignant d'en manquer, ordonna d'acheter toute celle qui était disponible en Sicile, en Italie et en France, et de l'emmagasiner dans des caves profondes disposées à cette intention. Trois dépôts furent ainsi créés à Medina del Campo, Madrid et Fontarabie.

Doter l'armée d'une artillerie formidable avait nécessité un effort immense, mais il eût été inutile si le matériel de siège n'eût pas trouvé des routes où cheminer en dépit de son poids. Ouvrir des voies à travers les régions montagneuses, remblayer les vallées, jeter des ponts sur les cours d'eau, utiliser dans leur construction les plus beaux chênes-lièges du pays, endiguer les ruisseaux, détourner les torrents qui eussent emporté les chaussées à la première pluie d'orage, c'était entreprendre des travaux gigantesques que les talents et l'opiniâtreté d'Isabelle allaient pourtant mener à bon terme. La Reine s'y consacra tout entière ; elle seule pouvait résoudre des problèmes insolubles pour d'autres.

A propos du siège de Cambil (1485), Pulgar raconte que, « *par ordre et grande sollicitude de la Reine,* 6 000 pionniers occupés à ouvrir une route sur les flancs d'une montagne *où les oiseaux s'accrochaient avec peine,* mirent douze jours à rendre praticables trois lieues de chemin ».

Cet exemple donne une idée de l'immensité de l'effort accompli-

Le rôle des sapeurs pionniers, dont le nombre s'éleva jusqu'à 2 000, fut d'ailleurs prépondérant dans la guerre de Grenade. En outre de la création des routes, ils furent également chargés de la direction des transports, de la mise en marche des machines de guerre et, plus tard, des travaux de circonvallation consécutifs au blocus de certaines places. A Baza, ils enfermèrent la ville, peuplée de 20 000 habitants, dans une enceinte fortifiée qui empêchait toute sortie.

L'espoir de la Reine se fondait sur son artillerie à feu. Pourtant, au début de la guerre de Grenade, on n'osait pas encore s'en remettre exclusivement aux canons et à la poudre. La réparation et la construction des anciens engins de siège : béliers, mangonneaux, pierriers, ne furent pas négligées. On perfectionna même la construction de galeries de bois ou *chats* démontables, dont on assemblait les pièces à pied d'œuvre et à l'abri desquelles les mineurs s'approchaient des murailles, sapaient leur base ou construisaient des fortifications redoutables. Mais, les avantages de l'artillerie nouvelle devinrent tout de suite si manifestes et les progrès de fabrication furent si rapides qu'à la fin du règne d'Isabelle, c'est-à-dire au début du XVI[e] siècle, les machines et les engins névro-balistiques furent abandonnés.

Le transport, le maniement, l'approvisionnement de l'artillerie exigeaient un personnel vaillant et nombreux. Quant aux combattants, dont le nombre s'éleva parfois à 80 000, il était d'autant plus urgent de les pourvoir de vivres qu'au lieu de les nourrir sur le pays il fallait secourir les milliers d'affamés restés sur les terres dévastées.

La Reine, sans cesse à cheval, allait et venait, stationnait sur les points d'opération, s'assurait du passage régulier des munitions, faisait escorter les convois de vivres par des troupes destinées à les défendre contre les surprises d'un ennemi toujours aux aguets ou contre les tentations des paysans enhardis par la faim, et se tenait en communication constante avec les divers corps d'armée au moyen d'un service de poste bien organisé. Pendant le siège de Baza, ayant reconnu que les 200 000 bêtes de somme qui assuraient le ravitaillement avaient défoncé le chemin détrempé par les pluies, elle ordonna d'ouvrir une seconde voie auprès de la première. L'une serait réservée aux convois montants, l'autre aux convois descendants. On éviterait ainsi les difficultés et les retards consécutifs aux croisements.

Isabelle ne se contentait pas de pourvoir aux besoins matériels des troupes. Elle visitait les camps, soutenait le moral des soldats, encourageait les combattants à supporter les fatigues et les privations qu'impose la guerre et faisait distribuer sous ses yeux des vêtements et de l'argent aux plus méritants.

Témoin des souffrances des blessés et des malades, dans ces temps rudes où les chefs ignoraient la pitié, elle organisa le premier hôpital militaire dont il soit fait mention dans l'histoire. Pulgar en loue les dispositions dès 1486, à propos du siège de Baza où il avait fonctionné à la satisfaction générale. Pedro Martyr, enrôlé dans l'armée

en 1489, le décrit ainsi dans une lettre à son ami Archibaldo, Cardinal Archevêque de Milan :

« La piété de la Reine lui inspire de belles inventions. Son Altesse a fait dresser quatre grandes tentes curieuses à voir. Elles ne sont pas disposées comme des tentes ordinaires, mais sont très bien organisées pour donner des soins aux soldats. Les médecins, chirurgiens, pharmaciens et gens de service y sont nombreux. Tout y est ordre, diligence, abondance. Ni votre grande maison du Spiritu Santo, ni les autres hôpitaux de Milan ne l'emportent sur les nôtres. L'ensemble est entretenu aux frais de la Reine ; elle pourvoit à ce qui manque, remédie à ce qui est défectueux et ne s'abstient pas de le visiter un seul jour donné par la nature. »

La force d'âme d'Isabelle domptait les hommes comme elle triomphait des difficultés matérielles, et Ferdinand lui-même subissait la domination d'un esprit supérieur. Jamais elle ne le laissa se dérober à son devoir suprême : l'expulsion de l'étranger et le triomphe de la Croix sur le Croissant. Parfois, il montrait quelques velléités. d'indépendance, mais il finissait toujours par se soumettre devant la sagesse ferme et patiente de sa femme, bientôt persuadé qu'elle voyait juste et conseillait des actes profitables au bien général.

Ainsi, en 1484, Louis XI étant mort, Ferdinand pensa que le moment était venu de recouvrer le comté de Roussillon que son père avait engagé dans un cas d'extrême nécessité, et il prétendit interrompre dans ce but la guerre de Grenade. En vain la Reine essaya-t-elle de combattre sa résolution. Les remontrances restant sans effet, elle quitte Saragosse, se rend à Cordoue, donne le commandement des troupes castillanes au Cardinal de Mendoza et, la saison venue, s'apprête à recommencer la campagne interrompue par l'hiver. Quand Ferdinand comprit qu'il ne pouvait compter ni sur l'appui financier de sa femme ni sur l'aide militaire de la noblesse castillane, il vint sagement prendre le commandement de l'armée d'Andalousie et remit à plus tard l'exécution de ses affaires personnelles.

Cette même année, tout au début de l'automne, les grands feudataires persuadèrent au Roi de licencier ses troupes plus tôt que de coutume. Informée, la Reine écrivit à son époux. Elle lui représenta combien les résultats répondaient peu à l'importance des efforts accomplis et le supplia de ne point suspendre les hostilités tant que les rigueurs de la saison ne l'exigeraient pas impérieusement. En outre, elle fit exhorter en secret les inspirateurs de ce dessein malencontreux.

Honteux de leur acte, ils ne parlèrent plus ni de lever le camp ni de rentrer dans leurs foyers.

« Les grands, écrit Lebrija, mortifiés d'avoir été surpassés en zèle pour la guerre sainte par une femme, rappelèrent leurs troupes en partie débandées, retournèrent sur la frontière et recommencèrent à batailler. »

Avant d'engager contre les Mores une lutte suprême, Isabelle avait eu la vision des difficultés matérielles qu'elle rencontrerait et elle s'était préparée à les surmonter. Des obstacles moraux faisaient également échec à son œuvre : volontés opposées à la sienne, intérêts contraires à ceux de la couronne, égoïsme d'un époux peut-être trop aimé, qu'elle entourait de respect, de qui elle soutenait le prestige, chez qui, d'ailleurs, elle appréciait une habileté politique et une souplesse d'esprit incompatibles avec son caractère personnel, entier, franc et loyal. C'est ainsi que pour réduire les grands, jaloux de leur indépendance, enclins à la révolte, elle avait dû opposer leurs intérêts, favoriser les uns, éloigner les autres, mais quand elle voulut plus tard réunir les grands feudataires contre l'ennemi héréditaire, elle ne put effacer les conséquences des sentiments qu'elle avait entretenus à dessein. Aucun d'entre eux ne se prêtait à combiner une action d'ensemble.

Le Duc de Medina Celi, pourtant très attaché à ses souverains, ayant reçu un message où Ferdinand lui ordonnait d'envoyer quelques compagnies au secours du Comte de Benavente, répondit à l'émissaire royal :

« Dites à votre maître que je suis ici pour lui obéir à la tête de mes troupes, mais que je n'en céderai le commandement à personne au monde. »

Une autre conséquence de l'abaissement de la noblesse et de son appauvrissement, auxquels les Rois avaient travaillé avec tant de succès, fut la diminution de la puissance territoriale et des forces militaires qu'elle pouvait lever et mettre en ligne. Du reste, les chevaliers bardés de fer perdaient de leur utilité et de leur prestige auprès de la cavalerie musulmane que sa mobilité rendait redoutable à des masses lourdes, lentes à se mouvoir. Sous l'influence des Byzantins, le moyen âge avait avili le rôle prépondérant que l'antiquité attribuait à l'infanterie. C'était une erreur que la guerre de Grenade allait rendre manifeste. Une réaction se produisit en faveur des troupes à

pied désignées sous le nom d'*Ordenanzas*. On apprécia leur discipline, leur persévérance, l'unité de leurs mouvements ; on comprit que, dans une guerre de siège, elles devaient rendre des services que l'on ne pouvait attendre de la cavalerie.

Ce furent les Suisses engagés par la Reine qui contribuèrent les premiers à relever l'infanterie du discrédit où la chevalerie l'avait plongée.

En 1486, Pulgar, cet historien des Rois Catholiques à qui l'on doit si souvent recourir quand on étudie le règne de ces grands Princes, s'exprime ainsi :

« Vinrent, pour servir le Roi et la Reine, des gens que l'on nommait les *Suisses*, naturels du pays de *Suciea*, qui est situé dans la haute Allemagne.

« Ceux-ci sont des hommes belliqueux qui *combattent à pied* et tiennent la résolution de ne jamais tourner le dos à l'ennemi. Et, pour cette raison, ils portent des armes défensives par devant et non en d'autres parties du corps. Ce sont des gens qui vont gagner une solde à l'étranger et prennent part aux guerres qu'ils croient justes. Ils sont bons chrétiens et pieux ; pour eux, prendre les choses de force est un grand péché. »

En vérité, les Suisses qui, dix ans auparavant, avaient déjà servi en France, observaient la meilleure tactique connue en Europe à cette époque. Sur leurs officiers se modelèrent Gonzalve de Cordoue et les héros des guerres de Grenade et d'Italie. A l'image de leurs compagnies se formèrent ces *tercios* immortels, cette fière infanterie espagnole qui, par la suite, rivalisèrent avec elles de courage, d'endurance et de discipline et qui, durant un demi-siècle, remportèrent la victoire sur tous les champs de bataille où ils parurent. Si l'on en croit Machiavel, les élèves surpassèrent même les maîtres, car, aux vertus guerrières des fils de l'Helvétie, les Espagnols joignirent les qualités physiques propres à leur race nerveuse, frugale et sobre.

La chevalerie entrait en agonie et toutes les cloches d'Espagne sonnaient le glas. Elle se mourait, rompue par la cavalerie légère, humiliée par l'infanterie qui prenait pour cible ses masses pesantes et l'empêchait d'approcher, décimée par les armes à feu qui substituaient au corps à corps le combat à distance. Les temps venaient où les guerriers bardés de fer ne formeraient plus que des gardes d'honneur et où les hommes iraient à la bataille en simple casaque de peau, à moins que, victimes à sacrifier au salut d'une armée en déroute, on ne leur demandât de fournir des charges héroïques.

Don Quichotte allait naître.

Avec l'infanterie se constituaient aussi les armées permanentes au lieu de l'host que les Rois convoquaient au printemps et licenciaient quand la saison ou les circonstances les y engageaient. En introduisant les Suisses dans ses contingents, Isabelle organisa donc l'armée espagnole comme elle avait rénové la poliorcétique par la création d'une artillerie à feu. Il ne semble pas que la grande Reine de Castille ait jamais été engagée dans une bataille ou même dans un combat de médiocre importance. Elle n'en fut pas moins l'âme de la guerre de Grenade.



CHAPITRE XI

LA DISCORDE CHEZ LES MORES. BOABDIL PRISONNIER

LES EFFETS DE LA POLYGAMIE. || BOABDIL PROCLAMÉ ROI DE GRENADE. || MORT D'ALFONSO CARRILLO. || DON PEDRO GONZALEZ DE MENDOZA, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE. || INTRIGUES DE LOUIS XI EN NAVARRE. || LA MAIN DES INFANTS DEVIENT L'OBJET DE TRANSACTIONS POLITIQUES. || MORT DE LOUIS XI. || LE PAPE AUTORISE LA *croisade* CONTRE LES MORES. || BOABDIL MARCHE SUR LUCENA. || MORT D'ALI ATAR. DÉROUTE DES MORES. || CAPTURE DU ROI DE GRENADE. || ENTREVUE DE FERDINAND ET DE BOABDIL. || RETOUR DE BOABDIL A GRENADE. || VÊTEMENTS ROYAUX DONNÉS PAR FERDINAND AU MARQUIS DE CADIX. || RENTRÉE TRIOMPHALE DE MOULEI ABOU'L HASSAN A GRENADE. || PROCLAMATION D'EZ ZAGAL. || BOABDIL SE RÉFUGIE A SÉVILLE. SURPRISE D'ALMERÍA. || SIÈGE DE RONDA. INCENDIE DE LA VILLE.

LES rivalités, les jalousies, les discordes des grands feudataires castillans, qui faisaient obstacle à l'unité d'action nécessaire pour achever l'œuvre de la reconquête, avaient, en revanche, permis à Isabelle de réduire les maisons les plus arrogantes du royaume. Sans compensation, elles existaient chez les Mores à un état plus aigu encore et y entretenaient une cause perpétuelle d'affaiblissement. Elles ne se rencontraient pas seulement entre les chefs de guerre ; elles déchiraient la famille même du vieux Roi de Grenade.

Sur le tard de ses jours, Moulei Abou'l Hassan s'était épris d'une captive chrétienne, belle à miracle, Isabelle de Solis qui, en entrant dans le harem, avait reçu le nom de Zouraiya (Lumière de l'aurore). En sa faveur, il avait délaissé une musulmane, Aïcha, qu'il avait jadis élevée au rang de sultane et de qui lui étaient nés deux fils : Mohammed Abou Abdallah, le Boabdil des historiens espagnols, et Yoûsouf.

Craignant que l'un des deux enfants de sa rivale, Cid Yahie ou Cid Alnayar, ne supplantât Boabdil tenu jusque-là pour l'héritier pré-

somptif, Aïcha excita secrètement la puissante faction des Zegris, noua des intrigues, organisa un complot en vue de détrôner Moulei Abou'l Hassan et de lui substituer Boabdil. Informé de ces agissements, mais encore trop attaché à son ancienne favorite pour ordonner sa mort, le vieux Roi se contenta d'emprisonner la mère et le fils dans une tour de l'Alhambra. La sultane, qui avait conservé des intelligences dans la place, lia ses voiles de soie avec ceux de ses femmes, en fit un câble et, profitant d'une nuit noire, se laissa glisser le long du mur jusqu'à la base de la tour baignée par le Darro. Boabdil la suivit. A peine de retour au milieu de ses partisans, elle jeta le masque et alluma la guerre civile. Tandis que le vieux Roi s'enfermait dans l'Alhambra, le sang coulait à flots dans le bazar et les rues de la ville. Moulei Abou'l Hassan comprit que son palais ne serait pas longtemps tenable si la révolte embrasait la cité étendue à ses pieds, et, craignant d'être pris comme un renard dans son terrier, il rassembla sa garde et se retira sur Malaga qui, avec Baza, Guadix et quelques autres places fortes, lui étaient restées fidèles.

Boaldil prit aussitôt possession de la *Ville Rouge*, arbora son étendard sur la tour de l'Hommage et se fit proclamer Roi de Grenade.

La nouvelle de cette révolte ravit d'aise les Rois de Castille ; la lutte engagée entre le père et le fils servait au mieux leurs désirs. Ils offrirent pourtant leur médiation aux deux adversaires avec le secret dessein de réclamer en payement quelques concessions. Mais les Mores se gardèrent d'accepter une offre dont le désintéressement leur paraissait suspect. Sans insister davantage, les Rois laissèrent la discorde accomplir son œuvre, quittèrent Cordoue et remontèrent sur Madrid afin d'y passer l'hiver et, pour un temps, semblèrent se détacher de la campagne d'Andalousie.

A cette époque, Madrid était une ville de peu d'importance groupée auprès d'un alcazar moresque agrandi par Enrique IV. Pourtant les Rois y venaient volontiers chasser le cerf, le loup et l'ours qui pullulaient dans les forêts voisines. Ce plaisir, très goûté de Ferdinand et d'Isabelle, ne les détournait jamais de la surveillance attentive des affaires de l'État que tous deux exerçaient avec une égale vigilance. La position de Madrid au cœur même du royaume, position qui lui a mérité plus tard l'honneur d'être choisie comme capitale, leur permettait d'être rapidement renseignés sur les événements qui se déroulaient de l'autre côté des Pyrénées ou de la mer Méditerranée. Des rapports détaillés leur étaient adressés chaque jour par des hommes investis de leur confiance. Louis XI, le premier, avait imaginé d'entre-

tenir des espions dans les cours étrangères ; Ferdinand trouva l'idée pratique, mais il donna un rôle avoué à ses émissaires. Les missions prirent dès lors un caractère permanent, honorable qui facilita l'accomplissement de la tâche délicate que l'on attendait du zèle et de la sagacité de leurs membres.

A titre de Roi de Sicile directement intéressé aux affaires de la Péninsule, Ferdinand eut ses premiers représentants officiels en Italie. Par leur intermédiaire, il s'immisça dans la politique de ce pays et préluda ainsi au grand rôle qu'il y devait jouer plus tard. Grâce à son intervention, les princes italiens, aussi divisés jusque-là que l'étaient les bouillants Castillans, signèrent le traité du 12 décembre 1482 qui les unissait contre les Ottomans.

Cette même année mourut Alfonso Carrillo, le vaillant Archevêque de Tolède qui avait si puissamment contribué à l'élévation d'Isabelle au trône. Plus tard, jaloux du Cardinal de Mendoza, il s'était armé contre la souveraine et avait combattu dans les rangs portugais à la bataille de Toro. Après la défaite, ayant obtenu le pardon de sa faute, il vécut enfermé dans son palais d'Alcalá de Henares, tout occupé de magie et d'alchimie, dépensant en expériences de laboratoire les revenus princiers du primat d'Espagne.

Par contrat de mariage, la Reine s'était réservé le droit de nomination aux grandes charges ecclésiastiques. Elle attribua l'archevêché de Tolède, unique au monde comme privilèges et rentes, au Cardinal d'Espagne, Don Pedro Gonzalez de Mendoza, le conseiller sagace, l'ami fidèle, qu'elle et son époux entendirent sans défiance ni jalousie désigner sous le nom de *troisième Roi*.

La politique extérieure prenait de jour en jour une part plus grande dans les préoccupations des souverains castillans.

En Navarre, leurs intérêts primaient encore ceux qu'ils avaient en Italie. Louis XI, oncle maternel du jeune Roi Gaston Phébus, n'avait-il pas demandé pour ce prince la main de *la Beltraneja*, cette nièce du Roi de Portugal, cette rivale d'Isabelle, retirée dans un monastère de Coïmbra et peut-être mal résignée à son sort? Prévoyait-il la mort possible de son neveu — on mourait à propos quand on gênait à cette époque — et entrevoyait-il la perspective de faire un jour valoir ses droits personnels sur la Castille à titre d'héritier du monarque? Ou bien encore voulait-il effrayer les Rois et les détourner de leurs projets sur le Roussillon qu'ils nourrissaient l'ambition de récupérer sans guerre et sans affamer leur trésor.

Rien ne pouvait désobliger davantage Isabelle que le réveil des

prétentions de sa prétendue nièce appuyées par le Roi de France et soutenues par le Roi de Portugal, toujours attaché à sa jeune parente. Aussi bien, s'empressa-t-elle de ruiner la proposition française en offrant à Gaston Phébus la main de sa fille l'Infante Juana qui, plus tard, épousa Philippe d'Autriche et fut mère de l'Empereur Charles-Quint. La mort subite et inexplicable du Prince ayant mis un terme aux pourparlers, et la sœur de Gaston Phébus, Catherine, lui ayant succédé, les Rois reprirent les négociations sous une autre forme et offrirent l'alliance de leur fils Don Juan, héritier présomptif de leurs royaumes, âgé de quatre ans seulement, tandis que la jeune Reine de Navarre en avait déjà treize.

Au grand déplaisir des Rois, la Régente, conseillée par son frère Louis XI, déclina cette offre de mariage en raison de la trop grande différence d'âge. Isabelle soupçonnait chez le Roi de France l'intention d'occuper quelques places fortes de la Navarre sous prétexte de protéger sa nièce, et elle s'était portée sur Logroño, quand le seigneur de Plessis-les-Tours rendit à Dieu sa belle âme (août 1483). Le foyer d'intrigue qu'il avait allumé en Navarre s'éteignit avec lui et la Régente, privée de son appui, resta désemparée, inoffensive. Isabelle profita de la trêve et concentra ses efforts sur la guerre d'Andalousie.

En dépit de l'ordre administratif rétabli à grand'peine, de l'économie rigoureuse apportée dans les dépenses de la couronne et de la maison royale, en dépit des sacrifices financiers consentis par la noblesse et les grands, le trésor était épuisé. A la longue seulement les réformes pourraient donner leurs fruits, et il fallait de l'argent sans délai. De nouveau l'Église fut appelée à l'aide.

Sur la demande des Rois, le Pape accorda la permission de prêcher une *croisade*, autorisa le prélèvement de cent mille ducats d'or sur les revenus ecclésiastiques d'Aragon et de Castille et octroya des indulgences spéciales aux Chrétiens de toutes les nations qui prendraient les armes. Les mêmes faveurs furent promises, en échange d'un versement en argent, aux personnes éloignées des champs de bataille par leur sexe et leur âge. Ces fonds, rapidement perçus, grâce à l'appui du clergé, devinrent le gage d'un emprunt contracté dans des conditions d'autant plus avantageuses qu'Isabelle avait scrupuleusement tenu les engagements pris au début de son règne.

Après avoir mené à bien ces négociations délicates, les Rois s'apprêtaient à commencer la campagne (1483) quand de désastreuses nouvelles arrivèrent d'Andalousie. Une armée de trois mille cavaliers sortie d'Antequeva sous les commandements combinés du Marquis de

Cadix, de Alonso de Cárdenas, Grand-Maître de Saint-Jacques, de Don Pedro Enríquez, Adelantado d'Andalousie, de Alonso de Aguilar et du Comte de Cifuentes, avait été battue dans les sauvages montagnes de l'Axarquia et détruite en deux jours par Ez Zagal, frère de Moulei Abou'l Hassan. La déroute fut affreuse. Le Marquis de Cadix vit tomber ses trois frères à ses côtés et, sauvé par ses gens, rentra couvert de sang et fou de douleur dans cette ville d'Antequera qu'il avait quittée la semaine précédente joyeux et en brillant arroi. Alonso de Aguilar échappa à la mort comme par miracle; le Comte de Cifuentes et Don Juan de Silva restèrent aux mains de l'ennemi, furent traînés à Malaga et jetés dans un sombre donjon. Les simples soldats ramassés par les Mores furent conduits au marché et vendus comme esclaves. De petits détachements chrétiens isolés, les marchands qui avaient suivi l'armée pour acheter plus vite le butin tombèrent dans un tel découragement qu'ils se laissèrent cerner et emmener comme des troupeaux par les femmes de Malaga. Leur sort fut cruel :

« L'Andalousie s'abîma dans l'affliction et de tous les yeux tombèrent des larmes. »

L'insuccès de cette expédition, qui n'avait d'autre butque le pillage et dont les Rois n'avaient pas même été avertis, fut attribué à la mésintelligence entre les chefs et à la trahison des guides. Le digne Cura de los Palacios lui donne une autre cause :

« Le nombre des Mores était faible qui infligea une défaite cruelle aux Chrétiens. Le fait est vraiment miraculeux et nous y pouvons reconnaître une intervention spéciale de la Providence justement offensée. Au lieu de se confesser, de recevoir les sacrements et d'écrire leur testament comme il convient à de bons chrétiens et à des hommes prêts à combattre pour la foi, chevaliers et soldats ne prirent aucune disposition semblable. Loin de penser à servir Dieu, ils furent entraînés par la convoitise et l'amour du gain terrestre. »

Ce texte montre en quel état d'esprit on s'efforçait d'entretenir les combattants durant cette guerre mémorable.

Le triomphe de son oncle, le vaillant Ez Zagal, jeta Boabdil dans une perplexité extrême. Un pareil succès attentait à son prestige. Il comprit que le vainqueur des Chrétiens serait désormais l'unique champion des Mores et que son autorité serait vite méconnue s'il

n'associait pas à quelque action d'éclat les factieux qui avaient détrôné son père pour lui donner le pouvoir. Il réunit donc sept cents cavaliers, la fleur de la chevalerie musulmane, leva neuf mille fantassins et les plaça sous le commandement d'Ali Atar, le guerrier qui s'était illustré durant une multitude de combats, entre autres au siège de Loja où il avait infligé à Ferdinand une cruelle défaite. Ali Atar n'était point de sang noble, mais ses talents et ses mérites lui valaient un tel respect que le jeune monarque n'avait pas hésité à épouser sa fille.

Des présages fâcheux signalèrent le départ de l'armée. La lance de Boabdil se brisa contre l'arceau de la porte de la ville ; un renard traversa les rangs et s'enfuit vers la montagne sans qu'aucun trait eût pu l'atteindre. Saisis d'une crainte superstitieuse, les chevaliers mores proposèrent de rentrer à Grenade et d'atermoyer de quelques jours l'expédition. Boabdil se prit à rire, refusa d'écouter des conseils dictés, dit-il, par une prudence parente de la pusillanimité et se hâta vers Lucena, espérant surprendre la place, commandée par Don Diego Hernando de Córdoba, Alcaide de los Donceles. Tout en pillant et ravageant le pays chrétien, il arriva le 21 avril en vue des murailles.

Instruit de l'approche des Mores, Córdoba s'était préparé à soutenir le siège, mais, pour plus de sûreté, il avait demandé un secours à son oncle, le vaillant Comte de Cabra, commandant de Baena, une place voisine. Celui-ci fit telle diligence que l'armée more, alourdie par le butin, était à peine campée quand il parut à l'horizon. Córdoba sort aussitôt de la ville à la tête de sa cavalerie et les Mores sont attaqués de face et à revers avant de se reconnaître. Comprenant qu'elle ne pouvait songer à rétablir le combat, l'infanterie grenadine ne pense plus qu'à sauver le butin dont elle s'est imprudemment chargée, lâche pied et laisse tomber sur la cavalerie tout le poids de la double attaque des Chrétiens. Le choc fut terrible, comme il convenait entre des guerriers d'égale valeur ; l'arrivée de Lorenzo de Parres, Alcaide de Luques, à la tête de 50 cavaliers et de 100 fantassins, le secours apporté par Alonso de Aguilar commandant 50 lances valeureuses décidèrent du sort de la bataille. Les chevaliers mores plièrent, découragés par la perte d'Ali Atar. Il était tombé frappé de deux blessures, béni dans le trépas, car il ne vit pas la fin d'une journée si cruelle à son pays : « *C'était la meilleure lance de toute la Morerie.* »

Les Musulmans, en pleine déroute, jetaient leur butin, ne pensaient plus qu'à sauver leur vie ou à fuir l'esclavage. Leur course folle les conduisit sur les bords du Xenil qu'ils avaient facilement traversé

en venant de Grenade. Les pluies d'un orage violent tombées pendant la nuit avaient élevé les eaux très au-dessus de l'étiage et le passage n'était plus guéable. Alors, ce fut une confusion sans pareille d'hommes et de chevaux perdant pied et entraînés par le courant. Un très petit nombre de fugitifs atteignit la rive opposée.

Boabdil avait vaillamment combattu durant cette journée désastreuse, s'offrant aux coups de ses ennemis, signalé aux regards par le magnifique caparaçon de son coursier blanc. Cinquante de ses fidèles gisaient à ses pieds quand, demeuré presque seul, il s'éloigna du champ de bataille, mais, à peine arrivé sur les bords du Xenil, il vit la débâcle de son armée et les cadavres des hommes et des chevaux amoncelés en aval, comprit que sa monture, épuisée, ne le porterait pas jusqu'à l'autre rive et se laissa glisser parmi les fourrés épineux poussés sur la berge, dans l'espoir d'y attendre la nuit et l'abaissement des eaux. Un soldat, Martín Hurtado, l'y découvrit et l'attaqua sans le connaître. Boabdil se défendait à coups de cimeterre, et peut-être allait-il se défaire de son adversaire, quand deux autres soldats chrétiens accoururent à l'aide de leur camarade. La lutte devenait impossible. Boabdil recula et ordonna fièrement aux hommes d'abaisser leurs armes, leur promettant une forte rançon. A ce moment arriva Diego de Córdoba.

« Il y a là, lui dit Martín Hurtado, un More de haut rang. Nous l'avons pris et il offre de se racheter.

— Vous en avez menti, esclaves! Vous ne m'avez pas pris, mais je me rends à ce gentilhomme. »

Conduit aussitôt devant le Comte de Cabra, le Roi More fut accueilli avec respect, mais aussi avec une joie inexprimable.

Quelle revanche à la défaite et à la déroute de l'Axarquia survenue un mois auparavant! Désormais la chevalerie andalouse pouvait relever la tête.

Jusqu'ici la guerre s'était poursuivie avec des alternatives diverses; la capture du Roi de Grenade allait en modifier la marche.

Boabdil, traité avec les honneurs dus à sa majesté souveraine, fut logé au château de Baena en attendant que les Rois eussent décidé de son sort. Il accepta d'ailleurs son destin avec la résignation habituelle à ceux de sa race.

A Grenade, les fugitifs qui apportèrent la nouvelle du désastre jetèrent la consternation dans les cœurs. Le Roi prisonnier, la che-

valerie détruite, une infanterie longtemps incapable de revenir au combat! Dans tous les quartiers nobles ou populaires, ce fut un déluge de pleurs, un douloureux concert de lamentations. Combien empoisonnaient de leurs cadavres les eaux du Xenil, combien plus malheureux encore périraient dans les geôles sombres des Chrétiens !

La Sultane Aïcha était trop énergique de caractère pour se laisser abattre. A tout prix, il fallait libérer Boabdil, éviter que les Mores, revenus de leur erreur, ne rappelassent son père, le vieux Moulei Abou'l Hassan, que l'on regrettait maintenant. D'ailleurs, aux yeux des Musulmans, un monarque était déchu de ses droits dès qu'il avait perdu la faculté de conduire les siens au combat.

Des émissaires furent envoyés en toute hâte à Baena pour y proposer une rançon du prisonnier. Ils avaient ordre de se soumettre à toutes les exigences du vainqueur.

Les Rois étaient à Vitoria quand ils apprirent le résultat de la bataille de Lucena. Ferdinand ne perdit pas son temps à jalouser l'heureux vainqueur de Boabdil et il s'empressa d'accourir à Cordoue.

Un conseil fut réuni dès son arrivée et la discussion y fut chaude. Les uns étaient d'avis de refuser la rançon offerte par la Sultane mère et de garder Boabdil prisonnier. Le Cardinal de Mendoza et le Marquis de Cadix proposaient de lui rendre la liberté en échange d'un traité dont les conditions le placeraient dans une sorte de vasselage. Le retour du monarque à Grenade entretiendrait la division entre ses partisans et ceux de son père, tandis que, enfermé dans une forteresse castillane, il serait bientôt abandonné par les siens et deviendrait une non-valeur matérielle et politique entre les mains des Chrétiens. La Reine, consultée, fit pencher la balance; Boabdil serait remis en liberté. En conséquence, la rançon offerte par Aïcha fut acceptée, mais les négociateurs musulmans durent acheter la paix au prix de conditions très dures. Boabdil consentait à une trêve de deux ans, rendrait sans indemnité quatre cents captifs chrétiens et payerait un tribut annuel de douze mille doublons d'or. Enfin, clause bien autrement humiliante, il livrerait passage sur ses territoires et pourvoirait de vivres l'armée chrétienne en marche contre son père. Comme caution, il laisserait en otage son fils unique et les fils de plusieurs chefs mores.

Ferdinand avait refusé de voir Boabdil avant de prendre une décision. Le traité signé, une rencontre eut lieu entre les deux souverains. Le Roi more fut amené de Baena à Cordoue où il fit une entrée solennelle, entouré d'une escorte de Musulmans et de cinquante chevaliers chrétiens chargés de l'honorer tout en le gardant. Les Castillans, enor-

gueillis outre mesure, eussent souhaité que leur Roi tendît au prisonnier une main que celui-ci baiserait humblement.

« Si le Roi de Grenade était dans son royaume, répondit Ferdinand avec une courtoisie inspirée sans doute par Isabelle, je pourrais exiger cet hommage, mais je dois agir d'une autre manière vis-à-vis d'un prince prisonnier dans mes États. »

Quelque trente-trois ans plus tard, Charles-Quint devait se montrer moins généreux envers François Ier.

Une compagnie de chevaliers était sortie de Cordoue et s'était portée au-devant de Boabdil. Il l'accueillit avec une majesté souveraine, comme s'il eût été encore un prince puissant et redouté.

Introduit devant Ferdinand, le More s'inclina, prêt à s'agenouiller, mais il n'acheva pas ce mouvement cruel à sa dignité : son vainqueur l'avait pris dans ses bras, l'y serrait et le baisait fraternellement.

Cette marque de sympathie donnée avec tant d'à-propos réconforta le malheureux prince, qui contenait avec peine son émotion, et adoucit un peu l'amertume d'une pareille cérémonie.

Un interprète arabe lut un discours où il célébrait la grandeur du Roi de Castille et louait la loyauté de son maître. Ferdinand l'arrêta. Ses paroles étaient superflues. Boabdil, il en était certain, garderait ses engagements en souverain et en chevalier.

Le lendemain, le Roi de Grenade reprenait le chemin de sa capitale, escorté jusqu'à la frontière par des chevaliers castillans et suivi d'un convoi de mulets chargés des présents dont Ferdinand l'avait accablé. Aux yeux de ses sujets, ils apparurent comme le signe manifeste de sa déchéance et de sa servitude.

Les vainqueurs de Lucena furent magnifiquement récompensés. Le Comte de Cabra, mandé à Vitoria, fut accueilli par le clergé, les chevaliers, les marchands venus au-devant de lui hors de la ville, et conduit au palais par le Cardinal d'Espagne, le vaillant Mendoza, si fameux à la guerre, si sage au conseil. Les Rois l'accueillirent à l'entrée de la salle d'audience, le félicitèrent chaudement, puis, retournant sur leurs pas, ils l'invitèrent à leur table.

« Celui qui a fait un roi prisonnier peut s'asseoir auprès des Rois ».

Des récompenses dignes de flatter des cœurs moins haut placés que celui du Comte de Cabra accompagnèrent ces honneurs. Le vain-

queur de Boabdil reçut une rente annuelle de 10 0000 maravédis, somme énorme étant donnée la détresse du trésor. L'Alcaide de las Donceles obtint des faveurs analogues. Le Marquis de Cadix, qui n'avait cessé de donner des preuves d'habileté, de vaillance et de zèle, eut en partage, à titre perpétuel, la ville de Zahara et les titres de Marquis de Zahara et de Duc de Cadix. En outre, — suprême faveur, — le Roi le gratifia des riches vêtements qu'il portait le jour de Notre-Dame où avait été livrée la bataille de Lopera. Le présent semblait de peu de valeur, pourtant l'honneur était immense. De son côté, Isabelle octroya une faveur semblable à la femme de Puerto Carrero.

N'est-il pas intéressant de voir donner en Castille, à la fin du XVe siècle, cette récompense suprême que les Rois de Perse accordaient à leurs sujets depuis une haute antiquité et dont la Bible nous a conservé un exemple à propos de Mardochée?

« A celui que le Roi veut honorer, il envoie les vêtements qu'il a portés. »

De belles fêtes furent célébrées dans cette circonstance mémorable. Ferdinand et Isabelle dansèrent ensemble sur un mode lent et grave. Le Comte de Cabra offrit la main à l'Infante, tandis que l'Alcaide de los Donceles conduisait une dame de haut rang. Quand on sait combien était rigoureuse l'étiquette de la Cour d'Espagne, on comprend à quel point la condescendance des Rois dut toucher le cœur de leurs sujets.

Peu de temps après, Isabelle eut l'idée gracieuse de changer les armoiries des trois grands seigneurs à qui elle devait la capture de Boabdil et dessina de sa main leurs nouveaux blasons. Sur un fond de gueules s'enlevait la tête couronnée d'un roi more portant au cou une chaîne d'or ; vingt-deux étendards, égaux en nombre à ceux qui avaient été pris à la bataille de Lucena, entouraient l'écusson. Indifférente à la flatterie, mais très sensible à la vaillance, au zèle et au dévouement, la souveraine savait — qualité vraiment royale — récompenser et punir à propos.

La trêve de deux ans signée entre les Rois et Boabdil n'interrompit point la guerre. Au lendemain de la bataille de Lucena, les Mores de Grenade avaient cru leur prince mort et ils l'avaient pleuré ; mais, quand on le sut vivant aux mains des Chrétiens, les lamentations se changèrent en cris de colère. Un chef musulman reste sur le champ de bataille et ne sert pas au triomphe de l'ennemi. Ses sujets ne lui

reconnaissaient ni le talent d'un capitaine ni le courage d'un soldat. Orgueilleux, incapable, il avait mal conduit une campagne entreprise en haine de son oncle Ez Zagal.

En revanche, le vieux Moulei Abou'l Hassan redevint le héros préféré et chéri. Il fut rappelé et son retour à l'Alhambra prit les proportions d'un triomphe.

Aïcha s'était retirée dans la forteresse de l'Alcazaba située à la pointe ouest de l'Ahambra et y avait réuni les partisans que l'argent et les promesses avaient conservés à son fils. La guerre continua entre les factions rivales et le sang ne cessa de couler dans des querelles intestines.

Moulei Abou'l Hassan, qu'accablaient l'âge et les infirmités, devint aveugle par surcroît. C'en était trop.

A défaut de Boabdil jugé indigne de l'hériter, le trône revenait à son oncle paternel, le vaillant Ez Zagal. D'ailleurs, depuis de longues années ses exploits alimentaient les romances populaires. Sous Ronda, il avait infligé jadis une cruelle défaite à la chevalerie chrétienne. Au retour de Malaga à Grenade, il ajouta un fleuron à sa couronne glorieuse en surprenant une petite compagnie de chevaliers de Calatrava qui se reposaient après une razzia. Contraints de se rendre, ils figurèrent à son triomphe, marchant à pied, sur un rang, suivis de leurs chevaux chargés de leurs armures et de leurs bagages. Soixante-dix guerriers mores fermaient la marche, portant à l'arçon de la selle les têtes coupées des chevaliers et des soldats chrétiens tués dans la rencontre.

Le retour d'Ez Zagal réveilla dans Grenade un enthousiasme endormi depuis longtemps. Le fier guerrier fut proclamé roi, tandis que Moulei Abou'l Hassan et Boabdil étaient également déposés. Le vieux monarque ne survécut guère à sa déchéance :

« Quelques-uns assurent que le Roi Ez Zagal ne fut pas étranger à la mort de son frère. Dieu seul le sait, qui est unique et immuable. »

Boabdil n'était plus en sécurité à l'Alcazaba. Il s'enfuit et, perdant tout courage et toute dignité, il vint chercher refuge à Séville, auprès de Ferdinand et d'Isabelle. Cet abandon de ses droits héréditaires contrariait les projets des Rois qui, ayant traité avec lui, tenaient à lui conserver une situation puissante. Ils lui persuadèrent donc de revenir à Grenade et l'y décidèrent en lui donnant les moyens financiers de combattre son oncle et de lui disputer la couronne.

Comprenant les dangers d'une pareille discorde, les Alfaquirs et les Grenadins les plus considérés essayèrent de réconcilier l'oncle avec le neveu et proposèrent le partage des territoires et de la capitale elle-même. Le Darro limiterait les deux quartiers. Cette division théorique fut bientôt reconnue impraticable. Des querelles s'allumèrent entre les Mores et les Chrétiens mercenaires que Boabdil — faute impardonnable — avait pris à sa solde. Pendant cinquante jours, la ville fut à feu et à sang. Ez Zagal l'emporta, grâce à l'appui de la chevalerie et à l'attachement du peuple.

Craignant pour sa vie, Boabdil quitta Grenade une seconde fois et se retira presque en fugitif dans la petite ville d'Almería où il garda encore les vaines apparences de la royauté. Pendant ce temps, Ez Zagal, avec une vigueur extraordinaire, défendait le territoire contre les attaques incessantes des Chrétiens, enlevait leurs convois, surprenait leurs maraudeurs, saccageait les pays frontières et poussait plus avant en terre espagnole que ne l'avait fait Moulei Abou'l Hassan lui-même.

Deux ans s'étaient écoulés depuis que Boabdil s'était refugié dans Almería. Il s'y croyait en sécurité, quand soudain Ez Zagal parut aux portes de la ville (février 1485). Le fils d'Aïcha n'avait pas de troupes pour le défendre et s'enfuit ; ses partisans furent massacrés sans merci. La terre grenadine ne lui offrait plus où reposer sa tête. Désespéré, abandonné de tous, il courut à Cordoue pour y réclamer une seconde fois l'égide des ennemis héréditaires de sa religion et de sa race. Il n'y fut pas accueilli avec plus d'empressement qu'il ne l'avait été à Séville. Ferdinand, très désireux de lui conserver une situation politique, lui conseilla de rentrer aussitôt dans son royaume et appuya ses conseils de nouveaux subsides destinés à récompenser les sujets fidèles et à ramener les égarés. Entouré de soldats mercenaires presque tous chrétiens, Boabdil s'en revint à Velez el Blanco, ville fortifiée de la province de Murcie située assez près de Grenade pour lui permettre de garder des communications avec les factieux restés dans l'Albacin. Il n'y avait pourtant pas grand espoir à fonder sur eux, car ils faisaient partie de la classe pauvre, les grands et les chevaliers s'étant, d'un commun accord, groupés autour d'Ez Zagal, tandis qu'ils affectaient de ne plus prononcer le nom de Boabdil, exécré à l'égal de celui d'un traître ou d'un apostat. Dès lors, Ez Zagal régna et commanda seul à Grenade.

L'ardeur des Chrétiens grandissait à mesure que diminuait la puissance musulmane. Chefs et soldats s'accoutumaient à recom-

mencer chaque printemps la guerre préparée durant l'hiver; ils se disciplinaient, comprenaient mieux leurs rôles respectifs et l'on pouvait désormais prévoir la chute de l'empire more. En dépit de résistances héroïques, Cártama, Coin, Setenil, Marbella, Illoja, surnommée l'*œil droit* de Grenade, et Moclin, son *bouclier*, s'étaient rendus.

La prise de Ronda (20 mai 1485) fut particulièrement cruelle aux Mores, car la cité semblait imprenable. Elle était située au cœur d'une montagne abrupte, perchée sur un roc isolé couronné par une citadelle puissante et entourée d'une triple enceinte hérissée de tours. Un escarpement vertical d'une hauteur effrayante la défendait sur trois côtés baignés par le Guadalevin. Autour de la rude forteresse s'ouvraient des vallées fertiles, sillonnées de nombreux cours d'eau, abondants en grains et en gras pâturages. On y élevait des chevaux rapides, les meilleurs du royaume pour mener à bien les razzias.

L'Alcaide Hamet ez Zegri croyait la place si sûre qu'il n'avait pas hésité à courir sus à une troupe chrétienne signalée dans la direction de Malaga. Il comprit trop tard son imprudence quand, revenant chargé de dépouilles et poussant des troupeaux, il vit des pièces d'artillerie installées vis-à-vis des murs de la ville et reconnut le drapeau du Roi Ferdinand qui flottait au centre du camp ennemi. Fou de rage, n'écoutant que sa colère, Hamet ez Zegri s'élança sur les tentes. Il vint s'y briser et eut de la peine à rentrer dans la ville, entouré seulement de quelques cavaliers. Les autres avaient péri.

Alors commença le bombardement en règle, cette action terrifiante dont les Mores n'avaient jamais été témoins jusque-là. Le brave Hamet ez Zegri, les dents serrées, la respiration haletante, regardait avec stupeur les boulets de pierre et de fer ruiner les tours, ouvrir de larges brèches dans les murailles, détruire les ouvrages avec un bruit de tonnerre. Une nuit, s'abattirent sur les terrasses des boulets *enflammés*, portés au rouge avant d'être lancés et dont la prévoyance de la Reine avait doté l'artillerie. Bientôt la cité ne fut plus qu'un immense brasier. Il fallut se rendre. Ferdinand se montra magnanime dans l'espoir que cet exemple encouragerait d'autres villes à capituler. Les habitants furent autorisés à sortir de la place avec leurs biens meubles; ceux qui voulurent rester en Espagne y reçurent des terres situées dans les provinces du Nord avec la promesse d'y exercer librement leur religion.

Une multitude de captifs chrétiens encombraient les prisons de Ronda ou alimentaient d'eau la population en usant d'un escalier qui, à 86 mètres de profondeur, aboutissait au Guadalevin. Ils furent

aussitôt dirigés sur Cordoue ; la Reine les accueillit avec bonté, les pourvut de vivres, de vêtements et d'argent et ordonna ensuite de les rapatrier. Les chaînes détachées de leurs poignets et de leurs chevilles furent portées en pompe à San Juan de los Reyes, ce monastère fondé à Tolède en commémoration de la bataille de Toro. On les suspendit aux murs extérieurs comme le plus émouvant des trophées. Elles y sont encore ; pas au complet cependant. Il y a quelques années, un alcade économe eut l'idée prosaïque de les transformer en sièges destinés au jardin public. On eut le temps d'intervenir avant que le sacrilège ne fût consommé tout entier.

Et c'est ainsi que les progrès lents mais réels de la reconquête étaient favorisés par la discorde entre les Musulmans comme elle avait été retardée, dans la première partie du XV[e] siècle, par la désunion des Chrétiens.



CHAPITRE XII

PEDRO ARBUES. REPRISE DE LA GUERRE

LES CORTES DE SARAGOSSE. || PERSÉCUTION DES *conversos*. || CONSPIRATION CONTRE L'INQUISITEUR PEDRO ARBUES. || SA MORT. || CHATIMENT DES MEURTRIERS. || NAISSANCE DE CATHERINE D'ARAGON. || ISABELLE DÉFEND LES DROITS DE LA COURONNE CONTRE LE CLERGÉ. || LA REINE PREND UNE PART DIRECTE A LA GUERRE ET VIENT AU CAMP SOUS MOCLIN (1486). || SIÈGE DE LOJA. || VAILLANCE DE LORD SCALES. || BOABDIL TOMBE UNE SECONDE FOIS AU POUVOIR DES ROIS. || EZ ZAGAL SE JETTE DANS VELEZ MALAGA POUR LA DÉFENDRE. || REDDITION DE LA PLACE. || VAILLANCE DE FERDINAND. || BOABDIL SOLLICITE LA BIENVEILLANCE DES ROIS EN FAVEUR DE SES SUJETS FIDÈLES.

PENDANT l'année 1485, des faits d'une gravité exceptionnelle se produisirent en Aragon. On se souvient que l'Inquisition s'y était introduite à l'époque où les Albigeois étaient venus de France ; mais, dans ce pays favorisé de grandes libertés, elle avait perdu de sa rigueur et n'y existait plus que de nom, quand Ferdinand résolut de lui donner une autorité pareille à celle qu'elle avait conquise en Castille. A la suite des Cortes de Tarragone (1484), un ordre royal avait enjoint au pouvoir civil d'aider le Saint-Office dans l'exercice de ses fonctions. Un dominicain, frère Gaspar Yuglar, et un chanoine de l'Église métropolitaine, Pedro Arbues de Epila, élevé à la dignité d'évêque, furent nommés inquisiteurs du diocèse de Saragosse. Il ne semble pas qu'un génie spécial désignât Pedro Arbues pour cette haute fonction, qu'il n'accepta pas d'ailleurs sans de grandes appréhensions. Quand il eut cédé aux sollicitations de Torquemada, il montra une ardeur et un zèle inspirés par la sincérité de sa foi.

Aussitôt une persécution terrible s'abattit sur les personnes occupant de hautes charges mais connues pour descendre de Juifs convertis. Le soupçon était aiguisé par l'intérêt, car la confiscation des biens précédait l'instruction du procès. En vain les Aragonais

protestèrent-ils contre un acte attentatoire aux *fueros* du pays, en vain supplièrent-ils le Roi de suspendre cette mesure au moins jusqu'au prononcé de l'arrêt. Ils ne furent pas écoutés. Alors, ils s'adressèrent au Pape. Sixte IV resta sourd à leurs plaintes, persuadé d'une part des bonnes intentions des Rois et circonvenu, comme nous l'avons dit plus haut, par les promesses du Saint-Office. Exaspérés par les *auto de fe* célébrés à Barcelone en mai et juin 1485, poussés à bout par l'arrestation de Leonardo Eli, un des *conversos* les plus respectables de Saragosse, perdant tout espoir de recevoir une réponse favorable des souverains ou du Saint-Siège, quelques citoyens audacieux résolurent de se défendre et de mettre un terme à de pareilles atrocités.

Les conjurés n'osèrent pas s'élever contre le Saint-Office, c'eût été courir à la mort, mais ils conspirèrent contre les inquisiteurs, sans peut-être se rendre compte qu'ils étaient un instrument aux mains de Torquemada et que leur mort, si l'on parvenait à les atteindre, n'arrêterait pas l'œuvre féroce. Avant que les affiliés se fussent entendus et organisés, six mois s'écoulèrent. Le secret avait été bien gardé, et pourtant des bruits vagues parvinrent jusqu'à Ferdinand. De Castille, le 29 janvier 1485, il écrit au gouverneur d'Aragon : « Un complot se prépare, une somme importante a été réunie ; elle est destinée à gêner l'action du Saint-Office, sinon à payer des services dangereux ».

Informés de l'avis secret envoyé par le Roi, les conjurés cessèrent de se voir durant six mois. Ce délai passé, et les Inquisiteurs se relâchant de leur prudence, ils se mirent en quête de trois hommes sûrs, capables d'exécuter leurs desseins. Le choix tomba sur Juan de Abadia, son serviteur Vidal de Uranso et Juan de Esperandeu. Ce dernier était le fils d'un *converso* enfermé dans les prisons de l'Inquisition et dont les biens étaient déjà confisqués. 500 florins avaient été promis aux meurtriers de Pedro Arbues.

Une première tentative eut lieu en avril ou mai de cette même année. Des spadassins s'introduisirent dans le palais épiscopal contigu à la cathédrale, tombèrent sur une garde bien armée et n'eurent que le temps de s'enfuir. Mais ce n'était pas en vain que les Aragonais avaient condamné à mort le Grand Inquisiteur et mis sa tête à prix. Durant la nuit du 15 septembre, à l'heure de Matines, trois hommes pénétrèrent dans la cathédrale. Juan de Abadia et son serviteur y entrèrent par la porte principale ; Esperandeu et ses compagnons par la sacristie, et tous se cachèrent derrière les piliers,

dans l'ombre des bas-côtés. Comme les accents de l'orgue éveillaient soudain la nef, Pedro Arbues parut sur le seuil de la porte du cloître, une lanterne d'une main et une forte trique de l'autre. Sachant que sa vie était en péril, il portait sous sa robe de moine une chemise de mailles et son large bonnet de velours blanc était doublé d'une calotte d'acier. Avant d'entrer au chœur, il posa sa trique, singulier bâton pastoral, contre un pilier et s'agenouilla, tandis que la lanterne posée à terre devant lui éclairait son visage.

Il était à la merci des assassins.

Esperandeu bondit, le frappe et ne l'atteint qu'au bras gauche. Aussitôt Uranso s'élance et décharge sur la tête un coup si violent que la calotte de fer est tranchée et que l'arme s'abat sur la nuque restée découverte. Chancelant, l'Inquisiteur se dresse et cherche à gagner le chœur. Esperandeu l'assaille de nouveau et le frappe si furieusement que son épée, déchirant l'acier de la chemise, lui traverse le corps. Le crime accompli, les meurtriers échappent aux étreintes des chanoines, qui accourent affolés, leur lanterne à la main, gagnent la porte où les attendent des complices, enfourchent des coursiers rapides, franchissent les portes de la ville et se jettent dans la campagne.

Le blessé fut transporté dans sa cellule et, après un examen, les médecins déclarèrent que la moelle épinière avait été atteinte. Il vécut encore quarante-huit heures, secoué par des spasmes convulsifs, et rendit l'âme le 17 septembre. Ses lèvres semblaient murmurer la prière interrompue. On interpréta d'une manière favorable à sa générosité de cœur ce mouvement machinal et l'on prétendit qu'il priait pour ses bourreaux. S'il demandait leur grâce, son dernier vœu ne fut pas exaucé.

L'assassinat, dont le bruit se répandit dans la ville, dès l'aube, ramena vers le Saint-Office nombre de gens qui s'en étaient écartés. La foule des vieux chrétiens s'attroupa dans les rues :

« Brûlons les *conversos* ! Mort aux meurtriers de l'Inquisiteur ! »

La populace, toujours prête à suivre ceux qui la mènent au pillage grossit de ses hurlements ce cri de colère, et, en quelques heures, fut maîtresse de Saragosse.

Non seulement il y eut grand péril pour les *conversos*, mais aussi pour les Mores et les Juifs qu'on parla de piller et de massacrer, afin de n'en point perdre l'habitude. L'Archevêque, un frère naturel de Ferdinand, dut parcourir à cheval les voies principales et

calma la surexcitation populaire en promettant prompte justice.

Les meurtriers, poursuivis avec une ardeur sans égale, furent découverts, les uns à Tudela, un autre sur la frontière de Navarre.

Ramenés à Saragosse, ils furent torturés jusqu'à ce qu'on leur eût arraché les noms de leurs complices. Puis, on leur coupa les mains, on les cloua sur la porte de l'église où le crime avait été commis, et leurs membres écartelés, jetés à la voirie, furent abandonnés aux chiens ou livrés à d'ignobles profanations. Juan de Abadia échappa au supplice en avalant du verre brisé; Juan Pedro Sanchez, qui avait été l'âme du complot, gagna Toulouse et fut brûlé en effigie. Deux cents autres accusés furent écartelés, pendus ou figurèrent dans l'*auto de fe* du 30 juin 1486, le septième qui eut lieu à Saragosse. On ignore le nombre de ceux qui périrent dans les geôles de l'Inquisition. Bien peu de familles catalanes échappèrent à une condamnation dure ou légère. Don Jaime de Navarre, un neveu direct de Ferdinand, subit une peine grave pour avoir donné asile à un nouveau chrétien, poursuivi par le Saint-Office. Afin d'associer le Ciel aux représailles de l'Inquisition, les familiers assurèrent qu'au moment d'entrer en Navarre, l'un des coupables, devenu subitement lourd comme du plomb, était resté inerte jusqu'à ce que les hommes d'armes l'eussent saisi. A l'heure de l'interrogatoire, la bouche des assassins s'était desséchée. Il avait fallu leur donner un peu d'eau pour leur permettre de répondre. Il eût été plus simple d'expliquer leur mutisme par la terreur.

Autant on accabla les meurtriers, autant le fanatisme des familiers du Saint-Office exalta les vertus de leur victime. Dieu lui-même s'en mêla. La nuit du meurtre et à l'heure où il s'accomplissait, la grande cloche de Villela se mit en branle toute seule. Deux semaines après l'assassinat, des gouttes de sang tombées sur le dallage du sanctuaire réapparurent, bien qu'on eût lavé le marbre avec le plus grand soin. Enfin, le scapulaire de l'Inquisiteur, dont le peuple s'était pieusement arraché les lambeaux lors de ses funérailles, opéra des miracles. Le Saint-Office sollicita la canonisation de celui qu'il représentait comme un martyr ; mais le Saint-Siège refusa de procéder d'une manière aussi prompte, et bien des années devaient s'écouler avant que Pedro Arbues fût admis au rang des Bienheureux.

Deux épées rouillées, de forme très simple, sont encore suspendues aux parois grises de la Seo. La tradition veut qu'elles aient été les instruments du crime, et les fidèles les considèrent avec une émotion mêlée de terreur.

Les archives d'Aragon témoignent combien fut cruelle la persécu-

tion qui suivit l'assassinat de Pedro Arbues. Durant plusieurs années, les *auto de fe* se succédèrent. Fiers de caractère, détestant l'oppression, les Aragonais essayèrent encore de lutter contre l'Inquisition et des révoltes éclatèrent à plusieurs reprises dans différentes villes du royaume : Teruel, Valence, Barcelone. Toutes furent réprimées avec la dernière rigueur.

Tandis que cette tragédie se déroulait en Aragon, un événement heureux éclairait la vie sévère des Rois. La Cour avait pris ses quartiers d'hiver dans la petite ville de Alcalá de Henares où l'Archevêque de Tolède possédait un palais magnifique au centre d'un groupe de monastères et d'églises.

Le 5 décembre 1485, Isabelle y mit au monde son cinquième et dernier enfant. C'était une fille, on la nomma Catherine. Ne pas naître eût mieux valu pour elle, tant fut amère la destinée de celle qui mariée toute jeune au Prince de Galles, veuve avant l'accomplissement de l'union projetée, épousa le frère de son premier époux, le futur Henri VIII, et mourut délaissée, cause innocente du schisme d'Angleterre.

Peu après la naissance de l'Infante Catherine, et dans cette même ville d'Alcalá où elle avait vu le jour, survint un incident qui montre combien la Reine, pourtant si attachée à l'Église, résistait virilement aux empiétements du clergé quand elle les jugeait attentatoires aux droits de la couronne.

Un différend suivi d'une collision s'étant élevé entre les juges royaux et ecclésiastiques, l'Archevêque soutint les prétentions de ces derniers, tandis que la Reine défendait la suprématie de la juridiction royale. Ni l'un ni l'autre ne voulant céder, on convint de s'en remettre à l'arbitrage de gens savants et pieux. L'auteur qui raconte l'incident n'indique pas quelle fut la solution donnée à cette affaire ; il tient seulement à prouver combien Isabelle se préoccupait des intérêts de la couronne, même quand ils allaient à l'encontre de ses sentiments religieux.

Un exemple du même ordre est cité par Pulgar. Le fait se passa en 1486.

Les immunités et privilèges accordés aux ecclésiastiques dans les pays voisins ne les préservaient plus en Castille des atteintes de la justice séculière. Un prêtre de Truxillo, coupable d'un crime grave, ayant été jeté en prison civile, les chanoines, ses parents, alléguèrent sa qualité de prêtre et le réclamèrent comme relevant de leurs tribunaux. Le juge civil ayant refusé de le rendre, les membres du clergé

soulevèrent le peuple et, à la tête de la multitude, se ruèrent sur la prison, en forcèrent les portes, enlevèrent le prisonnier et, du même coup, délivrèrent les autres détenus.

Quand elle fut informée de cet acte, la Reine envoya sur l'heure un détachement de la garde royale à Truxillo avec mission de prêter main-forte à la justice civile. Les chefs de l'émeute perdirent la vie et leurs auxiliaires furent condamnés au bannissement perpétuel.

Jusqu'alors, Isabelle a préparé la guerre, restauré l'action de la loi, pacifié et gouverné le royaume. Sa vie s'est partagée entre ses devoirs de reine et d'épouse. Une nombreuse famille est venue combler ses vœux ; cinq fois elle a été mère et souvent elle a été contrainte d'abandonner à d'autres la direction de la guerre de Grenade. Après la naissance de l'Infante Catherine, c'est-à-dire dès l'année 1485, elle prend une part effective à la guerre et ne se contente plus de lever, d'approvisionner et de pourvoir l'armée. Si aucun historien ne laisse entendre que jamais, comme une autre Jeanne d'Arc, elle ait chargé à la tête de l'ost, tous s'accordent à dire qu'elle paraissait sous les remparts des villes assiégées en armure de guerre, qu'elle maniait son palefroi avec l'habileté d'un chevalier rompu aux exercices équestres, qu'elle inspectait les travaux d'approche, visitait les batteries, encourageait les combattants, enivrant les témoins de sa vaillance, exaltant l'ardeur des chefs et des soldats devenus les exécuteurs opiniâtres de ses conceptions militaires.

L'armure de l'Armería Real que l'on prétendait avoir appartenu à la Reine est peut-être le harnais d'un jeune prince ; en revanche, la chapelle royale de Grenade conserve l'épée de la souveraine comme une relique précieuse, à côté du sceptre et de la couronne.

D'autres fois, l'arrivée d'Isabelle dans les camps était accompagnée d'une pompe qui satisfaisait la noblesse et plaisait au peuple émerveillé.

Le digne Cura de los Palacios peint en brillantes couleurs une scène de ces temps chevaleresques. La Reine avait été mandée par son époux au camp sous Moclin (1486). Il s'agissait d'arrêter de concert le plan des opérations futures.

« Sur les bords de la rivière Yegas, la Reine avait été reçue par un corps venu au-devant d'elle sous le commandement du Marquis de Cadix et, à une lieue et demie de Moclin, elle avait rencontré le Duc de l'Infantado accompagné de la haute noblesse et de vassaux richement vêtus. Sur la gauche du chemin, la milice de Séville se tenait en ligne de bataille. La Reine ayant salué

la bannière de cette illustre cité, ordonna au porteur de prendre place à sa droite. Les bataillons saluaient la souveraine en abaissant leurs étendards à mesure qu'elle passait et les acclamations enthousiastes de la multitude annonçaient son approche à la cité conquise.

«La Reine était accompagnée de sa fille l'Infante Isabel, à peine âgée de seize ans, et suivie de nombreuses demoiselles d'honneur montées sur des mules richement caparaçonnées. Elle-même était assise sur une mule alezane dont le bât était orné de broderies d'argent et d'or en relief. La housse était de couleur cramoisie et la bride de satin précieusement ornée de lettres d'or. L'Infante portait une robe de fin velours sur plusieurs autres robes de brocart ; une mantille écarlate voilait le visage à la mode moresque et un chapeau noir orné de passementeries d'or couvrait la tête.

« Le Roi s'avança vers la Reine, suivi des nobles. Il portait un pourpoint cramoisi, avec des chausses de satin jaune. Sur ses épaules était jetée une casaque ou manteau de riche brocart, et une soubreveste cachait sa cuirasse. Ses cheveux étaient enfermés dans un bonnet couvert d'un chapeau orné de belles plumes. A son côté, suspendu à une ceinture, brillait un cimeterre moresque. »

« Quand le Roi et la Reine se furent rapprochés, ils se saluèrent par une inclinaison cérémonieuse. Au même moment, la Reine enleva son chapeau et resta en résille de soie, le visage découvert. Alors Ferdinand, s'avançant, la baisa avec affection sur les joues et donna la même marque de tendresse à sa fille l'Infante Isabel. Faisant le signe de la croix, *il la bénit et la baisa sur les lèvres*. Le cortège royal se dirigea ensuite vers le camp où tout avait été préparé pour recevoir la Reine et sa suite. »

Un autre auteur, Bernáldez, complète la peinture et y ajoute un détail intéressant.

«Ferdinand montait un noble cheval de guerre, de couleur bai clair. Parmi les magnifiques chevaliers qui l'accompagnaient, on signalait un Anglais, le Duc de Rivers, comte de Scales, suivi de pages vêtus de coûteuses livrées. Ce chevalier était couvert de mailles voilées sous un surcot de soie brochée, de couleur sombre. Un bouclier était attaché à son bras par des chaînes d'or et, sur la tête, il portait un chapeau blanc de France avec des plumes. Le caparaçon de son coursier balayait le sol ; il était de soie azur, bordé de violet et semé d'étoiles d'or. Lord Scales maniait sa monture avec une adresse qui excitait l'admiration générale. Sa bravoure et sa vaillance émerveillaient l'armée et il brillait d'un éclat sans pareil parmi les nobles étrangers qui, volontairement, étaient venus de France, d'Angleterre et des autres pays d'Europe pour prendre part au triomphe de la foi. »

« Vint de Bretagne, écrit encore Pierre Martyr, un cavalier jeune, riche

et de haute naissance. Il était allié par le sang à la famille royale d'Angle terre. Il amenait un beau train de troupe de ses domaines, au nombre de trois cents hommes armés selon la mode de leur terre, avec des arcs longs et des masses d'armes. »

Les formes d'une croisade habilement données à la guerre par la bulle papale, les fonds reçus des gens d'Église, les indulgences accordées aux combattants et aux personnes associées d'une manière quelconque à la campagne exaltaient l'enthousiasme. Plus le triomphe de la foi coûtait de sacrifices et plus on mettait d'ardeur à l'assurer. Ces sentiments, qu'Isabelle entretenait avec soin et que d'ailleurs elle éprouvait, elle les manifestait après chaque succès par le témoignage public de sa reconnaissance envers Dieu :

« A Cordoue ou en tout autre lieu, la Reine célébrait chaque triomphe de ses armées par un acte solennel d'action de grâces. Parfois, elle se rendait nu-pieds et en procession à la cathédrale, suivie de sa maison, des nobles, des ambassadeurs et des fonctionnaires municipaux. De même, au retour de ses expéditions, le Roi était reçu à la porte de la ville et, abrité sous un dais somptueux, brillamment escorté, il se dirigeait en grande pompe vers l'église où il s'agenouillait et rendait grâces au Dieu des armées.

« Quand une ville était prise, l'Alferez royal plantait sur un point culminant de la fortification l'étendard de la croix en argent massif offert par le Pape Sixte IV, tandis que les combattants agenouillés joignaient leurs voix à celles des clercs et chantaient le *Te Deum*. Après l'étendard de la croix, la bannière de saint Jacques, protecteur de l'Espagne, déroulait ses plis; enfin apparaissait la bannière des Rois ornée de leur magnifique blason. Des acclamations enthousiastes la saluaient :

« Castille ! Castille ! »

« A peine entrés dans les cités conquises, les évêques dépouillaient leur harnais de fer, revêtaient les chapes d'or, purifiaient les mosquées, les consacraient pompeusement à la Vierge et aux saints et les pourvoyaient de cloches, d'autels portatifs, de vases sacrés, de missels et d'ornements envoyés par la Reine avec une touchante profusion. »

Une guerre ainsi placée sous le patronage céleste et dans laquelle chacun, depuis le plus puissant chevalier jusqu'au plus humble convoyeur, se considérait comme un instrument de la volonté divine, devait se terminer par la chute de l'Empire more divisé contre lui-même, hésitant entre deux chefs rivaux, démoralisé par les prédictions funestes considérées comme des prophéties.

Au printemps de l'année 1486, Isabelle ouvrit la campagne en personne.

Ferdinand n'avait pas oublié le désastre de Loja où, en dépit de sa vaillance, il avait compromis sa réputation de capitaine. Maître d'une artillerie de siège créée de toutes pièces par sa femme depuis trois années, il brûlait d'effacer un souvenir cuisant à son amour-propre d'homme de guerre. Loja, situé à une quarantaine de kilomètres de Grenade, était d'ailleurs une sentinelle avancée qu'il fallait enlever à tout prix.

Le succès répondit aux efforts de la Reine et aux vaillantes espérances du Roi. Sous les coups des projectiles puissants, les tours s'effondrent, les murs tombent et leurs débris roulent le long des escarpements qu'ils couronnaient avec orgueil. Boabdil était dans la place; il la défendit avec courage, mais il fut blessé grièvement et la garnison découragée décida de se rendre :

« Que peuvent l'ardeur et la vaillance des chevaliers contre des engins lâches qui tuent à distance ! »

Durant le siège, Lord Scales se distingua d'une manière toute particulière. Ayant demandé la permission de combattre à la mode de son pays, il descendit de cheval, se mit à la tête de ses hommes armés comme lui en *blanc* (armure de plates). L'épée attachée au poignet et la masse à la main, il distribua de si terribles coups qu'il jeta la terreur dans les rangs des montagnards. Mais comme on enlevait les faubourgs, le vaillant chevalier, monté sur une échelle d'escalade, reçut une pierre au visage qui lui brisa les dents de devant et le jeta inanimé sur le sol. Transporté sous sa tente, il dut y suivre un long traitement. Le Roi et la Reine vinrent le visiter, le complimentèrent et lui témoignèrent leurs regrets :

« C'est peu, dit-il, de perdre quelques dents au service de Celui qui me les a toutes données. Notre Seigneur, ajouta-t-il avec un humour bien britannique, en a diminué le nombre et il a ouvert entre elles une fenêtre afin de mieux voir en moi. »

La Reine ne s'en tint pas aux éloges et aux félicitations. Le chevalier reçut en souvenir de sa prouesse douze magnifiques coursiers andalous, deux garnitures de lit en drap d'or avec une quantité de beau linge et des tentes de campagne destinées à ses hommes.

La jeune noblesse castillane s'était, elle aussi, couverte de gloire. Réprimandée par Ferdinand sur son luxe excessif, elle montra que, sous ses vêtements de brocart et ses armures damasquinées, elle portait un cœur vaillant. Conduite par le Duc de l'Infantado, elle s'élança avec une ardeur sans égale, jalouse d'entrer la première dans la cité, et quand, après la victoire, elle parut diminuée en nombre et couverte de sang, personne ne songea plus à railler ses goûts efféminés. Le jeune frère de Alonzo de Aguilar, Gonzalve de Cordoue, s'illustra dans cette campagne, et ce fut à lui que les Rois confièrent la garde de la place quand ses murailles furent réparées.

Une seconde fois Boabdil, tombé au pouvoir des Monarques castillans, était contraint de se reconnaître leur vassal. Cette nouvelle humiliation parut plus cuisante aux Mores que la perte d'une ville jugée pourtant imprenable. L'effet moral en fut immense, et la chute de Illora suivit de près celle de Loja.

Les conquérants chrétiens approchaient de Grenade avec lenteur, mais, quand même, ils approchaient. Avant d'attaquer de front la capitale, il fallait réduire Malaga, la seconde ville du royaume, et le port par lequel les Mores d'Espagne et d'Afrique communiquaient encore malgré les efforts de la flotte de Biscaye, et, tout d'abord, prendre la petite place de Velez Malaga, dressée, comme une sentinelle avancée, à cinq lieues de la mer.

Le 7 avril 1487, Ferdinand, acclamé par le peuple, sortit de Cordoue à la tête de ses troupes, prit la route d'Antequera et se dirigea vers la région montagneuse où s'élève Velez Malaga. Des pluies d'orage, une véritable tempête contrarièrent sa marche. Les torrents, grossis par les eaux descendues des montagnes, avaient emporté les ponts de bois, raviné les routes construites au prix de grands sacrifices. Les soldats s'épuisaient à faire une lieue chaque jour en dépit des efforts des pontonniers chargés de réparer les voies. Il ne fallait pas songer à traîner la grosse artillerie dans ces chemins avant que le soleil, en les séchant, ne les eût rendus praticables. On décida de la laisser en arrière.

Le 17, après dix jours de marche extrêmement pénible, l'armée chrétienne parut devant Velez Malaga.

Informé du départ de l'armée royale, Ez Zagal réunit aussitôt ses troupes, et s'élança au secours de la ville. Le vieux guerrier abandonnait Grenade à Boabdil, préférant à la puissance souveraine la conservation d'une cité dont la possession permettrait aux Chrétiens de couper les communications avec l'Afrique et d'arrêter les approvi-

sionnements nécessaires à l'entretien d'une population obligée de vivre au milieu de régions dévastées.

D'habitude, l'armée castillane se gardait mal. Ez Zagal projeta une attaque de nuit sur le camp dressé au pied de la ville. La garnison, avertie, ferait, à la même heure, une sortie furieuse, et Ferdinand subirait une défaite qui lui rappellerait le désastre du premier siège de Loja.

Mais les Castillans arrêtèrent le messager chargé d'avertir le commandant de la place, et quand l'avant-garde d'Ez Zagal s'élança sur le camp chrétien, elle fut reçue par une effroyable décharge de mousqueterie, tandis qu'aucun secours ne lui venait de la ville. Les Mores reculèrent, tournèrent bride et tombèrent sur le gros de l'armée qui, surprise au milieu des ténèbres, se désagrégea sans combattre. La déroute devint bientôt générale. Les plus agiles jetaient leurs armes et précipitaient leur fuite vers la montagne ; les autres, saisis de panique, n'opposaient aucune résistance.

Ez Zagal essaya vainement de rallier ses troupes. Il fut emporté dans la débâcle générale et, à grand'peine, déjoua la poursuite du Marquis de Cadix. Désespéré, il reprit le chemin de Grenade. Les fugitifs y avaient apporté la nouvelle de sa défaite. Le drapeau de Boabdil flottait sur l'Alhambra ; les portes de la ville restèrent closes devant le vieux guerrier. On oubliait sa vaillance, ses exploits et le sacrifice consenti à la patrie quand il avait abandonné Grenade à son rival afin de secourir Velez Malaga. Il ne protesta pas contre cette ingratitude et, le cœur déchiré, se replia sur Guadix, qui, avec Almería, lui restait fidèle.

Le commandant et la garnison de Velez Malaga, demeurés dans l'ignorance du projet d'Ez Zagal, comprirent au jour leur infortune. Désormais, la ville ne devait espérer aucun secours : l'armée d'Ez Zagal n'existait plus, Boabdil régnait à Grenade, la grosse artillerie des Chrétiens avait franchi les défilés où elle s'était embourbée, le blocus se complétait par terre et par mer. D'un commun accord, on décida de capituler avant de subir le bombardement et le pillage, conséquence d'une prise d'assaut.

Désireux d'encourager les places voisines à se rendre sans combat, Ferdinand, fidèle à la tactique employée devant Ronda, accorda des conditions relativement douces. Le peuple fut autorisé à emporter ses biens meubles, les armes exceptées, et à se retirer dans des villes éloignées du littoral où licence lui serait donnée de pratiquer sa religion et de s'administrer selon les lois musulmanes.

Velez Malaga capitula le 27 avril, après un blocus de dix jours ; sa prise n'avait pas coûté des pertes sensibles aux Chrétiens. Pourtant, Ferdinand avait couru un danger sérieux. Toujours prêt à payer de sa personne, il avait chargé un parti de cavaliers ennemis sans autre arme défensive que sa cuirasse. Dans le feu de la rencontre, ayant brisé sa lance sur l'armure d'un More, il s'efforçait en vain de sortir l'épée du fourreau, quand il fut assailli par un parti de Musulmans et eût succombé sous leurs coups si le Marquis de Cadix et Garcilaso de la Vega ne l'eussent dégagé. Comme ces gentilshommes lui reprochaient de se jeter dans la mêlée, et lui représentaient l'inutilité pour un roi de se battre comme un soldat, Ferdinand leur répondit :

« Il n'est pas en mon pouvoir de penser aux bonnes ou aux mauvaises chances de la guerre quand mes sujets exposent leur vie dans l'intérêt de la couronne. »

En souvenir de cet engagement, Velez plaça dans ses armes un chevalier transperçant un More de son javelot. Ce beau fait d'armes inaugura la campagne de 1487 et eut pour résultat immédiat la reddition de Bentomiz, Comares et de vingt villes de l'Axarquia pourvues de fortes garnisons. En outre, les habitants de plus de quarante bourgs ou cités des Alpujarras, pays montagneux où la résistance eût pu se prolonger longtemps, envoyèrent des députations au monarque castillan et lui prêtèrent serment d'obéissance comme *muchares* ou vassaux musulmans. La route de Malaga était ouverte.

Cent vingt chrétiens qui gémissaient dans les prisons furent dirigés sur Cordoue où la Reine et l'Infante Isabel les accueillirent avec attendrissement. Ils figurèrent dans la cérémonie triomphale célébrée à la cathédrale afin de remercier le Ciel de la victoire des armées chrétiennes.

Tandis que les Rois recevaient la soumission des villes des Alpujarras et de l'Axarquia, arrivèrent des lettres de Boabdil.

Un mouvement en sa faveur avait éclaté à Grenade et il sollicitait la bienveillance des Rois envers les gens des campagnes rentrés sous son obéissance. En échange, il promettait de se considérer toujours comme le vassal fidèle des Rois de Castille. Isabelle et Ferdinand étaient des politiques trop avisés pour ne point répondre avec magnanimité à une requête qui montrait dans quel abaissement était tombé leur ennemi.

En conséquence, les habitants des territoires de Grenade furent



Cl. M. Dieulafoy.

TOMBEAU DU MARQUIS VASQUEZ DE ARCE (*Détail*).

(Cathédrale de Sigüenza.)



DAMES MUSULMANES DE GRENADE. — DAME DE ERRIERA. — FEMME DE LAGRÔNO.

(Bibliothèque nationale. Estampes.)

informés qu'il leur serait loisible de cultiver leurs champs et de trafiquer avec les Chrétiens; seul le commerce des armes restait interdit. De leur côté, les Alcaides des villes et villages reçurent licence de circuler à leur gré, et toutes sécurités leur furent données. Un délai de six mois était accordé aux habitants des villes restées fidèles à Ez Zagal pour se soumettre à l'autorité de Boabdil et jouir des mêmes avantages. Des faveurs aussi grandes, la paix au lieu de la guerre ramenèrent des provinces entières au jeune Roi, pourtant si méprisé par ceux mêmes que leurs intérêts groupaient de nouveau sous sa bannière.

Les communications bien établies avec Velez Malaga, Ferdinand ne songea plus désormais qu'à prendre Malaga, ce dernier boulevard de Grenade.

L'ère de la lutte suprême allait s'ouvrir.



CHAPITRE XIII

LE SIÈGE DE MALAGA

IMPORTANCE DE MALAGA. || HAMET EZ ZEGRI SE PROCLAME ALCAIDE DE LA VILLE. || ALI DORDUX. || LES PROPOSITIONS DES ROIS SONT REPOUSSÉES. || L'ARMÉE RAVITAILLÉE PAR LA FLOTTE. || EXPLOITS DES FRÈRES DE LA SAINTE HERMANDAD. || TRAVAUX D'APPROCHE. || LES SEPT SŒURS DE XIMENES. || ISABELLE ENROLE LES CASTILLANS DE VINGT A SOIXANTE ANS. || ARRIVÉE DE LA REINE SOUS MALAGA. || VAILLANCE DES GOMERES. || LE MARQUIS DE CADIX. || BOABDIL ATTAQUE LES TROUPES DE SECOURS ENVOYÉES PAR EZ ZAGAL. || GONZALVE DE CORDOUE CONDUIT 3 000 HOMMES A BOABDIL. || LE CONSEILLER D'HAMET EZ ZEGRI. || LES ROIS SONT VICTIMES D'UNE TENTATIVE D'ASSASSINAT. || L'ASSAUT. || FUREUR DES FEMMES CONTRE HAMET EZ ZEGRI. || LES ROIS REFUSENT DE RECEVOIR ALI DORDUX. || CAPITULATION DE MALAGA. || LES PRÉDICTIONS DU FAUX PROPHÈTE SE RÉALISENT. || LIBÉRATION DES CAPTIFS CHRÉTIENS. || SORT DES RENÉGATS. || LES DÉFENSEURS DE MALAGA CONDAMNÉS A L'ESCLAVAGE.

MALAGA s'élève au milieu d'une vallée limitée du côté de la terre par un cirque de montagnes abruptes, tandis que la mer baigne ses boulevards. La région merveilleuse, le pays incomparable où se mêlent les orangers, les grenadiers, les palmiers, les aloès au glaive bleu et les fleurs tropicales aux couleurs éclatantes, portait à juste titre le surnom de *paradis terrestre.* Les Mores avaient fait de Malaga une place de guerre formidable. Des murs d'enceinte flanqués de tours l'encerclaient. A l'une des extrémités de la cité, sur une éminence rocheuse dominant la mer, s'élevait l'Alcazaba ou donjon commandé lui-même par un château bâti au sommet d'un pic. Dans les temps antiques, un phare se dressait sur ce point, qui a gardé le nom de Jebelfaro : *Montagne de la maison de lumière.* Un chemin couvert mettait en communication l'Alcazaba et le château capable de soutenir à lui seul un siège, la ville et le donjon fussent-ils déjà pris.

Malaga était aussi florissante qu'elle était bien défendue par la

nature et par l'art. Ses relations avec Rome et Carthage avaient été importantes ; au XII[e] et au XIII[e] siècle, elle était devenue le siège du gouvernement ; au XV[e] on la considérait comme la seconde ville du royaume dont Grenade était la capitale. Son port bien abrité, commode, passait pour l'un des plus actifs de la Méditerranée et bénéficiait des liens commerciaux noués avec l'Italie, l'Égypte et le Levant.

Ses transactions avec la côte africaine avaient apporté l'opulence dans ses murs.

Les fortifications de la place étaient en parfait état d'entretien ; les magasins, bien pourvus ; l'artillerie rivalisait en qualité, sinon en nombre, avec celle de l'armée chrétienne. Jamais de meilleures conditions pour la défense et de plus grandes difficultés pour l'attaque. Ez Zagal avait confié le commandement au vaillant Hamet ez Zegri, l'héroïque défenseur de Ronda. Dédaigneux des riches marchands de la cité, plus soucieux de l'honneur de la garnison que de leurs biens matériels, il s'était entouré de mercenaires africains, les *Gomeres*, guerriers farouches dont le renom de bravoure et la réputation de férocité inspiraient la terreur. A ces soldats redoutables, s'étaient joints des renégats qui avaient fui l'Espagne par crainte de l'Inquisition et que la peur d'un châtiment terrible, si les assiégeants l'emportaient, encourageait à se défendre avec une énergie désespérée. Ces troupes sans pareilles s'étaient établies dans le donjon de Jebelfaro d'où elles surveillaient la cité, prêtes à empêcher ses défaillances.

A la tête des marchands de la ville se trouvait un homme puissant, de qui la parole faisait autorité. Il s'appelait Ali Dordux. Cédant aux vœux de la population, il consentit à porter des représentations à l'Alcaide Abou'l Azen Connaxa. Avec éloquence, il montra que la nécessité ne s'imposait nullement de livrer la cité aux horreurs d'un siège, alors que, pour satisfaire les Monarques castillans, il suffisait de reconnaître l'autorité de Boabdil. Cette concession faite, la paix ne serait point troublée, le commerce et le trafic du port continueraient, — les Rois l'avaient promis et on les savait fidèles à leur parole. — Si, au contraire, on persistait dans une résistance sans espoir, on s'exposerait aux pires calamités et à la ruine qui suivrait une prise d'assaut.

Touché de ces arguments, l'Alcaide, habitué à regarder ses interlocuteurs comme les arbitres de la ville, autorisa la députation à se rendre au camp chrétien afin de préparer une capitulation aussi douce que le faisait espérer la magnanimité de la Reine.

Toujours au guet du haut de son nid d'aigle, Hamet ez Zegri

devina les projets de la cité. « Tomber sous la domination de l'indigne Boabdil, ce vassal des Rois d'Espagne? Jamais ! »

Il existait dans le peuple un parti puissant resté fidèle à Ez Zagal et désireux de venger la défaite de Ronda. Certain d'être soutenu, Hamet ez Zegri fond sur l'Alcazaba suivi des Gomeres, tue le frère de l'Alcaide et ceux qui tentent de résister et mande devant lui les principaux de Malaga. Saisis de terreur, les marchands obéissent. Seul, Ali Dordux refuse de se rendre à cet appel. Hamet ez Zegri les reçoit, couvert d'une armure encore tachée du sang versé quelques heures auparavant et, par la menace, par la persuasion, les décide à rester fidèles à Ez Zagal et à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'Alcaide est un traître vendu à l'ennemi ! Qui serait mieux qualifié pour le remplacer que le commandant du château, Hamet ez Zegri? Avec l'assentiment tacite des uns et aux acclamations des autres, le vaillant guerrier se proclame Alcaide de la place.

Le Marquis de Cadix essaya de nouer des relations avec Hamet ez Zegri et lui dépêcha un chevalier more pris à Velez Malaga et traité avec honneur. Introduit en présence du commandant du château, l'émissaire présenta des lettres où le Marquis, au nom des Rois, offrait quatre mille doublons d'or et la ville de Coin en propriété perpétuelle contre Jebelfaro. Quant à la reddition de la place, le commandant en fixerait lui-même le prix. Il était accepté d'avance.

Le More fit lire à haute voix le message destiné à rester secret et provoqua les explications de l'envoyé :

« La place, répondit-il avec dédain, m'a été confiée pour la défendre et non pour la rendre. Tous les trésors du Roi de Castille ne me tenteraient pas et ne sauraient payer ma trahison. »

Le chevalier éconduit, Hamet ez Zegri ordonna de doubler les patrouilles, de multiplier les rondes de nuit et de tenir constamment une partie de la garnison en éveil.

Avant de commencer un siège difficile entre tous, Ferdinand fit une seconde fois sommer la ville de se rendre aux conditions favorables qu'il avait déjà proposées ; mais la population, obéissant à son nouvel Alcaide, resta sourde à ses propositions pacifiques.

Le 7 mai, Ferdinand leva le camp de Velez Malaga, se porta sur Besmillana, petit port situé à deux lieues de Malaga, et ordonna d'amener sans délai l'artillerie de siège en réserve dans les parcs d'Antequera. L'armée chrétienne, composée, semble-t-il, de

12 000 cavaliers et de 40 000 fantassins, s'avançait en longue ligne, au bord de la mer, ravitaillée par la flotte sous le commandement d'un amiral catalan, Don Galceran Requesens.

Le promontoire que couronnait le château de Jebelfaro se reliait à la montagne abrupte située au nord, en arrière de la ville. A l'opposé, et à deux portées de flèche environ, s'ouvrait une passe étroite. Les Mores avaient décidé de la défendre à tout prix, car elle donnait accès dans la Vega. Deux tentatives des Galiciens furent repoussées après des exploits héroïques et des pertes considérables de part et d'autre. Un assaut donné par l'avant-garde, du côté de la montagne, ne fut pas plus heureux.

Pourtant, à la suite d'une troisième tentative, les membres de la Sainte Hermandad escaladèrent, en les arrosant de leur sang, les déclivités dominant la passe, atteignirent un étroit plateau, et y arborèrent sept bannières. A cette vue, les assiégés firent un premier pas en arrière, mais le combat se continua avec acharnement sur la hauteur où Galiciens, Castillans et Mores se prirent dans un corps à corps furieux. On ne faisait pas de prisonniers, on tuait sans merci. Enfin, la position fut enlevée grâce au courage indomptable de Don Hurtado de Mendoza et de Garcilaso de la Vega, qui combattaient à côté de leurs soldats, et du porte-étendard Luis Mazedo qui, le premier, planta sa bannière sur l'éminence conquise avec tant d'effort.

Les Mores s'étaient réfugiés dans le château ; la passe était ouverte, mais l'armée chrétienne, épuisée, rendue de fatigue, n'aurait pu la franchir. La garde de la position si chèrement achetée fut confiée au Marquis de Cadix, toujours prêt à occuper dans les sièges ou à réclamer dans les batailles le poste le plus périlleux.

Une artillerie puissante dissimulée derrière des retranchements, un corps de 2 000 cavaliers et de 14 000 fantassins furent placés sous le commandement de ce chevalier incomparable.

A dater de ce jour, les travaux de siège se poursuivirent avec méthode. En outre de l'armée combattante, c'était tout un peuple d'artilleurs installant des batteries, de pionniers creusant des tranchées, de charpentiers construisant sous les ordres des ingénieurs des machines destinées à l'assaut des murailles, de mineurs creusant des cheminements trop souvent détruits par les contre-mines de l'ennemi. La plupart de ces travaux d'approche devaient être exécutés la nuit, tant les Mores étaient attentifs à surveiller les assiégeants et à bombarder les ouvrages à peine les avaient-ils aperçus. Les tentes royales,

devenues leur point de mire, coururent un tel danger qu'il fallut les reporter dans un repli de la montagne.

Fray Antonio Agapida, ce vivant historien de la guerre de Grenade, ne peut contenir sa joie quand il raconte l'investissement de la place :

« C'était une glorieuse et douce vue que celle de cette cité infidèle entourée, par terre et par mer, de puissantes forces chrétiennes. Chaque rempart dans ces circuits était comme une petite cité de tentes portant l'étendard de quelque guerrier fameux. Au loin l'on voyait les vaisseaux de guerre et les galères stationnant devant la place. La mer était couverte d'innombrables voiles passant et repassant, paraissant et disparaissant, apportant les renforts et les subsistances de l'armée. Ce beau spectacle eût récréé les yeux, n'eussent été les éclairs de flamme et les tourbillons de fumée qui partaient des navires en apparence endormis sur la mer tranquille et le tonnerre échangé entre le camp et la cité, les tours et les remparts. Ils disaient la guerre mortelle engagé entre les Mores et les Chrétiens. La nuit, la scène était plus terrifiante encore, car l'on voyait mieux les éclairs de l'artillerie et les rayons sinistres des boulets rouges qui, jetés sur la cité, incendiaient les maisons. Les projectiles les plus redoutables lancés par les Chrétiens partaient d'une batterie de lombardes appelées *les Sept Sœurs de Ximenes* qui tiraient jour et nuit sans désemparer. Les Mores répondaient au tonnerre par le tonnerre ; Jebelfaro était enveloppé de fumée depuis sa base jusqu'aux créneaux de ses tours. Hamet ez Zegri et ses terribles Gomeres regardaient, orgueilleux et fiers, la tempête guerrière qu'ils avaient déchaînée. »

Et le digne frère ajoute :

« Ils étaient autant de démons incarnés à qui le Ciel avait permis d'entrer en possession de cette cité infidèle pour consommer sa perte. »

La première attaque contre la place fut conduite par le Comte de Cifuentes qui ouvrit une brèche dans une tour flanquant la muraille du faubourg. La partie supérieure de l'ouvrage abattue, il tenta l'escalade sous les projectiles des Mores décidés à s'y maintenir quand même. Trois fois la tour fut prise et abandonnée ; elle finit par s'effondrer, minée par les assiégés, impuissants à la conserver. Nombre de Chrétiens furent projetés en l'air par l'explosion ou écrasés sous les matériaux en ruine.

Une seconde brèche avait été pratiquée dans la muraille, et le combat y dura deux jours et deux nuits avec des alternatives diverses. Pourtant, les Mores, après avoir disputé le terrain pied à pied, furent

contraints d'abandonner les murailles extérieures couvertes de morts et de mourants et se retirèrent derrière l'enceinte de la cité.

En dépit de ces succès, les Chrétiens, habitués à rencontrer moins de résistance et d'héroïsme, commençaient à trouver leurs progrès bien lents. Un certain découragement se manifestait. On redoutait l'épuisement des vivres nécessaires à l'entretien d'une nombreuse armée ; en peu de temps on avait fait une consommation énorme de projectiles ; des cas de peste s'étaient déclarés dans les villages suburbains encombrés de blessés et où les morts demeuraient sans sépulture.

Les Mores accueillaient ces nouvelles avec une fierté sans pareille. Des rénégats, des déserteurs rentrés dans la place les encourageaient à la résistance. Bientôt l'ennemi serait contraint de lever le siège. La Reine, que l'on savait l'âme de la guerre, avait adressé à son époux un message dans lequel elle l'engageait, disait-on, à la retraite. Aucune parole n'était mieux faite pour rendre l'espoir aux défenseurs de Malaga. Chaque nuit, les Gomeres exécutaient des sorties sur des points différents, harcelaient l'armée d'investissement et ne lui laissaient ni trêve ni repos.

Afin de décourager les assiégés, Ferdinand informa Isabelle des mauvais bruits qui couraient. Sa venue au camp serait le meilleur démenti.

La Reine était à Cordoue, absorbée, comme de coutume, par le recrutement et le ravitaillement de l'armée. Son influence sur le peuple était si grande qu'elle était parvenue à réunir sous ses étendards tous les hommes valides de la Castille, de vingt à *soixante ans*. Abandonnant à quelques conseillers fidèles ce rôle si pesant, elle partit aussitôt, accompagnée de sa fille l'Infante Isabel, du Cardinal d'Espagne, de Talavera, son confesseur, et d'une foule de prélats, de grands dignitaires, de gentilshommes et de dames d'honneur. Les troupes campées sous Malaga frémirent d'enthousiasme quand elles apprirent la prochaine arrivée de la Souveraine. Elles avaient une croyance superstitieuse en ses talents et regardaient sa venue comme un présage de victoire.

Le Marquis de Cadix, en sa qualité de Grand-Maître de l'ordre de Santiago, s'était porté au-devant de la Reine à la tête de troupes brillantes dont les acclamations délirantes accompagnèrent le cortège jusqu'aux tentes royales. La cavalcade marchait dans un ordre parfait, et c'était un spectacle charmant que celui des jeunes femmes de la suite, maniant leur coursier avec grâce et faisant oublier par leurs sourires les souffrances de cette guerre sévère.

Isabelle avait eu la pensée généreuse de suspendre les opérations militaires le jour de son arrivée. Le lendemain, elle fit transmettre de nouvelles propositions de paix aux conditions déjà offertes. Mais si Malaga persistait dans son inutile résistance, la mort, la captivité ou l'esclavage seraient le lot de ses habitants.

Le silence des pièces d'artillerie fut mal interprété par les Mores. Ils l'attribuèrent à l'épuisement des munitions. Hamet ez Zegri, dont *le cœur était aussi fier que celui de Pharaon*, reçut avec hauteur le messager de la Reine et ne daigna pas même donner une réponse écrite.

«Les Rois chrétiens, dit-il, me font ces offres parce que leur situation est désespérée. Leurs munitions sont épuisées et leurs batteries réduites au silence. S'ils restent sous nos murailles, les pluies d'automne arrêteront leurs convois et rempliront leur camp de malades et d'affamés. Le premier ouragan dispersera leur flotte et la forcera de s'abriter dans un port. Alors l'Afrique nous sera ouverte et nous apportera ses renforts et ses approvisionnements. »

Les habitants de la ville essayèrent bien d'intervenir, mais Hamet ez Zegri leur répondit que le premier qui parlerait de capituler ou serait pris en communication avec l'ennemi serait pendu.

Ces menaces, suivies d'effet quelques jours plus tard, jetèrent la terreur parmi la population, plus craintive de ses chefs que de l'ennemi.

La riposte aux paroles imprudentes de l'Alcaide ne se fit pas attendre et une décharge de toutes les pièces de l'artillerie royale montra aux malheureux habitants de Malaga la vanité de leurs espérances. « *Pourtant le découragement ne trouvait pas de logis dans les cœurs des Gomeres* ».

Durant une de leurs sorties nocturnes, ils surprirent le quartier du Marquis de Cadix, tuèrent les grand'gardes endormies à la suite des fatigues d'un combat récent et mirent en fuite celles qui s'étaient réveillées à temps.

Le Marquis, rendu de fatigue, reposait sous sa tente quand il entendit les cris de ses hommes, aux prises avec les Mores. A peine vêtu, il s'élance, suivi de son porte-étendard. « En avant, sus à l'ennemi ! » s'écrie-t-il en ralliant les fuyards. On le suit, Chrétiens et Mores se choquent avec furie, s'attaquent de la dague et de l'épée, se transpercent mutuellement et roulent enlacés du haut en bas des escarpe-

ments. La bannière du Marquis est en péril ; les Galiciens et les gens de la Sainte Hermandad viennent à l'aide, et l'emblème de tant de vaillance est enfin dégagé. Mais les pertes sont cruelles : le frère du Marquis, Don Diego Ponce de León, est tombé frappé d'une flèche ; son beau-fils est gravement atteint. On déplore la perte de Ortiga de Prado, capitaine des escaladeurs, qui, le premier, avait atteint le couronnement des murs d'Alhama. Quand les Mores battirent en retraite, le plateau resta couvert d'une mare de sang qui ruisselait le long des rochers. Les hôpitaux de la Reine ne suffirent pas à recueillir tous les blessés.

Le siège se prolongeait en raison d'une attaque et d'une défense également surhumaines, mais les conditions devenaient différentes. Alors que l'armée chrétienne était ravitaillée par terre et par mer, la population nombreuse et la garnison de Malaga enduraient les tourments de la faim. Les grains avaient été rassemblés dans des dépôts bien gardés et les combattants recevaient seuls une ration régulière. Encore, était-elle extrêmement réduite. Les plaintes d'un peuple désespéré allaient vers Ali Dordux qui, après l'insuccès de ses démarches pacificatrices, avait bravement endossé le harnais de guerre et défendu la place qu'il eût voulu sauver. Une nouvelle tentative pour communiquer avec les Rois fut encore découverte par les Gomeres, et le messager tomba, frappé d'une flèche entre les épaules.

Cette héroïque résistance eût peut-être trouvé sa récompense. Touché au cœur par les souffrances et le courage inouï des habitants de Malaga, Ez Zagal, retiré à Guadix, tenta un effort suprême pour secourir la malheureuse cité. Il réunit des troupes et en confia le commandement à l'un de ses meilleurs capitaines. Pris entre leurs feux et ceux de la place, les Chrétiens seraient contraints de lever le siège. Ce projet eût peut-être réussi et, en tout cas, la situation de l'armée royale fût devenue fort critique, si Boabdil n'eût poussé l'aberration jusqu'à envoyer sa cavalerie contre les compagnies mores levées par Ez Zagal en toute hâte, peu exercées et qui ne s'attendaient guère à combattre des hommes de leur race et de leur religion. Défaite dans un combat sanglant, mise en déroute, l'armée de secours rentra par poignées d'hommes dans Guadix consterné. Boabdil s'empressa d'informer les Rois de son triomphe. Cette nouvelle, contenue dans un message de vassal à suzerain, était accompagnée de présents somptueux : des soieries magnifiques, des parfums orientaux. Une coupe d'or ciselé et une captive de Rebada étaient offerts à la

Reine ; quatre coursiers arabes superbement caparaçonnés, une dague et une épée aux poignées émaillées et surchargées de pierres précieuses, des burnous transparents et des robes brodées avec un art incomparable étaient destinés au Roi.

En se rangeant à côté des Chrétiens qui soutenaient sa cause devant Malaga, Boabdil s'acquittait d'une dette de reconnaissance. On ne reste pas moins confondu devant sa conduite et on eût mieux aimé ne pas connaître aux Rois de Castille un pareil allié dans une telle lutte. Combien d'années eût duré l'Empire des Mores s'ils eussent rencontré comme adversaire unique le vieil Ez Zagal.

La politique des Rois les engageait à resserrer plus étroitement que jamais les liens dont le More, comme à plaisir, chargeait ses propres bras. Aussi bien n'hésitèrent-ils pas à détacher de leurs troupes 1 000 cavaliers et 2000 fantassins et à les envoyer à Boabdil en péril dans sa propre capitale depuis que le peuple avait appris sa trahison et la destruction de l'armée envoyée par Ez Zagal au secours de Malaga. Leur commandement fut confié à Don Fernando González de Córdoba, surnommé plus tard le *Gran Capitán*. C'est à lui que le Roi de Grenade se confia pour lui garder une couronne que lui eût ravie le courroux du peuple indigné.

Le siège de Malaga se poursuivait méthodiquement. Semblables aux hélépoles de l'antiquité, de hautes tours de bois portées sur des rouleaux et pourvues de ponts volants et d'échelles légères permettaient de se jeter brusquement sur les murailles, d'en descendre et de prendre leurs défenseurs à revers. Cependant, sous les ordres du célèbre ingénieur Francisco Ramirez de Madrid, les assaillants foraient des puits, entraient en galerie, dans le dessein de ruiner l'enceinte, ou même de pénétrer au cœur de la place. Mais à chaque tentative, les assiégés éventaient les travaux, cheminaient de leur côté en souterrain, rencontraient l'ennemi dans des corps à corps tragiques, le repoussaient et détruisaient ses boyaux d'approche. Enhardis, les défenseurs décidèrent une sortie générale contre toute la ligne espagnole, concordant avec une attaque de la flotte chrétienne par quelques navires musulmans demeurés dans le port sous la protection des canons de la place.

Ainsi la bataille fit rage en même temps sur terre et sur mer. Elle dura six heures, les Infidèles émerveillant leurs ennemis mêmes par leur courage, l'obéissance aveugle aux ordres de leurs chefs, leur persévérance dans un dessein désespéré. Ni la force d'âme, ni les vertus guerrières ne pouvaient sauver les infortunés défenseurs de Malaga.

Écrasés sous le nombre, ils durent rentrer dans la ville, poursuivis de très près par les Chrétiens. Désormais toutes leurs chances favorables étaient épuisées. Aussi bien la population, réduite à se nourrir de chevaux, de chats et de chiens, n'attendait plus de secours que du Ciel, secours prédit d'ailleurs par les astrologues et les devins fanatiques. Hamet ez Zegri écoutait les conseils d'une sorte de prophète, prometteur de victoire. Il l'avait recueilli à Jebelfaro et le consultait sans cesse. La destruction de l'armée de secours envoyée par Ez Zagal n'avait pas ébranlée sa foi et il persistait dans la croyance en une intervention surnaturelle.

Le malheur de la cité susciterait un sauveur !

Un fanatique, décidé au sacrifice de sa vie, fit, sans confier ses intentions à personne, une tentative qui porta au paroxysme la colère des Castillans. Il s'appelait Abraham Algerbi, était né à Tunis, avait mené longtemps l'existence austère des derviches, macérait son corps, gardait l'abstinence et se disait favorisé de révélations divines. A la fin d'un engagement où les Mores avaient fui, les soldats du Marquis de Cadix le trouvèrent agenouillé, en extase parmi les blessés, et s'empressèrent de le conduire à leur maître. Interrogé, il se donna comme un saint instruit de l'avenir, grâce à ses communications avec le Ciel.

« Savez-vous à quelle date Malaga sera prise? lui demanda le Marquis.

— Oui.

— Voulez-vous me la faire connaître?

— Je parlerai devant les Rois? »

Le Marquis, crédule comme les hommes de son temps, eut l'imprudence d'obéir à son premier mouvement, et ordonna de conduire l'illuminé à la tente royale.

Ferdinand reposait, et comme la Reine désirait recevoir le derviche en présence de son époux, elle commanda de le faire entrer dans la tente voisine occupée par Beatriz de Bobadilla, Marquise de Moya, cette amie d'enfance de qui elle se séparait rarement.

La Marquise, assise sur des coussins, causait avec Dom Alvaro de Portugal, fils du Duc de Bragance. Tous deux étaient somptueusement vêtus. Ignorant l'espagnol et se croyant en présence des Rois, Abraham Algerbi avise une jarre d'eau, demande à boire et, tandis que son guide remplit une coupe, il dégage un court cimeterre caché dans les plis de son burnous, fond sur Dom Alvaro, le frappe à la tête et l'étend presque sans vie. Puis, il s'élance sur la Marquise et lui assène un

coup furieux. Mais il a mal mesuré la distance ; la pointe du cimeterre s'accroche dans la muraille de la tente et le tranchant de l'arme vient effleurer les épaisses broderies d'or qui ornent le devant du corsage.

Au bruit, Ruy López de Tolède, trésorier de la Reine, et Fray Juan de Belalcazar se précipitent ; les gardes accourent ; tous tombent sur le derviche et, après une courte lutte, s'en emparent et le mettent en pièces.

Ferdinand et Isabelle sortent de leur tente et sont saisis de douleur à la vue d'un tel spectacle. On s'empresse autour de Dom Alvaro et de la Marquise de Moya, heureusement préservée. Sur l'heure, les soldats furieux chargèrent une catapulte avec les membres déchirés du derviche et jetèrent ces projectiles humains à l'intérieur de la place. Les défenseurs de Malaga y répondirent en chassant hors des murailles un âne sur lequel ils avaient lié le corps d'un chevalier chrétien fait prisonnier pendant la guerre. L'infortuné avait été pendu en forme de représailles.

Des approvisionnements chargés sur cent galères, offerts par le Duc de Medina Sidonia, étaient arrivés au camp avec un don de 20 000 doublons d'or. L'Empereur d'Allemagne, désireux de montrer l'intérêt qu'il portait à la croisade, venait d'envoyer aux Rois deux transports flamands chargés de munitions. Des renforts successifs avaient porté l'armée chrétienne de soixante à quatre-vingt-dix mille hommes. Une dernière fois, Isabelle, désireuse d'épargner le sang, envoya des propositions de paix. Soutenu par son derviche, Hamet ez Zegri demeura inébranlable.

Le soin de conduire l'assaut avait été confié au chef de l'artillerie, Francisco Ramirez de Madrid. La première attaque fut dirigée contre une tête de pont flanquée de tours puissantes. La mine et le feu eurent enfin raison des défenseurs exténués, projetés dans les airs ou engloutis au fond de gouffres ouverts sous leurs pieds. Désormais les assiégeants avaient accès dans la ville.

La vaillance des Gomeres n'était pas épuisée et une sortie furieuse commandée par Hamet ez Zegri montra de quelles actions héroïques ils étaient encore capables. Pourtant, en dépit de leur valeur, ils durent rentrer dans la place, laissant sur le terrain un grand nombre de morts. Comme l'Alcaide désespéré traversait les rues en piétinant les cadavres, les malédictions du peuple l'accueillirent. Des femmes en pleurs tendaient vers lui leurs petits enfants réduits à l'état de squelette : « Écrase-les sous les sabots de ton cheval, puisque tu ne

nous donnes pas de quoi les nourrir ! Nous ne pouvons plus longtemps endurer leurs cris ! »

Hamet ez Zegri allait, silencieux, accablé. Le nécromancien dont il avait follement écouté les avis venait de tomber frappé à mort en portant au combat sa bannière blanche ; ses troupes africaines étaient réduites de moitié ; Allah ne combattait pas pour ses fils. Fuyant les clameurs, il regagna son nid d'aigle et, entouré des derniers Gomeres, coupa toute communication avec la ville.

Cédant à d'instantes prières, Ali Dordux prit en main la cause de l'infortunée population. D'accord avec quatre personnages respectés, il envoya aux Rois des parlementaires chargés de solliciter, en échange de la capitulation, les conditions offertes par la Reine après son arrivée. Ferdinand les reçut durement :

« Retournez sur vos pas. Les jours de grâce sont consommés. Vous avez persisté dans une défense inutile et, maintenant que vous êtes forcés de capituler, vous devez vous rendre sans condition et accepter le sort des vaincus. Ceux qui ont mérité la mort la subiront ; ceux qui ont mérité la captivité la souffriront. »

Cette réponse jeta la consternation dans la cité. Ali Dordux fut prié de se rendre en personne au camp chrétien. Le vainqueur ne fermerait pas l'oreille aux paroles d'un homme de bien.

« Qu'ils aillent au diable, je ne les recevrai pas », s'écria Ferdinand comme Don Gutierre de Cárdenas lui annonçait l'arrivée des suppliants.

Et une décharge d'artillerie apprit aux Malagais l'accueil fait à leur ambassadeur.

Les guerriers envoyèrent d'autres émissaires. Ils rendraient la ville et ses richesses contre leur liberté. S'ils étaient rebutés, ils pendraient aux créneaux cinq cents captifs chrétiens, placeraient les vieillards, les enfants et les femmes dans la citadelle, mettraient le feu aux quatre coins de la cité et, l'épée à la main, s'ouvriraient un passage à travers l'armée assiégeante.

Menaces vaines, dernières protestations d'une valeur mourante.

Dans le camp royal, on récapitulait avec colère les pertes éprouvées durant le siège et l'on souhaitait qu'un châtiment d'une extrême rigueur servît de leçon et d'exemple. La garnison serait passée au fil de l'épée.

Le cœur de la Reine protestait contre ces conseils sanguinaires, mais Ferdinand fut inflexible ; la ville se rendrait sans condition.

A cette nouvelle, Malaga tomba dans le désespoir. Les hommes avaient en perspective la mort ou des chaînes ; les femmes et les enfants connaîtraient les horreurs de l'esclavage. Mais valait-il mieux souffrir plus longtemps les inutiles tortures de la faim ? La capitulation fut décidée.

Ali Dordux consentit à reprendre le chemin du camp royal où Ferdinand le reçut enfin. Il s'était fait précéder de présents magnifiques : des marchandises d'Orient, des joyaux et des pierreries acquis dans son commerce, et avait en outre gagné quelques conseillers très hostiles. Il obtint seulement la grâce de quarante familles à son choix qui furent autorisées à résider à Malaga comme *mudéjares* ou vassaux musulmans et à y vivre suivant leurs coutumes. Vingt des principaux habitants remis en otages répondraient de la soumission de la cité jusqu'à l'entrée des troupes chrétiennes. Cet acte solennel ne se fit pas attendre.

Don Gutierre de Cárdenas, Commandeur de Léon, suivi d'une nombreuse escorte, pénétra le premier dans la place et, le 18 août 1486, planta l'étendard de Santiago et celui des Rois sur la plus haute tour de l'Alcazaba, à la place même où le croissant doré brillait depuis près de huit siècles.

Le siège, commencé à la mi-mai, avait duré trois longs mois et nécessité des travaux et des efforts surhumains.

A peine la ville fut-elle livrée, que la population affamée demanda la permission d'acquérir des vivres dans les magasins bien approvisionnés des assiégeants, afin de sauver d'une mort imminente les jeunes enfants. Isabelle exauça cette prière douloureuse, et ce fut un spectacle déchirant que celui des femmes qui s'écrasaient pour obtenir plus vite ces aliments dont la vue les tentait depuis des mois.

« Ainsi, écrit Antonio Agapida, s'accomplirent les prédictions du faux prophète. Elles se vérifièrent par la permission de Dieu, mais à la confusion de ceux qui s'étaient fiés en elles. Le nécromancien avait annoncé que les habitants de la ville se nourriraient du blé amoncelé dans le camp des Chrétiens ; il n'avait point ajouté qu'ils mangeraient ce pain dans l'humiliation de la défaite, dans la désolation et l'amertume de leur cœur. »

Hamet ez Zegri prétendit encore se frayer un passage les armes à la main, mais la force d'âme des Gomeres était à bout ; les protes-

tations de ses derniers compagnons d'armes répondirent à son appel. Ils le laissèrent seul, et hâves, décharnés, à demi fous, ils descendirent en ville et se rendirent à discrétion. Chargés de chaînes, ils furent réduits en esclavage. L'un d'eux, Abraham Zenète, fut épargné par reconnaissance. Dans une sortie, étant tombé sur une bande d'enfants chrétiens échappés du camp, il les avait épargnés : « Allez retrouver vos mères, bambins qui n'avez point encore de barbe au menton. »

Comme on reprochait à Hamet ez Zegri les malheurs de la cité dus à son obstination, il répondit fièrement :

« Quand j'acceptai le commandement de Malaga, je me jurai de combattre jusqu'à la mort pour la défense de ma foi, de la ville et de mon souverain. Si j'eusse trouvé encore des hommes prêts à me suivre, je serais tombé à leur tête au lieu de me rendre sans une arme à la main. »

Des chaînes et un donjon furent le partage de ce héros.

Le premier soin d'Isabelle fut de libérer 1 600 captifs chrétiens pris par les Mores et employés aux plus durs travaux depuis dix, quinze et vingt ans. Ils assistèrent à une messe d'action de grâces dite pour eux, et louèrent, au milieu des larmes de joie, le Seigneur qui, par la victoire des Rois, leur avait rendu la liberté. Vêtus de neuf, pourvus de vivres et d'argent, ils regagnèrent leur pays où leurs familles désespéraient de les revoir jamais.

Ces actes d'humanité eurent une cruelle contre-partie. Douze renégats chrétiens avaient déserté le camp et pénétré dans la ville où leurs mensonges avaient soutenu le courage de la population. Ils furent saisis, liés à des poteaux, et des cavaliers lancés à toute vitesse s'exercèrent à les transpercer de leur lance jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Les apostats, considérés comme plus coupables encore, subirent le supplice du feu.

La mosquée Djouma, purifiée, fut consacrée à Sainte Marie de l'Incarnation et pourvue de cloches, de vases et d'ornements offerts par la Reine. Dès leur entrée dans la ville, les Monarques s'y rendirent en grande pompe et assistèrent à une messe solennelle suivie d'un *Te Deum*. Le soir du même jour, Ferdinand occupa ce château de Jebelfaro où Hamet ez Zegri avait commandé en maître, loyal à son souverain et fidèle à sa foi ; Isabelle prit possession de l'Alcazaba où elle s'établit.

Le sort des infortunés habitants de Malaga s'accomplit dans toute sa rigueur. Parmi les combattants et les réfugiés étrangers condamnés

à l'esclavage, les uns furent échangés avec des Chrétiens captifs à Grenade ou en Barbarie, les autres furent donnés aux vainqueurs ; nombre d'entre eux, envoyés sur les marchés, furent vendus. Ils payèrent ainsi du prix de leur corps même les frais de cette guerre néfaste et contre laquelle ils avaient protesté. Mille Gomeres offerts au Pape Innocent VIII figurèrent humiliés dans une fête triomphale et, finalement, on les contraignit de se convertir au christianisme.

La Reine Jeanne de Naples, sœur de Ferdinand, reçut cinquante jeunes filles nobles et belles ; trente autres furent conduites à la Reine de Portugal. Les femmes des vaillants chevaliers castillans eurent leur part de ce butin de guerre. La masse de la population offrit de se racheter, et des sommes considérables grossirent ainsi le trésor des Rois. Par la suite, les vaincus, s'étant trouvés dans l'impossibilité de tenir leurs engagements, furent à leur tour conduits sur les marchés et vendus moins cher que le plus vil bétail. Les historiens contemporains estiment le nombre à douze mille. Seuls, quatre cent cinquante juifs rachetés par un de leurs coreligionnaires castillans au prix de 20 000 doublons d'or échappèrent à l'esclavage. Ainsi, par d'artificieuses promesses, Ferdinand entra en possession des biens et des personnes de ses victimes.

Pourtant sa sévérité ne fut point blâmée. Quel enseignement pour les villes voisines : Mexas, Osuna, Grenade elle-même ! Mais aussi quelle désolation chez les vaincus ! Les chants populaires arabes nous en ont porté des échos vibrants :

« O Malaga, cité renommée, cité très belle ! Où sont maintenant la force de tes remparts et la grandeur de tes tours? De quelle valeur furent tes murailles orgueilleuses, pour protéger tes enfants ! Regarde-les !... Conduits loin de tes demeures plaisantes, ils sont condamnés à traîner une vie d'esclave sur une terre étrangère et à mourir sans revoir leur maison et le sol natal. Que deviendront tes vieillards et tes matrones dont les cheveux gris ne seront plus respectés ! Qu'adviendra-t-il de tes vierges chéries élevées avec délicatesse, quand elles seront réduites à une dure et basse servitude ! Vois tes familles autrefois heureuses et aujourd'hui dispersées. Leurs membres plus jamais ne se réuniront. Les fils sont éloignés de leur père, les maris de leurs femmes, les petits enfants de leur mère. Chacun d'eux se lamente, mais les étrangers se rient de leurs lamentations. O Malaga, cité de notre naissance, qui pourrait considérer ta désolation sans verser des larmes amères ! »

Un auteur moderne se demande pourquoi la pieuse Isabelle, agenouillée au pied de l'autel, ne se sentit pas émue de pitié pour des

malheureux qui, en défendant leur cité jusqu'à la mort, avaient rempli un devoir sacré. Peut-être, si elle ne fût pas intervenue, toute la population eût-elle été passée au fil de l'épée comme Ferdinand exaspéré l'en avait par deux fois menacée.

En vérité, les contemporains déplorent le sort de Malaga, mais tous approuvent la dureté des vainqueurs ; c'est donc qu'elle était en harmonie avec les idées du temps et les exigences de la guerre.

La ville était en ruines. Les Rois ordonnèrent de la reconstruire et de la repeupler avec leurs sujets chrétiens. Des maisons, des jardins, des terres furent accordés à ceux qui vinrent s'établir dans ce climat merveilleux, au milieu d'une nature admirable. Mais on ne commande pas à la prospérité. Jamais la belle cité ne devait se relever de sa chute. Ses relations commerciales avec l'Orient cessèrent en même temps que disparaissait la population musulmane.



CHAPITRE XIV

LA CAMPAGNE DE 1489. PRISE DE BAZA

RECONNAISSANCE DES DROITS HÉRÉDITAIRES DU PRINCE DON JUAN. || AMBASSADE FLAMANDE. || DIFFICULTÉ DES MANŒUVRES DEVANT BAZA. || LA REINE SUPPLIE LE ROI DE CONTINUER LE SIÈGE. || INVESTISSEMENT DE LA PLACE. || RÉPONSE AU MESSAGE DU SULTAN D'ÉGYPTE. || LE CAMP ABONDAMMENT POURVU PAR LES SOINS DE LA REINE. || EZ ZAGAL ORDONNE D'ENTRER EN POURPARLERS AVEC LES ROIS. LA CAPITULATION. || FIN GLORIEUSE DE LA CAMPAGNE DE 1489.

Après l'effort inouï que venait de donner l'armée chrétienne, les Rois comprirent la nécessité de la renforcer et d'appeler des contingents nouveaux. Puis, les intérêts de la couronne d'Aragon réclamaient leur présence. Il s'agissait d'arrêter la lutte engagée entre l'aristocratie et les gens de la Sainte Hermandad qui se prévalaient des services rendus à l'ordre et à la justice. Il fallait aussi réunir les Cortes et leur faire reconnaître les droits au trône du seul héritier mâle des Rois, le Prince Don Juan, alors âgé de neuf ans.

A la fin de l'automne de l'année 1487, Ferdinand, Isabelle et leurs enfants arrivèrent à Saragosse et s'installèrent dans l'*Aljaferia*, l'antique palais des Rois mores.

Répondant à la convocation royale, les Cortes jurèrent fidélité à l'héritier présomptif et votèrent des subsides considérables destinés à la continuation de la guerre. Le Roi approuva l'organisation de la Sainte Hermandad, à la grande satisfaction du peuple défendu par elle contre la noblesse. La Cour se rendit ensuite à Valence, la cité du Cid, puis à Murcie.

En juin 1488, Ferdinand prit le commandement d'une armée de 20 000 hommes seulement, soit qu'il voulût accorder un répit à la nation après les sacrifices qu'elle s'était imposés, soit qu'il eût laissé en Aragon des troupes prêtes à soutenir le Duc de Bretagne dans sa querelle avec Charles VIII. Cette dernière raison dut être

d'un grand poids sur son esprit, car Ferdinand resta toujours très préoccupé des intérêts de ses royaumes héréditaires.

Malgré la faiblesse numérique des troupes engagées, la campagne de 1488 eut des résultats heureux. La soumission d'un certain nombre de places et de châteaux permit à l'armée de s'avancer jusque sous les murs d'Almería et de Baza où régnait Ez Zagal. Mais, toujours aux aguets, le vieux guerrier, profitant des difficultés d'un terrain sillonné de canaux d'arrosage, infligea au Marquis de Cadix un échec qui décida Ferdinand à remettre toute action importante. Il licencia donc ses troupes et rentra en Aragon par Huescar, sous prétexte de faire ses dévotions à la croix de Caravaca. De là, il rejoignit la Reine à Valladolid, et cette année ne vit pas de procession triomphale.

Pendant leur séjour dans la capitale de la Castille, où l'administration et l'application de la justice les occupèrent sans répit, les Rois reçurent pourtant une ambassade de Maximilien, fils de Frédéric IV d'Allemagne. Elle venait solliciter leur alliance contre la France avant d'exiger la restitution de l'héritage de Marie de Bourgogne et proposait, en compensation, de soutenir les réclamations de Ferdinand relatives au Roussillon et à la Cerdagne.

Certes, les princes espagnols surveillaient d'un œil jaloux les faits et gestes du puissant monarque d'au delà les Pyrénées, mais ils se trouvaient dans l'impossibilité de guerroyer au nord et au midi en même temps.

Les Ambassadeurs flamands furent reçus avec grand honneur ; on leur offrit durant quarante jours des fêtes splendides où ils prirent une haute idée de la somptuosité de la Cour de Castille, et s'éloignèrent comblés de présents magnifiques, porteurs de paroles flatteuses pour leur souverain. Rien de précis n'avait été décidé.

Désormais, les Rois s'appliquèrent uniquement à la reprise de la guerre contre les Mores. Des levées furent ordonnées et les ateliers des forgerons et des artilleurs résonnèrent plus actifs que jamais. Mais de terribles perturbations atmosphériques retardèrent l'entrée de l'armée en campagne.

« Grands et terribles furent les ouragans et les tempêtes qui s'abattirent sur la Castille et l'Aragon à cette époque. Il semblait que toutes les écluses du ciel fussent ouvertes et qu'un second déluge s'apprêtât à changer la face du monde. Les nuages crevèrent, jetant des cataractes sur la terre ; les torrents s'élancèrent en cascade des montagnes, submergeant les vallées. Les ruisseaux se transformèrent en rivières furieuses, les maisons ruinées furent

dépouillées de leur toit et emportées; les bergers terrifiés virent leurs troupeaux noyés dans les pâturages et furent encore heureux de sauver leur vie en se réfugiant dans les tours bâties sur les hauteurs. Le Guadalquivir devint une mer grondante et tumultueuse, inonda l'immense plaine de Tablada et remplit d'épouvante la belle cité de Séville. Chassé par l'ouragan, un immense voile noir se mouvait au-dessus de la terre qui tremblait. Les murs et les remparts des forteresses s'éboulèrent, des tours puissantes furent ébranlées jusqu'en leurs fondements. Les vaisseaux à l'ancre dans les ports s'échouèrent ou furent engloutis ; d'autres sans voile devinrent le jouet de vagues hautes comme des montagnes et furent lancés sur la côte où les tourbillons de vent les mirent en pièces et dispersèrent leurs fragments dans les airs. Douloureuses furent la ruine et la dévastation sur la vaste étendue de terre et de mer où passa le funeste nuage. »

Les contingents avaient été convoqués pour le début du printemps (1489). Embourbés dans les chemins fangeux, arrêtés devant les rivières non guéables, ils ne purent se réunir que vers la fin de mai. Ferdinand prit le commandement d'une armée de 15 000 cavaliers comprenant la fleur de la chevalerie espagnole et de 40 000 fantassins. Il se porta sur Baza, tandis que la Reine et ses enfants s'établissaient à Jaén. Entre cette ville et le camp, les communications étaient rapides, assurées en dix heures par des courriers.

Les troupes chrétiennes s'attaquèrent d'abord au fort du Cuxar et l'enlevèrent malgré une résistance désespérée. Le chemin de Baza était ouvert. Le commandement de cette place, bien défendue et entourée de maisons de plaisance transformées en autant de fortins, avait été confié au Prince Mosé Cidi Yayia, Alcaide d'Almería, qui s'y était enfermé avec dix mille guerriers. La cité possédait des vivres pour quinze mois ; elle était bien pourvue d'artillerie et de munitions. Ez Zagal avait ordonné de la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

La première opération, dirigée contre les jardins, fut conduite par le Grand-Maître de Santiago qu'appuyait le Roi en personne. L'accueil de l'ennemi donna aux assaillants un avant-goût de la résistance qu'ils allaient rencontrer. Dans un corps à corps sous les ombrages des jardins et derrière les murs des villes, on combattit de part et d'autre avec un égal acharnement; les chevaliers, incapables de se mouvoir dans le dédale inextricable des canaux et des bosquets, abandonnèrent leurs montures et se joignirent aux fantassins. Après une lutte terrible commencée à l'aube et interrompue par la nuit, les Chrétiens durent reporter leur camp sur une hauteur en arrière de la zone boisée. Le lendemain un conseil fut assemblé et un certain décou-

ragement se manifesta parmi ses membres. Les combats dans les jardins avaient épuisé l'armée ; la ville était aussi difficile à bloquer qu'à prendre d'assaut ; le camp courait grand péril entre une place décidée à se défendre et la garnison de Guadix commandée par Ez Zagal et à peine distante de cinq lieues. Pouvait-on compter sur la foi de Grenade en cas de revers marqué? N'avait-on pas à redouter les orages et les pluies dans ce pays où les marches présentaient tant de difficultés?

Le Marquis de Cadix, Gutierre de Cárdenas, si haut placé dans l'estime des Rois, Don Alonso de Burgos, Évêque de Palencia et confesseur des Monarques, Juan Chacon, le négociateur de leur mariage, conseillaient une retraite momentanée. Ému de cette unanimité, Ferdinand résolut de prendre l'avis de la Reine.

Le message de son époux remplit Isabelle de tristesse, mais cette impression n'affaiblit pas la fermeté de sa réponse.

Elle était pleine de confiance en Dieu. La protection céleste n'abandonnerait pas l'armée chrétienne. Jamais la puissance des Mores n'avait été aussi fragile. Laisser à l'ennemi le temps de reprendre haleine, c'était compromettre les résultats glorieux d'une guerre de huit ans. La Reine ajoutait qu'elle était prête à diriger des troupes fraîches sur le camp, à renouveler les approvisionnements de tout genre et elle suppliait le Roi et ses compagnons d'armes de continuer le siège. Ce message, lu au conseil et communiqué verbalement aux troupes, reçut un accueil enthousiaste. C'était à qui s'étonnerait de sa propre défaillance. Les travaux d'investissement furent poussés avec une nouvelle vigueur. Sous les ordres du Roi et du Marquis de Cadix, l'armée, divisée en deux corps, s'établit à chaque extrémité des jardins qui s'étendaient sur plus d'une lieue de longueur, et les assiégés virent tomber sous la hache de quatre mille bûcherons ces superbes vergers, délice et charme de Baza. A plusieurs reprises, ils tentèrent de sortir afin d'arrêter cette destruction systématique, mais leurs efforts retardèrent seulement l'œuvre de dévastation qui, en dépit de l'ardeur des Chrétiens, dura sept grandes semaines. Avec les troncs et les branches des arbres fruitiers abattus, les assiégeants construisirent une palissade renforcée d'une muraille de terre. Elle commençait à l'extrémité d'un camp et aboutissait à l'autre. Du côté de la montagne, deux murs de pierres séparés par une tranchée profonde complétèrent la ligne de circonvallation. Quatre mille hommes furent occupés pendant quarante jours à ces travaux, tandis qu'un nombre égal de combattants en défendaient jour et nuit les approches.

Heureusement pour elle, l'armée chrétienne n'eut point à lutter contre les troupes de secours envoyées de Grenade ou de Guadix. Boabdil se complaisait dans l'espoir de garder sa couronne s'il restait fidèle aux Rois ; Ez Zagal n'osait sortir de sa ville de crainte que son rival ne s'y jetât.

Une protestation s'éleva pourtant contre le sort de la malheureuse cité. Deux Franciscains de Jérusalem se présentèrent au camp royal, porteurs d'un message du Sultan d'Égypte. Le Musulman avait éprouvé un vif déplaisir en apprenant la conduite des Rois d'Espagne envers ses coreligionnaires et menaçait d'en tirer vengeance sur les Chrétiens établis dans ses États. Il les mettrait à mort, abattrait leurs églises et ruinerait le Saint-Sépulcre.

Nul ne songeait ni à lever le siège, ni à déchaîner une persécution. Ferdinand savait la Reine habile et prudente ; il s'en remit à elle du soin de naviguer entre ces deux écueils.

Isabelle reçut les Franciscains avec empressement, leur témoigna le respect dû à leur habit, leur offrit mille ducats, promit à leur monastère une rente annuelle et perpétuelle de la même somme, leur remit une superbe broderie faite de sa main et destinée à l'église du Saint-Sépulcre et parla d'envoyer au Sultan un Ambassadeur chargé de traiter avec lui une question de si haute importance. Elle avait compris que les redevances énormes extorquées par l'Égyptien à ses sujets chrétiens leur assurait une protection efficace contre les violences dont il les menaçait.

Entre temps, le siège de Baza continuait et le blocus devenait chaque jour plus étroit. Les Mores, encore bien approvisionnés, comptaient sur la mauvaise saison pour décourager l'armée assiégeante, l'obliger à desserrer ses lignes et mettre un terme à une étreinte aussi douloureuse. Le ciel sembla récompenser leur courage et leur persistance, tant l'hiver fut prématuré cette année-là. Au début de l'automne, les nuages s'amoncelèrent et s'abattirent en déluge sur le pays déjà saturé d'eau. De nouveau, les rivières grossirent, le moindre ruisseau se changea en torrent, tandis que les cataractes dévalées des montagnes trouvaient les canaux bouchés ou obstrués et formaient dans la plaine une mer de boue où s'effondraient les constructions légères élevées par les chrétiens.

Un grand nombre de chevaux et de bœufs destinés à l'alimentation furent entraînés et noyés. Pour comble d'infortune, le chemin de Jaén ayant été emporté, l'armée demeura tout un jour sans pain.

Enfin, le temps se rasséréna et la Reine put reprendre sa tâche de

pourvoyeuse. Les marchands n'osant plus s'engager à leurs risques et périls, elle loua 14 000 bêtes de somme, acheta tout le blé et toute l'orge de l'Andalousie et des domaines des chevaliers de Santiago et de Calatrava, et confia ces approvisionnements à des hommes sûrs. Les uns les réunissaient, d'autres les recevaient au sortir des moulins et veillaient sur les convois. Chaque caravane de deux cents bêtes fut placée sous les ordres d'un chef muletier responsable, mais protégé contre les poursuites des Mores par une escorte bien armée. Arrivés à destination, les grains et les farines étaient emmagasinés et vendus chaque jour aux soldats à un prix invariable. Les frais d'une pareille guerre devenaient énormes. Pour y subvenir, Isabelle n'hésita pas devant des sacrifices personnels. Après avoir obtenu des subsides et des prêts consentis par les évêques, les abbés, le clergé, elle engagea ses bijoux et ceux de la couronne chez les banquiers juifs de Barcelone et de Valence. La noblesse, frappée de cet exemple, fondit sa vaisselle d'argent afin de se suffire à elle-même ; les marchands, réconfortés et confiants dans la bonne foi de la Reine, amenèrent au camp non seulement le nécessaire, mais encore le superflu. On vit arriver des armuriers habiles, des selliers adroits. Ils apportaient des casques et des cuirasses damasquinés, des selles de cuir d'Orient brodées d'or et d'argent qui tentaient les jeunes chevaliers. Des étoffes de soie, des brocarts, des toiles fines, des tapisseries embellissaient les tentes et charmaient les regards. Ferdinand déplorait à part lui ce luxe, mais il le tolérait.

Tandis que les assiégeants oubliaient les dures épreuves qu'ils venaient de subir, les habitants de Baza épuisaient leurs dernières provisions. Au guet derrière les merlons, le peuple, que la faim torturait déjà, comparait sa détresse avec l'abondance qu'il voyait régner chez les Chrétiens. Le découragement gagnait les plus énergiques. L'arrivée de la Reine sous les murs de la ville consterna jusqu'aux chefs de la place. Cidi Yayia et son lieutenant Mohammed ben Hassan avaient été prodigues de la vie des soldats tant qu'ils avaient espéré un résultat de ce dur sacrifice ; maintenant l'heure était venue d'épargner le sang et de ne pas exaspérer l'ennemi par une résistance inutile. Des parlementaires, conduits par Mohammed ben Hassan, furent envoyés au camp royal. Le commandeur de Léon Don Gutierre de Cárdenas les reçut avec courtoisie.

« Rendez-vous sur l'heure, dit-il, et, au nom de mon souverain, je promets aux habitants de Baza la conservation de leurs biens, la protection de leurs

libertés et l'exercice de leur culte. Dans le cas contraire, leur capitaine sera responsable des conséquences d'une prise d'assaut. »

Avant de traiter, les assiégés demandèrent et obtinrent l'autorisation de consulter Ez Zagal. Elle leur fut accordée.

Le vieux Roi était assis dans une salle intérieure du château de Guadix quand Mohammed ben Hassan fut introduit auprès de lui. Il lut la lettre de Cidi Yayia et ne s'emporta pas, bien qu'elle contînt une peinture exacte de l'état de la ville et l'aveu des négociations déjà engagées avec les Rois chrétiens. Il assembla ses fidèles. Fallait-il rendre Baza ou la condamner à périr comme Malaga? Personne n'osait répondre, car la reddition de la place aurait pour conséquence la chute prochaine de celui qui interrogeait. Ez Zagal consomma lui-même le sacrifice.

« Dieu est grand, Dieu seul est Dieu et Mohammed est son prophète, dit-il à Mohammed ben Hassan. Retourne vers mon cousin Cidi Yayia; dis-lui qu'il n'est pas en mon pouvoir de le secourir. Qu'il fasse au mieux. La résistance du peuple de Baza lui mérite une renommée éternelle. Je ne peux lui demander de s'exposer sans espoir à de nouveaux périls. »

La capitulation fut signée dès le retour de Mohammed. Les conditions en étaient très douces. Les chevaliers et soldats étrangers sortiraient librement de Baza avec leurs armes et bagages; les habitants pourraient à leur choix se rendre dans une ville chrétienne ou s'établir dans les faubourgs de la cité après avoir prêté serment de fidélité au vainqueur. Ils payeraient chaque année un tribut égal à celui qu'ils apportaient au Roi more.

Quand Cidi Yayia et Mohammed ben Hassan vinrent au camp royal pour signer la capitulation et remettre les otages, — le fils de ce dernier était parmi eux, — ils furent reçus avec honneur et comblés de présents destinés aux vaillants défenseurs de la place. Cidi Yayia, séduit par la noblesse gracieuse et la magnanimité de la Reine, jura de ne jamais tirer son épée contre ses vainqueurs, et, peu de temps après, se convertit même au christianisme. Son zèle se manifesta bientôt d'une façon effective. Il se rendit auprès d'Ez Zagal, son cousin et beau-frère, et lui persuada de céder Almería et Guadix qu'il ne pouvait plus défendre :

« Persister dans cette guerre, c'est livrer le pays à la dévastation et condamner à la mort une population loyale. Voulez-vous léguer vos dernières

villes à votre neveu Boabdil afin qu'elles augmentent son pouvoir et accroissent la valeur de son alliance aux yeux des monarques chrétiens? Ne vaut-il pas mieux pour vous tirer parti des ruines de l'empire? »

Parler de Boabdil, c'était ouvrir une plaie vive au cœur du vieux Roi :

« Jamais, s'écria-t-il, je ne m'entendrai avec ce vil esclave; j'aime mieux voir flotter sur mes villes la bannière des Rois chrétiens que de les lui livrer ! »

Les négociations furent aussitôt engagées. Ez Zagal céderait les territoires situés entre la métropole et la Méditerranée avec leurs deux joyaux précieux : Almería et Guadix. En retour, les Rois le recevraient dans leur alliance et vasselage, lui laisseraient en perpétuel héritage Alhamin et ses domaines dans les Alpujarras, lui concéderaient la moitié des salines de Maleha et lui payeraient annuellement quatre millions de maravédis. Il prendrait le titre de Roi de Andaraxa et commanderait encore à deux mille sujets mores.

Les Rois entrèrent à Baza le 17 décembre 1489, après un siège de six mois et vingt jours. Suivant une coutume pieuse, le cortège royal se rendit à la mosquée transformée en église. Au son triomphal des cloches et des trompettes, aux acclamations de l'armée se mêlaient les cris de joie de plus de cinq cents captifs enchaînés dans les donjons de la place et aussitôt rendus à la liberté.

Les pertes des Chrétiens s'élevèrent à vingt mille hommes ; dix-sept mille périrent d'une sorte de *refroidissement*. « Mais, assure Mariana, comme ces derniers étaient en grande partie des gens de rang ignoble, convoyeurs de vivres et autres de même sorte, la perte ne fut pas de grande importance. »

Il ne fallait point s'attarder dans la ville conquise alors qu'Almería et Guadix pouvaient encore protester contre la décision d'Ez Zagal. Malgré la rigueur de la saison, Ferdinand, suivi d'une partie de l'armée, se mit en route le soir même de son entrée dans Baza; la Reine le rejoindrait avec l'arrière-garde. Il ne rencontra aucun obstacle. Les cités, comparant au sort de Malaga celui de Baza, ne cherchaient qu'à gagner la bienveillance du vainqueur.

A quelque distance d'Almería, Ferdinand rencontra Ez Zagal accompagné de Cidi Yayia et suivi d'une nombreuse escorte de chevaliers.

Dieu l'avait voulu, c'était écrit !

Le Roi more avait mis pied à terre et, le visage bouleversé, le souffle haletant, il s'apprêtait à baiser une main qui avait fait tant de mal à son peuple. Ferdinand ne lui en laissa pas le temps. Incliné sur sa selle, il l'embrassa et le pria de remonter à cheval.

Les formalités accomplies, Ez Zagal, escorté de ses fidèles, se retira dans le territoire qui lui avait été laissé; mais cette ombre de royauté ne tarda pas à lui devenir odieuse. Après une nouvelle transaction avec les Rois, ravis en secret de son départ, il passa en Afrique, vit son trésor pillé par les Mores, devint aveugle et finit dans l'indigence une trop longue vie.

En dépit des agissements qui lui valurent le pouvoir et laissent une ombre sur sa mémoire, sa résistance héroïque, sa constance dans l'adversité, son énergie, son talent et même son caractère méritent le respect et l'admiration.

Ainsi s'acheva glorieuse la campagne de 1489, la huitième année de la guerre de Grenade. Isabelle en fut encore l'héroïne. Ce fut elle qui soutint les cœurs défaillants après l'attaque infructueuse des jardins de Baza et sut imposer la continuation du siège ; ce fut elle qui construisit et entretint les chemins, assura les approvisionnements ; ce fut elle enfin qui engagea jusqu'au dernier joyau de ses écrins et obtint le prêt des sommes immenses nécessaires à l'accomplissement de ses grands desseins. Durant le blocus de Baza, les magnifiques exploits accomplis devant Malaga ne furent pas renouvelés, mais n'était-il pas plus méritoire de conjurer l'énervement de l'attente et, en dépit des éléments déchaînés, de garder intacte une armée réduite à l'inaction, que de conduire à l'assaut des troupes ardentes, excitées par le triomphe et qui, chaque jour, recevaient la récompense de leurs efforts et de leur vaillance?



CHAPITRE XV

LA PRISE DE GRENADE
LA FIN DE L'EMPIRE DES MORES

LES ROIS SOMMENT BOABDIL DE RENDRE GRENADE. || LE PRINCE DON JUAN REÇOIT L'ORDRE DE LA CHEVALERIE. || BOABDIL SE DÉCIDE A DÉFENDRE SON EMPIRE. || COMBATS INDIVIDUELS ENTRE CHEVALIERS MORES ET CHRÉTIENS. || ARRIVÉE DE LA REINE SOUS GRENADE. || UN *Ave Maria* PLANTÉ SUR LA PORTE DE LA MOSQUÉE DJOUMA. || LA FAMILLE ROYALE EN PÉRIL. || SUPPLIQUE DE GARCILASO DE LA VEGA. || LE MARQUIS DE CADIX ENGAGE LE COMBAT. || FONDATION DU MONASTÈRE DE SAINT-FRANÇOIS A ZUBIA. || INCENDIE DU CAMP ROYAL. || FONDATION DE SANTA FÉ. || DÉTRESSE DE GRENADE. || LA CAPITULATION. || DÉSESPOIR ET DISPARITION DE MOUSA BEN ALI GAZAN. || LE PALAIS DE L'ALHAMBRA || LE DERNIER SOUPIR DU ROI MORE. || LA CROIX D'ARGENT DONNÉE PAR LE SAINT-PÈRE, L'ÉTENDARD DE SAINT-JACQUES ET CELUI DES ROIS APPARAISSENT AU SOMMET DE LA TOUR DE LA VELA. || ENTRÉE DES ROIS A L'ALHAMBRA. || FIN DE LA DOMINATION MUSULMANE EN ESPAGNE. || IMPRESSION PRODUITE EN EUROPE PAR LA CHUTE DE L'EMPIRE MORE. || TRANSFORMATION DE L'ARMÉE ESPAGNOLE. || MORT DU MARQUIS DE CADIX.

QUAND la nouvelle de la défaite d'Ez Zagal parvint à Grenade et fut annoncée à Boabdil, l'imprévoyant monarque eut un sursaut de joie :

« Désormais, aucun homme ne m'appellera « *el Zogoybi* » (l'Infortuné), s'écria-t-il, car les étoiles ont cessé de m'être contraires. »

Son triomphe fut de courte durée. Des messagers castillans frappaient déjà aux portes de la ville. Au nom des Rois, ils venaient rappeler les conventions de Loja (1486), alors que, pour se racheter et sortir de captivité, Boabdil s'était engagé secrètement à rendre Grenade à Ferdinand dès que les Chrétiens auraient pris Baza, Guadix et Almería.

Le croissant était abattu dans ces trois villes ; l'heure était venue de tenir la parole donnée.

Ce rappel jeta la consternation dans l'âme de Boabdil. Jamais il n'avait cru prochains des temps aussi amers. Maintenant, il comprenait combien il avait été coupable en aidant de ses propres mains au triomphe des ennemis de sa race et de sa foi. Il chercha d'abord à gagner du temps. « La population de Grenade, répondit-il humblement, grossie d'une multitude de chevaliers venus des places tombées aux mains des Chrétiens, était résolue à se défendre et resterait sourde à la voix de ses chefs. Plus tard, quand les esprits seraient moins surexcités, il s'efforcerait de remplir ses engagements. »

Ferdinand n'était pas homme à donner des délais. Il somma la ville de se rendre et de livrer son artillerie. A ce prix les habitants obtiendraient des capitulations bienveillantes, alors que, s'ils résistaient, ils subiraient le sort des vaincus de Malaga. Certes la frayeur de la guerre et la crainte de ses conséquences funestes eussent incliné les riches marchands et les gens âgés à entrer en composition avec les Rois, mais contre eux se dressait, arrogante et superbe, la chevalerie more née et grandie dans la haine et le mépris des Chrétiens. Elle préférait s'ensevelir sous les ruines de Grenade que déserter sans combat le dernier boulevard de l'Islam dans la Péninsule. Boabdil, dont elle se défiait, fut délaissé, et les cœurs nobles et vaillants se groupèrent autour de Mousa ben Ali Gazan. Lui seul obtiendrait du peuple les sacrifices nécessaires à la défense de la place.

Une fière réponse fut remise aux émissaires de Ferdinand :

« Les défenseurs de Grenade préfèrent mourir que capituler. Si les Chrétiens veulent leurs armes et leurs munitions, qu'ils viennent les prendre.

« Quant à moi, plus douce me serait une tombe sous les murs de Grenade à l'endroit où j'aurai péri pour sa défense, que la plus riche couche dans les palais de l'infidèle. »

Devançant aussitôt une attaque prévue, les Mores formèrent quatre escadrons de cavalerie légère, sortirent de Grenade, s'élancèrent sur le pays d'alentour, enlevèrent les troupeaux et portèrent la dévastation jusque sous les murs des villes récemment tombées aux mains des Rois. Grenade, près de sa chute, semblait sortir de sa léthargie.

Les représailles des Chrétiens ne se firent pas attendre. A peine le printemps de l'année 1490 eut-il verdi les gras pâturages des bords du Xenil et rendu à la Vega sa luxuriante beauté, à peine

les blés commencèrent-ils à onduler et les arbres fruitiers à tenir les promesses généreuses de leur floraison que Ferdinand s'abattit sur le pays à la tête de 5 000 cavaliers et de 20 000 fantassins, saccagea tout sur son passage et arriva sans désemparer sous les murs de Grenade. Néanmoins, jusqu'à l'automne, il s'agit plutôt d'escarmouches, de chevauchées suivies de razzias dévastatrices que d'opérations conduites avec suite.

Durant cette campagne, le Roi de Castille, se conformant aux traditions, conféra l'ordre de la chevalerie à son fils unique, le Prince Don Juan, alors âgé de douze ans. Ferdinand était encore plus jeune quand, jadis, il avait pris part à la guerre contre la France auprès de son père, le Roi d'Aragon. Les Ducs de Cadix et de Medina Sidonia furent les parrains du nouveau chevalier qui, à son tour, octroya un pareil honneur à ses compagnons de jeu devenus ses compagnons d'armes.

Et très haut, sur les tours de la forteresse rouge, flottait l'étendard du Prophète qui semblait porter un défi orgueilleux à la bravoure espagnole.

Pendant que le pays était ainsi saccagé tour à tour par les Mores et les Chrétiens et que les récoltes, les jardins, les maisons subissaient une destruction systématique, Ferdinand, adroit politique, pardonnait cependant aux rebelles de Guadix récemment révoltés et qu'il n'avait pas eu de peine à soumettre une seconde fois. Puis, il leur donnait le choix entre un départ immédiat ou une enquête sur leur conduite. Comme la plupart d'entre eux avaient conspiré, les uns allèrent grossir le nombre des bouches inutiles de Grenade ; les autres, suivant l'exemple des habitants d'Almería et de Baza, passèrent le détroit et s'établirent en Afrique. Des Castillans descendus de leurs montagnes sauvages prirent avec bonheur possession des belles demeures et des terres fertiles que les Mores avaient été contraints d'abandonner.

L'hiver de 1490 fut absorbé par les derniers préparatifs du siège de Grenade.

En avril 1491, Ferdinand prit le commandement des troupes. D'après certains historiens, elles comptaient 50 000 cavaliers ou fantassins. Pierre Martyr, un témoin oculaire, porte ce chiffre à 80 000. Peut-être additionne-t-il les contingents successifs qui prirent part à la guerre. Ils avaient été levés dans l'ensemble des pays chrétiens, mais, comme de coutume, la noblesse andalouse s'était signalée par son ardeur et son dévouement. Séville seule avait fourni 6 000 fan-

tassins et, à trois reprises, elle combla les vides que la maladie ou les combats ouvraient dans les rangs.

Quant aux chefs, aucun d'eux n'avait voulu abandonner à des lieutenants l'honneur de conduire les troupes au combat. Tous, les Marquis de Cadix et de Villena, les Comtes de Tendilla, Cifuentes, Cabra et d'Ureña, le brave Alonso de Aguila avaient supporté durant des années l'immense effort de cette autre guerre de Troie, tous voulaient prendre leur part du triomphe final.

Le 3 avril, l'armée campa près de la fontaine de Los Ojos del Huescar, à une lieue et demie de Grenade, au centre de la Vega. Cette disposition prise, Ferdinand détacha des forces assez considérables et les plaça sous les ordres de Villena, avec mission de ravager les vallées fertiles situées entre les montagnes des Alpujarras et dont les récoltes approvisionnaient la capitale. Plus de vingt bourgs ou villages furent rasés jusqu'aux fondations. Désormais, Grenade ne pourrait plus se ravitailler ; ses jours étaient comptés.

« La faim nous la livrera », disait Isabelle à l'ambassadeur de Charles VIII.

Ferdinand avait enmagasiné sous Grenade les dépouilles des Alpujarras et planté ses tentes sur les bords du Xenil, au pied des escarpements où, après l'écroulement du trône des Almohades, à la bataille de Las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), le fondateur de la dynastie des Nassérides avait bâti l'Alhambra, la célèbre forteresse rouge. La Reine et ses enfants s'étaient installés dans la ville d'Alcalá la Real, au cœur d'une région montagneuse, patrimoine du fidèle Comte de Tendilla. De là, Isabelle pourvoyait aux approvisionnements de l'armée, toute prête à gagner le camp royal dès que sa présence y paraîtrait nécessaire.

En dépit de son isolement, Grenade se dressait encore imposante, appuyée d'un côté aux premiers contreforts de la Sierra Nevada, défendue vers la plaine par des murs solides flanqués de tours puissantes. Au dire de Pedro Martyr, les marchands génois qui y venaient souvent la tenaient pour la ville du monde la mieux fortifiée. Sa faiblesse lui venait de la population trop nombreuse, réfugiée dans son enceinte à la suite de la chute des places conquises par les Chrétiens et dont le chiffre s'élevait à plus de 200 000 personnes, sur lesquelles 30 000 seulement étaient aptes à la défendre. Une élite vaillante, tout ce qui restait de l'indomptable chevalerie more, conduirait les Grenadins au combat.

A la vue des nuages de poussière soulevés par l'avant-garde chré-

tienne, les assiégés eurent un moment d'hésitation. Des hommes respectés, ceux mêmes qui eussent discuté au début les termes d'une capitulation, furent envoyés à Boabdil pour le supplier de prendre son peuple en pitié et de ne point le condamner, par une résistance vaine, à une destruction fatale. En se remettant à la générosité des Rois chrétiens, il devancerait seulement l'arrêt du destin. Les députés comptaient sur un accueil favorable ; leur attente fut trompée. Boabdil, indolent et irrésolu jusque-là, avait eu conscience de son devoir et s'était enfin décidé à disputer un empire dont il semblait avoir pris à tâche de hâter la ruine. Il s'enquit auprès du vizir Cassim Abdelmeleck et s'informa des moyens sur lesquels l'on comptait pour assurer la subsistance des habitants et la défense de la place. Ce n'était pas trop tôt d'y penser.

« Nous sommes pourvus pour plusieurs mois, répondit le ministre ; mais à quoi serviront ces approvisionnements, alors que les Chrétiens sans cesse ravitaillés peuvent continuer le siège indéfiniment? »

Il présenta les rôles des hommes en état de porter les armes :

« Le nombre en est grand, dit-il, mais qu'attendre de ces soldats arrogants lorsque l'ennemi est à distance, poltrons comme des lièvres quand ils entendent gronder le tonnerre de l'artillerie ! »

Bien qu'il manquât d'énergie et de fermeté, Boabdil, loin de se laisser abattre par le pessimisme de son ministre, appela le vaillant Mousa ben Ali Gazan que la chevalerie désignait à son choix et lui remit le commandement suprême. Le Vizir veillerait aux enrôlements et pourvoirait les assiégés de vivres et de munitions.

« Je te confie le salut de l'Empire, dit-il. Avec l'aide d'Allah, nous vengerons les insultes faites à notre foi et la mort de nos parents et de nos amis. Victorieux, nous oublierons les tristesses de l'heure présente. »

Dès lors, les Mores semblèrent avoir retrouvé leur esprit militaire et l'on ne s'occupa plus dans la cité que des préparatifs de résistance. Les guerriers se groupaient autour de l'héroïque Mousa ; les femmes mêmes l'acclamaient quand il passait sur les places publiques. Les portes de la ville avaient été solidement barricadées à l'intérieur ; il ordonna de les ouvrir afin de faciliter les sorties. Les corps de ses soldats en seraient les uniques barrières. Ceux-ci, cantonnés dans

une suite de postes, veilleraient jour et nuit, prêts à fondre sur l'ennemi à la moindre alerte, signalée par des vedettes sans cesse aux aguets.

Bientôt, les guerriers mores, non contents de garder leurs remparts, vinrent audacieusement défier dans leur camp les chevaliers chrétiens. Il ne se passait pas de jour que les assiégés, du haut de leurs tours, n'admirassent les exploits de leurs champions aux prises avec des adversaires non moins braves. Mousa encourageait ces combats individuels, car il y voyait un moyen d'entretenir le courage des siens et de les distraire des tristesses d'un long siège. Ferdinand comprit que ces rencontres fortifiaient l'âme des Mores, tandis qu'elles coûtaient parfois la vie à ses plus vaillants chevaliers. En conséquence, il ordonna de décliner tout défi personnel. Les chefs musulmans furent doublement marris de cette interdiction ; ils prétendaient mourir glorieusement, et le monarque chrétien ne songeait qu'à épargner leur vie pour les faire figurer à son triomphe :

« A quoi servira notre bravoure ! s'écriaient-ils. Le Roi Ferdinand n'a pas un cœur magnanime. Il s'attaque à nos faibles corps et recule devant notre vaillance morale ».

Pourtant les Mores assiégés multipliaient leurs sorties furieuses. Le désespoir leur tenait lieu d'espérance. Le jour, la nuit, Mousa harcelait l'ennemi, le tenait constamment sur le qui-vive et ne rentrait jamais dans la place sans y ramener des troupeaux ou des vivres dont il s'était saisi. Afin d'éviter les surprises, Ferdinand entoura le camp de tranchées profondes et de murailles de pisé suffisantes pour assurer sa sécurité. Des rues tracées comme celles d'une ville desservaient les tentes et les baraquements construits en bois.

Quand les travaux furent achevés, on annonça la venue de la Reine. Elle arriva, accompagnée de son fils Don Juan, des Infantes et suivie d'un cortège d'évêques, de chevaliers, de dames parées comme s'il se fût agi d'assister à une fête. Aussitôt, elle s'arma, fit le tour de la place, examina la disposition des ouvrages et approuva les mesures qui avaient été prises. Jusqu'au soir, les Mores frémissants entendirent les sonneries des trompettes et les cris d'enthousiasme qui signalaient le passage de la souveraine. Les ballades du temps trahissent les sentiments provoqués par sa présence :

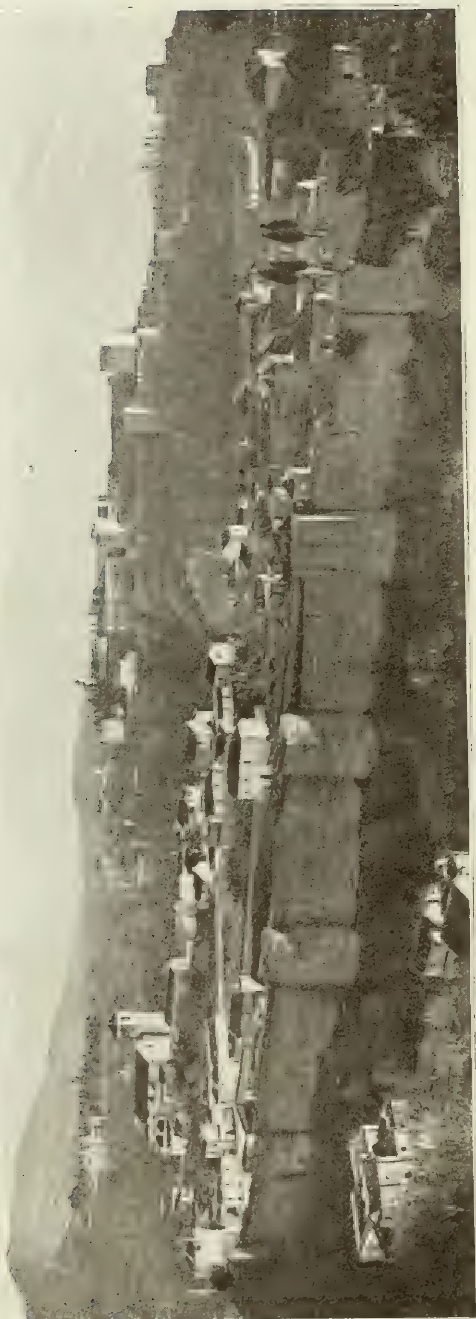
« Dans un camp, sur les bords du frais Xenil, s'agite une multitude brillante dont les armes étincellent. Les bannières se gonflent, se tendent ;



Cl Garzon.

STATUE DE FERDINAND LE CATHOLIQUE.

(Chapelle funéraire de Grenade.)



VUE DE GRENADE.

de même un étendard doré. Le général de cette armée est l'invincible Ferdinand. Et aussi paraît la Reine, son épouse, qui montre autant de valeur et de courage que le plus fier guerrier. »

L'ardeur de Mousa ne se démentait pas. Certes la guerre eût eu des résultats différents s'il en eût été plus tôt le chef.

« Nous n'irons pas combattre au loin, disait-il, mais nous devons défendre le sol que foulent nos pieds. Quand nous l'aurons perdu, nous ne serons plus un peuple, nous n'aurons pas même un nom. »

Les défis individuels n'étaient plus relevés par les chevaliers chrétiens ; en vain les Mores venaient-ils jusqu'aux limites du camp insulter les Castillans exaspérés par ces provocations. Un jour, dans un galop furieux, un cavalier poussa l'audace jusqu'à jeter sa lance par-dessus la palissade. Elle se ficha en terre, devant la porte même de la tente royale. Quand on l'arracha, on s'aperçut qu'elle portait une inscription insultante à l'adresse de la souveraine.

Ce fut un cri d'indignation, une explosion de colère.

« Qui veut me suivre et venger cette offense ? » s'écrie un gentilhomme nommé Fernando del Pulgar.

Des centaines de chevaliers répondent à cet appel. Pulgar en choisit quinze, renommés pour leur courage et connus pour leur force physique. A l'aube, la petite troupe sort du camp, longe en silence les murs de la ville, atteint une poterne ouverte sur le Darro et surprend les gardes qui se sont assoupis, après une longue veille. Tandis qu'un combat furieux s'engage, le champion de la Reine enfonce les éperons dans les flancs de son coursier, bondit à travers les rues de la ville, atteint la grande mosquée, s'agenouille, en prend possession au nom du Christ et, comme témoignage de cette consécration, applique sur le battant de la porte une inscription qu'il fixe avec la pointe de sa dague :

« *Ave Maria.* »

Cet acte accompli, l'héroïque chevalier revient sur ses pas, traverse la foule des Mores surprise à la vue de ce guerrier chrétien, rejoint ses compagnons qui se maintiennent à la poterne au prix d'une lutte acharnée, et tous regagnent le camp, fiers et heureux à la pensée de la fureur des Musulmans quand ils verront une inscription chrétienne fichée sur la porte de la grande mosquée, au cœur même de la ville

Ce fut cette même mosquée que les Rois, après la prise de Grenade, transformèrent en église cathédrale. Aujourd'hui encore on montre dans le *Sacrario* de l'édifice, rebâti sous Charles V, la petite chapelle sombre, seul reste de la construction primitive, où Fernando del Pulgar, *celui de l'exploit,* dort son dernier sommeil près de ses souverains et semble monter une garde éternelle devant la porte qui fut témoin de sa prouesse.

Presque au lendemain de cet acte héroïque, la famille royale courut un grave danger. Depuis son arrivée, la Reine désirait monter sur un point culminant d'où elle apercevrait la ville et le palais de l'Alhambra dont elle avait entendu louer la magnificence.

Un matin, au lever du soleil, le Roi, la Reine, les Infants, toute la Cour sortent du camp au son d'une musique joyeuse, enseignes au vent, et gravissent une hauteur couronnée par le petit village de Zubia, tandis que le Marquis de Cadix, à la tête d'un gros de cavaliers, prend position dans la vallée située entre le camp et le plateau de l'Alhambra

Dès la pointe du jour, les Mores avaient remarqué une animation inaccoutumée dans le camp des Chrétiens. Lorsqu'ils aperçurent une troupe brillante gravissant la hauteur de Zubia et la masse de la chevalerie castillane en bataille dans la vallée, ils crurent que l'ennemi allait leur offrir le combat et n'hésitèrent pas à l'accepter.

De la fenêtre d'une maison, le Roi et la Reine considéraient avec admiration les murailles rouges de cet Alhambra dont ils se flattaient d'être bientôt les maîtres, quand soudain ils voient sortir de la cité et courir dans la plaine un escadron de cavaliers mores richement armés. aux panaches de couleur éclatante, montés sur des coursiers caparaçonnés. C'est la fleur de la chevalerie more commandée par Mousa et Boabdil en personne. A la suite de cette troupe superbe, des fantassins s'avancent résolus. La Reine ne veut pas qu'une goutte de sang chrétien soit la rançon de sa curiosité. Elle envoie un émissaire au Marquis de Cadix : défense de répondre à un défi, défense d'accepter le moindre engagement. Le Marquis promet d'obéir. Bientôt il est entouré de chevaliers castillans. Tous lui reprochent son inaction ; qu'attend-il pour punir les Mores des insultes qu'ils décochent aux Chrétiens, à moins d'une portée de flèche? Va-t-il laisser tomber la famille royale aux mains de l'ennemi ?

Mais voici qu'un géant armé de pied en cap sort à son tour de la ville, suivi d'un peuple en délire. Sa visière est baissée, mais, à sa stature et à sa devise, l'on reconnaît un More de Tarifa, le plus insolent des sectateurs de l'Islam, l'auteur de l'insulte faite à l'honneur

de la Reine. Le colosse s'avance, longe fièrement les rangs des Chrétiens à l'allure difficilement contenue d'un coursier frémissant sous le mors. Et quelle n'est pas la rage des Castillans en voyant sous la queue de l'animal l'*Ave Maria* planté par Fernando del Pulgar sur la porte de la grande mosquée ! *Celui de l'exploit* est absent.

Un jeune homme, Garcilaso de la Vega, gravit au galop la hauteur de Zubia, se jette aux pieds des Rois et les supplie de lui permettre de venger le saint nom de Marie. Cette pieuse requête ne saurait être repoussée. Garcilaso descend dans la plaine, coiffe son casque surmonté de quatre plumes noires, saisit sa lance, s'arme d'un bouclier flamand et défie le More au milieu de sa course orgueilleuse.

Les deux armées, les Rois, la Cour suivent d'un regard anxieux le drame héroïque. Le More, très fort, habile à manier son coursier, mieux armé que son adversaire, le domine de sa grande taille. A la première rencontre, les lances volent en éclats. Garcilaso, déplacé de sa selle par la violence du choc, perd les rênes et sa monture se donne libre carrière. Enfin, il reprend sa position.

L'épée à la main, les adversaires se rencontrent une seconde fois. Le More tourne autour du Castillan comme un vautour chassant un ramier. Mais, si le chevalier chrétien est inférieur à son ennemi comme force et comme taille, il l'emporte en souplesse et en agilité. Il échappe à certains coups et pare les autres avec son bouclier à l'épreuve des meilleures lames. Le sang ruisselle sur les armures des deux guerriers. Croyant son adversaire épuisé et comptant sur sa masse pesante, le More saisit corps à corps le Castillan, et tous deux roulent sur le sol. Déjà l'Infidèle pose son genou sur la poitrine du Chrétien et s'apprête à lui couper la gorge quand, soudain, on le voit chanceler et tomber à la renverse. Tandis qu'il levait le bras pour frapper, Garcilaso lui a planté sa dague dans l'aisselle et lui a percé le cœur.

« Ce fut une singulière et miraculeuse victoire, écrit Fray Antonio Agapida, mais le chevalier chrétien était soutenu par la cause sacrée qu'il défendait et la Sainte Vierge lui donna, comme à un autre David, la force de vaincre le champion gigantesque des Infidèles. »

Les lois de la chevalerie avaient été observées et pendant le combat personne n'avait cherché à intervenir. Il était près de midi ; le soleil brûlait les têtes.

« Ne nous attardons pas à des combats singuliers ! s'écria Mousa. Sus à l'ennemi ! »

Assitôt l'ordre est donné de canonner les hauteurs de Zubia, et de charger l'avant-garde chrétienne qui, prise à l'improviste, se replie sur la bataille du Marquis de Cadix.

Les premiers boulets tombés au milieu de la maison royale avaient jeté la confusion parmi les courtisans et les dames d'honneur. Devant le péril que courent les Rois, le Marquis de Cadix se considère comme relevé de sa promesse et donne le signal de l'attaque. « Santiago! Santiago ! » A la tête de douze cents lances, il fond sur l'ennemi, et arrête sa marche offensive. Il était temps.

Debout, près d'un bouquet de lauriers à l'ombre duquel ils avaient cherché un abri contre l'ardeur du soleil, les Rois suivaient avec une angoisse inexprimable le duel à mort engagé entre les champions de la Croix et du Croissant. Quand ils virent l'attaque des Mores et le danger que couraient leurs troupes, ils tombèrent à genoux et, dans l'exaltation d'une foi ardente, ils supplièrent la Vierge de protéger ses loyaux serviteurs :

« Et l'effet de leurs prières fut manifeste, affirme le Cura de los Palacios, car, aussitôt, la vaillance des Mores s'éteignit brusquement. »

En vérité, les Musulmans, habitués aux escarmouches, ne valaient pas les Espagnols dans une bataille rangée. Une panique saisit l'infanterie. Mousa essaya vainement de rallier les fugitifs ; les uns coururent vers la montagne, d'autres se précipitèrent dans la ville et y jetèrent une confusion affreuse. Plus de deux mille Mores furent tués, écrasés, blessés ou faits prisonniers. Les pièces d'artillerie restèrent comme des trophées aux mains des vainqueurs. Pas une lance chrétienne qui, ce jour-là, ne se fût baignée dans le sang des Infidèles. Malgré le succès qui couronna cette journée, Isabelle se reprochait l'origine d'un combat engagé sans nécessité. En témoignage de reconnaissance, elle ordonna de bâtir un monastère au village de Zubia et le plaça sous le patronage de saint François. L'on y montre encore aujourd'hui le laurier centenaire, descendant de celui qui abrita la Souveraine durant cette journée sanglante.

La grande Reine n'avait pas épuisé les chances mauvaises qu'elle devait courir dans cette campagne, héroïque couronnement d'une guerre de dix ans.

A l'intérieur de l'enceinte de terre bâtie autour du camp chrétien s'élevaient de nombreuses tentes appartenant aux riches seigneurs

et aux nobles de service. La plupart d'entre elles étaient ornées de tapisseries aux dessins magnifiques, pourvues de meubles précieux et surmontées d'étendards de couleur éclatante où se jouaient les vents et les rayons du soleil. Au centre de cette métropole de soie et de brocart, et la dominant comme un palais d'État domine des demeures particulières, s'élevait un pavillon immense, de style oriental, mis par le Marquis de Cadix à la disposition de sa souveraine. De riches tentures le paraient, portées sur des colonnes formées de faisceaux de lances et réunies par des devises martiales. Cette vaste et haute nef de soie était entourée de murailles en toile peinte formant autour d'elle une suite de pièces que séparaient des portières. Un soir, comme la Reine priait devant un autel portatif, elle fut soudainement éblouie par un éclair de lumière et aussitôt suffoquée par une épaisse fumée. Un flambeau, allumé imprudemment, et placé près d'une draperie, y avait mis le feu. En un instant la tente fut en flammes; Isabelle se sauva, non sans peine. Sa première pensée fut pour le Roi. Comme elle courait vers sa tente, elle le rencontra sur la porte même, à peine vêtu, mais portant dans les bras son casque, sa cuirasse et son épée. Réveillé en sursaut par des cris d'effroi, il avait cru à une attaque des Mores. Le prince Don Juan, arraché de son lit, fut porté au quartier du Comte de Cabra, à l'autre extrémité du camp.

De la tente royale, les flammes gagnèrent de tous côtés, trouvèrent un aliment nouveau dans les cabanes de branchages pleines de soldats et ne s'arrêtèrent même pas devant les palissades de l'enceinte, pourtant noyées dans la terre. Au matin, il ne restait rien de la cité magnifique dont les couleurs brillantes luttaient la veille avec la pourpre du soleil couchant.

Les Mores, croyant à quelque stratagème, ne profitèrent pas de la confusion causée par ce désastre. Quand ils connurent la vérité, le vaillant Marquis de Cadix campait déjà entre le camp et la ville, à la tête de trois mille hommes prêts à le défendre.

Pour prévenir le retour d'une pareille catastrophe, attribuée par erreur à un espion more, et afin de rendre le siège moins pénible s'il se prolongeait jusqu'à l'hiver, les Rois décidèrent d'élever des constructions solides et durables. Du jour au lendemain, les soldats se transformèrent en maçons, et l'on n'entendit plus dans l'enceinte du camp que le bruit de leurs travaux.

La nouvelle ville fut bâtie sur plan quadrangulaire et traversée par deux larges rues se coupant au centre de la place. A l'extrémité de chacune de ces voies s'ouvraient quatre portes flanquées de tours et

défendues avec soin. Les contingents de neuf villes ou provinces élevèrent leurs quartiers respectifs et les signalèrent par des inscriptions. Les travaux durèrent trois mois. Quand ils furent achevés, on décida de donner à la cité le nom de la Reine ; mais Isabelle refusa cet hommage pourtant si mérité et ordonna de l'appeler Santa Fe (Sainte Foi) pour commémorer la confiance inaltérable en la bonté divine qui avait soutenu l'armée durant cette longue guerre. Santa Fe existe encore, témoignage quatre fois séculaire de la constance des Souverains, de la vaillance des grands du royaume et de l'obéissance généreuse du peuple. Au-dessus du portail de l'église, rebâti en 1773, on remarque une banderole de parchemin portant les mots *Ave Maria* en souvenir de l'exploit de Pulgar et du duel glorieux où Garcilaso de la Vega vainquit le géant de Tarifa.

Pendant que la moitié des troupes bâtissait, Ferdinand et ses chevaliers ne restaient pas inactifs. Au lendemain de l'incendie, et comme pour couper court à toute velléité d'attaque, ils se jetèrent sur les jardins merveilleux situés le long des murs d'enceinte où, grâce à une culture soignée, les Mores se pourvoyaient de fruits et de légumes frais. A la suite de combats acharnés, le fer et le feu eurent raison de ce dernier espoir des assiégés. Un désert remplaça ces paradis d'abondance et de beauté.

Déjà la famine et la maladie, fidèles auxiliaires des assiégeants, affirmaient leur présence et frappaient la population de maux irrémédiables, car le blocus était étroit au point qu'aucun approvisionnement n'était entré dans la ville depuis plusieurs mois, et la croisière des galères castillanes, tellement sévère, qu'aucun secours venu d'Afrique n'avait franchi la mer. Boabdil s'était conduit avec vaillance; Mousa, toujours indomptable, soutenait encore le courage des chevaliers, mais les fantassins, pauvres gens d'habitudes pacifiques, étaient pris de panique à chaque sortie et abandonnaient leurs chefs, même au milieu de l'action. C'est ainsi que dans un combat, Boabdil, demeuré seul, dut se dérober par la fuite aux coups des Castillans. Il avait tenu à rien qu'il ne tombât une troisième fois aux mains des Chrétiens.

Après une action où il n'avait pu enlever ses troupes, Mousa ordonna de barricader à l'intérieur les portes de la ville, bien décidé, dit-il, à ne plus tenter aucune opération à la tête de l'infanterie. Il continuait pourtant de défendre les murailles contre les approches de l'ennemi, entretenait l'ardeur des ingénieurs et réconfortait les servants des pièces d'artillerie.

« Maintenant, l'on n'entendait plus résonner dans Grenade les trompettes guerrières ni les roulements entraînants des tambours. La consternation opprimait les cœurs. »

Dans un conseil tenu à l'Alhambra, Boabdil consulta les chefs de guerre qui s'étaient signalés par leur bravoure et en qui le peuple avait placé sa confiance.

Le vieil Abou'l Cassim Abdelmelec, gouverneur de la cité, chargé de maintenir l'ordre depuis le commencement du blocus, avoua sa détresse :

« Les greniers sont presque vides. Sur sept mille chevaux de guerre, il nous en reste à peine trois cents capables d'effectuer une sortie ; les autres ont été abattus et ont servi à la nourriture des soldats. La place compte deux cent mille habitants ; autant de bouches affamées. »

Les principaux citoyens parlèrent à leur tour, et, comme à la veille du siège, insistèrent pour ouvrir les négociations :

« A quoi sert de prolonger la résistance, alors que l'ennemi peut continuer indéfiniment le blocus et que nous n'avons à espérer aucun secours? »

Boabdil restait silencieux. Longtemps il avait attendu l'aide du Sultan d'Égypte ou des princes barbaresques ; il comprenait maintenant la vanité de son espoir. Seul, le vaillant Mousa essaya de protester encore et proposa une suprême sortie, préférant, disait-il, tomber parmi les morts en défendant Grenade que signer la capitulation. Ces nobles paroles restèrent sans écho. Le courage était mort. Boabdil, interprète du sentiment général, envoya le vénérable Abou'l Cassim Abdelmelec au camp des Rois avec mission de rendre la ville.

Ferdinand et Isabelle reçurent le vieillard avec honneur et chargèrent Gonzalve de Cordoue et Fernand Zafra, leur secrétaire, de traiter avec lui. Gonzalve parlait très bien l'arabe et, par sa vaillance et son intelligence, avait déjà conquis la confiance de ses maîtres. Les conditions furent relativement douces : Ferdinand tenait à ménager l'incomparable cité tombée intacte en son pouvoir.

« Toute attaque serait suspendue pendant soixante jours et si, durant cette période, aucun secours étranger n'était parvenu aux Mores, Boabdil rendrait la place.

« Les captifs chrétiens seraient libérés sans rançon.

« Boabdil et ses chevaliers prêteraient serment de fidélité aux Rois vainqueurs et recevraient en échange des territoires situés dans les Alpujarras.

« Les Mores grenadins devenus sujets des Rois d'Espagne conserveraient leurs armes et leurs chevaux, garderaient leurs biens meubles, mais livreraient l'artillerie. L'exercice de la religion, l'administration des cadis, l'application des lois musulmanes seraient accordés ou maintenus sous la surveillance d'un gouverneur chrétien.

« Durant trois années considérées comme nécessaires à la remise en culture des terres dévastées, les Mores seraient dispensés de tout impôt ; ensuite, ils acquitteraient les tributs qu'ils payaient auparavant aux Rois mores.

« S'il en était parmi les Grenadins qui voulussent passer en Afrique, durant un délai de trois ans ils seraient transportés gratuitement et débarqués dans un port à leur choix.

« Quatre cents otages, choisis parmi les membres des grandes familles, répondraient des engagements pris par Boabdil. »

Encore Mousa essaya de ranimer une ardeur éteinte, moins par la crainte de la mort que par la certitude de la défaite. Il n'y réussit pas. C'était écrit. Désespéré, il revêtit sa plus lourde armure de bataille, mnota sur son meilleur coursier, sortit par la porte d'Elvire, et jamais on ne le revit.

Il semble qu'après s'être attaqué à quelques chevaliers chrétiens, et sur le point d'être pris, il se jeta dans le Xenil où, entraîné par le poids de ses armes, il coula au milieu du chenal. Mort digne d'un tel héros !

L'acte de capitulation conditionnel, dont l'original figure dans les archives de Simancas, fut signé à Santa Fe le 25 novembre 1491. Les assiégés avaient espéré quelque allègement à leurs souffrances, mais, avec sa prudence habituelle, Ferdinand ne diminua pas la sévérité du blocus et multiplia sur la mer les croisières des galères royales.

Au surplus, les Mores d'Afrique, déchirés par des luttes intestines, absorbés par leurs querelles personnelles, n'auraient pu intervenir, alors même qu'ils en eussent eu le dessein. Puis les temps glorieux des Almoravides et des Almohades étaient révolus. Aucun effort ne fut tenté pour secourir Grenade.

On était au vingtième jour de décembre. Plus d'un mois s'était écoulé dans une attente vaine. Boabdil résolut d'abréger le délai fixé pour la capitulation définitive. De concert avec son conseil, il envoya le Grand Vizir communiquer aux Rois ses intentions.

L'Ambassadeur fut accueilli avec la joie la plus vive. Des complots se tramaient dans la ville, le Roi More était plutôt le prisonnier du peuple que son souverain ; resterait-il longtemps en mesure de tenir sa parole? La décision mettait un terme aux anxiétés des Souverains espagnols. En secret, ils ordonnèrent les préparatifs du grand acte qui consommait la chute de l'Empire more et couronnait l'œuvre glorieuse de leur vie guerrière. La remise des palais de l'Alhambra fut, d'un commun accord, fixée au 2 janvier 1492.

Dès lors, un morne désespoir régna dans la cité royale. Les gémissements des femmes et les regards farouches des chevaliers au désespoir inspirèrent aux poètes des lamentations qu'ils n'avaient même plus le courage de chanter :

«Belle Grenade, comme ta gloire s'est évanouie! Le Birrambla n'entend plus le long écho des trompettes ou les galops et les piétinements des coursiers. Où sont les jeunes nobles, ardents à courir aux tournois et à briser dans leurs prouesses les lances de roseaux? Hélas ! la fleur de la chevalerie gît abaissée, prête à partir pour la terre étrangère ! La douce voix des luths ne s'entend plus dans les rues en deuil, la vivante castagnette est silencieuse sur la montagne, et la gracieuse danse de la Zambra, on ne la voit plus danser sous les bosquets détruits. Regarde, l'Alhambra est désolé. En vain l'oranger et le myrte embaument de leurs parfums ses chambres soyeuses ; en vain le rossignol chante dans leurs branches ; en vain les salles de marbre sont rafraîchies par le murmure des fontaines et le gai bouillonnement des ruisseaux. Hélas! la splendeur du Roi ne brille plus dans ses palais, la lumière de l'Alhambra s'est éteinte pour jamais ! »

A ces lamentations, se mêlait le bruit des serviteurs affairés, allant de salle en salle, détachant des murailles les tentures précieuses, roulant les tapis de soie, emballant les amphores, les bassins d'or, les fontaines d'émail, les joyaux et les armes de Damas qu'on chargeait à mesure sur les bâts des mulets.

Avant l'aurore du jour maudit, une longue caravane s'ébranla, gagna une poterne ouverte sur un quartier peu habité et franchit l'enceinte extérieure. Entourées de leurs servantes, s'en allaient la hautaine Aïcha, mère de Boabdil, Zouraiya, favorite du Monarque, et les femmes du harem que le prince déchu voulait dérober aux regards profanateurs des *infidèles*.

Quand les portes se furent refermées sur elles, les exilées n'étouffèrent plus leur douleur. Les sanglots semblaient rythmer la marche des montures et les pleurs roulaient des joues fraîches ou flétries sur

les vêtements de deuil. Le convoi, suivi d'une poignée de vétérans et d'eunuques prêts à donner leur vie pour la défense de la famille de leur maître, longea la rive du Xenil, s'engagea sur l'étroit chemin des Alpujarras et, parvenu à un village d'où l'on apercevait encore les murailles de la *Ville Rouge*, il s'arrêta. Les fugitifs devaient attendre en ce lieu l'arrivée de Boabdil.

Tandis qu'à l'Alhambra régnait la désolation, les Chrétiens s'abandonnaient à la joie. Dès l'aube, un corps de chevaliers en somptueux appareil se dirigea vers la porte des Moulins qui donnait accès dans l'Alhambra, car le traité de capitulation interdisait aux vainqueurs de faire leur entrée par les rues de la ville. Quand la petite troupe eut gravi la montagne des Martyrs et atteint le plateau où se dressait le palais, elle rencontra Boabdil escorté de quelques fidèles :

« Allez, seigneur, dit le monarque vaincu au chef du détachement ; prenez possession de ces forteresses. Allah les a livrées à votre maître en punition des péchés des Mores. »

Puis, sans hâter ni ralentir le pas, très digne dans le malheur, le dernier Roi de Grenade descendit l'escarpement que les vainqueurs venaient de gravir.

Ferdinand l'attendait à l'ermitage de Saint-Sébastien. A sa vue, le vaincu voulut mettre pied à terre, mais, selon sa coutume en pareil cas, le Roi d'Espagne ne permit pas qu'il lui baisât la main, et l'infortuné toucha seulement du front le bras qui lui avait ravi le trône.

Isabelle suivit l'exemple magnanime donné par son époux. Compatissante envers celui qu'elle combattait depuis dix ans, elle lui rendit le fils gardé comme otage et resté entre ses mains depuis 1483. Le père et l'enfant s'étreignirent longuement et trouvèrent un réconfort dans leur tendresse mutuelle.

Boabdil remit à Ferdinand les clés de la cité :

« Ces clés sont les dernières reliques de l'Empire arabe en Espagne. Elles sont tiennes, ô Roi. A toi nos trophées, notre royaume et notre personne ! Telle est la volonté de Dieu ! Montre désormais la clémence que tu as promise et que nous attendons de toi. »

Le cœur débordant d'une joie sans pareille, et cependant modeste dans le triomphe, Ferdinand répondit avec une apparente sérénité :

« Ne doute pas de notre promesse ; notre amitié te rendra la prospérité dont la fortune des armes t'a privé. »

Ferdinand tendit alors les clés à Isabelle. De ses mains, elles passèrent dans celles du Prince Don Juan et furent ensuite confiées au Comte de Tendilla, nommé Capitaine Général et Gouverneur de Grenade en récompense de ses exploits.

Silencieux, Boabdil s'était éloigné. Il s'engagea sur le chemin suivi par sa famille quelques heures auparavant et qui conduisait à Porchena, sa nouvelle résidence. A deux lieues de distance, il atteignit une brisure du roc d'où l'on apercevait au loin Grenade. Jamais la cité more n'était apparue si belle, sous les rayons d'un soleil ardent qui dorait les tours de défense comme pour mieux détacher leurs formes puissantes sur un ciel d'un bleu profond. Par instants, la brise apportait les échos des trompettes guerrières et les ondes sonores des cymbales triomphantes. La campagne dévastée n'avait point de verdure, mais les exilés se souvenaient combien elle avait été féconde ; un printemps suffirait à lui rendre sa parure fleurie. Boabdil contemplait Grenade. Un coup de canon, signalé par une épaisse fumée et un fracas suivi de longues résonances, annonça que la place était occupée par ses maîtres nouveaux. Alors, la douleur étreignit le cœur du More et d'abondantes larmes jaillirent de ses yeux. Sa mère, de qui la force d'âme ne s'était jamais démentie et qui, par son habileté, lui avait obtenu cette royauté dont il avait fait un si mauvais usage, sa mère ne put contenir son indignation :

« — Tu as raison de pleurer comme une femme cet Empire que tu n'as pas su défendre comme un homme.

« — Hélas ! s'écria l'infortuné, quelle adversité fut jamais comparable à la mienne ! »

Le site témoin de cette scène, et du haut duquel Boabdil jeta un dernier regard sur les palais de ses ancêtres, porte encore un nom qui rappelle ce souvenir cruel : « Le dernier soupir du More ».

Désormais Boabdil ne sera plus qu'une ombre, un fantôme de roi. Sans cesse il comparait sa déchéance actuelle à sa splendeur passée ; sans cesse au milieu d'une montagne âpre et sauvage, il pensait à la belle Grenade. Incapable de supporter une pareille vie, il finit par échanger une humble souveraineté contre 80 000 écus d'or. Au dire de certains chroniqueurs, cette transaction aurait été consentie à son insu et il l'aurait connue seulement à l'heure où les mules chargées de la somme payée par les Rois entraient dans sa demeure. Ferdinand s'était hâté d'acheter le départ d'un prince dont la présence en

Espagne lui était un sujet constant d'inquiétude. Qu'un vent de révolte vînt à souffler parmi les Mores, et ils trouveraient tout de suite un chef. Ses appréhensions n'étaient point vaines ; l'avenir devait le prouver.

En apprenant qu'il avait été victime d'un indigne marché, Boabdil serait entré dans une rage folle et il eût coupé la tête du négociateur, si on ne l'eût arraché à sa fureur. Mais il était incapable d'une rancune durable et, le fait accompli, il se résigna. Quatre ans après la chute de Grenade on le retrouve installé à la cour du Sultan de Fez, son parent. Finalement il périt dans une de ces rencontres fréquentes à cette époque entre les princes marocains (1536).

Un portrait conservé au Généralife, et dont l'origine ne saurait être mise en doute, le représente avec un visage doux et beau, des cheveux blonds et un teint clair. La tête est coiffée d'un bonnet de velours surmonté d'une couronne; la robe est jaune d'or relevée de velours noir. D'après les proportions de son armure conservée à l'Armería Real de Madrid et les formes d'une tunique de velours rouge qu'on dit lui avoir appartenu, on peut juger qu'il était de belle taille.

Boabdil s'était éloigné. Alors les Rois, doutant encore de leur bonheur, connurent une angoisse extrême. Avec une impatience fébrile, les yeux ne quittant pas l'Alhambra, ils attendaient l'apparition d'un signal sur la tour de l'Hommage. Le temps durait, et Ferdinand, toujours défiant, se demandait si son avant-garde n'était pas tombée dans quelque embuscade préparée par les Mores après le départ de leur Prince.

Soudain les visages s'illuminèrent et un cri de triomphe s'échappa de toutes les poitrines. La croix d'argent plantée par l'Évêque d'Avila, Fernando de Talavera, brillait au sommet de la tour de la Vela. A ses côtés s'éleva, presque au même moment, l'étendard de Saint-Jacques acclamé avec enthousiasme : « Santiago ! Santiago ! » Enfin parut, triomphante à son tour, la bannière royale :

« Castille ! Castille pour le Roi Ferdinand et la Reine Isabelle ! »

Dans leur reconnaissance envers Dieu, les Rois étaient tombés à genoux. Certes Ferdinand n'avait ni le cœur sensible ni l'âme poétique ; cependant, exalté par son enthousiasme, il improvisa un hymne auquel les chœurs de la chapelle royale répondirent par un *Te Deum* solennel.

Les prélats, les nobles, les chevaliers s'étaient précipités aux pieds d'Isabelle ; ils baisaient ses mains avec transport, avec ferveur, ils lui rendaient hommage comme souveraine du royaume de Grenade. Cette heure inoubliable récompensait la grande Reine d'un labeur surhumain, du sacrifice des belles années de sa jeunesse, d'une persévérance rare même chez un monarque digne de ce nom. Quand l'émotion fut un peu calmée, le cortège triomphal se remit en marche au son des trompettes, des cymbales, des cloches et des coups de canon dont le fracas apprit à la population la fin de ses épreuves. Les Rois s'avançaient dans un appareil pompeux, rayonnants de joie, élevés au rang des dieux par l'adoration de leurs sujets.

Comme ils approchaient de l'Alhambra, ils rencontrèrent une procession d'êtres faméliques dont le dénuement et la misère contrastaient avec la somptuosité de leur escorte. C'étaient cinq cents prisonniers chrétiens qui, depuis des années, gémissaient dans les geôles de Grenade ou étaient employés aux plus vils travaux. Hâves, les cheveux et la barbe tombant jusqu'à la ceinture, traînant encore des chaînes pesantes, ils criaient leur joie en versant des larmes. Le Roi accueillit avec commisération ces martyrs de la guerre ; la Reine les réconforta, les secourut de ses propres mains et ordonna de les faire défiler sur le front de l'armée victorieuse.

Pendant que les Rois entraient à l'Alhambra et s'asseyaient dans la salle de Justice, où, durant si longtemps, on avait appliqué la loi du Koran, trois mille cavaliers et une nombreuse troupe de fantassins prenaient possession de la ville sans rencontrer aucun obstacle sérieux.

Le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, Ferdinand et Isabelle firent leur entrée solennelle dans Grenade.

« Le Roi et la Reine ressemblaient à des immortels. »

Le cortège se rendit à la grande mosquée convertie en église, celle-là même dont Fernando del Pulgar avait pris possession au nom du Christ et de la Vierge quelques mois auparavant.

« Rien, écrit Fray Antonio Agapida, n'égalait la reconnaissance de Ferdinand envers le Dieu qui lui avait donné la force de détruire l'Empire more, d'anéantir jusqu'au nom d'une race abhorrée et de remplacer par la croix le croissant précipité dans la poussière. Dans sa ferveur, il supplia le Ciel de lui continuer ses grâces et d'assurer son triomphe perpétuel, à jamais. »

En écoutant cette prière enflammée, d'une ardeur magnifique, l'on sentit que le Monarque s'abandonnait dans la sincérité de son âme. C'était rare.

La cérémonie terminée, les Rois et leur suite gagnèrent l'Alhambra où ils s'installèrent, et ce fut à qui admirerait le magnifique palais dont on avait ouï conter tant de merveilles.

La réalité surpassait toutes les descriptions. L'Alhambra apparaissait aux regards ravis comme un diadème posé sur une tête superbe. Avec ses cours, ses portiques, ses bassins, ses fontaines, ses salles aux riches couleurs, ses stucs ciselés et dorés, ses faïences, ses frises où se déroulaient les professions de foi musulmanes : « Allah seul est Dieu », « Dieu est vainqueur »; avec ses jardins d'orangers, ses bosquets de myrtes, ses vues incomparables sur la Sierra Nevada, il était le témoignage vivant de la grandeur et de la richesse des Mores. Sa décoration fastueuse répondait à l'apogée de cet art dont les Musulmans avaient hérité des Persans et qu'ils avaient importé en Espagne au début de la conquête, puis sous les règnes des Omeiyades, et approprié au climat avec une entente admirable des joies de la vie et du plaisir des yeux.

Pierre Martyr décrit avec enthousiasme le palais où il entra des premiers et achève ainsi sa peinture :

« L'Alhambra, dieux immortels ! Quel palais, ô prince de l'Église ! Sois assuré qu'il est unique sur la surface de la terre ! »

Une vieille chronique belge, écrite dix ans plus tard, témoigne d'une égale admiration. Elle est l'œuvre du chevalier de Lalaing, seigneur de Montigny, venu en Espagne à la suite de son maître Philippe le Beau et autorisé à visiter l'Andalousie avant de rentrer en Flandre :

« Le lundi 19 septembre 1502, mon compagnon et moi visitâmes la cité assise sur un plateau. Du côté de Santa Fé, où était le camp des Rois d'Espagne, le pays est plat et assez fertile. La ville est très grande. Les maisons sont petites. Voilà pourquoi le Roi et la Reine ordonnèrent de les démolir et de les reconstruire plus grandes, *à la manière d'Espagne*. Chaque maison a sa fontaine. Limitant la ville, il y a une muraille qui la sépare d'une autre ville nommée l'*Albaicin*... Là, on voit, près du *Zacatin* et de l'*Albaiceria*, des églises d'un style moresque assez belles qu'on appelait *mosquées* quand elles appartenaient aux Musulmans et où se trouvent plusieurs files de colonnes. Les femmes se plaçaient d'un côté et les hommes de l'autre pendant que leurs prêtres célébraient l'office de Mahomet. La Reine a

converti ces mosquées en églises. La première et la principale est celle de Notre-Dame ; la seconde est celle de Sainte-Croix où se trouve le siège archiépiscopal. Plusieurs autres sont sous le vocable de divers saints ou saintes.

« Le mardi 20, nous visitâmes le château de l'Alhambra, guidés par un chevalier originaire de Bohême, lieutenant du Comte de Tendilla qui commandait la forteresse et gouvernait la province de Grenade.

« L'Alhambra est situé sur une montagne qui, à l'une de ses extrémités, domine la ville. Il est très vaste et ressemble à une petite ville. A l'intérieur, il se compose de deux corps de bâtiments dont l'un s'appelle le quartier des Lions à cause d'une fontaine située au milieu d'une cour carrée, dallée de marbre blanc. Par la gueule de douze lions sculptés dans la même matière s'écoule l'eau de la fontaine. C'est une œuvre bien faite. Là se trouvent six orangers qui préservent de la chaleur du soleil et sous lesquels il fait toujours frais. Autour de cette cour règnent des galeries dallées de marbre blanc. Les habitations qui s'ouvrent sur ces galeries sont dallées de la même manière ; on y voit des dalles de dix à douze pieds de long sur six ou sept de large. Chaque habitation a sa fontaine jaillissante au milieu, avec son bassin pour recueillir les eaux, et rien n'est plus frais. Elles sont toutes alimentées par la fontaine de la cour.

« A l'une des extrémités de cette cour, dans une grande salle dont le dallage était aussi de marbre blanc, le Roi more venait se coucher d'ordinaire pour être plus fraîchement. Il faisait mettre sa couche à une extrémité de la salle et celle de la Reine à l'autre bout. Sur le plafond de cette salle sont peints au naturel les rois de Grenade depuis un temps reculé.

« De l'autre côté du bâtiment se trouve un beau petit jardin dallé de marbre blanc, travaillé le mieux qu'il est possible de voir. Il y a au milieu un superbe bassin où vivent des poissons. Il y a là aussi des habitations disposées comme les autres, dont les plafonds sont excessivement dorés et sculptés. Les bains sont situés dans cette partie de l'édifice et sont également dallés de marbre blanc.

« Le Roi more y faisait venir pour son plaisir et son délassement une multitude de femmes.

« Et pour construire ces œuvres exquises, le Roi more tirait ses marbres d'Afrique, d'outre-mer et de fort loin.

« En somme, c'est un des plus beaux sites qu'il y ait sur la terre, et je crois qu'il n'y a pas un roi chrétien, quel qu'il soit, qui puisse se dire aussi bien logé pour son plaisir.

« Un peu plus haut que le château en question, sur ladite montagne, s'étend un jardin, appelé le Généralife, le plus beau parmi les beaux et le mieux travaillé de tous. Il est rempli d'arbres étrangers d'une innombrable variété de feuillage sous lesquels jaillissent des fontaines. A son extrémité s'élève un corps d'habitation très joli et bien disposé avec ses plafonds bien travaillés et dorés à la manière moresque. »

On peut juger, d'après ces pages, de l'impression que dut éprouver celui qui les a écrites. Pour qu'une pareille vision émût ainsi un homme du Nord, il fallait qu'elle fût d'une splendeur incomparable.

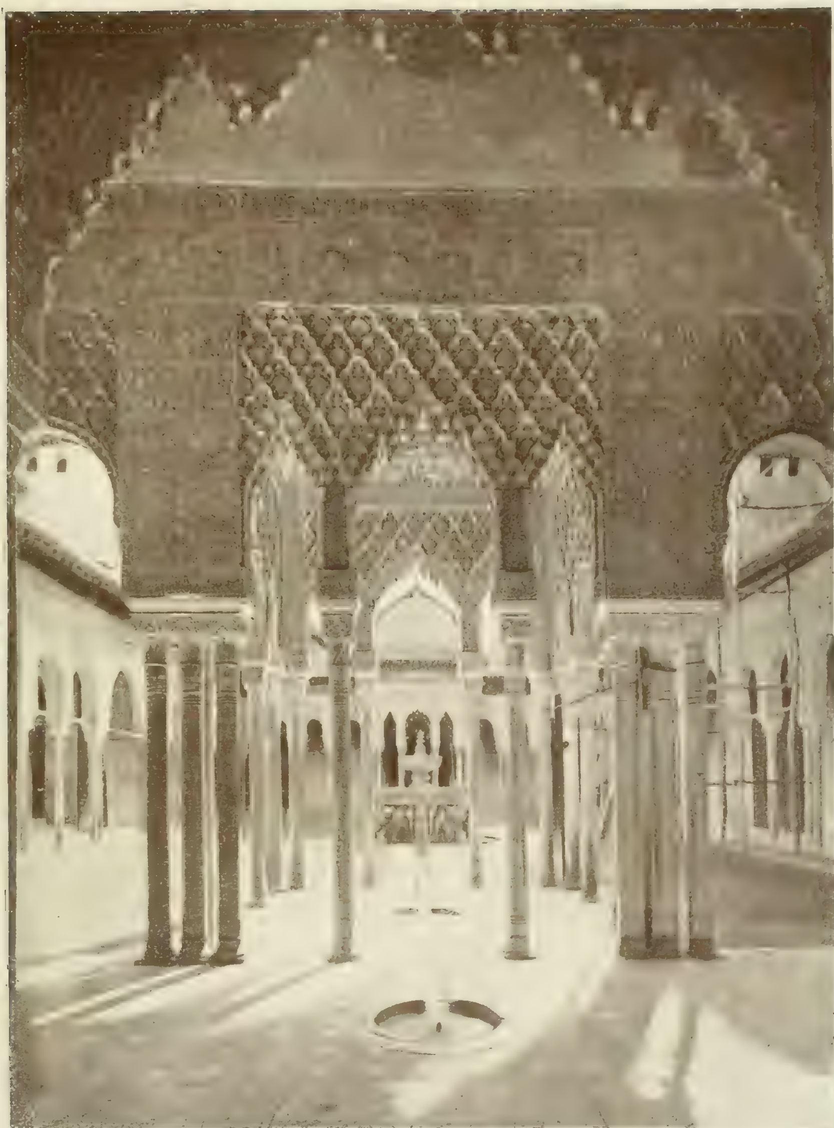
La chute de l'Empire des Mores eut un immense retentissement. Aux yeux du monde chrétien, elle compensa dans une certaine mesure la perte de Constantinople tombée aux mains des Turcs quelque quarante ans auparavant (1453). Rome, la première, célébra ce glorieux événement par une procession solennelle où figuraient les Cardinaux accompagnés de la cour pontificale. Des réjouissances publiques succédèrent aux fêtes religieuses.

En Angleterre, Henri VII éprouva une joie d'autant plus vive qu'il entrevoyait dans les Rois de Castille, devenus puissants, des alliés précieux contre le Roi de France.

« A quelque temps de là, écrit Lord Bacon, un contemporain, arrivèrent des lettres de Ferdinand et d'Isabelle, Roi et Reine d'Espagne, annonçant la conquête définitive de Grenade sur les Mores, laquelle action est en elle-même très noble. Le Roi Ferdinand, dont l'habitude était *de ne jamais pratiquer aucune vertu sans le montrer*, avait longuement décrit la campagne et développé les incidents avec toutes les particularités, points et cérémonies qui furent observés dans la reddition de la cité, montrant, entre autre chose, qu'il n'avait jamais voulu entrer en personne dans la ville jusqu'à ce qu'il eût vu la croix plantée sur la plus haute tour de Grenade devenue ainsi terre chrétienne, et comment, avant d'entrer, il avait rendu hommage à Dieu et annoncé, par la voix d'un héraut monté au sommet d'une tour, qu'il reconnaissait avoir recouvré ce royaume avec l'aide de Notre Seigneur, de la glorieuse Vierge, du vertueux apôtre saint Jacques, du Saint-Père et les services de ses prélats nobles et vassaux...

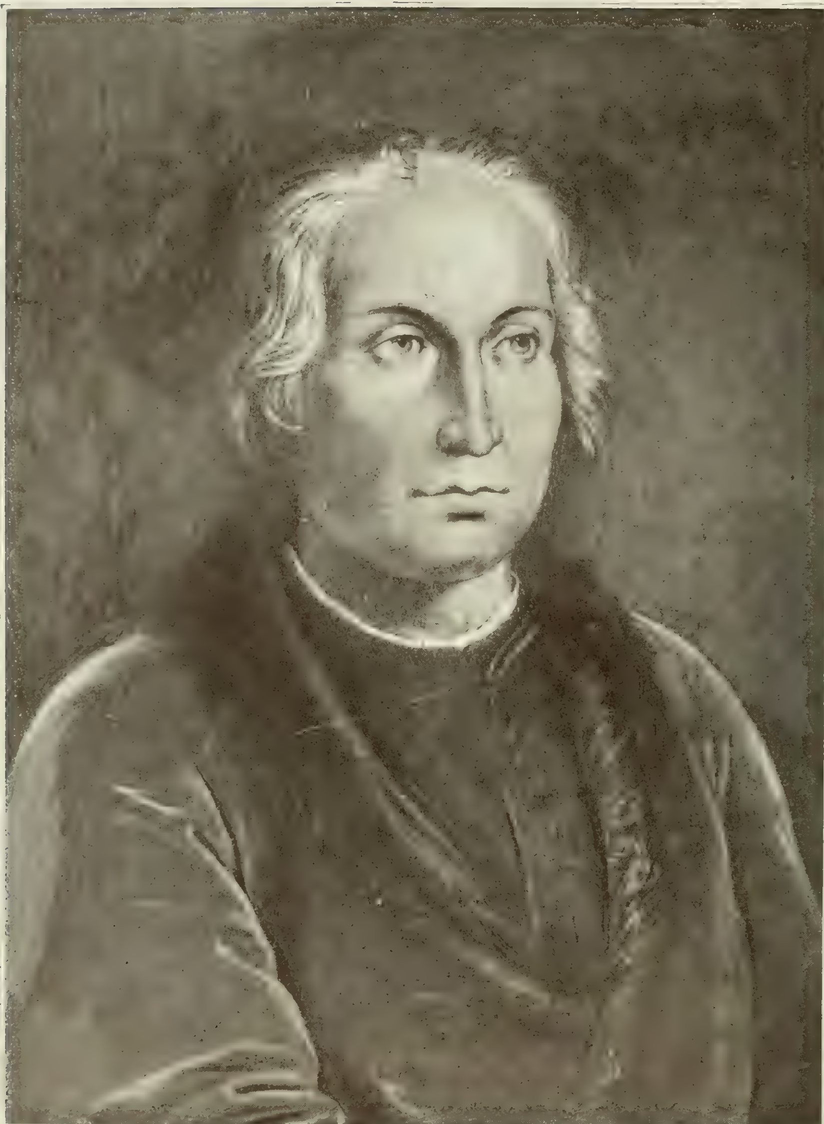
« Le Roi Henri VII, qui toujours voulait prendre part dans le chœur des gens qui accomplissaient de belles actions, et qui naturellement avait de l'affection pour le Roi d'Espagne, *autant qu'un roi peut en affectionner un autre*, partie pour ses vertus, partie pour le contrepoids qu'il offrait vis-à-vis de la France, envoya, dès la réception de cette lettre, tous les nobles et prélats de la Cour, avec le Maire, les Aldermen de Londres, en grande solennité à l'église Saint-Paul pour entendre la déclaration du Lord Chancelier, maintenant Cardinal...

« Il y avait bien longtemps, dit ce dernier, que les Chrétiens n'avaient gagné des territoires nouveaux sur les Infidèles ni élargi ni reculé les limites du monde chrétien. Cet acte vient d'être accompli, grâce à la vaillance et à la dévotion de Ferdinand et d'Isabelle, souverains d'Espagne, qui, à leur éternel honneur, ont recouvré le grand et riche royaume de Grenade et pris aux Infi-



Cl. Laurent.

GRENADE : LA COUR DES LIONS A L'ALHAMBRA.



CHRISTOPHE COLOMB.

(D'après un portrait conservé au *Musée naval de Madrid.*)

dèles la puissante capitale moresque dont les Musulmans étaient maîtres depuis des siècles. »

Ainsi finit la domination des Musulmans en Espagne. Elle avait duré 777 ans, depuis la défaite de Rodrigue, le dernier des Rois goths, sur les bords du Guadalete. Ferdinand et Isabelle avaient soutenu dix ans la lutte suprême contre le Khalifat. Par des prodiges de valeur, ils avaient conquis Alhama, Loja, Illoja, Baza, Almunecar, Ronda, Malaga si ardemment défendu, et une multitude de places d'une importance secondaire. Grenade avait été le but suprême de cette guerre gigantesque. Et maintenant elle leur appartenait !

Cette conquête magnifique rendit aux Rois des climats enchanteurs, des pays d'une fertilité prodigieuse où tout respirait la richesse et la prospérité. Elle anéantit en un coup les germes de discorde, sans cesse entretenus par les Mores en terre chrétienne. Désormais, les divers royaumes de la Péninsule, constitués en un État homogène, bénéficièrent d'une unité gouvernementale profitable à l'ensemble. Les liens ainsi noués le furent d'une manière si solide et si résistante que Ferdinand lui-même ne parvint pas à les rompre quelques années plus tard.

A cette école guerrière, les Espagnols s'entraînèrent au noble métier des armes. Jusque-là les contingents, levés dans les provinces à la belle saison, obéissaient seulement à leurs chefs directs, ne sortaient guère de leur territoire et réintégraient leurs foyers respectifs au début de l'hiver. L'instruction militaire était médiocre, les connaissances en balistique et en artillerie semblaient à peu près nulles, ainsi qu'en témoigne l'initiative d'Isabelle, obligée de recourir à des ingénieurs étrangers. Pour la première fois, durant la guerre de Grenade, les soldats, levés du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest de l'Espagne, combattirent côte à côte, en toute saison, et durant de longues campagnes. Des Suisses mercenaires à la solde des Rois, ils apprirent la discipline, l'obéissance et les lois de l'honneur militaire. Sous les murs des places musulmanes successivement conquises, ils devinrent ces fantassins endurants, sobres, invincibles, dont la renommée deviendra légendaire dans la chrétienté.

Comme si le bonheur, pareil à une médaille, devait avoir toujours son revers, les Rois éprouvèrent, peu après leur triomphe, une perte cruelle. Le 14 août 1492, le vaillant Marquis de Cadix succombait épuisé par les fatigues de la guerre dont il avait été l'âme. Il avait commencé les hostilités par l'enlèvement d'Alhama, participé pendant

dix années à tous les engagements ou sièges de quelque importance, donné un effort immense sous Malaga, assuré la prise de Grenade, ce dernier acte de la reconquête. Il mourait à quarante-huit ans, ayant atteint à l'apogée de la gloire, avant que les lauriers conquis de sa main vaillante eussent perdu de leur verdeur. Le Roi, la Reine, la Cour entière le pleurèrent et prirent un deuil sévère, en harmonie avec leur douleur. La moitié de la population de Séville, touchée par sa perte, se vêtit de noir.

« C'était un chevalier très aimé, estimé, comme le Cid, par ses amis et ses ennemis ; et aucun More n'avait la hardiesse de résister dans la partie du champ de bataille où sa bannière flottait au vent. »

Medina Sidonia expira le même jour que son ancien rival devenu son ami. Mais sur l'horizon assombri l'étoile de Gonzalve de Cordoue commençait à briller.



CHAPITRE XVI

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

NAISSANCE DE CHRISTOPHE COLOMB. || IL FAIT NAUFRAGE SUR LA COTE DE PORTUGAL. || JOÃO II REPOUSSE SES OFFRES. || LE PRIEUR DE LA RÁBIDA. || COLOMB EST TRADUIT DEVANT L'UNIVERSITÉ DE SALAMANQUE. || ISABELLE ACCEPTE LES OFFRES DE COLOMB. || CAPITULATIONS ET PASSEPORT. || LES ÉQUIPAGES RECRUTÉS PARMI LES FORBANS. || L'AMIRAL SORT DU PORT DE PALOS LE 3 AOUT 1492. || L'AMÉRIQUE EST DÉCOUVERTE. || LES INDIGÈNES ACCUEILLENT LES ÉTRANGERS COMME DES HOMMES VENUS DU CIEL. || DÉSERTION DE PINZON. || RETOUR DE COLOMB A PALOS. || VOYAGE TRIOMPHAL. || ACCUEIL DES ROIS. || LES CAPITULATIONS CONSENTIES A L'AMIRAL SONT RATIFIÉES. || PROTESTATION DU ROI DE PORTUGAL CONTRE LES DÉCOUVERTES DE COLOMB. || LA LIGUE DE PARTAGE FIXÉE PAR ALEXANDRE VI. || SECOND VOYAGE DE COLOMB. || DESTRUCTION DE LA NATIVIDAD. || FONDATION D'ISABELA. || INSUBORDINATION DES ESPAGNOLS. || VOYAGE DE CIRCONVALLATION. || LES INDIENS CONSTATENT QUE LES CONQUÉRANTS SONT MORTELS. || COLOMB RETOURNE EN ESPAGNE POUR SE DÉFENDRE CONTRE LES ACCUSATIONS DES RAPATRIÉS. || ISABELLE COMBLE L'AMIRAL DE FAVEURS.

En cette même année où l'Europe chrétienne s'enorgueillissait de la destruction de l'Empire musulman, Isabelle écoutait les propositions d'un homme qui, agenouillé à ses pieds, lui offrait la conquête d'un monde nouveau.

Depuis la découverte prodigieuse de l'Amérique et durant de longues années, on n'avait recouru pour étudier Colomb qu'à l'histoire de sa vie écrite par son fils et au récit de ses voyages racontés par son ami Bartolomé de Las Casas. Sans songer à les discuter, l'on admettait les allégations de ces deux panégyristes, et l'Amiral apparaissait comme le descendant d'une noble lignée, le navigateur érudit, le héros à l'âme généreuse, au cœur pur, au caractère loyal, que la palme des bienheureux devait récompenser de ses vertus en attendant un titre plus élevé dans la hiérarchie céleste.

Mais voici qu'à la suite des recherches entreprises par un Anglais, M. Harisse, et un Français, M. Vignaud, et surtout après la publication de la *Raccolta Colombiana* parue en Italie, au lendemain du Congrès des Américanistes (1892) tenu en commémoration du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde, on est arrivé à la conviction que les premiers historiens de l'*Almirante sur la Mer Océane* avaient commis à son égard des erreurs conscientes ou involontaires. Ces révélations causèrent une émotion d'autant plus vive qu'elles accusaient les lignes parfois très humaines de cette puissante figure.

Depuis cette époque, un esprit d'émulation s'est emparé des critiques. Moins bien inspiré que ses prédécesseurs, l'un d'eux a contesté la patrie de Colomb et prétendu qu'il fallait la chercher en Galice, à Pontevedra.

Cette rectification, présentée avec adresse, n'en repose pas moins sur des preuves qui ne résistent pas à l'examen. A cet égard la tradition paraît inattaquable. Christophe Colomb naquit vers 1451 soit à Gênes, soit à Savone. Son père et ses frères auraient exercé la profession de tisserands et, durant quelques années, il aurait travaillé dans l'atelier paternel. Un jour, séparant sa destinée de celle des siens, il s'embarque sur un bateau de commerce en partance pour Chio. Sa carrière est décidée, sa vie aventureuse se déroule sur des navires de nationalités différentes, à bord desquels il monte tour à tour. De ses études à l'Université de Pavie, de ses succès en mathématiques, aucune trace, sinon dans une lettre adressée aux Rois et où il cherche d'une façon manifeste à se hausser aux yeux des Monarques.

En 1476 on trouve Colomb en Portugal. Il a été jeté à la côte à la suite d'une bataille engagée entre la flotte française commandée par Coulon et cinq navires génois où il sert sous les ordres d'Antonio di Negro. Sa santé, pourtant très vigoureuse, mit plusieurs mois à se remettre de cette épreuve. Établi à Lisbonne au milieu d'une nombreuse colonie de marchands génois, il s'y marie avec une jeune fille d'assez bonne maison nommée Felippa. Le père, Bartholomeu Perestrello, un marin attaché jadis à la personne de l'Infant Dom Henrique, le Navigateur, avait pris part à la première tentative de colonisation de Porto-Santo. Plus tard, il en avait été nommé capitaine donataire à titre héréditaire. Ce fut dans ce milieu où l'on parlait sans cesse d'expéditions maritimes dont on revenait fabuleusement riche, ce fut parmi ce peuple encouragé par les découvertes successives de Madère et des Açores, de cette nation exaltée par les succès sans

précédents que remportait la flotte de l'Ordre du Christ, parmi ces marins en qui s'entretenait la croyance en des régions inexplorées, que Colomb conçut, semble-t-il, son *grand dessein.* D'après certains historiens, il aurait reçu de sa belle-mère communication des papiers secrets de Perestrello et y aurait trouvé la connaissance de la vérité. On a raconté aussi que, mis en rapport avec un pilote basque ou portugais sur le point de mourir, il aurait tenu de lui la révélation d'un chemin conduisant aux Indes par les mers de l'Ouest. On dit encore que, sa conviction formée, Colomb aurait offert sa future conquête à Gênes, sa patrie. Rien n'est moins certain. Il est plus probable que le premier confident de son projet fut le Roi de Portugal João II, un des princes les plus éclairés de son temps. Pourquoi le monarque éconduisit-il Colomb ? A cette époque, le Portugal était engagé dans ses conquêtes de la côte d'Afrique, tout son effort tendait à gagner les Indes par les mers du Sud ; tenter une entreprise nouvelle, fort aléatoire, contrariait la prudence du Prince. Telle doit être la vérité, bien qu'il ait été donné une raison différente de ce refus. Ce seraient les conseils perfides de l'Évêque de Ceuta qui auraient égaré la conscience de João II. Quand on connaîtrait les plans du Génois, aurait insinué le prélat, on enverrait en secret une caravelle à la recherche des terres signalées et l'on en prendrait possession à son insu. On éviterait ainsi de lui concéder les droits exorbitants qu'il réclamait en payement de sa découverte. L'acte était indigne d'un prince aussi chevaleresque que le Roi de Portugal ; aussi bien est-il permis de le mettre en doute. D'après Fernand Colomb, la tentative eut lieu cependant et reçut même un commencement d'exécution, mais elle échoua misérablement. Les marins de cette époque, habitués à une navigation côtière où l'on perdait rarement la terre de vue, furent saisis de terreur dès leur entrée dans une mer sans limite. Leur énergie et leur courage s'employèrent uniquement à trouver le chemin du retour.

Cette perfidie eut-elle pour conséquence le départ de Colomb ? Fut-il compromis dans la guerre civile où périt le duc de Vizeu ? La mort de sa femme rompit-elle le lien qui le retenait en Portugal? Quoi qu'il en soit, il prit dans ses bras son fils Diègue, vivante image d'une femme adorée, franchit la frontière et entra en Espagne.

Que les Rois missent à sa disposition quelques caravelles de Biscaye ou d'Aragon, et ces princes sans colonies deviendraient, grâce à lui, maîtres de cette route des Indes que les Portugais cherchaient à l'Est. Certes, il était bien loin de soupçonner l'importance de sa découverte future. Son ambition se bornait à trouver une voie mari-

time nouvelle pour atteindre le Cypango ou Japon et le pays de Cathay ou les Indes sur lesquelles régnait le Grand Khan. Impressionné par les récits de Marco Polo et de voyageurs plus anciens, il ne lui vint jamais à la pensée, même après la première découverte, qu'un continent immense, couvrant près des deux tiers de la terre, séparait la Péninsule ibérique d'avec le *pays des épices*.

Fernand Colomb énumère longuement les trois raisons qui motivaient les espérances de son père. La première, dit-il, était basée sur ses observations scientifiques; la seconde sur l'autorité des écrivains anciens; la troisième sur les témoignages de Marcien concordant avec des rumeurs qui couraient chez les marins. Enfin Colomb, ajoute-t-il, aurait été fortifié dans le *grand dessein* par sa correspondance avec le savant mathématicien florentin Toscanelli, et aurait reçu de lui une carte marine, précieusement conservée à la Colombine, où les côtes Est de l'Asie regardent les côtes Ouest de l'Europe.

Autant d'erreurs excusables de la part d'un fils.

D'abord, Colomb n'était pas un homme dont une instruction solide soutînt la croyance. Son séjour à l'Université de Pavie est imaginaire. Il connut mal le latin, l'unique langue scientifique de son temps, ne parvint jamais à le comprendre sans effort et l'écrivit toujours incorrectement. Les barbarismes qu'il commet eussent déshonoré l'élève d'une des plus florissantes Universités de la Renaissance. S'il s'appuya sur les auteurs anciens, c'est que, durant ses longs séjours en Portugal et en Castille, il lut beaucoup et, avec une intelligence subtile et rapide, s'assimila les textes sacrés ou profanes dont l'interprétation pouvait appuyer sa thèse. Un passage de Sénèque paraît l'avoir profondément ému et il le cite quand il est aux prises avec des contradicteurs :

« Il viendra un jour, après des siècles, où, l'Océan ouvrant ses barrières, un continent immense apparaîtra. Tiphys découvrira de nouveaux mondes et Thulé ne sera plus le dernier horizon de la terre. »

Après avoir rappelé ce passage, Fernand Colomb, exalté par son orgueil filial, écrit en marge d'un exemplaire de Médée :

« Mon père, l'Almirante Christophe Colomb, accomplit cette prophétie en 1492. »

Quant aux révélations d'un pilote de Biscaye ou de marins que les tempêtes auraient jetés sur des terres inconnues et que d'autres

tempêtes auraient ramenés sur les côtes d'Espagne, l'Amiral n'y fit jamais aucune allusion. Il en est question pour la première fois dans *la Historie General*. Las Casas et Garibay rapportent le fait à leur tour, mais Oviedo, pourtant bien informé, refuse d'y croire :

« Para mi, yo lo tengo por falso. » (Pour moi, je le tiéns pour faux.)

Il en est de même de la fameuse lettre de Toscanelli reconnue apocryphe par la plupart des membres du Congrès des Américanistes. D'ailleurs, Colomb n'en parle dans aucun de ses nombreux écrits. Il y a donc lieu de se demander si Fernand Colomb et Las Casas l'ont trouvée dans les papiers rapportés en Espagne longtemps après la mort de l'Amiral, ou si leur zèle pieux ne l'a pas imaginée de toute pièce dans l'intention de fortifier la légende colombienne. Pour conclure, l'original de cette lettre n'existe pas et les plans et cartes conservés à la Colombine n'ont jamais été l'œuvre de Toscanelli.

En vérité, au XVe siècle les navigateurs ne prétendaient pas à la science qu'ils acquirent plus tard, après la découverte du Nouveau Monde et les grandes expéditions de Vasco de Gama, de Fernand Cortez, de Diogo Cão, de Pedro Alvares Cabral et de leurs émules. L'audace, le goût des aventures, l'avidité étaient des traits de caractère que ne soutenaient, chez les premiers explorateurs des grandes mers, ni les considérations théoriques, ni les prévisions et les calculs astronomiques. A cet égard, Colomb égalait ses contemporains, mais ne les surpassait pas. Ses panégyristes ont voulu faire de lui un autre Pic de la Mirandole. Effort inutile. Il suffit, pour bien juger l'Amiral et lui rendre l'hommage dû à son génie, de s'en rapporter à ses écrits mêmes, plus véridiques que ceux de ses historiens, plus favorables aussi à sa mémoire parce que plus humains dans leur sincérité.

Doué d'une intelligence puissante et de facultés d'observation rares, obstiné, persévérant, patient, doté d'une confiance en soi-même digne de la grande entreprise qu'il projetait, soutenu par une foi invincible, tel était l'homme qui allait renouveler devant Ferdinand et Isabelle l'offre repoussée par João de Portugal.

L'année 1484 touchait à sa fin. Colomb, entré depuis peu en Espagne, vint un soir frapper à la porte du couvent de la Rábida, près de Séville, et demander un abri pour lui et son petit enfant « qui avait faim et soif ». Bien accueilli par le Prieur Juan Perez, le voyageur se plut dans le monastère et s'y arrêta quelque temps. Interrogé avec bienveillance, il parla de son dessein sans divulguer toute sa pensée. Sa conviction,

son enthousiasme contenu émurent Juan Perez. La Rábida était toute voisine de cette grande mer sur laquelle Colomb parlait de s'élancer et, de sa cellule, le marin entendait l'appel des flots. Peu à peu, mis en confiance, il finit par livrer son secret. En échange, il apprit à connaître la Cour des Rois d'Espagne et à pratiquer le terrain difficile et plus fuyant que les flots qu'il voulait braver.

Mais la renommée d'Isabelle attirait Colomb. Amis et ennemis, Espagnols et Portugais louaient ses talents et la sagesse de son administration. Le contrôle de la valeur des monnaies, la régularisation et l'unification des poids et mesures en Castille et en Aragon, l'aide puissante donnée à la marine de Biscaye et les privilèges accordés aux marins de Palos, l'interdiction du droit d'épave, autant de mesures où se décelaient la droiture et l'intelligence de la Reine.

Encouragé par le Prieur de la Rábida et muni d'une chaude recommandation pour l'Évêque Talavera, confesseur d'Isabelle, Colomb se rendit à la Cour de Castille.

Talavera descendait de Juifs convertis. C'était un homme instruit, d'une moralité rare chez les membres du clergé à cette époque, consciencieux jusqu'au scrupule, bon jusqu'à la faiblesse, hostile à toute innovation, ennemi de toute entreprise hasardeuse. Personne n'était moins désigné que lui pour comprendre les projets de Colomb, mais, presque chaque jour, il avait accès auprès de la Reine. Le protégé du Prieur de la Rábida fut accueilli avec bienveillance, écouté, et Talavera promit d'entretenir les Rois de sa proposition.

Il le fit sans doute avec tant de froideur que ceux-ci ne virent pas Colomb et ordonnèrent seulement de le traduire devant un conseil de savants qui examineraient son projet. D'ailleurs, en dépit de succès encourageants remportés sur les Mores, on ne pouvait de longtemps prévoir la fin de la guerre, et ce n'était pas à l'heure des efforts suprêmes, à l'heure où se multipliaient les difficultés et les périls, qu'on s'occuperait d'une expédition lointaine, aléatoire, peut-être chimérique. Puis il fallait fournir à l'entretien onéreux des troupes avec un trésor vide et une couronne endettée. Néanmoins, les Rois voulurent empêcher Colomb de porter ses offres à d'autres souverains, car, dès cette époque, il est attaché à la Cour, la suit dans ses déplacements incessants, reçoit une pension, jouit d'un logement assigné et touche des rations de vivres.

D'après certains historiens, Colomb aurait pris une part active à la guerre contre les Mores. Le fait est moins que prouvé.

Pendant ces années d'attente, Colomb s'efforçait de convaincre

des juges incrédules et sceptiques. Salamanque se riait de ses projets. Son dessein était vain, bâti sur des hypothèses sans fondement. L'orthodoxie puissante se révoltait. Saint Augustin n'avait-il pas déclaré qu'il n'y avait pas d'antipodes? Au dire de certains docteurs, « même si un navire parti d'Espagne pouvait s'élancer à l'Ouest sur l'Océan, la rotondité de la terre arrêterait bientôt sa marche. Il rencontrerait une montagne infranchissable et, quelle que fût la force des vents, ne pourrait jamais revenir en arrière ni retrouver les côtes de la Péninsule ».

L'assurance de Colomb, son enthousiasme, l'ardeur religieuse qui parfois semblait l'illuminer finirent par émouvoir l'un de ses juges, le frère Deza, Prieur du couvent de San Esteban, à Salamanque. Le moine avait-il reçu du futur Amiral, sous le sceau de la confession, la confidence complète du projet que, circonspect et défiant, ce dernier refusait d'exposer aux membres du Conseil? C'est possible.

Cependant les années s'écoulaient et Colomb n'avait pas été introduit auprès des Rois, soit qu'il en fût sans cesse éloigné par les courtisans jaloux de la faveur royale, soit que les Monarques eussent ordonné de le tenir à distance jusqu'à la prise de Grenade.

« Pendant huit années, écrit-il, je fus déchiré par les disputes et, pour finir, ma proposition fut accueillie par la moquerie. »

Heureusement, la valeur intellectuelle s'alliait chez Colomb à une persévérance et à une opiniâtreté qui devaient tôt ou tard surmonter les obstacles et triompher des volontés adverses. Peu à peu, il sut intéresser à sa cause, outre Deza, le Cardinal de Mendoza, ce *troisième Roi* si puissant sur l'esprit de ses maîtres, et Luis de Santangel, trésorier d'Aragon, dont l'habileté financière — il était descendants de Juifs convertis — lui avait mérité l'entière confiance des Rois. Ce trois hommes soutenaient de leur mieux le courage défaillant de Colomb. Grenade prise, disaient-ils, Leurs Altesses traiteraient avec lui.

On atteignit ainsi l'année 1491. La patience de Colomb était à bout. Il avait envoyé son frère Bartolomé en France où l'on signale sa présence auprès d'Anne de Beaujeu; peut-être avait-il reçu de la Régente une réponse favorable, — il l'affirma plus tard; — quoi qu'il en soit, il quitte l'armée campée sous Grenade et se dirige vers le port de Palos, près de Séville, où il s'embarquera sur la première nef en partance pour Marseille. Mais, avant de s'éloigner, il veut saluer le

Prieur de la Rábida dont l'accueil lui avait été si doux quelques années auparavant.

Juan Perez fut très ému en apprenant les intentions de Colomb. La reddition de Grenade, lui dit-il, n'était plus qu'une question de jours. Quelle folie le poussait à chercher fortune dans une Cour où il était inconnu, alors que Deza, Mendoza et Santangel lui promettaient leur appui! Encore un peu de patience, et il verrait les Rois, et il en serait écouté, et il recevrait la récompense de sa persévérance.

Juan Perez comprit cependant qu'il n'était que temps d'intervenir. Ayant obtenu de Colomb la promesse d'attendre son retour ou tout au moins un message de lui, le moine, monté sur une mule, sort du monastère la nuit même et, accompagné d'un seul serviteur, prend en secret le chemin du camp de Santa Fé où les Rois attendaient avec impatience le dernier soupir de Grenade. Il avait été confesseur d'Isabelle avant d'être nommé prieur de la Rábida et obtint sans peine d'être introduit auprès d'elle. Convaincu, éloquent, il exposa les desseins du Génois et montra le danger de le laisser passer en France. Isabelle fut très frappée par son insistance. Sauf les Rois, toute la Cour connaissait Colomb soit pour l'avoir traité de visionnaire, soit pour avoir admiré son opiniâtreté digne d'un Aragonais, ou même pour avoir remarqué sa beauté physique et sa haute taille si différente de la petite stature et de la sveltesse brune des Andalous.

La guerre de Grenade était virtuellement terminée. D'un commun accord, Leurs Altesses consentirent à recevoir Colomb. La bonne nouvelle lui fut envoyée sur l'heure par un courrier qui lui remit une somme d'argent destinée à payer ses frais d'équipement et de voyage. Cette largesse était d'heureux augure.

On touchait aux derniers jours de décembre quand Colomb fut enfin introduit auprès des Rois. Il avait quarante ans, si l'on accepte l'année 1451 comme date de sa naissance. C'était un homme de belle stature, bien proportionné. Ses cheveux d'un blond ardent, prématurément blanchis, couronnaient un front vaste, aux lignes superbes. Les yeux étaient gris, fixes et durs ; la bouche aux lèvres minces et fermes s'appuyait sur un menton saillant, volontaire.

Ce fils de tisserand avait pris de belles manières durant les années passées en Portugal et à la Cour de Castille. Il parut devant les Rois, en qui reposaient ses espérances, sans humilité ni orgueil. S'exprimant avec aisance, contenant sa joie, mais exultant d'enthousiasme, il exposa longuement *son grand dessein*. Soucieux d'exciter les convoi-

tises du Roi et celles des courtisans, il dépeignit la richesse des royaumes de Cypango et de Cathay décrits par Marco Polo et d'autres voyageurs du Moyen Age, pays qu'il prétendait atteindre par la route de l'Atlantique. Il flatta les sentiments religieux d'Isabelle en l'intéressant aux âmes qu'elle conquerrait dans ces terres lointaines, en lui montrant des peuples innombrables qu'elle rangerait sous les bras de la Croix. Cet argument produisit une grande impression sur l'esprit de la Souveraine.

L'audience s'était prolongée très avant dans la nuit et l'aurore commençait à poindre quand Colomb, croyant avoir persuadé les Rois, dévoila ses prétentions.

Il réclamait pour lui et ses descendants, à perpétuité, le poste de Grand-Amiral et de Vice-Roi des terres inconnues qu'il découvrirait, le dixième des profits, perles, joyaux, minéraux et autres richesses trouvés et le huitième des bénéfices commerciaux acquis par les navires qui trafiqueraient avec ces pays. L'achat des caravelles et les frais de l'expédition seraient à la charge des Rois. Ferdinand, d'abord stupéfait, se ressaisit bientôt, essaya de discuter. Colomb fut irréductible. Talavera, sans doute fâché d'avoir laissé à Juan Perez une initiative qu'il eût pu prendre quelques années auparavant, joignit ses protestations indignées à celles du Roi, demeuré plus calme et plus maître de lui. Toute relation fut rompue ; Colomb reçut son congé et partit. La France allait-elle accueillir son génie? La destinée ne le voulut pas : Isabelle était entourée d'amis intelligents et fidèles. Luis de Santangel insista auprès d'elle. Des conquêtes coloniales tentaient médiocrement l'Aragon, en possession de la Sicile et des îles Baléares, mais elles seraient grandement utiles à la Castille.

Les exigences mêmes de Colomb, son obstination à réclamer une part énorme des profits de la découverte témoignaient de sa confiance et de sa sincérité. Il importait peu de lui promettre beaucoup dans l'avenir, puisque, en cas d'insuccès, il ne demandait rien.

Isabelle aurait été frappée de ces arguments et elle aurait ordonné à Santangel de courir après le fugitif et de le lui ramener. Les historiens modernes ne croient pas à cet élan, en désaccord avec l'esprit sérieux et pondéré de la Souveraine. Le Prieur de la Rábida aurait été simplement chargé de retenir Colomb et aurait rempli sa mission avec réserve et discrétion.

Qu'importe, d'ailleurs! Isabelle était décidée. Elle accueillit avec bonté l'homme injurié par Talavera et méprisé par le Roi :

« J'accepte votre offre, dit-elle; la couronne de Castille assumera les frais de l'entreprise. Si l'or qui reste encore dans le Trésor est insuffisant, j'engagerai mes joyaux. »

Dès lors, Isabelle apporta dans l'exécution de cette promesse sa décision et sa célérité habituelles. Les capitulations, rédigées avec soins par Miguel Perez Almazán, furent signées sous Grenade le 17 avril 1492. Ferdinand et Isabelle, en qualité de *Souverains sur les Mers Océanes,* reconnaissent Christophe Colomb comme leur Amiral, Vice-Roi et Gouverneur général des îles et continents qu'il découvrira dans les mers de l'Ouest. Ils l'investissent par avance d'un droit de juridiction sur toutes les transactions commerciales de son amirauté et lui accordent à ce titre un dixième sur les produits des îles ou territoires découverts, plus un huitième sur les bénéfices réalisés par les navires, à condition qu'il contribuera aux dépenses pour un huitième. Ses dignités et droits seront transmissibles à ses descendants à perpétuité. Il sera autorisé à faire précéder son nom roturier du titre de *Don,* en témoignage de son anoblissement.

Un très curieux passeport en latin fut remis à l'Amiral. Il le présenterait aux princes de l'Ouest qu'il rencontrerait :

« Au Sérénissime Prince... notre ami très cher.

« Ferdinand et Isabelle, Roi et Reine de Castille, Aragon, Léon, Sicile et Grenade.

« D'après les rapports de quelques-uns de nos sujets, d'autres qui sont venus de vos royaumes et de vos contrées auprès de nous, nous avons appris avec joie de quel bon esprit et de quelle excellente volonté vous êtes animé envers nous et notre État, et avec quelle ardeur vous désirez être informé de notre prospérité. C'est pourquoi nous avons décidé de vous envoyer notre noble capitaine, Christophe Colomb, porteur des présentes, duquel vous pourrez apprendre notre bonne santé et notre état heureux, ainsi que les autres choses que nous lui avons ordonné de vous rapporter de notre part.

« Fait à Grenade, le 30 avril 1492. »

Cette lettre à monarque inconnu dont on sait l'amour pour les Rois d'Espagne est tout un poème. Demandée sans aucun doute par Colomb, elle prouve une fois de plus qu'il s'attendait à trouver des royaumes et des peuples organisés et non les sauvages habitants des Antilles.

Rédiger de beaux messages était facile aux scribes de la Cour; il

l'était moins à Isabelle de réunir les fonds nécessaires à l'achat des caravelles et aux approvisionnements de la petite flotte. La guerre de Grenade avait épuisé le Trésor de Castille. On aurait pu sans danger en laisser la porte ouverte. La Reine avait décidé d'engager ses bijoux royaux et personnels déjà donnés par deux fois en nantissement à des banquiers juifs de Barcelone et rentrés depuis peu entre ses mains. Luís de Santangel ne voulut pas que sa Souveraine fût réduite de nouveau à une telle extrémité. En Aragon, la situation financière était devenue meilleure qu'en Castille; Ferdinand était économe, et Isabelle, généreuse. Il put prêter une somme d'or équivalant à 80 000 francs. On se souvint que le port de Palos, au confluent de l'Odiel et du Rio Tinto, avait été condamné à une forte amende vis-à-vis de la Chambre royale ; on lui imposa en échange le don d'une caravelle capable d'affronter la grande mer. Deux autres bateaux furent acquis, et Séville, dont Palos était voisin, reçut l'ordre de les approvisionner de vivres pour une année, au plus *juste prix*.

La petite flotte se composait donc d'une nef d'assez fort tonnage et de deux barques pontées. Il s'agissait de les armer ; mais la répulsion des marins andalous pour une expédition sur l'Océan inconnu était invincible. On dut embarquer presque de force des prisonniers condamnés aux peines les plus dures, avec promesse de pardon au retour s'ils s'étaient bien conduits. L'ordre royal est intéressant. Il explique la vigueur extraordinaire dont Colomb eut à faire preuve et les périls qu'il courut quand il eut à dompter les hommes embarqués à bord de l'escadre.

« Nous ordonnons à Christophe Colomb d'aller pour notre service dans une partie de la Mer Océane. Il nous est rapporté que, pour trouver des hommes nécessaires à l'armement des trois caravelles qu'il emmène, nous devons leur donner des sécurités. Autrement, ils refuseraient de le suivre dans ledit voyage. Ayant été suppliés par lui de donner ces garanties de notre faveur, nous l'avons trouvé bon. Et, par ces présentes, nous donnons sécurité à toutes et quelques personnes qui iront dans lesdites caravelles avec Christophe Colomb, durant le voyage qu'il fait par nos ordres dans une partie de la Mer Océane, qu'il ne sera fait ni mal ni outrage aucun à leurs personnes, à leurs biens, à aucune chose leur appartenant, en raison de quelque délit qu'ils aient commis jusqu'au jour qui porte la date de cette lettre et durant le temps qui s'écoulera jusqu'au retour de ces personnes. Un délai de deux mois leur sera en outre accordé après leur débarquement.

« Pour ce, nous vous mandons à tous et à chacun dans vos juridictions de ne *connaître d'aucune cause criminelle* touchant les personnes qui iront

avec ledit Christophe Colomb dans les trois caravelles durant le temps susdit, parce que notre faveur et volonté veulent que toute poursuite soit suspendue.

« Et ni les uns ni les autres ne faites contre, sous peine d'une amende de dix mille maravédis au profit de notre Chambre royale.

« Grenade, 3 avril 1492. »

Ce fut ainsi que Colomb reçut quatre-vingt-dix matelots que l'on dut surveiller afin de les empêcher de se jeter à la mer et de regagner la terre. Quelques marins — trente environ — recrutés par Pinzon, de qui la famille était puissante à Palos, grossirent un peu les équipages, de sorte que les rôles de cette première expédition portent cent vingt noms.

Le commandement supérieur était réservé à Colomb à bord de la *Santa María*; Alonzo Pinzon commanderait la *Pinta*, et Vicente Yanez Pinzon, la *Niña*.

Trois mois s'étaient écoulés depuis qu'Isabelle avait traité avec Colomb. Le 3 août 1492, l'Amiral mit à la voile et sortit du port de Palos. Auparavant, il s'était confessé et avait communié en tête de son équipage, suivant la coutume des guerriers et des navigateurs espagnols et portugais prêts à s'engager dans une entreprise aventureuse.

Le vent emportait l'escadre. En voyant se gonfler les voiles de la *Santa María*, Colomb dut se souvenir d'un rêve qu'il avait fait longtemps auparavant, par une belle nuit d'été, alors qu'il s'était endormi sur les bords du Tage :

« Dieu, lui avait dit une voix, voudra que ton nom résonne merveilleusement à travers la terre, et il te donnera les clés des portes de l'Océan fermées avec des chaînes de fer. »

La petite escadre avait mis le cap sur les Canaries où elle devait s'approvisionner d'eau, de bois et de vivres une dernière fois avant d'affronter la mer inconnue. Elle eut quelque peine à atteindre cette station, la *Pinta* ayant éprouvé des accidents dus peut-être à la mauvaise volonté de l'équipage. Les réparations achevées, les bâtiments se réunirent dans le port de Gomera et, le 6 septembre, l'Amiral ordonna de lever l'ancre et de mettre le cap à l'Ouest. Il disparut à l'horizon. Puis le silence se fit.

Les habitants de la côte avaient considéré avec effroi cette expédition lointaine et refusé de monter à bord des navires, la Reine

avait agi contre le sentiment du Roi et d'un grand nombre de conseillers ; tous ne demandaient qu'à se taire sur une entreprise considérée pendant longtemps comme chimérique. Si l'expédition revenait, il serait temps de se réjouir ; dans le cas contraire, l'oubli jetterait un voile sur sa disparition. Le soin avec lequel Pierre Martyr, annaliste de la Cour, qui vivait auprès des Rois, néglige de parler du départ des caravelles, la discrétion d'autres chroniqueurs témoignent de l'indifférence et de l'hostilité générales et font admirer davantage l'effort inouï accompli par Colomb avant d'atteindre à ses fins.

L'Amiral allait, confiant dans son étoile, sachant la terre sphérique, très éloigné d'en soupçonner l'immensité. A ce sujet, il est assez curieux de remarquer combien Colomb est inexpérimenté en fait de connaissances géodésiques et astronomiques. Durant ses trois voyages, on constate des erreurs si lourdes dans la détermination des latitudes et des théories si inconciliables avec notre conception de l'ordre cosmique qu'on peut à bon droit mettre en doute sa science. Comment s'est-il trompé de dix degrés et plus dans la détermination de la latitude des lieux qu'il visita plusieurs fois, et comment persista-t-il dans l'idée qu'il avait abordé en Asie dont la côte est à 200 degrés de longitude à l'Ouest des Canaries, alors qu'il n'en avait parcouru que 60 ? Sans doute il usait de l'astrolabe qui était connu des navigateurs européens, mais se servait-il bien de cet instrument, d'un emploi délicat?

En vérité, durant son premier voyage, Colomb ne donna jamais à ses compagnons le point exact où ils se trouvaient. Ne le connaissait-il pas ? voulait-il dissimuler aux équipages, et même à leurs capitaines, l'immense distance qui les séparait de l'Espagne? Fernand Colomb et Las Casas allèguent cette dernière raison pour expliquer que, jusqu'au jour où l'on aperçut la terre, l'Amiral cacha la vérité. Peut-être, à ce sujet, devons-nous leur accorder crédit.

Le journal de route tenu par Colomb porte peu de renseignements techniques. Il n'en est pas moins d'un intérêt puissant dans son laconisme.

On avait mis à la voile le 3 août ; on était sorti du port de Gomera, aux Canaries, le 6 septembre. Jusqu'au 14 la navigation se poursuit sans aucun fait saillant. Ce jour-là, les matelots aperçoivent deux oiseaux des tropiques dont la vue leur fait croire à la proximité d'une terre. Le 15, cette espérance est déçue et le souvenir en est effacé par la chute d'un météore que les hommes considèrent comme une menace du ciel. Le lendemain, les caravelles entrent dans une mer

encombrée d'algues si épaisses qu'elles ont peine à s'y frayer un passage. C'est la mer des *Sargasses*, sur laquelle on avance seulement quand la brise fraîchit. Le 17, un événement inattendu bouleverse de nouveau l'équipage. Soudainement, l'aiguille de la boussole décline d'un point à l'Ouest. Les hommes murmurent, se révoltent. On court à une catastrophe. Il faut rebrousser chemin.

A travers une suite d'alternatives, le voyage se poursuit pénible, rendu plus difficile encore par la rébellion de l'équipage que par la révolte de la nature violée dans son mystère. Les capitaines de la *Niña* et de la *Pinta* firent-ils cause commune avec leurs hommes ? Colomb n'en courut pas moins péril de mort. Comme il refusait de revenir en arrière, on résolut de le jeter à la mer. Les mutins reculèrent pourtant devant un crime dont l'expiation serait inéluctable : qui ramènerait les caravelles au port dont elles sont parties? Le 21 octobre apparaissent une planche et un bâton de bois sculpté; un peu plus loin, flotte une branche d'arbre chargée de fruits encore frais. Le soir même l'Amiral signale une lumière, mais sans insister, car lui-même doute de ses sens.

Le lendemain, à l'aube du vendredi 12 octobre 1492, trente-sept jours après le départ des Canaries, un matelot israélite, Juan Rodriguez Bermezo, de Triana, debout sur la vigie de la *Pinta*, crie :

« Terre ! terre ! terre ! »

Le Nouveau Monde est découvert.

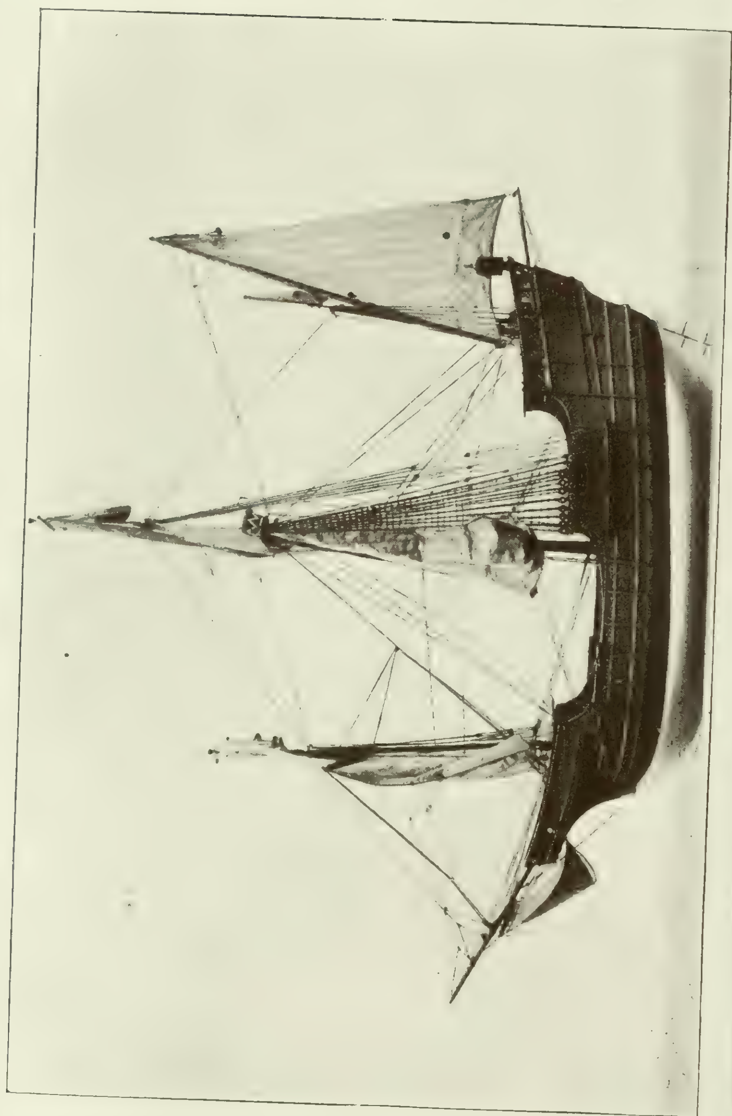
Colomb eut aussitôt la vision de sa grande œuvre. Il revêt le costume d'amiral, déploie l'étendard de Castille, prend une croix, monte sur un canot et, accompagné de l'état-major, aborde sur la côte qu'il vient de rencontrer. Là, saisi d'une émotion immaîtrisable, il tombe à genoux, baise un sol sacré à ses yeux et remercie Celui qui éclaira son esprit et conduisit sa voile. Il avait touché terre à l'une des îles Bahamas (Lucayes) qui s'étendent comme un rideau devant les grandes Antilles. Il l'appela *San Salvador* et la mentionna sous ce nom dans une lettre autographe écrite à Santangel.

« A la première île que je rencontrai, je donnai le nom de San Salvador en souvenir de la Divine Majesté qui m'a heureusement exaucé. L'éternel et tout-puissant Seigneur donne à ceux qui marchent dans sa voie les choses qui paraissaient impossibles. Et dans ce cas particulier, bien que l'on eût imaginé que ces terres existaient et qu'on en eût parlé avant qu'elles fussent vues, beaucoup de personnes demeurèrent incrédules et pensèrent qu'il ne s'agissait que d'une histoire en l'air. »

Dans cette même lettre, il parle avec admiration des îles voisines



PORTRAIT DE MAXIMILIEN,
avec le collier de l'ordre de la Toison d'Or.
(Bibliothèque Impériale de Vienne.)



Cl. Panajou.

NEF DE CHRISTOPHE COLOMB.

(Musée de la Marine à Madrid.)

de San Salvador. La beauté de la nature y est incomparable : « *Es maravilla.* » « La population, ajoute-t-il, est bienveillante, douce, confiante et accueille les étrangers comme *des hommes venus du ciel.* »

Le 24 octobre, après un repos accordé aux équipages, l'Amiral met à la voile, pressé d'atteindre ce royaume de Cypango et ces Indes que son imagination lui montre dans une sorte de mirage d'or. Mais il ne devait pas pénétrer l'entier mystère du Grand Océan. Une autre île se présente ; il la nomme Santa María de la Concepción. Puis il achève la traversée du canal de Bahama, touche une grande terre qu'il prend pour un continent et qui n'est autre que Cuba. Là, il cherche en vain les villes *des Indes* décrites par Marco Polo, son oracle, et donne aux habitants le nom d'*Indiens* qui leur restera pour jamais. Mais au Sud une autre terre se devine. Colomb reprend la mer, aborde à l'île Haïti (Saint-Domingue), l'identifie avec l'antique Ophir, source des richesses de Salomon, et la baptise *Hispañola* :

« Elle est plus large que toutes les Espagnes, depuis la Catalogne jusqu'à la côte de Fontarabie en Biscaye. Dans l'emplacement le plus convenable, le plus accessible pour les mines d'or et pour tout le commerce avec le continent d'un côté, et de l'autre avec le grand Khan avec qui l'on trouverait d'importants profits à établir des relations, j'ai pris possession d'une grande ville, l'ai nommée la *Natividad* et y ai bâti des forteresses... Je l'ai munie d'armes, d'artillerie et d'approvisionnements pour un an. »

Colomb visita encore plusieurs autres îles des Antilles auxquelles il attribua les noms de ses Souverains et des Princes royaux, : Ferdinanda, Isabela, Juana, et, après avoir pris terre à Saint-Domingue une seconde fois, il décidait de rentrer en Espagne. Il lui tardait de mettre sa conquête aux pieds d'Isabelle pour qui son cœur paraît avoir battu d'un loyal, respectueux et reconnaissant amour. A elle de connaître la première son triomphe :

« Au milieu de l'incrédulité générale, Dieu inspira à la Reine, ma Dame, l'esprit, l'intelligence et l'énergie, et tandis que tous les autres, dans leur ignorance, considéraient seulement les inconvénients et les dépenses, Son Altesse approuva mon œuvre et lui donna toute l'aide qui était en son pouvoir. »

Mais le retour vers la Péninsule devait être plus périlleux encore que le voyage de découverte. L'une des caravelles, la *Niña*, avait coulé bas ; la seconde, la *Pinta*, commandée par l'un des Pinzons,

avait déserté, donnant l'exemple de cet esprit de révolte, d'insubordination et même de trahison auquel Colomb ne cessa de se heurter durant ses expéditions successives.

Restée seule, la *Santa María* allait affronter de nouveau l'immensité de l'Océan. Elle mit à la voile en janvier. Drossée par les vents, emportée par une tempête effroyable, elle fut jetée sur la côte de Portugal le 6 mars 1493, heureuse encore de trouver un abri à l'embouchure du Tage. Un chroniqueur portugais raconte cette arrivée inattendue et trahit les regrets de son maître, le roi João II.

« Dans l'année 1493, le sixième jour de mars, arrivait à Lisbonne Christophe Colomb, un Italien qui venait des pays découverts pour les rois de Castille, des îles de Cypango et Antilia. De ces contrées, il amenait avec lui des habitants et des spécimens d'or et d'autres choses précieuses qu'il y avait trouvées.

« Et il se donnait le titre d'Amiral.

« Le Roi, qui avait été auparavant informé de ceci, lui commanda de venir en sa présence. Et il parut ennuyé et vexé dans sa croyance que lesdites découvertes avaient été faites dans les mers et limites de sa seigneurie de Guinée — ce qui pouvait donner lieu à des disputes — et aussi parce que ledit Amiral était devenu quelque peu hautain et orgueilleux de sa situation et que, dans la relation de ses aventures, il excédait les limites de la vérité, disant que l'or, l'argent et les richesses étaient plus abondants qu'ils ne l'étaient en réalité.

« *Spécialement, le Roi s'accusait de négligence pour avoir décliné les offres de l'Amiral, faute de confiance, quand celui-ci était venu solliciter son aide avant de s'adresser à d'autres souverains.* »

Et la chronique ajoute sans mystère :

« Nonobstant, le Roi fut sollicité de tuer sur-le-champ l'Amiral. Après sa mort, l'entreprise serait abandonnée par les Rois de Castille, faute de personne capable de la commander. Cela pouvait se faire sans qu'aucune suspicion tombât sur le roi João.

« L'Amiral était impérieux, vain, enflé de son succès, et l'on pouvait prendre prétexte de ses défauts pour expliquer une querelle suivie de mort. La propre arrogance du Génois aurait causé sa perte. »

Par bonheur, Dom João était incapable d'un tel acte. Il traita Colomb avec honneur, lui donna des marques de sa faveur et le congédia.

Ayant échappé au plus grand danger qu'il courut peut-être dans sa vie aventureuse, l'Amiral reprit la mer, franchit la barre de Saltes

et rentra triomphant dans le port de Palos le 15 mars 1493, à midi. Il en était parti sept mois et onze jours auparavant.

Ce fut un étonnement suivi d'un enthousiasme indescriptible quand la population de ce petit port, qui avait fourni quelques marins à l'expédition et les croyait à jamais ensevelis dans la Mer Ténébreuse, les vit reparaître joyeux et bien portants. Elle s'était accoutumée à l'idée de leur perte, d'autant que l'hiver avait été extrêmement mauvais et que les vieux marins ne se souvenaient pas d'une pareille suite de tempêtes.

Fernand Colomb raconte avec orgueil le retour de son père à Palos :

« Le peuple alla au-devant de lui en procession, rendant grâce au Seigneur pour tant de faveurs et de victoires desquelles il espérait un grand accroissement, aussi bien de la religion chrétienne que des États de Leurs Altesses. Les habitants tiraient orgueil de ce que l'Amiral fût parti de ce port et eût emmené *la meilleure et la plus noble partie des gens du pays*, bien que beaucoup d'entre eux, par la faute de Pinzon, eussent commis quelques perfidies et désobéissances. »

Tandis que Colomb, drossé par les vents, emporté par la tempête, courait à son insu vers la côte de Portugal, il avait été pris de désespoir à la pensée que, s'il sombrait, son œuvre serait ignorée, perdue à jamais. Alors, il avait rédigé un rapide résumé de sa découverte, l'avait enveloppé de parchemin et de toile goudronnée, enfermé dans une barrique et confié aux flots. Par ce message — il n'arriva jamais — les Rois connaîtraient le sort de leur Amiral sur la Mer Océane.

Colomb avait compté sans Pinzon qu'il avait cru perdu avec la *Pinta*, tandis que celui-ci se dérobait à la faveur d'une brume et mettait le cap sur l'Espagne afin d'apporter le premier la nouvelle de la grande découverte. Or, coïncidence curieuse, Pinzon abordait en Galice presque à l'heure même où Colomb jetait l'ancre dans le port de Palos. Les Rois étaient à Barcelone quand ils reçurent en même temps l'avis du retour de l'Amiral et un message de Pinzon qui sollicitait la faveur de venir leur rendre compte de l'expédition. Ignorant l'arrivée de son chef, il espérait se parer de sa gloire. La *Santa Maria* reviendrait-elle jamais?

Dans cette circonstance, les Rois montrèrent une loyauté toute à leur éloge. Accueillir Pinzon, à qui aucune capitulation n'avait été consentie, et le tenir comme le chef véritable de l'expédition, per-

mettrait de se soustraire aux engagements contractés envers l'Amiral. Isabelle n'hésita pas. Colomb avait été chargé de découvrir les Indes : Pinzon n'était que son lieutenant. Si ce dernier voulait venir à la Cour où il serait bien reçu, il devrait se joindre à la suite de son chef.

Pinzon éprouva un tel chagrin en recevant cette juste leçon, qu'il tomba malade et mourut quelques jours plus tard.

Les habitants de Palos avaient accompagné Colomb sur le chemin de Séville, première étape de Barcelone où le mandaient les Rois. Sa marche prit alors l'allure d'un triomphe.

Attirées par la nouvelle qui s'était propagée des pays maritimes à l'intérieur du royaume, les populations accouraient de toute part, voulaient voir les merveilles rapportées d'outre-mer et offrir à l'Amiral le témoignage de leur admiration.

Colomb fit son entrée à Séville précédé d'Indiens aux cheveux noirs, presque nus, à la peau rouge surchargée de tatouages, parés de colliers, de bracelets, de boucles d'or rudement façonnés dont la valeur intrinsèque frappait d'étonnement et allumait le désir de connaître des régions si riches en métal précieux. Sur des mules andalouses — on n'avait trouvé ni bœuf, ni cheval, ni âne aux Antilles — apparaissaient des corbeilles pleines de poussière d'or, des lingots du même métal, du coton en balle, des légumes inconnus, des herbes aromatiques ou médicinales, du poivre, des épices, tout un ensemble de productions nouvelles. Le peuple délirait au passage de perroquets au plumage magnifique, perchés sur des bambous hauts de dix mètres, et joignait ses cris de joie à ceux de cette gent emplumée, heureuse de se retrouver à terre après les émotions d'une longue traversée. L'empressement de la foule et les manifestations de son enthousiasme retardaient la marche du cortège, et l'Amiral n'arriva en Catalogne qu'à la mi-avril.

Par ordre royal, les nobles aragonais et les courtisans se portèrent au-devant du triomphateur hors de Barcelone, et le conduisirent en pompe au palais. Ferdinand et Isabelle, le Prince Don Juan étaient assis sous un dais de drap d'or, et y trônaient dans tout l'éclat d'un faste souverain. L'Amiral s'étant approché, ils lui donnèrent leur main à baiser et l'invitèrent à s'asseoir, honneur qui, en Castille, n'avait jamais été accordé à un homme de son rang. Longtemps, les Rois s'entretinrent avec lui, l'interrogèrent, écoutèrent le récit de l'extraordinaire découverte. Colomb avait ému les sentiments généreux ou intéressés de ses auditeurs. Quand il se tut, les Rois

s'agenouillèrent et entonnèrent le *Te Deum* comme ils l'avaient fait au moment où la Croix et l'étendard de Castille étaient apparus sur une tour de l'Alhambra. Puis, ils donnèrent congé à l'Amiral et ordonnèrent de le conduire en cortège jusqu'au palais préparé à son intention.

Ce jour-là Colomb atteignit au sommet de la gloire et des honneurs. Jamais il ne devait rencontrer cet enthousiasme populaire ni retrouver cette faveur des Rois, encore pure de toute arrière-pensée. Après avoir triomphé du scepticisme et de la défiance, il avait rempli sa promesse et dompté les éléments. Les honneurs inouïs décernés à son génie récompensaient des exploits pacifiques; ils étaient un hommage au courage, à la volonté, à l'intelligence déployés pour la plus grande gloire et les plus nobles intérêts de l'humanité. Aussi, bien des acclamations formidables saluaient-elles Colomb, quand, beau cavalier, il chevauchait au côté de Ferdinand dans les rues de Barcelone, à la place réservée au Prince héréditaire.

Peu après cette réception, l'Amiral eut un nouvel entretien avec les Rois. Doué d'une éloquence naturelle, en proie à une émotion communicative, il raconta les épisodes de son voyage, il dépeignit la splendeur des pays découverts, le charme du climat, la fertilité de la terre, la douceur de la population. A la grande satisfaction d'Isabelle, il insista sur la nécessité de prêcher la doctrine chrétienne à des populations déjà pleines d'admiration pour les cérémonies de la religion catholique et disposées à recevoir le baptême. Et quelle œuvre grandiose n'accomplirait-on pas dans l'avenir, quand on posséderait des mines d'or inépuisables dont le produit arriverait dans la métropole et ferait de l'Espagne le pays le plus riche du monde ! Jamais il n'aurait de repos qu'il n'eût mis ses Souverains en mesure d'arracher le Saint-Sépulcre aux Musulmans. Cette idée de croisade vers les Lieux Saints paraît s'être présentée de très bonne heure à l'esprit de Colomb ; mais, bien que sa foi fût vive et que son mysticisme, qui devait s'accroître avec l'âge et le malheur, fût très sincère, il est à supposer que, chez un homme en qui une habileté native s'alliait au désir des honneurs et à la soif des richesses, la certitude que de pareilles vues lui conserveraient la faveur d'Isabelle ne fut pas étrangère à l'ardeur avec laquelle il s'y attacha.

Cet état d'esprit expliquerait aussi le concours que Colomb trouva désormais dans le haut clergé.

La nouvelle de la découverte se propagea rapidement. Pierre Martyr, chroniqueur des Rois, se hâte d'en informer ses amis et les princes

italiens. Sa première lettre, adressée à Borromeus, est datée du 15 mai 1493, deux mois après l'arrivée de Colomb à Palos.

« ...A quelques jours de là (la tentative d'assassinat contre le Roi), retourna des Antipodes un certain Christophe Colomb, un Ligure qui, seulement avec trois navires, pénétra dans ces contrées que l'on croyait être fabuleuses. Il retourna, portant des preuves palpables de sa découverte sous plusieurs formes, et principalement de l'or qui est un produit naturel de ces régions. »

Une seconde lettre à l'Archevêque de Braga, datée du 1er octobre 1493, montre combien avait grandi en moins de six mois l'idée que l'on se faisait des nouvelles découvertes :

« Auparavant j'avais l'habitude de ne vous entretenir que d'un seul sujet. Maintenant j'ai l'intention de vous instruire de trois faits. Un certain Colombus a navigué aux Antipodes de l'Ouest ; même, croit-il, jusqu'au bord de l'Inde que l'on suppose être celle dont il est fait mention par les cosmographes. Je ne nie pas entièrement ceci, bien que *la grandeur du globe semble suggérer autre chose* et qu'il ne manque pas de personnes pour dire que *le voyage est bien court entre la côte d'Espagne et l'Inde.* Quoi qu'il en puisse être, on déclare qu'une grande chose a été accomplie.

« Colomb apporte la preuve des faits avancés et promet encore d'autres grandes conquêtes. C'est assez pour nous que la moitié du monde caché soit mise en lumière, tandis que, chaque jour, les Portugais vont de plus en plus loin au-dessous du cercle équinoxial. Les régions jusqu'ici inconnues seront bientôt explorées et deviendront des lieux de passage parce qu'un peuple dont l'émulation est surexcitée par l'exemple d'un autre se lancera dans de grands travaux sans tenir compte des dangers. »

La troisième lettre, envoyée d'Alcalá de Henares au chevalier Ascanio Sforza, de Milan, est datée du 14 janvier 1495 :

« Si grand est mon désir d'accomplir tes vœux, Illustrissime Prince, que, bien que tu sois au milieu des plus graves événements, je pense me procurer ta faveur en te racontant ce qui s'est passé ici. C'est une étrange chose et qui n'est nullement inconnue de toi que, de ce monde sur lequel le soleil a l'habitude de faire son circuit en vingt-quatre heures, la moitié seulement a été connue et parcourue aussi loin que la Chersonèse d'or jusqu'à notre Gadès d'Espagne, la partie restante étant inconnue des cosmographes.

« Et si la mention de cette partie inconnue a été faite, c'est avec des doutes et sans détail. Mais maintenant — ô heureuse réalité ! — ce qui depuis le commencement était caché, sous les auspices de mes souverains commence à être connu.

« Apprends donc, Illustrissime Prince, que le fait suivant est arrivé :

« Un certain Christophe Colomb, un homme de Ligurie, suivit le soleil à l'Ouest depuis Gadès avec trois navires que lui fournirent mes souverains et procéda vers les Antipodes pendant environ cinq milles marins. Ils voyagèrent pendant trente-trois jours consécutifs, bénis par le vent et les vagues. Après cela, les veilleurs du pont supérieur du plus grand navire qui portait Colomb lui-même annoncèrent la terre.

« Colomb se hâta de visiter six îles situées sur ces eaux. Il descendit dans l'une d'elles avec toute sa suite et, faisant allusion à l'immensité de la scène, il la déclara plus grande que l'Espagne. Il resta plusieurs jours à terre. Il assure que le sol produit naturellement de l'or, du coton, des épices semblables au cinnamome et qui sont unies comme du poivre, des arbres aux baies rouges et au jus bleuâtre et plusieurs autres choses dont il porte des échantillons.

« Cette île a plusieurs rois, mais ils vont nus, et certainement il y a les deux sexes. Ces peuples, entièrement contents par nature, se nourrissent des fruits des arbres et d'une sorte de pain fait avec des racines desséchées.

« Malgré cela, ils sont épris de gouvernement et, en conséquence, se font la guerre entre eux avec des arcs et des piques de bois très pointues.

« Les explorateurs disent que les arbres projettent des branches énormes et sont d'une très grande hauteur. L'herbe croît si épaisse et si drue que l'on peut difficilement s'y frayer un chemin à pied ou à cheval. Nos troupeaux, ajoutent-ils, engraissent et croissent beaucoup plus rapidement qu'en Espagne à cause de l'excellence des pâturages... Les jardins qu'ils ont ensemencés donnent des récoltes étonnantes. Courges, melons, concombres et autres légumes sont à maturité au bout de trente-six jours après la semence ; les laitues, radis et autres choux poussent en quinze jours. La seconde année après avoir planté la vigne, on recueille des raisins délicieux. La canne dont on extrait le sucre atteint sa force et sa hauteur en vingt jours.

« Les deux sexes vont également nus, excepté les femmes mariées qui, par pudeur, couvrent les parties naturelles d'un pagne de coton. Chaque province a ses rois. Ils habitent des maisons rondes couvertes de feuilles de palmiers et d'herbes grasses qui garantissent de la pluie d'une manière très efficace. Elles sont posées sur des bois enfoncés à une extrémité dans la terre, réunis à l'autre bout et formant comme l'armature d'une tente. Les indigènes n'ont pas de fer et fabriquent leurs instruments tranchants avec les pierres prises dans les rivières. Leurs lits, formés d'une étoffe de coton, sont suspendus à des branches par des cordes faites avec les fibres de certaines plantes grasses plus résistantes que celles dont on fait la sparterie espagnole. »

Les Rois ont reçu Colomb. Des honneurs dignes d'un souverain lui ont été prodigués, il a été confirmé dans sa charge de Grand-Amiral et de Vice-Roi sur la Mer Océane, les capitulations acceptées avant

le départ ont été ratifiées, on l'autorise à écarteler les armes de Castille avec les siennes : un groupe d'îles et des ancres d'or sur des fonds bleus. A cette faveur, les Rois ajoutent un présent de mille doublons d'or et une pension à vie de dix mille maravédis promis à celui qui verra le premier une terre inconnue. En s'appropriant cette rente, Colomb montrait le caractère intéressé qui lui valut tant d'inimitiés. Allant au delà de la promesse des Souverains, il avait dit qu'il gratifierait d'un justaucorps la vigie qui signalerait la côte. Or, loin de remettre le titre de pension au matelot israélite qui cria *terre* à l'aube du 12 octobre 1492, il se l'attribua et ne donna même pas le justaucorps réclamé sous prétexte qu'il avait aperçu la veille une lumière.

A peine l'Amiral était-il de retour, que les Rois prétendirent assurer les conquêtes faites et en entreprendre de nouvelles. Un office spécial fut créé à Séville et placé sous la direction de l'Archidiacre Juan de Fonseca, un prélat actif, intelligent, capable d'assumer la direction des affaires commerciales entre la métropole et les colonies et de préparer une seconde expédition. Telle est l'origine de la *Casa de Contratación de las Indias* dont le rôle fut prépondérant dans le gouvernement des colonies d'Amérique et dura jusqu'au jour où l'Espagne perdit Cuba, la dernière de ses possessions d'outre-mer.

Les règlements aussitôt élaborés témoignent d'une étroitesse d'idées et d'une méconnaissance étonnante des avantages qu'offrent les colonies. Ainsi, l'accès des nouveaux territoires est permis sous certaines conditions aux Espagnols et formellement interdit aux étrangers. Enfreindre cette loi entraîne des pénalités sévères applicables même aux voyageurs que n'amène aucun projet de trafic ou de commerce. Afin d'assurer l'exécution de cette loi prohibitrice, chaque navire, nef ou bateau doit prendre à Cadix une sorte de patente où seront indiqués la nature du chargement, les noms du propriétaire, des passagers et leur destination. Elle sera remise au capitaine du port en entrant à Hispañola. Les difficultés soulevées par le Roi de Portugal au sujet de la conquête espagnole et le désir d'en écarter les nefs lusitaniennes avaient sans doute inspiré ces mesures fâcheuses.

Dévoré de jalousie, Dom Manuel, qui devait monter sur le trône en 1495, mais qui, depuis la mort de l'Infant Affonso, gouvernait le royaume, avait en effet envoyé aux Rois une protestation énergique où il se plaignait du tort fait au Portugal par les nouvelles découvertes de Colomb. Ferdinand et Isabelle répondirent avec fierté. Pourtant, des deux côtés, on recula devant la perspective d'une guerre. Le Portugal, engagé depuis près d'un demi-siècle dans ses grandes

expéditions maritimes, était incapable de lutter sur terre contre l'armée espagnole que dix ans de combats ininterrompus avaient aguerrie et rendu redoutable.

D'autre part, les Rois d'Espagne, dont l'effort s'était porté sur les travaux de siège coûteux, n'avaient pas une marine en état de défendre leurs ports contre une offensive portugaise. D'un commun accord, les Monarques convinrent de s'en remettre à l'arbitrage du Souverain Pontife. En sa qualité de vicaire de Jésus-Christ, on lui reconnaissait le droit de partager entre les nations chrétiennes les territoires conquis sur les Infidèles.

Alexandre VI, de la famille des Borgia, occupait le trône de saint Pierre. Espagnol de naissance, il aimait sa patrie et les Rois comptaient sur sa bienveillance et peut-être même sur sa partialité. Isabelle fit d'ailleurs devancer son Ambassadeur officiel par un émissaire secret. Il devrait représenter que les découvertes de Colomb n'attentaient aux droits d'aucune nation chrétienne. Uniquement occupés jusque-là d'atteindre les Indes en longeant la côte d'Afrique, les Portugais ne devaient rien réclamer sur le Grand Océan qu'ils n'avaient jamais affronté. Puis, le zèle que la Reine d'Espagne avait montré en expulsant les Mores, le soin qu'elle prenait d'établir dans ses États l'unité de la foi lui méritaient l'appui du Saint-Siège.

Alexandre était trop habile pour ne pas juger avec la sagesse distributive de Salomon. Le 3 mai 1493, il publiait une première bulle dans laquelle, en considération des éminents services rendus par les Monarques espagnols à la cause de l'Église et, d'une manière spéciale, en détruisant le dernier rempart des Musulmans andalous, voulant l'extension encore plus large de leurs pieux labeurs, lui, de sa propre libéralité, dans sa science infaillible et la plénitude de son pouvoir apostolique, « les reconnaissait légitimes souverains de toutes les terres découvertes ou à découvrir dans l'Océan Ouest, comme précédemment il avait attribué au Portugal les pays baignés par les mers d'Afrique. Afin d'éviter toute contestation, les possessions espagnoles d'Asie s'étendraient jusqu'à une ligne tirée de pôle à pôle, à cent lieues à l'Ouest des Açores et des îles du cap Vert ». Cette bulle fut suivie d'une autre, datée du 25 septembre 1493, où le Pape déclarait que les accès maritimes de l'Ouest appartiendraient à l'Espagne au même titre que les accès de l'Est au Portugal. Chacune des deux nations aurait plein pouvoir de naviguer dans les limites ainsi définies, chacune ayant ainsi sa route spéciale. Si les Espagnols venaient à rencontrer les terres d'Asie, — car c'était toujours de l'Asie qu'il était ques-

tion, — ils y arriveraient par le Grand Océan, tandis que les Portugais les atteindraient par les mers de l'Est en longeant la côte d'Afrique.

Diviser le monde inconnu entre les Espagnols et les Portugais, c'était exclure du partage les autres nations ou les exposer aux foudres pontificales en cas d'infraction, car, en traçant la fameuse ligne de démarcation qui passait à cent lieues à l'Ouest des Açores (3 mai 1493), Alexandre VI frappait d'excommunication tout étranger qui s'aventurerait dans les eaux hispano-lusitaniennes. L'essor de la marine française en devait être paralysé pour longtemps. Cependant, dans sa belle *Histoire de la Marine Française*, M. de la Roncière montre que les meilleurs pilotes de la côte normande, entre autres ceux d'Honfleur, visitèrent et trafiquèrent au lendemain de la conquête avec les îles indiennes et les terres nouvellement découvertes. En mai 1497, lors de son troisième voyage, Colomb dut chercher à Madère un abri contre les corsaires français attirés par les richesses du Nouveau Monde et, peu d'années plus tard, en 1500, les Portugais retrouvèrent leurs traces au Brésil. Les archives de Torre do Tombo possèdent une pièce décisive, datée de 1528, dans laquelle les armateurs de Saint-Pol-de-Léon revendiquent le titre de premiers occupants de la côte Nord du Brésil; « s'ils n'eurent ny l'esprit, ny discrétion de laisser un seul escrit public de leurs desseins », c'est qu'ils étaient évincés d'avance de toute possession définitive par la bulle de partage.

Tandis que cette grave question diplomatique était résolue à la satisfaction des Rois, Colomb, soutenu par les vœux et les efforts de la nation, préparait son second voyage. Combien lointains les déboires, les contradictions, les hésitations de jadis ! C'était à qui monterait sur les navires en partance et la difficulté consistait maintenant à limiter le nombre des enrôlements.

La Reine avait donné l'ordre d'équiper et d'armer une véritable armada.

« Si vous ne pouvez acquérir des nefs à un prix raisonnable, dit le message royal, prenez-les. »

C'est énergique et prompt.

Le nombre des matelots avait été primitivement fixé à 1 200, mais tant de sollicitations se produisirent, tant de protections furent mises en jeu qu'on en admit 1 500. Aux matelots régulièrement inscrits sur le livre de bord des dix-sept nefs ou caravelles, se joignirent une

foule de personnages de haut rang : des chevaliers, des médecins, des personnes attachées à la maison royale, des prêtres, des missionnaires, des artisans, des cultivateurs, même des curieux qui voulaient voir les pays merveilleux dont ils entendaient parler avec tant d'enthousiasme.

Les instructions données par Isabelle à ce sujet montrent combien elle se préoccupait de son nouvel Empire, sans comprendre pourtant ses véritables intérêts. Le 23 mars, elle commande d'enrôler vingt hommes des champs pour faire des irrigations. Ils doivent être sûrs, fidèles et connaître ce genre de travail. En outre de leur entretien, ils toucheront 30 maravédis par jour. Les Mores seront écartés.

A la même époque, ordre au Comte de Tendilla d'expédier 50 cuirasses doubles, 50 espingoles et 50 arbalètes.

« Le gouvernement de Grenade lèvera 20 lances armées à la ginete choisies parmi les gens de la Sainte Hermandad de la même ville, qui soient *gens bons et sûrs* et aillent avec plaisir. Ils recevront des rations pour eux et leurs chevaux ; la solde leur sera payée six mois à l'avance. Le gouverneur de Malaga embarquera un nombre de cuirasses et d'armes égal à celui qu'aura donné le Comte de Tendilla, et Rodrigue Narvaez fournira la poudre et l'artillerie. »

Pendant que les Rois armaient et équipaient la flotte, ils préparaient l'organisation hiérarchique et administrative des pays à occuper. Le goût de légiférer des vieux monarques gothiques ressuscitait, méticuleux et oppressif :

1° Que, par toutes les voies et manières, on travaille à convertir les habitants des îles ou terres fermes à notre sainte foi catholique. Dans cette intention et ce but : les traiter avec amour, leur éviter des ennuis, les faire causer afin qu'ils se familiarisent, leur donner des cadeaux et les honorer. S'il y avait des Espagnols qui fissent le contraire, qu'ils soient châtiés.

2° Chercher et choisir les meilleures caravelles d'Andalousie et les pourvoir de marins et de pilotes parmi ceux qui savent le mieux leur métier et en qui l'on puisse se fier.

3° Que toutes les personnes qui s'embarqueront soient, si cela se peut, connues et agréées par l'Almirante, Don Juan de Fonseca ou Juan de Soria, trésorier.

4° Les paiements seront faits en présence des trois personnes ci-dessus et sous leur signature.

5° Les approvisionnements seront remis dans les mêmes conditions, enregistrés en double, et les livres de compte envoyés à Leurs Altesses.

6° Chacun déclarera, avant de s'embarquer, son nom, sa qualité, les provisions personnelles qu'il emporte, rendra hommage aux Rois, promettra de les servir fidèlement pendant le voyage et d'obéir à l'Almirante comme représentant de Leurs Altesses.

7° *Défense expresse d'emporter des marchandises destinées à faire des échanges, parce que personne n'a le droit de traiter des affaires commerciales hors Leurs Altesses.*

8° Au débarquement, chacun se présentera devant l'Almirante avec tout ce qu'il possède, afin qu'il en soit fait un inventaire nouveau et que les choses ne puissent être échangées contre de l'or ou autre objet de valeur. Et si, dans ce nouvel inventaire, on trouve des marchandises non enregistrées au départ, l'Almirante les confisquera au profit du trésor de Leurs Altesses et le trésorier principal en prendra charge et les inscrira sur ses registres.

Ces clauses contenaient le germe des dissentiments, discordes et révoltes qui n'allaient pas tarder à s'élever entre les puissants personnages embarqués sur les navires et l'Amiral chargé de les faire respecter. S'il les accepta sans protester et se montra rigoureux à les appliquer, c'est que ses droits personnels reconnus par les capitulations de 1492 étaient justement perçus en raison du montant des bénéfices de la couronne. Tout trafic entrepris en dehors de son contrôle était attentatoire à ses intérêts en même temps qu'à ceux des Rois. Mais, d'un autre côté, quels bénéfices pouvaient réaliser les nouveaux colons si on leur interdisait d'apporter des objets d'échange à donner contre des métaux précieux et les denrées que produisaient les colonies? Comment nouer les relations amicales que l'on prescrit, pourquoi entrer en rapports avec les indigènes si l'on n'a aucune affaire à traiter avec eux?

9° Tout échange sera fait en présence de l'Almirante, de son représentant ou des trésoriers principaux. On en prendra note sur le livre de comptes.

10° Dès l'arrivée à Hispañola, l'Almirante nommera des Alcades et des Alguacils en vertu des pouvoirs qu'il tient de Leurs Altesses, afin qu'ils jugent au civil et au criminel.

11° Il nommera aussi des Regidores et des Juredores, si c'est nécessaire.

12° Toutes les pièces judiciaires porteront : « Ceci est la justice qu'ordonnent faire le Roi et la Reine, nos seigneurs ».

13° Tous les actes donnés par l'Almirante porteront : « Pour Don Fernando et Doña Isabelle, Roi et Reine », et seront signés : « Don Cristóbal Colón, Vice-Roi ».

14° Aussitôt arrivé, Dieu le veuille, l'Almirante ordonnera de construire une douane où l'on mettra les marchandises de Leurs Altesses. On en

tiendra compte et, s'il manque quelque chose, on le fera payer à ceux qui en ont la garde.

D'autres instructions restrictives de toute initiative personnelle ont trait à une comptabilité aussi méticuleuse et compliquée que s'il se fût agi de l'établir à Valladolid ou à Saragosse.

« Nous, le Roi et la Reine, par la présente mandons à vous, Cristóbal Colón, notre Almirante sur la mer Océane et Gouverneur des îles et de la terre ferme qui, par notre ordre, ont été découvertes dans la mer Océane du côté des Indes, d'exécuter les instructions ci-dessus, de les garder et accomplir dans leur entier contenu. N'allez ni contre leur teneur et forme et ne permettez pas qu'on les enfreigne en aucune manière. »

Encore, vis-à-vis de Colomb, les ordres royaux gardent dans la forme quelque ménagement. Les instructions données à Bernal Diaz del Pisa, *contador mayor* ou trésorier principal, sont bien autrement impérieuses.

Colomb souffrait de ces entraves inutiles, car il sentait l'impossibilité d'établir de prime abord un pareil système gouvernemental dans des pays peuplés par des sauvages et comprenait combien les enthousiastes qui encombraient l'Armada trouveraient vexatoire l'application de lois si préjudiciables à leurs intérêts. Mais il avait tant vanté les pays qu'il avait découverts, il en avait montré l'*espagnolisation* si aisée qu'il hésitait à parler de ses appréhensions. Quand même, elles se trahissaient. Son caractère, déjà difficile, devenait violent, impérieux, acariâtre. Avant le départ, il eut de regrettables démêlés avec le P. Biul, missionnaire de l'expédition, et aussi avec le trésorier royal Juan de Soria. Tous deux portèrent plainte aux Rois.

Leurs Altesses ne veulent pas donner tort à leur Amiral dont elles hâtent le départ, et elles écrivent à Soria :

« Nous sommes très ennuyés de ce qui s'est passé, car nous voulons que notre Almirante des Indes soit très honoré et respecté comme il est de raison et selon l'état que nous lui avons donné. »

Et par le même courrier, elles traduisent la même pensée dans une lettre adressée à Colomb lui-même :

« Ce que vous nous avez écrit au sujet de difficultés qui se sont élevées entre vous et Juan de Soria nous a déplu parce que nous voulons que lui et

tous vous respectent et honorent comme il est de raison, et selon l'état que nous vous avons donné. »

En dépit des formalités vexatoires imaginées chaque jour par les trésoriers royaux, les préparatifs de l'expédition avançaient. L'argent ne manquait pas ; on l'empruntait simplement au trésor formé par les biens des Juifs bannis l'année précédente. Jusqu'aux voiles de soie des tables des synagogues, jusqu'à l'enveloppe précieuse de la Thora qui avaient été saisis et vendus. A cet argent dépensé sans compter, le Duc de Medina avait ajouté un prêt de cinq millions de maravédis. Il eût bien voulu équiper une flotte à ses frais afin de participer aux avantages de l'expédition, mais les Rois s'y opposèrent. C'était assez de remplir les engagements contractés envers l'Amiral ; il importait de ne point admettre un nouveau venu au partage des bénéfices réservés à la couronne.

Les préparatifs touchaient à leur fin, on s'occupait des derniers arrimages quand Isabelle écrivit une dernière fois à Colomb pour obtenir des renseignements qu'elle semble avoir réclamés en vain :

« Et comme, pour mieux entendre votre livre, nous avons besoin de connaître les degrés où se trouvent les îles de la terre que vous avez découvertes, ainsi que les degrés de la route par laquelle vous êtes allé pour notre service, remettez-nous sur-le-champ ces renseignements. Remettez aussi la carte que vous nous avez promise avant votre départ. Remettez-la-nous incontinent, bien complète, avec les noms écrits. Et si vous croyez que nous ne devons pas la montrer, prévenez-nous-en...

« Et ces choses étant terminées, il nous paraît qu'il serait bien que vous prissiez avec vous un bon astronome. Et il nous semble que Fray Antonio de Marchena conviendrait à cette mission, parce qu'il est bon astronome et qu'il nous a paru que son avis était toujours conforme au vôtre.

« Barcelone, 5 septembre 1493. »

La réponse à cette lettre ne nous est pas parvenue, mais il est manifeste que le livre de bord présenté aux Rois ne contenait que de vagues et rares indications de longitude et de latitude et que celles mêmes qui s'y trouvaient n'inspiraient pas confiance. Quant aux cartes, en supposant que Colomb en eût relevé au cours de sa première expédition, aucune de celles que l'on possède ne lui peut être attribuée avec certitude. Et pourtant, le 7 octobre, au moment de quitter Gomera, Colomb remit secrètement au commandant de chaque navire un pli cacheté où il donnait la route d'*Hispañola* et

assignait la *Natividad* comme rendez-vous général. Les plis seraient ouverts si les vents et la tempête séparaient les nefs. Peut-être se gardait-il des Rois eux-mêmes et, jusqu'à la dernière heure, conserva-t-il pour lui seul le secret de ses itinéraires. Son caractère méfiant ne dément pas cette hypothèse.

L'Armada qui allait affronter la Mer Océane comprenait dix-sept bâtiments. Elle sortit de Cadix le 23 septembre 1493 et se dirigea vers les Canaries. On s'y approvisionnerait une dernière fois de vivres, d'eau, de bois, de foin pour les couples d'animaux, chevaux, ânes et porcs, que l'on emmenait aux Antilles. Ils s'y multiplieraient rapidement et seraient d'un grand secours pour défricher la terre, la cultiver, transporter l'or et les denrées, ou bien encore nourrir les colons de ces jambons et de ces saucisses dont les Espagnols étaient et sont demeurés friands.

Le 7 octobre, l'escadre quitta Gomera et mit le cap à l'Ouest. La traversée fut magnifique et l'on ne rencontra même pas cette mer des Sargasses que l'on avait eu tant de peine à franchir un an auparavant. Le 2 novembre, vers le soir il s'éleva un de ces ouragans tropicaux qui, au dire de l'Amiral, annonçait l'approche de la terre. Il ordonna de carguer plus de la moitié des voiles et commanda aux équipages de faire bonne garde afin d'éviter la côte. A peine l'aube eut-elle paru que l'on aperçut à l'Ouest une terre montagneuse. Colomb la nomma *Dominica* en souvenir du dimanche où il l'avait découverte. D'autres terres apparaissaient au loin. Aussitôt les voyageurs et les marins s'abandonnèrent à des transports de joie. Réunis à la poupe des navires, ils entonnèrent des cantiques. Vingt-cinq jours s'étaient écoulés depuis le départ de Gomera et l'expédition avait parcouru sans encombre près de huit cents lieues. Le temps n'était plus où Colomb trompait l'équipage sur la distance qui le séparait de la terre d'Espagne. La flotte ne craignait pas de s'en éloigner et elle ne demandait qu'à marcher en avant.

On fit relâche devant une île que l'on nomma *Marigalante* en l'honneur de la nef amirale. Elle était habitée, mais, à la vue des navires, les indigènes s'enfuirent vers la montagne. Des matelots débarquèrent, les poursuivirent et le lendemain ramenèrent deux captifs. Par signes, Colomb essaya de leur demander où se trouvait Hispañola, sur la position de laquelle il désirait être fixé. La question ne fut sans doute pas éclaircie. En revanche, les Espagnols comprirent avec horreur que les Caraïbes étaient anthropophages. La chair des hommes faits, mutilés d'avance, leur paraissait la meil-

leure. En cas de disette seulement ils consommaient la chair des femmes et des enfants.

Le 22 novembre, après avoir longé de nombreuses îles, l'Amiral atteignit la pointe Nord d'*Hispañola.* Il se réjouissait à la pensée d'entrer à la *Natividad* où il avait laissé une petite compagnie espagnole pourvue de vivres et bien armée. Sa douleur fut extrême en constatant que la place avait été prise, pillée et saccagée. Des Espagnols, il ne restait à l'intérieur de l'enceinte que des cadavres méconnaissables, exposés depuis un mois et peut-être plus au soleil et à la pluie. Des Indiens capturés par les matelots, des émissaires du Cacique Guacanageri qui avait témoigné de bons sentiments aux nouveaux venus lors de la première expédition, firent comprendre que les étrangers avaient été les victimes de leurs discordes. Les armes à la main, ils s'étaient disputé des femmes et de l'or. Diminués en nombre, ils avaient été battus par les Indiens de tribus ennemies. Guacanageri prétendait avoir été blessé en les défendant. L'Amiral fut contraint d'ajouter foi à ce récit ; il ne restait personne pour le démentir. Mais ne voulant pas demeurer dans les parages qui rappelaient d'aussi tristes souvenirs, il choisit une crique voisine et y jeta l'ancre.

Le site était enchanteur, ombragé par des arbres superbes, peuplé d'oiseaux au plumage merveilleux. Les voyageurs débarquèrent et les équipages déchargèrent les approvisionnements apportés par les bateaux. Afin de les abriter et de se garantir contre une surprise des Indiens, Colomb ordonna de bâtir des murs d'enceinte et une forteresse. Ce fut *Isabela,* ainsi nommée en l'honneur de la grande Reine de Castille, la première ville européenne bâtie dans le Nouveau Monde, car la *Natividad* était plutôt un poste fortifié qu'une cité. On en retrouve encore les ruines sous une végétation luxuriante.

La fatigue de deux expéditions presque consécutives, les responsabilités assumées et chaque jour plus pesantes, la perte de la Natividad qu'il avait cru retrouver prospère avaient épuisé les forces de Colomb. Dans les premiers jours de décembre, il tomba dangereusement malade et ne se rétablit que vers la fin de mars. Le désordre se mit aussitôt parmi les *Conquistadors* demeurés sans chef. La plupart d'entre eux étaient venus dans l'espoir de ramasser l'or à la pelle et réclamaient à cor et à cri les *placeres* où abondait le métal précieux. Ni les uns ni les autres ne voulaient travailler aux murailles, défricher la terre, la mettre en culture, assurer l'avenir agricole de la colonie. Bon nombre étaient d'ailleurs incapables de travaux corporels. Afin de les encourager, Colomb leur donna des Indiens et leur accorda tout pouvoir

sur ces infortunés. Telle fut l'origine du *repartimiento*, cette mesure odieuse, ce don de malheureux indigènes réduits en esclavage et livrés à des maîtres impitoyables et cruels.

En dépit de ces concessions, les Espagnols murmuraient, menaçaient, devenaient dangereux. Les deux cents hommes d'armes embarqués à bord des nefs étaient impuissants à maintenir une discipline ou une police parmi la foule des mécontents chaque jour grossie.

Encore malade, Colomb résolut de renvoyer en Espagne les paresseux, les inutiles désireux d'être rapatriés. Ils s'embarquèrent sur douze nefs — l'Amiral en gardait cinq — et le commandement de cette flotte fut confié à Don Antonio de Torres, frère de la nourrice du Prince Don Juan et très aimé des Rois. On arrima dans les navires l'or et les produits précieux réservés à la couronne. Puis, comme les rapatriés n'avaient rien à rapporter, on calma leurs récriminations en leur donnant des Indiens. Ces infortunés si doux, si pacifiques et qui avaient tenu les Espagnols pour des hommes venus du ciel, furent parqués sur les nefs. A peine nourris, exposés sans vêtements aux intempéries, ils moururent en masse. Les plus robustes atteignirent Séville où ils furent vendus au marché comme des animaux, quand leurs maîtres se furent lassés de les entretenir.

Cette odieuse exportation de chair humaine commença en l'année 1494. Elle devait durer longtemps.

Les mécontents étaient partis, à la satisfaction générale. Désormais tranquille, Colomb entreprit d'explorer l'île dans la direction de Cibao où l'on signalait des mines d'or. Entre temps, il bâtit le château fort de Santo Tomas et y laissa une cinquantaine d'hommes commandés par un gouverneur. Il n'en fallait pas davantage pour maintenir les Indiens qu'épouvantaient le bruit et la portée des armes à feu et que terrifiaient la vue d'un cheval. Cet animal, à la course rapide, se nourrissait, croyaient-ils, de chair humaine et eût chassé l'homme si on lui en eût donné la liberté. Dans une rencontre imprévue, cinq Espagnols conduisant une jument mirent en fuite quatre cents Indiens.

Colomb avait regagné Hispañola. Il la pourvut d'eau potable amenée au moyen d'un canal ouvert d'une extrémité à l'autre de la ville, la perça de rues aboutissant à une place centrale, assura la discipline d'une petite garnison sous les ordres de son frère Diègue Colomb, et, ces mesures prises, leva l'ancre avec trois navires.

Il avait décidé de suivre la côte de Cuba afin de savoir si la terre qu'il avait rencontrée était une île — les indigènes, avec qui l'on commençait à s'entendre, l'assuraient — ou bien un continent. Dans ce

voyage de circonvallation, Colomb est jeté par les vents sur la Jamaïque. Sans défiance, la population monte sur des bateaux creusés dans le fût d'un arbre et apporte aux hommes blancs des vivres et des fruits. La navigation se poursuit très difficile, parfois périlleuse au milieu d'îles innombrables. Tantôt les navires sont entraînés vers le Nord, tantôt ils sont refoulés vers le Sud, tantôt ils dérivent vers l'Ouest ou s'égarent dans les bras de mer plus ou moins larges qui séparent les îles. Les approvisionnements, que l'on ne peut renouveler, touchent à leur fin. Chaque homme a droit à une *biscocho* à demi pourrie par l'humidité de l'air, reçoit du poisson que la chaleur décompose à peine est-il pêché, et se réconforte avec un verre de vin. L'eau douce s'était corrompue dans les tonneaux. On essaya de s'en procurer sur la côte de Cuba où l'on était revenu sans la chercher, mais la végétation y était si épaisse et si vigoureuse qu'on dut renoncer à pénétrer dans ses fourrés. Parfois d'étonnantes surprises venaient amuser les équipages et les distraire un moment de leur tristesse et de leurs anxiétés. Un jour, la mer apparut couverte de tortues larges de deux et trois brasses, tandis que le ciel était obscurci par des vols d'oiseaux épais comme des nuages.

La fortune adverse, l'épuisement des vivres, les plaintes des équipages harassés empêchèrent Colomb de continuer la route vers l'Ouest. Il se serait rendu compte que Cuba n'était pas un continent et aurait touché les côtes du Yucatan. Après des péripéties, des dangers sans nombre et une maladie qui manqua l'emporter, l'Amiral revenait à Hispañola le 29 septembre.

Quatre mois avaient suffi pour détruire l'ordre établi avant le départ de l'expédition. La plupart des Espagnols se livraient à des excès qui les faisaient haïr. La révolte grondait chez les Indiens, au début si pacifiques et si doux. La constatation d'un fait inattendu avait beaucoup contribué à développer chez eux l'esprit de résistance contre les conquérants étrangers. Aux yeux des indigènes, les hommes blancs venus du ciel devaient être immortels. Loin de détruire cette croyance, les conquérants l'avaient entretenue. Pourtant, un chef, surpris de la disparition mystérieuse de quelques Espagnols, voulut en connaître la raison.

Le Cacique flatte un gentilhomme et l'engage à traverser une rivière sur les épaules de quatre porteurs. Parvenus au milieu du chenal, ceux-ci saisissent l'imprudent, le plongent dans l'eau et l'y maintiennent en dépit de ses efforts. Quand ils n'eurent plus entre les mains qu'un corps inerte, ils l'étendirent sur la rive. Là, ils l'examinent, le palpent,

le tournent, le retournent, attendant, sans le souhaiter, qu'il donne signe de vie, ne pouvant croire à sa mort.

Au bout de trois jours, le cadavre entra en décomposition ; il n'y avait pas à s'y tromper, les conquérants étaient mortels comme de vulgaires créatures. Cette étonnante nouvelle se propagea d'île en île et rendit courage aux infortunées victimes de la dureté espagnole. Il fallait se défendre, frapper, tuer les étrangers.

A peine de retour, l'Amiral eut à combattre une multitude d'Indiens commandés par le Cacique Caonabo. C'était un homme intelligent, courageux, capable de disputer longtemps son pays; mais que pouvaient des hordes armées de flèches et de lances terminées par une arête de poisson contre les armes de fer et à feu des Espagnols? La déroute des Indiens fut complète et la répression terrible :

« Si quelque Indien fait insulte à des Chrétiens, qu'on le châtie en lui coupant le nez et les oreilles, parce que ce sont des parties qu'on ne peut cacher. Ainsi on assurera la paix dans l'île et l'on montrera que les bons seront récompensés et les méchants punis. » (Instructions de l'Almirante à Mosen Pedro Marguerite, administrateur de Cuba.)

Caonabo était tombé aux mains des vainqueurs. On le prit par ruse. Sous prétexte de cimenter une longue paix et de lui accorder certains avantages, un capitaine espagnol le décide à venir au camp des Chrétiens. On l'y accueille avec honneur et, en manière d'amusement, on l'engage à revêtir une chemise et un manteau à capuchon maintenus par une ceinture. On le coiffe d'une toque empanachée. Quand il est ainsi accoutré, des soldats sautent sur lui et n'ont pas de peine à le maîtriser : « S'il est nu, avait dit Colomb, il vous glissera dans les mains, s'enfuira et vous ne le ressaisirez jamais. »

En revenant à Isabela, l'Amiral n'avait pas seulement trouvé des ennemis à combattre; d'inquiétantes nouvelles d'Espagne l'y attendaient. Ses amis l'engageaient à se défendre de vive voix contre les accusations graves que les voyageurs rentrés à bord des douze nefs retournées en Castille portaient contre son administration et celle de ses frères. Colomb avait fondé *Isabela*; il avait bâti trois forteresses importantes qui assuraient la possession des terres découvertes dans les Antilles ; on le calomniait devant les Rois. L'heure était venue de leur rendre compte de sa mission et de confondre ses ennemis.

Le 10 mars 1496, l'Amiral arbore son pavillon sur la *Santa Cruz*,

embarque 200 Chrétiens et 30 Indiens, lève l'ancre et met le cap dans la direction de l'Espagne. La *Niña* accompagnait la nef amirale. La traversée, d'abord coupée de nombreuses escales dans les îles, fut extrêmement longue. Colomb errait sur la grande mer sans savoir où il était. Les vivres devinrent rares; on parla de manger les Indiens ou, tout au moins, de les noyer afin de diminuer le nombre des bouches à nourrir. Les équipages se désespéraient, quand ils rencontrèrent des signes manifestes du voisinage de la terre. Les uns croyaient courir vers les Flandres; d'autres, marcher dans la direction des Iles Britanniques; les vieux matelots reconnaissaient les côtes de Galice. Enfin, le 11 juin, les marins jetèrent l'ancre dans un petit port de Castille. Trois mois s'étaient écoulés depuis le départ d'*Isabela,* et il y avait deux ans et neuf mois que l'Amiral avait quitté glorieux et fier la Péninsule ibérique. Quel changement depuis dans sa destinée !

A peine débarqué, Colomb prit la route de Burgos où les Rois célébraient avec une pompe sans égale le mariage de leur fils le Prince Don Juan avec Mme Marguerite d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien :

« Venez, lui écrivirent-ils ; venez quand vous le pourrez sans inconvénient pour votre santé, alors que vous avez supporté tant de fatigues et enduré tant de contrariétés. »

Le voyage s'accomplit tristement. Qu'était devenu l'enthousiasme de jadis ? Les figures hâves de Colomb et de ses compagnons épuisés par une navigation de trois mois et soumis à de terribles privations, les mauvais bruits propagés depuis le retour des rapatriés rendaient sceptiques les plus confiants. Bernáldez raconte une visite de l'Amiral et ajoute : « On croyait généralement qu'il y avait fort peu d'or ou peut-être pas du tout dans les îles. »

Les plaintes des ennemis de Colomb étaient bien parvenues jusqu'aux Rois, mais les monarques s'étaient rendu compte des difficultés inhérentes à une telle expédition, et, loin de recevoir leur Amiral avec froideur, ils l'accueillirent avec bonté et lui prodiguèrent les témoignages de leur reconnaissance. Il rapportait une foule d'objets curieux, témoignages de la richesse des pays découverts, puis de l'or en grain recueilli sur le bord des rivières. Les plus petits, de la grosseur d'un pois jusqu'à celle d'un œuf de colombe, furent un peu dédaignés pour des lingots pesant plus de trente livres.

C'était une réponse victorieuse aux impatients qui avaient en

vain cherché les mines d'or. D'ailleurs, peu importait à Isabelle. Refusant de partager la défiance générale, elle espérait que de nouvelles découvertes suivraient celles qui avaient été faites et ce n'était pas la plus ou moins grande quantité d'or rapportée qui pouvait l'intéresser, alors qu'elle avait surtout en vue la propagation et le triomphe de la foi chrétienne.

La première, elle remonta le courage défaillant de Colomb en écoutant sa défense avec bienveillance. Il n'eut pas de peine à établir que les maux dont se plaignaient les rapatriés étaient la punition de leurs fautes personnelles. La plupart s'étaient embarqués dans l'unique dessein de recueillir de l'or et de revenir au plus vite jouir de cette fortune subite. L'ordonnance royale qui réservait à la couronne les métaux précieux avait ruiné leurs espérances et les avait exaspérés. Les hidalgos, les chevaliers eux-mêmes s'étaient montrés impatients, indisciplinés, paresseux, et, sous prétexte que Colomb était étranger, avaient refusé d'obéir. Sans tenir compte de la douceur des Indiens et de leur accueil amical, ils les avaient pourchassés, maltraités, écrasés de travail, au lieu de leur demander seulement un effort proportionné à leur nature assez faible. De là, des révoltes, des combats incessants et, comme conséquence, la population indigène réduite d'un tiers en moins de quatre ans.

Isabelle écoutait avec compassion les confidences de l'Amiral. Son cœur saignait à la pensée des maux déchaînés par ceux de sa religion, de sa nation, par des Espagnols. A tout prix, il fallait y porter remède, effacer le souvenir des excès passés, rétablir le prestige de la loyauté et de la grandeur d'âme castillane déjà compromis. Aussi bien remercia-t-elle le Ciel du fond du cœur quand Colomb sollicita la permission de repartir au plus vite, de crainte que quelque désastre comparable à celui de la Natividad ne survînt en son absence. En outre, il était indispensable de pourvoir la colonie des approvisionnements et des outils nécessaires à son développement agricole et commercial.

Par malheur, l'état des finances paralysait la bonne volonté de la Reine. Les dépenses de la nouvelle colonie s'élevaient à plus de six millions de maravédis, sans compter les approvisionnements estimés à une somme égale.

Le Trésor qui avait dû fournir aux frais de la guerre d'Italie et des fêtes somptueuses données à l'occasion du mariage de Don Juan était épuisé. Isabelle disposait encore d'une somme importante réservée en vue de l'union probable de sa fille aînée avec le Roi de

Portugal. Elle ordonna de la remettre à Colomb. En même temps, et comme pour compenser le mauvais vouloir de Juan de Fonseca, récemment nommé administrateur de l'Office des Indes, elle comblait l'Amiral des marques de la faveur royale. Par un acte officiel, elle lui confirmait ses privilèges, étendait ses pouvoirs, lui concédait à titre de majorat héréditaire une grande partie des terres d'Hispañola avec le titre de duc ou de comte à son choix. Les louanges et les témoignages de reconnaissance qui figuraient en tête des lettres patentes en doublaient le prix. Le don était pourtant immense, comme le service rendu. D'après Colomb lui-même, le majorat, le dixième des biens recueillis ou à recueillir aux Indes, le huitième des revenus des terres et rentes, les droits de l'Amiral, du vice-roi et du gouverneur ne s'élevaient pas à moins d'un quart du revenu total des Indes tout entières. C'était énorme, et la disgrâce devait être la conséquence fatale de concessions si onéreuses.

L'acte accordait en outre aux descendants de Colomb le droit de signer après lui « *l'Almirante* », quels que fussent leurs autres titres, dignités ou qualités, et ceci, à perpétuité.

Malgré son ardent désir de reprendre la mer au plus tôt, Colomb fut retenu longtemps en Espagne. Les oppositions surgissaient, les difficultés se multipliaient. Il semblait que l'on fût revenu à quatre années en arrière. Comme au moment de la première expédition, les marins refusaient de monter sur les six nefs en partance. La défiance avait succédé à l'enthousiasme. En désespoir de cause on dut embarquer des prisonniers dont les peines furent commuées en transportation à temps. Ils allaient semer aux Antilles les germes d'une corruption effroyable. Colomb suggéra pourtant cette mesure dont il devait être la première victime, faute de trouver des hommes de bonne volonté.

Le 30 mars 1498, l'Amiral sortit du port de San Lucar, se dirigea plus au Sud-Ouest qu'il ne l'avait fait jusque-là, franchit la ligne équinoxiale et, le 1er août, vit pour la troisième fois la terre, probablement le continent. Il le prit encore pour une île et l'appela « *l'Isla Santa* ».



CHAPITRE XVII

EXPULSION DES JUIFS
PREMIÈRE GUERRE D'ITALIE

L'EXPULSION DES JUIFS. || L'EXODE. || SES CONSÉQUENCES. || ARRIVÉE DES ROIS EN ARAGON. || TENTATIVE D'ASSASSINAT CONTRE LE ROI. || LETTRE D'ISABELLE A TALAVERA. || LUDOVIC SFORZA INVITE CHARLES VIII A RÉCLAMER SES DROITS SUR LE ROYAUME DE NAPLES. || POLITIQUE DU ROI DE FRANCE. || TRAITÉS D'ÉTAPLES, DE SENLIS ET DE BARCELONE. || CHARLES VIII RÉCLAME L'AIDE PROMISE EN ÉCHANGE DU ROUSSILLON ET DE LA CERDAGNE. || REFUS DE FERDINAND BASÉ SUR LES TERMES DU TRAITÉ DE BARCELONE. || L'ARMÉE FRANÇAISE FRANCHIT LES ALPES. || ARRIVÉE DE CHARLES VIII A ROME. || INSOLENCE COMMANDÉE DE L'AMBASSADEUR D'ESPAGNE. || ENTRÉE DU ROI DE FRANCE A NAPLES. || LA LIGUE DE VENISE. || L'ARMÉE FRANÇAISE REPASSE LES ALPES. || GONZALVE DE CORDOUE. || DÉFAITE DE SEMINARA. || MONTPENSIER, GOUVERNEUR DE NAPLES, TENTE D'ARRÊTER LE DÉBARQUEMENT DE FERDINAND. || PERTE DE NAPLES. || GONZALVE DÉVASTE LA CALABRE. || PRISE DE VINGT BARONS ANGEVINS. || LE GRAN CAPITÁN. || CAPITULATION D'ATELLA. || MORT DE MONTPENSIER. || AUBIGNY TRAITE AVEC GONZALVE.

PENDANT que Christophe Colomb associait l'Espagne à la découverte d'un monde nouveau, des événements douloureux survenaient à Grenade.

Isabelle, cette fille pieuse, cette épouse incomparable, cette mère tendre, cette reine en qui l'énergie et l'intelligence viriles s'unissaient à la bonté, à la compassion, à la générosité de la femme accomplie, signait l'ordre d'expulser les Juifs de Grenade en dépit de la capitulation qui leur accordait le droit d'y rester.

Une fois de plus, on avait dirigé contre eux des accusations où les passions viles se dissimulaient sous le zèle religieux. Nées de l'envie et de la cupidité, elles ne pouvaient qu'enfanter l'injustice.

Il n'est d'autre excuse à l'erreur d'Isabelle qu'une intolérance commune à cette époque aux princes, aux philosophes et aux théologiens de tous pays.

En Angleterre, par exemple, Reginald Pecock, Évêque de Chichester, qui prétendait ramener les hérétiques par la seule raison, est accusé d'hérésie et dépouillé de son évêché en dépit de sa rétractation (1457). Après la Réforme, John Knox conseille d'exterminer les idolâtres (les catholiques) : « La messe est une idolâtrie, un culte de Baal, et ceux qui persistent à la célébrer doivent mourir. »

Plus tard, un historien contemporain d'Elisabeth, Holshed, raconte qu'un capitaine qui, en 1290, transportait des Juifs fort riches, n'hésita pas à les noyer dans la Tamise : « Et cet acte, ajoute-t-il, était approuvé par beaucoup d'Anglais au temps même où il écrivait sa chronique. »

Plus tard encore, Bossuet n'écrit-il pas : « La sainte sévérité de l'Église de Rome ne tolère pas d'erreur. »

Enfin, Frédéric le Grand, dont on ne saurait suspecter l'indifférence en matière religieuse, édicte contre les Juifs des ordonnances dignes d'un monarque fanatique.

Faut-il s'étonner ensuite si, au XVe siècle, les Espagnols regardaient la persécution des Infidèles comme l'œuvre la plus glorieuse de leurs Rois et le devoir de leurs ministres ? Isabelle avait fait l'unité politique de l'Espagne ; on lui démontra la nécessité de l'assurer par l'unité religieuse, elle céda aux instances de ses conseillers, et une grande iniquité fut commise.

Les Juifs, nombreux dans l'entourage immédiat des Souverains, furent avertis et, s'adressant directement à eux, offrirent un don de 30 000 ducats d'or. Cette somme servirait à payer les dépenses de la guerre qui laissaient vide le Trésor de Castille. La Reine toujours opposée aux mesures de rigueur, le Roi tenté par l'appât de l'argent s'entretenaient dans une salle de l'Alhambra avec les Juifs chargés de la transaction, quand Torquemada entra brusquement, brandit un crucifix qu'il tenait à la main, le posa devant les Rois et s'écria :

« Judas Iscariote vendit son maître pour trente pièces d'argent ; Vos Altesses vont le livrer de nouveau pour trente mille ducats. Le voici, faites l'échange. »

Puis il sortit, impétueux, comme il était entré.

Si les Rois eussent écouté les conseils de la sagesse et de la raison, ils eussent ordonné de saisir Torquemada, de punir son insolence présomptueuse, et ils eussent épargné le peuple juif qui représentait la partie de la population la plus industrieuse et la plus intelligente du royaume. Mais Isabelle, si ferme et si maîtresse de soi quand il

s'agissait du gouvernement de ses États, subissait, en matière de foi, l'influence des moines fanatiques qui avaient su capter sa confiance. La sortie virulente de Torquemada la troubla jusqu'au fond de l'âme. Était-il possible qu'elle manquât à un devoir sacré en écoutant les offres des ennemis de la Croix ! Chez Ferdinand, la cupidité, mieux renseignée, appuya une impression analogue à celle qu'avait éprouvée Isabelle aux prises avec des scrupules de conscience. La somme offerte par les Juifs n'égalait certes pas celle que promettait la confiscation des biens saisis. Avec les richesses du peuple d'Israël, il deviendrait le dictateur du Sud de l'Europe, l'arbitre des nations riveraines de la Méditerranée. L'argent lui avait toujours fait défaut ; sa diplomatie avait souffert de cette pénurie. Désormais, il aurait les moyens de soutenir ses prétentions, quelles qu'elles fussent. Machiavel peint ainsi le caractère de ce prince qu'il admire tout en le jugeant :

« Il est un prince de notre temps qui prêche sans cesse la paix et la bonne foi, bien qu'il soit de l'une et de l'autre le plus mortel ennemi. »

Le 30 mars 1492, les Rois signèrent le fatal décret d'expulsion, dans ce palais même de l'Albambra où ils venaient de planter, auprès de la Croix, l'étendard de Castille.

L'acte est précédé d'un exposé des motifs où la rhétorique de l'époque dissimule mal la pauvreté des arguments. L'auteur allègue le danger de laisser les Chrétiens convertis se mêler aux Juifs qui essayeront de les ramener à la religion de leurs pères. « Quand une collectivité est convaincue d'un crime détestable, il est juste qu'elle soit privée de ses privilèges et, comme conséquence, que les petits souffrent comme les grands et l'innocent comme le coupable. Et s'il en est ainsi au temporel, combien la répression est plus nécessaire encore quand il s'agit du bonheur des âmes ! » Après cet exposé facile à contredire, — personne ne l'osa, — les articles du décret se succèdent rigoureux, impitoyables.

Tout Juif non baptisé, quels que soient son âge, son sexe, sa condition, quittera le royaume dans les trois mois avec défense d'y rentrer sous peine de mort et de confiscation des biens. Passé la fin de juillet, aucun sujet chrétien ou more ne donnera un abri aux bannis dont les biens sont placés jusque-là sous la sauvegarde royale.

Les Juifs sont autorisés à vendre leurs propriétés et à toucher leur prix en marchandises ou en lettres de change, mais l'exportation de l'or ou de l'argent étant interdite, cette faveur est à peu près illu-

soire. Quel prix retirer de biens que les propriétaires seront contraints d'abandonner trois mois plus tard. Dans ces ventes obligatoires, une maison est échangée contre un âne et de beaux vignobles contre un vêtement neuf.

A la nouvelle de l'édit qui les frappait, les Juifs dispersés sur l'ensemble de la Péninsule éprouvèrent une douleur d'autant plus grande que, depuis une dizaine d'années, ils s'étaient appliqués à éviter tout conflit ou toute relation trop intime avec les Chrétiens et les *conversos* soupçonnés par l'Inquisition. Jamais ils n'avaient mieux rempli leurs devoirs sociaux et mieux respecté leurs engagements. Peut-être la peur du Saint-Office leur avait-elle tenu lieu de sagesse.

Bon nombre de Juifs atteints par la nouvelle persécution avaient obtenu de hautes charges, s'étaient enrichis par le commerce intérieur ou avec l'étranger et s'étaient accoutumés à un bien-être dont la privation leur rendrait d'autant plus dures l'émigration et la pauvreté. Ils se lamentaient à la pensée de quitter la terre où ils étaient nés et de s'en aller vagabonds, misérables, marqués d'un sceau d'infamie, vivre parmi des peuples prévenus contre eux, rien que du fait même de leur exode.

Pourtant, en dépit de leur douleur, les Juifs montrèrent une âme forte, à la hauteur de leur destinée et restèrent fidèles à la foi ancestrale. En vain, les prêtres et les moines les prêchèrent-ils nuit et jour sur les places publiques et dans les synagogues où ils avaient pénétré. La résignation avait fait place à la douleur et n'avait pas engendré la faiblesse. Les conversions furent très rares : Israël préféra l'exil au baptême, et, délaissant les cimetières qu'il parait avec une piété digne d'une autre récompense, il tourna ses regards vers la terre étrangère.

En Aragon, où ne s'exerçait pas l'autorité d'Isabelle, la persécution fut encore plus violente qu'en Castille. Les Juifs n'obtinrent même pas l'autorisation de vendre leurs biens. Sous prétexte que les communautés étaient endettées vis-à-vis de certaines corporations, leurs propriétés furent mises sous séquestre avec défense d'en disposer jusqu'à la liquidation des comptes et le payement des dettes vraies ou fausses. Tombés de l'opulence dans la pauvreté, les opprimés n'en montrèrent pas moins une constance et une fermeté voisines de l'héroïsme.

Le jour venu, les chemins du royaume se couvrirent de longs convois d'hommes, de vieillards, de femmes portant des enfants

dans leurs bras. Les uns s'en allaient, montés sur des chevaux, des mulets ou des ânes ; d'autres marchaient chargés d'un mince paquet de hardes. Les plus prévoyants poussaient des chariots où ils avaient amoncelé leurs biens précieux, mais qu'ils abandonnaient dès que leur poids paraissait trop lourd ou qu'il fallait porter les faibles accablés par la chaleur d'un soleil implacable.

Cet exode lamentable excita partout la pitié et, en Andalousie, les Chrétiens eussent pris fait et cause pour les bannis si Torquemada n'eût menacé des foudres lancées par le Saint-Office ceux qui leur témoigneraient quelque compassion.

Les manifestations de sa rage ne restèrent pas vaines.

Plusieurs grands courants d'émigration se dessinèrent. Quatre-vingt mille Juifs, assure-t-on, prirent la route de Portugal, que leurs rabbins avaient obtenu l'autorisation de traverser, moyennant une *creusade* d'or par tête, pour se rendre en Afrique.

João II ayant fermé les yeux sur leur installation dans ses États, les exilés les plus recommandables y restèrent. Ils ne devaient pas jouir longtemps de cette faveur.

D'autres convois se dirigèrent sur Cadix et Puerto Santa María. Après avoir vainement attendu que la mer se retirât devant eux, selon la promesse de leurs rabbins, ils franchirent en barque le détroit et abordèrent sur la côte marocaine. Évitant la petite ville chrétienne d'Excilla, ils prirent la route de Fez.

Mais leur passage ayant été signalé parmi les tribus nomades, celles-ci accoururent, assaillirent les infortunés, les dépouillèrent, violèrent les femmes, tuèrent les hommes qui tentaient de se défendre et laissèrent les survivants dans une détresse et un dénuement affreux, réduits à paître l'herbe des champs. Quelques-uns revinrent en arrière, atteignirent Excilla et sollicitèrent à grands cris un baptême sauveur.

Les émigrants qui gagnèrent l'Italie n'eurent guère un sort plus heureux. Empilés dans de mauvaises barques où ils souffrirent mille maux, ils apportèrent à Naples une sorte de peste provoquée par la misère et la saleté de leurs vêtements. Le fléau enleva plus de 20 000 victimes dans cette ville, gagna toute la Péninsule en suivant la côte, atteignit Gênes où d'autres convois avaient débarqué et y fit d'épouvantables ravages. On juge dans quels sentiments les Italiens accueillirent les auteurs involontaires d'un pareil désastre.

Les Juifs favorisés de la fortune payèrent leur transport en Turquie, abordèrent dans différents ports, entre autres à Salonique où ils furent assez bien reçus, et y constituèrent une communauté puissante

et si impénétrable qu'elle a conservé jusqu'à nos jours l'usage de la langue castillane. L'arrivée des proscrits à Constantinople plongea Bajazet dans l'étonnement :

« En Espagne, on traite Ferdinand de grand politique, dit-il, alors qu'il appauvrit son royaume pour enrichir les nôtres. »

La France et l'Angleterre ne fermèrent pas non plus leurs frontières aux fugitifs et n'eurent pas à se repentir de leur compassion. Bernáldez Cura de los Palacios estime à trente six mille le nombre des familles expulsées, soit un total de cent soixante mille individus. Ces chiffres ne doivent pas s'éloigner beaucoup de la vérité ; pourtant les Juifs devaient tendre à l'exagérer afin d'exciter la compassion, et les Chrétiens à le grossir afin de magnifier le triomphe de la Croix.

La disparition des communautés juives occasionna des pertes irréparables et eut des conséquences désastreuses. Les régions dépeuplées demeurèrent incultes, les villes furent ruinées par le départ de citoyens laborieux assujettis à un impôt de capitation où les communes, la noblesse et la couronne même trouvaient leurs principales ressources financières.

Llorente résume ainsi les motifs qui dictèrent des lois si terribles à ceux qu'elles frappèrent et si préjudiciables à ceux qui les appliquèrent :

« Cette mesure doit être attribuée au fanatisme de Torquemada, à l'avarice et à la superstition de Ferdinand, aux idées fausses et au zèle inconsidéré qui l'inspirèrent à Isabelle dont l'histoire ne peut nier ni la douceur de caractère ni l'esprit éclairé. »

Au mois de mai suivant, les Rois quittèrent Santa Fé, s'arrêtèrent en Castille où les réclamaient des affaires urgentes, et au commencement d'août arrivèrent en Aragon. Ferdinand brûlait d'y revenir afin de ressaisir, s'il était possible, le Roussillon et la Cerdagne engagés en 1464 au Roi de France contre un prêt de 200 000 écus d'or destinés à payer les frais de la guerre soutenue par Juan II contre les Catalans révoltés. Le moment paraissait favorable. Charles VIII venait de se marier avec la Duchesse Anne de Bretagne et, désireux de faire valoir les droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples où régnait un cousin de Ferdinand, il achèterait sans doute la neutralité de l'Aragon par de larges concessions.

Les Rois entrèrent à Saragosse accompagnés du Prince Don Juan, des Infantes et d'une nombreuse suite de gentilshommes castillans. Ils y furent reçus avec un enthousiasme extraordinaire. Le succès de la dernière guerre, la prise de Grenade, digne couronnement d'une longue suite d'exploits, exaltaient les sentiments d'un peuple fier par caractère et d'habitude assez réservé. Au commencement d'octobre, les Rois passèrent dans le comté de Catalogne, soumis, mais toujours en effervescence, et s'établirent à Barcelone où, depuis plusieurs années, ils n'avaient pas séjourné. Ferdinand y fut victime d'une tentative d'assassinat.

Selon une louable et ancienne tradition, les Rois d'Aragon, comme d'ailleurs ceux de Castille, avaient coutume de rendre publiquement la justice tous les vendredis aux gens trop pauvres pour payer les frais d'une procédure. Le 7 décembre 1492, Ferdinand venait de se conformer à cet usage patriarcal et descendait en causant les marches d'un escalier contigu au salon royal, quand un homme, qui depuis le matin se tenait caché dans un recoin obscur, s'élance sur lui et le frappe violemment à la nuque. Par bonheur, le tranchant de la dague rencontra une épaisse chaîne d'or que le monarque portait au cou, la contourna et n'atteignit pas la moelle épinière. « Sainte Marie, préservez-nous ! Trahison ! trahison ! » s'écria Ferdinand, et il tomba.

On s'était précipité sur l'assassin et on l'eût écharpé, mais le blessé, avec une étonnante présence d'esprit, ordonna de l'épargner. Il importait de savoir s'il avait obéi à sa propre inspiration ou s'il avait des complices.

Dans une longue lettre écrite à Talavera, son confesseur, Isabelle, encore toute émue, raconte l'événement sans faire mystère de son amour conjugal et des angoisses qu'elle a éprouvées. Mais la première phrase montre aussi combien elle a été frappée de la fragilité de la vie humaine et, en particulier, de celle des Rois :

« Très pieux et très révérend Père,

« Puisque nous voyons que les Rois, comme les autres hommes, sont exposés à des accidents mortels, c'est une raison pour eux de se disposer à bien mourir. Et je le dis ainsi, bien que je n'en aie jamais douté et que j'y aie longuement réfléchi, la grandeur et la prospérité m'y faisant d'autant plus penser et me faisant d'autant plus craindre d'arriver au terme de la vie sans une préparation suffisante. Mais la distance est grande de la ferme croyance et de la pensée d'avec l'épreuve. Et comme le Roi, mon seigneur, a vu la mort de près, l'épreuve fut plus vive et plus longue que si j'avais été

moi-même à l'article de la mort. Fût-elle même au moment de sortir du corps, que mon âme n'en subirait pas une pareille. Je ne puis dire ni expliquer ce que je souffris. Aussi bien, avant qu'une autre fois je touche à la mort, — plaise à Dieu que ce ne soit pas de telle manière, — je voudrais être en d'autres dispositions que celles où je me trouvais en ce moment, et, particulièrement, en ce qui concerne mes dettes. »

Il s'agit ici des emprunts contractés pendant les guerres, des ordonnances concernant la frappe des monnaies d'Avila et d'une suite de mesures financières sur lesquelles s'inquiète la conscience scrupuleuse d'Isabelle.

« Informez-vous de tous les cas où il vous semble qu'il y aurait lieu de restituer et de satisfaire les intéressés, de quelque manière que ce soit ; envoyez-moi le mémoire, ce sera le plus grand repos du monde pour moi que de l'avoir. Et l'ayant, et connaissant mes dettes, je travaillerai à les acquitter. »

Puis, faisant allusion à une lettre qu'elle a écrite à Talavera quelques heures après la tentative d'assassinat, elle s'explique sur certaines erreurs contenues dans ce message :

« Et comme alors on ne me dit rien de plus que ce que je vous ai écrit, et comme je n'avais pas vu le Roi, mon seigneur, car j'étais dans le palais même où nous logions et le Roi se trouvait dans celui où le fait s'était passé, je ne savais rien de plus. Avant d'y aller, je vous écrivis parce que Sa Seigneurie ne voulut pas que je vinsse jusqu'à ce qu'elle se fût confessée, et à cause de cela je ne pus vous en dire davantage que je ne le fis ; et aussi parce que cela n'était pas autrement nécessaire, et enfin parce que, maintenant encore, je ne voudrais pas qu'on sût tout ce qui se passa ! Mais à vous qui rendrez grâce à Dieu, je dirai ce qu'il en fut. La blessure fut si grande, dit le docteur Guadaloupe, — car pour moi je ne trouvai pas le courage de la regarder, — si longue et si profonde qu'en profondeur elle pénétrait de quatre doigts et qu'en longueur elle en mesurait douze — le cœur me tremble de le dire... Mais Dieu, dans sa miséricorde, voulut qu'elle se trouvât à l'endroit où elle pouvait être sans péril, car, les nerfs et l'os de la nuque ayant été préservés de toute atteinte, il devint bientôt manifeste qu'il n'y avait pas de danger. Depuis, la fièvre et la crainte d'une hémorragie nous inquiétèrent ; le septième jour, il était si bien que je vous écrivis et vous expédiai un courrier, déjà tranquillisée, bien qu'à ne pas dormir je fusse folle. Et, après le septième jour, il eut un accès de fièvre si violent que nous passâmes par la plus grande angoisse qui nous ait étreint. Et cela dura un jour et une nuit de laquelle

je ne dirai pas ce que dit saint Grégoire dans l'office du samedi, mais ce fut une nuit d'enfer. Croyez bien, Père, croyez que jamais on ne vit une émotion comparable à celle de tout le peuple pendant ces jours terribles. Les employés ne remplissaient plus leur office, nul ne parlait à autrui ; tous accomplissaient des œuvres pies : pèlerinages, processions et aumônes, et paraissaient plus pressés de se confesser qu'en pleine semaine sainte, et cela sans y être invités par personne. Et dans les églises, dans les monastères, de nuit, de jour, sans cesse, dix ou douze clercs ou frères priaient ; on ne peut dire ce qui se passa. Dieu, dans sa bonté, voulut avoir pitié de tous, à ce point qu'au moment où Herrera partit, qui vous portait une autre lettre de moi, Sa Seigneurie était très bien, comme il vous l'aura dit. Depuis Elle l'a été toujours (grâces soient rendues à Dieu) de manière qu'Elle se lève déjà et sort ici et là. Demain, s'il plaît à Dieu, Elle sera en état de monter à cheval, de traverser la ville et de se rendre à la maison où nous allons habiter. Et il a été aussi grand le plaisir que nous avons éprouvé à La voir se lever que grande avait été notre tristesse. En vérité, Elle nous a tous ressuscités. La joie fut si grande que tout le monde pleurait.

« Je ne sais comment nous remercierons Dieu d'une grâce si grande. Beaucoup de vertus n'y suffiraient pas. Et que ferai-je, moi qui n'en ai aucune ? Et ce me fut une peine cruelle de voir le Roi souffrir ce que je méritais, et lui, qui ne méritait pas l'épreuve, payer pour moi. Cette pensée me tuait sans rémission. Plaise à Dieu que dorénavant je le serve comme je le dois. Vos prières et vos conseils m'aideront en ceci, comme ils m'ont été oujours secourables. »

D'abord Isabelle avait cru à une conspiration ourdie par ces Catalans jadis si attachés au Prince de Viane, frère aîné de Ferdinand, et, craignant pour ses enfants, surtout pour le Prince héréditaire, elle avait ordonné sur l'heure de les conduire à bord d'une galère royale à l'ancre dans le port. Mais les protestations et la désolation du peuple ne tardèrent pas à la rassurer. Dès lors, elle ne songea plus qu'à soigner de ses mains un époux tendrement aimé. Un os de la nuque avait été touché et une esquille s'en était détachée. On dut l'extraire et cette opération provoqua l'accès de fièvre dont il est fait mention dans la lettre de la Reine. Pourtant, la jeunesse et la bonne constitution de Ferdinand triomphèrent du mal et, trois semaines plus tard, il traversait la ville à cheval, acclamé par un peuple enthousiaste. Les liens renoués depuis peu entre le Prince et ses sujets catalans en furent resserrés.

La Reine dit encore que le meurtrier, poussé par un accès de démence, n'a pas eu de complice. Son interrogatoire ne laissa pas de doute à ce sujet. Il répondit que, véritable Roi d'Aragon, il avait

obéi à l'inspiration du Saint-Esprit en frappant l'usurpateur de sa couronne et de son trône. Son acte était juste, il ne s'en repentait pas et, en conséquence, refusait de se confesser. Deux moines envoyés par la Reine finirent par l'y décider, au grand mécontentement du peuple qui souhaitait la perdition éternelle de l'âme après le supplice du corps.

Juan de Canamas fut condamné à être écartelé vif. Isabelle, préoccupée dès cette époque d'épargner les tortures aux accusés de droit commun et les longues souffrances aux condamnés à mort dans les affaires civiles, ordonna d'étrangler le coupable avant de mettre son corps en lambeaux. L'ordre s'accorde avec les regrets que la Reine exprimait quand on arrachait à sa ferveur l'approbation de quelque loi cruelle.

A peine rétabli, Ferdinand reprit avec activité les négociations relatives à la restitution du Roussillon et de la Cerdagne. Un regard jeté sur l'état politique de l'Europe à cette époque permettra d'apprécier l'adresse et la ruse déployées en cette circonstance par le Monarque aragonais et montrera de quelle autorité il jouissait dans le concert des princes ses contemporains.

Henri VII d'Angleterre était seul digne de rivaliser avec le Roi d'Espagne. Tous deux semblaient modelés à l'image de ces politiques rêvés par Machiavel.

En France, depuis la mort de Louis XI, régnait son fils Charles VIII, à peine âgé de vingt-deux ans. Le terrible monarque avait fait donner à l'héritier du trône une éducation qui ne convenait ni à un prince ni à un gentilhomme.

« Il ne lui avait pas permis, dit Brantôme, d'apprendre d'autre latin que sa maxime favorite : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.* » Mais Charles VIII était un idéaliste, un enthousiaste. Il se plaisait à lire les exploits des conquérants ; César et Charlemagne étaient ses héros favoris, il se berçait à la pensée d'apparaître devant l'univers en paladin fameux, célébré par les romances.

Son physique répondait mal au rôle qu'il ambitionnait. Il était de complexion chétive. Le visage maigre, le nez mince et fortement busqué, la lèvre inférieure très proéminente au milieu d'une barbe pauvre, le regard fixe témoignaient d'une dégénérescence corroborée par le rachitisme du corps. Le buste du musée Bargelo paraît avoir été très ressemblant. Le portrait du Louvre est plus flatteur.

Dans cette enveloppe déplaisante s'était développée une organisation nerveuse, mal équilibrée. Avec une intelligence incomplète et



PORTRAIT DE CHARLES VIII, ROI DE FRANCE.



STATUE DE GONZALVE DE CORDOUE.

(Église Saint-Gérôme de Grenade.)

un esprit hésitant, Charles était capable de concevoir de grands desseins, inhabile à les exécuter. Entraîné par une imagination vive, emporté comme les timides, entêté comme les faibles, allant où le poussaient ses instincts, il avait d'heureux élans de générosité, mais subissait l'ascendant de courtisans qui flattaient sa fantaisie. Les jugements concordants de deux ambassadeurs florentins et vénitiens montrent en quelle mince estime le tenaient ses contemporains :

« Je pense le voir, bien que, par lui-même, il ne soit nullement capable de traiter des affaires sérieuses. Il s'y entend si peu et y prend si médiocre intérêt que j'ai honte de le dire. »

Et l'ambassadeur vénitien :

« Je tiens pour certain que, soit d'esprit, soit de corps, il vaut peu. »

Qu'allait devenir un tel prince dans le filet aux mailles serrées tendu par Henri d'Angleterre et Ferdinand d'Aragon?

En Italie, la division en une multitude de petits États favorisait d'étranges combinaisons ; mais il n'y avait à compter qu'avec les républiques de Venise et de Florence, le Duc de Milan, le Pape et le Roi de Naples.

Venise, par sa puissance maritime, dominait le Nord de la Péninsule. Le gouvernement de Milan était aux mains de Ludovic Sforza qui le détenait au nom de son fils mineur. Florence, où rivalisaient les factions, vivait sous les Médicis épris d'art et, en apparence, excellents administrateurs. Quant à la chaire pontificale, elle était occupée par Alexandre VI, un pontife licencieux, adroit, énergique, uniquement soucieux des intérêts de sa maison, prêt aux pires concessions, livré au plus haut enchérisseur. Vainement, les Rois d'Espagne avaient fait obstacle à son élection, bien qu'il fût Valencien et appartînt à la grande famille des Borgia. Il avait déjoué leurs efforts avec une habileté consommée.

Le sceptre de Naples était aux mains de Ferdinand Ier, fils illégitime d'Alfonso V, qui le détenait au mépris des droits pour ainsi dire périmés de son cousin Ferdinand d'Aragon. C'était un prince sombre, astucieux, féroce, bon capitaine et en conflit permanent avec sa noblesse, réduite pourtant à une obéissance craintive. Les mécontents s'agitaient dans l'ombre et travaillaient au rétablissement de la maison d'Anjou.

Chacun des princes italiens avait sa politique et cherchait à s'agrandir aux dépens de ses voisins. Plus ou moins, tous étaient des hommes de guerre. Venise seule s'efforçait d'accroître sa puissance maritime et commerciale, plutôt qu'elle ne cherchait à étendre ses territoires.

Le peuple jouissait d'une grande prospérité : « L'ensemble du pays était comme un jardin cultivé jusqu'au sommet des montagnes, habité par une population féconde, industrieuse, riche. Les cités nobles et jolies étaient embellies par des princes magnifiques. »

La paix régnait entre les États, mais elle n'était qu'apparente.

Ludovic Sforza déchaîna le conflit en formant une confédération des princes du Nord contre le Roi de Naples accusé d'accaparer les fonctions souveraines dues au Duc de Milan, son petit-fils. Non content d'avoir fondé cette ligue, il envoya des émissaires secrets à Charles VIII pour l'inviter à faire valoir les droits de la maison d'Anjou sur la couronne de Naples.

L'esprit chevaleresque et chimérique de Charles ne soupçonna pas le piège tendu à sa vanité et forma aussitôt mille projets ambitieux. A lui Naples, un bien de sa maison ! C'était le premier jalon d'une croisade ! C'était la délivrance du Saint-Sépulcre ! Puis, comme couronnement à cette conquête, ne pourrait-il pas acquérir d'André Paléologue, héritier et neveu de Constantin et le dernier des Césars, le titre d'Imperator ! Quel rêve de gloire ! quelle vision d'immortalité !

Les droits de la maison d'Anjou étaient soutenables. Ils avaient pour origine la conquête du royaume de Naples par Charles Ier d'Anjou, frère de saint Louis, et s'appuyaient aussi sur les réclamations de la seconde maison française d'Anjou dont les représentants prétendaient avoir reçu l'héritage napolitain par adoption et testament. Le dernier d'entre eux, Charles du Maine, mort en 1481, avait testé en faveur de Louis XI. Il appartenait au fils de ce monarque de réclamer cet héritage.

Le Roi de France ne considéra pas que la maison d'Aragon régnait sur Naples sans protestation depuis un demi-siècle et que trois princes de cette famille, solennellement reconnus par le peuple et les États d'Europe, avaient reçu l'investiture papale. Il ne songea pas davantage que si les droits de la maison régnante de Naples pouvaient être discutés, c'était bien plutôt par le Roi d'Espagne que par lui. Des jurisconsultes furent chargés d'établir la légitimité de ses revendications. Après enquête, ils rédigèrent un mémoire où ils confondaient les deux maisons d'Anjou en une seule, afin de mieux unir leurs droits. La version officielle datée de 1494 porte :

« Pour ce que nous avons été deuement avertis que ledit royaume nous appartient tant par droit de succession que par testament de la maison d'Anjou. »

A cet acte, les Aragonais eurent réponse aisée.

Si le Roi de France réclamait Naples au nom de sa parenté avec Charles Ier d'Anjou, il devait savoir aussi que ce royaume, *fief du Saint-Siège*, avait été donné à ce prince et à sa descendance, seulement jusqu'à la quatrième génération. Charles de France n'était donc plus dans les limites du droit successoral. Et si l'on prétendait que Louis Ier, chef de la seconde maison d'Anjou, avait été adopté par Jeanne Ire, Reine de Naples en 1380, ou que Jeanne II, une autre Reine de Naples, avait testé en faveur de René Ier d'Anjou, on devait se souvenir encore que les constitutions du royaume s'opposaient à des actes de ce genre.

Peu importait à Charles VIII que ces raisonnements fussent justes ou faux. Son ambition, ses désirs de gloire habilement éveillés n'admettaient pas d'obstacle. Pourtant, ses relations avec ses voisins étaient assez tendues ; il convenait de les rendre amicales avant d'entreprendre une guerre lointaine. Aucun sacrifice ne lui coûta pour s'assurer une paix nécessaire à l'accomplissement de son projet. L'ensemble des transactions offertes spontanément témoigne de la pauvreté de ses conceptions politiques.

Par le traité d'Étaples (1492), il achète, au prix de 750 000 écus d'or, une réconciliation avec Henri VII d'Angleterre ; par le traité de Senlis, il restitue à l'Empereur Maximilien l'Artois, le Charolais et la Franche-Comté, réserve faite de ses droits royaux sur les deux premières de ces provinces.

Charles se défiait surtout de Ferdinand d'Aragon, allié par le sang au Roi de Naples, un rival dangereux dont la puissance s'était singulièrement accrue depuis l'union désormais indestructible de la Castille et de l'Aragon, et surtout depuis la chute de Grenade. Contre l'avis de son conseil, il lui rend le Roussillon et la Cerdagne et lui fait don gracieux des 200 000 écus d'or prêtés jadis à son père Juan II en échange de ces provinces. Le traité fut signé à Barcelone (19 janvier 1493), à la grande joie des Rois et des Perpignanais, encore écrasés par le despotisme inauguré sous Louis XI. L'acte publié, ceux-ci célébrèrent par des processions solennelles la bonté divine qui, sans coup férir, *les avait tirés de captivité.*

Désormais, Charles croyait s'être assuré la neutralité, sinon l'appui

de ses voisins. En réalité, il avait rétrocédé deux magnifiques provinces et reçu en compensation une promesse illusoire.

Certes, Ferdinand s'était engagé à donner son appui à la France contre ses ennemis en échange du Roussillon et de la Cerdagne, et il avait promis de n'entrer dans aucun compromis préjudiciable à ce pays, mais *les droits du vicaire de Jésus-Christ exceptés.* Charles, dans sa loyauté, n'avait pas soupçonné que ce faux-fuyant permettrait à l'Aragonais d'éluder les conventions du traité. Les Rois s'étaient bien engagés aussi à n'accepter aucune alliance matrimoniale entre leurs enfants et ceux du Roi d'Angleterre et de l'Empereur sans l'adhésion de la France. Au même moment, ils négociaient le mariage de leur fille Catherine avec le Prince de Galles et le double mariage de leur fils le Prince Don Juan et de leur fille l'Infante Juana avec Marguerite d'Autriche et Philippe le Beau, fils et fille de Maximilien. Tel était le fond qu'il convenait de faire sur la bonne foi de Ferdinand.

Pendant que Charles s'endormait dans la confiance qu'il s'était attaché des obligés, c'était à qui lui opposerait des forces occultes capables de faire échouer son entreprise. Ferdinand ne perdait pas un instant, car il appréhendait la chute d'un prince de sa famille et, plus encore, le voisinage en Sicile d'un ennemi dangereux. Garcilaso de la Vega, fameux au conseil comme à la guerre, diplomate habile, orateur éloquent, fut dépêché au Souverain Pontife. Le Roi Ferdinand, dirait-il, était dévoué au Saint-Siège et prêt à soutenir les droits du successeur de saint Pierre en tant que prince temporel et père spirituel. L'Ambassadeur, tout en paraissant parler de sa propre autorité, accomplissait *à la lettre* les instructions très minutieuses d'un maître gêné par le traité récent signé à Barcelone, dont il profitait seul et où sa neutralité avait été si chèrement achetée.

L'œuvre de trahison s'accomplissait sans bruit.

En France, les préparatifs de guerre s'exécutaient avec une lenteur de mauvais augure : « Rien d'essentiel à la conduite d'une expédition n'était prêt », écrit Comines. L'argent manquait. Devant cette inertie, les nobles napolitains exilés par Ferdinand de Naples, et qui avaient cherché un vengeur dans le Roi de France, se tournèrent vers Ferdinand d'Aragon et lui offrirent leur épée s'il consentait à réclamer ses droits légitimes contre un cousin appartenant à une branche bâtarde. Le Roi d'Espagne fut séduit, mais il ne céda pas à la tentation. L'entreprise était trop lourde.

Dans son embarras financier, Charles, qui ne soupçonnait même pas la duplicité des réfugiés napolitains, envoyait peu après à la Cour

d'Espagne un Ambassadeur secret chargé de réclamer l'aide en hommes et en argent promise par le traité de Barcelone et d'obtenir l'ouverture des ports de Sicile à ses navires.

Zurita écrit à ce sujet :

« Cette gracieuse demande était accompagnée d'un projet d'expédition contre les Turcs. Le Roi de France parlait incidemment, et comme d'un fait sans importance, de prendre Naples *en passant.* »

Ferdinand d'Aragon devait donner une réponse. Il préféra la faire remettre directement par Alonso de Silva, de l'ordre de Calatrava, un homme de grande maison, habile et prudent. L'Ambassadeur partit aussitôt, rejoignit le Roi Charles à Vienne et demanda une audience privée. Elle ne lui fut point accordée et il dut parler au Monarque devant une suite nombreuse.

Au nom de son maître, Silva félicita Charles VIII de son zèle et lui promit une aide efficace dans la guerre contre le Croissant, tout en observant que le droit de conquête sur les Mores d'Afrique avait été réservé à la Castille par bref pontifical. En ce qui concernait Naples, le Roi d'Espagne devait s'abstenir, ce royaume étant un fief du Saint-Siège et les parties contractantes du traité de Barcelone s'étant engagées à ne rien entreprendre contre le vicaire du Christ.

On ne s'attendait pas à cette réponse. Le président du Parlement de Paris avait préparé et appris par cœur un long discours en latin. Il ne voulut pas perdre le fruit de son travail et le prononça, bien qu'il fût composé en vue d'une situation toute différente, et proclama avec emphase les droits de Charles sur le royaume de Naples. La prise de possession de sa capitale serait le prélude de la recouvrance du tombeau du Christ.

Enfin, l'orateur se tut. Aussitôt le Roi se leva et, brusquement, sans dire un mot à l'Ambassadeur d'Espagne, il rentra dans ses appartements. Il était joué et l'avait compris. Ironique récompense de la restitution gratuite du Roussillon et de la Cerdagne.

A la suite d'un entretien particulier où Charles se convainquit de la duplicité de Ferdinand, il congédia durement l'Ambassadeur et fit mettre des gardes à sa porte, moins pour l'honorer que pour l'empêcher de communiquer avec les grands.

La défection de l'Aragonais n'arrêta pas l'élan irréfléchi de Charles. Les préparatifs étaient terminés et les caisses du royaume vidées jusqu'au dernier écu. L'armée sortit de Grenoble (août 1494) et passa

les Alpes sans encombre. Elle comptait 3 600 hommes d'armes, 20 000 fantassins et 8 000 Suisses, sans compter les suivants. C'était peut-être l'armée la plus nombreuse qui se fût précipitée sur le Nord de l'Italie depuis l'invasion des Barbares. Son approche jeta la consternation dans le pays. Les princes ne manifestaient pas l'intention de la combattre, le peuple était découragé à la vue de troupes bien organisées et si différentes des compagnies de soudards aux gages des Médicis ou des Sforza. On ne songeait même pas à créer des obstacles devant l'invasion.

Charles s'avançait en conquérant, entrait sans coup férir dans les places de guerre et y laissait de petites garnisons. D'ailleurs, il ne se hâtait pas. Le 31 décembre, il parut devant Rome. Le Pape et les Cardinaux s'étaient réfugiés dans le château Saint-Ange. Pour la première fois, une opposition ouverte se manifestait. Le lendemain, le Roi de France, à la tête de sa brillante chevalerie, fit son entrée solennelle dans la ville des Césars. Il n'avait ni rompu une lance, ni planté une tente depuis le passage des Alpes.

Pourtant, Garcilaso de la Vega continuait son œuvre souterraine et, avec l'aide d'Alonso de Silva, débarqué à Gênes après le départ de l'armée française, il représentait aux chefs d'État italiens combien leur désunion nuisait à l'intérêt général ; il les excitait ; il leur faisait honte de leur faiblesse, il allumait dans leurs cœurs la haine contre l'étranger. Entré en correspondance avec Ludovic, il lui reprocha sa trahison, lui en montra la portée et, afin de le séduire, fit miroiter à ses yeux une alliance entre son fils, le Duc de Milan, et une Infante d'Espagne. Avec une habileté sans pareille, les deux diplomates jetèrent ainsi les bases d'une ligue contre la France entre le Pape, Venise, le Duc de Milan, Maximilien, Ferdinand et Isabelle.

De son côté, Alexandre VI ne restait pas inactif, s'appliquait à flatter le Roi d'Espagne qu'il savait l'âme de la coalition et, pour obtenir de lui une aide effective, il augmentait la part de la couronne sur les revenus ecclésiastiques de deux neuvièmes sur les dîmes et d'un dixième sur les rentes. Enfin il conférait à Ferdinand et à Isabelle conjointement le titre de *Rois Catholiques* sous lequel ils sont connus dans l'histoire (1494). Ce titre leur était octroyé en récompense de leur zèle à défendre la foi et le Saint-Siège, de la réforme conventuelle, de la soumission des Mores de Grenade et de l'extermination de l'hérésie judaïque.

Ferdinand d'Aragon brûlait d'intervenir dans les affaires d'Italie sous prétexte de défendre le vicaire de Jésus-Christ. Pour lui, c'était

le seul moyen d'éluder les conventions de Barcelone. Il arma aussitôt les marins de Biscaye et de Galice, les plaça sous le commandement de Galceran de Requesens et lui ordonna de se rendre au port d'Alicante où il embarquerait l'armée de terre sous les ordres de Gonzalve de Cordoue. En même temps, il invitait le vice-roi de Sicile à pourvoir la flotte dès son arrivée et à l'appuyer militairement.

La ligue de Venise était conclue ; il ne restait plus qu'à chercher une mauvaise querelle au Roi de France. Deux ambassadeurs, Juan d'Albion et Antonio de Fonseca, furent dépêchés en Italie à cette intention. Ils arrivèrent à Rome (28 septembre 1494) le jour même où Charles partait pour Naples, et n'eurent pas de peine à le rejoindre. Admis à une audience presque publique, ils exposèrent avec hauteur les griefs de leur maître, se plaignirent de l'insulte que l'Ambassadeur d'Espagne avait subie à Vienne, déplorèrent l'atteinte portée aux droits du Saint-Siège et conclurent en proposant de s'en remettre à l'arbitrage du Souverain Pontife. Alexandre VI, dont l'iniquité était bien connue, serait ainsi juge et partie. Charles n'était pas encore assez sentimental pour faire ainsi crédit à ses ennemis.

« Dans le cas, ajouta l'Ambassadeur, où le Roi de France persisterait à revendiquer Naples, le Roi d'Espagne ne s'astreindrait pas aux conventions du traité de Barcelone. »

Bien entendu, il n'était pas question de rendre le Roussillon et la Cerdagne, prix d'une alliance si vite dénoncée.

Exaspéré par tant de mauvaise foi, Charles s'emporta. Il accusa hautement Ferdinand de duplicité et de fourberie. D'ailleurs, on jugerait des droits de la Papauté sur Naples quand l'armée française serait dans les murs de cette ville. Les chevaliers groupés autour de lui partageaient son indignation et ajoutèrent des insultes à celles de leur maître : « Si le Roi Ferdinand prétendait engager sa chevalerie contre celle du Roi Charles, il trouverait d'autres adversaires que les jouteurs de parade battus à Grenade. »

La dispute s'envenimait au gré de Fonseca :

« Le sort en est jeté, s'écria-t-il, il est aux mains de Dieu. Les armes en décideront ! »

Et déployant le traité de Barcelone qu'il portait sur lui, il le mit en pièces. Puis, avisant deux chevaliers espagnols dans l'entourage du Roi, il leur ordonna impérieusement de se retirer et de rentrer en Espagne, sous peine de haute trahison. A ces paroles audacieuses, la

fureur des chevaliers français ne connut plus de borne ; ils entourèrent Fonseca et lui auraient fait violence, si Charles, retrouvant son sang-froid, n'avait commandé de le renvoyer à Rome sous sauf-conduit royal.

La scène, préparée d'avance, avait été merveilleusement jouée. Désormais Ferdinand d'Aragon était libre d'agir selon ses intérêts et ceux de sa famille.

Adonné au plaisir, Charles avait perdu un temps précieux à traverser cette Italie séduisante qu'il parcourait en triomphateur. Il changea d'allure après le défi espagnol, mais il y avait pourtant cinq mois qu'il avait franchi les Alpes quand il arriva devant Naples.

Désespérant de pouvoir lutter avec l'armée d'invasion, le Roi Ferdinand s'était retiré en Sicile, sur les territoires de son cousin Ferdinand le Catholique. Aucun obstacle ne paraissait se dresser entre le désir de Charles VIII et sa réalisation.

« Le 22 février 1495, il fit son entrée solennelle dans la ville, « vestu en « habit impérial, d'un grand manteau d'escarlate avec son grand col renversé, « fourré de fine ermine mouchetée, tenant la boule d'or orbiculaire dans sa « main droite, et en la sénestre un grand sceptre impérial, et sur la teste une « riche couronne d'or à l'impérialle garnie de force pierreries, contrefaisant « ainsi bravement l'Empereur de Constantinople selon que le Pape l'avait « créé et que tout le peuple d'une voix le criait, *Empereur très auguste*... Le « Roi se rendit à la cathédrale ; le chef de saint Janvier était placé sur le « maître-autel. Le lendemain, il donna un banquet où assistaient les grands « du royaume qui, le repas fini, lui prêtèrent serment de fidélité. »

Charles s'abandonnait à la joie de sa conquête, les fêtes succédaient aux fêtes, quand un coup de tonnerre vint le frapper dans sa quiétude. Il apprit l'existence de la ligue qui, à l'instigation de Ferdinand d'Espagne, venait d'être signée à Venise (25 mars 1495) entre l'Espagne, l'Autriche, Rome, Milan et la République. Elle avait pour but de préserver les droits des confédérés, de couper l'armée française de ses communications avec le Nord de l'Italie et de lui barrer la retraite quand elle chercherait à regagner la France. Ses forces étaient considérables : 30 000 cavaliers et 20 000 fantassins. En outre, Ferdinand d'Aragon mettait ses armements de Sicile à la disposition de son cousin ; la flotte vénitienne, composée de quarante galères, attaquerait les positions françaises sur la côte napolitaine, le Duc de Milan reprendrait Asti et fermerait le passage des Alpes, tandis que l'Empereur et le Roi d'Espagne envahiraient la France.

Les dépenses de la guerre seraient aux frais communs des alliés. Telle était l'œuvre de Ferdinand d'Espagne. A peine conçu, son projet était réalisé.

Le secret avait été si bien gardé que Comines, demeuré à Venise, apprit la conclusion du traité de la bouche même du Doge, heureux d'annoncer au peuple une si bonne nouvelle. Surpris, il crut avoir mal entendu et, en rentrant chez lui, accompagné d'un secrétaire du Sénat, il l'interrogea : « Que signifiaient ces paroles du Doge qui avaient excité tant d'enthousiasme? Sans doute son esprit était ailleurs et il ne les avait pas comprises. »

Cette nouvelle inquiétante arracha le Roi Charles à sa folle dissipation. Certes, il ne redoutait pas les guerriers italiens qui ne lui avaient même pas disputé le passage du Sud au Nord de la Péninsule, mais il craignait l'invasion de ses États, laissés sans armée et sans argent, par les troupes espagnoles et autrichiennes.

Devait-il ramener toutes ses forces vers le Nord ou valait-il mieux en laisser une partie à la garde de sa conquête? Le rôle de celle-ci serait malaisé, car on n'avait rien préparé, rien organisé pour se maintenir dans un pays dont la prise de possession avait paru si facile. Loin de là, les chevaliers, les courtisans eux-mêmes, bien accueillis par le peuple napolitain, n'avaient pas tardé à se l'aliéner par leur insolence, leur rapacité et le désordre de leur conduite. La plupart des nobles, inquiets du sort de leurs domaines de France, lassés par l'abus des plaisirs, fatigués de leurs licences, aspiraient au retour.

On décida de partir sans délai, sauf à laisser une partie de l'armée dans le pays conquis.

Pourtant, avant de s'éloigner, Charles fit main basse sur les trésors artistiques dont Naples était orné : statues antiques, bas-reliefs de marbre et d'albâtre, portes de bronze, vases précieux, et embarqua ces richesses sur ses navires avec ordre de les porter à Marseille. Saisis par les flottes ennemies, ils ne parvinrent pas à destination.

Le 20 mai 1495, Charles quittait Naples. Il emmenait à peu près la moitié de son armée — 9000 combattants environ — et laissait à l'autre moitié le soin d'occuper les places fortes et le pays conquis. Il avait donné le gouvernement de Naples, en qualité de vice-roi, au brave mais paresseux Gilbert de Montpensier qui, d'après Comines, se levait rarement avant midi. Les forces de Calabre furent placées sous les ordres d'Aubigny, un Écossais de la maison des Stuart, nommé grand connétable. Ce chevalier *sans reproche,* suivant l'expression de Brantôme, était un homme avisé, un vrai capitaine. Des détache-

ments commandés par quelques officiers de rang secondaire restèrent dans différentes villes fortifiées le long des côtes. Leur isolement les condamnait à une perte certaine.

Malgré sa promptitude à regagner le Nord, Charles se heurta bientôt aux armées de la Ligue à peine formées, mais déjà dangereuses. A Fornoue, il dut s'ouvrir de force un passage à travers les alliés commandés par Gonzalve. En tête de sa chevalerie, il engagea la bataille avec ardeur, la soutint avec vaillance et son attitude inspira aux Italiens un respect suffisant pour les détourner d'une poursuite. Le 15 juillet, Charles traversait Asti, gagnait Turin et, tantôt négociant avec le Duc de Milan et Florence à qui sagement il restituait Pise, tantôt traitant avec Venise qui souhaitait avec ardeur son éloignement, tantôt se dégageant grâce à de petites escarmouches, il atteignit enfin les Alpes. Le 27 octobre, il rentrait à Grenoble.

L'insuccès de cette campagne, d'abord triomphale et terminée par une retraite, était dû aux manœuvres de Ferdinand d'Aragon, l'instigateur de la coalition contre la France et de la ligue de Venise. Les ambitions du Roi de France avaient valu au Monarque espagnol la recouvrance de deux provinces; la maison d'Aragon allait retirer d'autres profits d'une guerre où son chef n'avait employé que des armes diplomatiques, mais avec quelle habileté, on a pu l'apprécier !

L'instant était venu d'intervenir d'une façon plus manifeste.

A la fin de cette première campagne d'Italie entre en scène un chevalier renommé déjà pour ses exploits sous Grenade, admiré pour ses talents et sa vaillance comme pour sa générosité magnifique, le beau Gonzalve de Cordoue. Il personnifiait l'héroïsme de la Castille comme Isabelle en représentait la sagesse, l'intelligence et les vertus.

Gonzalvo Fernández de Córdoba était né à Montilla (1453). Lui et son frère aîné, Alonso de Aguilar y Gonzalvo, étaient fort jeunes à la mort de leur père. Adolescents, ils s'attachèrent au malheureux Roi d'Avila, puis à sa sœur l'Infante Isabelle. A leur petite Cour, Gonzalve attirait l'attention par sa beauté, sa courtoisie, son ardeur aux exercices de la chevalerie et une prodigalité qui lui valut le surnom de *prince des Chevaliers*. Il servit brillamment en Portugal sous les ordres d'un maître en l'art de la guerre, Alonso de Cárdenas, de l'ordre de Saint-Jacques, se distingua au combat d'Albuera, mais ce fut surtout au siège de Grenade, près de son frère, qu'il montra des qualités et une science stratégique rares chez un homme de son âge. Lettré, instruit, il connaissait parfaitement l'arabe; aussi bien les Rois s'en fièrent-ils à lui pour rédiger l'acte de capitulation de Grenade et négocier

le départ de Boabdil. Il s'acquitta de cette mission en bon diplomate, mais aussi avec grandeur et noblesse. Toujours au premier rang quand il s'agissait de monter à l'assaut d'une place de guerre, Gonzalve se montrait empressé auprès des dames, et l'on citait de lui des traits de galanterie charmants.

Il était au château d'Illora la nuit même où l'incendie détruisit, avec la tente royale plantée sous Grenade, la garde-robe et les meubles précieux de la Souveraine. A l'aube, il entre au camp à la tête d'un long convoi de coffres contenant le linge, les vêtements, les joyaux et les tapisseries de sa femme Doña María, et supplie la Reine de les accepter. Isabelle, touchée, y consentit :

« Le feu, dit-elle, a fait beaucoup plus de ravages dans la maison de Doña María que dans la mienne. »

Tel était l'homme que Ferdinand avait envoyé en Italie avec la mission d'en chasser l'armée française. En le nommant, malgré la jalousie secrète qu'il lui portait, il se rendit aux conseils insistants d'Isabelle. Les Ponce de León, les Marquis de Cadix, les Aguilar, ces héros de la guerre de Grenade, n'étaient plus ; c'était à leurs élèves de soutenir la belle réputation des armées espagnoles et, parmi ceux-ci, Gonzalve était le premier.

Le 24 mai 1495, Gonzalve débarquait à Messine. Le Roi de France était sorti de Naples quatre jours auparavant et, tout aussitôt, le Roi Ferdinand était rentré en Calabre et s'était emparé de Reggio. Gonzalve l'y rejoignit, non sans laisser, suivant les habiles instructions de son maître, de petites garnisons espagnoles dans les places de valeur. Plus tard, on se payerait sur elles et aux dépens du cousin des frais de la guerre qu'on allait entreprendre. Ferdinand d'Espagne ne péchait ni par imprévoyance ni par impéritie.

Les Espagnols et les Napolitains avaient fait leur jonction. Aubigny, commandant des troupes françaises de Calabre, comprit le danger. En toute hâte, il réunit les garnisons laissées dans les petites villes de la Basilicate et composées de l'infanterie suisse sous les ordres du vaillant Précy. Il convoqua les barons angevins et leurs levées ; puis, à la tête de forces égales à celles de Ferdinand de Naples et de Gonzalve de Cordoue, il marcha sur Seminara afin de ne pas laisser au pays le temps de se soulever.

Ferdinand ignorait la jonction rapide d'Aubigny et de Précy. Informé de l'approche des Français, il ordonna de se préparer à la

bataille. Gonzalve était d'un avis opposé. Ses troupes, des recrues nouvelles, ignoraient la tactique des Suisses et pouvaient en être déroutées ; les Napolitains et les levées de Calabre lui inspiraient peu de confiance. L'impatience de Ferdinand, l'ardeur des chevaliers espagnols l'emportèrent.

Comme Gonzalve l'avait prévu, la cavalerie castillane, légèrement armée et habituée à des combats individuels contre les Mores, ne tint pas devant la gendarmerie bardée de fer commandée par Précy. La milice calabraise, saisie de panique, s'enfuit, et Ferdinand, que signalaient ses panaches et son armure brillante, courut un grand danger. Engagé sous un cheval mortellement frappé, il eût été massacré sans le dévouement d'un gentilhomme de sa maison, Juan de Altavilla, qui le dégagea, lui donna sa monture et attendit impassible les assaillants. On ne lui fit pas quartier.

Belle fleur d'amour et de fidélité éclose dans ces temps d'héroïques exploits !

Faute de poursuivre l'ennemi en déroute, les Français laissèrent échapper le fruit de leur victoire. Cette inaction fut la conséquence de l'état de santé d'Aubigny qui, malade et ne pouvant monter à cheval, s'était fait porter en litière sur le champ de bataille.

Le soir même, Ferdinand s'embarquait et se réfugiait en Sicile.

A la tête des Espagnols, Gonzalve avait âprement supporté la retraite et donné un peu de répit aux Napolitains en pleine déroute. Dès l'aube, il gagna Reggio, puis la montagne. Il ramenait quatre cents lances. Quelles étaient ses pertes? Il est impossible de le dire, une lance équivalant de deux à dix hommes suivant les circonstances plus ou moins favorables au moment des levées.

Ainsi se termina la seule bataille que Gonzalve ait jamais perdue durant sa longue carrière militaire. S'il n'avait tenu qu'à lui, elle n'eût pas été engagée.

Cette défaite ne diminua pas l'estime de Ferdinand pour le capitaine andalou. Bien au contraire. Comprenant combien un tel homme pouvait changer la face de ses affaires, il ne lui sut pas mauvais gré d'une faute qui lui était imputable. C'était d'un bon esprit. D'ailleurs, le Roi était actif, entreprenant. Avec une ardeur toute juvénile, il réunit une poignée de soldats, s'embarqua secrètement à Messine sur les navires de Requesens et, avant la fin de juin, il reparut en vue de Naples.

Surpris, Montpensier résolut cependant d'empêcher le débarquement de Ferdinand, et, laissant une faible garnison dans la cité,

il en sortit à la tête de 6 000 hommes. A peine s'était-il éloigné que les habitants, qui regrettaient leur roi, sonnent le tocsin, prennent les armes, se précipitent sur la petite garnison française, la massacrent et ouvrent les portes à Ferdinand, assez habile pour tromper le capitaine français par une feinte. Ce fut un accueil enthousiaste, une joie indescriptible.

Montpensier tenta sans succès de rentrer dans la cité. L'hostilité des habitants, d'accord avec l'exaltation des troupes royales, lui rendit bientôt la position intenable. Assiégé dans une forteresse mal approvisionnée, réduit à la famine, placé dans l'alternative de capituler ou de fuir, il s'échappa la nuit à la tête de 2 500 hommes et marcha sur Salerne. Le reste de la garnison se rendit au Roi Ferdinand. Par un étrange revirement de fortune, grâce à son courage, à sa vaillance et surtout à l'aide espagnole, le jeune monarque se retrouva maître de la capitale qu'il semblait avoir perdue à jamais.

De son côté, Gonzalve envahissait la Calabre méridionale, un pays montueux, et suppléait à l'insuffisance de ses troupes par une extrême rapidité de mouvements. Revenant à la tactique barbare en usage durant la guerre de Grenade, il dévastait le pays, détruisait les vignes, les vergers, les récoltes ; il incendiait les maisons, s'emparait des places, montrait une extraordinaire rigueur contre ceux qui cherchaient à les défendre et, au contraire, la plus grande magnanimité quand les habitants en ouvraient les portes sans combat.

Les Espagnols eussent marché de triomphe en triomphe, car les Français étaient démoralisés par l'état maladif d'Aubigny et la désaffection croissante des Calabrais, si Gonzalve eût été mieux pourvu d'argent, de munitions et de vivres. Mais ils n'étaient plus, ces temps où la prévoyance et la générosité d'Isabelle approvisionnaient les armées castillanes. Ferdinand, que cette guerre concernait, envoyait des troupes à peine vêtues, mal armées, sans vivres, sans munitions : « Elles se nourriront et se payeront sur le pays conquis », écrivait-il.

A ce point de vue, Gonzague n'avait pas à jalouser Montpensier, que Charles VIII semblait avoir oublié depuis son retour en France.

En dépit de cette pénurie, le capitaine espagnol poursuivait la campagne avec un courage et une vigueur indomptables.

Il venait d'entrer à Castrovillar quand un message de Ferdinand lui apprit l'évacuation de la citadelle de Naples et la marche de Montpensier sur Salerne. En même temps, le Roi, désireux de poursuivre les Français campés sous les murs d'Atella, réclamait son aide et le priait de le rejoindre.

S'il obéissait, Gonzalve aventurait le fruit de ses derniers succès, car l'ennemi profiterait de son absence pour réparer ses pertes graves; s'il restait en Calabre, une occasion peut-être unique de détruire en un seul coup l'armée de Montpensier était perdue sans retour. Il résolut d'obéir, mais non sans avoir auparavant frappé un coup vigoureux et réduit ses adversaires à une impuissance momentanée. Informé que des barons angevins assemblés à Laïno préparent leur jonction avec Aubigny, il se jette avec une rapidité foudroyante dans la montagne sauvage qui le sépare de cette petite ville, surprend les paysans qui en gardent les passes, tombe sur la place et l'enlève en dépit de l'héroïque résistance des barons surpris. Leur chef, Americo San Severino, tomba dans la mêlée ; vingt barons furent pris et envoyés à Naples comme prisonniers. Les grosses rançons payées par leurs familles accrurent le butin fait dans la cité. Désormais, Gonzalve pouvait acquitter la solde arriérée de ses troupes, et sa générosité sans égale sut récompenser les services rendus et faire oublier les privations bravement supportées.

Les Angevins de Calabre n'avaient plus de chef. Gonzalve marcha vivement sur Atella et l'atteignit au commencement de juillet. Durant cette course rapide à travers un pays hostile, il ne rencontra aucune opposition sérieuse, tant était grande la frayeur inspirée par ses exploits. Des renforts lui étaient venus d'Espagne ; il marchait à la tête de 500 hommes d'armes, de 50 cavaliers légèrement équipés et de 2 000 fantassins, soldats d'élite rudement exercés.

Informé de son approche, Ferdinand de Naples sortit du camp et se porta au-devant de lui, accompagné du Marquis de Mantoue et de César Borgia, Légat du Pape. Tous avaient hâte d'honorer le héros qui, en moins d'une année, avait recouvré la plus grande partie du royaume de Naples et vaincu des troupes disciplinées, braves entre les braves.

Au dire des historiens, Gonzalve reçut alors, comme témoignage de l'admiration générale, le surnom de *Gran Capitán* sous lequel il est encore connu dans l'histoire. Lui fut-il donné avant ou après la prise d'Atella? La date importe peu. Il l'avait mérité dans tant de combats mémorables, par tant de manœuvres savantes que nul ne dut jamais le disputer à sa vaillance magnifique.

Les Français enfermés dans Atella commençaient à souffrir cruellement d'un blocus partiel. Dès son arrivée Gonzalve vit le moyen de le compléter. Une petite rivière alimentait la cité et faisait tourner des moulins où la garnison venait moudre son blé. Montpensier en avait confié la garde à un corps de Suisses et à des compagnies d'archers gascons.

Bien que les Espagnols eussent toujours redouté de s'engager contre les mercenaires du Nord réputés invincibles, quelques rencontres leur avaient livré le secret d'une tactique très simple et avaient amoindri une crainte un peu superstitieuse. Les longues lances allemandes avaient le don d'intimider les troupes espagnoles. Habilement, Gonzalve mêla les armes redoutées aux courtes épées et aux boucliers de ses soldats. De même Pyrrhus, au dire de Polybe, faisait alterner les porteurs de sarisses macédoniennes avec les manipules armés du pilum et du glaive romain.

Ses dispositions prises, Gonzalve conduisit en personne l'attaque des moulins. A sa vue, les archers gascons, saisis de panique, prennent la fuite, après avoir décoché une volée de flèches sans effet. Quant aux Suisses, épuisés par la fatigue et les privations auxquelles ils n'étaient point habitués, démoralisés par les revers, mis en défiance par la renommée de l'adversaire, ils opposèrent d'abord une faible résistance, puis ils abandonnèrent la position et battirent en retraite vers la ville. Sur le soir, il ne restait plus pierre sur pierre des moulins. Découragé, Montpensier envoya un parlementaire.

Les termes de la reddition furent rigoureux.

« Si aucun secours n'arrive aux assiégeants d'ici trente jours, le commandant de l'armée française rendra Atella et toutes les places fortifiées prises dans le royaume de Naples, avec leur artillerie, armes et munitions. Par contre, les mercenaires étrangers seront autorisés à rentrer dans leur pays, tandis que des navires italiens rapatrieront les troupes françaises. Une amnistie générale est accordée aux Napolitains qui auront fait leur soumission ou seront rentrés au service de leur roi légitime dans un délai de quinze jours. »

La capitulation fut signée le 21 juillet 1496

« Jamais, au dire de Comines, il n'en fut consenti de plus désastreuse... Une capitulation trop déshonorante pour être ratifiée en France. »

Reproche injuste dans la bouche de ceux mêmes qui avaient abandonné l'armée d'Italie.

Les trente jours écoulés, et aucun secours n'étant parvenu aux assiégés, les troupes françaises évacuèrent Atella et se retirèrent sur Baia. Là, une épidémie meurtrière acheva l'œuvre de la défaite. Le mal tombait sur des hommes fatigués par la chaleur, intoxiqués par des miasmes paludéens, débilités par l'abus du vin, des fruits et par des

excès de tout genre. Montpensier fut l'une de ses premières victimes.

Chef médiocre, mais chevalier courageux, il refusa l'offre du Marquis de Mantoue, son beau-frère, prêt à le sauver, et mourut au milieu de ses soldats consternés. Sur les 5000 hommes sortis d'Atella, à peine 500 échappèrent au fléau.

Restait Aubigny, toujours inquiétant en Calabre. Gonzalve marcha contre lui à la tête d'une armée grossie chaque jour au bruit de ses exploits. Dès son approche, les villes ouvraient leurs portes, les soldats chargés de le combattre couraient se ranger sous sa bannière. Seul dans un pays soulevé, sans espoir de secours, Aubigny se résigna et traita, lui aussi, avec le vainqueur. Les commandants des petites villes occupées par des garnisons françaises, qui avaient refusé de se rendre tant que le Roi Charles ne les aurait pas relevés de leur serment, suivirent son exemple. Les défenseurs se dispersèrent et, par petites bandes, essayèrent de regagner leur patrie.

Telle fut la fin de la brillante armée française qui, moins de deux ans auparavant, s'était répandue sur la belle Italie, en route pour Constantinople et Jérusalem. Le génie politique de Ferdinand d'Aragon avait préparé la défaite ; le génie militaire de Gonzalve l'avait consommée. Ce triomphe grandit singulièrement la situation du Roi d'Espagne. Machiavel en témoigne :

« Rien, dis-je, ne peut faire estimer davantage un prince que ses grandes entreprises et les rares exemples qu'il donne. Nous avons de nos jours Ferdinand d'Aragon, présentement Roi d'Espagne. On peut presque le considérer comme un nouveau prince parce que, de faible monarque qu'il était, sa gloire et sa renommée ont fait de lui le premier monarque de la chrétienté. Si vous considérez ses actions, vous les trouverez toutes grandes et quelques-unes extraordinaires. Au commencement de son règne, il assaillit Grenade, et ce fut le fondement de sa grandeur. »

Si cette première campagne d'Italie a été traitée ici d'une manière sommaire, c'est que, en réalité, elle intéresse davantage Ferdinand d'Aragon, toujours jaloux des intérêts de ses domaines héréditaires, que la Reine absorbée, depuis la prise de Grenade, par l'administration de ses nouveaux États. Isabelle conseilla le choix de Gonzalve de Cordoue comme capitaine, et ce fut le service le plus grand qu'elle rendit à son époux dans cette circonstance difficile.



Cl. Hauser y Menet.

SANTIAGO DE COMPOSTELLE : ENTRÉE DE L'HÔPITAL ROYAL.



Cl Lacoste.

MADRID . HÔPITAL DE LA LATINA.

CHAPITRE XVIII

LA VIE INTELLECTUELLE AU TEMPS D'ISABELLE

ATTACHEMENT ET FIDÉLITÉ DE LA REINE A SON ÉPOUX. ‖ LETTRE DE FERDINAND A ISABELLE. ‖ L'ÉDUCATION DU PRINCE DON JUAN. ‖ PIERRE MARTYR DE ANGHERA. ‖ SA MORALE. ‖ DON JUAN CULTIVE LES ARTS LIBÉRAUX. ‖ CRÉATION D'UN CONSEIL PRÉSIDÉ PAR LE PRINCE. ‖ ÉDUCATION DES INFANTES. ‖ LA CULTURE INTELLECTUELLE DES DAMES CASTILLANES. ‖ L'ENSEIGNEMENT UNIVERSITAIRE. ‖ RÈGLEMENT DE VIE D'UN ÉTUDIANT DE SALAMANQUE. ‖ LE TRIVIUM ET LE QUATRIVIUM. ‖ LES SCIENCES EXACTES SONT A PEU PRÈS DÉLAISSÉES. ‖ LA MÉDECINE EST EXERCÉE PAR LES JUIFS. ‖ SCRUPULES DE FRANCISCO DE SOLIS. ‖ LA MUSIQUE FIGURE DANS LE QUATRIVIUM. ‖ JURISPRUDENCE ET CODIFICATION DES LOIS. ‖ CRÉATION D'UNIVERSITÉS NOUVELLES. ‖ LA BIBLE POLYGLOTTE D'ALCALÁ. ‖ INTRODUCTION DE L'IMPRIMERIE EN ESPAGNE. ‖ LA BIBLIOTHÈQUE D'ISABELLE. ‖ LES CHRONIQUES. ‖ LES LIVRES DE CHEVALERIE. ‖ L'ART DRAMATIQUE. ‖ LA CRITIQUE. ‖ L'ARCHÉOLOGIE.

La vie publique d'Isabelle a été si active, si bien remplie depuis son avènement au trône, que l'occasion ne s'est pas offerte de signaler ses vertus privées, de peindre la tendresse de son cœur, d'étudier l'admirable éducatrice d'une jeunesse ignorante. L'heure est venue de pénétrer dans l'intimité d'une existence digne de servir de modèle et d'être donnée en exemple.

La lettre touchante d'Isabelle à Talavera est un témoignage précieux des sentiments que la Reine professait pour son époux. Ferdinand s'en montrait-il digne? Nul ne l'eût pu dire. Prudent, dissimulé, égoïste sous une apparence souriante et gracieuse, il ne se confiait à personne. On savait qu'il prisait très haut l'intelligence de sa femme, qu'il ne prenait aucune décision sans la consulter et que le jugement de la Reine faisait loi au camp comme au conseil. Mais, marié à dix-huit ans, habitué à la liberté des hommes de guerre, Ferdinand ne garda pas toujours la foi conjugale. Quatre enfants illégitimes, nés de mères différentes, témoignaient de sa fragilité. Isa-

belle, impeccable, feignait d'ignorer ces faiblesses et, souvent, on la vit doter richement de belles demoiselles et les éloigner ainsi de la Cour où la faveur royale les destinait à un rôle trop important. En dépit de ces écarts discrets, le ménage royal restait uni par le sentiment, l'habitude et l'intérêt. Peut-être même Ferdinand eût-il souffert de la froideur de la Reine.

« Maintenant, Madame, on peut voir clairement quel est celui de nous deux qui aime le mieux. Si j'en juge d'après ce que vous avez ordonné qu'on m'écrive, je sens que vous pouvez être heureuse sans moi, alors que je perds le sommeil parce que messagers après messagers ne m'apportent aucune lettre de vous. Ce n'est pas que vous manquiez de papier et que vous ne sachiez pas écrire. La véritable raison est que vous ne m'aimez pas et que vous êtes fière. Vous vivez à Tolède et moi dans de petits villages. Soit, un jour vous reviendrez à vos vieilles affections. S'il n'en était ainsi, je mourrais et vous seriez cause de ma mort. Écrivez-moi et dites-moi comment vous allez. Il n'y a rien à dire sur les affaires qui me retiennent, sinon ce que vous avez appris déjà par Fernando del Pulgar... Les affaires de la Princesse ne doivent pas être négligées. Pour l'amour de Dieu, rappelez-lui son père qui baise vos mains et demeure votre serviteur.

« Le Roy. »

De cette union, en somme heureuse, étaient nés cinq enfants : un fils et quatre filles. L'aînée, Isabel, pour qui la Reine eut toujours une prédilection, vit le jour à Dueñas en 1470. Physiquement, non par le caractère, elle ressemblait à la mère de Ferdinand, l'astucieuse et vaillante Juana Enríquez, et Isabelle se plaisait à l'appeler « ma belle-mère ». Huit années se passèrent avant que les Rois eussent un second enfant. Ce fut un fils ; on le nomma Juan. Il naquit à Séville et les chroniques nous ont conservé le souvenir de l'accueil fait à un prince appelé, semblait-il, à une haute destinée. Les Infantes Juana, María et Catalina vinrent au monde entre 1479 et 1485 et furent reçues avec joie, mais avec moins de démonstrations que Don Juan.

De bonne heure, l'éducation du Prince héréditaire, objet des espérances de ses parents et de tout un peuple, préoccupa l'esprit prévoyant d'Isabelle. Dans ce but, elle conçut un plan de conduite nouveau, ingénieux, dont elle confia l'exécution à Fray Diego Deza, moine de Salamanque, plus tard archevêque de Tolède.

Afin d'éviter l'isolement, le jeune Prince fut entouré de dix enfants appartenant aux plus grandes familles du royaume, cinq de son âge et cinq un peu plus âgés qui furent traités dans le palais comme ses

égaux. Ainsi furent réunis les avantages de l'éducation privée et l'émulation soutenue par le travail en commun. Les pages et toutes les personnes introduites dans la maison du Prince furent choisis avec un soin méticuleux. On ne voulait attendre d'eux que de bons exemples et de sages conseils. Des professeurs éminents, la plupart venus d'Italie, reçurent la direction de cette jeune école et y apportèrent le goût des études classiques. On pourrait citer les frères Geraldini, puis Lucio Marineo qui occupa pendant douze ans la chaire de poésie et de grammaire à l'Université de Salamanque. Mais le plus connu est, sans contredit, Pierre Martyr, historiographe de la première expédition de Colomb.

Pierre Martyr de Anghera descendait d'une famille noble de Milan. Il était né en 1455, à Arona, sur les bords du lac Majeur, et avait fait ses études à Rome où il était demeuré pendant douze ans. On était en 1487, durant la période la plus active de la guerre de Grenade, quand il vint en Espagne, amené par le Comte de Tendilla. « *Mars me fit délaisser les muses* », écrit-il à des amis.

Le Prince Don Juan, son futur élève, n'avait pas encore huit ans.

Plus tard, après la prise de Grenade, Pierre Martyr organisa les cours dont il avait été si souvent question entre la Reine et lui. Il ne réussit pas du premier coup à rendre studieux des enfants dédaigneux de tout enseignement pédagogique.

« Comme leurs ancêtres, mes élèves tiennent les lettres en médiocre estime. Ils les considèrent comme un obstacle à la carrière des armes qu'ils jugent seule digne d'être honorée. »

Mais les ordres de la Reine étaient formels, et l'exemple partit de haut. Quand le Prince Don Juan, très heureusement doué, eut manifesté son goût pour l'étude et fait de rapides progrès en latin, ce fut à qui s'appliquerait à l'imiter. Bientôt Pierre Martyr groupa autour de sa chaire un brillant auditoire, et en septembre 1492 il en témoigne sa satisfaction. La lettre est datée de Saragosse où la Cour vient d'arriver.

« Ma maison est tout le jour remplie de jeunes gens qui, détournés des jeux vulgaires pour s'adonner à l'étude des lettres, sont convaincus maintenant que celles-ci, loin d'être un obstacle, sont plutôt un secours dans la carrière des armes. Il a convenu à notre royale maîtresse, le modèle des vertus les plus hautes, que son cousin germain, le Duc de Guimarães, et le Duc de

Villahermosa, neveu du Roi, restassent chez moi durant le jour entier, exemple qui a été suivi par les principaux cavaliers de la cour. Après avoir entendu mes leçons en compagnie de leurs précepteurs, ils se retirent et les répètent chez eux. »

Connaissant la jeunesse et l'art d'enseigner, Pierre Martyr se garde de rendre les études classiques austères et maussades. Il cherche au contraire à leur donner de l'attrait, tâche de mettre la grammaire latine à la portée des enfants, écarte les gros volumes où ils se perdent, adopte des méthodes élémentaires et remet à plus tard l'étude des difficultés abordées d'emblée auparavant et qui avaient le don de les rebuter.

L'enseignement de Pierre Martyr n'est pas uniquement littéraire ; la morale y prend une place très importante. Disciple de Barzizza, un philosophe italien, il pense que l'explication des auteurs anciens, l'admiration sans critique de la vie grecque et romaine, l'exaltation passionnée des libertés politiques ne sont pas sans danger pour la jeunesse. « L'éloquence est au service de l'esprit, mais, si l'esprit est perverti, il en use comme d'un poison pour corrompre les mœurs. Personne ne doit se livrer à l'étude de l'éloquence si, d'avance, il ne s'est converti à la vertu et s'il n'apprend à bien vivre en même temps qu'à bien dire. »

Belles paroles dignes d'être gravées en onciales d'or sur les murs de nombreux édifices à frontons et à drapeaux.

Une foule de jeunes gens gardèrent l'empreinte de l'esprit du maître, et c'est à juste titre que Pierre Martyr se vante d'avoir élevé le cœur et développé l'intelligence de la jeunesse castillane. Ses lettres et ses enseignements suivent ses élèves à l'armée et au gouvernement. En même temps qu'il les informe des bruits de la Cour et des nouvelles étrangères, il s'applique à développer quelque principe de morale ou quelque idée philosophique, il console de la mort d'un parent ou d'un ami, il donne des conseils de patience. Pour adoucir le chagrin de Geraldini, désolé de la perte de son frère, il mêle aux idées chrétiennes sur la mort des souvenirs platoniciens :

« Il est sorti, dit-il, de cette vallée de misère et de larmes. Est-il allé vers les dieux? Pourquoi en douter? Dieu avait-il créé cette âme héroïque, cette âme remplie d'une science profonde, façonnée suivant une harmonie divine pour la poésie et l'éloquence, Dieu l'avait-il créée pour la perdre à jamais ! Puisqu'il a aimé, chéri, vénéré Dieu, la justice divine serait un vain

mot si Dieu lui-même ne le réchauffait maintenant dans son sein, heureux, bien heureux au-dessus du chœur des anges. »

On juge quelle fut l'influence d'un tel homme sur cette belle jeunesse espagnole dont l'esprit s'éveillait aux grandes idées des humanistes. Quel large horizon ouvert devant elle, tandis que, jusque-là, même à Salamanque, les plus nobles intelligences s'appliquaient uniquement à l'étude du droit, de la théologie et d'une scolastique routinière !

Isabelle avait donné les preuves d'une très grande profondeur de jugement lorsque, bravant l'hostilité de l'Espagne aux influences extérieures, elle appelait à sa Cour des maîtres italiens et leur confiait le soin d'épurer le goût de la jeunesse et de l'initier aux beautés de l'antiquité classique. Capable d'apprécier les services de Pierre Martyr, elle lui témoignait sa satisfaction par une faveur marquée. Une lettre personnelle de la Reine est ainsi adressée : « Noster fidelis dilecte : el proto notayo Mycer Pedro Martyr, mio capellan y orador ».

Non contente de protéger les maîtres, Isabelle assistait parfois aux cours afin de les honorer et de faire sentir aux élèves l'importance qu'elle attachait à leur enseignement. Les progrès du Prince Don Juan l'intéressaient vivement. Un livre de raison pieusement conservé à la bibliothèque de Simancas porte l'énumération des compositions latines du prince et les notes que lui ont values ses dessins.

« Aucun Espagnol, écrit Giovio, ne fut considéré comme noble qui montra de l'indifférence pour les sciences. »

Les fils de grandes familles ne se contentaient pas d'être de brillants élèves, ils ambitionnaient d'enseigner à leur tour. Le fils du Duc d'Albe, Don Gutierre de Tolède, professa brillamment à Salamanque, tandis que Don Pedro Fernández Velasco, fils du Comte de Haro, futur grand connétable de Castille, expliquait Pline et Ovide, et que Don Alfonso de Manrique, fils du Comte de Paredes, occupait une chaire de grec à l'Université d'Alcalá.

L'âge lui-même ne calmait pas cette belle ardeur littéraire et l'on vit le sexagénaire Marquis de Denia s'appliquer avec passion à l'étude de la langue latine.

Des plaisirs délicats reposaient le Prince Don Juan de ses travaux scolaires. Un gentilhomme de sa chambre, Francisco de Oviedo, nous renseigne sur sa vie journalière et nous fait connaître ses goûts.

En parfait chevalier, Don Juan dormait auprès de son épée fixée au chevet de son lit ; il était habile aux exercices de corps, ardent à la joûte et au tournois, passionné pour la chasse, mais il n'en aimait pas moins les arts.

« Le Prince Don Juan, mon seigneur, était naturellement doué pour la musique, cet art enchanteur idole des âmes sensibles et affectueuses. Il l'entendait fort bien, quoique sa voix ne fût pas aussi belle qu'il était fier de chanter. Et, pour chanter avec lui, venaient au palais son maître de chapelle, Joanes de Anchette, et cinq enfants de chœur qui avaient de jolies voix. Le Prince chantait avec eux la musique qui lui plaisait, et cela pendant des heures entières. Il avait une voix de ténor et la conduisait avec art. Dans sa chambre, il avait réuni un orgue, un clavicymbale, un clavicorde et des flûtes. Il jouait bien de ces divers instruments. »

Le Prince et ses amis n'étaient pas seuls à la Cour épris de musique. Plusieurs chevaliers, élevés par Isabelle aux plus hautes charges de l'État ou placés à la tête de missions diplomatiques importantes, cultivaient aussi cet art. Citerons-nous Don Bernardino de Manrique et Garcilaso de la Vega, Ambassadeur à Rome et père du célèbre poète du même nom qui fut *gentil musico de harpa,* et Francisco Peñalosa, l'un des plus brillants musiciens de la chapelle papale?

Dans sa sollicitude, Isabelle ne s'attachait pas seulement à développer les facultés intellectuelles ou artistiques de son fils, elle cultivait aussi ses qualités morales, corrigeait ses défauts naturels et marquait en lui l'empreinte de sa grande âme. Dès l'enfance, le Prince inclinait vers l'économie. Certes, un Roi de Castille ne devait pas être prodigue, — Isabelle savait trop ce qu'il lui en avait coûté de peines et d'efforts pour réparer les folies de son père et de son frère Enrique, — mais il fallait pourtant que Don Juan fût magnanime, généreux, et que sa main, fermée aux courtisans et aux favoris, fût ouverte aux malheureux et aux bons serviteurs de la couronne.

Avec une prévoyance rare, la Reine voulut encore préparer son fils à porter sans faiblir la double couronne de Castille et d'Aragon réunies sur sa tête et sur celle de son époux. Devinant peut-être que sa vie serait courte et comprenant le danger de faire passer sans préparation le jeune Prince des jeux et de la dépendance de l'enfance au gouvernement d'une grande monarchie, elle voulut devancer le temps où il eût été nécessaire de l'en instruire. Dans ce but, et malgré la résistance égoïste que montrait Ferdinand à traiter son fils en héri-

tier, alors que lui-même avait à peine dépassé la quarantaine, le Prince reçut une maison constituée et fut invité à présider un conseil d'hommes sages et respectés formé sur le modèle du grand conseil de Castille. Il y apprendrait les lois, la pratique des affaires et s'initierait aux méthodes de gouvernement qu'il devrait appliquer un jour. La première réunion de cette assemblée de maîtres chargés d'instruire un élève tout en lui laissant une certaine initiative, eut lieu à Almazán, en 1496. Don Juan avait à peine dix-huit ans. Il était beau, doué à miracle ; une heureuse destinée semblait lui sourire. Vaines espérances qui allaient bientôt s'évanouir sous le coup d'un sort implacable.

Isabelle avait surtout porté l'effort de sa belle intelligence sur l'éducation de son fils. Bien que retenant moins sa sollicitude à cet égard, les Infantes reçurent pourtant une instruction très complète. Sous la direction des frères Antoine et Alexandre Geraldini, elles apprirent le latin et se familiarisèrent avec cette langue au point de mériter l'admiration. L'auteur du *Carro de las Doñas* s'exprime ainsi :

« La Reine éleva son fils et ses filles avec le plus grand soin, leur donna des maîtres chargés de leur apprendre les lettres et la vie, et les entoura de personnes qui tendirent à faire d'eux des vases d'élection et des rois du ciel. »

Dans son ouvrage : *De christiana Femina*, le savant valencien Luis Vives écrit à son tour :

« Notre âge a vu quatre filles érudites de la Reine Isabelle. Ce n'est pas sans admiration que l'on cite Jeanne, épouse de Philippe et mère de Charles, qui pouvait parler le latin de la bonne époque appris d'après les nouveaux principes. Les Anglais disaient de même de Catherine, sœur de la Reine Jeanne. La Princesse que le sort avait conduite en Portugal n'était pas moins lettrée que ses sœurs. »

Erasme signale avec admiration l'instruction littéraire de l'infortunée Catherine, femme de Henri VIII :

« La Reine n'était pas seulement un miracle littéraire pour son sexe ; sa piété égalait son érudition. »

Alors que les jeunes Princesses s'adonnaient avec un pareil succès aux études classiques, il était à prévoir que les dames de haute nais-

sance prendraient part au mouvement intellectuel dont Isabelle était l'apôtre. A aucune époque l'Espagne ne se glorifia d'un pareil ensemble de femmes doctes. Le choix serait difficile entre la Comtesse de Monteagudo, Doña María Pacheco de la maison de Mendoza, Isabel de Vergara et Beatriz Galindo, surnommée *la Latina*, le brillant professeur de la Reine, car Isabelle elle-même, dont l'instruction n'avait pas été aussi soignée que celle de ses filles, s'était appliquée à l'étude de la langue de Virgile et d'Horace, moins dans le désir de connaître les classiques que de lire la correspondance d'État écrite en latin et d'entendre les ambassadeurs sans l'aide d'un interprète.

Au commencement du XVI[e] siècle s'illustrèrent encore la poétesse Florencia Pinar, dont certains poèmes figurent dans le *Cancionero*, a ségovienne Doña Juana de Contreras, en relation épistolaire avec Lucio Marineo, Doña Lucia de Medrano, professeur de grec et de latin à l'Université de Salamanque, et enfin Doña Francesca de Lebrija qui, aux applaudissements des maîtres et des élèves, se substitua fièrement à son père dans la chaire de rhétorique d'Alcalá. Sans doute le savant qui, le premier, mesura un degré du méridien terrestre afin d'en déduire le diamètre du globe avait dès longtemps préparé sa fille à cet honneur. Partisan convaincu de l'éducation des femmes, il avait composé une grammaire à leur usage où le texte latin était mis en regard de la traduction espagnole. Les langues mortes ne profitèrent pas seules de la protection d'Isabelle. Sous l'impulsion royale, l'idiome s'épura, s'éleva rapidement vers la perfection, se répandit à l'étranger, surtout en Italie où il devint élégant, entre belles dames et brillants cavaliers, de s'entretenir en castillan. Isabelle ne se contentait pas d'admirer et de louer les savants, elle les aidait d'une manière efficace en acceptant l'hommage de leurs livres et en s'intéressant à leur succès. Alonso de Palencia lui dédiait son dictionnaire et une traduction de Josèphe ; Diego de Valera, une chronique d'Espagne précédée d'une description des trois parties du monde connu en 1481 ; Rodrigo de Santillana, son vocabulaire ; Alonso de Córdoba, ses tables astronomiques ; Diego de Almeda, *El compendium historical de la crónica de España* ; Juan de Encina, son *Cancionero* ; Alonso de Barajas, ses descriptions de la Sicile ; Gonzalvo de Araya, la traduction du *Livre de la Nature de l'homme* ; Fernándo del Pulgar, son *Histoire des Rois mores de Grenade* et ses *Hommes illustres de Castille.*

Les évêques, attirés dans le rayonnement de la Reine, montraient, soit par goût, soit afin de lui plaire, une égale sollicitude pour les travaux de l'esprit. Le Cardinal de Mendoza, si avant dans la faveur des Rois,

avait, tout jeune encore, traduit l'*Énéide* et l'*Odyssée* à l'intention de son père le Marquis de Santillane, désolé de ne point savoir le latin ; Don Alonso de Fonseca, Archevêque de Santiago, cultivait avec passion les belles-lettres dont il s'était épris en Italie ; le doux et saint évêque Fernández de Talavera travaillait à propager l'étude des humanités ; enfin l'insigne Cardinal Ximenes de Cisneros devint le Mécène de l'Espagne dès que sa nomination au siège primatial de Tolède eut mis entre ses mains des revenus immenses que son austérité lui interdisait d'employer à un usage personnel.

Parallèlement avec l'instruction des jeunes nobles élevés dans les écoles privées se développait l'enseignement public. Jusqu'au règne d'Isabelle, seule l'Université de Salamanque l'avait donné avec succès. Soutenus par les encouragements de la Souveraine, les collèges se multiplièrent et rivalisèrent avec l'Université agrandie, pourvue de professeurs éminents et généreusement rémunérés. En 1488, quatre ans avant la fin de la guerre de Grenade, on immatriculait plus de 4 000 étudiants espagnols ou étrangers. Parmi eux figuraient même parfois les descendants de grandes familles. On se fera une idée de la vie qu'ils y menaient en lisant le règlement de vie destiné au fils du Comte d'Olivares, étudiant à Salamanque, durant l'ambassade de son père en Italie. L'époque est postérieure à celle qui nous occupe, mais la vie des écoliers ne s'était guère modifiée depuis un siècle.

Le jeune homme, installé dans un palais loué à son intention, est entouré d'une maison montée avec opulence et composée d'un grand nombre de serviteurs. Depuis le précepteur jusqu'aux palefreniers, jusqu'aux lavandières, tous doivent garder une attitude correcte en harmonie avec la noblesse de leur maître. Il est recommandé à Don Gaspar d'entretenir des relations mondaines avec ses professeurs, les prieurs des couvents, les directeurs des collèges et les représentants des maisons nobles de sa parenté. Dans ses visites, les préséances et l'étiquette seront scrupuleusement observées. Les prescriptions relatives à la pratique des devoirs religieux peignent l'état moral dans lequel on s'efforçait d'entretenir la jeune noblesse :

« Chaque soir, après avoir prié Dieu et avant de se coucher, Don Gaspar fera son examen de conscience. Il fréquentera les sacrements et communiera aux grandes fêtes ou, du moins, remplira ce devoir une fois l'an. Il gardera une note écrite de ses communions sur un livre spécial. Les serviteurs communieront plus ou moins selon leur qualité. Le jeune homme sera charitable sans ostentation, mais avec la générosité convenable à un seigneur de

grande naissance. Il donnera chaque année en aumônes une somme équivalente au dixième des dépenses de sa maison. Une fraction sera attribuée aux pauvres de la rue, une autre sera réservée aux mendiants ordinaires de la porte. »

Ainsi sont désignés les marmiteux, pouilleux et pauvres hères autorisés à s'asseoir de chaque côté de la porte du palais et à dormir la nuit derrière ses battants.

« La plus grosse partie des aumônes sera remise aux monastères qui le demanderont ou distribuée aux étudiants pauvres selon le sentiment de Don Gaspar. Il favorisera de préférence ceux de ses commanderies et des pays où il touche des bénéfices. Il donnera tantôt à l'un, tantôt à l'autre par petites sommes.

« Don Gaspar doit vivre en bonne compagnie et, dans le choix de ses relations, prendre en plus grande considération la vertu que les autres qualités. Il se tiendra pour averti que les flatteurs et ceux qui montrent le désir de plaire à leurs supérieurs profitent de leurs défauts s'ils les croient naïfs. Il ne les fréquentera pas, alors même qu'ils seraient qualifiés, et leur préférera toujours des gens d'une autre sorte. Il se gardera de se montrer à la promenade en leur compagnie, de se mettre auprès d'eux à la fenêtre et de s'accorder à leur côté tout autre de ces passe-temps qu'il est permis de prendre avec des personnes vertueuses. »

Alors que la conduite morale du jeune homme était ainsi réglée, il va sans dire qu'il lui était recommandé de suivre avec régularité les cours de l'Université. Depuis le XIIe siècle, les Rois de Castille s'étaient efforcés d'entretenir à Salamanque un conservatoire du savoir et, successivement, ils l'avaient pourvu des chaires propres à le développer. L'enseignement avait été de bonne heure réparti en deux branches distinctes qui comportaient des divisions et subdivisions. Le *Trivium* comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique. Dans le *Quatrivium* se classaient l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Dès ses origines, l'école avait porté ses efforts sur la rhétorique et la dialectique, et les maîtres comme les élèves s'y étaient appliqués avec ardeur; mais ce bel enthousiasme n'avait pas duré. Aussi bien, le premier soin de Mendoza, de Talavera et de Ximenes fut-il de rendre à l'étude de la théologie et du droit canon une place importante dans l'enseignement. Il était temps, car ces sciences avaient été à tel point négligées et le clergé séculier était tombé dans une telle ignorance que le concile d'Aranda interdit l'accès

des carrières ecclésiastiques à tout candidat incapable de passer ses examens en latin.

Isabelle voulait non seulement un clergé instruit, elle le souhaitait, avant tout, chaste et austère, et s'appliqua de son mieux à donner les grandes charges de l'Église à des prêtres selon le cœur de Dieu. Au début de son règne, elle avait dû faire violence à ses sentiments en faveur du Cardinal de Mendoza ; mais, en appelant le sévère Ximenes à lui succéder sur le siège de Tolède, elle montra en quelle estime elle tenait une vertu intransigeante et farouche. A ce point de vue, Isabelle devançait son temps et marchait contre les habitudes et les idées reçues. Encore, il n'était venu à personne, pas même au Pape, l'idée d'imposer une vie discrète et régulière à des prélats nommés à leur siège dès l'âge le plus tendre et choisis parmi les bâtards royaux ou les cadets de grande maison. Nul ne s'étonnait de les voir participer aux plaisirs et aux divertissements des laïques quand leurs fonctions sacerdotales étaient à peu près remplies. Certes, Alexandre VI dut être bien surpris quand il reçut une lettre des Rois d'Espagne l'invitant à réfréner les excès de sa famille et les scandales que donnait la Cour pontificale.

Soutenu par la volonté de la Reine, l'enseignement de la théologie, du droit canon et du latin indispensable à leur étude prit une importance capitale à Salamanque et les décisions de ses casuistes eurent bientôt force de loi dans le monde catholique.

Il semble que, en revanche, les sciences exactes furent assez délaissées. Ainsi Pedro Ciruelo et Juan Martines Silcileo durent se rendre à Paris pour y préparer leur cours de mathématiques et n'en rapportèrent que de lourdes compilations. L'astronomie et la cosmographie languissaient également, en dépit de leur utilité et malgré l'exemple du Portugal où elles étaient protégées par l'Infant Dom Henrique et le Roi Dom Manuel. Entre l'astronomie et l'astrologie judiciaire, beaucoup d'Espagnols ne voyaient guère de différence. Cependant, quelques savants se signalaient : Martín Fernández de Enciso publia ses *Principes de cosmographie* ; Alonso de Santa Cruz inventa des méthodes et des machines ingénieuses ; Florian de Ocampo tenta de fixer la position géographique des villes d'Espagne au moyen d'observations astronomiques, mais ces hommes de valeur étaient dispersés dans l'ensemble de la Péninsule, tandis que l'enseignement de maîtres très nombreux illuminait Salamanque.

Il est pourtant une science non classée dans le *Trivium* et le *Quatrivium* qui prit dans les Universités d'Espagne une importance très

considérable. C'est la médecine. Importée en Espagne par les Arabes, elle était restée longtemps entre leurs mains et dans celles des Juifs. Ces derniers y excellèrent; les liens qu'ils avaient conservés avec leurs coreligionnaires orientaux leur permettaient de donner à leurs soins l'appui d'excellents remèdes. Mais il existait contre eux de telles préventions qu'ils étaient contraints d'exercer leur art presque en secret. Parfois la qualité de leurs malades, le succès de leur thérapeutique les mettaient en lumière. Juan II, père de Ferdinand, avait été opéré d'une cataracte double par un médecin juif nommé Abiatar Aben Crescas (11 septembre 1469). L'opérateur abaissa d'abord le cristallin de l'œil droit. Ravi d'avoir recouvré la vue, le Roi commanda d'abaisser aussitôt celui de l'œil gauche. Abiatar refusa. Les astres, dit-il, n'étaient plus favorables. Sa résistance manqua lui coûter la vie. Ce fut seulement le 12 octobre qu'il consentit à terminer la cure.

En dépit de leur supériorité, les médecins juifs souffraient des entraves apportées à l'exercice de leur profession. Leurs ennemis étaient dans les couvents; mais, si les moines excitaient contre eux la défiance populaire, ils recouraient à leurs soins dans les circonstances graves. C'est ainsi que, en 1489, les Dominicains, sans tenir compte des ordonnances royales, sollicitèrent du Pape l'autorisation d'appeler des médecins juifs, sous prétexte qu'il y avait pénurie de médecins chrétiens. A dater de ce moment, la profession médicale fut relevée et l'Église honora ses travaux. A défaut de gradués en théologie, on octroya aux médecins les bénéfices vacants. Sous les Rois Catholiques, la médecine se dépouille des formules scolastiques qui l'étouffent, fraternise avec les lettres et s'adjoint l'étude des langues étrangères, précieux auxiliaires. En 1498, Francisco López de Villalobos écrit un poème intitulé : *Sommaire de la médecine*. Andrés Laguna signale l'anatomie comme une branche indispensable de l'art de guérir et en préconise l'étude. Des praticiens professent au lit du malade, dans les hôpitaux de Salamanque de Grenade et de Santiago dus à la munificence des Rois, et donnent à leurs travaux un véritable caractère scientifique. C'est l'époque des Antonio de Cartagena, de Luis Lobera de Avila, et de Francisco Vallés surnommé *el Divino*.

L'enseignement médical atteignit à l'apogée de sa gloire à la fin du règne d'Isabelle et sous son successeur immédiat. Il ne fit ensuite que déchoir et, sous Philippe II, il retomba dans l'empirisme dont il avait eu tant de peine à se dégager. Les causes de cette décadence rapide furent multiples. Tandis que, au Moyen Age, les médecins chrétiens se montraient respectueux des articles de foi, dès le début

du XVI[e] siècle ils disputèrent avec les philosophes et orientèrent la science médicale vers le matérialisme. L'Espagne était trop pieuse pour les suivre dans cette voie.

Un exemple de la terreur qu'inspiraient les idées nouvelles à des esprits profondément religieux. Il remonte au règne de Charles-Quint, mais, vingt ans plus tôt, on eût pu relever des cas semblables.

Entre ses médecins renommés, Salamanque comptait le célèbre Francisco de Solis. Charles-Quint se l'était attaché. Le bruit des guérisons obtenues par ce maître étant parvenu jusqu'aux oreilles de Paul III, le pontife pria l'Empereur de le lui prêter quelque temps. Francisco de Solis se rendit à Rome et y demeura plusieurs mois. Là, touché de la grâce, il abandonne l'art où il a excellé et prend les ordres. Quelques années plus tard, rentré en Espagne et devenu évêque, il fonde à Salamanque un collège d'orphelins et *interdit d'y enseigner la médecine.* Il avait échappé à l'incrédulité au prix de grands efforts, et il eût cru manquer à son devoir s'il eût exposé aux mêmes périls des âmes moins bien trempées que la sienne.

Par la suite, une étrange union entre l'orgueil et les préjugés détourna les élèves des carrières rétribuées et acheva de ruiner tout enseignement clinique. Les gens bien nés prirent en dédain les hommes qui demandaient au travail des moyens d'existence. A cet égard, rien n'est instructif comme l'exemple du médecin contraint de s'agenouiller pour tâter le pouls de la demoiselle de la Virreina, sa cliente.

La musique, comprise dans le *Quatrivium* parmi les sciences exactes, eut de bonne heure à Salamanque des adeptes fervents.

Sa place éminente dans les *aulas* universitaires était commandée par son importance religieuse plutôt que par son caractère mathématique, mais la haute estime où la tenaient les classes cultivées augmentait chez les théoriciens et les compositeurs le respect de leur art.

A la suite de Pythagore, de Boèce et d'Isidore de Séville, les maîtres considéraient que la musique est le soutien de la véritable sagesse, ils acceptaient la théorie aristotélicienne de la purgation des passions par sa culture et, d'un commun accord, élevaient un monument superbe à l'harmonie dans le domaine moral.

Au début du *Vergel de Príncipes,* Ruy Sanchez de Arévalo s'adresse ainsi au roi Enrique, frère d'Isabelle :

« La cinquième excellence de cet art noble et de cet exercice honnête consiste à disposer et à diriger les hommes non seulement vers les vertus morales, mais aussi vers les vertus politiques qui les préparent à bien régner et gouverner. Et c'est dans ce but que l'exercice vertueux de la musique doit être recommandé aux rois et aux princes. »

Quelque cent ans plus tard, Mariana exprimera la même pensée :

« Par le chant, les princes peuvent apprendre combien est forte l'influence des lois, combien est utile l'ordre dans la vie, combien est suave et douce la modération dans les désirs. Le Roi doit cultiver la musique pour distraire son âme, tempérer la violence de son caractère et harmoniser ses affections. En étudiant la musique, il comprendra que le bonheur d'une république consiste dans l'exacte proportion et le juste accord des parties. »

Isabelle, qui avait une prédilection pour les pures manifestations de l'esprit, accorda de bonne heure aux compositeurs une protection qui favorisa l'éclosion de l'école admirable du XVIe siècle. Non seulement elle avait sa musique militaire ou *banda*, qui prit part à la guerre de Grenade, mais sa chapelle comptait plus de quarante chanteurs attitrés, en outre des joueurs d'orgue, de clavecin, de luth, de viole, de flûte, etc.

Les instruments à vent et à cordes, les livres de chant figuré, les chansonniers et les couplets de *Villancicos* réunis, par ordre de la Reine, à l'Alcazar de Ségovie et qui sont énumérés dans l'inventaire de 1503, constituèrent sans doute le premier musée et la première bibliothèque consacrés aux arts.

Dès leur création, les *autos* réclamèrent l'aide puissante de la musique et elle y fut comme le prolongement des symphonies qui emplissaient les vaisseaux sacrés. Plus tard, elle prêta le même service aux drames que les *autos* enfantèrent et se corrompit, mais, au temps d'Isabelle, elle était encore dans toute la splendeur de son alliance avec la foi.

L'agriculture, considérée jusque-là comme une œuvre servile, reçut ses lettres de bourgeoisie ; on se préoccupa d'en connaître les règles et l'on demanda aux Mores, qui l'avaient toujours pratiquée avec succès, les méthodes d'un enseignement nouveau. Il faut reconnaître pourtant que, dans ce domaine, les Espagnols n'égalèrent jamais leurs maîtres et reculèrent souvent devant les travaux d'irrigation où les conquérants avaient toujours excellé. Par une pente naturelle, la botanique et la zoologie bénéficièrent des nouvelles tendances. L'un des premiers traités connus est dû à Francisco de Oviedo. A vrai dire, l'auteur y

décrit uniquement les animaux et les plantes des Indes occidentales.

Dans l'enseignement de Salamanque, Isabelle développa les cours de législation si utiles à la codification des lois devenues extrêmement obscures et, parfois, contradictoires. Elle en confia la direction à Alonso Diaz de Montalvo et, après lui, à un juriste de grande valeur, Lorenzo Galindez de Carvajal. Depuis qu'Alphonse le Sage avait formé le code de *Siete Partidas* où revivait le droit gothique, la Castille était restée stationnaire, sinon rétrograde. Après trente ans de règne, Isabelle laissa ses successeurs en possession d'un ensemble de lois protectrices des droits de la couronne comme de ceux des particuliers.

C'était d'ailleurs plaisir d'enseigner dans cette belle Université de Salamanque, installée dans des constructions récentes et d'une réelle beauté dues à la munificence de la Reine. Une lettre de Pierre Martyr au Comte de Tendilla peint l'enthousiasme de la jeunesse dans cette nouvelle Athènes le jour où, à titre exceptionnel, il y expliqua une satire de Juvénal. Le maître eut de la peine à parvenir jusqu'à sa chaire, tant l'assistance était nombreuse. La leçon dura deux heures et demie, fut trouvée un peu longue, et les élèves paresseux témoignèrent leur impatience en trépignant, ce qui ne les empêcha pas d'acclamer l'orateur, de le hisser sur leurs épaules et de le ramener en triomphe à sa demeure.

A leur tour, Séville, Tolède, Grenade multiplièrent leurs collèges; mais nulle part ne se produisit un essor comparable à celui de l'Université d'Alcalá, fondée par Ximenes à proximité de Madrid. Presque exclusivement réservées à la jeune noblesse, les études y furent combinées de façon à permettre à un gentilhomme de devenir à son choix un homme du monde accompli ou un prêtre pieux et instruit. C'est dans ce milieu incomparable et si bien approprié aux fortes études que fut élaborée la célèbre Bible polyglotte publiée sous le règne de Philippe II et l'une des plus nobles entreprises scientifiques qui aient jamais été menées à bonne fin. Il ne se fut peut-être pas trouvé dans un autre pays du monde des maîtres capables de donner des versions hébraïques, arabes et chaldéennes. Cette œuvre magnifique est le premier exemple, dans les temps modernes, d'un genre de travail oublié depuis les Origène et les Jérôme. Elle est un véritable miracle où s'unissent la science, l'art et la constance.

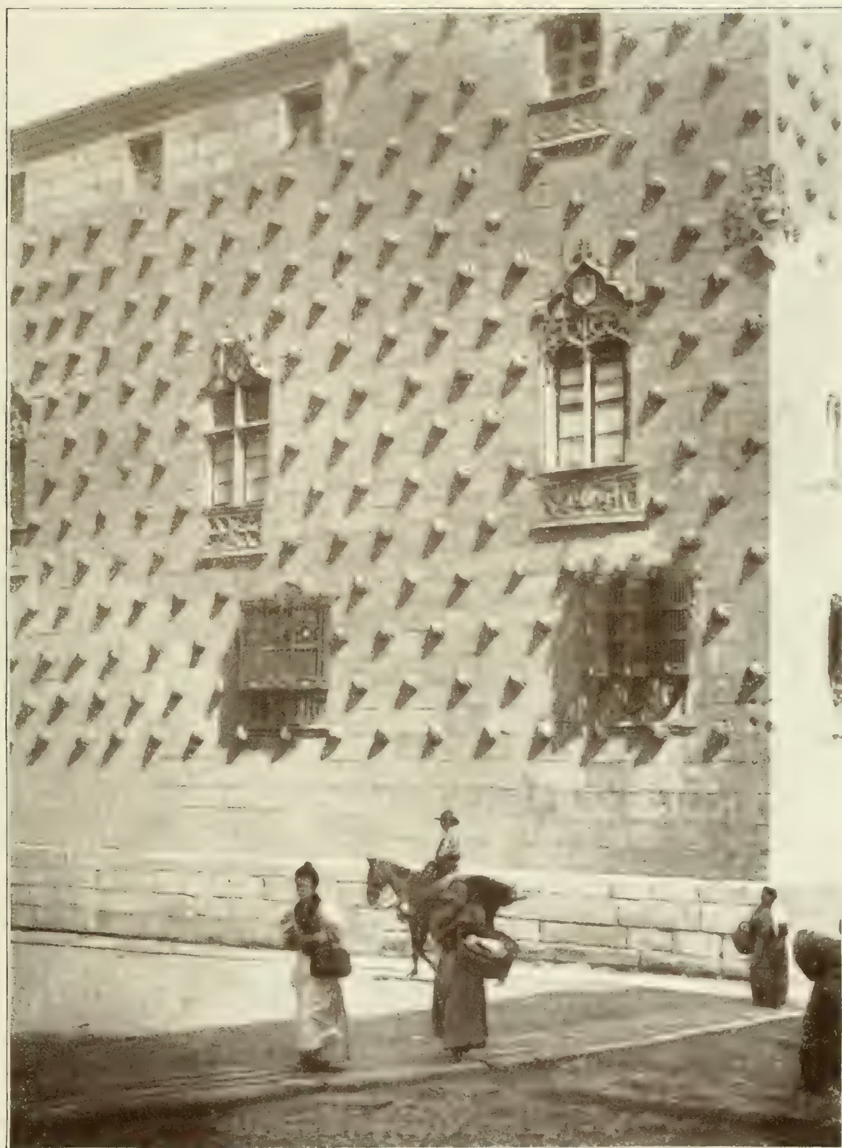
L'introduction de l'imprimerie en Espagne presque au début du règne d'Isabelle aida puissamment à la diffusion des sciences et des lettres. On peut citer une ordonnance datée de 1477 par laquelle un Allemand, désigné sous le nom de Théodoric, est admis à bénéficier

d'une exemption de taxe comme étant « *l'une des principales personnes dans la découverte et la pratique de l'art d'imprimer les livres, art importé en Espagne à grands risques et dépenses*, dans le dessein d'ennoblir les bibliothèques du royaume ». Jusque-là les maîtres étaient réduits à puiser les matières de leur enseignement soit dans des cahiers scolaires, soit dans des manuscrits fort rares, extrêmement précieux et appartenant à des établissements religieux ou à de grands personnages. La célèbre bibliothèque du Comte de Benavente, réunie au XVe siècle, comptait cent vingt manuscrits, et l'inventaire de la bibliothèque d'Isabelle n'en mentionne guère plus du double, bien que la Souveraine eût hérité des manuscrits de son père Juan II. Ce trésor, arraché par Philippe II au chapitre de la cathédrale de Grenade, auquel la Reine l'avait légué, constitua le premier fonds de la bibliothèque de l'Escorial. Ses reliures richement colorées, les dessins mudéjars tracés sur les plats montrent tout ce que l'art du relieur devait aux Mores à cette époque, de même que l'usure des marges et des gardes témoigne d'un long usage. Combien ce trésor eût été plus magnifique sans les holocaustes ordonnés par Torquemada et par Ximenes lui-même et où périrent, après la prise de Grenade, une foule de manuscrits arabes, grecs, hébreux dont les auteurs étaient suspects de sorcellerie ou d'hérésie !

L'immense valeur des manuscrits, leur rareté expliquent de reste le succès sans pareil de l'imprimerie. Valence, Barcelone, Tolède se disputent l'honneur d'avoir mis les premières une presse en mouvement. Sans doute des essais furent tentés à peu près en même temps dans les grandes villes du royaume.

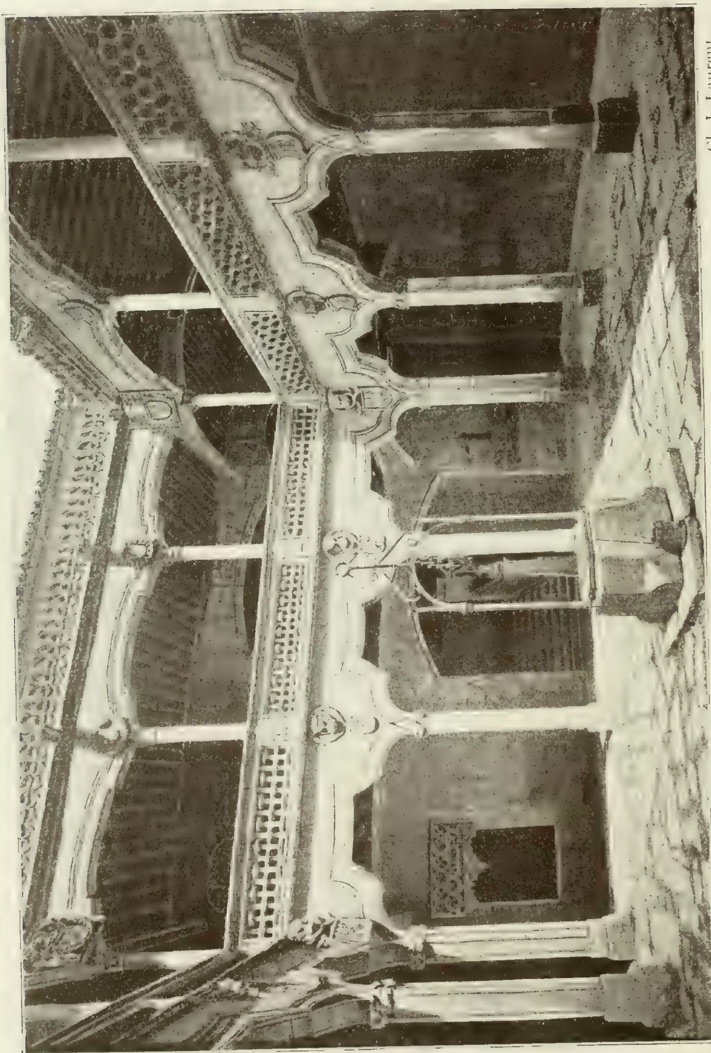
Le premier livre imprimé en Espagne aurait été un recueil de Cantiques en l'honneur de la Vierge écrit en langue *limosina*, bientôt suivi d'une édition des œuvres de Salluste et, en 1478, d'une traduction des Saintes Écritures en langue castillane. Puis, suivant le désir de la Reine, on recueillit les chants où le peuple avait longtemps peint ses douleurs et ses joies, proclamé ses espérances et célébré ses triomphes, la plupart écrits en vers octosyllabiques — cette mesure que Lope de Vega déclarera propre aux compositions gaies comme aux plus graves — et dont l'assonance était la caractéristique. Les uns, héroïques et chevaleresques, chantaient Charlemagne et les douze pairs ; d'autres disaient les prouesses de Bernardo del Carpio, la valeur de Fernando Gonzalvo, la mort des sept Infants de Lara, la gloire du Cid Campeador.

L'amour, la vie pastorale, les voyages des muletiers enfantèrent



Cl. de l'Auteur

SALAMANQUE : MAISON DES COQUILLES.



Cl. J. Laurent.

SALAMANQUE : PATIO DE LA CASA DE LAS CONCHAS.

les chansons de mœurs. Les chansons *moriscas* intéressèrent entre toutes, car elles étaient l'œuvre des contemporains grandis sous les lauriers cueillis durant la guerre de Grenade. Quand les conquérants chrétiens pénétrèrent dans la belle capitale qui leur avait coûté dix ans de sacrifices gigantesques, quand ils la virent parée de monuments féeriques, leur imagination s'enflamma et, dans leur enthousiasme, ils mêlèrent aux récits de leurs exploits les discordes des Zegris, des Gomeles, des Abencerages et des Ali Atar à qui les Musulmans attribuaient, non sans raison, leur perte. Jamais la romance n'atteignit à un pareil lyrisme, jamais elle ne profita d'un tel souffle. On réunit ces poèmes, on les dépouilla d'une certaine gangue de grossièreté et l'on forma un premier *Cancionero* qui fut imprimé en 1492, immédiatement après la fin de la guerre. Sa publication devançait de quelques années celle du recueil formé sous le règne de Juan II, père d'Isabelle, par Baena, le médecin juif de ce monarque, et qui contient le meilleur du lyrisme espagnol dans le XIVe siècle finissant et la première moitié du XVe.

Les romances étaient filles des poètes exaltés par les huit siècles de guerre où les forces vives de la nation ibérique s'employèrent à l'œuvre splendide de la reconquête. Les prosateurs s'en inspirèrent lorsqu'ils continuèrent les anciennes chroniques ou traduisirent les légendes pieuses conservées dans les monastères. Ils enrichirent ainsi d'histoires semi-véridiques, semi-merveilleuses, les textes où ils enregistraient les actes de leurs Rois et les exploits de leurs héros.

Presque en même temps que les romances, les chroniques eurent les honneurs de l'impression. Isabelle les aimait, car elles relataient la grandeur de sa race et aussi parce que, tout enfant, elle avait appris l'histoire de la Castille dans leurs pages manuscrites.

Ordonnées par les Souverains, les chroniques, qui s'étendent sur une durée de deux cent cinquante ans, du règne de Alonso X (1252-1284) jusqu'à Charles-Quint, ont une grandeur et une noblesse en harmonie avec les sujets qu'elles traitent. Elles sont sans rivales pour la richesse et la variété de leurs éléments poétiques et nationaux. Qu'elles reposent sur l'histoire ou la fable, elles pénètrent profondément dans le sentiment et le caractère du peuple. L'antique loyauté, la vieille foi se montrent constamment dans leurs pages.

La plus belle d'entre elles, la *Crónica general*, avait été composée sous la direction de Alonso X qui s'honorait d'y avoir collaboré. Elle débute par la création du monde, raconte la conquête romaine, l'occupation visigothe et l'invasion arabe. La troisième partie, terminée

presque à la veille de la mort de Alonso, est la plus intéressante en ce sens qu'elle devient franchement espagnole. Apparentée de très près aux romances, elle témoigne de la richesse des vieilles traditions. Ce sont les thèmes déjà cités : Pélage descendu des montagnes des Asturies et s'élançant sur les Mores, la Croix remise par les anges au Roi Alfonso *el Casto* et l'apparition de saint Jacques conduisant les batailles chrétiennes dans les combats victorieux de Clavijo et de Hazenas. Les chapitres où sont racontées les relations de saint Ferdinand (Fernando III, 1217-1252) et de Berenguela, père et mère de Alonso X, et surtout la mort à la fois solennelle et touchante du Roi trahissent l'origine de ces belles pages. La tendresse et le respect d'un fils pieux ont pu seuls trouver ces accents d'une rare beauté sentimentale.

La *Crónica general* s'achève avec le récit des exploits du Cid, antérieurs de près de deux siècles. On voit combien sont étroits les liens qui unissaient les romances et les chroniques. Mêmes sujets, mêmes exploits, mêmes personnages célébrés en prose après avoir été chantés en vers. Pourtant il y a un monde entre les deux genres. Désormais la rupture est accomplie entre les chants romanesques embellis par l'imagination des poètes et les chroniques appuyées sur des documents, déjà soucieuses de la vérité historique, déjà conscientes de leur rôle.

Les successeurs de Alonso X n'oublièrent pas son exemple. Tour à tour Alonso XI (1312-1350) et Enrique II (1369-1375) ordonnèrent d'écrire les chroniques de Don Sancho IV (1295-1312), de Alonso X et de Fernando IV (1295-1317) *imitando los antiguos*. Durant une période de soixante ans, ce genre littéraire progresse, sans s'élever pourtant jusqu'aux beautés de la *Crónica general*, et atteint à son apogée avec Ayala, un des bons poètes de la fin du XIV[e] siècle et le meilleur prosateur de son temps. Il raconte les règnes troublés de Don Pedro I[er] (1350-1369), de Juan I[er] (1369-1390) et de Enrique III (1390-1407).

Ayala était né en 1332. Fait prisonnier à la bataille de Najera par les Anglais que commandait le Prince Noir, ayant subi quelque temps après le même sort à la bataille d'Aljubarrota gagnée par les Portugais, il devint à son retour grand-chancelier de Enrique II. Ses talents, sa fidélité lui valurent plus tard le poste de ministre d'État qu'il conserva sous les règnes de Juan I[er] et de Enrique III. Vaillant à la guerre, il était laborieux pendant la paix. Répugnant à imiter les derniers chroniqueurs royaux, il traduit Tite-Live afin d'en mieux comprendre les formes, les procédés et le style. Ce travail accompli, il entreprend

l'histoire qui est son titre de gloire. Le récit commence avec Pedro I[er] en 1350 et s'achève en 1407. L'auteur y montre avec Enrique III la pénétration d'un homme d'État familiarisé avec les affaires publiques par quarante-six ans de ministère. Juge impartial, esprit austère, il n'hésite pas à flétrir les crimes, même quand ils sont l'œuvre des Rois. Les pages où il raconte les malheurs de l'infortunée Blanche de Bourbon sacrifiée à María de Padilla, maîtresse de Don Pedro el Cruel, sont dignes de Tacite. Désormais l'histoire tirera une leçon de l'expérience et une morale des faits qu'elle recueille.

La chronique de Juan II, père d'Isabelle, était difficile à écrire, en raison même de la pauvreté d'un règne de près de cinquante ans. Alvar Garcia de Santa María, le poète Juan de Mena, Fernando Pérez de Guzmán y travaillèrent tour à tour. La Reine, assure Carvajal, en fut satisfaite. Du moins elle le laissa supposer, car le respect filial ne pouvait aveugler la grande Souveraine, ni lui faire approuver un récit consacré aux fêtes, tournois et divertissements de Cour qui occupèrent un règne déplorable. Aussi bien cette chronique ne fut-elle publiée que longtemps après, sous le règne de Charles-Quint. Les triomphes des Rois Catholiques, racontés par Bernáldez et Fernando del Pulgar, compensaient la vanité des actes de leurs prédécesseurs Juan II et Enrique IV. L'ère des chroniques était close. De puissants personnages : Pedro Nuño, Álvaro de Luna, Gonzalve de Cordoue, avaient eu la leur, et le prestige de pareils écrits en avait été amoindri. L'imprimerie leur porta le dernier coup en permettant à chacun d'écrire l'histoire comme il l'entendait et la comprenait.

D'ailleurs, une transformation s'était faite dans les idées. Les lecteurs ne se limitaient plus aux récits des événements dont la Castille était le théâtre ; leur esprit se portait vers de lointains horizons. Depuis quelque temps déjà, des ambassadeurs, la plupart chevaliers, étaient allés saluer au nom de leurs maîtres les Tamerlan, les Empereurs grecs de Constantinople, les Chahs de Perse eux-mêmes. Au retour, les voyageurs mêlèrent, à des récits véridiques et à des observations judicieuses sur les contrées qu'ils avaient visitées, des contes fantastiques et merveilleux où ils exaltaient les chevaliers étrangers qu'ils avaient eu l'honneur de rencontrer. De France, d'Angleterre, d'Allemagne, ils rapportaient des histoires fabuleuses aussitôt écrites et imprimées. Elles firent fureur. Les livres de chevalerie qui avaient eu pour ancêtres Amadis de Gaule et son innombrable famille furent le fruit de cet élan de la noblesse espagnole désœuvrée depuis la fin de la guerre contre les Mores et de son exode vers les pays étrangers.

La guerre sainte terminée, les idées de dévouement, de bravoure et de sacrifice, ne trouvant plus leur emploi raisonnable, tournèrent aux exagérations et aux extravagances de la chevalerie errante. Moins populaires que les romances, moins sévères que les chroniques, mais aimés à la passion par la masse cultivée, les romans de chevalerie s'harmonisaient avec les sentiments nobles dont l'Espagne était la terre d'élection et qui avaient fait un soldat de chaque gentilhomme et de chaque soldat un gentilhomme.

Fernándo del Pulgar, qui cite les noms de plusieurs chevaliers, ses contemporains et ses amis dit qu'ils allaient en pays étrangers, cherchaient des adversaires avec qui se mesurer et, par là, gagnaient de l'honneur pour eux-mêmes et la réputation de vaillants et courageux champions pour les hidalgos de Castille.

De l'enthousiasme à l'exagération et à l'invraisemblable, la distance était courte. Pour mettre en déroute une armée de 200 000 hommes, il suffisait que parût un des innombrables descendants d'Amadis de Gaule.

En vérité, le succès d'un genre nouveau en Espagne, car il date de la seconde partie du règne d'Isabelle, fut le résultat d'une concordance parfaite entre l'œuvre et le sentiment qu'elle reflétait. Amadis était le type original du parfait chevalier aussi amoureux que fidèle aussi fidèle que brave, aussi brave que loyal, paré des vertus et des qualités dont le peuple embellissait à l'envi les figures du Cid Campeador et du grand saint Jacques lui-même. *Tirante el Blanch*, écrit en dialecte valencien et publié en 1490, deux ans avant la prise de Grenade, se rapproche déjà du type classique.

Les romans de chevalerie brillèrent du plus vif éclat sous le règne de Charles-Quint. Si, à partir de ce moment, ils déclinent comme style et comme intérêt, ils n'en sont pas moins aimés à la folie et, pendant deux cents ans, le caractère espagnol subira leur influence, à la longue débilitante. Ce n'est pas en vain que l'esprit se nourrit de chimères.

Les romances chantaient le peuple, les chroniques glorifiaient les rois ; les livres de chevalerie célébrèrent la noblesse arrivée, à la suite d'exploits extraordinaires et de découvertes sans pareilles, à un état d'exaltation parfois voisin du délire.

L'art dramatique, resté dans l'enfance, s'endort sous les Rois Catholiques. Les causes de ce long sommeil sont faciles à déduire. Des guerres presque ininterrompues, les déplacements incessants des Rois à travers les Espagnes, la courte durée de leur séjour dans leurs multiples capitales ne favorisaient pas les entreprises théâtrales.

Les églises avaient bien donné asile à des troupes locales ou vagabondes et autorisé dans leurs cloîtres les représentations de mystères et des *autos sacramentales*, mais déjà Alonso X avait interdit les adjonctions profanes, bientôt introduites dans les compositions dramatiques, et ordonné aux clercs de n'accepter que des pièces religieuses capables d'engager les hommes à bien vivre, à garder leur foi et à pratiquer le culte. De longtemps l'on n'osa transgresser cet ordre. Pourtant, en 1414, on laissa jouer à Saragosse une comédie allégorique du Marquis de Villena. La haute situation de l'auteur avait intimidé la censure.

Il faut arriver jusqu'en 1469 pour signaler le succès d'une églogue dramatique jouée dans le palais du Comte d'Ureña en l'honneur du mariage de Ferdinand et d'Isabelle.

Une des plus anciennes œuvres castillanes où apparaît une forme vraiment dramatique est intitulée *Coplas de Mingo Revulgo.* Sous l'habit d'une églogue, l'auteur anonyme fait une satire amère du gouvernement durant le règne de Enrique IV. La bassesse du Monarque, sa passion scandaleuse pour une maîtresse honoraire, la lâcheté du peuple qui supporte sans se plaindre un joug odieux sont pris à partie avec une violence audacieuse. Comment, en 1492, Isabelle autorisa-t-elle l'impression d'un tel pamphlet contre son frère?

Une tragi-comédie, *la Célestina*, naquit de l'état d'esprit trahi par les *Coplas.* Son influence fut immense, non seulement sur l'art dramatique de la fin du XVe siècle en Espagne, mais encore sur le théâtre du siècle suivant. Combien de fois *la Célestina* ne fut-elle pas imitée, copiée, plagiée? La première partie était l'œuvre de Rodrigo Cota, l'auteur du poème intitulé *l'Amour et le Vieillard*, ou du moins elle lui fut attribuée. Il ne l'acheva pas et elle fut terminée par Fernándo de Roxas, un bachelier ès loi. Cette seconde partie est loin de valoir la première. Quoique comique et sentimentale, la pièce se termine par une catastrophe. Assurément, elle ne fut jamais jouée. Son extraordinaire longueur et certaines scènes d'une trivialité blessante et d'un réalisme obscène s'y opposèrent à n'en pas douter. Pourtant elle contient les éléments essentiels d'une bonne composition dramatique, et des situations d'une incontestable beauté. La critique s'accorde à la considérer comme la première manifestation de l'art dramatique, non seulement en Espagne, mais encore à l'étranger. En France, nous réclamons cette priorité pour la *Farce de Maître Pierre Pathelin.* Combien cette pièce paraît indigente, naïve, languissante auprès de *la Célestina*? Aussi bien l'œuvre espagnole devint-elle vite populaire et fut-elle

traduite dans plusieurs langues. Son succès à travers le temps et les pays témoigne que l'auteur s'était inspiré de modèles bien humains.

A côté de la tragi-comédie, le drame commençait à prendre une place digne de ce genre puissant. Comme en Italie, il s'était d'abord manifesté sous la forme pastorale. Un contemporain de Roxas, Juan de la Encina, en fut le père. Il était né en 1469, l'année même du mariage de Ferdinand et d'Isabelle. Élevé à l'Université de Salamanque, il lui échut l'heureuse fortune d'être introduit dans la puissante maison du Duc d'Albe. Là, jouissant d'une situation tranquille, sans souci de la vie quotidienne, il donne d'abord des œuvres poétiques suivies d'une version des églogues de Virgile. Quand il l'eut achevée, il se sentit attiré vers la Rome de Léon X, y demeura quelques années et revint mourir en Espagne où il avait été gratifié du prieuré de Léon. Ses premières œuvres, des églogues sacrées et profanes, furent imprimées à Salamanque en 1496. Il n'y règne aucun artifice de composition, mais déjà s'y manifeste un véritable sentiment dramatique. Les héros sont de petites gens menant la vie pastorale et leur langue est en harmonie avec leur condition sociale. La simplicité de ces pièces, certes bien inférieures à *la Célestina*, et la facilité avec laquelle on pouvait les porter à la scène favorisèrent leur succès et leur assurèrent une survie longtemps après que les formes régulières du drame eurent été fixées.

Ce serait dépasser les limites du règne d'Isabelle que de rappeler le nom de Torres Naharro, l'auteur des *Propaladias*, une suite de comédies espagnoles publiées à Rome en 1517, probablement jouées à Naples sous le patronage d'un monarque de souche aragonaise et représentées en Espagne en dépit des rigueurs du Saint-Office. Les personnages emploient des langues différentes ; il en résulte une certaine confusion, mais les caractères qui s'y manifestent trouveront leur complet développement au siècle suivant dans les théâtres de Calderón, de Lope de Vega et de Rojas, tels le point d'honneur, la jalousie et l'idée de réunir chez le même personnage la passion désordonnée et la piété propre à lui valoir le pardon de ses crimes devant Dieu quand il les aura expiés devant les hommes.

Les auteurs contemporains d'Isabelle ne connurent ni la pureté du langage ni la variété d'une métrique régulière ; en revanche, ils furent sincères, francs et demeurèrent fidèles aux formes primitives de la versification. En cela, ils méritèrent d'être considérés comme les ancêtres des poètes dramatiques du glorieux siècle d'or et les précurseurs des tragiques étrangers.

Il est encore une forme littéraire née en Espagne sous le règne d'Isabelle. C'est la critique des textes et des documents historiques. L'étude des auteurs anciens que facilita la diffusion de leurs œuvres lui donna naissance. Des fautes de copie et des fables introduites dans les plus beaux textes apparurent manifestes. On se défia, on collationna, on examina non seulement sur le terrain des lettres, mais sur celui de l'histoire et de la jurisprudence. On ne pénétra pas dans le domaine de la théologie. L'Inquisition veillait et n'y permit aucune incursion. La critique ne s'appliqua pas non plus à la littérature du jour, à ces livres de chevalerie que les auteurs apportaient en masse aux imprimeries. C'eût été entrer en lutte avec l'amour du merveilleux, attenter à la gloire des chevaliers castillans dont ces romans exaltaient les exploits, s'attaquer au bel enthousiasme qui poussait vers le Nouveau Monde les vaillants de la nation. Personne ne l'eût voulu, personne n'y songea, personne ne l'osa. Il fallait arriver jusqu'à la moitié du règne de Philippe II pour que l'Espagne accueillît Cervantes.

Tandis que la critique débarrassait les textes anciens d'erreurs fâcheuses et de scories encombrantes, l'érudition s'intéressait aux édifices romains conservés dans la péninsule. Alexandre Geraldini, précepteur des Infantes, recueillit les inscriptions latines et en forma un *Corpus* ; Lebrija étudia le cirque et les naumachies de Mérida et en déduisit les mesures antiques ; Juan Guas de Sepulveda prétendit relever les bornes milliaires de la voie romaine construite entre Mérida et Salamanque ; Luis de Lucena réunit les monnaies anciennes ; Florian de Ocampo publia ces documents et, le premier, ouvrit ainsi le vaste champ de l'archéologie. Dans cette science, les contemporains d'Isabelle furent des précurseurs.

Ce rapide coup d'œil jeté sur le développement de la culture intellectuelle à la fin du XVe siècle montre que le vaste génie de la Reine avait dirigé vers les orientations les plus diverses les conceptions et les entreprises utiles au bien et au progrès de ses peuples. Dans les dernières années de son règne, des blessures cruelles déchirèrent son cœur ; sa santé s'altéra, sa piété prit une forme désolée et la rendit accessible à des influences qu'elle eût écartées dans des jours meilleurs. L'imprimerie, qu'elle avait introduite en Espagne avec tant de satisfaction et favorisée avec tant d'ardeur, lui devint suspecte. L'étude des sciences, les spéculations philosophiques devaient-elles être réservées à une élite, sous peine d'ébranler les assises de la foi? Isabelle frémit à cette pensée éveillée chez elle par les membres du clergé. Un conseil fut établi avec mission d'examiner les manuscrits destinés

à l'impression et d'en apprécier la valeur au point de vue moral et religieux. Cette mesure eût présenté certains avantages si elle eût été appliquée avec modération, mais les censeurs, choisis parmi les membres du Saint-Office, ne se bornèrent pas à refuser l'*imprimatur* à des ouvrages qui portaient la trace de la corruption dont souffrait la Castille sous les règnes antérieurs à Isabelle ; ils ravirent aux écrivains toute liberté et firent peser sur eux une contrainte aussi préjudiciable aux lettres qu'à l'humanité. Une erreur à la fin de son incomparable vie n'attente pas à la beauté de l'œuvre accomplie par la Souveraine.

En vérité, dans l'ordre intellectuel et moral comme dans l'ordre politique, les Rois Catholiques inaugurèrent en Espagne une ère de prospérité et de grandeur où se dépensèrent des trésors de force, de courage et d'intelligence. Cette exaltation sans pareille avait eu pour point de départ l'union de la Castille et de l'Aragon consécutive au mariage dont Isabelle prit l'initiative ; elle devait avoir pour fin suprême l'accession de Charles-Quint à l'Empire d'Allemagne, vingt ans après la mort de la grande Reine de Castille.



CHAPITRE XIX

LES MARIAGES DES INFANTS

MOTIFS QUI MILITENT EN FAVEUR DU MARIAGE DE L'INFANTE ISABEL. || MORT DU PRINCE AFFONSO. || PHILIPPE LE BEAU ET SA SŒUR MARGUERITE. || LA COUR D'ANNE DE BEAUJEU. || RUPTURE DE L'ENGAGEMENT AVEC MARGUERITE D'AUTRICHE. || LES ROIS D'ESPAGNE DEMANDENT SA MAIN POUR LEUR FILS. || L'ARCHIDUCHESSE JUANA. || DÉPART DE MARGUERITE D'AUTRICHE. || ENTREVUE D'ISABELLE ET DE SA BRU. || LES PRÉSENTS DE NOCES OFFERTS A MARGUERITE. || SECOND MARIAGE DE L'INFANTE ISABEL AVEC MANUEL DE PORTUGAL. || L'EXPULSION DES JUIFS DE PORTUGAL. || MORT DU PRINCE DON JUAN. || FERMETÉ D'AME D'ISABELLE. || DÉPART DE MARGUERITE D'AUTRICHE POUR LA FLANDRE. || NÉGOCIATIONS DU MARIAGE DE L'INFANTE CATHERINE AVEC ARTHUR, PRINCE DE GALLES. || L'ÉCRITURE CHIFFRÉE DES PIÈCES DIPLOMATIQUES. || ENTRÉE SOLENNELLE DE CATHERINE A LONDRES. || MORT DU PRINCE ARTHUR. || LES ROIS SOUHAITENT L'UNION DE CATHERINE AVEC HENRI, PRINCE DE GALLES. || TRAITÉS DE MARIAGE ET D'ALLIANCE.

Certes, Ferdinand aimait avec toute la tendresse dont son cœur sec était susceptible le fils et les quatre filles nés de son mariage avec Isabelle ; mais sa tendresse était dominée par les exigences de la politique et il considérait la main du Prince et celles des Princesses comme des atouts d'une valeur inappréciable dans le jeu qu'il tenait contre ses voisins et où il avait coutume de triompher.

Un des premiers parmi les monarques de son temps, le Roi d'Espagne comprit les avantages des groupements nationaux pour celui qui, les ayant formés, en resterait le maître, et sentit aussi que les traités signés et dénoués à toute occasion n'auraient des chances de durée que s'ils s'appuyaient sur des mariages consacrés par l'Église.

Naturellement, les sentiments personnels n'entraient pas en ligne de compte dans ces alliances matrimoniales contractées entre des enfants au berceau ou d'âge très différent et consenties à la suite de transactions âprement débattues. Heureux encore quand certaines convenances étaient observées !

La fille aînée des Rois Catholiques, Isabel, née en 1470 et princesse des Asturies jusqu'à la naissance de son frère Don Juan, avait été, dès 1486, proposée en mariage au jeune Roi de France, Charles VIII ; mais la Régente, Anne de Beaujeu, qui négociait une union avec Anne de Bretagne, avait éludé une réponse. L'année suivante, la Reine de Castille reprit ce projet sans succès, bien qu'elle eût fait offrir à la Dame de Beaujeu la prolongation indéfinie de son pouvoir et un présent de 400 000 francs en échange de son consentement. Blessés d'un refus catégorique, les Rois rappelèrent leur Ambassadeur et portèrent leurs regards plus près d'eux. En 1490, deux ans avant la prise de Grenade, Isabel fut mariée avec le Prince Affonso, héritier présomptif de la couronne de Portugal. Cette alliance, souhaitée par les Rois, faute d'une meilleure, mettait un terme aux compétitions toujours redoutées de la Excellente Senhora.

Les convenances personnelles ratifiaient un choix dicté par la politique, et les fêtes nuptiales furent célébrées avec splendeur.

En Portugal, la charmante épousée fut accueillie avec amour. Depuis six mois on préparait une réception magnifique à laquelle s'étaient employés des artistes venus tout exprès de France, de Flandre et d'Angleterre. Des spectacles, des bals, des tournois, des joutes au roseau, courses légères que les Portugais avaient apprises des Mores et où ils excellaient, furent donnés avec une magnificence en harmonie avec la richesse d'une Cour devenue l'une des plus opulentes de l'Europe depuis ses récentes conquêtes d'outre-mer.

Isabelle se félicitait du bonheur de sa fille et aussi du succès de sa politique, quand la mort d'Affonso, à la suite d'une chute de cheval, vint briser les espérances de la Princesse Isabel et détruire l'œuvre de ses parents.

Une ballade pathétique, dont les paroles et la musique nous sont parvenues, peint la douleur de la jeune femme, veuve à vingt ans, après six mois de mariage. Désolée, ne pouvant s'accoutumer à vivre seule dans le pays charmant où elle avait aimé, elle revint en Castille. Vainement la tendresse d'une mère, les caresses de ses jeunes sœurs s'efforcèrent de la consoler. Elle s'adonna aux exercices de piété, au jeûne, aux mortifications et refusa de s'asseoir à une table et de manger des mets délicats ou recherchés. Son corps déjà frêle s'amaigrit et sa santé s'altéra.

Pourtant la jeune Princesse avait laissé un souvenir ému dans le cœur de son beau-frère, Dom Manuel, prince héréditaire de Portugal, surnommé plus tard *le Fortuné*. Au bout d'un an, il fit

demander la main d'Isabel à ses parents. Les Rois transmirent cette requête, et se heurtèrent à un refus formel. Leur fille ne voulait pas s'engager une seconde fois dans les liens du mariage ; elle préférait embrasser la vie religieuse. La Reine n'insista pas, mais elle demanda des délais. Les jours succédant aux jours atténueraient un chagrin cuisant ; l'Infante serait touchée de la constance d'un Prince dont elle appréciait les belles qualités.

Des années s'écoulèrent. De temps à autre Isabelle représentait à sa fille les mérites de la résignation et de la soumission à la volonté divine ; elle lui montrait quels devoirs incombaient aux femmes nées sur les marches d'un trône, destinées à accroître la gloire de leur pays par le sacrifice de leurs goûts et de leurs sentiments. Une alliance de l'Infante avec le Prince Manuel assurerait à jamais l'union des peuples de la Péninsule.

La jeune Infante se troublait, rougissait quand sa mère abordait un pareil sujet. Influencée par une autorité persuasive et chère, elle ne protestait plus, soit que l'idée du sacrifice lui eût été suggérée par les prêtres de son entourage, soit que les encouragements eussent enfin porté leur fruit lent à mûrir. Au bout de cinq ans de veuvage, on put espérer qu'elle se déciderait à contracter une nouvelle union.

A cette même époque, les Rois préparaient une alliance encore plus importante que celle de l'Infante Isabel, celle du Prince Don Juan, l'héritier de leurs vastes royaumes. Les négociations en étaient délicates. Par le traité de Barcelone signé en 1493, Charles VIII avait restitué le Roussillon et la Cerdagne à Ferdinand, sous condition que ce dernier n'apporterait aucun obstacle à ses projets sur le royaume de Naples et qu'il ne contracterait aucune alliance de famille avec l'Empereur sans l'en avertir. Or, le Roi d'Espagne avait éludé la première clause du traité sous prétexte de sauvegarder les intérêts du Saint-Siège et organisé contre le Roi de France la fameuse ligue de Venise. Il ne mit pas plus de scrupule à oublier le second de ses engagements et à négocier le double mariage du Prince héréditaire avec la jeune et charmante Marguerite d'Autriche, et de l'Infante Juana avec Philippe, frère de Marguerite, c'est-à-dire le mariage de son fils et de sa fille avec les deux enfants de l'Empereur Maximilien.

Philippe était né en 1479. En sa qualité d'héritier de sa mère, la Duchesse Marie de Bourgogne, morte d'une chute de cheval quatre ans après lui avoir donné le jour, il était Prince souverain de Namur, Brabant, Netherland, Hainaut, Hollande, Zeeland, Friedland, Luxembourg, des Flandres tout entières. La nature comme la fortune avaient

été prodigues envers lui. A juste titre, on l'avait surnommé *le Beau.* Son histoire se résumait dans celle de ses amours.

La Princesse Marguerite avait déjà connu des déboires cruels. De deux ans plus jeune que son frère, elle était devenue au sortir du berceau l'objet de transactions politiques. Par le traité d'Arras, signé en 1483, les États de Flandre, qui avaient réclamé sa garde, consentirent à son mariage avec Charles, Dauphin de France. La même année, elle fut fiancée au Prince et amenée à la Cour où elle prit le titre de Dauphine. Elle avait quatre ans. Deux mois plus tard Louis XI mourait et Charles VIII devenait roi sous la régence de sa sœur Anne de Beaujeu, une femme de grande valeur intellectuelle et de mœurs austères, « sévère et majestueuse comme une cathédrale ».

En dépit de ses graves fonctions, Anne étudiait les philosophes, goûtait les moralistes, patronnait les poètes. Auprès d'elle, Marguerite, mêlée aux enfants de la famille royale, reçut une éducation soignée, élégante et se lia d'une affection durable avec la petite Louise de Savoie, cette parente pauvre à qui l'on donnait quelques écus au début de l'hiver pour acheter une robe et qui fut mère de François Ier. Les devoirs de grammaire, l'histoire, la poésie n'absorbaient pas toute la vie de ce petit monde charmant. Anne aimait passionnément la chasse, excellait à la conduire et à diriger ses équipages.

Marguerite mit à profit les leçons de la régente, car elle devint une chasseresse vaillante et s'enorgueillit par la suite de ses trophées cynégétiques et des têtes de loups dont elle avait tapissé l'un de ses palais.

Madame la Dauphine était heureuse à la Cour de France où elle jouissait d'une pension annuelle de 50 000 écus prélevés sur les revenus de l'Artois et du comté de Bourgogne qui formaient sa dot, quand un coup inattendu vint bouleverser des projets depuis longtemps formés. Anne de Beaujeu, digne de lutter en habileté politique avec ses contemporains Ferdinand d'Espagne et Henri d'Angleterre, inaccessible à aucun sentiment généreux quand les intérêts de son frère et les siens étaient en jeu, avait négocié en grand secret le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne. Ainsi serait réunie à la couronne la belle province inutilement convoitée jusque-là, impossible à conquérir par les armes et auprès de laquelle l'Artois et le comté de Bourgogne, apportés par Marguerite d'Autriche, étaient de médiocre valeur. Charles avait vingt et un ans ; Anne de Bretagne, quinze. Le mariage pouvait être accompli sans délai. Bref, l'engagement pris avec Marguerite fut rompu sans plus de formes ni de ménagements et, après le traité de Senlis signé en 1493, l'ex-Dauphine fut ramenée en Flandre,

à la grande humiliation de l'Empereur Maximilien. Saint-Quentin, Valenciennes, accueillirent Marguerite avec enthousiasme et, bien qu'âgée de treize ans à peine, la Princesse montra dans cette circonstance délicate des qualités d'intelligence, d'habileté et de gracieuse souplesse dont elle devait plus tard donner des preuves nombreuses.

L'alliance d'une Infante avec le Roi de France avait tenté Isabelle, comme nous l'avons dit plus haut, et la Reine de Castille avait gardé rancune à la Régente d'un refus formel. Aussi bien s'empressa-t-elle d'exploiter le ressentiment de Maximilien et de lui demander la main de Marguerite pour son fils, le Prince Don Juan.

Cette double union isolait la France, rompait ses relations avec ses voisins immédiats et préparait la suprématie de la maison de Habsbourg qui devait durer plus d'un siècle, et dont la destruction fut l'œuvre, trop vantée, de Richelieu. Mais, au XVIIe siècle, pouvait-on prévoir que l'abaissement de l'Autriche favoriserait le rétablissement de l'Empire d'Allemagne sous l'hégémonie du petit duché de Brandebourg?

Les mariages décidés, Maximilien et Ferdinand convinrent de ne point fixer de douaire. Ils donneraient leurs filles sans les doter. Les négociations en étaient d'autant simplifiées.

Alors, il s'agit de conduire en Flandre la Princesse Juana et de ramener en Espagne l'Archiduchesse Marguerite. Les relations politiques avec la France étaient tendues ; il serait humiliant de demander un sauf-conduit ; le voyage se ferait par mer.

Isabelle assembla une flotte nombreuse à bord de laquelle montèrent plus de 10 000 hommes destinés à la défendre contre une attaque possible des corsaires français. Le commandement fut confié à Don Fadrique Enríquez, Grand Amiral de Castille, accompagné d'une nombreuse suite de chevaliers.

La Reine conduisit sa fille jusqu'au port de Laredo, sur la côte asturienne, où l'Armada était à l'ancre. Les derniers adieux furent froids, car Juana, bien douée au point de vue intellectuel et capable d'improviser en latin sur n'importe quel sujet, se montrait réservée, taciturne, bizarre de caractère. Isabelle ne la quitta pas sans appréhension, mais elle dissimula ses sentiments avec sa force d'âme habituelle.

Le vent soufflait en tempête quand la Reine descendit de la nef où elle laissait sa fille et entra dans la barque qui devait la ramener à terre. La mer grossissait, les matelots essayaient en vain d'atterrir, les vagues contrariaient leurs efforts. Ils parlaient d'emporter la Reine

dans leurs bras. Mais le vaillant Gonzalve de Cordoue frémit à la pensée de voir sa royale maîtresse touchée par des mains plébéiennes. N'écoutant que son dévouement, il saute à la mer vêtu de ses habits de drap d'or, surchargés de pierreries, reçoit le précieux fardeau qu'il effleure à peine et le porte, telle une relique sainte, jusqu'à la grève encore sèche.

On était à la fin d'août. La saison permettait de compter sur une embellie ; la flotte mit à la voile et tomba dans l'ouragan. Les bâtiments, de formes différentes et de tonnage inégal, furent vite dispersés. Bon nombre allèrent se briser sur les côtes de France ; les meilleurs atteignirent un port anglais où ils se réfugièrent et se réparèrent, afin d'arriver en Flandre dans un état convenable.

Avant le départ de l'Armada, Isabelle avait prié le Roi Henri de donner aide et secours à ses navires en cas de nécessité. « L'Archiduchesse, écrivait-elle, se rendait en Flandre avec les meilleures intentions et le désir d'y favoriser les intérêts anglais. En outre des instructions qu'elle avait reçues, son affection pour sa sœur Catherine, future Reine d'Angleterre, répondait de ses sentiments. Le Roi Henri aurait une fille en Flandre. « Charles VIII l'avait bien compris et eût arrêté la Princesse si elle se fût hasardé dans ses États. »

Pendant plus d'un grand mois, Isabelle resta sans nouvelles de sa fille, de la flotte et de la petite armée envoyée comme escorte. Elle avait été informée des fureurs de la mer que l'Armada avait dû affronter depuis le golfe de Gascogne jusqu'à la pointe du Finistère. Des épaves recueillies le long des côtes étaient de sinistre augure. La Reine se désolait. Pourquoi son orgueil blessé l'avait-il empêchée de demander au Roi Charles un sauf-conduit pour sa fille et l'autorisation de traverser le beau pays de France? Autant d'inquiétudes, autant de remords qui plongeaient l'esprit et le cœur d'Isabelle dans une angoisse inexprimable.

Un moment cependant elle oublia son anxiété pour courir au chevet de sa mère mourante. La Reine douairière, devenue faible d'esprit depuis son veuvage, achevait sa triste vie au château d'Arévalo, sans avoir probablement jamais compris la beauté du présent qu'elle avait fait à la Castille en lui donnant Isabelle. Comment eût-elle soupçonné la gloire de celle qui lui rendait les soins les plus humbles et lui prodiguait les caresses les plus tendres?

Enfin le courrier si attendu arriva de Flandre ; il avait voyagé presque sans s'arrêter. L'Infante Juana, ou plutôt l'Archiduchesse, était sauve, mais une partie de la flotte avait péri. Isabelle attendait

une lettre de sa fille. Sur ses instances et pressé de questions, on dut lui avouer que la Princesse avait refusé de lui écrire. Le désir d'obtenir d'elle un message, fût-il verbal, avait retardé le départ du courrier. Sa froide obstination avait découragé ses meilleurs conseillers. Trois lettres gracieuses que lui avait adressées le Roi Henri étaient restées sans réponse. Que se passait-il dans cette tête de femme?

Isabelle apprit en même temps que l'Archiduchesse avait été accueillie par les Flamands avec un enthousiasme spontané, car l'Archiduc, que Juana était venue rejoindre de si loin, au péril de sa vie, ne s'était pas trouvé au port pour la recevoir. Engagé dans de grandes chasses en Luxembourg, il rejoignit la Princesse à Lille plus d'un mois après son arrivée. Profondément blessée d'une pareille indifférence, Juana fut cependant émue par la beauté de son jeune époux. Le lendemain de cette première entrevue, la bénédiction nuptiale était donnée dans la cathédrale de la vieille cité flamande.

La politique avait conclu cette alliance ; la politique ne pouvait faire qu'un prince séduisant, aimable, s'éprît d'une femme dénuée de charmes physiques, d'un caractère sombre, opiniâtre, irascible. Le malheur voulut que Juana aimât à la passion cet époux à qui elle ne tarda pas à devenir antipathique.

Cependant, les Espagnols de la suite désiraient ramener au plus tôt la Princesse Marguerite dans leur pays, d'autant que le don accordé l'emportait sur celui qu'on avait offert.

L'hiver était venu, la mer était démontée et des brumes épaisses enveloppaient les côtes quand la flotte leva l'ancre. Plusieurs navires se perdirent corps et biens, et ce fut sur une nef désemparée que Marguerite dut faire relâche au port de Southampton. Ni Neptune ni Amphitrite n'avaient été sans doute conviés au mariage, et le ménage divin se vengeait à la façon des fées malfaisantes.

Au plus fort de la tempête, la charmante Princesse montra une tranquillité d'esprit que Fontenelle compare, sans que le parallèle s'impose, à la force d'âme d'Hadrien mourant ou au stoïcisme de Caton d'Utique. Au lieu de se lamenter, elle composa son épitaphe en vers et la fit coudre à son poignet en guise de pièce d'identité dans le cas où son corps serait jeté à la côte. Les marins en péril de mort prenaient souvent cette précaution.

Ci-gît Margo, la gentle damoiselle,
Qu'eut deux maris, et si, mourut pucelle.

Elle faisait allusion à son mariage rompu avec Charles de France et à celui qu'elle venait de contracter par procuration avec le Prince d'Espagne.

Marguerite était encore à Southampton le 3 février 1497, car Henri VII lui écrit :

« Nous pensons que le mouvement des vagues et leurs grondements sont désagréables à Votre Altesse et à ses dames d'honneur. »

Puis il l'invite à rester en Angleterre jusqu'à la belle saison et propose de lui rendre visite si elle veut demeurer à bord de son navire. Mais les Espagnols avaient grande hâte de mener à bonne fin une mission laborieuse. Ils reprirent la mer.

En mars 1497, la Princesse entrait dans le port de Santander. Le Roi Ferdinand et le Prince Don Juan l'y attendaient. Sa beauté blonde, sa grâce enjouée, son charme tout français firent une impression très vive sur le Prince, habitué à voir des jeunes filles de type différent, raidies par une étiquette sévère. Marguerite avait surtout une magnifique chevelure blonde qui, dénouée, descendait jusqu'aux pieds. Trois jours ne s'étaient pas écoulés que Don Juan, très réservé jusque-là, tombait amoureux. Ce fut dans une marche triomphale que la belle fiancée, chevauchant avec grâce entre son futur beau-père et son futur époux, gagna Burgos où l'attendait la Reine.

La jeune femme séduisit Isabelle comme elle avait charmé tous ceux qui l'avaient vue, et l'on ne songea plus qu'à célébrer une union si bien assortie. Quelle différence avec l'accueil fait à l'Infante Juana demeurée pendant un grand mois dans l'attente d'un époux qui chassait la grosse bête !

La bénédiction nuptiale fut donnée avec une pompe sans pareille le 3 avril, dans la cathédrale de Tolède, par l'Archevêque Primat d'Espagne, en présence des grands du royaume, des ambassadeurs, du haut clergé et des représentants des quatre bras de l'Aragon dans leur costume caractéristique. La cérémonie avait été précédée et fut suivie de fêtes splendides où le contraste parut manifeste entre la gaieté sans contrainte des Flamands venus avec la Princesse et l'attitude compassée des Espagnols. Les caractères et les tempéraments étaient si différents ! Sympathiseraient-ils jamais ? Les jeunes gens s'aimaient ; il ne fallait pas exiger deux miracles.

Isabelle avait comblé sa belle-fille de présents d'une beauté rare. Ferdinand ne s'était pas montré moins généreux.



PHILIPPE LE BEAU A VINGT ANS.

(Musée du Louvre.)



Cl. Delbouet.

JEANNE LA FOLLE.

(Musée de Bruxelles.)

Une liste des objets composant le trésor nuptial offert à la Princesse a été retrouvée dans les archives de Simancas. En tête figurent ces pierreries précieuses qu'Isabelle, pendant le siège de Baza, avait données aux villes de Valence et de Barcelone pour gager l'emprunt de deux millions de florins nécessaires à la continuation du blocus. Trente-cinq mille florins avaient été prêtés sur la couronne royale et vingt mille sur le fameux collier de rubis balais en possession des Rois de Castille depuis des siècles.

La Reine devait encore le quart de la somme reçue. Elle le remboursa, dégagea les joyaux et les offrit à la Princesse Marguerite.

La note signale en outre un collier de perles, diamants, émeraudes et rubis, celui-là même que Ferdinand avait donné à Isabelle comme présent de noces et qui avait été le seul apport immédiat du Prince d'Aragon. L'inventaire fait aussi mention d'une foule de colliers, bracelets, ceintures, chaînes de cou, anneaux et pendants d'oreilles.

« Tous ces joyaux offerts à Mme la Princesse, ajoute le trésorier chargé d'en dresser la liste, sont tels, et de telle perfection, et de telle valeur, que ceux qui les ont vus n'en virent jamais de meilleurs. »

La richesse du mobilier est en harmonie avec la magnificence des parures personnelles. Ce ne sont que chapelles, plats, braseros, chandeliers, bassins de vermeil, garnitures de lit en étoffe de fil d'or, tentures de brocart et de damas, pièces de drap d'or, et d'argent, tapisseries de Flandre, de France et d'Italie à fond d'or représentant des sujets mythologiques ou religieux, coffres émaillés remplis de chemises, de tabars et de coiffes de la plus fine toile brodée à miracle avec des fils souples d'or, d'argent et de soie. L'on remarquait aussi l'équipage de quatre mules avec leurs selles rondes garnies d'étoffe d'or brodée en bosse, des caparaçons de trotteurs balayant le sol de leurs longs plis dont le tissu d'or était surchargé de grands dessins en semence de perles.

Le ciel et la terre semblaient sourire aux jeunes époux et rien ne paraissait devoir troubler un bonheur parfait. Ils allaient triomphants et admirés, parcourant le royaume, faisant leur entrée solennelle dans les grandes cités, heureuses de les recevoir et de les acclamer. Lui, poète, artiste, administrateur, devançant son âge par sa sagesse et la rectitude de son jugement ; elle, jolie à miracle, encore embellie par l'amour, souriant à tous avec une grâce enchanteresse.

Isabelle était au comble de ses vœux, et la satisfaction de son fils

atténuait l'inquiétude secrète que lui causait le silence incompréhensible de Juana. Depuis son départ, l'Archiduchesse n'avait pas donné signe de vie ; les sollicitations de ses dames d'honneur, les prières de son directeur de conscience n'avaient pu la décider à écrire à sa mère. Lui gardait-elle rancune d'un mariage où elle trouvait plus d'amertume que de joie, ou bien subissait-elle la première atteinte de la maladie mentale dont elle fut affligée plus tard ?

Isabelle ne s'attardait pas à jouir du résultat de ses entreprises heureuses. Son vaste esprit se tendait sans cesse vers l'avenir. A peine les fêtes du mariage du Prince Don Juan étaient-elles achevées qu'elle triomphait enfin des résistances de sa fille aînée, la Princesse Isabel, et la décidait à convoler en secondes noces avec Dom Manuel, devenu Roi de Portugal en 1495. Mais à quel prix la jeune femme, pourtant douce et bonne, donnait-elle son consentement !

Elle exigeait la conversion ou l'expulsion immédiate de tous les Juifs du royaume, exigence cruelle, injuste, aussi désolante qu'elle devait être néfaste dans ses conséquences.

Rien ne motivait une telle rigueur. Les Juifs anciennement établis en Portugal y jouissaient d'une estime et d'une considération méritées. L'Infant Dom Henrique, le promoteur des grandes conquêtes d'outre-mer, avait dû beaucoup à leur intelligence, à leur savoir et à leur dévouement. Quant aux bannis venus d'Espagne à la suite de l'édit de Grenade et à qui, moyennant une grosse contribution personnelle, le Roi João II avait accordé la permission de s'établir en Lusitanie et même à Lisbonne, on n'avait aucun reproche à leur adresser.

L'affreuse nouvelle qui accompagnait l'annonce du prochain mariage royal consterna les communautés israélites qui s'étaient cru désormais à l'abri des persécutions. Elles essayèrent d'obtenir grâce. Le Roi de Portugal hésita, présenta de respectueuses observations aux monarques espagnols. L'Infante fut inflexible. Alors l'amour eut raison de la sagesse et de la bonté naturelle du Prince. Il céda et l'édit fut proclamé.

En dehors de toute question de justice ou de sentiment, c'était une faute politique que d'imiter l'exemple des souverains espagnols. Pour excuser l'intransigeance de l'Infante Isabel, on a prétendu qu'elle avait été endoctrinée par ses directeurs de conscience devenus les agents secrets de l'Inquisition. Ils lui auraient représenté la mort violente de son premier époux comme la punition de sa tiédeur. On a insinué aussi que Dom Manuel avait prétexté de sa condescendance aux désirs d'une femme passionnément aimée pour se débarrasser

de sujets prêts à s'emparer du commerce engagé entre le Portugal et ses nouvelles colonies.

Le mariage décidé et accepté fut ratifié de part et d'autre. Les Rois accompagnèrent leur fille jusqu'à la ville d'Álcantara, située sur la frontière de Portugal, où la cérémonie nuptiale fut célébrée sans aucune pompe ni cérémonie. L'Infante l'avait exigé ainsi et, pour Dom Manuel, ses moindres vœux étaient des ordres chéris. Il ne lui en avait que trop donné la preuve.

On était à la fin de septembre de l'année 1497.

Quand Isabelle regardait en arrière, elle pouvait considérer avec fierté son œuvre admirable : l'unité des Espagnes accomplie par son mariage avec Ferdinand, la guerre de succession heureusement terminée, la destruction de l'Empire more, la découverte du Nouveau Monde, Charles VIII contraint de quitter l'Italie, les Infants brillamment mariés, les finances restaurées, la sécurité publique rétablie, la noblesse domptée, le clergé soumis à une discipline austère.

Isabelle était à l'apogée de la gloire ; désormais aucun nuage ne voilait l'éclat d'un soleil au zénith.

Mais voici qu'un courrier exténué, blanc de poussière, franchit la porte du palais. Il apporte un message inquiétant.

Le Prince Don Juan a été saisi d'une fièvre ardente au lendemain des fêtes offertes par la ville de Salamanque à l'occasion de son entrée solennelle. Le mal a pris tout de suite un caractère grave, alarmant.

Cette nouvelle jeta Isabelle dans une anxiété cruelle. Deux mois auparavant, les médecins du Prince avaient informé le Roi d'une certaine dépression physique chez le jeune époux, demeuré chaste jusqu'à son mariage et passionnément épris de sa femme. Ils redoutaient, avaient-ils dit, que les qualités cérébrales d'un prince très bien doué en fussent amoindries. Ils conseillaient de séparer pendant quelque temps les deux jeunes gens.

Isabelle, consultée, se souvint-elle des rigueurs de Blanche de Castille et redouta-t-elle de les imiter, ou bien encore ne crut-elle pas aux sinistres pronostics des médecins? Moins prudente ou plus tendre que la Reine de France, elle répondit qu'il était interdit de séparer ceux que le lien du mariage avaient unis devant Dieu. Le Prince Don Juan s'affaiblit, et la fièvre, endémique en Estramadure, eut vite épuisé ses dernières forces.

Ferdinand était arrivé à Salamanque presque sans débrider, laissant la Reine dans une angoisse inexprimable. Malade, dans l'impossibilité de suivre un train rapide, elle avait dû attendre au fond de

son palais les nouvelles que Ferdinand lui enverrait dès qu'il aurait vu leur fils. Le Roi trouva l'Infant à toute extrémité, mais encore en possession de ses facultés intellectuelles. En vain essaya-t-il de lui rendre courage et de le leurrer sur son état; il ne put tromper celui qui avait déjà la claire vision de sa fin. Don Juan était prêt à quitter le monde, « cette vallée de douleur et de larmes où il n'avait connu que des bénédictions et des promesses de bonheur »; il suppliait ses parents d'accepter sa mort avec résignation, dans un esprit de soumission à la volonté de Dieu et comme il le faisait lui-même. Il recommanda l'Infante à son père en lui annonçant les espérances d'une prochaine maternité, et s'endormit dans le Seigneur le 4 octobre 1497, cinq mois après son mariage célébré avec tant de joie. Il avait dix-neuf ans.

Soucieux d'éviter à la Reine un choc qui eût pu l'ébranler, Ferdinand envoyait d'heure en heure des courriers de plus en plus alarmants. Isabelle voulut partir, elle s'arrêta devant une impossibilité matérielle.

Quand, deux jours plus tard, elle connut la mort de son fils, elle montra une force d'âme extraordinaire.

« Dieu me l'avait donné ; il me l'a repris. Son saint nom soit béni ! » répondit-elle à l'évêque chargé de lui annoncer l'affreuse nouvelle.

Les paroles de l'Écriture furent rarement citées avec un plus grand esprit de sacrifice.

Isabelle conserva en apparence un calme surprenant, mais les sept glaives de la Vierge des Angoisses avaient transpercé son cœur de mère, mais ses espérances de souveraine allèrent s'ensevelir dans le tombeau érigé sous la voûte de Santo Tomas d'Avila où le Prince trouva le dernier repos après une si courte vie.

« Là, dit Pierre Martyr, en pleurant son incomparable élève, fut enterré l'espoir de l'Espagne ».

La famille royale, la Cour, le peuple entier prirent un deuil en harmonie avec la douleur générale. Jamais l'on n'avait entendu tant de lamentations parce que jamais on n'avait vu disparaître tant de vertus et de mérites unis à tant de jeunesse, de prudence et de bonté. Des bannières noires furent arborées sur les hautes tours et sur les portes des villes, des services funèbres furent célébrés avec une mélancolique solennité, les offices publics cessèrent de fonctionner, et pendant quarante jours on ne vit dans les rues que des gens désolés. Pour

la première fois, le Roi, la Reine et, à leur exemple, les gens de cour portèrent des vêtements en toile à sac au lieu de la serge blanche d'usage en pareille circonstance.

Pierre Martyr est très frappé par la contenance des Rois :

« Les Rois s'efforçaient de cacher leur douleur et ils y parvenaient. Tandis que, écrasés par la défaillance de nos âmes, nous les contemplions, ils regardaient avec calme, les yeux dans les yeux, ceux qui les entouraient. D'où leur venait une pareille force pour dissimuler leurs sentiments? Il semblait que, vêtus comme des hommes, ils ne fussent pas faits de chair humaine et que leur nature plus dure que le diamant ne sentît pas ce qu'ils avaient perdu. »

La force d'âme d'Isabelle et sa maîtrise de soi-même étaient pourtant bien connues. Les dames qui vivaient auprès d'elle depuis sa jeunesse se rappelaient que la naissance de ses cinq enfants n'avait pu lui arracher une plainte et que, forcée par les coutumes d'accoucher presque en public, elle ordonnait de jeter un voile sur son visage afin de dérober aux regards ses traits altérés par la douleur et la contrainte qu'elle s'imposait.

Les Rois avaient gardé le fragile espoir de conserver un rejeton de leur fils bien-aimé. Il s'évanouit après tant d'autres. La Princesse Marguerite mit au monde un enfant mort. L'épreuve supportée par cette jeune veuve de dix-sept ans avait été au-dessus de ses forces. Ses beaux-parents furent pleins de bonté pour elle, et quand, après un événement qui rompait ses derniers liens avec la famille royale, Marguerite témoigna le désir de rentrer dans son pays natal, ils ne s'y opposèrent pas. Dès son arrivée en Castille, sa simplicité, ses familiarités gentilles avec les Rois et ses jeunes belles-sœurs avaient d'abord amusé et fait sourire. Plus tard, on lui avait laissé comprendre que cette attitude était seulement permise dans l'intimité. En public, il convenait de garder la gravité et la tenue noble en harmonie avec son rang et surtout avec le rôle imposé à la princesse des Asturies assise sur la première marche du trône. A ces conseils donnés avec douceur, mais qui, dans le fond, n'humiliaient pas moins sa bonne grâce, Marguerite ne répondait rien, et elle se consolait en confiant sa peine au charmant époux dans les bras de qui elle se jetait éperdue.

Les seigneurs, les dames, les serviteurs flamands venus avec la Princesse avaient également souffert de la contrainte et de l'étiquette espagnoles, de la chaleur du climat, d'un changement d'habitudes et de nourriture. Ils influèrent beaucoup sur sa détermination.

Les Rois n'essayèrent pas de retenir leur belle-fille; peut-être même la virent-ils s'éloigner sans regret. L'attitude de son frère Philippe qui, aussitôt après la mort du Prince Don Juan, avait pris, au nom de sa femme et au sien, le titre de Princes héréditaires de Castille, au détriment de la fille aînée des Rois, la Reine de Portugal, avait vivement mécontenté Isabelle et Ferdinand.

Marguerite partit en 1499, un an et demi après le décès de l'Infant, et revit Anvers au lendemain de la naissance de son neveu Charles, fils de Philippe et de Juana, le futur Empereur Charles-Quint, à qui elle rendit tant de services comme gouvernante des Pays-Bas. La fille de Maximilien n'était pas au bout de ses vicissitudes. Remariée au Duc de Savoie, veuve de nouveau à la suite d'un accident de chasse survenu à ce troisième époux, demandée aussitôt en mariage par Henri VII d'Angleterre, elle opposa un refus formel à la recherche dont elle était l'objet. Intelligente, cultivée, elle patronna les poètes de qui elle aimait à partager les travaux, elle encouragea les artistes et les hommes de science, et mourut en 1530, chérie, honorée et pleurée.

Combien le sort de l'Espagne eût été différent si les Infants, échappant à leur destin, eussent succédé aux Rois Catholiques !

Marguerite d'Autriche repose encore aujourd'hui dans le tombeau de pur style espagnol qu'elle fit élever au Duc de Savoie en même temps que la magnifique église de Brou, près de Bourg-en-Bresse, au cœur de cette France qu'elle détesta depuis son renvoi en Flandre et qu'elle combattit toute sa vie. Elle y est représentée dans le manteau de ses beaux cheveux, dont les ondes d'or ruissellent jusqu'aux pieds. Autour du monument court la devise évocatrice de ses douleurs :

« Fortune, Infortune ».

Tandis que Ferdinand et Isabelle réalisaient les unions tant désirées de Don Juan et des Infantes Juana et Isabel, ils s'occupaient encore d'une alliance projetée entre leur plus jeune fille, Catherine, et Arthur, Prince de Galles, fils et présomptif héritier de Henri VII d'Angleterre. Resserrer les liens d'amitié avec ce monarque, c'était le détourner de la France vers laquelle il était porté et l'engager dans la fameuse ligue de Venise formée contre Charles VIII. Les conventions matrimoniales, acceptées et dénoncées à plusieurs reprises, furent signées le 1er septembre 1496 et ratifiées l'année suivante. La célébration du mariage fut remise à une époque ultérieure en raison de l'extrême jeunesse des époux, âgés l'un et l'autre de moins de onze ans.

Pourtant, à partir de cette date, Catherine prit officiellement le titre de *Princesse de Galles*, comme la petite Marguerite d'Autriche avait porté à quatre ans celui de *Dauphine de France.* Plût à Dieu que son mariage eût été rompu sans retour comme celui de sa jeune belle-sœur; après la mort déplorable d'Arthur, elle ne fût pas devenue la femme infortunée du terrible Henri VIII, la triste Catherine d'Aragon, cause involontaire du schisme d'Angleterre !

Les négociations de ce mariage, commencées dès l'année 1487 et compliquées d'un traité d'alliance, furent extrêmement laborieuses, à en juger d'après le nombre des pièces diplomatiques conservées aux Archives de Simancas et dont la lecture relativement récente a jeté des clartés singulières sur l'histoire politique de l'Europe à la fin du XVe siècle et au début du XVIe. La plupart de ces pièces, écrites en caractères chiffrés, étaient restées énigmatiques jusqu'au jour où, il y a quelque cinquante ans, Bergenroth en entreprit la lecture et déploya dans ce travail un talent qui tient de la divination.

A une époque où les correspondances entre souverains s'effectuaient au moyen de courriers exposés aux dangers de routes longues et peu sûres, où les communications envoyées par mer risquaient de tomber entre les mains des pirates, il importait de rendre les lettres politiques illisibles à ceux qui n'en étaient point les destinataires. Aussi bien, les secrétaires royaux avaient-ils imaginé des chiffres interprétables au moyen de clés différentes, et encore les changeaient-ils souvent, afin de déjouer les efforts des lecteurs indiscrets à l'heure même où ceux-ci allaient obtenir la solution d'un problème difficile. Quelques brèves indications permettront de se faire une idée des méthodes inaugurées sous les Rois Catholiques et amenées à un merveilleux degré de perfection, c'est-à-dire de complication, par un descendant de musulman converti, Almazán, le chef respecté des secrétaires royaux, le conseiller fidèle de la couronne de Castille.

« Il y a, dit Bergenroth, différentes manières de lire les textes chiffrés. Le lecteur, après avoir étudié la langue et l'orthographe du temps, doit d'abord considérer les chiffres qui reviennent le plus souvent et, d'après cette étude, juger s'ils représentent des voyelles ou des consonnes. Mais cette méthode est sans valeur devant les chiffres d'Almázan, car, dans un texte où chaque lettre de l'alphabet peut être représentée de cinquante manières différentes, il est impossible de dire quelles sont les lettres qui reviennent le plus souvent. D'un autre côté, quand un signe représente un mot ou une phrase entière, les lettres ne peuvent être comptées. »

Nous entrevoyons la difficulté ; pénétrons dans le labyrinthe.

Les chiffres des dépêches espagnoles durant le règne de Ferdinand et d'Isabelle sont de différentes sortes. Le plus simple est celui où les chiffres arabes sont substitués à quelques lettres et intercalés dans l'écriture ordinaire. Comme ils ne doivent pas les remplacer toutes, ils sont en nombre restreint. Aucune clé de ce système n'en comporte plus de cent.

Une autre combinaison employée peu après diffère de la précédente en ce sens que les chiffres romains se substituent aux chiffres arabes. Le nombre des signes croît dans des proportions considérables, s'élève à plusieurs milliers et nécessite un petit dictionnaire. Les dépêches écrites en chiffres romains, sans aucune écriture en clair, apparaissent en 1495. Un alphabet y est ajouté dans lequel chaque signe représente une lettre. C'est ainsi que chaque voyelle est figurée par cinq signes et chaque consonne par quatre. Le nombre des signes pour chaque lettre s'éleva bientôt jusqu'à treize, quatorze et même quinze, de telle sorte que quatre ou cinq cents signes et plus correspondent aux vingt et une lettres de l'alphabet espagnol en usage à cette époque.

A ce chiffre, déjà très compliqué, s'en ajoute un troisième. Certaines significations sont attachées à des mots monosyllabiques. Par exemple, *bax* signifie *certainement* ; *dem, gens d'armes* ; *ham, moi, le Roi.* Pour rendre le déchiffrement encore plus difficile, des signes sans signification sont entremêlés aux chiffres, soit qu'on les écrive en chiffres, soit qu'on les donne en clair, comme, par exemple : *Semperille Cesar, Je vous prie,* ou tous autres mots de n'importe quelle langue, sauf celle où la dépêche est écrite.

Les différents signes sont constamment mêlés dans la même dépêche, dans la même phrase et jusque dans le même mot. En voici un exemple facile à suivre :

« DCCCCLXVIIII, le, N, o, y, malus, z » signifie *enviando* (envoyé). La manière dont il est composé donne une idée du temps qu'il fallait pour écrire et lire une dépêche ainsi chiffrée.

DCCCCLXVIIII	signifie	*en*	
le	—	*vi*	
N	—	*a*	*enviando.*
o	—	*n*	
y	—	*d*	
malus	—	(ne compte pas.)	
z	—	*o*	

Il n'est pas étonnant que des centaines de pages écrites sans aucune séparation entre les mots et sans aucune indication de paragraphe, où les jambages sont continués depuis la première lettre jusqu'à la dernière sur une ligne ininterrompue, soient longtemps restées illisibles.

Pour résoudre un problème en apparence insoluble, Bergenroth s'imposa des études préliminaires qui témoignent de sa puissance de volonté. Malgré ses efforts, il dit lui-même qu'il ne découvrit aucune clé par une règle méthodique :

« Tandis que je copiais et recopiais indéfiniment les dépêches, je m'appliquais à chercher un indice, une faute de copiste, un point faible, convaincu qu'aucun homme n'arrive à déguiser si complètement sa pensée qu'à la longue il ne la trahisse aux yeux d'un observateur vigilant. Partout où je supposais que ce pouvait être le cas, j'essayais de conjecturer la signification des chiffres. Cent fois j'avais fait ce travail en vain. A la fin, je triomphai. Un jour, comme je copiais une dépêche en un chiffre inconnu, je trouvai deux signes semblables portant les marques d'une abréviation. Quels sont, me dis-je, les mots abrégés dans une écriture chiffrée? Évidemment ce sont les plus connus. De différentes constatations, j'augurai que les signes abrégés devaient représenter *n. f.* (nuestra fija). Si ma supposition était juste, il était probable que les caractères précédents signifiaient : *Princesa de Gales*. A la suite d'un examen minutieux, je trouvai cinq signes représentant des lettres. Je pris ces signes pour G, A, L, E, S. Je ne m'étais pas trompé. La nuit suivante, vers trois heures du matin, cette clé était découverte. »

Au moment où Bergenroth, après tant d'efforts et de combinaisons géniales, commença le déchiffrement des textes, les archivistes de Simancas s'émurent. Que trouverait cet Anglais dans des pièces diplomatiques dont le sens leur échappait quand ils n'en avaient point la clé et qui — celles qu'ils possédaient le leur avaient appris — traitaient des négociations diplomatiques relatives aux mariages des Princes de Galles Arthur et Henri avec Catherine d'Aragon? Certes, il était intéressant pour l'Espagne d'éclairer l'histoire des grands princes de la deuxième partie du XVe siècle, mais n'avait-on pas à redouter le jugement des hommes d'un autre âge, parvenus à un état moral supérieur, au moins en théorie? Tiendraient-ils compte des circonstances difficiles au milieu desquelles avaient dû se mouvoir des monarques contraints de recourir à des spoliations et d'exercer un despotisme intransigeant?

Pour plus de sûreté, les bibliothécaires de Simancas fermèrent les

archives à Bergenroth dès qu'ils le virent à même d'en percer le mystère. Celui-ci se rendit à Madrid, des négociations s'engagèrent, plus difficiles, dit-il, que la lecture des chiffres elle-même, et ce fut seulement six ans plus tard, sous le ministère du Général Narvaes, qu'il obtint l'autorisation de continuer ses travaux. En revenant à Simancas, il eut la satisfaction de recevoir des archivistes deux clés concernant les correspondances échangées avec le ministre et l'ambassadeur des Rois : le Docteur Puebla et Pedro de Ayala, clés dont on lui avait caché l'existence jusqu'au jour où elles lui étaient devenues inutiles. Elles corroboraient les découvertes qui lui avaient donné tant de peine. La clé de Puebla ne comptait pas moins de 2 400 mots.

Quels étaient donc les sujets traités dans la correspondance royale? A ne considérer que les dépêches *en clair* échangées entre les Monarques, on pourrait croire qu'ils réalisent sur la terre un mariage écrit dans le ciel. Leur intérêt serait médiocre, si elles ne donnaient une idée des mœurs du temps. C'est ainsi qu'une lettre adressée par Puebla, Ministre d'Isabelle, à sa Souveraine et datée du 3 décembre 1497 au nom des deux Reines, mère et femme de Henri VII, témoigne de l'empressement avec lequel les Princesses anglaises désirent accueillir la jeune Infante dont le mariage se négocie depuis plus de huit ans.

« La Reine Élisabeth et la mère du Roi souhaitent que la Princesse de Galles parle toujours le français avec la princesse Marguerite qui vit maintenant en Espagne et qu'elle apprenne assez bien cette langue pour la parler, car les reines anglaises ne savent pas le latin et entendent encore moins l'espagnol. La Princesse Catherine devra s'habituer à boire du vin ; en Angleterre, l'eau n'est pas bonne, ou, quand elle l'est, le climat ne permet pas d'en boire. »

En 1499, Catherine écrit de son côté à son futur époux Arthur, Prince de Galles, âgé de treize ans, une lettre à laquelle celui-ci répond par la dépêche suivante rédigée en latin. On y sent le devoir de style corrigé, sinon dicté, par un précepteur vigilant :

« J'ai lu les douces lettres que Votre Altesse a dernièrement envoyées et qui me disent son amour pour moi. Ces lettres, écrites de votre main, m'ont rendu bien joyeux. En imagination, je suis devant Votre Altesse, je cause avec elle et j'embrasse ma chère femme. Je ne puis vous dire combien est grand le désir que j'ai de vous voir et combien le long délai qui me

sépare de votre arrivée est douloureux pour moi. Je souhaite que votre venue soit hâtée. Écrivez-moi bientôt et souvent.

« Votre époux qui vous aime,

« ARTHUR. »

En même temps que ces lettres affectueuses, mais sans grande portée réelle, s'échangeait une correspondance secrète où, durant dix années, les articles du contrat de mariage et le traité d'alliance sont discutés pied à pied, avec une habileté et une âpreté sans égales de part et d'autre. C'est ici que les secrétaires du chiffre jouent un rôle actif.

Isabelle recommande à son ministre de faire valoir aux yeux du Roi Henri les avantages inouïs d'un mariage espagnol :

« Il n'y a présentement dans le monde aucun monarque dont la fille puisse mieux convenir au Prince de Galle que l'Infante Catherine.

« Cette alliance, accompagnée d'un bon traité, sera infiniment avantageuse à l'Angleterre. Si Henri entrait dans la coalition contre la France, il pourrait à volonté se servir de la flotte espagnole et, à supposer que celle dont disposent actuellement les Rois Catholiques soit insuffisante, ces princes, à la requête du monarque anglais, la renforceraient d'un grand nombre d'unités navales. »

Ces propositions laissaient Henri assez froid. Certes, il désirait ardemment le mariage espagnol, mais il ne se souciait pas d'entrer en lutte avec le Roi de France tant qu'il n'aurait pas réglé ses différends avec le Roi d'Écosse. Puis, il y avait la grosse question des apports sur laquelle les Rois chicanaient avec une vivacité toute roturière.

Les agents de Henri se montraient exigeants. L'argent, disaient-ils, ne sortait pas de la caisse des Rois d'Espagne et venait en droite ligne de la bourse de leurs sujets. Quelle raison ces princes avaient-ils de se montrer si regardants?

Les négociateurs espagnols répondaient avec aigreur, mais tout en souriant, que le Roi Henri devrait être bien satisfait de la dot quelle qu'elle fût, car c'était chose extraordinaire de voir les Rois donner leur fille à un prince de qui le père pouvait, d'un jour à l'autre, être chassé d'Angleterre.

Ils faisaient allusion aux revendications de Perkin Warbek, le prétendu fils d'Édouard IV. Aujourd'hui, nous n'avons plus de doute sur sa personnalité, mais, à cette époque, les opinions étaient partagées, surtout depuis que l'imposteur avait été accueilli par Maximilien

comme un prince de sa famille et que Marguerite d'Autriche l'avait reconnu pour son neveu.

Enfin, malgré les aménités échangées entre les négociateurs du mariage, on finit par s'entendre. La dot fut fixée à 200 000 couronnes d'or, — 1 million en poids, — soit une valeur relative de 8 millions payables la moitié au jour du mariage et le reste par sommes égales dans les deux années suivantes. Le quart du premier versement serait payé en bijoux, joyaux, vaisselle, tapisseries apportés par la Princesse et réservés à son usage. Henri avait longtemps protesté contre cette dernière clause. Il préférait de l'argent comptant qui entrerait dans ses coffres, et ne s'en cachait pas. Comme douaire, Henri affectait les revenus des comtés de Cornouailles, de Galles, etc.

Les deux cours étaient d'accord sur le contrat de mariage et le traité.

Pourtant Ferdinand ne parlait pas du départ de Catherine. Au contraire, il alléguait que, d'après les rapports de son Ambassadeur, Pedro de Ayala, la Cour d'Angleterre convenait peu à une très jeune princesse. En vérité, il s'inquiétait des prétentions de Perkin Warbek, n'entendait pas compromettre sa fille dans une aventure et ne se décida franchement à remplir les formalités définitives du mariage qu'après la condamnation et l'exécution du faux duc d'York. Jusque-là, Ferdinand n'avait donné à Henri que le titre de *Cousin*. La parenté se resserra quand le monarque anglais n'eut plus de compétiteur. Il feignit de croire à une erreur des scribes castillans, réclama le titre de *Frère* et reçut satisfaction pleine et entière.

Les cérémonies du mariage par procuration ne furent plus différées.

Le 19 mars 1499, Arthur, Prince de Galles, le Docteur Puebla, Procurateur de Catherine d'Aragon, William, Évêque de Lincoln, John, Évêque de Coventry, et Lichfield, accompagnés de plusieurs grands personnages laïques, se réunirent dans la chapelle du manoir de Bewdley, sur le diocèse d'Hertford, afin d'accomplir la cérémonie nuptiale *per verba de proesanti* entre le Prince et la Princesse de Galles. Après la messe, l'Évêque de Coventry rappela au Prince de Galles combien son père le Roi Henri souhaitait que son mariage projeté avec la Princesse de Galles fût rendu indissoluble. Le Docteur Puebla, ajouta-t-il, était venu dans ce saint lieu afin de remplir au nom de la Princesse et à sa place les rites prescrits par l'Église. Le Saint-Père avait levé tout obstacle canonique à cette union. Il était maintenant du devoir du Prince de donner son opinion et de déclarer sa volonté.

Sur cette invitation, Arthur prit la parole. Il était très heureux de contracter un mariage indissoluble avec Catherine, Princesse de

Galles, fille du Roi Ferdinand et de la Reine Isabelle d'Espagne, non seulement pour obéir au Pape et au Roi son père, mais aussi en raison de l'amour profond et sincère qu'il portait à ladite Princesse. Est-il utile de rappeler que les jeunes gens ne se connaissaient pas?

Puebla témoigna au Prince sa gratitude personnelle, car le mariage avait été le fruit de ses incessants labeurs et, au nom de la Princesse, donna son consentement au mariage indissoluble. Après lecture des pouvoirs signés par l'Infante Catherine, le Prince de Galles prit dans sa main droite la main droite de Puebla, et Richard Peel, Lord Chambellan du Prince et chevalier de la Jarretière, tint dans les siennes les deux mains réunies. Alors le Prince déclara accepter Puebla au nom et comme procurateur de la Princesse Catherine et reconnaître cette Princesse comme sa légale et incontestable épouse. La même formalité fut ensuite remplie par Puebla vis-à-vis du Prince.

Le 10 juillet, Henri signait le traité d'alliance dont les Rois d'Espagne avaient envoyé une rédaction définitive. Les clauses en sont de grande importance et l'on conçoit le prix que les signataires attachaient à sa conclusion :

1° Un traité d'amitié et d'alliance pour les temps futurs et sans limite est conclu entre Henri VII, ses héritiers et successeurs d'une part, et Ferdinand et Isabelle, leurs héritiers et successeurs d'autre part. Les alliés s'obligent à s'assister et secourir l'un l'autre de tout leur pouvoir contre toute ou chaque personne dans le monde, sans aucune exception et pour la défense de leurs présents domaines.

2° Aucun des alliés ne pourra aider de ses actes ou conseils les ennemis de son co-allié qui tenteraient d'envahir les domaines qu'il possède, sans aucune exception ni réserve. Ils s'obligent au contraire à s'entr'aider l'un l'autre dans un cas pareil, et de tout leur pouvoir. Cependant, l'allié qui requiert l'aide de l'autre devra payer les dépenses, qui seront fixées en concordance avec le prix des approvisionnements.

3° Dans tous les articles qui ne sont pas contenus dans ce traité d'alliance et qui ne dérogent à aucune de ses clauses, le Pape, le Roi des Romains, le Roi de France et l'Archiduc Philippe doivent être exceptés. Mais cette exception est sans aucune validité en ce qui concerne les différentes clauses qui forment le sujet du traité.

4° Les sujets de chacun des alliés auront la liberté de voyager et de commercer ou de faire toute autre affaire dans les domaines respectifs des alliés. Aucun passeport particulier ou général ne sera exigé. Ils seront traités comme des sujets nés dans les pays où ils résideront.

5° Ni l'un ni l'autre allié ne permettra aux rebelles ou ennemis de l'un ou

de l'autre de s'établir dans ses domaines, ni de les favoriser, ni de permettre qu'aucune faveur leur soit accordée par ces sujets eux-mêmes. Si des rebelles étaient découverts dans les domaines de l'un ou l'autre allié, ils seraient arrêtés et livrés au prince contre qui ils se sont révoltés.

6° Les deux alliés promettent de se comprendre nominalement et expressément l'un l'autre dans tous les traités d'alliance ou trêves conclus avec d'autres États.

7° Les prises, reprises et lettres de marque ne seront concédées à aucun des alliés contre les sujets de l'autre. Les capitaines commandants de vaisseaux, les uns sujets espagnols, les autres sujets du roi Henri, ne seront, en quittant les ports, soumis à aucune juridiction, donnant toute tranquillité pour la sécurité de leur bonne tenue à la mer durant le voyage.

8° Si les sujets de l'un ou de l'autre allié contrevenaient à ce traité, réparation serait donnée, mais le traité resterait dans toute sa force.

9° Le traité sera publiquement proclamé dans un délai de six mois dans les villes ou ports de mer des domaines des alliés.

10° Si un vaisseau de quelque sujet espagnol ou anglais est naufragé sur les côtes ou dépendances de l'Espagne, de l'Angleterre ou de l'Irlande, toute l'assistance possible lui sera donnée. Qui que ce soit qui se sauve, le vaisseau, les gens ou les marchandises resteront la propriété du possesseur du vaisseau ou des marchandises. Le sauvetage seul sera payé.

Après un règlement méticuleux des apports de la Princesse, après la célébration du mariage dit indissoluble, après la signature du traité défensif et offensif, il n'y avait plus, semble-t-il, qu'à gréer l'Armada où monterait la future Reine d'Angleterre. Et pourtant les Rois d'Espagne atermoyaient encore le départ de leur fille, sous prétexte que le Prince de Galles n'avait point atteint sa quatorzième année, âge auquel il devenait apte à contracter un mariage définitif, que la santé de la Reine Isabelle était peu satisfaisante, que le Roi Ferdinand devait se rendre dans les Alpujarras pour y réduire des révoltés mores. En Angleterre, on était au contraire très désireux de recevoir la Princesse. On représentait que, très jeune, elle s'accoutumerait mieux aux mœurs de sa nouvelle patrie, qu'elle en apprendrait la langue ; on rappelait que des sommes importantes avaient été déjà dépensées en vue de sa réception. Il importait qu'elles ne fussent point perdues, et l'on demandait avec instance que la date du départ fût enfin fixée.

Sans doute la réponse n'eût pas été donnée de longtemps si les espions que les Rois entretenaient auprès de *leur bon frère* n'eussent fait tenir des renseignements inquiétants. Henri intriguait, écoutait

des propositions de mariage dont le Prince de Galles était l'objet, comme s'il eût conservé toute liberté à cet égard. Le Roi de France accorderait volontiers la main de la sœur du Duc d'Angoulême avec une dot de 200 000 écus ; l'Archiduc Philippe était venu à Calais dans l'intention de préparer l'union de sa sœur la Princesse Marguerite. Henri devait être surveillé, car il était versatile comme ceux de sa nation.

« Pour l'amour de Dieu, écrivait Puebla, ne différez pas et ne donnez pas de prétexte à un changement de politique. »

Le départ de Catherine fut décidé. Il y eut bien quelques pourparlers à propos de la suite espagnole qui devait accompagner la Princesse et rester auprès d'elle. Henri avait demandé que les jeunes dames d'honneur fussent jolies et de bonne noblesse. Ainsi les gentilshommes de sa maison pourraient les épouser et il en résulterait une concorde désirable. Pourtant, il en limita le nombre, ne voulant pas, disait-il, imiter l'Archiduc Philippe qui, après avoir reçu les cent cinquante personnes venues avec Juana, en avait renvoyé une partie et laissait les autres dans le dénuement :

« Je puis vous assurer que les officiers qui viendront avec la Princesse de Galles ne mourront pas de faim. S'ils meurent, ce sera plutôt d'indigestion. »

La promesse était engageante.

« La Princesse, ajoutait-il, sera plus respectueusement servie par les dames anglaises qu'aucune princesse ne l'a été auparavant. »

Isabelle avait été informée des coûteux préparatifs que l'on faisait en Angleterre en vue des noces de sa fille. Le 23 mars 1501, elle écrivit la jolie lettre suivante, datée de Grenade et adressée à Puebla :

« Je suis heureuse d'apprendre que l'on fait de grands préparatifs pour recevoir la Princesse de Galles, parce que cette prodigalité témoigne de la magnificence de *Mon Frère*, le Roi d'Angleterre, et aussi parce que ces démonstrations de joie à l'occasion de l'arrivée de ma fille me sont naturellement agréables. Cependant, il serait plus conforme à mes sentiments que les dépenses fussent modérées. Nous ne voudrions pas, le Roi et moi, que notre fille fût cause d'aucune perte en Angleterre, soit en argent, soit de quelque autre manière possible. Nous voudrions, au contraire, que sa venue soit une

source de bonheur, et elle le sera, nous l'espérons, avec l'aide de Dieu. Il doit y avoir des réjouissances, mais nous supplions surtout le Roi et la Reine de donner à la Princesse la fête de leur affection et de la traiter comme leur fille. »

Cette invitation à l'économie ravit le Roi Henri :

« Je donnerais la moitié de mon royaume, s'écria-t-il, pour que la Princesse de Galles ressemblât à sa mère. »

La lettre si sage d'Isabelle n'enraya pourtant pas l'élan qui portait le Roi, la noblesse et la nation entière à célébrer avec pompe le mariage princier. Le Roi avait envoyé des messages aux lords anglais, irlandais et gallois, leur enjoignant d'être présents à Londres afin d'accueillir la Princesse de Galles. Des invitations semblables avaient été adressées à la noblesse de Flandre, de France et de Bretagne. Tout chevalier qui prendrait part aux fêtes serait hospitalièrement reçu et défrayé de ses dépenses. Les Ducs de Northumberland, Suffolk et Glocester défieraient les chevaliers présents à rompre trois lances et à échanger trois coups de hache d'armes. Les joutes dureraient quarante jours et auraient lieu à Londres où l'épidémie de peste avait complètement disparu et où la santé publique était excellente. Des préparatifs étaient ordonnés dans les ports de mer, villes et villages pour recevoir la Princesse. Il était à souhaiter qu'elle débarquât à Southampton ou à Bristol parce que leurs rades étaient sûres, mais, si la flotte se présentait dans n'importe quelle autre ville de la côte, elle y serait également bien accueillie. Le Roi, la Reine, le Prince de Galles ne s'occupaient pas d'autre chose. Ils se réjouissaient à la pensée que la Princesse commençait à parler français.

Le 21 mai 1501, l'Infante Catherine dit adieu à sa mère, qu'elle ne devait plus revoir, et quitta l'Alhambra, ce palais merveilleux où sa douce enfance s'était en partie écoulée. Elle allait s'embarquer au port de la Corogne en Galice, une ville voisine du sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle où les voyageurs gagneraient un jubilé avant de prendre la mer. Les Rois avaient d'abord projeté d'accompagner Catherine jusqu'au port d'embarquement, mais la nouvelle d'une rébellion dans la Sierra de Ronda avait rappelé le Roi en Andalousie, il venait de s'en rendre maître, était rentré à Grenade pour embrasser sa fille, mais n'osait s'éloigner d'une région pacifiée à demi. Quant à Isabelle, minée par le chagrin, atteinte par la maladie, elle n'était

plus en état de monter à cheval. Si elle était du voyage, elle devrait l'accomplir en litière, et la marche du cortège serait ralentie.

Ce n'était pas une petite expédition, en effet, que de parcourir dans une saison déjà chaude l'Andalousie, la Manche dénudée, la Castille aride et le Léon plus hospitalier. Catherine, qui avait voulu marcher à un train rapide, fut prise de fièvre, contrainte de s'arrêter quelques jours et obligée ensuite de continuer le voyage de nuit par petites étapes. Deux mois s'écoulèrent avant qu'elle n'eût atteint la Corogne. La tempête régnait sur la mer. Quand elle fut apaisée, la Princesse s'embarqua sur la *Vera Cruz*, un navire de trois cents tonneaux à destination de Plymouth. Elle était accompagnée du Comte et de la Comtesse de Cabra, du Commandant de Cárdenas, de Doña Elvira Manuel, première dame d'honneur, de quatre filles d'honneur, de trois évêques, de quatre aumôniers, de neuf pages et d'un certain nombre d'officiers et de caméristes, cinquante-cinq personnes environ.

C'était peu, si l'on comparait cette suite à celle de l'Infante Juana débarquant en Flandre, mais on avait tenu compte du désir manifesté par le Roi Henri.

Quel était l'état moral de la jeune Princesse que les vents emportaient vers une nouvelle patrie? Les historiens du temps s'accordent à vanter ses qualités intellectuelles, l'instruction étendue dont témoigne Erasme, une maturité précoce acquise auprès d'une mère incomparable, une habileté politique due aux exemples d'un père que la Reine donnait comme modèle à ses enfants. D'autre part, elle s'éloignait imbue de la sûreté de son jugement, intransigeante quand la discipline religieuse était en jeu. Élevée durant la guerre de Grenade, assurée que les Chrétiens devaient leur triomphe à une intervention du Ciel en leur faveur, elle croyait la cause de Dieu indissolublement liée à celle de la maison de Castille et pensait emporter avec elle une part des grâces divines, tout au moins une protection spéciale. Aveuglée par l'ardeur de sa foi, elle était inhabile à éviter les infortunes qui finirent par l'accabler. Quand l'heure de l'épreuve fut venue, elle la subit chrétiennement, mais la pensée ne lui vint point qu'elle eût pu prévenir et détourner le malheur. Les Ambassadeurs qui, au nom du Roi Henri, réclamaient depuis longtemps sa venue, n'avaient que trop bien prévu les écueils auxquels se heurterait une Infante d'Espagne transplantée en Angleterre à seize ans passés.

La mer était calme. Le 2 octobre, après une traversée relativement bonne, la *Vera Cruz* entrait dans le port de Plymouth. A peine débarquée, la Princesse de Galles se rendit processionnellement à l'église

et entendit la messe. La cérémonie terminée, elle parcourut la ville aux acclamations frénétiques des habitants, car le mariage espagnol était très populaire parmi les marins des côtes :

« Elle n'eût pas été reçue avec plus de joie si elle eût été le Sauveur même », écrit un contemporain.

Cet enthousiasme fit oublier à la jeune Princesse une pluie diluvienne qui l'accueillait à sa manière.

Le Roi Henri était venu de Richmond au-devant de sa bru. Le soir même, il demanda l'autorisation de la voir, demande inconsidérée aux yeux des Espagnols, car elle était contraire à l'étiquette de leur pays. D'après les ordres de ses parents, Catherine devait s'abstenir de parler au Roi et au Prince de Galles jusqu'à la cérémonie nuptiale. On n'était plus en Castille ; l'entrevue fut accordée. Le Roi et la Princesse se dirent dans leur langue une foule de choses aimables qu'ils ne comprirent pas et, quand le Prince Arthur se présenta, ce fut par l'intermédiaire latin des évêques espagnols et anglais que les époux se témoignèrent leur mutuelle satisfaction de se voir.

Catherine fit son entrée solennelle à Londres le 12 novembre. Elle montait une mule magnifiquement caparaçonnée et marchait entre le Duc d'York et le Légat du Pape. Grande, sculpturale, elle était coiffée d'un large chapeau rond, orné de passementerie d'or comme celui d'un cardinal, et d'un bonnet rouge d'où s'échappaient ses beaux cheveux d'un blond ardent comme ceux de sa mère. Sur ses pas chevauchait Doña Elvira Manuel vêtue d'un costume noir d'un caractère monacal. A leur suite venaient en un cortège brillant les belles demoiselles d'honneur, l'ensemble de la maison et une foule de seigneurs anglais.

Le mariage eut lieu à Saint-Paul deux jours plus tard avec une solennité imposante. Sur une coiffe de soie blanche, la belle épousée portait un voile brodé d'or, de perles, de pierres précieuses qui la couvrait tout entière. Sa robe, très ample, était soutenue au bas de la taille par des cercles qui éloignaient l'étoffe du corps selon l'usage de son pays ; les manches, fort longues, effleuraient presque la terre.

Des bals, des tournois, des spectacles, accompagnements obligatoires d'une grande fête royale, succédèrent aux noces.

Une dépêche du Roi Henri, adressée directement aux Rois Catholiques et datée du 28 novembre, témoigne de son contentement. Il raconte quelle a été son anxiété durant le voyage de la Princesse et

dit sa joie quand il apprit son arrivée à Plymouth. Plusieurs officiers avaient été chargés de l'amener à petites journées jusqu'à Londres, mais lui et le Prince de Galles se sont portés à sa rencontre. Tous les deux ont admiré la beauté de la Princesse et la dignité de ses manières. Après avoir indiqué que le mariage a été solennellement béni à Saint-Paul, Henri ajoute :

« Bien que l'amitié entre les maisons d'Angleterre et d'Espagne ait été réciproque et sincère jusqu'ici, cet heureux mariage la rendra encore plus intime et à jamais indissoluble. »

Le Monarque prie les Souverains de bannir de leur esprit toute tristesse. Certes, ils ne voient plus le joli visage de leur fille bien-aimée, mais ils peuvent être assurés qu'elle a trouvé un second père dans le Roi d'Angleterre. Il veillera sur son bonheur et ne permettra jamais qu'il lui manque une chose qu'il serait en état de lui procurer. Déjà, il a écrit aux Rois dans ce sens, mais de telles promesses ne sauraient être trop souvent répétées. L'union entre les deux familles royales est si complète que, désormais, il est impossible de faire une distinction entre les intérêts de l'Angleterre et ceux de l'Espagne. De son côté, le Prince de Galles témoigne à ses beaux-parents une satisfaction profonde.

« Il n'a jamais été aussi heureux que le jour où il a vu pour la première fois le doux visage de sa fiancée. Aucune femme au monde ne pouvait lui plaire davantage. Il promet d'être un bon époux. »

Catherine éprouva une impression toute différente en se trouvant en présence d'un enfant de quinze ans, valétudinaire, plus apte, suivant les auteurs du temps, *à cultiver les plantes cordiales que propre à cueillir la fleur d'oranger.*

Le mariage fut-il consommé? La question devait un jour se poser. Il ne le fut point, si l'on s'en rapporte à la protestation de Catherine devant le synode du divorce, et bien que Henri VIII n'ait pas répondu d'une manière catégorique à la sommation qu'elle lui adressait à ce sujet. Pourtant, les jeunes époux se rendirent ensemble à Ludlow Castle, résidence officielle et apanage des Princes de Galles. Ils y vivaient depuis six mois quand une terrible nouvelle vint frapper au cœur le Roi Henri. Le Prince Arthur, saisi par une fièvre pernicieuse, se mourait ; il était mort. Les Infantes de Castille traînaient-elles à leur suite le deuil et la désolation !

Qu'on imagine l'affreuse situation de Catherine, veuve à seize ans, perdue dans un pays dont elle ignorait la langue, dévorée par une fièvre analogue à celle qui avait enlevé son époux, abandonnée par une Cour dont elle avait été l'idole, délaissée du jour au lendemain par ceux qui l'avaient accueillie et acclamée. La malheureuse Princesse trouva pourtant un appui dans sa belle-mère. La Reine Élisabeth envoya une litière tendue de noir pour lui permettre de quitter Ludlow où l'air était malsain et de revenir auprès d'elle. Mais la destinée semblait s'acharner sur Catherine. La Reine d'Angleterre ne supporta pas la perte de son fils ; en février, elle succombait en donnant le jour à un prince qui ne vécut pas. Elle avait trente-sept ans.

Ferdinand et Isabelle reçurent la nouvelle de la mort de leur gendre dans les premiers jours de mai. Cette catastrophe était aussi désolante qu'imprévue. Quelle fatalité frappait les Rois dans leurs plus chères espérances depuis l'année 1497 ! Par cette suite de malheurs domestiques, acquittaient-ils une dette de sang et de douleur contractée envers tant d'infortunées victimes de l'Inquisition ! Isabelle se le demanda-t-elle et souffrit-elle des réponses de sa conscience? Peut-être, au contraire, soutenue par l'ardeur de sa foi et confiante en l'excellence de ses actes, envisagea-t-elle les maux qui l'accablaient comme le témoignage d'une volonté suprême qu'il fallait bénir, même dans ses rigueurs. Mais tant d'épreuves successives frappaient une nature épuisée et aggravaient un état déjà très précaire.

A peine informés de la mort du Prince Arthur, les Rois envoyèrent un ambassadeur spécial, le Duc de Estrada, afin de présenter quelques réclamations au Roi d'Angleterre au nom de la Princesse de Galles.

Les instructions données à ce diplomate étaient d'autant plus délicates qu'en apparence elles étaient contradictoires.

Le Duc devrait d'abord réclamer au Roi Henri les 100 000 écus d'or formant la première partie de la dot de la Princesse et payée en argent ; ensuite il aurait à demander la remise du douaire promis par le contrat de mariage, c'est-à-dire des tours, manoirs et terres correspondant comme revenus au tiers des rentes payées par les pays de Galles, Cornouailles et Chester ; il prierait enfin le Roi de renvoyer la Princesse en Espagne dans le plus bref délai et d'une manière conforme à son rang.

« Je vous ordonne, car cela est très urgent, de hâter le départ de la Princesse de Galles, ma fille, afin qu'elle revienne promptement en Espagne.

Vous direz au Roi que, dans l'affliction où elle se trouve, il y a de graves raisons pour qu'elle retourne auprès de ses parents, à cause de son jeune âge et aussi des consolations qu'elle trouvera dans sa famille. Personne, vous le savez, n'a éprouvé une douleur plus vive que la Princesse Reine (Isabel de Portugal) quand elle perdit son époux. Et, justement, pour ce motif, nous l'envoyâmes chercher et nous la fîmes revenir auprès de nous, bien qu'elle eût en Portugal de belles demeures, un grand état de maison et que le Roi de Portugal ne demandât qu'à les lui conserver et à la garder dans un royaume qu'elle aimait. D'un autre côté, la Princesse de Galles pourra se livrer plus librement à son chagrin ici qu'en Angleterre, car les habitudes de notre pays le permettent mieux. »

Mais tandis que les Rois Catholiques sollicitaient ainsi le retour de leur fille, ils envoyaient pouvoir au Duc d'Estrada — et jamais chiffre de dépêche ne fut plus compliqué — de traiter en leur nom du mariage de la jeune veuve avec le second fils du Roi d'Angleterre, Henri, devenu Prince de Galles depuis la mort d'Arthur. Isabelle fait la leçon à son représentant diplomatique et prévoit les cas difficiles, les questions embarrassantes. Elle insiste et se répète :

« Il importe que le Roi d'Angleterre remplisse sans délai ses obligations envers la Princesse de Galles. La Reine ne peut croire qu'au milieu de sa douleur sa fille soit laissée dans le besoin et souffre des privations. Elle a été informée de divers côtés que le Roi Henri n'aurait point l'intention de tenir ses promesses. S'il en était ainsi, il en rejaillirait sur lui un grand déshonneur. Jamais pareille chose ne s'est vue. Quand la fille aînée des Rois, Princesse de Portugal, devint veuve, elle reçut tout ce qui lui était nécessaire, et son retour ne coûta pas un maravedi à l'Espagne. Quand la Princesse Marguerite d'Autriche éprouva le même malheur, les Rois pourvurent à tous ses besoins comme si elle eût été leur propre fille. L'obligation de Henri envers la Princesse de Galles est bien plus grande que ne l'a été celle des autres princes placés dans des circonstances analogues, parce qu'il s'est formellement engagé à lui donner un douaire et que les villes, manoirs et terres lui ont été attribués comme une propriété à vie. Il n'est pas possible qu'un prince tel que le Roi Henri manque à sa parole en aucun temps et moins encore quand le malheur accable la Princesse de Galles. »

Ferdinand ajoute à ces considérations sentimentales des ordres plus positifs. Doña Elvira et Juan Cuero auront à garder avec la plus grande vigilance l'or, les joyaux et l'argenterie de la Princesse. Si elle est contrainte d'emprunter pour maintenir sa maison, ses biens personnels ne doivent pas servir à l'acquit de pareilles dettes. Les lettres

se multiplient et témoignent que le Roi d'Espagne ne se fait aucun scrupule d'altérer la vérité, de revenir sur ses promesses et d'en faire d'autres qu'il ne songe pas à tenir. Mais gouvernerait-on les empires si l'on ne prévoyait, pour les déjouer, les ruses de ses adversaires?

Henri ne se hâtait pas de répondre. Son avarice et sa rapacité étaient proverbiales. On racontait que, pour remercier le duc d'Oxford de l'hospitalité somptueuse qu'il lui avait offerte, il lui dit :

« Duc, vous m'avez reçu avec magnificence, mais pour avoir contrevenu aux lois somptuaires du pays, je vous impose une amende de dix mille livres au profit de mon trésor. »

Dans ces conditions, le Roi d'Angleterre eût démenti toute sa vie s'il eût satisfait aux demandes de Ferdinand et d'Isabelle. Il ne se souciait nullement de rendre les 100 000 écus de la dot apportée par Catherine.

« Jamais, assurait-on, un écu entré dans ses coffres n'avait revu la lumière du jour. »

Henri était encore moins pressé de remettre le douaire promis que de restituer la dot. C'est en vain que les Rois Catholiques invoquaient les lois, les coutumes, et faisaient appel à sa droiture et même à sa probité. Ils ne recevaient que des réponses dilatoires.

D'autre part, alléché par l'offre de reconquérir, avec l'aide de l'Espagne, la Guyenne et la Normandie au détriment du Roi de France, le monarque anglais ne voulait à aucun prix renvoyer à ses parents la Princesse, gage d'un traité avantageux pour lui. Dans son désir de garder ce qu'il avait reçu, de retenir ce qu'il avait promis, de prendre ce qui ne lui appartenait pas, il conçut un projet digne de son caractère. Pourquoi n'épouserait-il pas lui-même la Princesse Catherine, au lieu de la réserver à son fils Henri, né en 1491, et dont le très jeune âge remettait à longtemps un mariage effectif?

Instruite des intentions du monarque anglais, Isabelle frémit d'indignation. Et, aussitôt, elle écrit à Estrada une lettre, datée du 12 avril 1503, où éclate la colère que lui inspire la pensée incestueuse d'Henri.

« Ce serait une action affreuse, si mauvaise que jamais on n'a connu la pareille jusqu'ici. Rien que d'en entendre parler offense les oreilles. Pour quoi que ce soit dans le monde, nous ne voudrions qu'elle eût lieu. »

A partir de ce moment, Isabelle, qui a témoigné le désir de reprendre sa fille sans le souhaiter nullement et a réclamé la dot et le douaire dans l'espoir que Henri préférera marier son second fils à Catherine que de tenir ses engagements, exige une réponse catégorique.

Ou bien sa fille sera immédiatement mariée au Prince de Galles, — auquel cas une nouvelle dot sera payée et le traité amélioré — toujours au détriment de la France, — ou bien la Princesse s'embarquera et rentrera de suite en Espagne. Et la Reine, qui compte sur le caractère intéressé de Henri pour abandonner son projet personnel, ajoute à l'une de ses nombreuses lettres un paragraphe qui montre l'importance qu'elle attache au second mariage de sa fille :

« Finalement, le principal objet de cette affaire est de mener à bien les fiançailles aussitôt que vous le pourrez et dans le sens que nous vous avons indiqué. Parce que, alors, *toutes nos anxiétés cesseront* et nous pourrons requérir l'aide de l'Angleterre contre la France. Cette aide est la plus efficace que nous puissions avoir. Vous devez vous presser, car si vous avez le désir de faire quelque chose dans notre intérêt, vous ne pourrez jamais nous rendre un plus grand service que celui-là. »

Et, pour détourner Henri d'une idée injurieuse à l'honneur des Rois et de la Princesse Catherine, Isabelle propose avec habileté de marier son *Bon Frère* avec une parente de Ferdinand, la jeune Reine de Naples. Le traité d'alliance sera renforcé par cette union.

On imagine quelle était la situation de Catherine, objet de transactions si pénibles. Quelques lettres d'elle adressées à son père indiquent son désir de rentrer en Castille, mais elle ajoute qu'elle se soumettra toujours aux volontés de ses parents.

Enfin, après une série de marchandages où les Rois d'Espagne se montrèrent conciliants, contrairement à leurs habitudes, le contrat de mariage fut signé entre Henri, Prince de Galles, et Catherine, Princesse de Galles douairière. Il était accompagné d'un traité d'alliance plus étendu et surtout plus explicite que celui de 1501. Par une lettre datée du 24 septembre 1503, Ferdinand exprime sa satisfaction à son ambassadeur :

« Puisse Notre Seigneur prendre le Prince et la Princesse de Galles en sa garde et permettre que, le mariage consommé, naisse d'eux une nombreuse postérité, suivant nos désirs et ceux du Roi d'Angleterre notre frère. »

Le mariage de Catherine avec Arthur avait nécessité une dispense

papale ; celui que la Princesse allait contracter avec son beau-frère exigeait des formalités religieuses beaucoup plus compliquées. Les Rois avaient de part et d'autre sollicité Alexandre VI à ce sujet, mais, avant que leur demande fût parvenue à Rome, le Pontife était mort. Son successeur n'était point encore nommé et de longs délais seraient certainement exigés avant que la bulle de dispense ne fût signée.

A ce propos, il est assez curieux de retrouver dans les archives de Simancas un écho du jugement que Ferdinand et Isabelle portaient sur le Pontife qui venait d'occuper le siège de saint Pierre. Ils chargent leur ambassadeur de communiquer verbalement à Henri VII leurs inquiétudes et leurs désirs :

« Dites-lui de notre part qu'il a été témoin des maux infligés à l'Église et à la chrétienté par le défunt Pontife, faute d'avoir été un bon Pape. Le Roi d'Angleterre voit combien il importe que le Souverain Pontife soit élu selon le droit canonique et combien il est nécessaire qu'il soit digne de servir Dieu, capable de gouverner l'Église, de résister aux Infidèles et de maintenir la paix dans la chrétienté. En conséquence, nous l'incitons très affectueusement à écrire à son ambassadeur en lui disant que, si le Pontife n'est pas encore nommé, il ait à s'entendre avec notre représentant, afin de s'efforcer d'avoir un bon Pape élu par le sacré collège des Cardinaux en toute liberté, et suivant les lois canoniques. »

Ainsi se terminèrent après des années les négociations du mariage anglais. Leur durée semblait présager le rôle important que devait jouer l'Infante Catherine, cette femme malheureuse entre les malheureuses, que Shakespeare appelle *la Reine des Reines de la terre.*



CHAPITRE XX

MORT DE LA REINE DE PORTUGAL
PHILIPPE LE BEAU ET JUANA

LES ROIS MANDENT EN ESPAGNE LEUR FILLE ISABEL ET SON ÉPOUX, LE ROI DE PORTUGAL. || LES ARAGONAIS REFUSENT DE RECONNAÎTRE LES DROITS D'UNE FEMME. || NAISSANCE DE L'INFANT DOM MIGUEL ET MORT DE SA MÈRE. || LE CARACTÈRE DE JUANA. || LETTRES DU SOUS-PRIEUR DE SANTA CRUZ. || NAISSANCE DE CHARLES-QUINT. || ENTRÉE DES ARCHIDUCS A PARIS. || MADAME CLAUDE DE FRANCE. || BONNE ENTENTE DU ROI DE FRANCE ET DE L'ARCHIDUC. || LES ARCHIDUCS ARRIVENT A MADRID. || ENTREVUE DE FERDINAND ET DE PHILIPPE. || ISABELLE REVOIT SA FILLE JUANA. || LA RECONNAISSANCE DES PRINCES DE CASTILLE. || LE ROI SE REND EN ARAGON. || VOYAGE DU CHEVALIER DE LALAIN EN ANDALOUSIE. || LES CORTES D'ARAGON RECONNAISSENT LES DROITS HÉRÉDITAIRES DES PRINCES.

APRÈS la mort cruelle de leur fils, le Prince Don Juan, Ferdinand et Isabelle invitèrent le Roi et la Reine de Portugal à venir en Espagne où les Cortes de Castille et d'Aragon reconnaîtraient solennellement les droits héréditaires de la jeune Souveraine et lui prêteraient serment de fidélité, conjointement avec son mari. Les Monarques passèrent la frontière en 1498 et arrivèrent à Tolède où la prestation du serment eut un caractère grandiose. La couronne de Castille était portée par une femme ; aucune protestation ne s'éleva contre la reconnaissance des droits de sa fille comme princesse héréditaire.

Il n'en fut pas de même en Aragon. Les grands alléguaient que les constitutions du royaume s'opposaient à l'élévation d'une femme au trône et que, depuis le XIIe siècle, aucune infraction n'avait été faite à cette règle. Les Rois, surtout Isabelle, furent très émus d'une résistance qui ruinait leurs projets et portait atteinte à leur autorité.

L'obstination légendaire des Aragonais détruirait-elle l'union de

la *Corona* et de la *Coronilla* sous un même sceptre et à laquelle les Rois avaient fait tant de sacrifices?

Isabelle n'avait jamais beaucoup aimé l'Aragon où elle se sentait étrangère. Elle se souvenait avec dépit que, en 1481, nommée par le Roi *Lieutenant général* du royaume et chargée de présider les Cortes en l'absence de son époux, il avait fallu promulguer une loi pour autoriser son admission dans la salle des séances, sous prétexte que le Roi devait présider les Cortes *en personne*. L'esprit autoritaire de la grande souveraine s'accommodait mal de la dureté des Catalans, toujours en rébellion plus ou moins ouverte contre leurs princes. A Barcelone, à Saragosse, elle n'avait jamais senti battre les cœurs à l'unisson du sien. L'insubordination des Cortes l'exaspéra d'autant plus que Ferdinand cherchait à l'excuser. Un jour, à la suite d'une discussion fort vive, Isabelle se laissa emporter par la colère :

« Mieux vaut une bonne fois réduire l'Aragon par les armes que de tolérer l'insolence des Cortes ! » s'écria-t-elle.

Les membres de l'assemblée restaient silencieux devant cette attaque directe. L'un d'eux, Antonio de Fonseca, celui-là même qui avait audacieusement tenu tête à Charles VIII en Italie, répondit sans attendre d'y être autorisé :

« Les Aragonais, Madame, sont de nobles et loyaux sujets. Ils ont l'habitude de tenir leurs serments et désirent en bien comprendre la valeur avant de les prêter. Excusez-les s'ils examinent sous toutes ses formes et considèrent dans toutes ses conséquences un acte qu'aucun précédent ne justifie. »

Isabelle avait retrouvé son sang-froid ; elle se tut et prit en haute estime le gentilhomme de qui elle recevait une leçon méritée. Le nom de Fonseca figura plus tard dans son testament parmi les six hommes d'État qu'elle recommandait à ses successeurs. Désormais l'on chercha un terrain de transaction.

Les Cortes d'Aragon se refusaient à reconnaître les droits héréditaires d'une femme, mais les constitutions ne s'opposaient pas à la proclamation d'un de ses descendants mâles. La jeune Reine de Portugal était grosse ; on convint d'attendre sa délivrance. Si elle accouchait d'un fils, la question serait tranchée. Dans ce cas, les Cortes promettaient de ne soulever aucune objection, car, s'ils avaient la tête aussi dure que le granit de leurs montagnes, on pouvait compter sur leur loyauté.

L'enfant tant désiré vint au monde le 23 août 1498. C'était un garçon. Hélas, sa naissance allait être pour les siens une source de larmes au lieu d'apporter la joie. Une heure après lui avoir donné le jour, la charmante Reine de Portugal expirait dans les bras de son époux et de ses parents désespérés. Sa santé avait toujours été fragile, les austérités auxquelles la jeune veuve s'était adonnée, l'effort moral qu'elle s'était imposé pour contracter un second mariage, une grossesse pénible, un voyage fatigant à travers l'Espagne inhospitalière, l'attitude des Aragonais, peut-être un commencement de tuberculose avaient épuisé ses forces. De sinistres pressentiments l'avaient bouleversée durant sa grossesse, rendant vains les encouragements de sa mère et la tendresse de son époux.

Impitoyable à ses propres douleurs, Isabelle parut aussi impassible qu'elle l'avait été à la mort du Prince Don Juan et prit aussitôt les mesures administratives inhérentes à la situation. L'enfant qui avait coûté la vie à sa mère fut baptisé sous le nom de Miguel, et les Cortes, fidèles à leur promesse, reconnurent les droits au trône de ce petit-fils de leur souverain. Le Prince resterait sous la garde et la tutelle de ses grands-parents, à l'exclusion de son père. En son nom, les Rois jurèrent devant le Justicia de respecter les lois et libertés de l'Aragon. A l'âge de quatorze ans, si l'heure était venue pour le Prince d'exercer sa souveraineté, il renouvellerait ce serment.

A peine né, cet enfant résumait les espérances héréditaires des royaumes de Portugal, d'Espagne et de Sicile. Pourtant les Portugais ne voyaient pas sans appréhension tant de couronnes réservées à leur prince. Ne préférerait-il pas un jour ses vastes royaumes d'Espagne à celui de la petite Lusitanie? Craintes vaines, et que le destin cruel se chargea de dissiper. Moins de deux ans après la mort de sa mère, l'Infant Dom Miguel allait la rejoindre dans la tombe.

Isabelle demeurait accablée sous le poids des chagrins qui, depuis la perte de son fils, brisaient son âme vaillante. Il ne lui restait maintenant pour hériter de sa gloire que sa seconde fille Juana, mariée en 1496 à l'Archiduc Philippe le Beau, et dont le caractère singulier, l'esprit morose, les idées bizarres lui causaient depuis plusieurs années des inquiétudes trop fondées. Des bruits étranges couraient sur le compte de la Princesse. On murmurait qu'une Bible sortie des presses d'Anvers avait été mise entre ses mains, qu'elle s'était laissé séduire par l'esprit de la Réforme et avait perdu la foi, qu'elle avait pris l'Inquisition en horreur et détestait le prosélytisme exalté de sa mère. Isabelle ne pouvait croire à de pareilles insinuations. Le

Sous-Prieur de Santa Cruz fut prié de se rendre en Flandre, de voir l'Archiduchesse et de remplir auprès d'elle une mission délicate

Après un voyage de près de deux mois et le dernier mardi de juin, le moine arrivait à Bruxelles. Le surlendemain, il rendait compte à la Reine de son entrevue avec la Princesse :

« Le jeudi suivant, nous parlâmes avec l'Archiduc et ensuite avec l'Archiduchesse. Ils nous reçurent avec joie, nous sembla-t-il. J'exposai à l'Archiduchesse l'objet de ma mission et elle en parut satisfaite. Elle est très gentille, belle et forte, si avancée dans sa grossesse que ce serait pour Votre Altesse une consolation de la voir. »

Dans une autre lettre écrite après un second entretien, le Prieur raconte que la Princesse parut émue de certains bruits répandus sur son compte en Espagne. Sans doute elle faisait allusion à l'incrédulité dont on l'accusait :

« Je lui répondis, car, dans son état, il me semblait préférable de lui donner de la joie plutôt que de l'ennui, qu'elle n'avait laissé en Castille que de bons souvenirs. Sa jeunesse, son inexpérience et son grand amour pour son époux, dont Vos Altesses étaient averties, excusaient tout devant Vos Altesses devenues ses meilleurs avocats en même temps qu'elles étaient ses père et mère affectionnés. Elle ne manqua pas de bonnes raisons pour se défendre et défendre aussi ses serviteurs. »

Le 14 août, veille de l'Assomption, le Prieur obtient une autre audience et parle avec plus de liberté. En somme, il a pour ambition de rétablir entre Isabelle et sa fille les relations affectueuses que cette dernière a rompues depuis son mariage. La tâche est malaisée, car l'Archiduchesse oppose une résistance maladive au désir si naturel exprimé par sa mère. La lettre écrite après l'entrevue vaut d'être citée; elle montre combien un cerveau que l'on croyait dévoyé par les spéculations théologiques et les préoccupations religieuses était simplement vide de pensée.

« Hier, 14 août 1498, veille de l'Assomption de Notre-Dame, j'ai parlé pour la troisième fois à la Sérénissime Archiduchesse. Je lui demandai de me dire quelque chose de sa vie que je pusse écrire à Votre Altesse, mais elle me répondit que, pour le moment, elle n'avait rien à me dire parce qu'elle avait écrit une longue lettre à Votre Altesse. Depuis ce temps, elle ne m'a fait aucune question sur qui que ce soit en Espagne et elle a écouté seulement ce que je lui ai dit. Je peux assurer Votre Altesse qu'elle n'éprouve pas

un très grand plaisir de ma venue, pour la bonne raison qu'avant mon arrivée certaine personne, probablement la Comtesse de Canim, lui a écrit, de Bilbao, que je venais la voir en qualité de confesseur. Le bruit en a été si public que nous avons trouvé en Angleterre deux lettres sur ce sujet. Quand je lui assurai le contraire, elle devint un peu plus tranquille. Pour conclure, elle me promit que si je restais quelques jours de plus, elle prendrait ma demande en considération. Je lui répondis que je n'étais pas venu comme un inquisiteur pour m'informer de sa conduite et que je ne voulais écrire rien qui ne fût l'expression de sa pensée. Je lui demandai si elle préférait me voir souvent ou peu. Elle me répondit que toutes les fois que je souhaiterais lui parler et lui dire ce qui me paraîtrait juste, elle m'écouterait avec plaisir. Depuis, je n'ai reçu d'elle aucune lettre d'audience. Je ne sais si ma présence ou son manque de dévotion ont été cause qu'elle ne s'est point confessée pour l'Assomption ».

En même temps qu'Isabelle envoyait en Flandre le Sous-Prieur de Santa Cruz avec mission de la renseigner sur l'état de sa fille, elle priait Fray Andreas, directeur de conscience de l'Infante avant son mariage, et qui lui avait écrit vainement à plusieurs reprises, de faire auprès d'elle une nouvelle tentative.

Le bon moine a tour à tour recours aux compliments, aux prières et aux menaces. Après une longue suite de vœux pour la délivrance prochaine de son ancienne pénitente, il ajoute :

« On m'a dit que Votre Altesse se confesse à ces sortes de frères qui vivent à Paris et qu'Elle a donné à l'un d'eux treize florins pour faire la bonne chère qu'aiment ces ivrognes. Mon opinion est que Votre Altesse ne devrait se confesser qu'à un frère de l'observance, un frère qui n'ait pas une épingle en propre et à qui elle n'accorde d'autre faveur que celles octroyées au couvent où il vit. Ces sortes de frères rendront à Dieu bon compte de votre âme. »

Dans une autre lettre, Fray Andreas s'excuse de ne point se rendre auprès de l'Archiduchesse afin de lui offrir comme jadis le secours de son ministère. Son grand âge et les infirmités l'en empêchent. Pourtant, sur un ordre émané d'Elle, il se mettrait en route en dépit de ses incommodités.

Il attendit en vain l'ordre sollicité. Et dans une autre lettre :

« Bien que je vous aie écrit très souvent, vous ne m'avez jamais répondu ni donné de vos nouvelles. Qu'il en soit comme l'ordonne Votre Altesse,

mais des services pareils aux miens ne devraient être oubliés ni devant Dieu ni devant les hommes. »

A quels services Fray Andreas fait-il allusion? Il conclut :

« Dieu merci, je suis plus heureux dans mon couvent que Votre Altesse avec tout ce qu'elle possède. Je m'excuse d'être aussi audacieux avec vous que j'aime beaucoup et que je sers nuit et jour devant Dieu par mes prières. Prenez courage, *soyez aussi gaie que vous pourrez*, ayez une conscience claire devant Dieu, confessez-vous bien et souvent... Si Votre Altesse ne me répond pas, je ne lui écrirai plus jamais, et cette lettre sera la dernière. Dieu vous donne le bonheur et une heureuse délivrance. »

Pourtant, le Sous-Prieur de Santa Cruz continuait à renseigner Isabelle sur l'état de sa fille, mais le découragement le gagnait devant l'inertie que lui opposait l'Archiduchesse. Tantôt il la défend, tantôt il la blâme. Finalement, il sollicite l'ordre de rentrer en Espagne ou de passer en Angleterre, ainsi qu'il a été convenu avant son départ.

Une dernière lettre trouvée dans les archives de Simancas est datée du 15 janvier 1499. Elle peint le caractère de Juana, dure, obstinée, mais préhensible aux conseils donnés avec douceur.

« Ces jours derniers, j'ai rendu compte à Votre Altesse de ma vie depuis mon arrivée jusqu'aux couches de l'Archiduchesse... Après la messe de relevailles, j'ai parlé avec elle plusieurs fois et dit ce que Votre Altesse m'avait ordonné de dire de la plus douce façon et sans aucune forme de reproche. Elle reçut très bien ces conseils, rendit grâce à Votre Altesse de vouloir bien lui indiquer comment elle devait vivre, et me pria aussi de lui signaler les actes qui dans sa conduite pourraient me paraître répréhensibles. Je lui dis, entre autres choses, qu'elle avait un cœur dur et sans pitié et qu'elle était dépourvue de toute piété, ce qui est vrai. Elle me répondit qu'elle était plutôt faible et pauvre d'esprit. Elle ne pouvait songer à la distance qui la séparait de Votre Altesse sans éprouver l'envie de crier de douleur.

« Elle passa le jour de l'an d'une manière qui me satisfit et me persuada mieux que plusieurs conversations. La voyant si humble, je lui pardonnai tout ce qu'elle avait fait auparavant. Dans sa maison règne une règle religieuse analogue à celle d'un couvent. En ceci, elle montre une grande vigilance et mérite d'être louée. Elle a les qualités d'une bonne chrétienne et fait effort pour s'amender sur certains défauts que je lui ai signalés au nom de Votre Altesse et sur quelques bagatelles que j'ai apprises ici. Ses gens ont deux sujets de plainte contre elle : d'abord ils sont mal payés et, en second

lieu, ils affirment qu'elle ne gouverne pas sa maison. Je lui en parlai et elle me répondit qu'elle avait souvent demandé aux membres du Conseil de payer ses serviteurs espagnols ; ils avaient répliqué qu'on devait d'abord s'occuper des Flamands. Quant au gouvernement de sa maison, ils ne lui avaient pas permis d'y prendre part. »

Le Sous-Prieur, un peu déconcerté par la faiblesse de l'Archiduchesse, fait ensuite une peinture navrante de l'effacement et de la pauvreté où elle vit :

« Mme d'Aloyn et les conseillers de l'Archiduc ont tellement intimidé notre Dame qu'elle n'ose lever la tête. Elle est si pauvre qu'elle n'a pas un maravedi pour ses aumônes. Cette même année, étant grosse, elle réclama le don affecté en cette circonstance aux Archiduchesses. Soixante mille florins lui furent attribués, payables en trois ans, mais elle n'en toucha rien. Le trésorier de l'Archiduc, ayant pris la somme, la distribua selon sa fantaisie. Les gens de l'Archiduchesse meurent de faim, et il en sera ainsi tant que Votre Altesse n'aura pas pourvu à leur entretien. »

Telle était la femme destinée à porter un jour le sceptre qu'Isabelle tenait avec tant de fermeté. Comment le cœur de la Souveraine n'eût-il pas défailli devant la vision du sombre avenir réservé à sa famille et à ses royaumes.

Le premier-né de l'Archiduchesse était une fille. Le 24 février 1500, dans le palais de Gand, voyait le jour Charles d'Autriche, héritier présomptif des vastes États de l'Empereur Maximilien, des Flandres qu'il posséderait en sa qualité de fils aîné de Philippe le Beau et de l'empire immense des Rois d'Espagne qui, dès la mort de l'Infant Dom Miguel, survenue peu après, écherrait par droit de succession à sa mère l'Archiduchesse Juana. Cette naissance jeta dans le cœur d'Isabelle le dernier rayon de joie qui devait l'illuminer.

Elle augura, dit-on, de la brillante destinée de son petit-fils en remarquant qu'il avait vu la lumière le jour de saint Mathieu, un prince des Apôtres. Garibay assure que ce jour fut toujours propice à l'Empereur.

Après la mort de l'Infant Dom Miguel et la naissance du jeune Charles d'Autriche, Ferdinand et Isabelle dépêchèrent des messagers auprès des Archiducs pour les inviter à venir en Espagne recevoir le serment de fidélité de leurs futurs sujets en qualité de princes héréditaires. Isabelle espérait beaucoup du retour de sa fille. Elle triompherait des influences mauvaises que subissait la jeune femme, elle appré-

cierait un état de santé dont elle soupçonnait le désordre. L'Archiduc ne se hâta pas de répondre au désir de ses beaux-parents. Bien qu'aucun obstacle ne se dressât entre le trône d'Espagne et lui, il hésitait à se rendre dans un pays lointain contre lequel il était prévenu. Aussi bien ajoutait-il les mauvaises raisons aux prétextes spécieux et retardait-il sans cesse son départ. Enfin, après la naissance d'une seconde fille, le 15 septembre 1501, Philippe et Juana quittèrent Gand suivis d'une cour nombreuse, s'arrêtèrent à Malines où ils laissèrent leurs enfants, gagnèrent Bruxelles et en repartirent le 4 novembre.

Juana, très indifférente au plaisir de revoir ses parents et son pays natal, avait pour unique souci d'échapper aux périls qu'elle avait courus en mer quelque cinq ans auparavant et souhaitait par conséquent traverser la France. La désinvolture avec laquelle Charles VIII avait renvoyé sa fiancée, la Princesse Marguerite, sœur de Philippe, pour épouser Anne de Bretagne qui, de son côté, avait rompu ses projets de mariage avec Maximilien, père de Philippe, afin de s'unir au Roi de France, rendait la situation délicate. Mais l'Archiduc, soucieux de nouer des relations amicales avec son puissant voisin, feignit d'avoir oublié ces griefs, tandis que Louis XII, désireux d'effacer des souvenirs désagréables, envoyait le seigneur de Belleville à Bruxelles pour offrir aux Princes le passage dans ses États et quatre cents lances capables d'assurer partout leur sécurité. Philippe ne demandait qu'à répondre avec bonne grâce à cette offre engageante. Une entrevue avec le Roi de France effacerait les froissements passés et contribuerait au maintien de la paix. Enchanté de recevoir les Princes flamands, Louis XII ordonna de leur prodiguer les plus grands honneurs. Dès son arrivée en France, l'Archiduc aurait droit de grâce, de rémission et délivrerait les prisonniers comme le Roi de France lui-même, à sa première entrée dans une ville.

Philippe et Juana traversèrent le Brabant, le Hainaut, s'arrêtèrent à Mons et à Cambrai et pénétrèrent en France par la route de Saint-Quentin. A Compiègne, ils logèrent dans l'ancien palais de Charles le Téméraire, grand-père de Philippe, franchirent une région couverte d'épaisses forêts et arrivèrent à Saint-Denis où l'abbé du monastère leur fit baiser de saintes reliques. Le 25, ils furent reçus à Paris par MM. du Châtelet et le prévôt des marchands accompagné de ceux de sa corporation les mieux montés et les mieux vêtus de leur quartier afin d'honorer ladite ville, puis le clergé les conduisit à Notre-Dame où fut chanté un *Te Deum* solennel :



Cl. de l'Auteur.

BURGOS : PALAIS DU CORDON.



Cie Laurent.

TOLÈDE : INTÉRIEUR DE SAN JUAN.

« Rien ne manquait à la solennité de la réception : rues tendues d'étoffes précieuses et de tapisseries, discours, harangues, banquets, bals où de nobles dames dansèrent à la française et à la morisque. »

Durant son séjour à Paris, Philippe visita la Sainte-Chapelle, siégea au Parlement parmi les pairs de France et, en cette qualité, rendit hommage à Louis XII pour ses États de Flandres. Dans sa fierté tout espagnole, Juana refusa d'accompagner son mari et d'assister à une cérémonie qu'elle considérait comme attentatoire à sa dignité personnelle.

Les Archiducs se dirigèrent ensuite sur Blois où les Rois de France tenaient leur Cour. L'entrevue, réglée suivant une étiquette stricte, est rapportée dans le *Cérémonial français* :

« La salle où le Roi attendait les Archiducs était pleine de monde, à peine pouvait-on y pénétrer. Quand Philippe parut sur le seuil de la porte et se découvrit, M. de Brienne dit au Roi :

« Sire, voici Monsieur l'Archiduc. »

Et le Roi de répondre :

« Voici un beau Prince ! »

S'avançant l'un vers l'autre, le Roi et l'Archiduc se firent trois saluts ou honneurs, entre lesquels ils se rapprochèrent assez pour s'embrasser et se parler un moment à voix basse.

L'Archiduchesse parut. Sur le seuil, un gentilhomme lui demanda si elle voulait baiser le roi.

Le cas était grave pour une Infante d'Espagne élevée dans une réserve austère. Par bonheur, le Cardinal de Cordoue marchait sur ses pas. « Baiserai-je? demanda-t-elle. — Oui », répondit le Cardinal.

Mais le Roi s'était avancé vivement et, sans lui laisser le temps d'accomplir les trois révérences, il lui baisa la main galamment et la mena jusqu'à la chaire qui lui était préparée auprès de l'Archiduc.

Philippe et sa femme furent ensuite conduits avec cérémonie chez la Reine où leur fut présentée leur future belle-fille, Dame Claude de France, âgée de deux ans à peine et dont le mariage venait d'être décidé avec le jeune Charles d'Autriche, fils des Archiducs, né un an auparavant.

La petite fiancée ne parut pas éprouver un vif plaisir à connaître les père et mère de son futur époux, car, à leur vue, elle poussa de tels

cris et pleura si rageusement qu'on dut l'emporter dans sa chambre, sans avoir même pu lui dire le *Dieu vous garde.*

Les appartements des Princes avaient été tendus de drap d'or et de soie ; des tapis turcs couvraient le sol ; dans les chambres, des ciels de lit étaient en drap d'or brodé d'or, et les courtines en satin blanc rehaussé de passementeries d'or. L'ensemble de la maison de l'Archiduc fut installé avec magnificence et défrayé depuis le grand seigneur jusqu'à l'humble valet.

Durant plusieurs jours les fêtes se succèdent où les courtisans font assaut de galanterie. La saison est froide. Les dames françaises arborent des robes de drap d'or, de satin, de velours tanné ornées d'hermine, de martre zibeline, de petit-gris, suivant leur état social. Les Espagnoles de la suite de l'Archiduchesse portent leur costume national. Le matin est consacré aux offices religieux ; la chasse, les tournois se partagent l'après-midi. Le soir, on danse à l'allemande, à la française, à l'espagnole. Pas un instant ne se passe sans prendre un plaisir.

Le Roi et l'Archiduc, désireux de se complaire, s'entendirent si bien que, outre le contrat de mariage entre leurs enfants, Philippe ratifia le traité de Trente consenti le 15 octobre 1501 entre son père l'Empereur Maximilien et Louis XII, traité négocié par le Cardinal d'Amboise. Il n'est si belle fête qui n'ait une fin. Après avoir pris congé du Roi et de la Reine, les Archiducs embrassèrent Mme Claude, devenue moins sauvage, et lui remirent une pièce d'orfèvrerie estimée deux mille livres. L'habitude d'indiquer la valeur de ces présents royaux n'était pas d'un goût très délicat, mais elle évitait toute contestation s'il fallait les rendre. Le Comte de Lalain décrit le joyau exécuté avec un art raffiné :

« Au milieu se dressait un pilier de bois jaspé surmonté d'un homme tenant une torche à la main. A ses côtés se déroulait une devise ainsi rédigée : « A cette lumière, le peuple connaîtra votre gloire. » Au bas se présentaient les armes de France et celles de la Reine entourées de légendes, tandis que, attachées directement au pilier, des miniatures représentaient le Prince Charles et Mme Claude toute nue tenant un tableau avec cette légende : « Et jusqu'à la bouche des enfants à la mamelle qui les louera. »

Le Roi accompagna les Princes, mais, au château d'Amboise, il les quitta non sans avoir échangé mille promesses et souhaits d'heureux revoir, Philippe et Juana ayant annoncé qu'ils traverseraient de nou-

veau la France à leur retour. En vérité, Philippe avait gagné l'amitié de Louis XII et n'avait même pas songé aux intérêts espagnols.

Les Princes allaient à petite journée, s'arrêtaient dans les villes telles que Poitiers et Cognac. Ils évitèrent Bordeaux où couraient des bruits de peste et poursuivirent leur route, au grand déplaisir des habitants qui avaient envoyé d'avance des présents, des vivres et des vins renommés. A Dax, il commença de pleuvoir et, quand le cortège atteignit Bayonne, les quartiers bas étaient inondés, les rues transformées en torrents et les maisons ravitaillées par des bateaux. De mémoire d'homme, l'on n'avait vu un temps pareil. Comme le sol était détrempé, il fallut abandonner les chariots couverts venus de Flandre, réservés au mobilier et aux bagages, et charger leur contenu sur de forts mulets de Biscaye capables de passer la montagne blanche de neige. Les voyageurs gardèrent pourtant une de ces voitures sur laquelle ils entassèrent les meubles de grand poids; sa vue causa la plus vive surprise parmi les paysans accourus au-devant du cortège.

Le Comte de Lalain, qui note chaque jour l'itinéraire suivi par ses maîtres, relate certains faits saillants du voyage. En Biscaye, il est frappé de la beauté des femmes et note leur bonnet conique, survivance du sarmat ou du hennin, autour duquel s'enroulent jusqu'à vingt aunes d'étoffe légère. Les personnes riches portent cette coiffure en soie jaune brodée d'or. Les jeunes filles vont nu-tête et ont les cheveux coupés ras. Après le mariage, elles ont le droit de laisser pousser leurs cheveux, mais aussi le devoir de les couvrir afin d'en réserver la vue à leur mari, bien différentes en cela des épouses spartiates qui se dépouillaient de cette parure avant de partager la couche nuptiale.

A Segura, on laisse à droite le *chemin français* conduisant à Santiago de Compostela et où s'engagent chaque jour de nombreux pèlerins. Voici qu'on entre en Castille. Les Rois, heureux de voir l'Archiduc et leur fille se rendre enfin à leurs souhaits, ont donné l'ordre de les recevoir plutôt comme des monarques que comme des princes. Le Connétable de Castille, Duc de Najera, et le Comte de Sirolle, accompagnés d'une nombreuse suite de chevaliers, accueillent les voyageurs à la frontière et les escortent jusqu'à Burgos. Ils descendent au couvent des dames nobles de Las Huelgas dont l'abbesse exerce une juridiction ecclésiastique. Des fêtes, des réjouissances ont été préparées. Jeux de cannes, courses de taureaux, banquets et bals se succèdent, réglés par une étiquette antipathique aux Flamands. Et pourtant rien n'a été négligé pour leur plaire et leur montrer le royaume sous un aspect séduisant. Par une pragmatique spéciale, les Rois ont invité leurs

sujets à porter à cette occasion des vêtements de couleur claire, luxe interdit auparavant par une loi somptuaire. Du jour au lendemain, l'Espagne habillée de noir dépouilla cette sombre livrée et se para d'étoffes voyantes ornées de passementeries et de broderies d'or. Mais cette manifestation était toute factice. Le peuple se souvenait du Prince Don Juan, et la comparaison avec l'Archiduc Philippe n'était pas pour faire oublier celui en qui reposaient jadis tant d'espérances. Il y eut grande solennité à la cathédrale, baisement de main, pèlerinage à la Cartuja de Miraflores où reposaient les aïeux de l'Archiduchesse, visite aux fabriques où le lavage, le filage et le tissage d'une laine renommée occupaient plus de 3 000 ouvriers.

Tour à tour Philippe et Juana reçurent les hommages de Valladolid et de Medina del Campo. C'était l'époque de la foire. Le Prince la parcourut coiffé d'une perruque et dissimulé sous des habits de paysan. Ségovie charma les voyageurs. Ils admirèrent la beauté du site, le fameux aqueduc romain attribué au diable et surtout le palais aux salles dorées, orné d'une profusion d'objets précieux, entre autres les statues polychromes des trente-sept rois de Castille antérieurs aux monarques régnants. Les victorieux portaient l'épée la pointe en l'air, les autres l'abaissaient vers la terre. L'or et la couleur savamment disposés donnaient aux portraits l'apparence de la vie. A Burgos, où ils passèrent le jour du Vendredi-Saint, les Flamands virent avec surprise les processions de flagellants évoluant à travers la ville. Enfin, le 25 janvier ils arrivèrent à Madrid, six mois jour pour jour après leur départ de Gand.

La mauvaise saison avait singulièrement accru la durée et la fatigue du voyage. Pourtant les Archiducs n'étaient pas au bout de leur peine. Philippe avait chassé plusieurs fois, montré aux Castillans l'adresse de ses faucons, et il s'apprêtait à gagner Tolède, où se trouvaient les Rois, quand il fut atteint d'une rougeole assez grave et contraint de s'aliter.

Informé de ce contretemps, Ferdinand accourut.

L'Archiduchesse vint au-devant de son père dans une galerie du palais, l'embrassa joyeusement, puis, lui prenant la main, elle le conduisit au chevet de son époux. Philippe voulait se lever afin d'honorer son beau-père. Toutefois on le retint. Le Roi s'assit près du lit et la conversation s'engagea par l'intermédiaire de Juana, car Ferdinand ignorait le français et le futur Roi de Castille ne savait pas l'espagnol. Quand même l'entrevue fut affectueuse. Le soir venu, le Roi rentrait à Tolède.

Isabelle, en dépit de l'état précaire de sa santé, souhaitait se rendre auprès de ce gendre qu'elle brûlait de connaître et de s'attacher. Mais, informé de son projet, Philippe la fit supplier d'y renoncer. Si elle venait à Madrid, il irait l'attendre hors des murs de la cité, fût-ce au péril de sa vie.

Le 7 mai, les Archiducs prirent enfin le chemin de Tolède. Le Roi avait manifesté l'intention de se porter à la rencontre des Princes, mais le protocole exigeait qu'il fût précédé d'un si grand nombre de seigneurs, de courtisans, qu'il ne dépassa guère les remparts.

Six fauconniers vêtus de pourpoints verts aux manches de satin broché d'argent sortirent les premiers, franchirent les portes de l'enceinte et hâtèrent leur marche. Les pages de la chapelle royale, en velours rouge rehaussé d'or, les suivirent et s'arrêtèrent à une lieue de la ville. Ensuite partirent l'alcade, les juges, les bourgeois aux robes écarlates sur pourpoint de satin cramoisi, une chaîne d'or au cou. A peine eurent-ils aperçu les Princes qu'ils mirent pied à terre et vinrent leur baiser la main. Un peu moins loin encore s'arrêtèrent les évêques, chanoines et autres gens d'Église assujettis seulement à la révérence. Enfin parut le Roi Ferdinand, monté à la genete, entre les Ambassadeurs de France et de Venise. Cinq cents cavaliers nobles formaient autour de lui une escorte éblouissante.

Arrivé devant son beau-père, Philippe sauta de son cheval et se précipita pour baiser la main royale. Ferdinand s'en défendit vivement, pria le Prince de se remettre en selle et, après une présentation des principaux personnages des deux suites et un court baise-main, on reprit le chemin de Tolède. Ferdinand et Philippe marchaient sur le même rang ; derrière eux, l'Archiduchesse s'avançait seule, immédiatement suivie du Cardinal Primat d'Espagne.

Aux portes de la cité, tous, sauf le Cardinal, prirent place sous un dais de drap d'or aux armes d'Espagne et de Flandre, et se rendirent à la cathédrale où un *Te Deum* solennel fut chanté.

Isabelle allait enfin revoir cette fille éloignée d'elle depuis plus de cinq ans. Quelle anxiété et quelle joie! Elle était cependant trop reine pour oublier son devoir et céder à l'élan de son cœur. En outre, elle tenait à imposer le respect de la majesté royale au gendre dont elle connaissait par ouï-dire le caractère frivole.

Isabelle était assise dans une grande salle, sur une chaire haute, entourée de Doña Juana de Aragón, fille bâtarde du Roi et depuis longtemps admise à la Cour, de la Marquise de Moya et d'un grand nombre de dames vêtues de robes de velours cramoisi doublées d'hermine,

de martre et parées de chaînes d'or, de ceintures de joaillerie et d'autres bijoux précieux. Quant à elle, très simple dans ses habits de laine sombre, pareils comme matière à ceux que portait le Roi, elle se distinguait de son entourage par la noblesse de ses traits qu'altérait déjà la maladie. Pourtant, quand elle aperçut l'Archiduc, elle oublia sa réserve, descendit vivement de sa chaire et s'avança vers lui. S'inclinant très bas, le Prince lui prit la main et la baisa. Un peu en arrière, l'Archiduchesse faisait à sa mère une révérence cérémonieuse, mais Isabelle l'attira dans ses bras et l'y étreignit longuement. Leurs Altesses échangèrent de part et d'autre le *Dieu vous garde*; puis le Roi emmena l'Archiduc, et la Reine conduisit l'Archiduchesse dans une pièce retirée où elles causèrent sans témoin.

On avait préparé des fêtes en harmonie avec l'heureux événement qui répondait aux vœux des monarques, quand, au lendemain de l'arrivée des Princes, un courrier apporta d'Angleterre la nouvelle officielle de la mort d'Arthur, Prince de Galles, marié à l'Infante Catherine. L'Archiduc, qui avait été informé de ce malheur une semaine auparavant, avait décidé d'en garder le secret vis-à-vis de la souveraine tant qu'il ne serait pas confirmé. Les Rois ordonnèrent un deuil sévère et gardèrent la chambre pendant neuf jours.

Les princes du sang, les membres de la Toison d'Or suivirent cet exemple. Un service funèbre pour le repos de l'âme du Prince de Galles fut célébré au monastère de San Juan de los Reyes, dont l'église avait été parée de trente trophées aux armes d'Angleterre. L'estrade, tapissée de drap noir, élevée sur quatre degrés, était surchargée de lumières. Aux angles brûlaient quatre gros cierges. Le cénotaphe, revêtu de velours noir, portait, comme les ornements d'autel, une croix cramoisie. Dès lors, la vie s'écoula tristement au milieu de messes, de vêpres, des offices chantés pour le trépassé. L'Archiduc et sa suite mouraient d'ennui. Pourtant, les jours de deuil écoulés, les fêtes recommencèrent, mais l'élan un peu factice qui avait accueilli les Princes était mort. Puis l'inquiétude dévorait Isabelle. Que deviendrait l'Infante Catherine, veuve à dix-sept ans? Henri VII garderait-il aux Rois l'alliance promise contre la France?

Cependant Philippe s'efforçait de plaire, prenait part aux jeux de cannes où l'arme était un roseau fragile, s'habillait à l'espagnole ou à la morisque, chassait, volait et continuait de s'ennuyer. Le désenchantement qu'il témoignait peinait d'autant plus la Reine qu'il traitait sa femme avec une froideur marquée.

Enfin, on s'occupa de la reconnaissance des droits au trône de

l'Archiduc et de l'Archiduchesse et de la prestation du serment de fidélité. La cérémonie eut lieu dans la cathédrale de Tolède, après une messe chantée pontificalement par le Cardinal Ximenes de Cisneros.

Le Roi et la Reine s'assirent devant l'autel ; l'Archiduc et l'Archiduchesse prirent place un degré plus bas. Puis, un secrétaire énuméra les titres, royaumes et terres appartenant au Prince de Castille, et celui-ci promit par serment de conserver à ces pays leurs lois et privilèges, ainsi que l'avaient fait les princes ses prédécesseurs. Les évêques lui rendirent hommage et baisèrent sa main ; les ducs, comtes et marquis suivirent leur exemple et jurèrent avec solennité d'être de bons et loyaux sujets. La cérémonie achevée, l'Archiduc alla baiser la main du Roi et de la Reine qui s'en défendirent ; l'Archiduchesse s'inclinait dans la même intention ; émus, ses parents la relevèrent et la baisèrent sur la bouche. Telle fut, au point de vue religieux, la reconnaissance tant désirée par Isabelle et déjà consentie sans difficulté par les Cortes de Castille assemblés dans ce but.

Tout s'était bien passé à Tolède, mais les Rois se souvenaient avec amertume de l'opposition des Cortes d'Aragon lors de la venue de la Reine de Portugal et ils n'entendaient pas s'exposer à un nouvel échec. Afin de l'éviter, Ferdinand, laissant Isabelle à Madrid où la retenait l'état de sa santé, résolut de devancer l'arrivée des Princes. Sa finesse, son habileté, ses succès politiques, l'affection de ses sujets faisaient bien augurer d'un séjour dans ses États. Il sortit de Tolède le lundi 18 juillet, accompagné d'une suite restreinte afin de voyager plus vite. L'Archiduc, le Cardinal de Mendoza, une foule de gentilshommes castillans et flamands l'escortèrent jusqu'à la butte des Moulins. Là, ils prirent congé, et Ferdinand continua sa route.

Les mémoires du chevalier de Lalaing deviennent dès lors d'un intérêt moindre ou plutôt prennent un intérêt différent. Ayant obtenu de l'Archiduc l'autorisation de visiter le Sud de l'Espagne, le Comte part en compagnie du chevalier Anthoine de Quievrain, désireux, comme lui, de voir cette Andalousie merveilleuse dont ses conquérants parlent avec tant d'emphase. Cordoue, Séville, Grenade et surtout l'Alhambra enthousiasment les voyageurs.

« C'est l'un des palais les mieux ornés qui soient sur terre, comme, je croy, il n'y a roi crestien, quel qu'il soit, qui soit si bien logiez à son plaisir. »

Les chevaliers parcourent au retour le royaume de Valence. Sa fertilité, sa végétation exubérante, ses vergers où ils voient pour la

première fois des oranges, des grenades et des figues, les laissent dans l'admiration. La ville leur apparaît riche et très belle.

« Valence est fort peuplée et contient, comme on dit, bien quinze cents maisons appartenant aux seigneurs et aux grands maîtres de Valence, car il y en a peu qui n'y ait sa maison ; plusieurs bourgeois y ont aussi leurs maisons dorées et bien meublées. Le Comte d'Olive en possède une entre les plus belles. Je me tais de celle qui appartient aux Borgia, duquel lignage est sorti le Pape Alexandre ; c'est la plus belle des Espaignes. Et l'on dit que de cette ville peuvent sortir, pour les besoins du Roi d'Aragon, mille cavaliers bardés de fer comme leurs chevaux... Au regard des dames, elles sont les plus belles, les plus parées, les plus mignonnes que l'on sache, car le drap d'or et le satin broché et le velours cramoisi leur sont aussi communs que le velours noir et le satin en notre pays... On dit que lorsque le Roi et la Reine d'Espaigne se trouvent à Valence, les gentilshommes et dames de la Cour, quelque bien vêtus qu'ils soient, ne se peuvent comparer, en fait d'élégance, aux gentilshommes et aux dames de Valence. »

Le bon chevalier et son compagnon sont conduits, à titre de curiosité, dans un quartier spécial, entouré de murailles et où l'on entre par une seule porte. Il en décrit minutieusement les rues, les maisons, les habitantes belles et très parées, et donne de curieux détails sur les règlements de police et d'hygiène en vigueur.

« Je n'ai jamais vu, dit-il, mettre telle police en si vilain lieu. »

Entre les petits ennuis d'un voyage d'ailleurs fort agréable, le chevalier énumère les droits que les étrangers doivent payer sur les achats et ventes de denrées. Un soir, comme les voyageurs, arrivés à Segorbe, s'apprêtent à dîner, les jurés municipaux entrent dans la salle, prétendent que les viandes servies sur la table n'ont pas acquitté la taxe et, au risque de les faire refroidir; ordonnent de les saisir, de les peser et de percevoir l'impôt au denier dix. L'*Alcabala* ou droit de marché, hérité des Mores, frappait toutes les transactions et constituait le principal revenu de la couronne. Si le chevalier l'avait ignoré jusque-là, c'est que, figurant dans la suite du Prince de Castille, il en avait été exonéré.

De Valence, les chevaliers gagnèrent Saragosse où les Archiducs avaient annoncé leur arrivée prochaine.

Depuis le départ de Ferdinand, Philippe avait encore trouvé le temps plus long que de coutume. Plusieurs de ses familiers étaient

morts de la fièvre ; les autres se querellaient à seule fin de se distraire ; tous se plaignaient de la chaleur d'un été si différent de celui des Flandres. Les dépêches de Ferdinand à Isabelle laissaient entendre que les Cortes d'Aragon suivraient cette fois l'exemple des Cortes de Castille. Philippe, alors en résidence au palais d'Alcalá de Henares, décida de partir. Lui et sa femme passeraient par Madrid, afin de prendre congé de la Reine. La séparation fut sans doute plus cruelle à la mère qu'à la fille, pressée de suivre un époux aimé avec une passion maladive. Les Princes s'éloignèrent de Madrid le 7 octobre, laissant Isabelle désolée, mais toujours impassible. L'impression laissée par cette incomparable souveraine sur les gentilshommes flamands avait été très vive. Tous s'accordaient à célébrer ses conquêtes, ses talents unis à des vertus et à des mérites sans pareils.

Le voyage des Princes fut à la fois difficile et agréable, partie à travers des régions pauvres où l'on avait de la peine à se loger et à s'approvisionner, partie dans des vallées fertiles semées de villes populeuses. Philippe et Juana furent accueillis partout, et à Saragosse en particulier, avec le cérémonial adopté en Castille ; les mêmes fêtes et divertissements furent donnés en leur honneur. Depuis son arrivée, Ferdinand avait si bien manœuvré qu'il avait obtenu l'adhésion des Cortes à la reconnaissance des Princes comme héritiers de la couronne d'Aragon, à une réserve toutefois : si le Roi Ferdinand, par la suite des temps, devenait veuf, se remariait et laissait à sa mort un enfant mâle, cette reconnaissance serait nulle et non avenue. Juana fut donc reconnue par les quatre bras d'Aragon comme future Reine *propriétaire* des royaumes d'Aragon, de Sicile et de Naples, conjointement avec l'Archiduc Philippe, son légitime époux. Quelques jours plus tard, les Cortes lui prêtèrent serment de fidélité, contrairement aux constitutions de la monarchie.

Sauf peut-être le Roi Ferdinand, personne ne songea que la clause conditionnelle mise à la reconnaissance des droits héréditaires de Juana pût jamais être de quelque valeur.

A peine Philippe eut-il rempli le devoir que la destinée lui avait imposé, qu'il annonça son intention de retourner en Flandre. En route il écrivait déjà :

« Grâce à Dieu, j'ai quitté Tolède et je marche sur Saragosse où nous espérons être reconnus comme héritiers de l'Aragon et de ses possessions. Cela fait, nous n'aurons de trêve que nous n'ayons obtenu notre congé pour rentrer en Flandre. »

CHAPITRE XXI

SECONDE GUERRE D'ITALIE

LES PRÉTENTIONS DE LOUIS XII SUR NAPLES ET LE MILANAIS. || L'ARMÉE FRANÇAISE FRANCHIT LES ALPES. || LUDOVIC SFORZA SOLLICITE L'AIDE DE L'EMPEREUR. || ENTRÉE DE LOUIS XII A MILAN. || TRAITÉ DE GRENADE ENTRE FERDINAND ET LOUIS XII. || PRISE DE CÉPHALONIQUE. || DÉPOSITION DE FRÉDÉRIC DE NAPLES. || GONZALVE ENTRE EN CALABRE. || PRISE DE TARENTE. || RUPTURE DU TRAITÉ DE GRENADE. || NEMOURS SOMME GONZALVE DE LUI LIVRER LA CAPITANATE. || PHILIPPE LE BEAU PREND CONGÉ DES ROIS ET LAISSE SA FEMME DÉSOLÉE. || LES ROIS PROTESTENT CONTRE LE TRAITÉ DE BLOIS. || BATAILLE DE CERIGNOLA. || MORT DE NEMOURS. || DÉFAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE. || GONZALVE POURSUIT SES CONQUÊTES. || LE PAPE ET VALENTINOIS SE DÉTACHENT DE LA CAUSE FRANÇAISE. || INSUCCÈS DES ARMÉES FRANÇAISES EN GUYENNE ET EN ROUSSILLON. || LA GUERRE CONTINUE EN ITALIE. || PASSAGE DU GARIGLIANO. || DÉROUTE DES FRANÇAIS. || GONZALVE PREND POSSESSION DE NAPLES AU NOM DU ROI D'ESPAGNE. || DOULEUR DE LOUIS XII A LA NOUVELLE DU DÉSASTRE DE GARIGLIANO. || RATIFICATION DU TRAITÉ DE BLOIS.

DEPUIS l'arrivée des Archiducs en Espagne, de graves événements s'étaient déroulés qui avaient modifié l'état politique des monarchies latines.

Après la mort de Charles VIII, Gonzalve de Cordoue avait été rappelé et la paix avait paru assurée, mais ce n'était qu'une trêve. Louis XII, devenu Roi de France à trente-six ans, méthodique, ordonné, formé à l'art de la guerre par plusieurs campagnes, n'était pas homme à renoncer aux prétentions sur Naples qui lui avaient été transmises avec la couronne de France, ni aux droits personnels qu'il tenait de son aïeule Valentine de Milan. Dès son avènement, il prit le titre de Roi de Jérusalem, des Deux-Siciles, et celui moins pompeux — mais encore plus belliqueux — de Duc de Milan. Il était pourtant décidé à s'assurer des alliances puissantes avant d'entreprendre une guerre de succession.

L'appui du Saint-Siège était facile à obtenir. Alexandre VI, préoccupé des intérêts de sa famille, venait de se brouiller avec Frédéric, Roi de Naples, qui lui avait refusé la main de la Princesse Charlotte pour son fils, le Cardinal César Borgia.

Louis XII promit à ce fils chéri une compagnie de cent lances, une pension de 20000 francs et la ville de Valence en Dauphiné, dont le revenu s'élevait à 20 000 livres. En outre, il aiderait le Pontife à réduire les villes de la Romagne gouvernées par les vicaires de l'Église, autant de rebelles, et lui payerait une rente annuelle de 30 000 ducats. En échange, Alexandre autoriserait son divorce avec Jeanne de France, une fille de Louis XI, disgraciée de la nature et que le terrible sire de Plessis-les-Tours l'avait contraint d'épouser ; Georges d'Amboise, Archevêque de Rouen et ami intime du monarque, recevrait le chapeau de cardinal. Enfin, le Souverain Pontife faciliterait de tous ses efforts l'installation des Français en Italie.

Louis XII eut plus de peine à s'entendre avec l'Empereur Maximilien. La restitution de quelques places du comté d'Artois paya une trêve de plusieurs mois. Le traité fut signé à Marcoussis (5 août 1498).

Cependant, les Suisses étaient achetés à prix d'argent ; Venise, séduite par le don de Crémone et de la Ghiaradda, promettait son concours à la France. Quant à Florence, Pise et autres petites villes d'Italie, Louis s'était efforcé d'envenimer leurs querelles, certain d'en profiter.

Les menées avaient été si secrètes que le Duc de Milan, Ludovic Sforza, et le Roi de Naples, Frédéric, les ignoraient.

Tout en négociant, Louis XII levait une armée nombreuse, l'équipait, l'exerçait avec soin. Elle se composait de 5 000 Suisses, de 4 000 Gascons et de 4 000 fantassins recrutés dans différentes provinces françaises. Le commandement en fut donné à trois capitaines renommés : le Comte de Ligny, Aubigny et Jean-Jacques Trivulce. Après avoir franchi les Alpes avec l'autorisation du Duc de Savoie, l'armée descendit en Piémont et parut sous Asti (10 août 1499). Louis attendait à Lyon l'occasion de se mettre à la tête des troupes.

Voici que le château d'Arezzo, Valence lui sont livrés par trahison, Tortone se défend à peine; Alexandrie, canonnée pendant deux jours, se rend et la défection de son gouverneur Galeas détruit d'un coup la résistance préparée par Ludovic Sforza. Ayant perdu en moins de deux semaines un État florissant, trahi par ses capitaines

le Duc de Milan gagne la frontière et se rend à Inspruck afin de solliciter l'intervention de l'Empereur Maximilien.

Louis XII reçut avec une joie sans égale la nouvelle du triomphe de son armée ; il accourut et fit à Milan une entrée solennelle en qualité de Duc régnant. Là, désireux de payer sa bienvenue, il accueille avec bienveillance les hommages des Princes italiens, prend sous sa protection le Marquis de Mantoue, lui donne une compagnie de cent lances avec une pension considérable et lui confère l'ordre du Saint-Esprit. Le Duc de Ferrare se soumet et les Florentins obtiennent un traité en dépit de leur attitude envers les Pisans.

Maître de Milan, Louis XII tourna ses regards vers Naples, mais il craignait, non sans raison, d'être traversé dans ce projet par les Rois d'Espagne.

Ferdinand et Isabelle avaient éprouvé une émotion très vive en apprenant les préparatifs du Roi de France et ils s'étaient efforcé de démontrer aux Princes italiens la folie de leurs querelles, alors que leur indépendance était en danger. Au Pape, ils avaient envoyé un ambassadeur habile et audacieux. Le bouillant Garcilaso de la Vega se plaindrait des empiètements du Saint-Siège en Espagne, reprocherait au Souverain Pontife les scandales de sa Cour et le détournerait de rendre à la vie civile son fils, le Cardinal Borgia, car il fallait à tout prix éviter que le Roi de France eût un pareil allié en Italie. Garcilaso n'était pas homme à prendre des détours. Il s'exprima avec une telle liberté qu'Alexandre, furieux, se précipita sur lui. Les assistants s'interposèrent, mais se demandèrent si l'Ambassadeur ne ferait pas connaissance la nuit même avec les eaux sombres du Tibre. Il n'en fut rien. L'intervention du fougueux diplomate eut un résultat tout différent de celui qui était à redouter. Le Pape annula des nominations qui déplaisaient à la cour d'Espagne et dans un consistoire tenu peu de temps après loua le zèle religieux des Rois Catholiques.

De son côté, Venise reçut un messager secret chargé de promettre à la République l'appui de la flotte espagnole contre les Turcs. Seul Maximilien, dont les finances étaient en désarroi et de qui l'impuissance et la fatuité rivalisaient, ne fut pas sollicité.

Vis-à-vis de Frédéric, Roi de Naples, Ferdinand se trouvait dans une situation extrêmement délicate et qui ne s'était pas modifiée depuis la première guerre d'Italie. S'il laissait détrôner un prince de sa maison et admettait dans le voisinage de ses possessions de Sicile une nation puissante comme la France, il devait recevoir de grandes

compensations. Mais il était trop prudent et trop sage pour ne pas épuiser avant de recourir aux armes les ressources diplomatiques dont il disposait. Gralla, son représentant à Paris, reçut l'ordre d'offrir un traité au Roi Louis. L'entourage du Monarque fut séduit par des présents et des promesses, tandis que, argument décisif, Ferdinand armait dans le port de Malaga une flotte de soixante vaisseaux, embarquait à leur bord 600 cavaliers et 4 000 fantassins sous les ordres de Gonzalve de Cordoue. Le nom seul d'un tel capitaine était pour inspirer au Roi Louis des réflexions salutaires. Gonzalve était d'ailleurs accompagné de la fleur de la chevalerie espagnole, heureuse de sortir de l'inaction où elle était tombée depuis la prise de Grenade. Sous sa bannière s'étaient enrôlés Diego de Mendoza, fils du grand Cardinal, González Pizzaro, Diego de Paredes et Pedro de la Paz dont la valeur était aussi grande que sa taille était exiguë.

Un homme d'armes à qui l'on demandait s'il avait vu passer le chevalier, répondit plaisamment :

« J'ai bien vu le cheval et la selle de Don Pedro, mais le cavalier, point. »

Louis XII, inquiet, accueillit les propositions de Gralla et l'on remit sur le tapis le projet du partage de l'Italie entre l'Espagne et la France, élaboré déjà durant la guerre précédente. Il en résulta le traité de Grenade, signé en novembre 1500. Les clauses en étaient de grande importance, car elles stipulaient la déchéance de Frédéric de Naples qui serait dépossédé de ses États *en punition de son appel aux Infidèles*, sur qui en effet il comptait s'appuyer pour résister au Roi de France, et prévoyaient la division du royaume entre les princes contractants. Au Roi de France seraient attribués la terre de Labour et les Abruzzes ; la Pouille et la Calabre formeraient la part du Roi d'Espagne. Chacun des bénéficiaires ferait la conquête du pays qui lui était réservé. Le traité resterait secret. Quand l'armée française serait sous les murs de Rome, les ambassadeurs des deux Rois informeraient le Souverain Pontife que leurs maîtres, soucieux des intérêts de la chrétienté et désireux de la défendre contre les Infidèles, s'étaient partagé le royaume de Naples et lui demandaient l'investiture.

Tel fut le traité de spoliation masqué sous un prétexte religieux. En vérité, jamais Frédéric n'eut fait appel à Bajazet si l'appui de son cousin, le Roi d'Espagne, lui eût été assuré.

Avant la signature du traité de Grenade, Gonzalve avait quitté

l'Espagne (mai 1500), s'était rendu en Sicile, y avait levé 2 000 mercenaires et s'était dirigé vers la Morée. Rien qu'à la nouvelle de son approche, la flotte turque s'enfuit et se réfugia dans la Corne d'Or. Ayant fait sa jonction avec la flotte vénitienne en station à Corfou, Gonzalve court à Céphalonique occupée par les Turcs, l'enlève après un siège de deux mois où le célèbre ingénieur Pedro Navarro se couvre de gloire, et plante côte à côte, sur la plus haute tour de la place, les bannières déployées de saint Jacques et de saint Marc.

Le secours donné par Ferdinand aux Vénitiens, la fuite des Turcs, la prise de Céphalonique valurent à ce prince le titre très convoité de *défenseur de la foi* et assirent d'une façon inébranlable sa réputation et son autorité parmi les grands monarques ses contemporains.

Gonzalve, l'âme de l'expédition, fut inscrit par le Sénat sur le livre d'or des gentilshommes de Venise et gratifié de présents somptueux. Il garda quelques pièces d'orfèvrerie à titre de souvenir et, toujours généreux, distribua le reste entre ses capitaines et ses soldats.

D'accord avec le Roi d'Espagne, Louis XII ordonna de marcher sur Naples. Aubigny, le vaillant capitaine qui s'était mesuré avec Gonzalve dans les plaines de Calabre, sous le règne de Charles VIII, ouvrit la campagne. Trois caraques génoises, seize navires et plusieurs bateaux de types divers portant une infanterie nombreuse, sous les ordres de Ravenstein, quittèrent les côtes de Provence et Gênes avec la même destination.

A cette nouvelle, Frédéric de Naples, dans l'ignorance du traité de Grenade, presse les Espagnols de le secourir. Gonzalve demande en compensation quelques places de Calabre, utiles, prétend-il, à sa sécurité, mais dans la seule intention de commencer sans coup férir une conquête décidée. Frédéric venait à peine d'y consentir, quand il apprit que les Ambassadeurs de France et d'Espagne avaient notifié au Souverain Pontife le partage du royaume de Naples entre leurs maîtres respectifs et demandé l'investiture conformément à leur acte de partage. Le Pape, préparé à recevoir cette requête, y avait répondu favorablement.

Des protestations s'élevèrent aussitôt du Nord au Sud de l'Italie. Les partisans des Français blâmaient Louis XII d'avoir traité avec Ferdinand alors qu'il eût pu s'entendre directement avec Frédéric et le conserver comme prince tributaire. D'un autre côté, on reprochait au Roi Catholique sa trahison envers un prince de sa famille, marié à sa propre sœur. Ferdinand faisait répondre qu'il ne pouvait consentir à laisser tomber entre les mains de Louis XII un royaume

sur lequel il avait des droits légitimes. Quant à Frédéric, il l'avait pris en horreur depuis qu'il avait connu ses relations avec les Turcs. D'ailleurs, les Français lui fourniraient sous peu l'occasion de s'approprier leur conquête. Ensuite, il verrait s'il convenait d'y rétablir les enfants de Frédéric, ses neveux.

Le Roi de Naples reçut en même temps la nouvelle de la défection de Gonzalve et la bulle de déposition adressée à l'*ami* de Bajazet.

Résister aux armées françaises parties de Rome sous le commandement d'Aubigny paraissait impossible ; pourtant Frédéric ne se découragea pas, se porta sur San Germano, envoya Fabrice Colonna vers Capoue à la tête de forces assez imposantes, confia Naples à Prosper Colonna et s'enferma dans Averse avec le reste de ses troupes. Il n'y put demeurer longtemps. La marche des Français sur Capoue, la licence et la cruauté des conquérants, jetèrent la terreur dans le pays et le découragement dans le cœur de Frédéric. Il battit en retraite sur Naples, mais la perte de Capoue et de Gaète entraînait celle du royaume. Le Prince, indignement trahi, abandonné, fut contraint de traiter avec Aubigny

Il promit de remettre les territoires réservés à Louis XII par le traité de Grenade, à l'exception d'Ischia où il se réfugia. En récompense de sa soumission, il se retirerait où il lui plairait hors du royaume de Naples ; il emporterait les collections précieuses réunies au Château Neuf et au château de l'Œuf, mais laisserait sur place l'artillerie abandonnée jadis par le Roi Charles et dont il n'avait plus l'emploi.

La haine allumée dans le cœur de Frédéric contre son cousin Ferdinand acheva de le jeter dans les bras du Roi de France. Il demanda un sauf-conduit à Ravenstein, s'embarqua et vint rejoindre Louis XII qui le reçut avec honneur et lui octroya le duché d'Anjou avec une pension de 30 000 ducats contre la promesse de rester en France. Il y mourut quelques années plus tard (1504). Ses qualités auraient dû lui valoir un meilleur sort. Le découragement lui fut un mauvais conseiller ; s'il eût conservé sa liberté, il eût profité des divisions inévitables et faciles à prévoir entre Ferdinand et Louis XII.

Tandis que les Français s'emparaient de Naples, Gonzalve, à la tête d'une armée espagnole, entrait en Calabre et s'y couvrait de gloire. Dans l'impossibilité de se défendre, les villes lui ouvraient leurs portes. Il n'en fut pas de même à Tarente dont la prise lui coûta des pertes immenses. La première clause de la capitulation de la place concernait la liberté du jeune Duc de Calabre, fils de Frédéric, enfermé

dans ses murs. Gonzalve accepta cette clause, et ce nous est une tristesse de dire qu'il ne tint pas la parole donnée sous la foi du serment. Il souffrit que le jeune Duc, à peine âgé de quatorze ans, fût envoyé en Espagne, alors qu'il prenait le chemin de l'Anjou pour rejoindre son père.

La seule excuse à cet acte regrettable doit être cherchée dans l'état moral des hommes de cette époque. S'il causa de la surprise, c'est que la nature généreuse et droite de Gonzalve l'élevait au-dessus de ses contemporains.

Quand le Gran Capitán commettait une injustice utile à son pays, il avait coutume de dire :

« Un général doit à tout prix assurer la victoire. Ensuite, il indemnisera ceux qu'il a lésés en leur donnant dix fois la valeur de ce qu'il leur a fait perdre. »

Jusqu'ici, la France et l'Espagne avaient paru marcher d'accord, mais elles allaient déchirer bientôt le pacte de Grenade et se dresser l'une contre l'autre, pareilles à des champions formidables. Comme l'avait annoncé Ferdinand, les prétextes ne manquaient pas.

D'après le traité de partage, la terre de Labour, les Abruzzes, Naples et Gaète appartiendraient à la France; la Pouille et la Calabre formeraient la part de l'Espagne. Seulement on n'avait point délimité ces provinces et il n'avait été question ni des territoires étendus le long de la côte Nord, ni de la Capitanate située entre les Abruzzes et l'Apulie, ni de la Basilicate placée entre l'Apulie et la Calabre, ni des principautés des Ultra et de Citra.

Au dire de Nemours, qui avait la haute direction de la guerre en qualité de Vice-Roi des États occupés ou à conquérir en Italie, la Capitanate était comprise dans les Abruzzes et non dans la Pouille, puisque la douane sur les troupeaux élevés dans les pâturages situés au Sud des Apennins se payait dans la Capitanate. Gonzalve soutenait le contraire. A l'entendre, les Abruzzes finissaient au pied de la montagne.

L'inimitié qui existait entre Nemours et Gonzalve n'était pas de nature à calmer de tels différends. Les deux chefs de guerre avaient bien consenti une trêve en attendant la décision de leurs Rois à qui l'on avait proposé de partager les droits de douane ; mais Nemours, croyant son armée mieux préparée que celle des Espagnols, fit soudain sommer Gonzalve de lui livrer sur-le-champ la Capitanate. Son refus

entraînerait une guerre immédiate. Peut-être Nemours obéissait-il à des instructions secrètes, car, à peine Louis XII connut-il l'entrée de ses troupes en Capitanate, qu'il embarqua 1 000 Suisses à destination de Naples, prit à sa solde le Prince de Salerne et quelques puissants barons, et vint à Lyon où il prépara sa descente en Italie. Désormais; il ne dissimule plus l'intention de s'emparer des terres litigieuses et d'accaparer l'entier royaume de Naples. Dans cet ordre d'idées, Ferdinand et Louis étaient à deux de jeu.

Le succès répondit d'abord aux espérances des Français.

Gonzalve, sans argent, sans vivres, trop faible pour soutenir la campagne, fut contraint de se réfugier à Barletta, un port fortifié sur l'Adriatique où il pourrait recevoir les renforts et les approvisionnements qu'il sollicitait de l'Espagne et de la Sicile avec les plus vives instances. Alors, l'ardeur du Roi de France se ralentit en raison même du peu de résistance de l'adversaire. Après avoir atteint la petite ville d'Asti, Louis XII retourna en France où le ramenait le désir de signer une longue trêve avec l'Empereur. Ce départ intempestif était contraire à ses intérêts ; s'il eût mené la campagne aussi vivement qu'il l'avait commencée, il eût, en peu de temps, délogé les Espagnols de l'Italie méridionale.

Dès ce moment la situation des Français fut en périclitant. Le désaccord survenu entre Nemours et Aubigny, qui répugnait à reconnaître l'autorité d'un vice-roi alors qu'il avait commandé en chef sous Charles VIII, n'améliora pas la situation; l'indiscipline et la licence des troupes, mal réprimées par des chefs disposés à se contrecarrer, ramenèrent vers Gonzalve une foule de mécontents.

Les affaires en étaient là entre la France et l'Espagne quand Philippe le Beau, reconnu Prince héréditaire par les Cortes d'Aragon, décida de regagner les Flandres. Vainement, Ferdinand essaya-t-il de l'en dissuader en raison des hostilités ouvertes entre l'Espagne et la France que le cortège princier devait parcourir du Sud au Nord; en vain allégua-t-il, pour le retenir, la grossesse avancée de l'Archiduchesse. Philippe avait réponse à tout. Confiant en l'amitié de Louis XII, il lui dépêcha quelques-uns de ses familiers. Ils lui demanderaient, au nom de leur maître, l'autorisation de traverser ses États et le prieraient — ceci dans l'unique dessein de tranquilliser les Rois d'Espagne — d'envoyer en Flandre un certain nombre de gentilshommes français. Ils y demeureraient jusqu'à son arrivée et rentreraient à Paris bien récompensés. Louis XII s'empressa d'acquiescer à cette requête.

Sur cette bonne nouvelle, Philippe annonça son prochain départ. Informée de cette décision, Isabelle fit supplier son gendre de venir la trouver à Madrid où elle lui donnerait certaines instructions verbales. Il n'osa se dérober et, de mauvaise grâce, se mit en route, suivi d'une petite escorte. Sa marche serait rapide.

Les paroles d'Isabelle furent pathétiques : « Juana, dit-elle, ne pouvait entreprendre un long voyage ; l'abandon de son mari dans l'état où elle était la blesserait au cœur. Lui-même avait intérêt à connaître un royaume où il régnerait un jour et dont les coutumes et les lois différaient de celles des pays du Nord. » Les représentations d'Isabelle n'eurent pas plus d'effet que celles de Ferdinand sur un prince frivole, adonné au plaisir et à qui l'Espagne et les Espagnols inspiraient un éloignement invincible. Il ne s'embarrassa pas dans de longues réponses. Des affaires urgentes le rappelaient en Flandre, ses intérêts souffraient grand dommage de sa trop longue absence. Si l'Archiduchesse n'était pas en état de l'accompagner, il la laisserait volontiers auprès de ses parents et l'enverrait chercher après sa délivrance. Il fallut se contenter de cette concession ; elle ne parut pas coûter beaucoup au Prince. La malheureuse Juana, avertie par un message de son mari et de sa mère, revint donc à Madrid où Philippe lui fit ses adieux.

Le 19 décembre 1502, l'Archiduc prit congé du Roi, de la Reine et de sa femme, désespérée d'une indifférence si cruellement manifestée, « *laquelle menait grand deuil du département de Monsieur son mary* ».

Avant son départ, Philippe avait offert aux Rois d'être leur intermédiaire auprès de Louis XII. Ferdinand, mécontent de son gendre, se souvenant de la manière dont il s'était laissé séduire l'année précédente et avait conclu un accord préjudiciable à l'Espagne, ne voulut pas lui confier une mission officielle, mais il lui donna quelques instructions verbales et le fit accompagner par l'abbé de San Miguel de Cuxa, Bernaldo de Boyl, chargé de le surveiller et de le conseiller.

Philippe était parti. A peine eut-il franchi les Pyrénées que, désireux de témoigner sa confiance au Roi de France, il ordonna de renvoyer les otages venus en Flandre.

Louis reçut avec magnificence un prince destiné à porter un jour la couronne impériale et celles des Espagnes. Suivant l'usage, des fêtes splendides lui furent offertes, des présents considérables captèrent son entourage, tandis que d'importantes négociations se préparaient.

Le 5 avril 1503, le Roi et l'Archiduc signaient le traité de Blois.

En ce qui concernait le royaume de Naples, on s'en tiendrait au traité de partage, mais les pays en litige seraient remis aux mains de l'Archiduc. Charles, fils aîné de Philippe et de Juana, et Claude, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, unis par le traité de mariage signé l'année précédente, prendraient les titres de Roi et Reine de Naples, Duc et Duchesse des Deux-Siciles, de Pouille et de Calabre. Jusqu'à la consommation du mariage — il n'eut jamais lieu — la part du Roi d'Espagne serait gouvernée par l'Archiduc ou toute autre personne à la désignation de Ferdinand, et celle du Roi de France par qui bon lui semblerait, mais l'une et l'autre au nom des futurs époux à qui Louis abandonnerait ses possessions napolitaines à titre de dot de la Princesse.

Au nom de son fils, Philippe se substituait aux Rois d'Espagne. Il s'était montré si peu soucieux des intérêts dont il avait la garde que certains auteurs l'accusent d'avoir accepté des subsides du Roi Louis. C'est peu probable. Philippe n'était ni vénal ni intéressé. Le Monarque et sa Cour avaient su flatter un prince étourdi, vaniteux et d'une intelligence médiocre.

Les Rois apprirent avec une douloureuse surprise les conditions du traité et s'empressèrent d'envoyer un émissaire pour désavouer leur gendre. L'alliance de deux enfants encore au berceau ne valait pas l'abandon de la conquête que Gonzalve s'apprêtait à mener vigoureusement.

Au milieu des fêtes données à l'occasion de la paix, Louis et Philippe avaient dépêché des courriers en Italie avec ordre aux commandants des deux armées de cesser les hostilités et d'attendre la ratification du traité demandée aux Rois d'Espagne. C'était compter sans Gonzalve. Soit qu'il vît diminuer les forces françaises, soit qu'il doutât des talents de Philippe comme négociateur, soit que Ferdinand l'eût fait prévenir en secret de ne pas tenir compte des actes de son gendre, il répondit qu'il continuerait la guerre jusqu'à ce qu'il eût reçu de ses souverains des instructions contraires. Il fut bien inspiré.

Vainement les conseillers de Nemours engagèrent-ils leur chef à garder l'expectative en attendant des renforts ou la ratification du traité. Croyant l'emporter sur Gonzalve contraint d'abandonner Barletta (1503), espérant le surprendre dans sa marche sur Cérignola, le vice-roi se mit à sa poursuite.

On était à la fin d'avril. Les Espagnols, accablés par une chaleur étouffante, tombaient en chemin, et il fallait l'ardeur de Gonzalve

pour soutenir les courages défaillants. Au milieu de la journée, les fantassins étaient à tel point épuisés que chaque cavalier dut prendre en croupe un fantassin. Le Gran Capitán donna l'exemple. Se pressant, se hâtant, l'armée espagnole atteignit Cérignola, une petite ville bâtie sur une éminence. Une faible garnison française l'occupait. Des vignes en amphithéâtre entouraient la cité. Gonzalve s'y cantonne, élève aussitôt des parapets, creuse des retranchements, approfondit un large fossé collecteur des eaux de la vallée et couronne la position par une batterie de douze pièces de canon. Ces préparatifs s'achevaient à peine que retentissaient au loin les trompettes guerrières et brillaient les bannières et les armures françaises. Quand Nemours et ses capitaines se virent devancés par ceux qu'ils avaient cru surprendre, ils firent halte et délibérèrent. Fallait-il attaquer les Espagnols sur l'heure sans leur laisser le temps de se remparer davantage ou valait-il mieux attendre le lendemain? Certains historiens assurent que Nemours aurait repoussé tout conseil de prudence. Brantôme, au contraire, prétend que Yves d'Allègre et Chandieu, commandant les Gascons et les Suisses, auraient pressé leur chef d'ordonner l'attaque, blâmé sa pusillanimité, et cela jusqu'aux insultes. Furieux, Nemours se serait écrié :

« Nous combattrons ce soir, et peut-être ceux qui réclament le combat avec violence se serviront davantage de leurs éperons que de leur épée ! »

Sinistre et trop véridique prophétie !

L'attaque immédiate décidée, Nemours divisa ses troupes en trois batailles. Sa cavalerie, la plus belle que l'on eût vue depuis longtemps en Italie, forma l'aile droite sous les ordres de Louis d'Ars ; le commandement du centre, composé des Suisses et de l'infanterie gasconne, fut confié à Chandieu; la cavalerie légère, placée à gauche, obéirait à Yves d'Allègre.

Gonzalve, connaissant la vaillance de ses adversaires, n'avait pas mis en doute un seul instant le parti qu'ils prendraient et avait encore renforcé ses défenses exécutées avec promptitude et habileté. Au centre de la position, il avait placé les mercenaires allemands armés de longues piques et, à chaque aile, disposé l'inébranlable infanterie espagnole sous le commandement de Pedro Navarro, le célèbre ingénieur, de Diego de Paredes et de Pizarro. A gauche, les troupes de Fabricio Colonna et de Pedro de la Paz, sous les ordres de Mendoza, prendraient les Français en flanc quand ils se lanceraient à l'assaut de la position. Les forces des deux armées étaient à peu près

égales, environ 7 000 hommes de chaque côté, mais la cavalerie de Nemours était supérieure à celle de Gonzalve et sa force avait certainement influé sur les partisans d'un engagement immédiat.

Le soleil descend sur l'horizon quand Nemours à la tête de ses chevaliers engage le combat.

A peine s'est-il ébranlé que Gonzalve commande le feu de toutes ses pièces d'artillerie. Les rangs français sont rompus, mais Nemours rassemble les siens, les entraîne et, au milieu des tourbillons de fumée, court vers la colline sans soupçonner le fossé large de plusieurs mètres qui en défend l'approche. Dans leur élan irrésistible, les premiers rangs de cavaliers vont s'engloutir dans ce gouffre sans le combler ; les autres suivent et s'y précipitent à leur tour. C'est une tuerie effroyable. La confusion, l'épouvante, l'horreur sont au comble. La mort de Nemours, tué d'un coup d'arquebuse à la tête de ses troupes, jette la consternation parmi les siens. A ce moment critique, Gonzalve ordonne une charge, et toute l'infanterie espagnole dévalant du haut des vignes, tombe sur les Français incapables de résister à la violence du choc. Chandieu tente de reformer sa bataille, mais une balle le jette sans vie à bas de son coursier.

C'est la fin du combat : il a duré une heure à peine. Les débris de l'armée se sont dispersés ; 3 000 Gascons ou Suisses gisent blessés ou écrasés dans le fossé.

Comme l'avait prédit Nemours, Louis d'Ars réunit quelques hommes et joua de l'éperon ; Yves d'Allègre suivit son exemple à la tête de la cavalerie légère à peu près intacte. Ils eussent péri si les Espagnols se fussent lancés à leur poursuite. Mendoza et Pedro de la Paz le tentèrent, mais leurs troupes étaient épuisées de fatigue, et, dans la nuit noire, ils regagnèrent leur position. Treize pièces de canon, le camp, les bagages, jusqu'aux bannières restèrent aux mains des vainqueurs. Le corps de Nemours fut retrouvé le lendemain sous un monceau de cadavres ; son page le reconnut aux bagues qu'il portait aux doigts. Avec lui périt le dernier représentant de la grande maison d'Armagnac. Gonzalve déplora sa perte et le fit ensevelir avec honneur au monastère de Saint-François de Barletta.

La bataille de Cerignola fut livrée le 28 avril 1503, un vendredi, jour propice aux Espagnols. Gonzalve perdit une centaine d'hommes seulement. Une semaine auparavant, encore un vendredi, Aubigny avait été battu et fait prisonnier par Don Fernando de Andrada dans cette même plaine de Seminara où, en 1495, il s'était couvert de gloire.

L'armée française était dispersée et n'avait plus de chef. Désor-

mais la route de Naples était ouverte. Le 14 mai 1503, le Gran Capitán entrait triomphalement dans la ville et en prenait possession au nom du Roi d'Espagne.

Depuis neuf ans, Ferdinand était le neuvième monarque que l'on y proclamait. Les édifices étaient pavoisés, les rues jonchées de fleurs, et ce fut au milieu d'acclamations délirantes que Gonzalve parvint au palais royal. Les fonctionnaires de la ville, en grand costume, portaient au-dessus de sa tête un dais d'étoffe d'or. Les Napolitains n'avaient pas fait mieux pour honorer Charles VIII peu d'années auparavant.

On conçoit l'indignation et le ressentiment de Louis XII en apprenant la destruction d'une armée qu'il avait cessé d'approvisionner depuis la signature du traité de Blois. Philippe était encore à la Cour de France où la noblesse le fêtait à l'exemple du Roi. Louis, plein d'amertume, lui adressa de vifs reproches. Si l'Archiduc ne protestait pas contre la désobéissance de Gonzalve, approuvée sans doute par le perfide Roi d'Espagne, il était un prince flétri. Philippe fut extrêmement ému du soupçon jeté sur sa loyauté et dépêcha sur l'heure un courrier à Ferdinand pour se plaindre de l'affront fait à son honneur.

Les monarques espagnols répondirent par l'envoi de deux ambassadeurs chargés de témoigner leur mécontentement à leur gendre et de négocier à nouveau avec le Roi de France. L'Archiduc, entraîné par son zèle, avait outrepassé ses pouvoirs. Philippe se récria. Les Rois l'avaient autorisé à conclure la paix et avaient juré sur l'Évangile de ratifier ses actes.

Quand les ambassadeurs parlèrent de négociations nouvelles, Louis XII les rabroua. Leurs Rois, dit-il, ne montraient nul souci de leur gloire en marquant si peu de considération pour les engagements d'un prince leur allié et l'héritier présomptif de leur couronne. Puis, ayant loué les qualités et les mérites de l'Archiduc, il enjoignit aux Espagnols de reprendre sans tarder le chemin de leur pays.

L'insulte devait être soutenue par des armements. Louis se prépara sans délai à recommencer la guerre, non seulement en Italie où il envoya des troupes commandées par La Trémoille, un des meilleurs capitaines de son temps, mais encore aux extrémités de la chaîne des Pyrénées. Le Sire d'Albret et le Maréchal de Gée se portèrent sur Fontarabie à la tête de 400 lances et de 5 000 fantassins suisses ou gascons. Le Maréchal de Rieux descendit de Languedoc en Roussillon avec 800 lances et 8 000 hommes d'infanterie suisses ou français.

Une flotte prit la mer afin d'inquiéter les ports depuis la Catalogne jusqu'à Valence. Menacés chez eux, les Rois Catholiques n'enverraient plus en Italie ces compagnies qui, sous les ordres de Gonzalve, avaient tenu en échec les armées françaises jusqu'au jour où elles les avaient exterminées.

Une lettre d'Isabelle, adressée à son ambassadeur auprès de Henri VII, montre combien elle fut émue de l'offensive française :

« Le Roi de France ne s'est pas contenté de faire la guerre en Italie ; il a rassemblé des forces nombreuses avec lesquelles il assiège notre forteresse de Salces. Son intention est de conquérir les comtés de Roussillon et de Cerdagne, d'envahir l'Espagne et de la dévaster aussi loin qu'il le pourra.

Et, dans une autre lettre, Ferdinand, oubliant que les deux provinces lui ont été rendues gratuitement par le Roi de France en échange d'une abstention en Italie qu'il n'a point gardée, ressent *une grande tristesse* à la pensée que des Chrétiens vont combattre des Chrétiens au lieu de tourner leurs armes contre les Infidèles, mais il est obligé de défendre ses royaumes. Puis, après des considérations religieuses et humanitaires, il abjure son frère, le Roi d'Angleterre, de lui envoyer des troupes de secours, tout au moins 2 000 hommes d'infanterie d'élite bien armés et commandés par un bon capitaine. L'entretien de cette troupe sera aux frais de l'Espagne bénéficiaire, suivant les termes du traité. Quant au Roi Henri, s'il désire recouvrer la Normandie et la Guyenne, jamais il ne trouvera une occasion aussi opportune, le Roi de France ayant une armée occupée en Roussillon et ne pouvant ramener vite celle qui campe autour de Rome. Dans ce cas, les Rois Catholiques prêteront l'appui de leurs armées au Roi d'Angleterre aussitôt qu'ils auront chassé les Français du Roussillon.

« Et cela ne saurait tarder, car les préparatifs de l'Espagne sont tels que, Dieu aidant, les 2 000 fantassins anglais combattant, le Roi de France ne tardera pas à regretter d'avoir commencé une guerre injuste. »

Le 3 octobre, une nouvelle lettre d'Isabelle sur le même sujet donne des détails minutieux sur les 2 000 hommes d'armes que le Roi Henri est dans l'obligation de fournir à ses alliés en cas d'attaque ou d'invasion de leur royaume. Cette dépêche montre avec quelle méthode la grande Reine savait combiner et préparer les forces dont elle disposait et avec quelle sollicitude elle prévoyait les difficultés toujours si grandes d'une mise en campagne.

D'abord elle recommande de fixer la solde au plus bas prix possible, de ne jamais l'élever au-dessus de celle que les Anglais touchent chez eux et d'aucune manière à un taux supérieur à celui de la solde payée aux Suisses, la plus forte qui ait jamais été donnée à des soldats d'infanterie, soit trois ducats par mois.

L'ambassadeur empruntera les fonds nécessaires pour le premier payement, mais, dans le cas où il ne trouverait pas de prêteur, Isabelle lui fait tenir, par la même voie que la dépêche, une lettre de crédit de 10 000 ducats. Dans l'intention de la Reine, il ne faut s'en servir qu'à la dernière extrémité, car, la signature royale étant engagée, il ne serait pas possible de retarder l'échéance, tandis qu'on peut traiter avec moins d'honneur la signature d'un agent diplomatique.

La Reine redoute que Henri, après avoir donné les 2 000 hommes, ne mette obstacle à leur embarquement. Si l'on éprouvait de la difficulté à trouver des navires pour transporter la troupe et qu'elle fût dans l'impossibilité de partir, la solde ne serait point payée. Dans ce cas, une lettre en trois expéditions, envoyées par trois voies différentes, serait immédiatement adressée à la Reine et, dès sa réception, elle enverrait aussitôt les nefs nécessaires. Et elle ajoute :

« Publiez partout, dans l'Angleterre entière, que des troupes très nombreuses vont partir pour l'Espagne, commandées par de bons capitaines. Ces rumeurs inspireront des craintes à la France et produiront une impression excellente en Italie. »

De la Princesse Catherine, on ne se préoccupait guère, sinon pour lui demander d'aider à l'envoi des troupes en engageant les bijoux qu'on lui avait recommandé de garder. Et pourtant la jeune Princesse est dans le dénuement. Henri, tout en lui témoignant des égards apparents, refuse de payer le douaire promis et même les intérêts de la dot qu'il a reçue, sous prétexte que la somme n'a pas été acquittée tout entière. Comment s'étonner de son avarice et de sa dureté, alors qu'il ne cesse de falsifier les monnaies et que le Parlement lui offre 300 000 couronnes à condition qu'il respectera celles qui circulent ?

Le Roi Henri ne se pressait pas de répondre aux demandes et aux propositions des Rois Catholiques. Pacifique par nature, ayant horreur du sang, il estimait sans prix la paix de l'Europe et se souciait peu de se lancer dans une entreprise aussi coûteuse qu'une guerre avec la France, dont les profits seraient peut-être plus directs pour l'Espagne que pour lui. Loin de préparer une descente en Normandie,

il négociait secrètement avec Louis XII, témoignait à son ambassadeur une véritable sympathie et s'entretenait avec lui d'un projet de mariage entre le Prince de Galles et une fille du Duc d'Angoulême.

Pendant que les Rois d'Espagne ordonnaient d'importantes levées et se préparaient à la résistance aux deux extrémités de la chaîne des Pyrénées, Gonzalve s'emparait du Château Neuf et y entrait la veille du jour même où une escadre française, composée de six gros vaisseaux et de plusieurs bâtiments chargés d'armes et de munitions, paraissait en vue de Naples. Ne trouvant aucun appui capable de faciliter son débarquement, l'escadre se retira sur Gaète. Des troupes françaises ramenées de différentes places secondaires, 400 lances et 4 000 fantassins échappés au désastre de Cérignola, les Princes de Salerne et de Bifignano, de nombreux barons angevins s'y étaient réfugiés, confiants dans les défenses d'une ville facile à secourir par mer.

Décidé à s'emparer de ce dernier boulevard de la puissance française, Gonzalve accourut, tenta une attaque de vive force et dut se résoudre à établir un blocus sévère.

Le succès couronnait les espérances de Gonzalve dans d'autres parties du royaume. Prosper Colonna s'emparait tour à tour des principales villes des Abruzzes; un traité signé avec le Comte de Capaccio livrait aux Espagnols presque toute la Calabre. Le Pape et son fils César, Duc de Valentinois de par la grâce du Roi de France, mettaient en doute le triomphe final des Français et cherchaient à trahir une cause défendue par intérêt. Quand Louis XII leur écrivait de se porter au secours de ses troupes, ils envoyaient des réponses équivoques, dilatoires. La fausseté du père et la dissimulation du fils étaient passées en proverbe et l'on avait coutume de dire :

«Le Pape ne fait jamais ce qu'il dit et le Duc de Valentinois ne dit jamais ce qu'il fait.»

Des lettres interceptées, où il était question d'un traité entre Gonzalve et César, donna une base certaine aux soupçons de Louis XII. Il pressait le Pontife de tenir ses engagements quand un événement tragique rendit vaines ses représentations. Avant un souper auquel étaient conviés des Cardinaux, Alexandre fut pris d'affreuses douleurs, et le lendemain il succombait (18 août 1503). Le corps livide et contracté par la souffrance témoignait que la mort était due au poison. On prétendit que le Pape avait envoyé d'avance une fiasque de vin

avec ordre de n'en donner à personne, sinon au Cardinal Adriano de Corneto. Alexandre arrive de bonne heure au pavillon où doit être servi le banquet. Altéré par la chaleur, il demande à boire. L'officier échanson ayant à sa disposition le vin qu'on lui a recommandé de réserver, ne doute pas qu'il ne soit le meilleur, en verse un verre et l'offre au Pontife. César entre, boit et, peu après, tombe en convulsions. Un contrepoison et sa jeunesse le sauvèrent, mais la maladie fut cruelle et la convalescence très longue.

La mort d'Alexandre VI fut pour la chrétienté une délivrance morale et matérielle.

En dépit de son affaiblissement, César Borgia rassembla des troupes dans l'intention de choisir et d'imposer le successeur de saint Pierre. Comptant sur les onze cardinaux espagnols gratifiés depuis peu du chapeau, il avait promis à Louis XII de faire donner la tiare au Cardinal d'Amboise, Archevêque de Rouen, mais son influence n'avait pas survécu à la puissance de son père. Comme il était impossible de mettre d'accord les partis espagnols et français, le Conclave éleva au trône pontifical un Italien, François Piccolomini, Cardinal évêque de Sienne. Il était vieux et les candidats évincés pouvaient escompter les chances d'une élection prochaine. Le Cardinal Georges d'Amboise approuva ce choix, faute de pouvoir l'empêcher.

Piccolomini prit le nom de Pie III. C'était un homme vertueux dont la sagesse et la piété feraient oublier les vices de son prédécesseur. Et pourtant, de quelles concessions n'avait-il pas payé la tiare !

« Le Pape absoudra tous les Cardinaux, et chacun d'eux en particulier, de tous les crimes et offenses qu'ils ont commis jusqu'ici, quelque exorbitants, énormes et graves qu'ils puissent être. Cette absolution sera parfaitement valide, même si, considérant les préceptes de l'Église, les cas exigeaient une confession spéciale et une absolution réservée au Saint-Père en personne.

« Les Cardinaux resteront dans la tranquille possession de toutes leurs propriétés, quelle que soit la manière illégitime dont elles seront venues entre leurs mains. L'absolution aura un effet double devant les cours ecclésiastiques et séculières... Les Cardinaux deviendront, après cette absolution, aussi purs qu'ils l'étaient après leur baptême. »

La Reine Isabelle avait sans doute favorisé le nouvel élu, car, à la nouvelle de son élévation, elle ordonna de chanter un *Te Deum* solennel dans toutes les églises d'Espagne.

Par disgrâce, Pie III ne fit pas mentir les pronostics formés à son avènement. Il mourut d'une façon naturelle, après un pontificat de

vingt-six jours. Le Cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, puissant, riche et soutenu par les Cardinaux gratifiés d'une foule de concessions, fut élu Pape le soir même de la réunion du Conclave. Il changea son casque et son épée d'évêque batailleur contre la tiare et la crosse et prit le nom de Jules II.

Tandis que l'Italie était la proie des intrigues et de la discorde, les armées françaises ne réussissaient guère dans leurs attaques directes contre l'Espagne.

Les troupes envoyées sur la frontière de Gascogne se fondaient sans combattre. Le commandement en avait été confié au Sire d'Albret, père du Roi de Navarre, dont la fille Marguerite vivait à la Cour d'Isabelle où elle avait été appelée en témoignage d'amitié et où elle était gardée comme otage. Gêné par ses alliances de famille, le Prince gardait une réserve prudente.

Les 20 000 hommes envoyés en Roussillon s'étaient arrêtés devant le château de Salces et avaient en vain employé contre ses murailles le canon et la mine. Les assiégés se défendaient avec courage, informés que Ferdinand accourait à leur secours, avait atteint Perpignan et serait bientôt sous leurs murs. Au bout de quarante jours d'un siège infructueux, les troupes françaises, se sentant incapables de lutter contre les compagnies espagnoles, battirent en retraite sur Narbonne.

Les avant-gardes de Ferdinand les poursuivirent, s'emparèrent de quelques petites places, mais, rappelées par leur Roi, repassèrent bientôt les Pyrénées. Avec une sagesse digne de sa vaillance, le Roi Catholique redoutait de porter la guerre en territoire français et se félicitait d'avoir arrêté une invasion dont le succès eût été funeste à son royaume.

Isabelle, toujours malade, n'avait pu suivre comme jadis la campagne conduite par son époux, mais, retirée à Ségovie, elle avait passé les jours et les nuits en prières, suppliant le Tout-Puissant d'arrêter l'envahisseur. Elle avait été exaucée.

En Italie, Gonzalve accomplissait des prodiges. Son ascendant sur ses hommes semblait les rendre invincibles, et leur faisait oublier leur dénuement.

La Trémouille, en fâcheux état de santé, avait dû céder le commandement au Marquis de Mantoue, capitaine médiocre, battu à chaque engagement. Pendant quelques mois on escarmoucha beaucoup et l'on combattit peu. Les deux armées finirent par se rencontrer sur les bords du Garigliano, rivière qui se jette dans le golfe de Gaète et

dont la forteresse du même nom défend le passage. Le sort de l'Italie allait s'y décider.

Les Français avaient choisi leur position avec habileté sur la rive droite du fleuve plus élevée que la gauche. Le temps devint affreux, des pluies diluviennes noyèrent les campements. La maladie, la mort frappaient surtout les Espagnols campés sur la rive gauche, dans la plaine fangeuse. En vain suppliaient-ils Gonzalve de lever le camp et d'hiverner à Capoue.

« J'aimerais mieux, répondit le Gran Capitán, avancer de deux pas vers la mort que de reculer d'une semelle pour gagner cent années de vie. »

En réalité, il comptait sur la sobriété, l'endurance et la solide constitution de ses troupes pour résister aux effets de la mauvaise saison. Il se fiait aussi à leur discipline et à leur attachement pour lui.

Le Marquis de Mantoue montra moins de constance que son adversaire. Comme on lui reprochait son incapacité, il se prétendit trompé par ses capitaines, Saluzzo, Allègre et Sandricourt, résigna son commandement en faveur de Saluzzo, sous prétexte de maladie, et se retira dans ses terres. Ce mauvais exemple fut suivi par de nombreux gentilshommes italiens et français. Leur défaillance était impardonnable, car ils avaient beaucoup moins souffert de l'inclémence de la saison que les Espagnols, grâce à la position de leur camp et à l'abri qu'ils avaient trouvé dans l'amphithéâtre et dans d'autres édifices de l'antique Minturne. Mais les spéculations sur les vivres organisées par les commissaires royaux avaient provoqué chez les chefs comme chez les soldats le dégoût, le découragement et l'esprit d'insubordination.

Gonzalve avait d'abord résolu de garder une attitude expectante; le désordre de l'ennemi, la discorde des chefs, leur dispersion le décidèrent à tenter un coup d'audace. Vers la fin de décembre, il ordonne de préparer en secret un pont de bateaux et de le lancer sur le Garigliano, à quatre milles de la ville, au pied du village de Suzzio. Ses ordres reçurent une exécution rapide.

La Noël fut tristement célébrée dans le camp espagnol noyé de boue, ravagé par la maladie, dépourvu de vivres. Seuls les exercices d'une piété exaltée occupèrent cette longue journée.

Sur le plateau, les Français se divertissaient et se départaient de leur surveillance habituelle.

Le soir venu, le matériel de pont fut transporté sur la rive, et

le 28 décembre, à la nuit, l'ouvrage était en état de donner passage aux troupes. Elles s'y engagèrent sous les ordres d'Alviano Orsini, tandis qu'Andrada tentait le passage sur un vieux pont qui se trouvait en aval du camp, à l'opposé de la forteresse de Garigliano.

La nuit était noire, le ciel lourd d'orage. Sans être signalé, Alviano, soutenu par Pizarro, Paredes et Pierre Navarro, s'abat sur le village de Suzzio, surprend la garnison plongée dans le sommeil et la passe au fil de l'épée.

Le Marquis de Saluzzo, dont le quartier général se trouvait près de la tour de Garigliano, fut terrifié quand des messagers haletants vinrent lui apprendre que les Espagnols avaient franchi le fleuve et ne tarderaient pas à l'assaillir. Pourtant, il se remit, dépêcha Allègre contre l'ennemi à la tête d'un corps de cavaliers réunis en toute hâte et ordonna la retraite sur Gaëte. Deux heures plus tard, il était en marche, abandonnant les tentes, les bagages et neuf gros canons, laissant les blessés et les malades à la générosité du vainqueur. Mais Gonzalve n'était pas homme à s'attarder au pillage du camp. Il se lança sans retard à la poursuite des Français dont les mouvements étaient grandement retardés par la difficulté de traîner leur artillerie légère dans des chemins détrempés. La retraite s'effectuait avec ordre. Les défilés, les ponts nombreux dans ce pays accidenté permettaient à l'arrière-garde française de s'arrêter, de faire tête aux Espagnols légèrement armés, tandis que les colonnes prenaient de l'avance. Dans ces combats d'arrière-garde, la chevalerie française et, à sa tête, Sandricourt, La Fayette et Bayard se couvrirent de gloire. Ce dernier eut trois chevaux tués sous lui et, dans un retour sur l'ennemi, il eût certainement péri si son ami Sandricourt, exécutant une charge désespérée, ne l'eût arraché aux mains des Espagnols.

Gonzalve ne se ménageait pas davantage que les chevaliers français. Son cheval ayant glissé et manqué des quatre pieds, il tomba, mais à peine avait-il touché terre qu'il était debout et s'élançait de nouveau à la tête des troupes électrisées à sa vue. L'arrivée d'Andrada à la tête de l'arrière-garde espagnole toute fraîche, tandis que le gros de l'armée était rendu de fatigue et tombait d'inanition, — les hommes n'avaient rien mangé depuis la veille, — un mouvement stratégique exécuté par la cavalerie espagnole commandée par Navarro et Pedro de la Paz, transformèrent en déroute la défaite de l'armée française. Un grand nombre de combattants furent tués ou faits prisonniers. D'autres jetèrent leurs armes et coururent d'une traite jusqu'à Gaëte.

Telle fut, pour la France, l'issue désastreuse de la bataille de Gari-

gliano, le plus grand triomphe militaire de Gonzalve. Elle était le prix de son génie, de sa constance et de sa force d'âme. Le lendemain, il s'apprêtait à bombarder les hauteurs du mont Orlando qui domine Gaète, quand un parlementaire se présenta au nom du Marquis de Saluzzo. Le succès dépassait les espérances de Gonzalve, car la place, bien approvisionnée, pouvait être secourue sur le front de mer. En réalité, les capitaines français, comme leurs hommes, étaient arrivés au dernier degré du découragement. Aucun des chefs n'était capable de commander aux autres et d'assumer une responsabilité. La pluie, la maladie, la fièvre contractée dans des régions malsaines, des revers ininterrompus avaient épuisé leurs forces morales et physiques. L'armée française, jadis si fière, n'était plus qu'une horde gémissante, obsédée par l'idée de quitter un pays où elle avait tant souffert.

Le 3 janvier 1504, Gonzalve occupa Gaète au nom du Roi d'Espagne.

La défaite de Garigliano fit perdre au Roi de France les belles provinces qui, par deux fois, avaient paru d'une conquête si facile Bien peu de soldats français engagés sur la route de terre franchirent les Alpes. Quant aux officiers embarqués sur les navires, ils n'eurent guère un sort meilleur. Un grand nombre d'entre eux, épuisés par la fièvre contractée sur les bords du Garigliano, moururent en mer ou peu après leur débarquement. On eut à déplorer la perte du Marquis de Saluzzo, du Bailli de la Montagne, de Sandricourt qui, trop hautain pour accepter sa disgrâce, mit fin à ses jours et d'une foule de chevaliers connus.

A la nouvelle de la prise de Gaète et de la destruction de son armée, Louis XII tomba dans une tristesse morne. Il se rappelait avec un dépit mêlé de honte les menaces qu'il avait proférées contre le Roi d'Espagne, et ne pouvait se résigner à être battu par ce *Prince d'Aragon*, dont la ruse avait déjoué ses projets. Il craignait que Gonzalve, maître de ses actions, ne se jetât sur le Milanais occupé par les troupes françaises et ne s'en emparât.

Le Gran Capitán en eut certainement la pensée, mais il n'osa pas courir l'aventure. Ses troupes n'étaient pas payées et elles réclamaient avec instance des quartiers d'hiver. D'autre part, une maladie due à un excès de fatigue manqua l'emporter et le condamna durant plusieurs mois à l'inaction. Dès lors, des négociations en vue de la paix furent sérieusement engagées entre les Rois de France et d'Espagne. Ferdinand offrait de rendre le royaume de Naples au Duc de Calabre à qui Louis XII céderait ses droits et de le marier avec la jeune veuve de Ferdinand II, sa propre nièce.

Louis XII hésitait, retenu par la honte de livrer la noblesse napolitaine dévouée à sa cause, et aussi dans la crainte d'être une fois de plus la dupe de Ferdinand. Puis, la nouvelle convention ne le brouillerait-elle pas avec l'Archiduc Philippe à qui, par deux fois, il avait promis la main de sa fille Claude et le royaume de Naples pour le Prince Charles? Cependant Louis consentit à donner audience aux ambassadeurs d'Espagne. Il les reçut assis sur son trône, entouré d'une cour nombreuse et dans l'appareil de la pompe royale. Encore, il ne put s'empêcher de leur reprocher la mauvaise foi de leur maître qui, tout en paraissant souhaiter la paix, n'avait cessé d'attiser la guerre.

Quand les ambassadeurs, revenus en Espagne, firent part à Ferdinand des doléances de Louis XII, il se prit à rire :

« Il dit que je l'ai trompé deux fois ! Par Dieu, il a bien menti l'ivrogne ! Je l'ai trompé plus de dix fois ! »

Pourtant l'on avait fini par s'entendre.

Charles d'Autriche et Claude de France seraient mariés ; l'Empereur annulerait les investitures du duché de Milan et en donnerait une nouvelle en faveur du Roi de France et de ses enfants mâles, s'il en avait. En compensation, le Roi Louis remettrait à Maximilien 60 000 florins à la réception de l'investiture et une somme égale six mois plus tard. Enfin, à la Noël, il lui enverrait chaque année une paire d'éperons d'or à titre gracieux.

Une ligue défensive envers et contre tous et offensive contre les Vénitiens fut signée entre le Roi de France, l'Empereur, le Pape et l'Archiduc. On s'engageait à n'admettre les Rois Catholiques dans la ligue que s'ils délivraient sous quatre mois le royaume de Naples à l'Archiduc pour le garder aux jeunes fiancés Charles d'Autriche et Claude de France. Par ce même acte, le Roi Louis assurait aux futurs époux le duché de Bourgogne dans le cas où il mourrait sans hoir mâle et, dans tous les cas, le Milanais, la Bretagne, Gênes, Asti et le Comté de Blois.

Tel fut le traité signé à Blois le 22 septembre 1504, à la profonde satisfaction de Maximilien dont la part et celle de sa famille étaient d'autant plus belles qu'il n'avait rien hasardé, au secret contentement du Roi de France, heureux de conserver le Milanais, son héritage légitime reconquis au prix de grands sacrifices et à l'approbation de Jules II qui, hanté par le désir de donner à la Papauté la suprématie universelle, avait été l'âme de la coalition.

CHAPITRE XXII

LA RÉVOLTE DES ALPUJARRAS

SUCCÈS EN ITALIE, DIFFICULTÉS EN CASTILLE. || TALAVERA NOMMÉ ARCHEVÊQUE DE GRENADE. || LENTEUR DES CONVERSIONS. || XIMENES DE CISNEROS. || SES PRÉDICATIONS. || DESTRUCTION DES LIVRES ARABES. || L'ÉMEUTE ÉCLATE. || LE COMTE DE TENDILLA DÉGAGE LE CHATEAU ASSAILLI. || TALAVERA RÉTABLIT LE CALME. || MÉCONTENTEMENT DES ROIS. || XIMENES TRIOMPHE DES ACCUSATIONS PORTÉES CONTRE LUI. || CINQUANTE MILLE CONVERSIONS. || RÉVOLTE DES ALPUJARRAS. || DESTRUCTION DE HUEJAR. || ASSAUT DE LANJARON. || LETTRES DES ROIS PROTESTANT DE LEURS BONNES INTENTIONS. || ALONSO DE AGUILAR. || LES GANDULES GAGNENT LA HAUTE MONTAGNE. || PRISE DU CAMP DES MORES. || RETOUR OFFENSIF DES MORES. || MASSACRE DES CHRÉTIENS. || MORT DE ALONSO DE AGUILAR. || FERDINAND MARCHE SUR RONDA. || SOUMISSION DES REBELLES. || EXPULSION DES MORES CASTILLANS QUI REFUSENT LE BAPTÊME. || LES ÉDITS RENDUS CONTRE LES MORES D'ESPAGNE ÉMEUVENT LE MONDE MUSULMAN. || PIERRE MARTYR ENVOYÉ EN AMBASSADE AUPRÈS DU SOUDAN D'ÉGYPTE.

DANS la suite des années écoulées depuis le mariage des Rois, l'unité de l'Espagne réalisée par cette alliance n'avait pas reçu de sanction formelle. Ferdinand et Isabelle se trouvaient dans la situation de deux souverains toujours d'accord contre l'ennemi commun, mais désireux quand même de maintenir l'indépendance de leurs royaumes respectifs. Isabelle surtout, de qui les États héréditaires étaient d'une importance supérieure à ceux de son époux, avait jalousement gardé ses droits hors de toute atteinte.

A la fin du XVe siècle, alors que Ferdinand récupérait le Roussillon et la Cerdagne et réalisait ses projets ambitieux sur le royaume de Naples, Isabelle, en Castille, était aux prises avec des difficultés inhérentes à la conservation de ses conquêtes soit dans le royaume de Grenade, soit dans le Nouveau Monde.

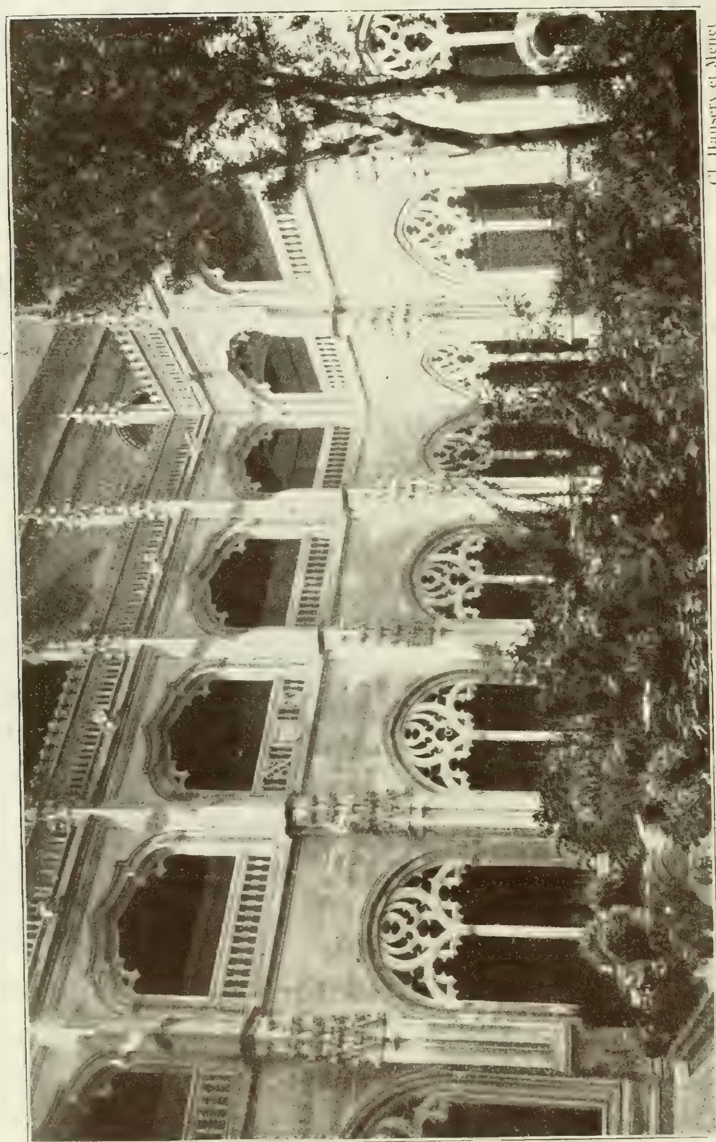
Durant huit ans, les Mores de Grenade avaient vécu sous la protection du traité de capitulation qui garantissait aux habitants l'ap-



Cl. Laurent.

ISABELLE LA CATHOLIQUE.

(Musée de la Marine à Madrid.)



Cl. Hausery et Menet

TOLÈDE : CLOITRE DE SAN JUAN.

plication de leurs lois et l'exercice de leur religion. Le Comte de Tendilla, si ardent à la conquête, avait été nommé Alcaide et chargé du gouvernement de la province. Ce choix était heureux, car sa fermeté était tempérée par la sagesse, la prudence et une expérience acquise durant une longue vie. Le siège archiépiscopal fondé au lendemain de la conquête n'avait pas été moins bien attribué. Isabelle l'avait confié à Talavera, un moine hyéronimite chargé jadis du soin de sa conscience, devenu confesseur du Roi et, depuis peu, appelé à l'évêché d'Avila.

Talavera descendait de Juifs convertis et ne se réclamait d'aucun ancêtre. Son titre unique à occuper la plus haute situation ecclésiastique du royaume, après celle de Primat d'Espagne, était sa piété douce et bienveillante.

Louis XI avait abaissé l'orgueil de la noblesse française en accordant sa confiance à des hommes de basse extraction chez qui la fourberie s'unissait à un grand sens pratique. Presque à la même époque, Isabelle tendait au même but en nommant aux grandes charges et aux dignités de l'Eglise des hommes sortis du peuple, mais signalés à son choix par leur intelligence unie à une vertu incontestée.

Talavera avait accepté son élévation à regret. Il comprenait les difficultés et les périls de son nouvel apostolat et savait combien les Rois gardent peu leur faveur aux absents ; mais il était venu à Grenade décidé à travailler de toute son âme à l'accroissement de son troupeau. Les obstacles se dressaient nombreux. Élevés dans le mépris et la haine des Chrétiens, les Mores n'avaient pas changé de sentiment envers leurs vainqueurs. La différence de langue élevait aussi une barrière très haute entre les anciens et les nouveaux habitants de Grenade. Talavera voulut l'abaisser et, dans ce but, il apprit l'arabe et ordonna de l'enseigner à son clergé. Il entrerait ainsi en communication avec les brebis qu'il souhaitait ramener. Touchés d'une telle bonté, nombre de musulmans se convertirent, qu'eussent éloignés la menace et la force. Mais l'œuvre s'accomplissait lentement et les fanatiques de l'entourage royal s'en désespéraient. Sans se lasser, ils représentaient aux Rois que Dieu, en leur donnant Grenade, leur avait imposé le devoir de ramener les Mores à la vraie foi et d'assurer à bref délai le salut de leurs nouveaux sujets. L'intérêt des Monarques s'accordait d'ailleurs avec cette obligation. Tant que les vaincus professeraient la foi musulmane, et garderaient l'usage de leurs mosquées, ils y fomenteraient la révolte contre leurs maîtres chrétiens. La conquête ne serait achevée que le jour où les Mores auraient choisi entre le baptême ou l'exil.

Cependant quelques ordonnances royales datées de 1499 montrent chez Isabelle le désir persistant de favoriser ses sujets musulmans, et en particulier les Mores convertis. Ainsi elle les autorise à porter des robes de soie, luxe interdit aux sujets chrétiens ; dans des vues plus hautes, elle leur défend de priver d'héritage leurs enfants baptisés et assure aux femmes des nouveaux convertis un droit de propriété sur les biens tombés entre ses mains après la prise de Grenade. Mais les sentiments généreux d'Isabelle allaient soutenir un dur combat contre l'intolérance d'un homme dont elle admirait la vertu : contre le Franciscain Ximenes de Cisneros.

Elle n'était pas vulgaire, l'âme de ce moine devenu Archevêque de Tolède, Primat d'Espagne et Prince de la Sainte Église romaine. Né en 1436, à Torrelaguna, près de Tolède, où son père était receveur des dîmes royales, et destiné au sacerdoce, il fit à Salamanque ses études de droit canon et civil. A vingt-trois ans, il se rend à Rome, y remplit l'office d'avocat inquisiteur et, au bout de six ans, est rappelé en Espagne par la mort de son père et la détresse des siens. Il y revient pourvu d'une *lettre expectative* lui accordant le premier bénéfice vacant dans le diocèse de Tolède. Pour l'obtenir, il se heurte au Primat d'Espagne qui entend en disposer, est jeté en prison, y passe six années sans céder, finit par l'emporter sur le prélat et ne tarde pas à gagner la confiance du cardinal de Mendoza qui le charge d'administrer en son nom le diocèse de Siguenza.

Peu de temps après, Ximenes quitte cette situation brillante et prend l'habit de Saint-François au monastère de San Juan de los Reyes. A peine a-t-il fait profession que son renom de sainteté attire les fidèles à son confessionnal. Sa vie intérieure est menacée. Il sollicite la permission de se réfugier dans les solitudes du Castañar, puis de Salzedo où il demeure pendant toute la durée de la guerre de Grenade, partagé entre l'étude et la pratique des mortifications. Temps heureux qu'il regretta toute sa vie !

C'est là que ses supérieurs, informés de sa vertu, touchés de sa piété et de son désintéressement, vinrent le chercher sous un prétexte futile. En réalité, il s'agissait de le présenter à la Reine en quête d'un confesseur depuis la nomination de Talavera au siège archiépiscopal de Grenade.

Le premier mouvement de l'ascète fut de refuser cette charge de cour.

Par deux fois il s'enfuit et il fallut l'arracher de force à la solitude où il avait cherché un refuge. Enfin, résigné à subir une vie qui

contrariait ses aspirations, il n'entrevoit qu'un dédommagement à son sacrifice : conduire la Reine dans la voie du salut et par sa main puissante, y diriger l'Espagne tout entière, Mores et Juifs compris. A ses yeux, les intérêts de l'État s'identifiaient avec ceux de la foi et devaient même leur être subordonnés.

Aveugle dans son ardeur, ferme dans ses idées, despote par tempérament, il demandait sans se lasser l'expulsion des Mores rebelles aux prédications des moines et des prêtres. Puis, avec non moins d'instance, la confiscation de leurs biens s'ils préféraient l'exil au baptême. Et quand il réclamait ces mesures de rigueur, il n'écoutait ni l'avarice ni l'intérêt, car les immenses revenus de son diocèse étaient employés au soulagement des malheureux et à l'exécution de travaux publics de première nécessité ; à peine avait-il attribué à sa pauvre et nombreuse famille une pension modeste destinée à lui permettre de vivre honorablement. S'il prônait la confiscation des biens des Mores, c'est que, à son avis, les bannis perdraient ainsi tout lien avec le pays regretté et ne conserveraient pas l'idée d'y revenir un jour. Qui eût douté de la sincérité de ses sentiments quand on le voyait suivre sans ostentation la règle sévère de son ordre, ne dormir guère plus de quatre heures par nuit, jeûner et prier, porter le cilice et le froc sous la pourpre cardinalice, coucher sur une planche auprès d'un lit de plumes entouré de courtines de brocart ornées de passementeries d'or, garder l'abstinence au point d'altérer sa santé et pratiquer une chasteté ombrageuse.

Durant un voyage, il est contraint de passer la nuit au château de Marqueda. La Duchesse est absente, mais elle s'empresse d'accourir afin d'accueillir celui qui a bien voulu s'arrêter sous son toit. A sa vue, Ximenes s'emporte :

« Pourquoi m'a-t-on trompé ? Si Votre Seigneurie désire recourir à mon ministère, elle me trouvera demain au confessionnal. »

Et, sans vouloir rien entendre, il quitte sur-le-champ la demeure où une femme témoignait un tel empressement à le recevoir.

Il parlait bien, mais peu, et coupait court à tout entretien inutile. Son physique était en harmonie avec la rigidité de son esprit et de son âme. Grand, maigre, il avait un visage blême qu'illuminaient des yeux petits, pleins de feu. Son nez, très proéminent, — ses ennemis le comparaient à une trompe d'éléphant, — retombait sur une lèvre supérieure que fuyait la mâchoire inférieure. Le front était élevé, large, sillonné de longs plis pensifs.

Tel était l'homme qui, en octobre 1499, accompagnait les Rois à Grenade avec l'idée bien arrêtée d'y remplir une mission reçue du Ciel. Il n'eut pas de peine à obtenir du bon évêque Talavera la permission de l'aider dans sa tâche, et quand, deux mois plus tard, la Cour quitta Grenade, il sollicita l'autorisation d'y rester quelque temps afin de travailler encore au salut des âmes. Isabelle y consentit, tout en lui recommandant de montrer de la bienveillance et de la douceur dans l'accomplissement de sa mission apostolique.

Les Monarques s'étaient éloignés. Sans délai, Ximenes convoque les *Alfaquies* ou docteurs de la loi musulmane, engage avec eux de longues controverses, leur prêche l'excellence du christianisme, leur démontre la fausseté de la religion islamique et finit par séduire la plupart de ses interlocuteurs. Le cadeau de riches vêtements, des dons en or et en argent, de bonnes paroles, des promesses s'ajoutent aux effets de son éloquence. Aussi bien, un vieil auteur espagnol écrit-il innocemment :

« A force de louanges, de caresses et de présents, il les conduisit à la connaissance de Dieu. »

L'exemple ne manqua pas d'être suivi par les Musulmans sans grande conviction ou dévoués aux *Alfaquies* et confiants dans leur jugement. En un seul jour, Ximenes exultant baptisa plus de 3 000 Mores en brandissant au-dessus de la foule agenouillée une branche d'hysope chargée d'eau bénite. Les cloches ne cessaient de sonner dans les mosquées transformées en églises pour annoncer la suite des conversions. Leur vacarme valut au Cardinal le surnom de *Alfaqui Campanero* ou carillonneur.

Pourtant les Mores de bonne souche restaient à distance, se réunissaient en secret et déploraient la faiblesse de leurs docteurs. Après avoir employé la corruption et la flatterie pour entraîner les pusillanimes, Ximenes n'aurait-il pas recours à la violence contre les Musulmans fidèles à leur foi? Ils ne se trompaient guère sur l'état d'esprit du Primat d'Espagne. Encouragé par le succès, le Cardinal ne songeait qu'à poursuivre l'œuvre apostolique. Son intelligence et son opiniâtreté étaient à la hauteur de son zèle, et aucun sacrifice ne lui coûtait qui le menait à ses fins. Les Musulmans puisaient dans le Koran leur enseignement et leur doctrine. Ximenes ordonna de saisir les Korans des mosquées et des écoles, il commanda aux habitants de Grenade d'apporter tous les livres en leur possession sous menace de peines

sévères et les fit tous ou presque tous jeter au feu sur la place publique. Quelques ouvrages de médecine, science dans laquelle les Arabes s'étaient toujours distingués, furent seuls épargnés et portés à l'Université d'Alcalá. La perte était irréparable, car, parmi les ouvrages détruits, se trouvaient des manuscrits précieux en raison de leur antiquité, des miniatures et des enluminures dont ils étaient enrichis et des reliures incomparables qui les enveloppaient. Et ces trésors d'art, ces merveilles périrent sur l'ordre d'un homme épris de science, désireux de la soutenir en pays chrétien, mais à qui le fanatisme enlevait le sentiment de l'équité et la juste appréciation du bien public !

La destruction des manuscrits eut les résultats que son auteur avait souhaités. A dater de cette époque, et surtout après le départ volontaire ou forcé des hommes de valeur que comptait Grenade, la science musulmane se perdit faute de maîtres pour l'enseigner, l'arabe ne fut plus appris correctement dans les écoles et, peu à peu, l'espagnol devint l'unique langue en usage dans l'administration, les transactions, les affaires publiques et jusque dans les chansons populaires.

L'*auto de fe* brutal des Korans était une atteinte grave au traité de capitulation. Les Mores s'en plaignirent avec amertume et leurs plaintes dégénérèrent en murmures.

Talavera, les hommes sages chargés jusque-là d'administrer la ville conquise essayèrent de calmer l'ardeur enflammée de Ximenes et de parler en faveur des Mores offensés, en dépit de l'engagement pris par les Rois. Le Cardinal répondait :

« Une politique timide peut suffire quand il s'agit de traiter des affaires temporelles, mais elle ne convient pas quand l'intérêt des âmes est en jeu. S'ils ne veulent se soumettre de bon gré, les Infidèles doivent être conduits de force dans la voie du salut. Le moment est mal choisi pour retenir la main, alors que le mahométisme ébranlé chancelle sur ses bases. »

Ximenes ne comprenait pas à quel danger il exposait l'œuvre de pacification conduite avec tant de prudence par Talavera et Tendilla. En quelques mois, son intolérance avait détruit la paix et allumé la colère.

Un jour, trois serviteurs du Cardinal s'étant aventurés dans l'Albaïcin habité par les Mores, une querelle s'élève à propos d'un sujet futile. Deux serviteurs sont tués et le troisième n'échappe qu'à grand'peine à la fureur de la foule. Deux heures plus tard, les rues étaient coupées de barricades, la population s'armait et, le soir même,

elle se portait sur le palais archiépiscopal, décidée à prendre la tête de son persécuteur. Par bonheur, la place était fortifiée et une garnison peu nombreuse, mais résolue, put supporter le choc de cette attaque imprévue. Ximenes ne témoigna aucune émotion. Dès la nouvelle de la révolte, comme on le pressait de gagner l'Alhambra imprenable, il répondit fièrement :

« Dieu me garde de songer à ma sécurité quand celle de mes serviteurs est en péril. Je resterai à mon poste et recevrai ici la couronne du martyre, s'il plaît à Dieu de me l'offrir. »

La résistance du château permit au Comte de Tendilla d'amener du secours et de disperser la populace. Mais l'ordre ne devait pas être rétabli de longtemps parmi les Mores prêts à sacrifier leur vie pour la défense de leurs libertés religieuses.

Talavera, qui déplorait les violences de Ximenes, recourut de nouveau à la douceur. A quelques jours de là, il se présente aux portes de l'Albaïcin précédé d'un enfant portant une croix et de deux clercs, en surplis. Le peuple, touché de cette confiance, se jette aux pieds de son Évêque, baise ses mains et le bord de sa robe et témoigne sa joie de revoir au milieu de ses quartiers celui dont il se rappelle les bienfaits. Tendilla apprend l'heureux succès de cette démarche, descend de l'Alhambra en pourpoint et chausses de soie, et dissipe les appréhensions populaires en jetant son bonnet parmi la foule, en signe de bienveillance.

L'Évêque et le Gouverneur trouvèrent les Mores fort inquiets de leur conduite et n'eurent pas de peine à leur en démontrer la folie. Lutteraient-ils contre les Rois qui avaient soumis leur Empire alors qu'il constituait encore une puissance redoutable? Pour conclure, ils promirent de s'entremettre et de solliciter des Monarques le pardon d'une injure grave. En témoignage de sa sincérité, Tendilla offrit des otages, et le soir même sa femme et ses enfants vinrent s'installer à l'Albaïcin. La vie reprit son cours normal dans Grenade, et l'on ne douta pas de la clémence des Rois et du désaveu des rigueurs cardinalices.

De son côté, Ximenes s'était empressé d'informer la Reine des événements et il avait confié son message à un coureur nègre renommé pour sa vélocité. L'émissaire était facile à reconnaître ; on l'arrêta, on le grisa, et l'arrivée du message fut ainsi retardée de plusieurs jours.

Pourtant le bruit de l'émeute s'était propagé jusqu'à Séville où se trouvaient les Rois et l'on en avait même exagéré l'importance à

mesure que la nouvelle passait de bouche en bouche. Ferdinand n'aimait point Ximenes ; il lui en voulait d'avoir été nommé par Isabelle Archevêque de Tolède et Primat d'Espagne de préférence à l'un de ses fils illégitimes, l'Archevêque de Saragosse. Content de soulager sa rancune, il s'écria :

« Votre Cardinal va-t-il nous faire perdre en quelques heures un royaume dont la conquête nous a valu dix ans de guerre ! »

Isabelle, surprise, mécontente, écrivit à son protégé une lettre sévère. Elle se plaignait de l'attitude qu'il avait prise en dépit de ses ordres et le blâmait de l'avoir laissée dans l'ignorance de l'émeute provoquée par sa malheureuse intervention.

Ximenes accourut. Loin de repousser la responsabilité de ses actes, il la réclama hautement. Il énuméra les moyens de persuasion qu'il avait employés afin de séduire les Mores : sermons, promesses, dons d'argent considérables où les revenus du Primat d'Espagne avaient été engagés pour plusieurs années. Puis il montra les conversions obtenues seulement parmi les gens du peuple et la résistance obstinée des Mores de haut rang, l'esprit de révolte grondant dans l'Albaïcin et la nécessité d'agir avec vigueur. S'il n'avait point demandé des ordres à ses Souverains, la raison en était simple : il avait redouté que, liés par leur parole, ils n'entravassent le cours d'une justice nécessaire. D'ailleurs, les résultats que les Rois déploraient les servaient au lieu de leur nuire. La révolte de l'Albaïcin leur donnait un prétexte excellent pour briser les capitulations et placer les rebelles dans l'alternative de se convertir ou de quitter le royaume. Si les Rois savaient profiter de l'acte inconsidéré des Mores, l'unité politique et religieuse de l'Espagne serait faite. Quant à lui, fût-il sacrifié à une pareille conquête, il ne le regretterait pas.

Ximenes se tut ; en l'écoutant, les Rois s'étaient laissé séduire à leur tour. Il était manifeste que la rébellion des Mores leur permettait d'oublier leurs engagements. Au lieu d'être blâmé, le Cardinal reçut les louanges d'Isabelle, d'ailleurs désireuse de le soutenir. Peu après, les Rois envoyèrent à Grenade des juges chargés de faire une enquête, d'emprisonner les coupables, d'accorder le pardon en échange du baptême et de condamner à l'exil les Musulmans obstinés et réfractaires. Aussitôt, les conversions se multiplièrent, et l'on en compta plus de cinquante mille, au dire de certains auteurs. En revanche, tout ce que Grenade renfermait encore d'hommes riches,

fiers, considérés, passa au Maroc ou en Barbarie. Ce fut une perte incalculable et dont l'Espagne ne devait jamais se relever. A dater de cette époque, les convertis furent désignés sous le nom de *Moriscos* et c'est parmi eux que l'Inquisition trouva plus tard cette quantité de relaps qu'elle traita si durement. Et pourtant, quelle sincérité pouvait-on attendre de malheureux dont on avait payé à si haut prix l'entrée dans le giron de l'Église ou obtenu l'apostasie sous une menace de spoliation et d'exil?

Autant Ximenes avait été blâmé, autant il fut loué pour avoir en si peu de temps remporté une telle victoire. Certes, les théologiens reconnaissaient bien aux conversions imposées une valeur douteuse, mais ils se consolaient à la pensée que les descendants des convertis, élevés dans la religion chrétienne, engendreraient des générations chrétiennes de cœur. Ainsi Pierre Martyr, dont l'esprit était juste et dégagé du fanatisme de son époque, écrit au Cardinal de Santa Cruz :

« Tu as raison de dire que ceux dont les âmes vivaient dans l'hérésie de Mahomet sont à suspecter. Autant il est dur d'abandonner les institutions des ancêtres, autant j'estime qu'on est enclin à garder leurs traditions. Mais peu à peu, une nouvelle discipline survenant, les jeunes enfants, puis les petits enfants, s'écarteront des folles superstitions et s'imprégneront des rites nouveaux. Moi aussi je redoute les durs principes dont leurs ancêtres ont cuirassé les âmes. »

Quant au bon Évêque Talavera, frappé d'admiration pour une énergie si opposée à sa mansuétude, il affirma que Ximenes avait remporté un plus grand triomphe que les Rois. Ceux-ci avaient conquis le sol, et le Primat avait gagné les âmes.

Grenade était réduite, mais la rébellion s'était propagée et avait trouvé un terrain d'élection dans les montagnes des Alpujarras situées au Sud-Ouest, sur une longueur de près de 300 kilomètres. Les sommets étaient couronnés de forteresses, les passes se présentaient étroites et difficiles à franchir. Une population très dense y cultivait des vallées fertiles, soigneusement irriguées. Agricole et guerrière, elle était restée pure de tout mélange avec les Chrétiens et avait gardé une morale et une piété perdues depuis longtemps à Grenade. Quand ces montagnards apprirent l'atteinte portée aux capitulations, ils prévirent que la persécution s'abattrait bientôt sur eux et résolurent d'échapper, s'ils le pouvaient, au sort de leurs coreligionnaires. L'apostasie était à leurs yeux un crime abominable et jamais ils ne payeraient trop cher la conservation de leurs libertés religieuses. En quelques jours, tout le

pays prit les armes. Le premier soin des rebelles fut de s'emparer des forteresses occupées par de petites garnisons et de se saisir des passes.

Tendilla ne perdit pas de temps, fit appel à Gonzalve de Cordoue, inactif dans ses domaines, et, à la tête de quelques levées, se porta sur Huejar, une petite ville fortifiée où l'insurrection avait été organisée et où se trouvaient ses chefs.

A l'approche des Chrétiens, les Mores ouvrirent les écluses des canaux d'arrosage et submergèrent la plaine. Nombre de chevaliers périrent, les uns noyés, les autres enlisés dans la boue, tandis que ceux qui avaient gagné les levées servaient de cible aux flèches de l'ennemi. Mais une place défendue par un alcaide ignorant ne pouvait tenir longtemps en échec Tendilla et l'immortel Gonzalve. Celui-ci conduisit l'assaut, monta le premier à l'escalade des murailles et enleva la place. Les combattants furent passés au fil de l'épée ; les vieillards, les femmes, les enfants emmenés en esclavage et conduits au marché. Quant à la ville, livrée à la soldatesque, elle fut pillée et ruinée de fond en comble.

Ferdinand n'était pas homme à s'abstenir quand il y avait bataille. Il accourut à la tête d'une troupe magnifique et marcha sur Lanjaron, situé au cœur même de la Sierra. Les habitants, confiants dans la force naturelle de la position, avaient dédaigné de fermer les passes. Mettant à profit cette négligence, Ferdinand se garda de suivre le chemin direct et, au prix d'efforts inouïs, gagna une hauteur qui dominait la place. Les Mores se sentirent perdus en voyant, au matin, la bannière royale flotter sur cette position. Ils refusèrent quand même de se rendre et subirent l'assaut avec un courage indomptable. La population eut le sort de celle de Huejar et la cité fut également livrée au pillage.

Dans toute la Sierra, la guerre se continuait désastreuse pour les Mores. La violence des vainqueurs en abrégea la durée.

Redevenu maître du pays, Ferdinand se départit de sa sévérité. Il exigea seulement des montagnards la reddition des forteresses dont ils disposaient encore et la remise des armes. Un tribut annuel de 50 000 ducats leur fut imposé.

La révolte, réduite dans les Alpujarras, s'était rallumée autour de Ronda, ville située au cœur de la Sierra Bermeja, à propos des conversions imposées aux Mores de Baza, de Guadix et d'Almería. En vain essayait-on de calmer les appréhensions des Musulmans ; ils avaient perdu confiance dans la valeur de la parole royale. Informés de cet état d'esprit, les Rois essayèrent de remédier au mal. Des lettres,

où ils protestaient de leurs bonnes intentions, en fournissent la preuve.

« Sachez que nous avons été informés que l'on vous a dit que notre intention et volonté étaient de vous ordonner de vous faire chrétiens par force ; et parce que notre intention ne fut jamais ni n'est telle, nous vous assurons et promettons sous notre foi et parole royales que nous ne consentirons jamais à ce que aucun More soit fait chrétien de force ni n'en donnerons jamais l'ordre. Et nous voulons que les Mores nos vassaux soient assurés et maintenus en toute justice comme nos vassaux et serviteurs. » (Séville, 29 janvier 1500.)

Un second message, daté du mois de février suivant et rédigé dans des termes analogues, montre combien la Reine avait le désir de calmer les trop justes craintes de ses nouveaux sujets et de leur rendre le respect de la foi royale, respect si gravement atteint par le prosélytisme exaspéré de Ximenes. Mais l'heure était passée où les bonnes paroles et les promesses pouvaient encore être écoutées. Les missionnaires envoyés à Dayrin furent lapidés par les femmes furieuses et les familles chrétiennes espagnoles qui avaient vécu jusque-là dans la Sierra furent envoyées en pays moresques et vendues sur les marchés ainsi que les Chrétiens en avaient récemment donné l'exemple vis-à-vis des Musulmans. Enfin, acte inquiétant, les Mores nouèrent des relations avec les Turcs et tramèrent une conspiration qui avait pour objectif suprême la reconquête musulmane.

Désormais, les Rois se trouvaient dans la nécessité de sévir ; l'hésitation eût été, à juste titre, qualifiée de faiblesse. Obéissant à leurs ordres, l'armée d'Andalousie prit les armes sous le commandement de trois capitaines fameux : les Comtes de Cifuentes et d'Ureña et le vaillant Alonso de Aguilar, frère aîné du Gran Capitán. Alonso était à Cordoue quand on lui remit le message royal.

« — Quelles forces met-on à notre disposition? demanda-t-il.

« — Trois cents cavaliers et deux mille fantassins.

« — Quand un homme est mort, on envoie quatre hommes dans sa maison pour emporter son corps. Maintenant, l'on m'envoie contre des Mores bien vivants, vigoureux, retranchés dans leurs châteaux, et l'on ne me donne pas même un soldat contre un soldat ! »

L'entreprise était folle, mais Aguilar était trop brave pour en décliner le commandement. Il avait cinquante et un ans. La plus grande partie de sa vie s'était écoulée dans les camps.

« Ses membres avaient la fermeté du fer sans la rigidité de l'âge. Son armure faisait corps avec sa personne ; il ressemblait à un homme d'acier quand il était assis sur son cheval de bataille. »

Aguilar sortit de Cordoue à la tête de ses troupes et, suivi de son fils, Don Pedro, un adolescent hardi, équipé comme un vaillant chevalier. Et la foule enthousiaste de s'écrier :

« L'aigle (*águila*) enseignera les grands vols à l'aiglon ! Longue vie à la vaillante lignée des Aguilar ! »

A l'approche de l'armée chrétienne, les villageois de la Sierra gagnèrent Ronda et s'empressèrent de demander le baptême.

On ne pouvait espérer une aussi prompte soumission de la part des Gandules, une tribu vaillante venue jadis d'Afrique. Elle obéissait à Feri ben Estapar, un chef de qui la valeur était en harmonie avec la force musculaire. Sous sa conduite, les Gandules chargent leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses sur des mules, poussent en avant leurs troupeaux et gagnent un plateau fertile, une sorte de forteresse naturelle défendue par des précipices. Ils en ferment les issues et décident de s'y défendre jusqu'au dernier.

Le 15 mars 1501, l'armée chrétienne paraissait devant Monarda, une petite ville fortifiée bâtie au pied de la Sierra Bermeja, et plantait son camp sur les rives du Rio Verde. Les Mores n'avaient pas osé attaquer l'ennemi, mais ils se montraient par petites compagnies et le harcelaient sans répit. Les troupes de Aguilar étaient des levées nouvelles sans expérience de la guerre. Une poignée de Musulmans les défie par delà le cours d'eau. Bouillants d'ardeur, les Chrétiens saisissent leur bannière, franchissent la rivière et se lancent à la poursuite des insulteurs jusque dans une gorge où d'autres Mores sont en embuscade. Les imprudents eussent péri jusqu'au dernier si Aguilar, informé du péril où étaient ses soldats, ne fût accouru à leur secours après avoir confié la garde du camp au Comte de Cifuentes. Mais l'exaltation des hommes gagne le capitaine. Loin de les ramener, il les devance. Les flancs de la montagne présentent une suite de terrasses naturelles. A chacune d'elles, les Mores font halte, combattent, fuient, gagnent le gradin supérieur. Et les Chrétiens les pourchassent, excités par le succès, entraînés par l'espoir de piller le camp ennemi. Ici les Mores s'arrêtèrent et combattirent longtemps. Pourtant, ils s'enfuirent encore.

Aussitôt les Espagnols se débandent, s'élancent sur les femmes terrifiées, leur arrachent leurs bijoux d'or, amoncellent un énorme butin et jettent leurs armes afin de le charger sur leurs épaules. La nuit est venue. Harassés, les Chrétiens qui ont poursuivi les Mores reviennent sur leurs pas, retrouvent les pillards demeurés en arrière et succombent à la tentation. En vain Aguilar les supplie de reprendre leurs armes, de descendre au plus vite vers la plaine où ils retrouveront la sécurité. On ne l'écoute pas.

Mais voici que les Mores ont entendu les cris déchirants des femmes outragées. Ils reviennent, trouvent libres les sentiers du camp, s'avancent silencieux en profitant de l'ombre, surprennent les Espagnols endormis ou désarmés et les massacrent. Des cris d'horreur s'élèvent; les Chrétiens, pris de panique, s'enfuient à travers la nuit, tombent dans les précipices qui entourent le plateau ou sont écrasés par les quartiers de roc que les Mores lancent du haut de la montagne. Quelques-uns atteignirent le Rio Verde et se noyèrent, faute de retrouver le gué.

En vain Alonso de Aguilar s'était efforcé de rallier ses troupes. Des amis fidèles l'entouraient et le suppliaient de fuir, certains encore d'assurer sa retraite au prix de leur vie.

« Non ! s'écria-t-il, jamais on ne vit la bannière de Aguilar déserter la bataille ! »

Don Pedro de Córdoba, fils aîné du Comte, combat à ses côtés. Le jeune homme est déjà blessé par une pierre qui lui a brisé les dents, quand il reçoit une flèche dans la cuisse. Incapable de rester debout, il met un genou en terre et tire sa dague pour se défendre encore. Ce spectacle bouleverse Aguilar, impassible jusque-là :

« Fils chéri, ne laisse pas le double espoir de notre race périr en un seul jour. Conduis-toi en bon chevalier. Console et honore ta mère. »

Mais l'enfant héroïque veut sauver son père ou mourir à ses côtés. Sur l'ordre de Aguilar, un parent, Francisco de Córdoba, l'emporte de force et parvient jusqu'à une éminence voisine du plateau où le Comte d'Ureña a rassemblé les fugitifs. Autour de Aguilar, les hommes d'armes étaient tombés, formant autour de lui un rempart de morts et de blessés. Il était seul debout, presque désarmé, car il n'avait pas eu le temps de lacer son corselet, contre une roche dont il était

parvenu à se rapprocher. Alors, vers cet homme couvert de sang s'avance un More de taille gigantesque. Son nom est légendaire parmi ceux qui ont fait la guerre de Grenade :

« Je suis Feri ben Estapar !
— Et moi, Alonso de Aguilar ! »

Les armes ne suffisent pas à rapprocher leur haine; ils les jettent, se prennent corps à corps et roulent ensemble sur le sol. La souplesse du Chrétien eût peut-être balancé la force du Musulman, mais Aguilar était épuisé par un long combat et la perte d'un sang qui s'échappait de plusieurs blessures. La dague de Feri ben Estapar mit fin à la vie du héros. Ainsi périt Alonso de Aguilar, le miroir de la chevalerie andalouse, de qui les ballades chantent à l'envi les exploits. Il était le cinquième de sa maison tombé dans la guerre contre les Infidèles, maison célèbre, honorée par saint Ferdinand du nom de Córdoba (Cordoue) en souvenir de la prise de cette ville (1233) à laquelle les guerriers de la famille avaient contribué pour une large part. Il avait servi pendant plus de quarante ans, d'abord tout enfant sous la bannière de son père, puis comme chef de cette bannière et enfin dans la maturité de sa vie comme vice-roi d'Andalousie et commandant de l'armée royale.

Le jour venu, les Chrétiens mesurèrent l'importance de leurs pertes. Bien peu survécurent de ceux qui, la veille, s'étaient élancés sur les Mores avec une si folle imprévoyance. En outre de la mort de Alonso de Aguilar, on eut à déplorer la perte du fameux ingénieur Francisco Ramirez de Madrid, qui s'était illustré par sa science et sa valeur pendant dix ans de guerre. Le Comte de Ureña, blessé, était parvenu à rejoindre le Comte de Cifuentes qui, à la tête de troupes fraîches, franchit le Rio Verde et arrêta la poursuite des Mores. Les Espagnols ne pouvaient croire au désastre dont ils venaient d'être les victimes ou les témoins et dont leur présomption et leur indiscipline étaient les uniques causes.

En avril, Ferdinand marcha sur Ronda, décidé à vaincre la rébellion. Mais, depuis leur victoire, les Musulmans, loin de s'enorgueillir, avaient bien compris ce qu'elle avait d'éphémère. Il y avait de la différence entre la vieille armée castillane et les jeunes recrues de Séville. Sous l'empire de réflexions fort sages, ils envoyèrent des émissaires chargés de présenter leurs excuses et de faire agréer leur soumission.

Ferdinand montra plus de modération qu'on n'eût pu s'y attendre,

étant données les pertes infligées aux Chrétiens. Une amnistie fut accordée aux rebelles et le choix leur fut laissé entre l'exil et le baptême. Les émigrants payeraient dix doublons par tête et seraient transportés sur la côte du Maroc. Ferdinand tourna ainsi ses engagements. Il ne s'était pas engagé à priver du baptême ceux qui le demanderaient ; il avait promis seulement de ne contraindre personne à le recevoir.

Pour expliquer la dureté des représailles exercées contre les Mores de Grenade, les historiens contemporains ont argué qu'elle était pleinement justifiée par leurs complots, leurs relations avec leurs coreligionnaires d'Afrique et leur tentative de rébellion. Les Mores commirent très probablement ces actes, mais l'historien excusera toujours le vaincu qui cherche à secouer le joug du vainqueur. Sa révolte l'honore d'autant plus qu'elle est désespérée.

Le corps de Alonso de Aguilar avait été retrouvé au milieu d'un monceau de cadavres. Bien qu'ils l'eussent vu dans vingt combats, les Mores eurent de la peine à le reconnaître. Pleins de respect pour un tel adversaire, ils conservèrent ses restes et, la paix faite, ils les remirent à Ferdinand. On l'enterra en grande pompe dans l'église Saint-Hippolyte de Cordoue.

La révolte des Alpujarras, puis celle de la Sierra de Ronda, eurent pour les Mores de toute l'Espagne un contre-coup funeste. Contraints d'exercer une répression exemplaire, les Rois ne s'en tinrent pas aux mesures qu'ils avaient prises contre des rebelles poussés à l'insurrection par le fanatisme de Ximenes. Il existait en Castille et dans le royaume de Léon un très grand nombre de Mores installés dans ces pays depuis des siècles et restés fidèles à leurs traditions et à la foi de leurs ancêtres. Loin de les tourmenter, on les avait au contraire favorisés aux dépens des Juifs expulsés quelques années auparavant.

Ce fut à cette population paisible, agricole, industrieuse, que l'on s'en prit, alors que la politique, l'intérêt et l'humanité commandaient de la respecter. Sous l'inspiration de Ximenes, et afin d'enlever aux nouveaux convertis la possibilité de retremper leur foi auprès d'anciens coreligionnaires, les Rois interdirent par décret toute relation entre les Mores de Castille et de Léon et les Chrétiens *orthodoxes* de Grenade. Une pareille défiance était de mauvais augure. En effet, le 12 février 1502, une seconde pragmatique datée de Séville complétait l'œuvre néfaste commencée six mois auparavant.

Les Rois, désireux d'*assurer le salut de leurs peuples*, invitent tout Musulman habitant l'Espagne à demander le baptême ou à prendre le chemin de l'exil. Deux mois sont accordés aux émigrants pour

liquider leurs affaires et vendre leurs biens, mais le prix de ces acquisitions leur sera remis en denrées ou marchandises, car l'exportation de l'or et de l'argent est interdite sous les peines les plus sévères. Il est en outre fait défense aux émigrants de se rendre dans les États du Grand Turc avec qui l'Espagne est en guerre ou sur la côte du Maroc trop voisine. Cet édit rappelait celui que Torquemada avait dicté contre les Juifs en 1483. Il était même plus terrible dans ses conséquences, car les Juifs trouvèrent de l'aide auprès de leurs coreligionnaires d'Europe et de Syrie, tandis que les Mores, attachés au sol, uniquement occupés à sa culture, perdaient, du fait de l'exil, tout moyen d'existence. Que deviendraient-ils dans des contrées comme la France et l'Italie dont ils ignoraient la langue? C'était, à peine déguisé, l'ordre de se convertir sous peine de mort.

En réalité, les Rois, interprètes de la pensée de Ximenes, voulaient contraindre les Mores au baptême et non au départ, et aucun moyen ne leur semblait trop sévère s'il les conduisait à ce but.

Comment de pauvres gens eussent-ils hésité à embrasser le christianisme? Ils se souvenaient de l'exode des Juifs périssant par milliers sur les chemins de la terre étrangère. On devait être de famille puissante et riche pour s'expatrier et garder sa foi. Ce fut un tumulte de conversions. Les Musulmans se ruaient vers les églises qu'ils détestaient.

Comment Isabelle signa-t-elle l'édit de 1502?

Dévorée par le chagrin, peut-être déprimée par la maladie, elle dut subir la volonté inflexible de Ximenes. Si, en 1483, elle avait consenti à l'expulsion des Juifs demandée par Torquemada, elle avait compris par la suite tout ce que cette mesure avait d'inhumain, et il fallut que le Cardinal lui montrât l'impérieuse nécessité d'assurer *avant sa mort* l'unité religieuse de l'Espagne comme elle avait réalisé son unité politique pour qu'elle sacrifiât des sujets établis en Castille depuis huit siècles et que les Rois, ses prédécesseurs, avaient toujours ménagés.

Un parallèle entre l'œuvre de Torquemada et celle de Ximenes s'impose à l'esprit, et cependant la différence fut grande entre les deux persécutions. Contre les Juifs, dont les richesses excitaient une convoitise générale, on invoqua la religion et l'on prit des mesures qui eurent pour conséquences le départ effectif et la confiscation des biens. Contre les Musulmans adonnés à l'agriculture et peu fortunés, on argua également l'intérêt de la religion, mais, en exigeant leur conversion, on eut surtout en vue de se défendre contre un retour

offensif de l'Islam et d'étouffer les révoltes d'un peuple que l'on voulait garder.

La race juive fut extirpée ou détruite au point de ne pas laisser de rejeton. Bien au contraire, les Musulmans convertis ont exercé une action si durable sur l'Espagne chrétienne, que sa religion a été pénétrée par la philosophie du Koran, que sa langue et sa littérature sont imprégnées de mots et de thèmes arabes et que, au point de vue ethnique, ses fils trouveraient des ayeux parmi les Sémites asiatiques et rencontreraient des frères éloignés chez les Berbères marocains.

Les premiers édits rendus contre les Mores d'Espagne avaient eu un grand retentissement dans le monde musulman. Les princes du Maroc, de Tunisie et des pays barbaresques dépêchèrent des émissaires au Soudan d'Égypte et lui proposèrent de former une ligne sainte. Il fallait rendre coup pour coup et venger sur les Chrétiens de Syrie les hécatombes musulmanes des Alpujarras et de la Sierra de Ronda. Tout au moins devait-on expulser du Levant les marchands chrétiens et fermer aux pèlerins l'accès de Jérusalem.

La situation devenait critique ; des avis alarmants arrivèrent à la Cour d'Espagne. Les Rois résolurent d'envoyer de leur côté un ambassadeur au Soudan afin de contre-balancer l'effort des princes africains et surtout de prévenir l'effet de la pragmatique de 1502 arrêtée déjà dans leur esprit.

Pierre Martyr, l'éducateur de la jeune noblesse, fut chargé de cette mission délicate. Fier de jouer un rôle qu'il jugeait digne de ses talents, il partit de Grenade le 14 août 1501. Le 1er octobre, il arrivait à Venise. Les Rois lui avaient ordonné de s'y arrêter, de voir les membres du Conseil et de contrecarrer la politique de Louis XII. Dans le récit de son voyage, intitulé : *Legatio Babylonica*, il s'écrie :

« Venise est belle comme un rêve ! »

Il peint en termes brillants les canaux qui sillonnent la ville, les gondoles qui les parcourent, la richesse et la splendeur du Doge et du Sénat, l'opulence de la noblesse enrichie par le commerce avec l'Orient. Il visite l'Arsenal, considère ses dépôts d'armes, admire ses chantiers de construction d'où on lance une galère chaque jour et une flotte en une année.

Mais la saison s'avance ; il faut quitter ce séjour enchanteur. Sur le Rialto se trouve une mappemonde où le voyageur peut suivre l'itinéraire des galères vénitiennes sur la mer Noire, le long des côtes barba-

resques, syriennes et vers Alexandrie d'Égypte. Pierre Martyr s'embarque. La traversée est mauvaise. Enfin la tempête s'apaise, et Candie offre aux regards émerveillés de l'Ambassadeur ses roses et ses violettes. Le 23 décembre, la galère arrive en vue d'Alexandrie et manque périr en franchissant la passe du port neuf.

Le représentant des Rois Catholiques est accueilli avec honneur par un Catalan, Felipe de Péretz, consul des Espagnols et des Français, qui le reçoit dans sa maison en attendant l'arrivée d'un sauf-conduit nécessaire pour se rendre au Caire.

En sa qualité d'érudit, Pierre Martyr pleure sur la belle Alexandrie des Ptolémées, sur ses quartiers abandonnés, sur le Pharos détruit, sur l'Heptastadion couvert de masures. Il recherche les causes de cette décadence, et le temps de les étudier ne lui fait pas défaut, car le sauf-conduit sollicité n'arrive pas. En revanche, le Consul apprend que le Soudan est mal disposé pour un ambassadeur venu sans apporter des présents et sans être escorté d'une suite nombreuse.

Qansou Ghoury dissimulait un motif de mécontentement plus sérieux. Le commerce de l'Égypte avec l'Inde avait diminué d'une manière sensible depuis les découvertes des Portugais ; le Soudan redoutait de leur part une tentative d'installation sur les côtes du Hedjaz et, sans faire une distinction bien nette entre les Ibères du Levant et du Couchant de la Péninsule, il les associait dans une même malveillance.

C'était à qui découragerait le malencontreux Ambassadeur et lui représenterait les périls de sa mission. Sa mort serait le signal d'un massacre de Chrétiens.

Pierre Martyr, soutenu par le sentiment de la toute-puissance de ses Rois, fit une réponse digne aux reproches du Soudan. Son ignorance des coutumes du pays expliquait pourquoi il arrivait les mains vides. Comme escorte, n'avait-il pas tous les Espagnols d'Alexandrie prêts à l'accompagner jusqu'en Éthiopie.

Le sauf-conduit arriva enfin, et le 16 janvier 1502 Pierre Martyr se mit en route sous la protection de deux Mamelucks. Il suivit la côte jusqu'à Rosette, s'embarqua sur le Nil et jeta l'ancre devant Boulacq. Là, surprise admirable, il est salué en bon castillan par le grand drogman qui vient l'accueillir. Tangriberdy est un ancien matelot valencien jeté par la tempête sur la côte d'Égypte quelques années auparavant. Contraint de renier sa foi et parvenu, grâce à son intelligence et son habileté, aux honneurs et à la fortune, il possède un palais magnifique, un harem en harmonie avec sa haute situation, et accroît sans cesse

ses richesses en raison du patronage intéressé qu'il accorde indistinctement aux Juifs et aux Chrétiens. Il reçoit Pierre Martyr avec une joie sincère, croit retrouver en lui quelque chose du pays perdu et toujours regretté, et proteste de son dévouement aux Rois Catholiques, ses seuls et uniques souverains.

L'audience demandée par Tangriberdy est accordée sans délai. Le lendemain, l'Ambassadeur est conduit au palais de Youçouf Salah Eddin, situé sur une hauteur et composé d'un ensemble de mosquées, de forteresses et de bâtiments que le voyageur compare au palais des Papes ou à celui de l'Alhambra. Il traverse des cours pleines de Mamelucks dont le silence et l'impassibilité l'impressionnent. Dans la troisième cour, sur une haute pierre couverte de riches tapis, le Soudan était assis, les jambes croisées « comme sont cousturiers en leurs ouvreurs ; à côté de lui était un pavillon pour que le soleil ne lui touchast ».

Qansou Ghoury paraissait âgé de cinquante ans. Sa barbe noire n'était ni trop longue ni trop touffue. Il avait la figure pleine et sa physionomie eût été agréable si les yeux n'eussent été petits et enfoncés, le regard dur et fier. Le geste était grave comme l'attitude.

Par égard pour les Rois d'Espagne, on fit asseoir leur ambassadeur sur un tapis, sans exiger les génuflexions protocolaires. Le grand drogman traduisit son compliment en termes hyperboliques ; le Soudan l'accueillit avec un sourire bienveillant et, par trois fois, prononça des paroles gracieuses. La cérémonie de la présentation était terminée.

Pierre Martyr se retirait enchanté, croyant qu'il exposerait les motifs de son ambassade dans une seconde entrevue ; mais il avait compté sans les représentants des princes barbaresques venus pour organiser une ligue sainte contre les Chrétiens. Informés de la réception de l'Ambassadeur d'Espagne, ils excitèrent quelques fanatiques, ameutèrent le peuple, et il s'en fallut de peu que Pierre Martyr ne fût maltraité et peut-être tué entre le palais du Soudan et la demeure de Tangriberdy. Le lendemain, une émeute éclatait dans la ville. Le grand drogman, bouleversé, pâle d'effroi, vint supplier Pierre Martyr de quitter sa maison et de sortir du Caire.

Ici, le représentant des Rois montra une fermeté méritoire et qu'on n'était guère en droit d'attendre d'un pédagogue subitement transformé en diplomate. Il se répandit en sarcasmes contre un gouvernement incliné devant la volonté d'une populace fanatique, inspira du courage à Tangriberdy en montrant une colère qui n'avait rien de joué et le décida même à solliciter pour lui une seconde audience

du Soudan. D'ailleurs, il ne partirait pas avant d'avoir rempli la mission dont il était chargé. Sa fierté imposa au Soudan, désireux de le voir au plus vite à cent lieues du Caire.

L'audience secrète fut fixée au dimanche suivant.

Introduit auprès du Monarque, Pierre Martyr s'exprima simplement, mais avec une liberté et une franchise que l'interprète atténuait sans doute. Il expliqua comment les Rois d'Espagne avaient dû réprimer les révoltes des Mores que liaient envers leurs vainqueurs des serments solennels et comment ils avaient été contraints de chasser des rebelles dangereux pour la paix publique. Il finit en donnant au Soudan un bon conseil. Afin de calmer l'effervescence populaire, il suffisait d'ébruiter qu'un traité venait d'être conclu entre l'Égypte et l'Espagne et, d'autre part, que la flotte d'Apulie accourrait au premier appel de l'Ambassadeur, s'il lui était fait le moindre outrage.

A ces mots, Qansou Ghoury tourna vers son conseiller improvisé un regard miséricordieux, s'informa de la santé de Ferdinand et d'Isabelle et demanda s'il était vrai qu'ils eussent montré autant de longanimité envers les Mores que leur ambassadeur l'affirmait.

« C'est plus vrai que la vérité ! » s'écria le diplomate avec conviction.

Le Soudan ne demandait qu'à se laisser convaincre.

L'Ambassadeur vit accueillir toutes ses demandes, et obtint la permission de faire réparer le Saint-Sépulcre et de relever les bâtiments détruits à Bethléem, Jérusalem, Ramleh et Beyrouth. Qansou Ghoury promit encore d'abaisser les taxes imposées aux marchands chrétiens et de mettre les pèlerins à l'abri de toute vexation.

Pierre Martyr venait de remporter une véritable victoire, car, en échange de ces concessions, il avait seulement promis une vague alliance. Il devait ce triomphe à son audace, à son sang-froid et à sa fermeté. Pendant qu'on rédigeait le traité arrêté dans ses grandes lignes, l'Ambassadeur visita les pyramides voisines du Caire ; il vit aussi Matarieh, l'ancienne Héliopolis. Un autel fut dressé à l'ombre des arbres sous lesquels, suivant la légende, Marie allaitait son fils, et le gardien de Sion y offrit le saint Sacrifice de la Messe.

Le 21 avril, Pierre Martyr eut son audience de congé. Il y fut conduit en pompe au milieu d'un grand concours de peuple dont la nouvelle d'un traité d'alliance avait calmé l'animosité. Le Soudan le reçut avec honneur et lui offrit une robe brodée d'or, d'un travail précieux. Sur son ordre, l'envoyé des Rois en fut revêtu publiquement et les officiers du palais, formant autour de lui une garde nombreuse, le ramenèrent

en pompe à sa demeure. Ne croirait-on pas lire une page du Livre d'Esther?

Pierre Martyr s'embarqua le 22 avril 1502 et entra dans le port de Venise le 30 juin. La traversée avait été pénible, mais le voyage semblait fructueux et l'Ambassadeur pouvait se glorifier du service rendu à son pays d'adoption et à la Chrétienté. Peut-être en exagéra-t-il l'importance et la mesura-t-il aux périls qu'il avait courus, car, de Venise même, il écrivit aux Rois et se permit de leur donner des conseils sur leur politique en Italie. En outre, il publia que, s'il n'était pas intervenu, le Soudan eût ordonné à tous les Chrétiens d'Égypte de se convertir à la religion musulmane et que les récalcitrants fussent morts dans les supplices.

C'était s'élever bien haut et rabaisser du même coup le prestige des Rois. En effet, deux ans plus tard, à la suite des pertes infligées au commerce égyptien par les Portugais dans la mer des Indes et des nouvelles persécutions dirigées contre les Mores, Qansou Ghoury députa Fray Mauro à Venise et auprès de Jules II, menaçant de massacrer les Chrétiens de ses États si les Portugais continuaient à couler ses navires et si les Espagnols persistaient à molester les Mores. Fray Mauro n'obtint rien, et Qansou Ghoury ne fit tuer personne. Pourtant l'histoire se tait d'une nouvelle intervention de Pierre Martyr.

Si Ferdinand se montra réservé à l'égard de son Ambassadeur, si les conseils envoyés de Venise lui parurent outrecuidants, Isabelle, en revanche, compensa, par l'amabilité de son accueil, la froideur voulue de son époux. Elle parut prendre en haute estime les capitulations obtenues en raison de leur caractère religieux, se fit raconter à plusieurs reprises les péripéties du voyage, félicita chaudement Pierre Martyr et le nomma, deux mois après son retour, « Maestro de los Caballeros de su corte en las artes liberales » avec un traitement de 30 000 maravedis. Ainsi furent étouffées les protestations que le monde musulman avait élevées contre l'expulsion des Mores d'Espagne. Maintenant, personne n'oserait lever la tête devant les Rois Catholiques à qui Dieu avait dispensé la puissance et départi les triomphes, en même temps qu'il torturait leur cœur.



CHAPITRE XXIII

TROISIÈME ET QUATRIÈME VOYAGE DE COLOMB

QUERELLES ENTRE ROLDAN ET LES FRÈRES DE COLOMB. || PLAINTES ADRESSÉES AUX ROIS CONTRE L'AMIRAL. || UN JUGE ENQUÊTEUR EST ENVOYÉ A HISPAÑOLA. || COLOMB EST MIS AUX FERS ET RAMENÉ EN ESPAGNE. || ISABELLE LE REÇOIT. SON ÉMOTION. || CONFIRMATION DES PRIVILÈGES DE 1492. || INSTRUCTIONS DONNÉES A L'AMIRAL. || COLOMB SORT DU PORT DE CADIX LE 9 MAI 1502. || PERTE DE LA FLOTTE ESPAGNOLE. MORT DE BOBADILLA. || NAUFRAGE SUR LA COTE DE LA JAMAIQUE. || RETOUR DE COLOMB EN ESPAGNE, LE 7 NOVEMBRE 1504. || FERDINAND ORDONNE DE RETENIR SES BIENS. || COLOMB OFFRE SES SERVICES A PHILIPPE ET A JUANA. || CARACTÈRE INTÉRESSÉ DE L'AMIRAL. || SON TESTAMENT. || SA MORT (1506). || LA POLITIQUE DES ROIS DANS LEURS COLONIES TRANSATLANTIQUES.

CHRISTOPHE Colomb sortit de San Lucar, à l'embouchure du Guadalquivir, le 30 mai 1498. Il ordonna de mettre le cap plus au Sud-Ouest qu'il ne l'avait fait à ses expéditions précédentes et, le 1er août, il touchait terre pour la troisième fois. C'était encore une île que signalaient trois pics aigus. Fidèle à ses sentiments religieux, Colomb l'appela la *Trinidad*. Un beau golfe dans lequel il entra par la Bouche du Dragon, le golfe de Paria, la séparait du Continent. Colomb suivit la côte sans se douter de l'immensité de la terre qu'il longeait, crut encore avoir découvert une île nouvelle, la nomma l'Isla Santa, mais sa mauvaise étoile l'empêcha de débarquer. La fatigue de ses voyages, une surveillance personnelle qu'il exerçait nuit et jour dans ces parages désolés par les vents et les tempêtes avaient congestionné ses yeux au point qu'il craignit de perdre la vue.

Après une station à l'île Margarita, où les indigènes apportèrent des paniers de perles, l'escadre harassée par sa lutte contre les courants se dirigea sur Hispañola avec l'intention de s'y refaire. Une douloureuse surprise y attendait Colomb. D'abord la petite colonie avait

vécu en paix sous le commandement de Roldan, dans l'attente du prochain retour de l'Amiral et des approvisionnements qu'il avait promis de rapporter. Trente mois s'étaient écoulés. A la longue, les privations, le mécontentement, la maladie avaient fait leur œuvre. Des querelles s'étaient élevées entre Roldan et les frères de l'Amiral, Diègue et Bartolomé. Ceux-ci coururent péril de mort et n'eussent pas échappé à un sort funeste si deux caravelles commandées par Fernándo Coronel, devançant la flotte amirale, n'eussent rendu courage aux Espagnols et aux Indiens restés fidèles à Diègue Colomb.

Bien contre son gré, l'Amiral s'était trop fait attendre, et nous savons par son fils à quels dangers lui-même fut exposé en dépit de l'autorité qu'on lui reconnaissait sans vouloir s'y soumettre.

Tandis que les rebelles cherchaient un appui chez les Indiens eux-mêmes, chaque bateau qui faisait route pour l'Espagne emportait des plaintes et des dénonciations adressées aux Rois et à ceux de leur Conseil contre Colomb et ses frères. C'était peu que de les accuser de cruauté et d'incapacité, de les traiter d'étrangers et de tyrans, d'affirmer que, sous leur gouvernement, les colonies seraient bientôt détruites. De quel droit l'Amiral refusait-il la ration de vivres apportés d'Espagne aux gens incapables de travailler la terre? Autant les condamner à mort. De quel droit l'Amiral prétendait-il que, ayant découvert les îles, il en était le propriétaire légitime? De quel droit l'Amiral avait-il nommé son frère Bartolomé *Adelantado* (Gouverneur) des Indes sans l'agrément des Rois? Pourquoi défendait-il aux Chrétiens de se servir des Indiens et empêchait-il ainsi de les évangéliser? Au lieu de préparer les conversions, il préférait trafiquer de la chair de ces infortunés et les expédier sur les marchés de Séville.

Aucune accusation ne pouvait toucher plus au vif Isabelle. A plusieurs reprises, elle avait ordonné de rendre la liberté aux Indiens importés et avait commandé de les rapatrier sans délai. Malgré sa fermeté, les plaintes incessantes envoyées des colonies et appuyées par ceux qui en étaient revenus désillusionnés et appauvris, impressionnaient son esprit.

Des soldats rentrés des Indes, et dont la solde était restée impayée, avaient menacé le Roi. Fernand Colomb, fils cadet de l'Amiral, que la Reine avait fait élever parmi les pages, raconte que son frère et lui ne pouvaient sortir du palais royal sans être insultés :

« Regardez les petits moustiques, fils de cet Amiral qui a trouvé des terres de rêve, et conduit à la misère et au sépulcre les hidalgos castillans ! »

Les Rois s'émurent. Un jour, on entendit Isabelle murmurer :

« De quel droit l'Amiral dispose-t-il ainsi de mes sujets ? »

Il s'agissait d'un convoi d'Indiens débarqués à Palos et du don d'un Indien consenti par Colomb à chaque Espagnol nouvellement débarqué. D'un autre côté, l'Amiral, après s'être plaint de Roldan, laissait les Monarques sans nouvelles. Il fallait sortir de l'incertitude.

Isabelle ordonna d'envoyer un juge enquêteur à Hispañola. Il connaîtrait des faits reprochés à l'Amiral et, si les accusations portées contre lui étaient fondées, il l'inviterait à venir s'expliquer devant les Rois. Le juge enquêteur, Francisco de Bobadilla, Commandeur de Calatrava, homme intègre d'ailleurs, était autorisé à prendre le gouvernement de la colonie dans le cas où il jugerait nécessaire d'en priver Colomb. C'était imprudemment soumettre sa loyauté à une dure épreuve, car il était pauvre, et son traitement, très minime auprès de celui qu'il toucherait en qualité de gouverneur. Une cédule en blanc signée des Rois lui donnait pleins pouvoirs.

Bobadilla abordait à Santo Domingo vers la fin d'août 1500. Dès son arrivée, il prit possession du palais de l'Amiral absent, comme s'il en eût été le maître, favorisa les Espagnols qui s'étaient révoltés contre les frères de Colomb, accorda des terres gratuites à qui les demandait et dépêcha Fray Juan de la Sera avec ordre à l'Amiral de venir sans délai prendre connaissance d'un message royal. Il était ainsi conçu :

« Don Cristóbal Colón, notre Amiral sur la mer Océane, nous avons prescrit au commandeur Bobadilla de vous dire certaines choses de notre part auxquelles nous vous prions de donner crédit et obéissance. »

Il y avait loin entre cet ordre bref et les témoignages de reconnaissance sur lesquels comptait Colomb. Pourtant il se rendit en hâte à cet appel. Mais, à peine était-il annoncé que Bobadilla ordonnait de s'emparer de lui et de ses frères, de les enchaîner et de les jeter au fond d'un navire. Alors commença l'instruction d'un procès inique où le juge favorisait les accusateurs et menaçait les témoins qui protestaient contre un emprisonnement monstrueux. Une lettre de Colomb adressée à ses juges et rédigée vers la fin de l'année 1500, montre l'état de son âme accablée sous une telle injustice :

« Messieurs,

« Il y a dix-sept ans que je suis venu servir vos princes avec l'entreprise des Indes. On m'en a fait perdre huit en discussions et, finalement, mon projet fut rejeté comme chimérique. Je n'en ai pas moins persisté avec ardeur et j'ai répondu à la France, à l'Angleterre et au Portugal que ces terres et ces domaines étaient pour les Rois, mes seigneurs. Les promesses n'étaient ni petites ni vaines. C'est le Rédempteur lui-même qui m'a conduit.

« J'ai mis sous la domination de mes seigneurs plus de terres qu'il n'y en a en Afrique et en Europe et plus de dix-sept cents îles, sans compter l'Espanole qui a plus d'étendue que toute l'Espagne. On pense que la Sainte Église y fleurira grandement. Quant aux avantages temporels, on en peut espérer ce qu'en dit déjà le monde.

« C'est moi qui ai fait cette conquête, en sept années, par la volonté de Dieu. A l'heure où je pensais en être récompensé et jouir du repos, j'ai été arrêté à l'improviste et ramené chargé de fers, à mon grand déshonneur et sans profit pour Leurs Altesses.

« L'accusation fut portée par méchanceté. Les témoignages qui ont été recueillis ont été fournis par des gens de basse condition qui s'étaient révoltés et voulaient s'emparer des terres. Celui qui est venu pour faire l'enquête avait mission de rester comme gouverneur si cette enquête révélait quelque fait grave. Aux yeux de qui, et dans quel pays, une chose pareille pourrait-elle passer pour juste?

« J'ai perdu dans cette entreprise ma jeunesse, la part qui me revenait des biens découverts et l'honneur de l'avoir accomplie ; mais ce n'est pas hors de Castille que seront jugées mes actions, et je serai jugé comme un capitaine qui est parti d'Espagne pour aller faire des conquêtes aux Indes et non pour gouverner des villes, des villages organisés administrativement, mais pour mettre sous la domination de Leurs Altesses des gens sauvages, belliqueux, qui vivent dans les rochers et sur les montagnes.

« Je supplie Vos Seigneuries d'examiner mes papiers avec le zèle de bons chrétiens en qui Leurs Altesses ont mis leur confiance et de considérer que je suis venu de bien loin pour servir nos princes et que j'ai laissé femme et enfants sans plus les revoir. Et maintenant, à la fin de mes jours, j'ai été dépouillé de mes dignités et de mes biens sans motif. En cela, on n'a eu ni justice ni miséricorde. J'ai dit miséricorde, et qu'on ne prenne pas cela pour Leurs Altesses, car Elles n'en sont pas la cause. »

En butte à la persécution, tombé dans l'infortune, Colomb excusait encore les Rois et montrait une dignité et une grandeur d'âme dont il n'avait pas donné des preuves durant sa prospérité.

Colomb et ses frères étaient emprisonnés depuis deux mois. Ne sachant à quel parti s'arrêter, redoutant un mouvement des Espagnols

en faveur de leurs anciens chefs, Bobadilla décida de les renvoyer en Espagne et les embarqua sur la *Gorda*, une caravelle commandée par Andrés Martín. Avant le départ, Alonso de Vallejo voulut enlever les fers aux prisonniers. Colomb s'y refusa et prétendit garder les siens : « Puisque les Rois avaient délégué leur pouvoir souverain à Bobadilla, et puisque, en vertu de leur autorisation, on lui avait mis les fers, il n'entendait pas que l'on contrevînt au bon plaisir de Leurs Altesses ». Il voulait aussi, ajoutait-il, les garder comme des reliques, en mémoire du prix qu'il avait reçu de ses services.

Et Fernand Colomb, après avoir râppelé les paroles de son père, assure qu'il conserva toujours ces chaînes dans sa maison et recommanda de les placer auprès de lui, au fond de son cercueil.

En apprenant comment Bobadilla s'était conduit envers Colomb, les Rois furent saisis de regrets et ils comprirent quelle imprudence ils avaient commise en donnant au Commandeur des pouvoirs illimités. Aussitôt, ils envoyèrent l'ordre de mettre en liberté les prisonniers et de les traiter avec honneur et considération. Le courrier était porteur d'une lettre personnelle de la Reine où elle priait Colomb de la rejoindre à Grenade. Un présent de mille ducats payerait ses frais de voyage ; une escorte brillante l'accompagnerait.

Le 17 décembre, l'Amiral était reçu par les Rois. Isabelle, dont la conscience protestait contre l'injustice commise, s'attendrit en voyant devant elle, courbé, vieilli, désolé, celui qui depuis des années dépensait sa vie au service de la couronne. Comme elle parlait, des pleurs montèrent à ses yeux. L'intensité de sa douleur émut Colomb jusqu'au fond de l'âme, il tomba aux genoux de sa Souveraine et laissa échapper un torrent de larmes.

A quoi lui eût servi de répéter les explications fournies dans un long mémoire rédigé durant le voyage et adressé aux Princes dès son arrivée à Cadix ! Personne ne le souhaitait et les Rois moins que personne. Si l'Amiral avait eu des torts, l'intérêt général commandait de les ignorer. D'ailleurs, ne trouvaient-ils pas leur excuse dans un caractère excessif que la fatigue, l'inquiétude et des responsabilités écrasantes avaient aigri ?

Colomb, dont la foi était profonde, avait donné les preuves d'un mysticisme exalté qui, rapproché de certains actes contradictoires, permettaient de mettre en doute le parfait équilibre de son esprit. Au retour de sa première expédition, il était débarqué, vêtu d'une robe de franciscain. Plus tard, dans des lettres adressées aux Rois, il avait cité des textes bibliques empruntés à Isaïe et les avait pré-

sentés comme des prophéties annonçant ses découvertes et promettant de nouvelles conquêtes. De quelles conquêtes pouvait-il bien être question, sinon de la recouvrance du tombeau du Christ? Donner à l'Espagne les moyens d'entreprendre cette croisade était le but suprême de sa vie, mais il fallait se hâter, disait-il, car le monde touchait à sa fin. Peut-être durerait-il encore cent cinquante ans.

« Et je dirai que pour mener à bien l'entreprise des Indes, rien ne me servit, ni les raisonnements, ni les mathématiques, ni les mappemondes. La prophétie d'Isaïe s'accomplit. Et si je le rappelle au souvenir de Leurs Altesses, c'est afin qu'Elles se réjouissent et croient aux promesses que je leur fais à propos de Jérusalem en m'appuyant sur les mêmes autorités. Cette guerre, si elle est déclarée, sera certainement victorieuse. »

Les textes de ces prédictions réunis en un recueil, et une Bible conservés à la bibliothèque colombine de Séville portent une foule de notes marginales de la main de Colomb. L'Amiral y cite à plusieurs reprises les ouvrages cosmographiques de Pierre Dailly, Cardinal de Cambray, dont l'*Image mundi* eut certainement une influence considérable sur son esprit.

Par ces arguments, Colomb voulait sans doute flatter les sentiments de la Reine et lui faire entrevoir le Croissant vaincu en Orient comme en Occident sous les murs de Grenade. Une lettre adressée au Pape Alexandre VI, datée de février 1502 et retrouvée dans les archives de Veragua, montre son désir d'intéresser le Saint-Siège à ce projet.

« Dès que je vis cette terre, je promis au Roi et à la Reine, mes seigneurs, que, d'ici sept ans, je leur payerai cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers pour la conquête (des Lieux Saints). Et après cinq autres années je leur donnerai encore cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers, ce qui fait cent mille fantassins et dix mille cavaliers. Notre Seigneur a montré par une première expérience que je pouvais donner à Leurs Altesses cent vingt quintaux d'or, avec la certitude qu'il en serait de même au bout de cinq autres années. »

L'absence de Colomb, retenu en Espagne pendant près de trente mois, avait en grande partie causé les maux dont la colonie se plaignait. Il fut décidé que l'Amiral repartirait sans retard, mais il serait devancé par le Commandeur Nicolas de Ovando, homme sage et prudent chargé de lui faire restituer les biens dont Bobadilla s'était emparé.

Cet acte de justice accompli, le nouveau gouverneur s'installerait à Hispañola, tandis que l'Amiral irait à la recherche du passage qui devait le conduire dans l'Océan Indien. Il pensait le trouver entre Cuba et le golfe de Paria. Mais le mauvais vouloir contre Colomb était si grand qu'Isabelle dut contraindre Juan de Fonseca à lui donner les fonds nécessaires à son expédition. Quatre caravelles furent mises enfin à la disposition de l'Amiral; la plus grande jaugeait à peine 70 tonneaux. Encore, pour les armer, fallut-il avoir recours, comme pour la première expédition, à des équipages de forbans, faute de trouver des marins de bonne volonté. Cette pauvre escadre contrastait avec la flotte de trente-deux navires portant 2 500 hommes et chargée d'une quantité de vivres et d'approvisionnements destinés à la colonie et qui venait de prendre la mer sous le commandement de Ovando. Blessé au vif, Colomb parla de céder son poste à son frère Bartolomé. Il était fatigué, affaibli par les infirmités croissantes; chacun de ses voyages avait amoindri sa popularité et déchaîné contre lui des haines violentes :

« J'ai prouvé tout ce que j'ai avancé, à savoir l'existence de terres situées à l'Ouest. J'ai montré que la route était facile, la mer navigable, le peuple doux et désarmé. *J'ai ouvert la porte* ; à d'autres d'entrer à loisir, comme ils le font d'ailleurs en s'arrogeant le titre de *découvreurs* auquel ils ont peu de droit, car ils n'ont fait que marcher sur mes traces. »

Isabelle intervint et dissuada Colomb de rester en Castille alors que sa belle conquête pouvait souffrir de l'impéritie ou du mauvais vouloir de ses successeurs. En même temps, elle renouvelait les engagements pris en 1492 et auxquels les instructions données à Bobadilla et la nomination d'Ovando semblaient porter atteinte :

« Soyez certain, lui écrit-elle de Valence le 14 mars 1502, que votre emprisonnement nous a grandement déplu, comme vous le vîtes, et comme tous le surent, puisque, aussitôt que nous le connûmes, nous y apportâmes bon remède. Et vous savez avec quel honneur et respect nous avons ordonné qu'on vous traitât toujours. Et pour le témoigner maintenant d'une façon plus majeure, vous honorer et vous traiter mieux encore, nous vous promettons que les grâces que nous vous avons concédées vous seront maintenues intégralement selon la forme et valeur de vos privilèges, et que vous et vos fils en jouirez sans opposition, comme la justice le commande. Et s'il est nécessaire de confirmer ces privilèges, nous les confirmerons de nouveau et nous manderons que vos fils en prennent possession, parce que, en plus grandes choses encore, nous désirons vous honorer et favoriser. Soyez certain que nous

prendrons soin de vos fils et frères comme il est de raison. Ceci s'exécutera dans de bonnes conditions dès que vous serez parti. Il sera donné un emploi à votre fils comme il a été dit. Nous vous prions de ne pas différer votre départ. »

Cette lettre, conçue dans des termes si différents de ceux dont usaient les Rois vis-à-vis de leurs sujets, était la dernière que Colomb recevrait de sa souveraine. Malgré ces témoignages de bienveillance, il partait lié par des instructions étroites et précises. Désormais il serait chargé de poursuivre les explorations maritimes, mais il n'aurait plus à s'immiscer dans le gouvernement et l'administration des terres découvertes. Les explications de Colomb, et surtout l'injustice cruelle dont il avait été la victime, avaient plaidé sa cause devant Isabelle, mais il restait à la Souveraine le souvenir des maux soufferts par les Indiens, et ses derniers ordres envoyés au moment du départ montrent le fond de sa pensée.

« Le Roi et la Reine à Don Cristóbal Cólon, notre Amiral des îles et terres fermes qui sont sur la mer Océane du côté des Indes,

« Ce que, Dieu le permettant, vous devrez faire dans le pays où vous allez par notre commandement :

« Vous vous efforcerez de mettre au plus tôt à la voile avec les navires que vous emmenez, parce que tout ce qui est utile pour votre expédition est prêt et que les gens qui vous accompagnent sont payés ; et parce que le moment est très favorable pour naviguer, et parce que le voyage que vous avez à effectuer, s'il plaît à Dieu, étant long, vous devez partir aussi vite que possible avant que viennent les mauvaises fortunes de l'hiver.

« Vous irez *tout droit* si le temps ne vous est pas contraire, et vous découvrirez les îles et terres fermes qui sont les Indes en la partie qui touche à nos possessions. Et si, plaise à Dieu, vous rencontrez ou découvrez lesdites îles ou terres, vous paraîtrez avec les navires que vous commandez et vous y débarquerez avec le plus de sécurité que vous pourrez pour vous et vos gens. Et vous en prendrez possession pour nous et en notre nom.

« Et vous vous informerez de la grandeur desdites îles ou terres, du nombre de leur population, des qualités des habitants. Et du tout vous nous enverrez une relation détaillée.

« Vous évaluerez dans les îles et terres fermes la quantité d'or, d'argent, de pierres précieuses, d'épices et autres biens qui s'y trouvent, et vous nous direz de quelle manière elles y naissent. Du tout vous dicterez la relation à notre écrivain officiel à qui nous ordonnons de vous accompagner. »

Ce n'est pas dans l'intention de peindre les beautés de la nature que l'écrivain royal se joint à l'expédition ; il doit tenir un inventaire

minutieux des biens de la couronne et empêcher que personne n'y touche, si ce n'est pour l'entretien du personnel.

Enfin, défense formelle est faite de réduire les Indiens en esclavage et de les envoyer en Espagne pour y être vendus.

Une instruction précédente interdisait à Colomb de débarquer à Hispañola où sa présence réveillerait peut-être des querelles apaisées depuis son départ. Comment supporta-t-il une pareille atteinte portée à sa dignité et à ses intérêts? En refusant de se soumettre à la volonté des Rois ne les délierait-il pas des engagements qu'ils avaient contractés envers lui, et qui déjà leur paraissaient trop lourds ? Sans doute cette crainte l'arrêta. Plus tard, un prétexte ne lui manquerait pas pour enfreindre cet ordre s'il le jugeait nécessaire.

L'Amiral sortit du port de Cadix le 9 mai 1502. Il emmenait son fils cadet Don Fernand, son futur historiographe. Comme d'habitude, l'escadre mit le cap sur les Canaries où elle se ravitailla, et le 15 juin, après une traversée magnifique, elle toucha terre. Le voyage avait duré vingt-cinq jours.

L'Amiral n'allait pas tarder à sentir toute l'amertume de sa situation. Comme les caravelles marchaient mal et que l'une d'elles ne pouvait porter sa toile, il se rendit à Hispañola afin de la changer.

Voici dans quels termes il informe les Rois de la nécessité où il s'est trouvé de contrevenir à leurs ordres et raconte l'accueil fait à sa demande :

« Quand j'arrivai devant Hispañola, j'envoyai plusieurs lettres pour demander qu'on me vendît contre argent un navire, parce que l'un de ceux que je commandais ne pouvait naviguer ni porter ses voiles. Les lettres furent prises et ils savent s'ils me firent une réponse. Pour moi, il me fut mandé de sortir du port, de ne pas venir ni descendre à terre. A cette nouvelle, le cœur défaillit aux gens qui étaient avec moi, dans la crainte que je les emmenasse au loin. Ils disaient que s'ils couraient quelques périls, il n'y aurait pas de remède et que, avant toute chose, il leur était fait un grand affront. Il y en eut même qui affirmèrent que le commandeur n'avait pas à ordonner sur les terres que j'avais gagnées. La tourmente était terrible et, durant cette nuit, elle démembra mes navires. Chacun d'eux alla de son côté sans espérance, sinon celle de la mort, chacun tenant pour certain que les autres avaient péri.

« Qui ne fût mort désespéré — sans excepter Job — en pensant que pour mon salut, celui de mon fils, de mon frère et de mes amis me fut interdite, par un temps pareil, l'entrée de la terre et des ports que moi, par la volonté de Dieu, j'avais acquis à l'Espagne à la sueur de mon front! »

Colomb allait être cruellement vengé.

Tandis que le Gouverneur lui interdisait de débarquer, il ordonnait le départ de vingt-huit bâtiments dont l'un rapatrierait Bobadilla, Roldan et ceux qui avaient pris une part active à l'insurrection contre Colomb. En vain l'Amiral envoya-t-il un de ses capitaines supplier de remettre le départ au moins pendant huit jours. Avait-on besoin de ses conseils ! Il n'en fut tenu aucun compte.

A peine l'Armada avait-elle doublé la pointe orientale d'Hispañola qu'une tempête furieuse l'assaillit, submergea la nef capitane et dispersa les autres bâtiments. Trois navires seulement atteignirent la côte d'Espagne. L'un d'eux était une barque fatiguée sur laquelle on avait hasardé 4 000 onces d'or appartenant à l'Amiral. Quant aux 100 000 castillans d'or réservés à la couronne, ils accompagnèrent au fond de la mer Bobadilla, Roldan et leurs amis.

Et Fernand Colomb de prononcer ainsi l'oraison funèbre des ennemis de son père :

« Je tiens pour certain que leur perte fut l'œuvre de la Providence divine, parce que, s'ils étaient arrivés en Castille, jamais ils n'auraient été châtiés comme le méritaient leurs crimes. Favorisés de l'évêque (Juan de Fonseca), ils auraient au contraire reçu beaucoup de grâces. »

Durant ce quatrième et dernier voyage, Colomb prit terre à Santa Lucia, remonta vers Hispañola, toucha la pointe occidentale de Cuba, descendit ensuite au Sud, reconnut l'île de Guanaja, doubla le cap de la Gracía á Díos, explora le golfe des Mosquitos, suivit la côte de Veragua où il se crut à dix-neuf jours du *Gange,* navigation difficile s'il en fût, traversée par des tempêtes furieuses, interrompue par des combats avec des Indiens, compliquée par les révoltes des équipages. A ce voyage, il avait longé l'isthme de Panama sans soupçonner son peu de largeur. De nouveau, il remonta vers Cuba où il boucla son itinéraire et, après y avoir touché, décida de rentrer à Hispañola. Un coup de vent le jeta sur la côte de la Jamaïque. Alors lui et les siens débarquèrent, construisirent une sorte de campement non loin de la nef échouée, où ils pourraient à la rigueur se réfugier, envoyèrent quelques hommes sûrs à Hispañola demander des secours et attendirent leur retour avec l'impatience que l'on devine.

Ovando reçut les émissaires arrivés jusqu'à lui par une grâce de la Providence; il les accueillit avec des démonstrations de joie mêlées à des témoignages de compassion, exprima en termes excellents le

chagrin que lui causait la détresse de l'Amiral, et ne s'inquiéta nullement de le secourir, malgré les sollicitations pressantes que Diego Mendez renouvelait chaque jour. La révolte probable des naufragés, les attaques des Indiens auraient raison du héros jalousé. Arriver trop tard serait un coup de maître. Ovando ne se trompait guère dans ses prévisions. Fernand Colomb raconte en frémissant à quel péril échappa son père, immobilisé par la goutte au fond de la nef transformée en forteresse, tandis que son oncle Bartolomé livrait bataille aux marins révoltés.

Plus d'une année s'était écoulée quand une caravelle de secours fut envoyée aux naufragés. Ceux-ci s'embarquèrent enfin et gagnèrent Hispañola où l'on espérait bien ne jamais les revoir. Pourtant Ovando eut la sagesse de les bien accueillir. L'Amiral n'en brusqua pas moins son départ. En Espagne seulement, il trouverait une sûre revanche aux humiliations dont il était abreuvé.

Parti de Santo Domingo le 12 septembre 1504, Colomb entrait au port de San Lucar le 7 novembre. La traversée avait été épouvantable. La nef désemparée avait perdu ses mâts ; l'Amiral et les hommes d'équipage, épuisés par des manœuvres incessantes auxquelles ils avaient dû leur salut, ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des êtres vivants.

Et pourtant Colomb n'était pas au terme de ses tribulations. A peine débarqué, une nouvelle désastreuse vint le frapper au cœur. Isabelle, la grande Reine de Castille, sa protectrice, son défenseur depuis douze ans, Isabelle se mourait. Dix-neuf jours plus tard, elle rendait au Créateur la belle âme qu'elle en avait reçue. Une telle perte était pour Colomb une catastrophe ; mais il n'était pas homme à s'attarder dans de vaines lamentations quand ses intérêts étaient en jeu, et la mort de la Reine, il ne se le dissimulait pas, les mettait en péril. Le 26 décembre, il écrit à son fils Diègue :

« Il faut tâcher de savoir si la Reine, que Dieu garde, dit quelque chose pour moi dans son testament. »

Isabelle avait recommandé les Indiens à ses successeurs ; elle avait oublié celui qui les lui avait donnés. Alors l'Amiral, retenu par la goutte, écrit à Ferdinand une lettre où se trahissent ses appréhensions et où il sollicite le renouvellement des promesses royales. Sans doute il ne reçut aucune réponse, car, à peine en état de voyager, il accourt à Ségovie où se trouve le Roi. Les temps étaient changés.

Ferdinand accueillit Colomb avec sa bonne grâce habituelle, mais, loin de parler des privilèges concédés en 1492 et renouvelés à chaque expédition, il insinua que l'Amiral ferait bien de renoncer à ses droits sur les pays découverts en échange de grandes faveurs dont il jouirait en Castille.

Et tandis qu'Isabelle, dans les dernières années de sa vie, écrivait à ses *contadores mayores* (chefs comptables) et leur recommandait de remettre à l'Amiral ou à ses représentants le dixième des biens acquis et le huitième sur le produit des marchandises vendues, *comme cela était convenu et comme il était juste,* Ferdinand, au retour du quatrième voyage et après la mort de la Reine, ordonne de retenir à Séville l'or et les marchandises de l'Amiral afin de *payer les dettes* que celui-ci a contractées envers la couronne.

Dans une certaine mesure, on peut s'expliquer les griefs accumulés contre Colomb depuis douze ans. Son caractère dur, ses allures hautaines, un orgueil blessant, une bonne foi douteuse, une âpreté au gain manifestée sans répit et transmise comme un héritage à son fils Diègue, un enthousiasme qui lui avait permis de surmonter tous les obstacles, mais qui troublait son jugement, une absence complète de mesure et de sang-froid lui avaient aliéné ses collaborateurs et rendu impossible l'exercice du pouvoir.

L'autorisation donnée à la traite des Indiens, conforme cependant aux habitudes du temps, les horreurs du *repartimiento*, la dépopulation conséquence de cette mesure barbare, la loi rendue contre les hidalgos contraints de défricher le sol et de bâtir des forteresses, travaux auxquels aucun d'eux n'était préparé, avaient provoqué les révoltes contre lesquelles l'Amiral n'avait cessé de se débattre. Ce fut l'une de ces rébellions qui l'empêcha de s'établir sur le continent à son troisième voyage, ce fut pour se défendre contre les accusations justes et injustes portées contre lui qu'il dut revenir par trois fois en Espagne et abandonner ses fondations à des adversaires et à des ennemis.

On se souvenait de l'avoir vu, pauvre solliciteur, vivre des maigres subsides de la Cour. Lui, avait oublié ses débuts. La noblesse castillane, exclusive, arrogante, jalousait ce Génois fils de tisserand. L'admiration n'avait duré qu'un jour, au retour du premier voyage. Dès l'ouverture de la route des Indes, Colomb avait pesé à l'Espagne. Il était comme une sorte de créancier dont les droits étaient trop bien établis pour être désavoués et trop grands pour être satisfaits. Et maintenant, dépassé par les Americ Vespuce, les Cabot qui agrandissaient l'orbe de sa conquête, relégué au second plan depuis le

triomphe de Vasco de Gama, désemparé à la suite de la mort d'Isabelle, écrasé sous la froideur et l'ingratitude de Ferdinand, usé par une vie très dure, accablé par la maladie, Colomb, retiré dans une maison de Valladolid, se mourait lentement, non de misère, comme on l'a dit, mais de tristesse et de découragement. L'arrivée de Philippe le Beau et de Juana ralluma chez lui une lueur d'espérance. Son frère Bartolomé porta une lettre aux nouveaux rois de Castille où il s'excusait de ne pouvoir venir leur rendre hommage à cause de sa santé et leur offrait ses services. Bartolomé fut bien reçu, mais Colomb avait trop présumé de ses forces et ne devait jamais voir les héritiers d'Isabelle.

Dans son corps ruiné, persistait la volonté ferme, inébranlable de garder à ses descendants les biens qui lui avaient été concédés à perpétuité par les capitulations de 1492. La vieillesse avait-elle affaibli cette âme de héros ou bien les exploits de Colomb avaient-ils eu surtout pour mobile le désir d'acquérir des richesses? Alors même que ses projets s'entouraient d'une auréole religieuse et mystique, il était bien loin de perdre de vue le côté pratique de ses entreprises. Dans la relation de son quatrième et dernier voyage, où les citations de l'Écriture reviennent pourtant à tout propos, il écrit :

« L'or est ce qu'il y a de mieux. Avec de l'or on constitue des trésors, et celui qui les possède fait à leur aide tout ce qu'il veut dans ce monde. Il envoie même les âmes en paradis. »

Certaines lettres de lui relatives à la vente des Indiens montrent la dureté de son cœur quand il s'agit de questions d'argent. En 1496, il écrit de Yaquimo, près de Saint-Domingue :

« De ce lieu on peut, avec *l'aide de la Sainte-Trinité*, exporter autant d'esclaves qu'il est possible d'en vendre, soit quatre mille valant vingt millions de maravedis. Je le crois d'autant mieux qu'en Portugal et en Castille on consomme beaucoup d'esclaves ; et il n'en vient plus de Guinée autant qu'autrefois. »

Dans son testament, écrit quelques années avant sa mort et long comme un livre, l'Amiral énumère avec minutie ses dignités et possessions, témoigne l'ardent désir de laisser un nom honoré et recommande expressément à Diègue, son fils unique et légitime, seul héritier de son majorat de Veragua, de ne jamais abandonner les droits conquis ua

prix de tant de peines. Il lui fait une obligation de relire le testament d'un bout à l'autre au moins une fois l'an avant la confession pascale, d'interroger ensuite sa conscience et de se demander s'il n'a contrevenu en rien aux devoirs qui lui sont imposés et qui ont pour but suprême le maintien de ses droits héréditaires. Une recommandation d'un ordre tout différent concerne la mère de son fils Fernand, qu'il n'épousa jamais :

« J'ordonne à mon fils Diègue de pourvoir Beatriz Enriquez, mère de Don Fernand, mon fils, afin qu'elle vive honorablement, étant une femme envers qui j'ai une grande obligation. Et cela sera fait pour la satisfaction de ma conscience, parce que cette affaire pèse lourdement sur mon âme. La raison, il n'est pas convenable de l'écrire ici. »

L'Amiral mourut en paix, la veille de l'Ascension (1506), après avoir donné les marques de la plus ardente piété. Il n'avait survécu que deux ans à sa dame et souveraine, la grande Isabelle. Le corps fut déposé dans le couvent de Saint-François, à Valladolid, d'où, six ans plus tard, il fut conduit au monastère des Chartreux de Séville. Mais il était dit que, même après sa mort, l'Amiral naviguerait encore sur cette mer Océane et vers ces terres ignorées dont la découverte avait été l'ambition de sa vie. Transportés en grande pompe à Saint-Domingue en 1536, ses restes furent, croit-on, réclamés par la Havane en 1795, lors de la cession de Saint-Domingue à la France. Après la perte de Cuba, ils auraient été ramenés à Séville et reposeraient dans le transept de la cathédrale, du côté de l'épître. A moins qu'il n'y ait eu une erreur de personne et que l'Espagne ne possédât que les cendres du fils aîné de l'Amiral.

Colomb laissait deux enfants mâles. L'aîné, Don Diègue, héritait des honneurs et dignités de son père en qualité de fils légitime, mais il n'en jouit qu'après avoir soutenu pendant vingt ans un procès contre la couronne. Son mariage avec une nièce du Duc d'Albe, de la grande maison des Tolède, l'aida puissamment à obtenir gain de cause.

Une nouvelle opposition aux droits concédés à l'Amiral et à ses descendants fut formée par le gouvernement sous le règne de Charles-Quint. Un héritier de Don Fernand second fils de l'Amiral, — Diègue mourut sans postérité mâle, — finit par les abandonner contre des honneurs et de grands revenus en Castille. Les titres de Marquis de la Jamaïque et de Duc de Veragua, terre que l'Amiral découvrit

à son quatrième voyage, distinguent seuls aujourd'hui les descendants de Colomb.

En résumé, la politique indienne de l'Espagne comporte un mélange d'idées étroites et d'efforts généreux. Les premières se manifestent au lendemain de la découverte et sous l'influence de Colomb. Isabelle, qui vient de recevoir de lui un présent sans pareil, est fascinée par ses descriptions, confiante dans ses talents, prête à suivre aveuglément ses conseils. Malheureusement, l'Amiral est beaucoup plus porté à considérer sa conquête comme un champ d'exploitation réservé à la couronne et à lui-même qu'il ne songe à lui préparer un avenir digne de sa splendeur. Dès le second voyage, alors que la noblesse espagnole brûle de courir aux Antilles, la Reine, sur ses avis, rend des ordonnances destructives de toute initiative individuelle. Certes, elle commande d'adjoindre à l'expédition des hommes de science, des missionnaires des agriculteurs, des artisans payés aux frais de l'État. Elle pourvoit les navires de semences, d'arbres à fruits, d'animaux tels que le cheval, le bœuf et le porc, inconnus aux Antilles et qui y pulluleront ; mais, en revanche, elle enraye par tous les moyens la colonisation, oblige les émigrants à ne s'embarquer que sur des navires commandés par l'Amiral et interdit d'emporter des objets d'échange non inventoriés, sous peine de confiscation. Ces mesures nuisent à tel point aux hommes entreprenants embarqués sur les caravelles qu'ils reviennent de la seconde expédition, pourtant si bien pourvue, mécontents, découragés, dégoûtés de ces fameuses conquêtes où, au lieu de la richesse, ils ont trouvé la contrainte et les privations. L'élan de la population honnête vers les colonies sera paralysé durant quelques années. Or, les ordonnances d'Isabelle sont le fruit des conseils de Colomb, soucieux de conserver l'or qui l'hypnotise et prime à ses yeux toutes les promesses d'une terre fertile à miracle.

Après le retour de la seconde expédition, Isabelle est avertie. Certes, elle conserve à l'Amiral cette protection que, malgré tant d'avis contraires, elle lui a généreusement accordée ; elle apprécie l'importance du service rendu, elle défend avec énergie l'homme qui a offert un monde à la couronne de Castille, mais ses yeux se sont ouverts. Colomb n'est plus le conseiller infaillible. Il est le *navigateur*, il est l'*Amiral*. A lui de conquérir des territoires nouveaux, d'atteindre l'Asie par la route de l'Atlantique. A des esprits calmes, réfléchis, à des mains habiles, le soin de mener à bien l'œuvre civilisatrice et pacifique rêvée par une Reine de Castille.

Et tout de suite une réaction s'opère.

L'émigration avait été paralysée quand on la réclamait. A la troisième expédition, elle est encouragée, provoquée, mais l'Amiral n'en reçoit pas la direction. En dépit des engagements consentis envers lui, Ovando prendra le commandement de la flotte magnifique qui met le cap sur Hispañola. A bord de ces navires le passage est gratuit, toute denrée exportée est exempte de droits et il en sera de même au retour. Les colons pourvus d'outils aratoires recevront des terres et ils en deviendront propriétaires sans payer ni tribut ni taxe, au bout de quatre ans de culture. La construction de maisons appropriées au climat sera facilitée et les Espagnols auront la faculté d'y faire venir leurs femmes et leurs enfants afin d'y vivre en famille. Réunis dans des villes et formés en corporations, ils y retrouveront les privilèges de la mère patrie.

La suppression des règlements dictés par Colomb rendit un peu courage aux Espagnols, surtout après la découverte du golfe de Paria et de ses magnifiques pêcheries de perles. Dès lors, les marchands de Séville, de Cadix et de Palos organisèrent de petites expéditions et, par leurs pointes hardies, contribuèrent à la découverte des côtes que Colomb avait seulement entrevues ou effleurées. Encore, n'en tirèrent-ils pas grand profit, car ils subissaient l'obligation de donner à la couronne un dixième du tonnage des navires, deux tiers de l'or et 10 pour 100 sur les autres marchandises. En revanche, Séville, à laquelle avait été exclusivement réservé le commerce avec les nouvelles colonies, fit une fortune rapide. La *Casa de Contratación*, réorganisée par une ordonnance de 1503 et chargée de régir les transactions, prit une autorité omnipotente. Appuyée sur le Conseil des Indes, juge suprême des affaires litigieuses, elle a fonctionné jusqu'au jour où l'Espagne a perdu ses dernières possessions transatlantiques.

Au point de vue religieux, la politique d'Isabelle fut caractérisée par le souci d'amener les Indiens au christianisme en usant de douceur et de bonté. Tandis qu'en Espagne elle signe des édits contre les Juifs, les Mores et soutient l'Inquisition, elle ne cesse de recommander aux missionnaires de donner le bon exemple, de mener une vie pure, de pratiquer la vertu, de montrer ainsi aux païens l'excellence de leur religion et de la leur faire embrasser seulement quand ils seront convaincus de ses vérités et pénétrés de l'amour de Dieu. Pas avant.

A plusieurs reprises, elle avait défendu l'exportation et la vente des Indiens ; elle interdit également le *repartimiento* qui consistait à répartir à chaque Espagnol un certain nombre d'esclaves obligés de

travailler à son profit soit dans les mines d'or (les célèbres *placeros* : sources de joie), soit à la culture des terres. Ovando partit avec l'ordre de déclarer les Indiens *aussi libres que les Chrétiens de l'Espagne catholique.* Mais il fallut bientôt revenir sur cet ordre, car les Espagnols étaient trop peu nombreux pour tirer parti des colonies et même pour y vivre sans l'aide des indigènes. Les représentations du gouverneur, frappé de cet état de choses dès son arrivée, s'unirent à celles des missionnaires. S'ils n'étaient pas retenus de force dans les concessions, les Indiens gagneraient les montagnes et les forêts épaisses où l'on ne pourrait les poursuivre, et l'on perdrait ainsi la possibilité de les évangéliser et de les convertir. Si, au contraire, ils restaient en relations constantes avec leurs maîtres, ils apprécieraient les mérites d'une religion d'amour et de charité. Quelle ironie !

Et pourtant c'était toucher le cœur de la Reine. Elle toléra le *repartimiento* sous certaines conditions. Les Indiens travailleraient modérément, jamais on n'abuserait de leurs forces, et, en rétribution de leurs peines, ils recevraient un salaire convenable. On sait comment les Conquistadores suivirent ces instructions humaines et sages.

Isabelle ne connut pas toute la grandeur de l'œuvre à laquelle ses efforts avaient été consacrés. Le cacao, l'indigo, la cochenille, le tabac ne furent pas exportés de son vivant et l'exploitation des mines d'or ne donna des résultats merveilleux que quelques années après sa mort. Pourtant, dès la fin du XVe siècle, l'or transporté à Séville suffit pour y élever le prix de la vie et amoindrir chez le peuple le goût du travail.

Les découvertes accomplies dans le Nouveau Monde n'eurent pas moins de retentissement que d'effet sur l'économie politique. Elles avaient tellement surexcité les esprits que les œuvres d'imagination s'enrichirent de voyages en des pays fictifs où les récits d'épisodes invraisemblables se mêlaient à la description de peuples apocalyptiques.

De ce nombre est une lettre adressée à Jean de Porcon et à Michel de Saint-Germain, capitaines de la marine du Roi de France, par un soi-disant patron des galères de Provence :

« Noz treschiers et parfaictz amys, vous faisons sçavoir que depuis nostre partement, par la fortune des vens nous avons esté transportez en plusieurs pays et isles. Et premierement en l'isle de Coquelicaris, où les hommes sont de merveilleuse figure, et sont bonnes gens. Ilz nous ont confortez et consolez

en leur langaige qui est bien estrange ; et ont la stature de grandeur environ comme géans. Leurs yeulx esclairent la nuict comme une torche, et voyent plus de nuict que de jour. Le nez long de trois piedz, et la barbe longue jusques à terre, verte comme pré. La queue comme ung lyon. Et mengent ung mouton à l'heure. Ilz boivent le jour la mer sallée, et la nuict chascun bien douze potz de vin. Ilz sont de telle nature qu'ilz s'endorment par l'espace de trois jours et trois nuictz. Et quant ils sont réveillez, ilz font ung si grant et si horrible cry, qu'on les orroit braire de quatre à cinq lieues. »

En vérité, la découverte du Nouveau Monde eut des conséquences incalculables. Grâce à elle, les anciennes limites de la pensée et de l'action humaine furent reculées, un hémisphère fut offert aux investigations des savants et des historiens, un champ illimité d'aventures et d'exploits guerriers fut ouvert au peuple espagnol qui, après huit siècles de luttes, venait de réaliser son unité politique et ne savait plus où dépenser son ardeur chevaleresque.

Avant l'année 1500, les principaux groupes des Antilles étaient visités et la côte continentale était reconnue depuis la baie d'Honduras jusqu'au cap Saint-Augustin. Suivant sa belle expression, Colomb avait *ouvert la porte*. D'autres la franchirent, certes moins méritants que lui, mais sûrement plus heureux.

Quatre siècles après la découverte de l'Amérique, Léon XIII voulant associer la religion aux fêtes anniversaires où fraternisaient l'Ancien et le Nouveau Monde, revendiquait Christophe Colomb comme un fils de l'Église « *Colombus noster est* » et en traçait un portrait mystique d'une grande beauté :

« Ce qui distingue éminemment Colomb, c'est qu'en parcourant les immenses espaces de l'Océan, il poursuivait un but plus grand et plus haut que les autres. Ce n'est pas qu'il ne fût mû par le très légitime désir d'apprendre et de bien mériter de la société humaine ; ce n'est pas qu'il méprisât la gloire dont les aiguillons mordent d'ordinaire plus vivement les grandes âmes, ni qu'il dédaignât entièrement ses avantages personnels ; mais sur toutes ces considérations humaines, le motif de la religion de ses ancêtres l'emporta de beaucoup chez lui, elle qui, sans contredit, lui inspira la pensée et la volonté de l'exécution et lui donna, jusque dans les plus grandes difficultés, la persévérance avec la consolation. »

Et le Pontife ajoute :

« C'est à ce but qu'il appliqua tout son labeur, car il n'entreprit pour ainsi dire jamais rien sans prendre la religion pour guide et la piété pour compagne, *religion duce, pietate comite.* »

CHAPITRE XXIV

LA MORT D'ISABELLE

ÉTAT MORAL DE L'ARCHIDUCHESSE JUANA. || NAISSANCE DE L'INFANT DON FERDINAND. || JUANA ORDONNE DE FAIRE SES PRÉPARATIFS DE DÉPART. || ACCÈS DE FOLIE. || DÉSOLATION D'ISABELLE. || EMBARQUEMENT DE JUANA. || NOUVEL ACCÈS PROVOQUÉ PAR LA JALOUSIE. || FERDINAND ET ISABELLE TOMBENT MALADES DE CHAGRIN. || LES DERNIÈRES FORCES D'ISABELLE SONT ÉPUISÉES. || DURETÉ DE XIMENES. || PRIÈRES PUBLIQUES POUR OBTENIR LA GUÉRISON DE LA REINE. || TESTAMENT D'ISABELLE. || CODICILLE AU TESTAMENT. || MORT DE LA REINE. || LETTRE DE PIERRE MARTYR. || LE CORPS D'ISABELLE EST PORTÉ A L'ALHAMBRA. || LE CARACTÈRE D'ISABELLE. || SIMPLICITÉ DE SA FOI. || RÉFORME MONASTIQUE. || LE CÉRÉMONIAL DE LA JUSTICE ROYALE. || REGRETS DU LOYAL SERVITEUR.

APRÈS le départ d'un époux qui s'était *montré plus dur que le diamant,* Juana, humiliée par cet abandon cruel, tomba dans une mélancolie noire. Le jour, la nuit, elle restait accroupie sur un coussin, silencieuse, farouche, le regard fixe, et ne sortait de sa torpeur que pour s'abandonner à une colère délirante. Ni les remontrances, ni les prières, ni les représentations tendres d'Isabelle ne calmaient son désespoir maladif. Philippe absent était plus fort que l'amour d'une mère, plus fort que toutes les ambitions et les plaisirs que promet le pouvoir. Isabelle, témoin de tant de faiblesse, souffrait cruellement : « Le cœur de ma fille est fermé, disait-elle ; il ne contient rien de viril, rien de royal. »

Il n'était guère possible de s'illusionner plus longtemps sur l'état mental de la malheureuse Archiduchesse. Pourtant les Rois essayaient d'espérer encore. Ils se plaisaient à penser qu'une délivrance prochaine apaiserait un cerveau surexcité et que la tendresse maternelle serait un dérivatif à un amour conjugal si mal récompensé.

Le 10 mars 1503, Juana mit au monde un fils que l'on nomma Ferdinand, en souvenir de son grand-père. Les Rois en éprouvèrent

une grande joie au milieu des inquiétudes qui les déchiraient. Ximenes mit habilement leur satisfaction à profit en sollicitant d'Isabelle l'exemption de toute taxe pour Alcalá de Henares où son petit-fils avait vu le jour, cette cité universitaire qu'il rêvait d'égaler à Salamanque. Les citadins furent si touchés de cette faveur que, de siècle en siècle, ils conservèrent le souvenir du jeune prince et gardèrent pieusement le berceau qui l'avait reçu dès sa naissance.

Les Rois se félicitaient d'avoir un petit-fils qu'ils espéraient garder en Espagne, mais l'anxiété de Juana, loin de s'apaiser, semblait grandir depuis qu'elle était en état de retourner auprès de son époux. Des événements graves faisaient obstacle à son départ. L'Espagne et la France étaient en guerre ; leurs armées campaient aux deux extrémités de la chaîne des Pyrénées et il était matériellement impossible d'aventurer la Princesse héritière d'Espagne dans la mêlée des troupes en marche. D'un autre côté, le voyage par mer n'offrait guère plus de sécurité, car la flotte, obligée de longer la côte depuis la Biscaye jusqu'en Flandre, pouvait être contrainte de chercher un refuge dans un port français où elle serait gardée jusqu'à la paix. Juana se désespérait :

« Elle rageait comme une lionne d'être retenue en Espagne, également sans égard pour elle-même, pour ses futurs sujets et pour ses parents désolés. »

Un message de Philippe, l'invitant à revenir auprès de lui, acheva de la bouleverser. Elle habitait à cette époque Medina del Campo, résidence favorite d'Isabelle.

A peine eut-elle pris connaissance de la lettre de son époux qu'elle ordonna de faire ses préparatifs de départ. En l'absence momentanée de la Reine, la garde du château avait été confiée à l'Archevêque de Burgos, Don Juan de Fonseca, et à l'Alcaide Juan de Córdoba. Vainement ils supplièrent l'Archiduchesse d'attendre le retour de sa mère afin de lui faire ses adieux. Elle ne veut rien écouter, sort de ses appartements, franchit l'enceinte intérieure et se présente à la porte fortifiée qui donne accès au dehors. L'Alcaide a commandé de relever le pont-levis. Juana exige que les gardes l'abaissent. Ceux-ci, surpris à la vue de la Princesse nu-tête, à peine vêtue, seule, répondent qu'ils n'ont pas d'ordre. Alors Juana s'abandonne au transport d'une colère folle, menace de sa vengeance ceux qui refusent de lui obéir, passe de l'indignation et de la fureur aux plaintes et aux prières. Les dames

d'honneur accourent et cherchent à la ramener. Mais aucun raisonnement ne la touche. Dans sa frénésie, elle s'accroche aux barres de la herse, cherche à les ébranler ; elle veut partir, rejoindre son époux qui l'appelle ; elle n'a besoin ni d'escorte pour traverser la France ni de bateau pour la porter sur la mer. Non seulement elle refuse de se rendre aux sollicitations de l'Évêque de Burgos, mais elle rejette avec violence la cape dont on cherche à couvrir son déshabillé. Le matin glacé, succédant à une nuit de novembre, la trouva blême de froid, toujours cramponnée à la porte close.

Isabelle avait été prévenue par un courrier venu à toute vitesse. Ce lui fut un coup terrible que d'entendre raconter l'effroyable scène dont le messager avait été témoin. Il n'y avait plus rien à espérer ; Juana était folle, folle irrémédiablement. Et c'était à ces mains de démente amoureuse qu'il faudrait un jour confier le sceptre des Espagnes, du royaume de Naples et du Nouveau Monde !

Les temps n'étaient plus où la Reine parcourait à cheval de longues distances, insouciante de la chaleur et du froid. Elle était maintenant obligée de voyager en litière et, par conséquent, à une allure lente. Aussitôt après la réception du message, elle fit partir l'Amiral Enríquez et l'Archevêque de Tolède, comptant sur leur autorité et leur affection pour apaiser la malheureuse Juana.

« Parlez-lui avec douceur, avec tendresse, avec bonté. »

Autant eût valu s'adresser à un bloc de pierre et chercher à l'attendrir. L'Amiral et l'Archevêque obtinrent seulement que Juana se retirerait pendant la nuit suivante dans un corps de garde voisin de la porte. A la pointe du jour, elle en sortit et vint de nouveau se cramponner à la herse. Isabelle la trouva ainsi, pâle, échevelée. Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis le début de l'accès.

A la vue de sa mère, Juana eut comme un retour à la raison ; elle consentit à rentrer dans le château, à condition qu'on ne mettrait plus obstacle à son départ. Isabelle céda. Mieux valait exposer sa malheureuse fille sur la terre ou sur la mer que d'être obligé de l'enfermer comme un animal furieux et d'avouer devant toute l'Espagne une démence irrémédiable.

A partir de ce moment, l'état de Juana parut s'améliorer. Elle s'occupa de ses préparatifs de départ avec une fièvre qui semblait l'apaiser. Comme on avait fini par lui démontrer l'impossibilité de traverser la France et qu'on lui rappelait sans cesse le danger qu'elle

avait couru sur mer à son premier voyage en Flandre, elle consentit à patienter jusqu'au retour de la belle saison. Elle s'embarqua au printemps de l'année 1504, l'esprit assez calme et la joie au cœur. Isabelle la laissa partir sans regret, mais le désespoir dans l'âme. La mère et la fille ne devaient jamais se revoir.

La traversée fut heureuse, et quand Juana atteignit Gand, où la reçut l'époux tant aimé, elle paraissait en pleine possession de ses facultés mentales. Mais combien l'équilibre était instable !

Peu après son arrivée, Juana est informée que Philippe s'est épris d'une de ses demoiselles d'honneur. Enflammée de jalousie, en proie à un délire immaîtrisable, elle fait saisir sa rivale dans une salle même du palais, la frappe et fourrage à coups de ciseaux dans la belle chevelure blonde qui a séduit son volage époux.

L'Archiduc, à qui l'on a caché la crise de Medina del Campo, se précipite chez sa femme, l'accable de reproches et d'injures et déclare qu'il n'aura jamais plus de relations avec une pareille furie.

L'accès fut décisif. Juana ne devait jamais retrouver la raison d'une façon complète. Si le jugement échappa dans une certaine mesure au naufrage, la volonté, l'activité sombrèrent et firent place à une insouciance sans limite et sans remède.

On imagine le scandale provoqué par l'acte de Juana. Le bruit s'en répandit dans toutes les Cours et parvint jusqu'aux Rois.

Ferdinand et Isabelle, si formalistes par caractère et par tradition, si pénétrés de la dignité royale, en éprouvèrent un tel chagrin mêlé de honte qu'ils tombèrent malades presque en même temps. Le Roi, saisi d'une fièvre violente, parut d'abord plus gravement atteint que sa femme, mais il avait une constitution vigoureuse et triompha de la maladie, tandis que la Reine, épuisée, succombait sous le poids de sa douleur. Loin de céder, la fièvre se compliqua de crises nerveuses ; bientôt des symptômes alarmants se manifestèrent et les médecins ne s'illusionnèrent plus sur l'état de leur Souveraine. Son corps délicat était usé par trente années d'un règne si laborieux qu'aucun homme, semble-t-il, n'en aurait pu supporter l'effort. Son esprit était désolé et son courage anéanti. La mort de ses deux premiers-nés, Isabel et Juan, le veuvage de sa fille Catherine perdue au fond de l'Angleterre, et surtout la folie de Juana, en avaient brisé les ressorts. Que deviendrait sa bien-aimée Castille quand elle aurait pour maître l'Archiduc Philippe, ce prince frivole, léger, mauvais époux, antipathique aux Espagnols dont il détestait la raideur et la piété austère.

L'effort immense qu'Isabelle s'était imposé pour cacher ses dou-

leurs sous un front serein, un redoublement de ferveur religieuse, un surcroît de jeûnes, de prières, de mortifications, avaient tari les dernières sources de vie. A la fin de septembre, la fièvre devint permanente, une soif inextinguible torturait la malade sans lui arracher une plainte. Les médecins parlèrent d'hydropisie.

En dépit de ses souffrances, la Souveraine gardait la direction des affaires publiques. De son lit, elle écoutait la lecture de la correspondance d'État et donnait le sens des réponses qu'elle comportait. Peu de jours avant sa mort, elle reçut encore la visite de Prospero Colonna. Accueilli d'abord par le Roi Ferdinand et interrogé sur le but de son voyage, il répondit :

« Je suis venu en Castille dans l'espoir d'y contempler la femme qui, de son lit, gouverne le monde et lui commande. »

Isabelle connaissait son état et elle voyait s'approcher la mort sans épouvante ni regret. Pour lui fermer les yeux, il ne restait près d'elle aucun des cinq enfants qu'elle avait élevés avec tant de sollicitude. Le Cardinal de Mendoza était mort neuf ans auparavant ; l'année précédente, elle avait perdu ses amis Juan Chacon Adelantado de Murcie, le plus fidèle des trésoriers, et Gutierre de Cárdenas, Commandeur de Léon, sans l'avis de qui les Rois n'entreprenaient rien, tant ils tenaient en estime son intelligence et sa prudente sagesse. A son chevet se tenait seuls un époux très inquiet de son avenir personnel et le Cardinal de Ximenes, inaccessible à tout sentiment tendre ou compatissant.

Un noble vénitien, nommé Viannelli, que Gonzalve avait envoyé aux Rois pour leur rendre compte de l'état des affaires en Italie, fut reçu par la Reine et, à la fin de l'audience, demanda la permission de lui offrir un présent, certes indigne d'elle. C'était une croix d'or pur, enrichie d'une escarboucle inestimable, entourée de pierres précieuses.

En présence de la Souveraine, Ximenes dissimula son mécontentement, mais à peine le chevalier fut-il sorti de la chambre royale qu'il le malmena. « Le service de l'Église réclamait bien plus d'argent que la Reine n'avait besoin de diamants et des pierres précieuses de l'Inde ».

La maladie s'aggravait chaque jour. La Cour vivait dans l'angoisse Une lettre de Pierre Martyr, datée du 15 octobre 1504, traduit le sentiment général :

« Vous me demandez quel est l'état de santé de la Reine. Nous sommes assis tristement dans le palais, tout le long du jour, tremblant dans l'attente de l'heure où la religion et la vertu quitteront la terre avec elle. Demandons à Dieu qu'il nous soit permis de la suivre où elle ira bientôt. Son Excellence est si transcendante parmi les Excellences humaines, qu'il semble n'y avoir rien de mortel en elle. On ne peut dire qu'elle soit sur le point de mourir, mais on peut affirmer qu'elle est sur le point de connaître une existence plus noble et qui doit exciter notre envie plutôt que nous causer de la tristesse. Elle laisse le monde rempli de sa renommée et va jouir d'une éternelle vie avec Dieu, dans le ciel... Je vous écris entre l'espoir et la crainte, tandis que le souffle de la respiration voltige encore sur ses lèvres. »

Dans toutes les villes du royaume, ce n'était que jeûnes, mortifications, messes, neuvaines, pieux pèlerinages pour obtenir le soulagement de l'illustre malade. Elle seule restait impassible et suppliait ses fidèles de demander à Dieu le salut de son âme et non la guérison.

Le 12 octobre, elle dicte son testament, peut-être le plus beau témoignage de sa force de caractère et de sa grandeur d'âme.

Isabelle demande que, aussitôt après sa mort, son corps *intact* soit porté au monastère franciscain de Santa Isabel, à l'Alhambra de Grenade, et couvert d'une dalle très simple :

« Si, plus tard, le Roi, mon seigneur, préfère que son tombeau soit érigé dans n'importe quel autre sanctuaire, ma volonté est que mon corps y soit transporté afin que l'union dont nous avons joui dans le monde, nous puissions, s'il plaît à Dieu, l'espérer encore quand nos âmes seront en paradis et que cette union soit symbolisée par nos corps placés côte à côte dans la terre. »

Protestant contre le luxe extravagant des funérailles en usage chez les riches Castillans, la Reine ordonne que ses obsèques soient célébrées sans aucune pompe. L'argent ainsi épargné sera dépensé en aumônes et en messes de requiem. Elle pourvoit à l'entretien de plusieurs œuvres charitables, entre autres le mariage des jeunes filles pauvres et le rachat des Chrétiens enlevés chaque année par les pirates de Barbarie. Elle ordonne de payer exactement ses dettes dans un délai d'une année, révoque des faveurs peu justifiées et retranche des offices superflus.

Avec une admirable prévision, elle supplie ses successeurs de maintenir l'intégralité du territoire, et leur recommande instamment de ne *jamais se dessaisir de Gibraltar*, clé du royaume sur la Méditerranée.

Elle prie le Roi, à qui elle laisse la maîtrise des grands ordres

castillans, un droit sur l'*Alcabala* et sur les revenus des Indes, d'accepter ses bijoux ou de choisir ceux qui pourraient lui plaire. Les autres seront distribués aux personnes de sa maison, ainsi que ses richesses personnelles et sa garde-robe conservées à l'Alcazar de Ségovie.

Enfin, elle aborde le sujet si grave de la succession au trône de Castille et s'adresse ainsi à la future Reine, sa fille Juana, et à son époux, l'Archiduc Philippe.

« Je recommande et ordonne très affectueusement à la Princesse ma fille et au Prince Philippe son époux d'être toujours les sujets obéissants du Roi mon seigneur, de ne jamais enfreindre ses ordres, d'écouter ses conseils, de le servir, de le traiter avec révérence et respect, de l'honorer et de le faire honorer comme doit être honoré un bon père, afin de mériter et d'obtenir la bénédiction de Dieu, celle du Roi et la mienne.

« Il est à espérer qu'Ils se comporteront envers Son Altesse de telle sorte que mon absence ne se fera point sentir et que sa situation restera ce qu'elle était de mon vivant.

« Ces honneurs et cette vénération sont dus à Son Altesse parce que Dieu, dans ses commandements, ordonne d'honorer et de vénérer un père ; mais Ils doivent aussi obéir à ses ordres et suivre ses conseils parce qu'ils leur seront profitables et que leurs royaumes en bénéficieront, étant donnée la grande expérience du gouvernement acquise par Son Altesse.

« Le Roi, mon seigneur, doit être encore plus obéi, vénéré et honoré qu'aucun autre père, d'abord parce qu'il est un prince excellent, bon, distingué par une grande vertu, ensuite parce que, au grand effort de sa personne royale, il a récupéré les royaumes qui étaient aliénés au temps où j'en héritai, et a mis fin aux troubles et aux soulèvements provoqués par la guerre civile ; parce que, au prix de non moins grands dangers pour sa personne royale, il a conquis le royaume de Grenade et chassé les ennemis de notre Sainte Foi qui avaient usurpé et occupé ces royaumes ; parce qu'il en a assuré le bon gouvernement et y a rétabli la justice dont, par la grâce de Dieu, nous jouissons maintenant. »

Par cet hommage, on peut juger du désintéressement d'Isabelle qui, à l'heure de la mort, attribuait généreusement à son époux les grands actes d'un règne où elle avait joué un rôle si important, sinon prépondérant. Certes, elle rendait justice à Ferdinand, mais il lui fallait motiver aussi par une louange sans restriction la seconde partie de son testament, faute d'en exposer publiquement les motifs réels.

« Il peut arriver qu'à l'heure où Dieu me retirera de ce monde et me rappellera vers lui, la Princesse Juana, Archiduchesse d'Autriche et Duchesse

de Bourgogne, ma très chère et bien-aimée fille, héritière légitime de mes royaumes, terres et seigneuries, soit absente de ces pays, ou, y étant venue et y étant demeurée quelque temps, soit obligée de les quitter ; ou bien encore que, présente, *elle ne veuille pas ou ne soit pas capable de régner et de gouverner.*

« Si ce cas se présentait, il serait nécessaire de pourvoir au gouvernement de mes royaumes, afin qu'ils restent en paix et soient administrés avec justice.

« Les procurateurs desdits royaumes, assemblés à Tolède en 1502, réunis à Madrid et à Alcalá de Henares en 1503, m'ont conseillé de pourvoir à cette contingence et supplié de nommer le Roi, mon seigneur, administrateur et gouverneur desdits royaumes, terres et domaines dans les circonstances indiquées, en considération du scandale et de la désunion qui pourraient se produire si le pouvoir n'était pas exercé, en considération de la grandeur, de la noblesse, des éminentes qualités et vertus du Roi, mon seigneur, et considérant aussi sa grande expérience du gouvernement dudit royaume, expérience dont mes États et mes sujets ont tiré et tireront grand profit.

« En conséquence, je décide, ordonne et veux que, dans chacun des cas précités, le Roi, mon seigneur, *règne*, gouverne et administre mes royaumes, terres et domaines, et garde leur gouvernement et administration à la place et au nom de ma fille jusqu'à ce que mon petit-fils, l'Infant Don Carlos, fils aîné et légitime héritier de ladite Princesse et de son époux, le Prince Philippe, ait accompli sa vingtième année, âge requis par la loi pour gouverner et régner dans ces royaumes.

« Si, après avoir atteint cet âge, il vient dans ces royaumes avec l'intention de gouverner, il pourra régner et gouverner dans les conditions établies plus haut. »

C'est contre l'incapacité de gouverner si nettement prévue par Isabelle que Philippe protestera dès la mort de la grande Reine, quand, au mépris d'instructions formelles et solennelles, il prétendra exercer au nom de sa femme le pouvoir suprême confié à Ferdinand.

Le 23 novembre, trois jours avant sa mort, Isabelle signait un codicille dicté le 17 novembre. Elle y exprime certains scrupules et il doit être considéré comme le dernier témoignage de son amour pour ses peuples.

Le premier paragraphe a rapport aux ordonnances, statuts et pragmatique parfois contradictoires et dont l'application est extrêmement difficile. Une commission de légistes sera chargée de les codifier.

Le second paragraphe concerne les Indiens. La Reine ordonne à ses successeurs de les traiter avec bonté, de les amener à la foi chrétienne par la douceur et la persuasion ; elle recommande de respecter leurs

biens et propriétés. Sans doute, la Souveraine, à qui l'on cachait les excès des conquérants, en avait eu l'intuition, puisque cet appel à la justice et à l'humanité occupe les dernières heures de sa vie.

Dans le troisième paragraphe, Isabelle se préoccupe de la légitimité du droit d'*alcabala* qui frappe toutes les transactions commerciales et constitue le principal revenu de la couronne. Elle se demande si ce droit, établi par elle au moment de ses grandes guerres, doit être temporaire ou perpétuel. Cette question sera étudiée par des hommes compétents. Dans le cas où ils jugeraient que cette taxe ne saurait être maintenue, les Cortes seraient appelés à la remplacer par d'autres.

L'original de ce document, conservé à la bibliothèque de Madrid, porte la dernière signature royale. A la déformation des lettres, on devine l'affaiblissement de la main, mais les deux paraphes qui encadrent et soutiennent le *Yo la Reyna* montrent encore la force de la volonté et l'énergie du commandement.

Désormais Isabelle avait rempli ses devoirs de souveraine ; il ne lui restait plus qu'à élever son âme vers le Créateur. Soutenue par une foi ardente et sincère, elle accomplit avec ferveur les rites religieux de la dernière heure, mais, gardant jusqu'au bout un sentiment où se mêlaient sans doute une pudeur spéciale à la femme espagnole et le respect de la dignité royale, elle refusa de laisser découvrir ses pieds pour y recevoir l'onction sainte. Puis, doucement, sans agonie, elle expira dans les bras de Beatriz de Bobadilla, Marquise de Moya, cette amie d'enfance qui ne l'avait jamais quittée. Ce fut un peu avant midi, le 26 novembre 1504. Isabelle était âgée de cinquante-trois ans et dans la trentième année de son règne magnifique.

Pierre Martyr fut chargé d'annoncer la nouvelle fatale à l'Archevêque de Grenade :

« Ma main tombe inerte à mon côté, tant mon chagrin est grand. Le monde a perdu son plus bel ornement. Sa perte est déplorée non seulement par l'Espagne qu'elle a si longtemps poussée dans le chemin de la gloire, mais elle sera pleurée par toutes les nations de la chrétienté, car la Reine était le miroir de toutes les vertus, le bouclier de l'innocence et l'épée vengeresse des méchants. Je ne connais aucune personne de son sexe, dans les temps anciens ou modernes, qui, à mon jugement, soit digne d'être nommée auprès de cette femme incomparable. »

Conformément à la volonté d'Isabelle, son corps intact fut conduit à Grenade au lendemain même de sa mort. Le cortège, très simple, traversa Arévalo, Cebreros, Tolède, Palacios, Jaén, Torre del Campo

et atteignit Grenade le 17 décembre. Durant tout le voyage, la pluie ne cessa de tomber, les ouragans soufflèrent avec rage et les fleuves s'épandirent hors de leur lit. Plusieurs personnes et quelques chevaux se noyèrent dans les canaux d'arrosage cachés sous les eaux torrentueuses ou en traversant des rivières dont les ponts avaient été emportés. On eût dit que les cieux de Castille pleuraient leur souveraine.

Le corps fut déposé à l'Alhambra, dans le monastère de Saint-François, comme pour dominer le champ de la victoire et prêcher la vaillance, même après la mort. Plus tard, Charles-Quint fit élever deux mausolées dans une annexe de la cathédrale de Grenade, l'un consacré à ses aïeux, le second, plus magnifique encore, dédié à son père et à sa mère, Philippe et Juana, de si triste mémoire pour l'Espagne. Une crypte sous-jacente reçut les restes mortels.

Les actes d'Isabelle ont montré son intelligence, son énergie; sa persévérance, la noblesse de son caractère et la grandeur de ses conceptions à mesure que se succédaient les pages de son histoire. Qui dira sa magnanimité, sa générosité, son amour du bien et du juste ?

Comme elle savait exalter les qualités guerrières des grands et encourager les humbles que leurs vertus et leurs talents rendaient utiles à l'État ! Dans ses voyages incessants à travers ses territoires, elle apparaît comme la manifestation vivante de la royauté. La délicatesse de ses attentions permet à chaque province où elle passe de la croire à elle tout entière.

Ainsi, en Biscaye et dans le Guipuzcoa, le costume diffère de celui que la mode et le voisinage des Arabes ont introduit en Castille. Durant son séjour, Isabelle dans le désir de flatter les regards des plus fidèles sujets de la vieille monarchie, portera des habits et des bijoux empruntés aux riches dames asturiennes, et, quand elle les leur rendra, elle les aura embellis d'un ornement ou de gemmes précieuses.

A la manière des souverains orientaux, elle laisse sur son passage des souvenirs personnels toujours appropriés au goût ou aux besoins de ceux qui sont l'objet de sa générosité. Quand les circonstances l'en empêchent, elle en témoigne le regret. C'est ainsi que l'on a d'elle une lettre où elle s'excuse auprès d'une jeune dame de n'avoir pu lui donner des vêtements dignes de sa personne, mais elle ne sera pas oubliée.

La générosité d'Isabelle ne se manifestait pas seulement par des cadeaux. Elle interrogeait ses intimes, s'informait de leurs désirs, ou bien encore jugeait de leurs sentiments d'après les siens. Très femme



Cl. Laurent.

TOLÈDE : PORTE DE L'HÔPITAL DE SANTA CRUZ.



BURGOS : PORTE DE LA CASA MIRANDA.

malgré la virilité de son génie, très attachée à son époux, elle ne s'étonnait pas que d'autres femmes souffrissent de certaines négligences et compatissait à leurs peines. Comme elle est jolie, cette dernière phrase adressée à Gómez Manrique, Corregidor de Tolède, pour l'appeler à la Cour où sa femme est gravement malade. Le message, écrit par le secrétaire, a la forme froide que comporte un écrit royal. Isabelle n'en est pas contente et ajoute de sa main :

« Gómez Manrique, dans tous les cas, venez bientôt. Doña Juana a été très mal ; son état s'était amélioré, mais elle a eu une rechute en apprenant que vous ne veniez pas. »

Par la sollicitude et l'affection qu'elle témoignait à ses sujets, par l'intérêt qu'elle leur manifestait dans les circonstances importantes de la vie, par le soin qu'elle prenait des affaires privées des personnes de son entourage, alors que l'indifférence est en général le moindre défaut des monarques, Isabelle s'attachait les cœurs, captait la confiance et méritait un dévouement juste récompense de ses sentiments personnels. C'est ainsi que le Cardinal de Mendoza, en mourant, la nomma son exécutrice testamentaire, certain que, loin de s'approprier des biens immenses sur lesquels la couronne pourrait revendiquer des droits, elle terminerait les grandes œuvres qu'il avait entreprises, entre autres l'hôpital de Tolède dont les fondations étaient à peines creusées.

La tendresse d'Isabelle pour Beatriz de Bobadilla, l'amie de son enfance, ne se démentit jamais, et certaines lettres où elle l'appelle « ma fille la Marquise » restent comme un témoignage précieux de cet attachement.

Mais la magnanimité, la générosité ne sont pas la faiblesse et, quand la fermeté devient nécessaire, Isabelle montre une énergie et une constance inébranlables. Dans la réforme des ordres religieux, elle déploie une force de volonté qui étonne ses contemporains, instruits pourtant de sa ferveur. Fray Ambrosio de Montesinos la loue d'avoir ramené à l'observance de leur règle un grand nombre d'ordres monastiques chez qui survivait à peine le souvenir de la piété des fondateurs. Bernáldez, Cura de los Palacios, glorifie, lui aussi, le zèle de la Reine, seul capable de réprimer les excès auxquels se livraient les religieux, presque à leur insu, et Gonzalvo Fernández de Oviedo n'apporte pas un moindre témoignage à l'œuvre moralisatrice de la souveraine, quand il écrit :

« Les moines et les nonnes avaient autant d'enfants que s'ils étaient mariés. »

Ce n'était pas une entreprise aisée que de rappeler le monde monacal à une sévérité de mœurs contre laquelle protestaient en Cour de Rome les supérieurs des ordres religieux. Ximenes, qui avait engagé la Reine à commencer la réforme par l'ordre des Franciscains dont il faisait partie, encourut le blâme d'un émissaire du Pape et fut traité d'ignorant, d'inepte et d'hypocrite.

Isabelle restait ferme dans son dessein et il devint bientôt manifeste qu'elle aurait raison des moines dissolus, comme elle avait réduit à l'obéissance les nobles rebelles. Les réfractaires allèrent s'établir en Barbarie, mais la soumission des religieux ramenés à la pratique des anciennes règles compensa largement cette perte. C'est à son initiative que l'Espagne dut les belles figures qui illustrèrent les cloîtres au XVIe siècle.

Les couvents de femmes subirent plus aisément l'influence de la Reine que ne l'avaient fait les monastères d'hommes ; son action y fut plus directe, et prépara la réforme accomplie par sainte Thérèse quelques années plus tard.

Comment résister à une souveraine qui arrivait dans une abbaye, s'y installait, donnait l'exemple du travail en filant la quenouille, suivait tous les offices et ne laissait échapper aucune occasion d'exhorter ses compagnes et de les engager à remplir les devoirs imposés par la règle non seulement avec ponctualité, mais encore avec joie et amour? S'astreindre pendant quelque temps à la vie monacale ne demandait pas un effort à la grande Reine. Occupée nuit et jour des affaires de l'État, elle n'oubliait jamais de se rendre aux offices, d'écouter les prédications et de lire les Heures. Le soin de sa chapelle, le choix de la musique que l'on y chantait l'intéressaient vivement. Attentive à l'exécution, elle ne laissait passer aucune faute sans la noter et la signaler. Jamais peut-être les chœurs de la chapelle royale ne furent plus nombreux. Dans leur désir d'être agréables à leur souveraine, les jeunes nobles, les grands seigneurs eux-mêmes sollicitaient l'honneur d'en faire partie.

Broder des ornements d'église était un des passe-temps favoris d'Isabelle, et la cathédrale de Grenade s'enorgueillit de posséder des chapes et des chasubles où son aiguille a dessiné des ornements d'or sur le velours et la soie.

A ce propos, il est assez curieux de remarquer que la grande Reine,

dont l'esprit élaborait sans cesse de vastes projets, donnait volontiers à ses doigts une occupation matérielle. On assurait que le Roi Ferdinand n'avait jamais porté une chemise qui n'eût été filée et cousue par sa femme.

Isabelle était simple et humble dans sa foi, confiante dans l'autorité de ses directeurs spirituels choisis parmi les hommes austères. En réponse à une lettre où l'Évêque Talavera lui reproche d'avoir dansé, admis à sa table un ambassadeur et changé trop souvent de toilette en l'absence du Roi, elle s'excuse, témoigne de la pureté de ses intentions, rappelle que les robes, loin d'être neuves, avaient été déjà portées lors de la réception du bâtard de Bourgogne, allègue les habitudes des princes et conclut ainsi :

« La coutume, je le sais, ne peut faire qu'une action mauvaise en elle-même soit bonne ; mais je souhaite avoir votre opinion en connaissance de cause. Si, dans les circonstances dont je viens de vous parler, mes actes ont été répréhensibles, je ne les renouvellerai pas, soyez-en bien assuré. »

Cette soumission avait ses mérites, mais elle explique la domination néfaste de Torquemada et l'influence décisive de Ximenes.

Pourtant il faut rendre cette justice à Isabelle que jamais elle ne sacrifia les intérêts de la couronne à ceux de l'Église de Rome. Ses relations souvent tendues avec la Papauté en témoignent. Peut-être dut-elle cette indépendance d'esprit au mépris que lui inspirèrent les Pontifes ses contemporains, et en particulier Alexandre VI.

Isabelle ne connut jamais l'exaltation des visionnaires. Son esprit était droit, pondéré. Elle cherche à discerner quel est le devoir royal, et rien ni personne ne peut la détourner de son accomplissement. Avant une entreprise, elle établit ses plans et mûrit ses projets avec une sagesse unie à une raison que le succès doit couronner.

Les qualités éminentes de la Souveraine se déployaient publiquement dans l'exercice de la justice, ce devoir royal qu'elle remplit sans se lasser durant trente ans de règne.

Gonzalvo Fernández de Oviedo décrit dans ses *Quincuagenas* le cérémonial en usage.

« Je me rappelle l'avoir vue dans cet Alcazar de Madrid, assise en public auprès du roi Ferdinand le Catholique, son époux, donnant audience tous les vendredis aux petits et aux grands qui venaient demander justice. A leur côté, sur la même estrade haute à laquelle on accédait par six gradins, et

en dehors du dais tendu au-dessus des Monarques, se trouvait un banc pour chaque partie où étaient assis douze auditeurs du Conseil de la justice et le président dudit Conseil royal. Debout se tenait le secrétaire du Conseil, nommé Castaneda, chargé de la lecture des pétitions. Au pied des gradins, un autre secrétaire de la Chambre du Conseil prenait note des jugements rendus.

« De chaque côté de la table où étaient déposées les pièces se tenaient debout six arbalétriers portant la masse, tandis qu'à la porte d'entrée de la salle d'audience les huissiers laissaient entrer librement les plaignants sans en arrêter aucun, suivant l'ordre formel donné par la Reine.

« Ce temps, ajoute Oviedo, fut une aurore de justice et celui qui la méritait la recevait. J'ai vu que, depuis le jour où Dieu a rappelé cette sainte Reine, il est devenu plus difficile de négocier avec le valet du secrétaire du Conseil que cela ne l'était avec elle, et cela coûte bien davantage. »

Le zèle et l'amour qu'Isabelle montrait dans le gouvernement de la Péninsule, elle s'efforçait de les déployer dans l'administration des Indes. Dès la troisième expédition de Colomb, elle tâche de parer aux maux qu'elle devine et donne sa dernière pensée aux nouveaux sujets dont Dieu, pense-t-elle, lui a confié la garde pour la plus grande gloire de son nom. Les volontés d'Isabelle ne trouvèrent pas d'exécuteurs fidèles et sa perte fut à peine connue à Hispañola que la cupidité et l'injustice accomplirent leur œuvre funeste. Rien ne devait désormais en enrayer les effets.

Fray Bartolomé de las Casas s'exprime ainsi dans la *Brevisima relación de la destrución de las Indias :*

« La perdition de ces îles et terres ne tarda pas dès que l'on sut là-bas la mort de la Sérénissime Reine Isabelle survenue en 1504. Jusque-là on avait seulement saccagé quelques provinces de l'île d'Hispañola à la suite de guerres injustes ; mais toutes ne l'avaient pas été, grâce à l'intervention de la Reine. Parce que la Reine, que Dieu l'ait en sa garde, montrait un zèle admirable pour le salut et la prospérité de ses peuples, comme le savent ceux qui, à notre exemple, l'ont vu de leurs yeux et constaté de leurs mains. »

De toute part, les échos répètent les mérites d'Isabelle. Élevée au trône dans une crise grave, aux prises avec les révoltes des grands et le désespoir d'un peuple opprimé, elle reçut un royaume ruiné et déchiré par les factions. Alors, avec une claire vision de l'avenir, elle se dressa comme le rédempteur de son pays et le sauva. En moins de vingt ans, les Rois d'Espagne devinrent, grâce à elle, les arbitres de l'Europe.

L'historien Pulgar résume l'œuvre des Rois.

« Dans tout le royaume, peu avant leur avènement, il y avait des voleurs et des criminels aux diaboliques audaces qui, sans aucune crainte de la justice, commettaient les plus vilains délits. Mais, en peu de temps, s'imprima dans le cœur de tous une si grande crainte que personne n'osait tirer les armes contre son voisin, que personne n'osait tenter des coups de force, que personne ne disait parole mauvaise ou discourtoise. Tous cherchaient à s'améliorer et à s'amender, tous se soumettaient à la justice et s'appliquaient à sa défense. Le chevalier et l'écuyer ne molestaient plus le laboureur et l'employé et n'osaient ennuyer personne, de crainte de la justice que les Rois accordaient aussi bien aux petits qu'aux grands. Les chemins devinrent sûrs et des forteresses jusque-là fermées avec soin demeurèrent ouvertes dans la certitude que personne n'oserait les enlever. »

C'est un auteur français, le Loyal Serviteur, qui dira le dernier mot sur la grande Reine.

« L'an 1504, une des plus triomphantes et glorieuses dames qui depuis mille ans avait été sur la terre, alla de vie à trépas. Ce fut la Reyne Isabel de Castille qui ayda, le bras armé, à conquister le royaulme de Grenade sur les Mores. Je veux bien asseurer aux lecteurs de cette présente hystoire que sa vie a été telle qu'elle a bien mérité couronne de lauriers après sa mort. »

L'arrêt de la postérité a ratifié le jugement des contemporains et, après quatre siècles, les Espagnols ne se lassent pas de glorifier le talent, la vaillance, la grandeur d'âme et la vertu de la Souveraine qui renversa les barrières debout entre la Castille et l'Aragon, recouvra l'Andalousie, découvrit le Nouveau Monde et restera toujours la personnification la plus belle de la *Femme-Roi* comme la vierge de Domremy demeurera la plus noble et la plus pure figure de la *Femme-Capitaine.*

Époque à jamais mémorable où, en moins de quarante ans, le Dispensateur de la justice immanente fit naître les libératrices de la France et de l'Espagne.

Gesta Dei per mulieres.



CHAPITRE XXV

LES ARTS ET L'INDUSTRIE AU TEMPS D'ISABELLE

ATTRAIT DE L'ESPAGNE. || MUDEJARS ET MOZARABES. || SAN JUAN DE LOS REYES. || LA CHAPELLE DU CONNÉTABLE. || LE PALAIS DU CORDON. || LES COLONIA ACHÈVENT LA CARTUJA DE MIRAFLORES. || LE STYLE PLATERESQUE. || LA CASA MIRANDA ET LES DEMEURES DE LA NOBLESSE CASTILLANE. || LA TOUR PENCHÉE DE SARAGOSSE. || LA SCULPTURE ANTÉRIEUREMENT A ISABELLE. || DANCART ET PEDRO MILLÁN. || LE RETABLE ET SES ORIGINES. || LE RETABLE DE MIRA FLORES. || LE TOMBEAU DU ROI JUAN II ET DE DOÑA ISABEL. || LES STATUES ORANTES DE DON ALFONSO ET DE JUAN DE PADILLA. || LA PEINTURE DANS LES MANUSCRITS. || LUIS DALMAU. LE RETABLE DES CONSEILLERS. || LES ÉCOLES DE PEINTURE EN ESPAGNE. || ANTONIO DEL RINCON PEINTRE DES ROIS. || CARACTÉRISTIQUES DE LA PEINTURE PRIMITIVE ESPAGNOLE. || LA SCULPTURE SUR BOIS. || LA FAIENCE DÉCORATIVE. || ÉMAUX A REFLETS MÉTALLIQUES. || L'ORATOIRE D'ISABELLE. || LE COSTUME. LES ARMES DÉFENSIVES.

De tout temps, la Péninsule ibérique eut pour les peuples qui s'y succédèrent un attrait captivant, un charme irrésistible. Les Grecs et les Phéniciens firent sur la côte méditerranéenne de riches établissements dont témoignent encore les ruines d'Emporias, les belles sculptures d'Elche, du Cerro de los Santos, de Balazote, de Redobán, d'Osuna, les armes d'Almedinilla, les magnifiques têtes de taureaux de bronze trouvées à Costig, dans l'île de Majorque.

A leur tour, les Romains dotèrent l'Ibérie de monuments qui témoignent de leur puissance et où s'affirme leur tempérament utilitaire. Des temples, des thermes, des forums, des forteresses, des tombeaux, des ponts, des aqueducs, des cirques, des théâtres, des hippodromes furent construits en matériaux si solides qu'ils ont, en partie, défié les siècles.

Viennent les Visigoths. D'abord, ils se contentent de restaurer les édifices romains et surtout d'approprier les temples au culte chrétien. Plus tard, durant le siècle et demi qui suivit l'avènement d'Atha-

nagilde et qui correspond à la deuxième partie du VIe siècle et à tout le VIIe, ils élevèrent des églises, des palais, des édifices publics où ils mêlèrent les ornements byzantins aux formes architectoniques, au décor et à la modénature importés jadis d'Italie. De même qu'il y avait eu un style ibérique composite, il y eut un style visigoth où la dominante latine persista, mais s'unit à un alliage dû au caractère spécial de l'Espagne, toujours prête à recevoir des arts étrangers, quitte à les adapter à l'esprit de ses peuples.

Des monuments visigoths, il ne reste aujourd'hui que des vestiges, mais ils suffisent pour montrer de quels thèmes architectoniques ils furent la manifestation. Puis, l'on citerait encore les riches couronnes votives de Guarrazar dédiées par les Rois Swenthila (621-631) et Receswinth (649-672).

Trente ans après l'invasion musulmane, les montagnards asturiens, réfugiés au fond des gorges où les conquérants n'avaient pu les atteindre, en descendaient, inauguraient l'œuvre de la *reconquête* et recouvraient peu à peu les territoires situés au pied des montagnes. Les églises qu'ils y bâtirent comme première manifestation de leur offensive s'élèvent à Cangas de Onis, à Oviedo et furent probablement édifiées sur le modèle et peut-être sur les emplacements des temples détruits par les Arabes. Mais déjà on y constate l'influence de l'Orient. Les emprunts sont encore plus accusés dans les églises de la même région bâties cinquante ans plus tard : San Miguel de Lino, Santa Cristina de Lena et Santa María de Naranco où les berceaux romains inorganiques et concrets sont remplacés par des voûtes nervées et contre-boutées à l'extérieur, d'origine perse.

Ces emprunts faits par l'Espagne aux musulmans le lendemain de l'invasion ne doivent pas surprendre quand on voit les monarques chrétiens de cette époque, en dépit de leur zèle religieux et de leur patriotisme, confier l'éducation de leurs enfants à des maîtres arabes et appeler à leur Cour des médecins musulmans.

D'Espagne, le grand courant oriental avait gagné la France par la Catalogne, était monté jusqu'en Bourgogne, avait traversé les vastes territoires colonisés par la Rome impériale et, un siècle écoulé, il en redescendait, se dirigeait vers la Navarre et aboutissait en Galice, à Saint-Jacques de Compostelle, ce pèlerinage fameux où, de France, affluait un tel concours de pèlerins que le chemin d'étape avait pris le nom de chemin français.

Distinguer et décrire les églises clunisiennes, puis cisterciennes qui, à la suite de la réforme des Bénédictins, furent bâties dans le

Nord de l'Espagne, citer les cathédrales gothiques, ce serait faire l'histoire de l'influence française sur les architectures romane et gothique de la Péninsule durant près de trois siècles. Notre désir est seulement de remonter jusqu'à l'origine des arts espagnols à l'avènement d'Isabelle et de discerner le rôle de la grande souveraine dans leurs évolutions.

Tandis que le style roman et le style gothique français conquéraient le Nord de l'Espagne où la domination musulmane avait été trop courte pour laisser des traces profondes, les Rois de Castille, et déjà Fernando Ier (1033-1065), comptaient parmi leurs vassaux et leurs esclaves des Musulmans et recrutaient parmi eux des architectes, des sculpteurs, des orfèvres, des miniaturistes. Mêlés aux artistes chrétiens, élevés dans leurs écoles, instruits dans leurs ateliers, ils créèrent un style où se marièrent les thèmes architectoniques adoptés dans le Nord avec ceux qu'ils tenaient de leur pays d'origine. Ce fut le style proto-*mudéjare* (de *mudeddjan*, autorisé à demeurer) analogue au style *mozarabe* (de *mosta'rib* = arabisé) qui caractérise les œuvres exécutées par les sujets chrétiens des princes musulmans.

De ces conjonctions artistiques dériva par la suite le style *mudéjar* proprement dit qui fleurit d'abord dans les provinces dont Tolède et Saragosse étaient les capitales durant la domination musulmane, et qui a répandu la grâce et le charme sur les nombreux monuments de l'Espagne médiévale. Tels sont, parmi les plus réputés, Santa María la Blanca, le Transito (deux anciennes synagogues de Tolède) et certaines parties de l'Alhambra et du Généralife, ainsi que le Cuarto real de Grenade, l'Alcazar de Séville, le palais de Guadalajara, l'Alcazar d'Alcalá de Henares, la chapelle de l'*Oidor* dans la même ville, l'Aljaferia de Saragosse, reconstruits en grande partie par le Roi Ferdinand et dont les plafonds de bois, mudéjars par le tracé, gothiques par l'inscription qui orne la corniche, relèvent de la Renaissance italienne si l'on s'en tient à la modénature et aux ornements peints et sculptés.

Les architectes chrétiens ne s'alliaient pas seulement à leurs confrères musulmans pour bâtir des édifices civils et militaires ; même quand il s'agissait d'élever ou d'agrandir de magnifiques cathédrales de style français, ils les consultaient et recouraient parfois à leur expérience et à leur goût. Aussi bien, les archives relatives à la construction des grandes églises gothiques de l'Espagne donnent-elles les noms d'artistes orientaux, soit que ceux-ci fussent des convertis restés dans le pays, soit qu'ils eussent été attirés par les évêques et les chapitres. Une des seules églises où ils n'aient pas collaboré est la cathédrale de Léon,

d'un style ogival très pur ; mais leur influence est manifeste dans le plan de la cathédrale de Séville, dans la peinture du cloître et dans la coupole étoilée de la cathédrale de Burgos, dans le cloître de la cathédrale de Tolède, ainsi que dans le plafond de la salle capitulaire dû à Pedro Gumiel et à Enrique de Egas. On la retrouve également dans le plan de la Seo de Saragosse, dans la disposition intérieure du dôme et la décoration extérieure de sa façade comme dans la construction de la coupole en alvéoles d'une chapelle de la même église exécutée ou modifiée au temps d'Isabelle. Mais déjà des tendances nouvelles se manifestent et font pressentir l'introduction de cet art charmant que les orfèvres (*plateros*), en particulier un Catalan, Pedro Diez, importèrent d'Italie et qui doit à ses promoteurs le nom de *plateresque*.

Le monastère de San Juan de los Reyes, ce premier édifice bâti par Isabelle, en commémoration de la bataille de Toro remportée sur les Portugais, appartient dans son ensemble à l'architecture ogivale et ne présente que des accents mudéjars.

Situé à la pointe occidentale du plateau où s'étend Tolède, il commande de très haut les rives verdoyantes du Tage. L'église, qui affecte en plan la forme classique d'une croix latine, est construite en un calcaire blanc dont le grain très fin et très dur se prête docile aux caprices du sculpteur. A l'intersection des branches s'élève, à une grande hauteur, une large et belle coupole sur trompe de caractère oriental. La retombée des arcs qui la supportent s'appuie sur les tribunes royales d'une forme très élégante, tandis qu'autour des nefs une frise sculptée en pleine pierre porte, en magnifiques caractères gothiques, les noms glorieux de Ferdinand et d'Isabelle.

De charmants détails amusent de tous côtés le regard sans amoindrir l'impression grandiose que laisse l'ensemble. Ici, des fleurs, des guirlandes, des oiseaux ; là, un singe vêtu en moine, la tête couverte d'un capuchon, lit son bréviaire avec recueillement. Auprès de lui, l'artiste n'a pas craint de modeler un vase dont la forme est caractéristique. Singulières irrévérences, pourtant permises dans ces temps de foi ardente.

Un cloître, où la richesse l'emporte peut-être sur la magnificence de la structure, est encore debout, bien que fort restauré (1858), et représente la manifestation peut-être la plus précieuse et la plus fleurie de l'architecture ogivale espagnole. Les quatre portiques, qui occupent une longueur de 26 mètres, sont ornés d'un monde de statues, d'une profusion d'oiseaux, de fleurs, de fruits traités avec un art

exquis et parmi lesquels triomphe la grenade entr'ouverte. Sur le mur intérieur se déroule une longue inscription castillane. Les caractères gothiques sont analogues à ceux employés dans l'église :

« Ce cloître, la haute et la basse église et tout le monastère furent édifiés par ordre des Catholiques et Très Excellents Rois Ferdinand et Isabelle, Rois d Castille, d'Aragon et de Jérusalem à partir des premiers fondements, en l'honneur et à la gloire du Roi du Ciel, de sa glorieuse Mère et des bienheureux saint Jean l'Évangéliste et du très saint François leurs fervents intercesseurs. Et après l'édification de cette demeure, ils conquirent le royaume de Grenade, détruisirent l'hérésie, chassèrent les Infidèles et gagnèrent les royaumes des Espagnes et des Indes, et réformèrent les églises et les communautés de moines et de religieuses qui, dans leurs royaumes, avaient besoin de réforme ; et, après de si grandes et de si excellentes œuvres, le Roi des rois rappela la Reine du naufrage de ce pèlerinage pour lui donner le prix et la récompense mérités par les si grands et si éclatants services que, de son vivant, elle rendit à cette ville et à la religion. Et elle mourut à Medina del Campo, vêtue de l'habit de Saint-François, le 25 novembre de l'an 1504. »

Comme l'église et le monastère, le cloître fut bâti sur les plans de l'un des plus célèbres architectes de la cathédrale, Juan Guas, un Flamand ou fils de Flamand et de qui une fresque très réaliste de San Justo y Pastor nous a conservé les traits. S'ouvrant sur la galerie supérieure, se trouve la cellule de Ximenes, le premier novice qui prit l'habit dans le nouveau monastère.

Ce fut à trois artistes d'une même famille, Simon, Juan et François Colonia, dont le nom trahit l'origine, qu'Isabelle confia l'achèvement de la Chartreuse de Miraflores destinée à recevoir les sépultures de son père, de sa mère et de son frère Alfonso, l'infortuné Roi d'Avila. En terminant cet édifice, elle obéissait à la volonté de Juan II dès ongtemps exprimée. A peine eut-elle reconquis son héritage sur ses sujets rebelles unis au Roi de Portugal qu'elle ordonna de reprendre les travaux interrompus depuis treize ans, les fonds réservés à cette intention ayant été follement dissipés par son frère Enrique.

L'unique nef de l'église, de style gothique et dont il est impossible au dehors de soupçonner l'imposante hauteur, apparaît élancée, majestueuse, éblouissante de lumière, d'une lumière que l'on n'a pas l'habitude de rencontrer dans les églises d'Espagne. Elle témoigne que les rapports entre l'Espagne et l'Italie, devenus si fréquents à la fin du XVe siècle, n'influèrent que tardivement sur l'architecture de la Péninsule et que les artistes espagnols, encore craintifs des innovations de la

Renaissance, gardèrent les traditions franco-flamandes et construisirent les édifices religieux dans le style gothique bien après que ses pays d'origine l'avaient abandonné. En fait, ils ne sacrifièrent au style plateresque que sous la contrainte de la mode et plutôt dans les palais, les collèges et les demeures privées que dans les églises.

C'est à la fin du xve siècle, tandis que les Colonia mettaient la dernière main à la Cartuja de Miraflores, qu'on élevait à Tolède San Juan de los Reyes, à Madrid l'hôpital de la Latina bâti par un architecte musulman, Maestre Hazan, sur l'ordre de Beatriz Galindo, dame de la chambre et professeur de latin d'Isabelle ; c'est à la même époque que l'on construisait à Ségovie le couvent du Parral ; aux portes d'Avila, Santo Tomas, sur l'emplacement d'un cimetière juif ; à Valence, la Bourse de la soie, de style gothique catalan, commencée en 1482 ; que l'on terminait à Barcelone le palais des États de Catalogne (Palau de la Diputació), autant de monuments à la gloire du gothique fleuri de la Péninsule et qui, le plus souvent, furent l'œuvre d'artistes élevés dans la double tradition chrétienne et musulmane.

A l'exemple de la Reine, les grands, leurs femmes elles-mêmes encourageaient les arts. Doña Mencia de Mendoza, fille du célèbre Marquis de Santillane, greffait, en tête de l'abside de la cathédrale de Burgos, la magnifique chapelle funéraire de la Purification ou du Connétable, qui semble sertir l'extrémité de la grande nef comme une ceinture de richesse et de beauté. Commencée en 1482, la chapelle est bâtie sur plan octogonal dans ce style de transition où l'ogive en accolade se mêle aux arcs surbaissés.

A l'extérieur, la haute coupole qui la surmonte éveille l'idée d'un donjon embelli par une profusion de sculptures, d'inscriptions et de bas-reliefs. Les écussons de Velasco et de Mendoza, d'une si grande puissance décorative et que traitèrent avec tant de vigueur les maîtres sculpteurs espagnols, sont distribués à profusion au dedans et au dehors. Comme la Cartuja de Miraflores, la chapelle du Connétable fut l'œuvre des Colonia. Les fondateurs y reposent en paix, au pied du maître-autel, sous une superbe dalle de marbre rouge surmontée de leur effigie en marbre de Carrare. Lui, sommeille dans son harnais de guerre, la couronne comtale au front, les pieds appuyés sur des lions ; elle, une matrone très noble, dort, le visage entouré de voiles, à la mode orientale des femmes de son temps, une levrette, symbole de fidélité, couchée dans les plis de sa longue robe.

A l'époque où la chapelle fut fondée, l'Espagne était dans tout

l'ardeur de cette guerre de dix ans qui avait pour but la destruction de la puissance des Mores. Le Connétable Don Pedro Hernández de Velasco comptait parmi les plus vaillants auxiliaires des Rois. Confiant dans la sagesse et l'intelligence de sa femme, Doña Mencia, il l'avait chargée, au départ, de l'administration de ses immenses domaines. Cette épouse parfaite ne se contenta pas d'accroître les biens confiés à sa garde, elle voulut qu'au retour de la guerre le Connétable pût jouir d'un repos bien acquis ; et comme elle avait fait bâtir et décorer la chapelle, elle fit également élever un palais de ville et une maison des champs. On raconte que, justement fière de son œuvre et instruite du retour de don Pedro, Doña Mencia se porta au-devant de lui, suivie d'un nombreux cortège de dames et de serviteurs. Et, s'étant agenouillée : « Seigneur, dit-elle, soyez le bienvenu dans vos domaines. Vous y trouverez une belle maison de campagne pour vous reposer après la chasse, un palais où vous pourrez recevoir vos souverains et une chapelle où vous serez enterré quand Dieu vous rappellera ».

Don Pedro loua grandement sa femme de tant de sollicitude et de prévoyance, et il en fut par la suite comme elle l'avait pensé et ordonné.

Que reste-t-il de la maison des champs construite par Doña Mencia? Peu de chose probablement. En revanche, Burgos possède encore le palais connu sous le nom de palais du Cordón à cause du cordon de Saint-François dont les enroulements et les nœuds sculptés dans la pierre ornent l'archivolte et le tympan de la porte d'entrée. Ce superbe édifice se dresse sur la place dite de la Liberté. Il est bâti en pierre grise, formé d'un soubassement et d'un seul étage et flanqué aux quatre angles de ces tours carrées ou *torrejones* qui caractérisent les palais de la grandesse espagnole. Les murs, autrefois aveugles ou percés de meurtrières, portent d'horribles déchirures pratiquées au siècle dernier, sous prétexte de donner du jour à la Capitainerie générale, et présentent des balcons plus déplaisants encore que les fenêtres. Par bonheur, les parties supérieures des murailles ont été épargnées et les yeux s'arrêtent charmés sur la balustrade formée de fleurons et de croix de Saint-André, en souvenir de la prise de Baza enlevé aux Mores par un Velasco le jour de la fête de l'Apôtre. Les tours, au sommet desquelles s'ouvrent des galeries couvertes ménagées pour l'observation et la défense, portent un couronnement orné de lions héraldiques séparés par des fers de lance. De magnifiques écus surmontés d'un cimier empanaché s'appliquent à leurs angles et les embrassent de leurs riches ornements.

D'un côté, les armes de Velasco sont soutenues par un lion, alors

qu'un hippogriffe veille sur celles des Mendoza. L'effet de ces sculptures en haut-relief est d'une rare puissance décorative. Jamais la noblesse française n'a disposé ses blasons avec un art aussi bien approprié à leur destination.

Cette belle ordonnance est l'œuvre de Mahomet de Ségovie, un architecte arabe plus ou moins bien converti. Dès sa construction, le palais du Cordón fut habité par la famille de Velasco, très fière d'y recevoir ses souverains quand ils venaient à Burgos. Les Rois Ferdinand et Isabelle l'inaugurèrent, y reçurent des ambassades et y célébrèrent l'union, hélas ! si courte, du Prince Don Juan avec Marguerite d'Autriche. Ici encore, Christophe Colomb, de retour de son second voyage, rendit hommage aux Rois comme il l'avait fait à Barcelone lors de sa première expédition. Dans ses murs mourut Philippe le Beau, le volage époux de la Reine Juana, le père de Charles-Quint. Que de souvenirs glorieux ou lamentables accumulés derrière ces murailles grises !

La longue survie du gothique en Espagne s'explique par la résistance que le caractère national oppose aux innovations ; elle tient aussi à la beauté des constructions ogivales et à leur harmonie parfaite avec le sentiment chrétien. La France, à cette même époque, élève peu d'églises dans le style pur de la Renaissance ; Saint-Maclou de Rouen, Saint-Michel de Dijon, Saint-Gervais de Paris montrent combien notre pays, lui aussi, resta longtemps attaché au style admirable qui lui avait donné tant de chefs-d'œuvre.

L'introduction dans l'architecture espagnole du style de la Renaissance ou style *plateresque* est due à Enrique de Egas, fils du maître majeur de la cathédrale de Tolède. Bien qu'élevé par son père dans la tradition ogivale, il fut séduit par l'art que Pedro Diez avait apporté d'Italie, et s'en inspira sans l'imiter dans la construction des collèges de Santa Cruz et de San Gregorio de Valladolid, dans l'ornementation de la façade de San Pablo, dans le magnifique hôpital de Santiago, à l'Université de Salamanque et dans une suite de monuments dont les Rois Catholiques dotèrent presque toutes les villes de leur royaume.

D'une manière générale, les caractéristiques du plateresque sont les courbes et contre-courbes brisées et les accolades introduites par des architectes musulmans, l'anse de panier et la plate-bande qui accusent une réaction violente contre les voussures surhaussées de la période ogivale, puis les fûts de colonne tournés en balustre, cannelés ou salomoniques, tantôt lisses, tantôt ornés de sculptures, les chimères, les médaillons androcéphales et les balustrades ajourées. Ce dernier

motif rappelle les couronnements *crételés* des combles gothiques, ou mieux encore il est la traduction ornementale des cours de merlons qu'offrent certains édifices musulmans. Ce sont aussi les arcades de tout style, les *torrejones* et les grands écus héraldiques des demeures seigneuriales, les fenêtres d'angle et les belles grilles scellées devant les baies des étages inférieurs des maisons qui donnent une saveur si délicate aux façades plateresques. Nous avons retrouvé quelques-uns de ces caractères au palais du Cordón ; ils vont se développer et prendre une importance de jour en jour plus grande jusqu'au moment où Isabelle, presque à la fin de sa vie et désireuse d'achever à Tolède l'hospice de Santa Cruz, projeté par son fidèle ministre, le Cardinal de Mendoza, accepte de l'architecte une modénature et des ornements franchement italiens, bien que l'ébrasement de la porte d'entrée, d'un caractère très monumental, soit encore orné de statues disposées à la manière gothique.

Les charmes de l'architecture plateresque, bien distincte de l'architecture de la Renaissance italienne, toujours un peu froide dans sa belle tenue, séduisirent l'Espagne et les constructeurs ; la noblesse s'en éprit, et l'on trouverait peu de maisons aristocratiques, édifiées depuis le dernier quart du XVe siècle jusqu'au milieu du XVIe, qui ne soient conçues dans ce style élégant et distingué. A Burgos, la *Casa Miranda,* située dans le *barrio* de la Vega, en est un des plus charmants modèles. La porte extérieure, la fenêtre qui la surmonte, le patio, l'escalier laissent deviner quelle devait être sa beauté. L'ornementation rappelle celle de la *Casa de los Cubos* située dans la rue Fernand-González, et dont il ne reste que la façade. Toutefois, le style en est moins capricieux ; les écus héraldiques se sont redressés au lieu d'être disposés en biais ; sur les tympans apparaissent ces têtes sculptées dans les profondeurs d'un médaillon circulaire et qui seront désormais un des principaux éléments décoratifs des constructions publiques ou privées.

Au style plateresque appartiennent encore ces bijoux architectoniques dont les formes très élégantes ne sauraient fatiguer l'admiration et ne vieilliront jamais : à Ségovie, la *Casa de los Picos,* dont les pierres sont taillées en pointe de diamant, et où le corps municipal attendait les Rois quand ils venaient habiter l'Alcazar ; dans la même ville, la demeure de l'infortuné Juan Bravo, le fameux *comunero* décapité en 1521 ; à Salamanque, l'Université, la porte de la cathédrale où se détachent, au milieu de rinceaux légers, les médaillons de Ferdinand et d'Isabelle ; la tour du Clavero, bâtie en 1480, tout ce

qui reste du palais du trésorier Francisco de Sotomayor, Commandeur d'Alcantara ; la *Casa de las Conchas*, aux murs extérieurs parsemés de coquilles et percés de fenêtres exquises défendues par des grilles, véritables merveilles de ferronnerie ; puis encore l'immense palais de Monterey, Vice-Roi du Mexique, — une aile seulement a été bâtie, sur les quatre qui avaient été projetées ; — le collège de San Gregorio de Valladolid ; le monastère de San Marcos, la sacristie et le cloître de la cathédrale, le palais des Guzmán, à Léon ; à Séville, Santa Paula, fondée en 1475 par Isabel Enríquez, Marquise de Montemayor, et dont le portail fut décoré par le sculpteur Pedro Millán et le céramiste Niculoso Pisano ; la maison de Doña Maria la Brava, sur une place de Salamanque, avec sa porte surmontée d'un encadrement délicat où se jouent des boules en saillie dans la gorge et que parent trois écus se détachant sur une litre fleurie ; à Barcelone, le palais Dalmasés ; à Estella, toute une suite de palais abandonnés dont les portes superbes s'ouvrent sur la *Rua* et qu'habitent, quand une âme veut bien y vivre, la population la plus pauvre de la cité.

Quant aux collèges plateresques élevés à Salamanque, ils ne se compteraient pas si la guerre n'avait promené sa torche dans la plupart d'entre eux. Quelques-uns de ces édifices sont postérieurs au règne d'Isabelle, mais ils dérivent si directement du style inauguré durant les dernières années de sa vie qu'on est autorisé à les rattacher au grand mouvement architectonique qui se manifesta en même temps que s'ouvrait pour les Espagnes une ère de puissance et de richesse incomparables.

Pendant que le style plateresque conquérait la faveur de la noblesse et de la riche bourgeoisie et couvrait d'une charmante efflorescence les palais et les demeures particulières, le style mudéjar, bien loin d'être abandonné, donnait encore des preuves magnifiques de sa vitalité dans l'ornementation et même la structure d'une tour superbe, destinée à porter une horloge, la tour Neuve de Saragosse. Commencée en 1504, l'année même de la mort d'Isabelle, sur les plans et sous la direction de cinq architectes ou maîtres maçons, deux Chrétiens, Gabriel Gombao et Juan de Sarinera, un Israélite, Ince de Gali, et deux Musulmans, Esmez Ballabar et maestre Monferriz, elle fut élevée en quinze mois, mais elle ne fut terminée et l'horloge définitivement réglée qu'en 1512, huit ans après la décision du Conseil qui en avait ordonné l'édification.

La tour a été démolie en 1887 sous prétexte d'insolidité. De son vivant, elle était octogonale depuis la base jusqu'aux deux tiers

de la hauteur ; à partir de ce point, elle s'amincissait, comportait seize pans et ne retrouvait sa forme octogonale qu'à son couronnement. Cantonnés aux angles de la corniche, huit écussons aux armes de la ville portaient des lions rampants et la couronne royale qui résumaient les souvenirs et les aspirations de Saragosse. Un escalier hélicoïdal, construit en même temps que les épaisses murailles, éclairé par des fenêtres élégantes, conduisait au sommet. Il débouchait sur un balcon dont la rampe, associée à la corniche, interrompue par des échauguettes ornementales, entourait un dôme de plomb surmonté d'une croix. L'édifice, construit en briques roses, était orné d'entrelacs délicats obtenus par la saillie des matériaux et traités avec cette habileté particulière aux maçons mudéjars, héritiers indirects mais fidèles des ouvriers persans. Soit que le massif de fondation sur lequel on avait assis la construction n'eût pas assez d'empattement, soit que le sol ne présentât pas une résistance uniforme, la tour, à peine bâtie, s'inclina de neuf pieds aragonais. Les architectes, surpris de la voir encore debout, se glorifièrent de ce résultat et prétendirent qu'ils l'avaient cherché et voulu. S'ils eussent dévoilé leur projet, ajoutèrent-ils, on les eût empêché de le mettre à exécution ; ils avaient préféré se taire.

Leur discrétion fut sans doute imitée par les architectes des tours d'Alarcon, d'Alcaniz, de Calatayud et d'Ateca, sans parler de Pise, de Bologne et de Mantoue, en Italie, qui possèdent aussi des tours incapables de lutter d'inclinaison avec celle d'une capitale, bien qu'elles professent pour la verticale un mépris accusé.

A partir de sa construction, la tour Neuve devint l'orgueil des Aragonais. On l'embellit, on remplaça ses cloches, on perça ses murailles pour faciliter l'ascension de ces masses de bronze. On la décora d'un chapeau en plomb, on changea la position de la porte d'entrée, ainsi qu'en témoigne une inscription commémorative. Peut-être tant d'amour lui fut-il funeste, mais, durant sa longue existence, il n'est pas un événement local auquel elle n'ait pris part. Jadis la grande voix de ses cloches d'airain annonçait les entrées des Rois qui, depuis Charles-Quint, venaient jurer le maintien des fueros d'Aragon avec la secrète pensée d'en restreindre les effets. Au début du siècle dernier, luttant de sonorité avec les canons français, elle appelait aux armes, signalait le péril partout où il se présentait, bravait la canonnade, exaltait jusqu'au délire le patriotisme des défenseurs de la place. Elle a péri de mort violente avant d'avoir atteint quatre cents ans, condamnée par la politique et sacrifiée aux intérêts d'un fabricant de chaussures dont elle assombrissait les ateliers.



Cl. Levy.

TOMBEAU DE DON JUAN DE PADILLA,

par Gil de Syloe.

(Musée municipal de Burgos.)



Cl. J. Laurent.

MISSEL D'ISABELLE LA CATHOLIQUE.

(Bibliothèque du Palais, Madrid.)

Du XVe siècle ou des premières années du XVIe datent encore la tour de la Madeleine qui rappelle, par ses formes carrées, les très anciens minarets ; les tours de Saint-Jean et de Saint-Paul, de Saint-Gil, de Saint-Michel des Navarrais, bâtie dans le quartier juif et dont les parements ornés de mosaïques mudéjares ont le mérite de s'élever au-dessus d'une façade de même style. Puis, un peu plus tard, la nouvelle coupole de la cathédrale de Burgos, datée de 1567 et détachée, semble-t-il, d'une mosquée persane.

La belle survie du gothique, l'épanouissement du mudéjar, la naissance et la prospérité du plateresque, dont l'existence ne se prolongea guère au delà du siècle illuminé par le génie de la grande Reine, font de l'époque qu'ils se partagèrent la période la plus florissante de l'architecture espagnole. Il importait de le rappeler.

Malgré le luxe déployé dans sa construction, la demeure seigneuriale, grande, haute, conserve l'aspect extérieur d'un ouvrage militaire. Les longues murailles aveugles ou, pour mieux dire, les courtines, les tours d'apparat qui s'élèvent aux extrémités et, parfois même, au-dessus de la porte, la balustrade découpée où survivent les merlons, la galerie supérieure, dernière expression du chemin de ronde casematé et des bretèches, comme les écus héraldiques accrochés aux saillants des tours, sont hérités du vieux château féodal.

A l'intérieur, le vestibule d'entrée, avec ses brisures et ses coudes, rappelle les barbacanes, comme les chaînes qui condamnent la porte et que leurs gardiens abaissent devant les cavaliers de haut lignage sont les derniers vestiges du pont-levis que, faute de fossé, on ne pouvait établir dans les villes. Enfin, il ne faut aucun effort pour assimiler à la place d'armes la cour centrale ou *patio*. Les cortèges et les escortes s'y formaient ou s'y disloquaient à l'aise, quel que fût le nombre des chevaux ou des litières amenés. Quant aux carrosses, rien n'était préparé pour les recevoir. Il est vrai que l'Espagne des Rois Catholiques ne les connaissait pas. Durant quelques mois, la Cour avait bien vu celui de Mme Marguerite d'Autriche, mais la jeune femme, devenue veuve du Prince héréditaire, l'avait ramené en Flandre quand elle avait abandonné sans idée de retour le pays que sa beauté avait un moment illuminé.

Au rez-de-chaussée se trouve le *ricibidor*, où s'arrêtent les personnes à qui l'entrée des appartements est interdite. A l'étage principal, se groupent les pièces nommées *de ropa, de plata, de tapices*, en raison des vêtements, de l'argenterie, des tapisseries que l'on y conserve dans des coffres habillés de cuir, bardés de fer et décorés de clouteries de

cuivre. Encore plus haut, à l'abri des coups de main, éclairés seulement sur le patio, sont disposés les véritables appartements. Ils se composent des salons placés à l'entrée, puis viennent la salle à manger entourée de buffets et, à la suite, les *aposentos* ou chambres à coucher, en nombre considérable et à chacune desquelles est joint un *retrete*.

Le seigneur prenait son premier repas dans l'*aposento*, y trouvait ses objets de toilette, son livre d'heures et s'y habillait, entouré d'un nombreux personnel d'officiers et de serviteurs. Le *retrete* ou cabinet, dont le nom est donné de nos jours en Espagne à une pièce utile, mais fréquentée seulement dans certaines circonstances particulières, était garni d'un meuble qui justifiait son nom et à l'entretien duquel était préposé un serviteur spécial.

Malgré son affectation intime, le *retrete* était la pièce où le seigneur déjeunait, où parfois il se faisait servir quelques pâtisseries, des friandises, des fruits, et où il changeait de vêtements quand l'*aposento* et le lit étaient faits.

A l'époque immortalisée par les prouesses de la chevalerie espagnole, les soins de propreté n'étaient pas en grand honneur. Du moins le Roi d'Aragon, Don Fernando de Antequera (1410-1416), ne se baigna qu'une fois, le jour où il se confessa et communia pour se préparer à l'acte religieux du couronnement, et rien n'indique que ce respect des ablutions ait été exceptionnel. Antérieurement, les auteurs parlent bien de thermes privés et publics, mais l'usage en avait été emprunté aux Musulmans et s'était perdu.

Les plus belles pièces étaient couvertes en charpentes peintes et dorées ou en caissons également polychromes et de style mudéjar. Aux lambris brillaient des revêtements de faïence (*azulejos*) d'une grande richesse de ton ; aux murs s'accrochaient soit des cuirs de Cordoue (*guadamecis*), soit des tapisseries venues en majorité des Flandres. Sur les dallages étaient jetés de riches tapis mudéjars et des coussins qui, pendant longtemps, servirent de siège dans l'intimité, les fauteuils et les chaires étant des meubles d'apparat. Presque pas de cheminées. A leur place, des *braseros* où, l'hiver, brûlaient du charbon de bois très dur et, suprême élégance, des noyaux d'olives. Enfin, devant les baies, des portières raides, matelassées, interrompaient ou du moins contrariaient les courants d'air. Quant aux pièces secondaires, elles étaient blanchies à la chaux, couvertes d'un plancher et dallées en carreaux vernissés, assemblés à la moresque.

Si, de l'intérieur, on revient à l'extérieur, les pentures, les clous

des portes, les grilles des fenêtres, les balcons, les chaînes, les fanaux de fer forgé et ciselé sont de véritables œuvres d'art.

La maison de la bourgeoisie reproduisait sur une échelle très réduite quelques dispositions des palais. Avec sa galerie en attique très surbaissée, sa porte aux lourds claveaux, sa façade aveugle, elle aussi était conçue pour la défense, et l'on devine que ses habitants n'osaient regarder dans la rue que par-dessus le balcon de la galerie supérieure.

La demeure la plus modeste, celle où logeaient la petite industrie et le commerce de détail, comportait une cave et, au rez-de-chaussée, un magasin, un éventaire et un escalier. Les autres étages étaient construits en encorbellements successifs et portés sur des consoles.

Dans le Sud, les ordonnances royales mentionnent des maisons qu'elles désignent sous le nom de *casa común* (maison commune) et qui furent connues ultérieurement sous le nom de *corral*. Parfois elles étaient habitées par plus de cent personnes.

La sécurité dont Isabelle fit jouir l'Espagne eut pour effet d'introduire une modification décisive dans l'architecture privée. Les sombres façades furent percées d'ouvertures, une au moins dans les palais, et alors très ornée, très élégante, et plusieurs dans les demeures bourgeoises. En même temps, des grilles d'une suprême élégance furent disposées devant les fenêtres. Dans le Nord s'introduisit ou se développa l'usage d'asseoir sur des arcades les façades extérieures.

Le palais, le château, la maison étaient, à des degrés divers, les héritiers de la forteresse, mais aussi de la maison antique et de la maison musulmane. C'est que non seulement les arts, la langue, la littérature, le costume, mais aussi les croyances, les mœurs s'étaient modifiés au contact des conquérants. Les fils de l'Espagne catholique apprirent à placer l'honneur du mari et de la famille dans l'inviolabilité toute factice et conventionnelle du gynécée ; ils condamnèrent la femme forte de l'Évangile à y vivre sous le soupçon injurieux et à y souffrir de la jalousie injuste et meurtrière que les mœurs de l'Islam polygame avaient portée au paroxysme. Sous cette influence, la demeure s'était fermée et la dame, reléguée dans un véritable harem, avait été soumise à une clôture d'autant plus sévère que la *camerera mayor* et quelques servantes peu sûres en avaient seules la surveillance. On s'explique ainsi les reproches amers adressés aux dames qui sortaient de leur palais pour aller à l'église, alors qu'elles devaient assister aux offices dans leur oratoire ; on s'explique le voile épais dont la mantille est l'élégante transformation et dans les plis duquel s'enveloppèrent

longtemps les femmes de qualité. Au milieu du XVIIIe siècle, elles le gardaient encore au théâtre, bien que des loges spéciales leur fussent affectées. Si la fenêtre des palais qui s'ouvre au-dessus de la porte, vers l'époque d'Isabelle présente une riche décoration, c'est que la dame y passe de longues heures et que, à la suite d'un relâchement dans la sévérité des mœurs, on tolère qu'elle y cherche une distraction à son oisiveté et qu'elle entre par cette unique baie en communication avec le monde extérieur.

Ne croit-on pas rêver en apprenant que, dans les dîners d'apparat où les dames étaient conviées, les plats innombrables dont se composait le festin leur étaient servis chez elles, ce qui donnait lieu à des cavalcades de valets et à des processions de serviteurs, magnifique spectacle qu'elles-mêmes contemplaient du haut de l'unique fenêtre de leur demeure. La complication était grande, mais du moins on évitait aux invitées la gêne des regards étrangers et, par surcroît, l'ennui d'apporter la vaisselle dont elles auraient usé, précaution que devait prendre leur seigneur et maître. Enfin, même dans la bourgeoisie, si le chef de famille recevait des personnages devant qui toutes les portes s'ouvraient, sa femme et sa fille restaient cachées au fond d'appartements soigneusement clos, et un hôte jouissait d'une faveur immense et bien rare quand il obtenait que les unes ou les autres lui fussent présentées. Il n'y a pas encore longtemps, dans le Sud de l'Espagne, les jeunes femmes ne sortaient guère de chez elles que le soir. La conservation de leur teint nacré n'était pas en jeu, mais elles ne couraient pas ainsi le risque d'être vues et désirées.

Du règne des Rois Catholiques date également un magnifique épanouissement dans l'art de la sculpture monumentale consécutif à l'élan donné à l'architecture. Avant même que la Reine eût entrepris l'embellissement de la Cartuja transformée en nécropole royale vers l'année 1475, Nufro Sanchez avait projeté et commencé les superbes stalles du chœur de la cathédrale de Séville, que termina quatre ans plus tard le maître Dancart.

Nufro Sanchez ne mit pas son unique soin à faire de belles œuvres ; il laissa des élèves fiers de suivre son enseignement et, parmi eux, Pedro Millán qui devait le surpasser. A ce dernier sont dues les magnifiques statues du *cimborio* de la cathédrale, dont un grand nombre furent écrasées dans l'effondrement de cette partie de l'édifice (1502). Celles qui ont échappé à la catastrophe, les statues qui ornent les portes du *Bautismo* et du *Nacimiento*, une *Vierge* conservée dans une chapelle sont les témoignages de son magnifique talent. Ses œuvres modelées

dans l'argile montrent à quelle maîtrise de son art avait atteint leur auteur. Le style de Pedro Millán est celui d'un artiste élevé dans la tradition bourguignonne de la fin du xve siècle. Il semble que Clauss Sluter se soit levé d'entre les morts pour revivre en lui.

Antérieurement à cette époque, de grands artistes, dont les œuvres étaient jusque-là éparses, indépendantes les unes des autres, s'étaient réunis pour créer le retable qu'ils avaient dressé somptueux derrière les autels des cathédrales. Certes l'Espagne ne fut pas seule à les concevoir, les Flamands l'avaient précédée ; mais nulle part ces superbes compositions ne prirent l'importance, les dimensions, la magnificence que leur donnèrent le clergé, les fidèles et les artistes unis dans la même exaltation religieuse. Le retable est comme la synthèse glorieuse des arts de l'Espagne. L'architecture y déploie sa noblesse et sa grandeur ; des peintures parfois excellentes, caractérisées par une grâce et un charme naïf, s'y marient à des bas-reliefs où l'artiste épuise les ressources du ciseau, qu'il s'agisse de tailler le marbre, l'albâtre ou le bois ; la dorure et la polychromie en rehaussent la richesse. Leurs proportions deviennent immenses. Les groupes et les ornements qui les couronnent se perdent dans le lointain des hautes voûtes ogivales, sans que leur exécution trahisse la fatigue ou la défaillance.

Pourtant l'origine du retable avait été modeste. Une étude attentive conduit à reconnaître dans ses éléments constitutifs ceux de ces diptyques et de ces triptyques d'ivoire, d'argent ou d'émail que les paladins emportaient à la guerre, que les prêtres déployaient au-dessus des autels portatifs au moment d'engager une bataille contre les Mores et devant lesquels ils priaient le Dieu des batailles de faire triompher la Croix sur le Croissant maudit. C'est ainsi que la partie centrale du retable primitif comporte un sujet traité en haut-relief, tandis que les côtés, constitués par des ailes ou volets destinés à se rabattre sur le tableau principal, accusent la fonction qui leur était destinée.

Plus tard, les retables ayant été fixés à demeure au-dessus des autels, les volets, devenus inutiles, se transformèrent en cadres très fouillés, jusqu'au jour où, toute distinction se perdant entre les diverses parties de l'ancien triptyque, les artistes leur donnèrent une magnificence en harmonie avec celle du tableau central.

Le plus beau retable terminé sous le règne d'Isabelle est celui qu'elle fit élever au-dessus de l'autel de la chapelle de Miraflores, cette sorte de reliquaire où elle donna le dernier repos à ceux qui lui étaient chers. Commencé en 1490, il est dû à la collaboration de Diego de la

Cruz et de Gil de Siloé. Son ordonnance est grandiose. Au sommet vole le pélican symbolique ; à droite une Reine et à gauche un Pontife soutiennent les bras de la croix. Au centre, entouré d'une couronne d'anges qui accourent pour recueillir le précieux sang, apparaît un Christ que pleurent la Vierge et saint Jean. Sur les côtés sont sculptés des bas-reliefs se rattachant à la vie du Sauveur, des apôtres et des évangélistes. Enfin, à droite et à gauche, le Roi et la Reine en prière, celle-ci sous la protection d'une sainte, celui-ci gardé par Santiago, patron de l'Espagne. Le retable vaut surtout par l'originalité et la nouveauté de la composition et par sa polychromie enrichie de dorures exécutées, suivant la tradition, avec le premier or que Christophe Colomb avait rapporté du Nouveau Monde. Le Christ, qui est d'un beau sentiment, couvre peut-être sa divinité sous un masque trop réaliste, tandis que l'anatomie du corps est loin d'être irréprochable. On sent, en le voyant, à quelles difficultés se heurtaient les artistes qui voulaient étudier le corps humain. La Vierge est bien supérieure au Christ ; elle est à la fois douloureuse et tendre.

Les bas-reliefs où sont représentés Don Juan II et Doña Isabel de Portugal n'ont qu'une valeur documentaire. La figure la mieux venue est celle d'une sainte placée à gauche dans le soubassement. Gracieuse, élégante dans son attitude comme dans le rendu du visage et des étoffes, elle dénote l'inspiration et la main d'un grand artiste. Ne serait-elle pas le morceau que Gil de Siloé aurait présenté aux juges comme il concourait pour obtenir la commande du monument ? Avec ses belles statues, ses couleurs encore magnifiques, ses ors étincelants, le retable semble édifié d'hier, tout en gardant l'harmonie que jettent les siècles sur les œuvres d'art.

Devant l'autel que surmonte le retable, se trouve le tombeau. Sur la dalle funéraire en forme d'étoile à huit pointes d'origine orientale reposent, à peu près à hauteur d'homme, les deux effigies royales séparées par une dentelle de pierre précieusement ajourée. Le manteau qui enveloppe le Monarque jusqu'aux pieds est semé de médaillons couronnés, et sur le fond desquels s'enlèvent en relief les lions et les châteaux de l'écu royal. Don Juan porte le sceptre, tandis que Doña Isabel, de qui le visage charmant est un peu incliné vers la gauche, comme pour être mieux vu des visiteurs, tient dans sa main gantée et surchargée de bagues un rosaire et un livre de prières. L'extraordinaire richesse des vêtements brodés et surchargés de perles est rendue avec une habileté suprême. Le ciseau, si puissant quand il fouille des creux profonds, a caressé l'albâtre. Tout autour du soubassement, un

monde de statuettes, de saints précieusement modelés, d'évangélistes, de vertus allégoriques paisibles et recueillies émergent au milieu d'une flore d'albâtre, développée entre les niches, dans les intervalles des colonnettes et sur les tailloirs de leurs délicats chapiteaux.

Tel est le tombeau le plus riche et certainement le plus beau que les Rois de Castille aient jamais fait élever à leurs ancêtres. Napoléon fut si frappé par sa magnificence qu'il ordonna de le démolir avec soin et de le transporter à Paris. Les Espagnols n'osaient désobéir à un ordre formel, mais, prétextant la difficulté qu'il y avait à emballer un monument aussi fragile, ils gagnèrent du temps. Les événements donnèrent gain de cause à leur résistance passive, et le tombeau des parents d'Isabelle est resté à la Cartuja.

Dans cette même église de Miraflores, presque touchant le tombeau royal, au fond d'une sorte de chapelle gothique, Isabelle fit édifier la statue de son frère cadet, Don Alfonso, l'infortuné petit Roi d'Avila. Cette œuvre l'emporte peut-être en beauté sur les effigies royales. Les traits du visage sont vivants et, à une certaine distance, quand l'ombre du soir se fait sous la voûte, il semble que le jeune Prince doive se relever dès qu'il aura terminé sa pieuse oraison, pour rentrer dans le monde d'où son esprit et son âme se sont évadés un moment. Ici encore, le sculpteur s'est complu à reproduire les ornements de la robe, du manteau et du chaperon fleuri négligemment jeté sur l'épaule. Le monument de l'Infant témoigne chez son auteur de qualités d'autant plus précieuses qu'Isabelle lui en avait confié l'entière exécution sans lui imposer ni surveillant ni collaborateur. Les comptes retrouvés dans les archives indiquent que, en 1486, il reçut 1340 maravedis pour le tracé des deux tombeaux, et qu'à leur achèvement, quatre années plus tard, il eut encore à recevoir 442 607 maravedis pour la sculpture et 158 252 pour la fourniture de l'albâtre, soit en tout 602 259 maravedis, à peu près 68 000 francs en valeur relative.

On retrouve d'ailleurs les qualités d'exécution du même artiste dans le tombeau de Don Juan de Padilla, ce page héroïque et charmant qu'Isabelle surnomma « mon fou » à cause de sa vaillance et qui paya de sa vie la louange de sa Reine en se faisant tuer dans une bataille livrée sous les murs de Grenade. La statue qui rappelle celle du Prince Alfonso a été transportée du monastère de Fresdesval, où elle avait été érigée, au musée de Burgos dont elle est la merveille.

Les monuments de Miraflores et de Fresdesval forment comme les maillons de la chaîne magnifique qui unit le retable de Sainte-Thècle de Tarragone aux retables géants de la cathédrale de Tolède par

Felipe de Borgoña ; de Nuestra Señora del Pilar à Saragosse, et de la cathédrale de Huesca par Damian Forment ; de la cathédrale de Séville par Dancart ; puis, aux œuvres immortelles d'Alonso Berruguete et de Gaspar Becerra, exécutées si peu d'années après le règne de la grande Reine que l'on doit les y rattacher.

Alors que l'étranger marchandait la célébrité à l'architecture espagnole et laissait la sculpture dans un injuste oubli, la peinture jouissait d'un renom universel. Mais encore la gloire s'attachait de préférence aux maîtres de Séville, bien que les Andalous eussent des prédécesseurs fameux.

L'école espagnole reconnaît comme ancêtres la miniature et l'enluminure. Le manuscrit *Comes*, les missels, les bibles, les *Commentaires de Béatus sur l'Apocalypse, les Códices, el Libro de los Feudos, el Breviario de Amor* révèlent l'habileté d'artistes dont les plus anciens vivaient au VIIIe siècle. Mais la merveille des manuscrits espagnols du Moyen Age est le *Códice de los Cantares y loores de la Virgen Santa María* qui dut être écrit et enluminé à Séville entre 1226 et 1284. Les miniatures, au nombre de 1226, ont la légèreté d'une aquarelle aux tons gais et harmonieux et s'enlèvent sur un fond très peu teinté. L'Espagne chrétienne et musulmane du XIIIe siècle finissant y revit. C'est ainsi que l'architecture des monuments représentés est mudéjare, que l'ogive et le gable s'y allient à l'arc de cercle outrepassé et que des inscriptions arabes et des formules sacramentelles de l'Islam s'y mêlent aux préceptes de l'Évangile traduits en caractères gothiques.

A partir de cette époque, les miniaturistes espagnols s'inspirent des manuscrits français, et plus tard, prendront pour modèles les œuvres de Vrélant et des Bening. L'infiltration flamande fut assez limitée, mais il faut y rattacher le livre d'heures de Doña Juana Enríquez, mère de Ferdinand le Catholique.

Les artistes qui restent fidèles aux traditions nationales ne progressent pas. Ils dessinent mal, opposent des visages longs, tirés, à des corps trop ramassés. Tandis que les miniaturistes français ou flamands emploient des notes vives et claires, les Espagnols les transposent en or et noir, en or et gris. Il semble qu'ils ne travaillent que pour des gens en deuil.

Dès le XIIe siècle, l'influence de l'Italie, encore nulle sur l'architecture qui jouissait d'une possession d'état solide, agit sur les peintres espagnols par l'enseignement et les exemples. Sous le règne de Martin Ier (1395-1410), dont la jeunesse s'était passée en Sicile, la suprématie

artistique appartint aux vieilles écoles de Sienne qui, sans atteindre à la puissance des Florentins, montraient peut-être plus de sentiment, de poésie et de suavité, et en particulier à un de leurs chefs, Simone Martini di Memmi. A des degrés divers, on reconnaît aussi l'influence des écoles de Vérone avec Gentille da Fabriano (1360-1428), de Venise avec Pisanello, de Florence avec Benozzo Gozzoli (1420-1498), de la Romagne avec Piero dei Franceschi (1416-1492).

Cependant étaient venus en Espagne les Dello et les Starnina; puis les Van Eyck et les Petrus Cristus, de qui elle apprit, peut-être, la technique de la peinture à l'huile et qui firent triompher tour à tour, à côté de l'Italie, la France et l'Allemagne. Il ne faut pas négliger non plus l'action des peintures byzantines, rehaussées d'or et qualifiées de *grecques* dans les inventaires, ni celle moins connue et plus médiate des peintures cappadociennes.

Au début du xv[e] siècle, un peintre catalan sort de l'ombre et fonde l'école nationale qui doit beaucoup à l'Italie et à la Flandre, mais qui déjà tient haut sa bannière personnelle. C'est Luis Borrassá, l'auteur du retable de San Llorens de Morunys (1415), l'auteur de charmants tableaux représentant la Vierge au milieu des apôtres prêts à recevoir l'Esprit Saint, connus sous le nom de *Pentecostés*, que l'on retrouve à Manresa, à Cardonne et à Barcelone. C'est dans le dernier de ces tableaux que, pour la première fois, Borrassá tenta de représenter des ombres, difficulté devant laquelle il avait hésité jusque-là. Une éclaircie d'un beau bleu éclatant entre des ornements d'or signale les ciels de tous ses tableaux.

Benito Martorell hérita de la renommée de Borrassá, mais il avait trop longtemps étudié en Italie pour rester aussi espagnol que son devancier. Le dessin est correct, la composition pondérée, le geste juste avec une tendance à l'exagération. Plus instruit que Borrassá des lois de la perspective, il étudie les pieds et les mains avec soin. Les magnifiques retables de Saint-Nicolas de Bari, de la *Transfiguración* conservé dans la salle capitulaire de la cathédrale de Barcelone, et de l'église de San Marcos témoignent de son effort et de son talent.

Jaime Huguet, de qui l'on confond parfois les œuvres avec celles de Martorell et à qui l'on doit le retable admirable des *Santos Médicos de Tarrasa*, précède de quelques années le grand artiste Luis Dalmau, qui, après avoir vécu en Flandre, donna une orientation nouvelle à son art. Le 6 juin 1443, le Conseil des Cent de Barcelone décidait de placer un retable sur l'autel de sa chapelle et de lui en confier l'exécution comme au meilleur et au plus habile peintre catalan qui se

puisse trouver. Telle est l'origine de la magnifique peinture précieusement conservée aujourd'hui dans le musée de Barcelone et dont la composition, le modèle, la technique rappellent les œuvres des grands maîtres flamands.

Les Vergós suivirent l'enseignement et les exemples donnés par Dalmau, mais ils gardèrent les fonds d'or ornés de palmes estampées et les nimbes des saints formés de cercles concentriques en relief qui signalent les peintures des prédécesseurs de Dalmau. Il en résulte que leurs œuvres ont un caractère archaïque que n'offrent plus celles de leurs jeunes contemporains et notamment de Maestro Alfonso, l'auteur du *Martyre de San Cucufate.*

L'école catalane avait oscillé entre I'Italie, la France et la Bourgogne. L'école de Valence devrait ses premiers succès à Starnina, puis à Van Eyck, qui vers 1428 seraient venus dans la cité que devait bientôt illustrer Jacomart, l'auteur des retables de Cati et de Segorbe (1460) et du triptyque de Játiva offert par le Cardinal Borgia.

L'école castillane, à ses débuts, est représentée par le merveilleux triptyque de Piedra (1390) ; le style catalan siennois s'y allie au style mudéjar. Parmi les peintres castillans de la seconde moitié du XVe siècle se signalent Pedro Berruguete, Jorge Inglés, Fernando Gallegos, Juan Flamenco et Juan de Borgoña.

L'*auto de fe* de Pedro Berruguete est une peinture chaude, vigoureuse, avec des accents vénitiens très prononcés. Malheureusement, le dessin ne vaut pas la couleur ; puis, en dépit de leur caractère réaliste, les personnages se découpent sur des fonds d'or et d'argent. Jorge Inglés est l'auteur du précieux retable que le Marquis de Santillane commanda dans son testament (1455) pour l'hôpital de Buitrago. L'artiste a représenté d'un côté le donateur agenouillé aux pieds de la Vierge et, vis-à-vis, la Marquise de Santillane accompagnée d'une demoiselle d'honneur. Douze anges volent au-dessus de ces deux portraits qui font songer aux meilleures œuvres de Roger Van der Weyden. Chacun d'eux porte sur un cartel une strophe d'un poème composé par le Marquis qui, au cours des batailles où il combattit contre les Mores, montra « que la science n'émousse pas la lance ni ne fait plier l'épée dans la main du vrai chevalier ».

On approche du règne d'Isabelle. Fernando Gallegos, surnommé le *maître des armures*, termine le *Portement de croix* de la cathédrale de Zamora (1470), un an après le mariage des Rois Catholiques. Juan Flamenco et Juan de Borgoña, de qui l'on connaît la *Prise d'Oran* et les portraits d'évêques de la cathédrale de Tolède, peignaient dans

les dernières années du XVe et les premières années du XVIe siècle.

Né à Guadalajara en 1446, Antonio del Rincon partit pour l'Italie, étudia son art dans l'atelier de Domenico Ghirlandajo et, à son retour, fut nommé peintre de la Cour. On lui attribue des portraits authentiques de Ferdinand et d'Isabelle. Toutefois, il ne saurait revendiquer un tableau où les Rois prient devant la Vierge et son divin enfant. Cette peinture, considérée à juste titre comme le joyau de l'art castillan au XVe siècle, tire son intérêt autant de sa rare beauté et de son origine franchement nationale que du sujet choisi par l'artiste.

Les Rois agenouillés se font face. Isabelle est accompagnée, à droite, de l'Infante Juana, tandis que Ferdinand, à gauche, est suivi du Prince Don Juan. Au-dessus d'eux se groupent saint Pierre, saint Thomas d'Aquin, saint Dominique de Guzmán et Torquemada. De l'âge apparent des Princes et de l'absence de leur fille aînée, Isabel, mariée en 1489 au Prince de Portugal, on conclut que le tableau fut peint vers 1490. Isabelle, représentée dans la période héroïque de sa vie, aurait eu quarante ans environ. Elle semble beaucoup plus jeune. Et cependant la composition, le dessin, le style et les ornements des étoffes, la technique elle-même montrent que l'artiste étudia de très près ses modèles et s'efforça d'en reproduire les traits aussi fidèlement qu'il le put sans se préoccuper de faire œuvre de courtisan. Quel est l'auteur de cette admirable peinture? Il était né et avait grandi dans l'atmosphère espagnole ; tous les critiques sont d'accord à cet égard, mais aucune attribution défendable n'a été proposée. Peut-être faudrait-il songer au maître du *Fons Vitæ* de Porto, un autre chef-d'œuvre anonyme où se trouvent les portraits orants de Manuel Ier, de sa seconde femme, Doña Maria, et de leurs nombreux enfants. D'un style moins archaïque que le tableau de Madrid, il fut peint entre 1515 et 1518, c'est-à-dire vingt-cinq ou vingt-six ans plus tard. En toute hypothèse, le nom de Rincon doit être écarté. Le retable de Robledo, qui est incontestablement de lui, témoigne d'une naïveté et d'une timidité que l'on ne retrouve pas dans le tableau représentant les Rois.

Rincon eut pour successeur dans sa charge Francisco Chacon, chargé, par lettre d'Isabelle datée du 20 décembre 1480, de veiller à ce que « aucun Musulman ou Juif ne soit assez audacieux pour peindre la figure du Sauveur, ni de sa glorieuse mère, ni d'aucun autre saint de notre religion ».

Il est tout naturel que la Navarre soit restée, au point de vue de la peinture, dépendante de la France; il l'est beaucoup moins, au con-

traire, que l'école ancienne andalouse soit dominée par le style français et ne subisse que vers 1445 l'influence de l'Italie, pour prendre par degrés sa personnalité avec Juan Hispalensis, Pedro de Córdoba, Juan Sanchez de Castro vers 1475, et surtout avec Bartolomé Bermejo qui, en 1490, signa et data la magnifique *Pieta* de la cathédrale de Barcelone et la *Sainte-Face* du musée de Vich.

Quelle conclusion comporte cette étude trop sommaire des maîtres primitifs antérieurs à Isabelle ou qui furent ses contemporains ?

D'une manière générale, les œuvres des peintres espagnols se reconnaissent à des formes grêles, à des contours accusés, à un abus de l'or, à une étude attentive des types, des costumes et des accessoires qui permettent, quelle que soit la fidélité de l'imitation, de les distinguer d'avec les modèles étrangers ; elles se reconnaissent aussi à un exposé dramatique de la légende, à une façon originale de représenter les épisodes de la vie, à un sentiment très religieux en même temps que très naturaliste. En outre, chaque école offre des caractéristiques distinctes qui s'atténuent aux approches du XVI[e] siècle.

Les Catalans affectionnent les tons transparents et harmonieux, leur richesse fût-elle excessive. Les Castillans et les Andalous restent tristes en raison des couleurs terreuses dont ils mésusent. Les Valenciens sont francs et énergiques, mais ces qualités, jointes à une technique un peu sommaire, communiquent quelque dureté à leur peinture. Si l'on considère la composition, les Catalans et les Valenciens sont plus distingués, les Castillans et les Andalous plus réalistes.

Il est difficile de doser, dans le développement des arts, la part qui revient aux chefs d'État. On ne peut cependant nier que l'encouragement de la couronne ne soit effectif et profitable. Isabelle eut-elle conscience de sa puissance à cet égard ou agit-elle sans plan ni projet, suivant un penchant naturel de son esprit? Comme elle avait accru la bibliothèque léguée par son père et doté San Juan de los Reyes de manuscrits à miniatures ou enluminés achetés en Italie, en France et en Flandre, elle acquit aussi toute une suite de tableaux flamands dus à des maîtres renommés et forma ainsi une collection infiniment précieuse dont le choix témoigne de ses goûts éclairés. Ces tableaux figurent, au nombre de 460, dans l'inventaire des biens de la Reine dressé en 1505, un an après sa mort. Les plus beaux d'entre eux, légués par testament à la chapelle royale de Grenade, et parmi lesquels on admire encore un triptyque de Thierry Bouts, une *Vierge* du même maître, une réplique partielle du triptyque de Roger Van der Weyden conservé à Miraflores et quatre panneaux de Memling,

constituent un véritable musée de peinture dont la douceur et le sentiment très pieux étaient en harmonie avec la ferveur de la Reine.

Isabelle ne se contenta pas d'acquérir des tableaux flamands; elle sut attirer à sa Cour et attacher à sa chambre trois peintres de grand mérite qui s'y succédèrent à partir de 1480 et dont les noms trahissent l'origine. Ce furent Miguel Flamenco ou Michel Sithium, Melchior Aleman (1492) et Jean de Hans ou Juan de Flandre (1496). C'est très vraisemblablement à ce dernier que seraient dus les petits tableaux du polyptique de Toro dont les dimensions ne dépassent guère celles d'une feuille de livre d'heures et qui représentent les événements principaux de la vie de la Vierge. D'après l'inventaire de 1505, il se composait de 48 panneaux. Cet ensemble sans prix fut malheureusement divisé après cette date; une partie fut offerte en cadeau à divers grands personnages; les autres furent vendus, suivant la volonté de la Reine, pour payer ses dettes, acquitter les legs de son testament et assurer l'achèvement de la chapelle royale de Grenade. Le 13 mars 1505, trente-deux panneaux devinrent ainsi la propriété de Don Diego Florez de Guevara, trésorier de Marguerite d'Autriche, et furent offerts à cette Princesse, alors Régente des Pays-Bas.

En 1524, la veuve de l'infortuné Prince Don Juan possédait encore vingt panneaux qu'elle avait fait encadrer dans un oratoire d'argent. Après sa mort, ils furent rapportés en Espagne et rentrèrent dans le trésor artistique de Philippe II. Réduits à quatorze, ils appartiennent aujourd'hui à la maison royale d'Espagne. A les considérer, on s'explique l'admiration d'Albert Durer qui, en l'année 1521, écrivait dans son journal : « Je n'ai jamais vu les pareils pour la propreté et l'excellence du travail ».

L'impulsion donnée par Isabelle survécut à la disparition de la grande Reine. Juan Flamenco reçut du chapitre de Palencia la commande d'une série de panneaux destinés au maître autel de la cathédrale. Il travailla ensuite pour la chapelle de l'Université de Salamanque. Mais ces tableaux n'égalèrent pas ceux du polyptyque de Toro, bien qu'ils servent à les identifier. Ce sont les mêmes visages aux joues pleines et arrondies, d'un coloris délicat, un peu triste, mais au milieu duquel éclate parfois une touche lumineuse de vermillon. Ce sont les mêmes paysages profonds, peuplés de figurines. Pourtant le talent de Flamenco s'est modifié à la lumière du ciel de l'Espagne et sous l'influence de la nature qui s'offre à ses yeux. Pour plaire à la Reine, il n'hésite pas à peindre les armes de Castille et de Léon sur le pavillon du bateau qui, ayant les Apôtres à son bord,

affronte la tempête du lac de Tibériade, et la sollicitude avec laquelle il représente l'enceinte grise d'Avila quand le Christ entre à Jérusalem est celle d'un artiste ému devant les rudes beautés des terres méridionales et oublieux des jardins fleuris de son pays natal.

Un art bien franchement espagnol est celui de la sculpture ornementale sur bois qu'encouragèrent les chanoines quand ils décidèrent de placer dans les nefs des cathédrales cette petite église que l'on appelle le chœur. Taillées dans le chêne ou le noyer, les stalles gothiques de l'Espagne sont parfois des merveilles de goût et des prodiges d'exécution.

Dès l'année 1453, Mathias Bonafe avait exécuté les stalles de la cathédrale de Barcelone dont les écus peints en couleur vive rappellent les noms des chevaliers de la Toison d'Or qui y tinrent chapitre longtemps après sous la présidence de Charles-Quint, le 5 mars 1519, et où les Rois de Danemark et de Pologne reçurent le collier. Entre toutes se signalent les magnifiques stalles de Miraflores, de pur style gothique, sculptées dans un bois de noyer si dur et devenu d'un si beau rouge qu'on les croirait ciselées dans le bronze. La chaire de l'abbé, notamment, est un joyau précieux. L'ensemble des boiseries, dû à Martín Sanchez, fut placé en 1489. A peine quelques fleurons se sont-ils détachés de la dentelle délicate qui élance au-dessus des stalles ses ogives et ses pinacles. Les cathédrales de Séville, de Burgos, le Parral de Ségovie s'enrichirent tour à tour, eux aussi, de magnifiques suites de stalles sculptées, jusqu'au jour où le Cardinal de Mendoza décida de représenter les épisodes de la guerre de Grenade sur les stalles de la Primatiale et chargea Maestro Rodrigo de ce grand travail. L'œuvre fut terminée en 1495. Les dossiers, leur couronnement et la chaire de l'Archevêque furent par la suite confiés à Berruguete et à Felipe de Borgoña. Les bas-reliefs consacrés à la guerre de Grenade rappellent les exploits des troupes chrétiennes devant chacune des villes qui formaient une puissante ceinture de forts autour du dernier boulevard des Musulmans et donnent, en raison de la date où ils furent composés, une histoire précieuse du costume, de l'armement et même de la fortification à la fin du XVe siècle.

L'architecture, la sculpture, la peinture travaillaient de concert à élever et à décorer les édifices religieux ou laïques de l'Espagne. La faïence employée comme revêtement leur prêta une aide puissante. Dès longtemps, on en constate l'usage. C'est ainsi que les remparts et les églises de Tolède, représentés dans le *Códice Vigilanus* (976), de même que les édifices de l'incendie de Babylone et le clocher du monastère

de San Salvador de Tabara, reproduits dans le *Beatus* de la cathédrale de Gérone, sont tapissés de carreaux vernissés de style persan (975). La brique émaillée que les céramistes iraniens avaient introduite tour à tour en Afrique et en Espagne y subit la même transformation que dans son pays d'origine. Employée seule ou combinée avec la brique mate, tantôt découpée pour former de véritables mosaïques, tantôt appliquée par carreaux, on peut suivre son itinéraire d'Orient en Occident sur les murailles de la Kalah des Beni Hammad de Constantine, sur les mosquées de Tlemcen, les monuments du Maroc, l'Alcazar de Séville, l'Alhambra, la Seo de Saragosse, la cathédrale de Tarazone qui présentent toutes les variétés de revêtements.

L'Espagne reçut aussi d'Orient l'art de donner aux faïences des reflets métalliques d'une incomparable beauté et dont la technique offre encore bien des mystères au céramiste. Les faïences métalliques de Valence étaient déjà célèbres en 1350, quand Ibn Batoutah écrit : « On fabrique dans cette ville la belle poterie dorée qu'on exporte dans les pays les plus éloignés ». Ce fut sans doute des fours de Malaga que sortit le vase de l'Alhambra dont la beauté atteint presque celle des kachis persans du XIIIe siècle. Après la conquête, en 1487, les ateliers des céramistes de cette ville ne furent pas fermés et les maîtres qui transmirent leurs procédés aux ouvriers chrétiens s'établirent à Valence, Majorque, Biaz de Trayguera, Alaquaz et Manises.

Mais l'heure approchait où l'influence italienne, représentée par les élèves de Lucca della Robia, se substituerait à celle des artistes mudéjars. Peu d'années avant sa mort, Isabelle commandait de construire dans l'Alcazar de Tolède un oratoire particulier que l'on revêtit de faïences dans le pur goût de la Renaissance italienne. Sur l'autel on projeta de dresser une sorte de retable en carreaux de faïence juxtaposés sur lesquels fut dessiné l'arbre généalogique de la Vierge et la scène de la Visitation. L'œuvre fut achevée en 1508 ; elle est signée Francisco Niculoso.

Ce charmant oratoire, où Charles-Quint reçut la bénédiction nuptiale lors de son mariage avec Isabel de Portugal, existe encore dans toute son intégrité. C'est peut-être le plus précieux joyau de l'Alcazar. Par ses dessins et ses couleurs, il préludait à la grande décoration italienne dont Charles-Quint dota la galerie des fêtes quelques années plus tard.

Les arts que j'appellerai majeurs, comme l'architecture, la sculpture et la peinture, ne furent pas seulement prospères au temps des Rois Catholiques. Les trésors des églises regorgent d'orfèvreries; les collec-

tions des musées ou celles des particuliers réunissent des armes, des tissus, des broderies, des ivoires, des cuivres ouvrés, des tapis, des armes d'une merveilleuse trempe ou d'une incomparable beauté. Les relations de l'Espagne, étendues à cette époque avec l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, sans parler de la France et de la Bourgogne avec lesquelles ces relations remontaient à des temps reculés, avaient développé chez la noblesse le goût des œuvres d'art que sa nouvelle fortune lui permettait de satisfaire.

La bibliothèque et les archives de la cathédrale de Tolède forment un fonds magnifique, malheureusement peu accessible et où il est très difficile de s'orienter. Au point de vue musical, elles contiennent des trésors d'une précieuse rareté, les maîtres de chapelle les plus célèbres de cette époque ayant presque tous fini leur carrière à l'orgue de la Primatiale et gardé pour elle leurs meilleures compositions.

Francisco Penalosa, né en 1470 et maître de chapelle de Ferdinand, laissa dix motets dont six seulement ont été publiés. Ses œuvres manquent d'animation et de souplesse, mais on ne saurait lui en faire grief, étant donnée l'époque où il écrivait.

Bernardino Ribera dut également faire vibrer les voûtes de la vieille cathédrale, car sa musique se trouve seulement dans ses bibliothèques. Elle se compose d'un livre de messe très curieux et de diverses œuvres. Un magnificat et deux motets ont été publiés. L'ensemble dénote une inspiration géniale et une correction rare. On y pourrait signaler comme une intuition de la tonalité moderne et un sentiment expressif qui le distingue de ses prédécesseurs.

Andrés Torrentes, dont les œuvres nombreuses sont si détériorées que, seul, un magnificat remarquable a été publié, eut l'honneur, avant de mourir, en 1544, de précéder le grand Morales.

Morales, qui vint au monde à Séville au commencement du XVIe siècle, se rattache au règne d'Isabelle, au moins par la date de sa naissance. Il fit ses études musicales dans la cathédrale de cette ville et montra des dispositions si heureuses que, en 1540, il fut envoyé à Rome comme chapelain chanteur de la chapelle pontificale. Il y demeura cinq ans et, après avoir été en relations musicales avec les artistes italiens, il revint en Espagne en qualité de maître de chapelle de la cathédrale de Tolède, poste demeuré vacant depuis la mort d'Andrés Torrentes. On y conserve de lui huit messes, seize magnificats et treize motets :

« Morales, dit Fetis, fut un des premiers qui secoua le joug du mauvais

goût qui régnait dans la musique religieuse et qui consistait en un travail compliqué et de froid calcul. »

Il convient pourtant de reconnaître que Ribera, Torrentes, Cevallos, maître de chapelle de la cathédrale de Burgos, avaient marché en même temps que lui dans cette voie et compris la puissance de l'expression et du sentiment. Mais il fut donné à cet artiste d'apprendre à l'étranger que les maîtres espagnols avaient devancé ceux des autres pays par la sincérité et la pureté du goût. Il est curieux de remarquer que la musique espagnole du XVI[e] siècle était la plupart du temps écrite en chiffres. Lorsque, en France, on essaya de ressusciter la musique chiffrée connue sous le nom de méthode Galin-Chevé, on ne se douta peut-être pas que l'on faisait un retour vers un passé lointain.

L'Aragon et la Catalogne, où la population était active, vaillante, âpre au gain, avaient connu une prospérité remarquable sous les règnes des prédécesseurs de Juan II, père de Ferdinand. Barcelone, la célèbre ville des consuls de mer qui, des premières, avait eu un code maritime, faisait concurrence à Venise, Gênes et Marseille avec ses étoffes et ses verres, les cuirs de Cordoue, les huiles, les vins, les peaux et les minerais divers que ses navires importaient sur le littoral de la Méditerranée, de l'Adriatique et jusqu'en Grèce et en Turquie. Mais depuis l'avènement d'un prince batailleur par goût et par nécessité, sa prospérité avait subi un temps d'arrêt. La main qui a tenu l'épée ne revient plus au métier ; le cheval de bataille ne se met pas à la charrue ; les pays en proie à la guerre civile ne construisent pas des nefs pour courir sus aux pirates et assurer les communications lointaines.

En Castille, au contraire, la production industrielle et le trafic commercial n'avaient pas diminué d'importance sous des princes fastueux et prodigues comme Juan II et Enrique IV, le père et le frère d'Isabelle. Les draps fins et solides de Ségovie étaient renommés dans l'Europe entière ; ceux de Cuenca étaient teints en bleu et en vert, Palencia les amenait à un blanc immaculé. Séville et Murcie préparaient et tissaient la soie et occupaient dans leurs ateliers des milliers d'ouvriers. Malaga, Almería se signalaient par leurs étoffes somptueuses où la matière comme le dessin et la technique n'avaient rien à envier aux plus beaux produits de l'Orient, de l'Italie et de la France. C'étaient des velours coupés, des brocarts frappés, des damas, des satins, des taffetas, des serges de soie désignés sous des noms différents suivant leur dessin et leur couleur, ou bien encore des étoffes d'or et d'argent, à fil tiré, des reliefs d'or s'enlevant sur un fond de soie et de velours.

Tandis que les tisserands mudéjars s'inspiraient de modèles syriens ou persans et les imitaient avec une telle perfection que les copies et les originaux se confondent, d'autres artistes employaient les ornements de style gothique de préférence aux décors orientaux et tendaient à s'affranchir de la tutelle musulmane. Dans l'un et l'autre cas, on peut juger de la beauté des dessins et de la somptuosité du coloris soit d'après quelques morceaux authentiques, soit d'après les tableaux religieux des cathédrales et des églises où les peintres se sont complu à les reproduire.

Les Rois étaient encore engagés dans la guerre de succession que déjà ils se préoccupaient de développer les industries des villes et s'efforçaient de favoriser chacune d'elles sans nuire aux autres, en assurant par des mesures générales la sécurité des personnes et la tranquillité des chemins, la régularisation des monnaies et la construction navale. Isabelle alla même — mais ceci seulement dans les dernières années de son règne — jusqu'à projeter de rendre le Tage navigable, soit afin d'exporter en Portugal, au moyen du chemin qui marche, le surplus de la production industrielle de ses États, soit pour ouvrir une route encore plus directe que celle du Guadalquivir et de Séville entre le Nouveau Monde et ses royaumes. Puis, avec le conseil de techniciens, les Rois réglementèrent avec minutie la manière d'exécuter les travaux de chaque industrie et cherchèrent à les faire bénéficier ainsi des progrès accomplis à l'étranger ou dans des provinces éloignées les unes des autres. Les ordonnances relatives aux tisserands de toile et de drap, conçues sous l'inspiration des industriels de Ségovie (1500), sont des modèles de prévoyance et de sagesse. On y reconnaît une étude attentive des procédés innovés depuis peu, et surtout s'y manifeste l'ardent désir de mériter au commerce espagnol une réputation de probité scrupuleuse due à l'excellence de ses produits et au soin apporté à la fabrication. Peut-être certaines de ces ordonnances sont-elles trop restrictives et même destructrices de l'initiative individuelle au profit de l'ingérence de l'État, mais, après une période d'anarchie pareille à celle que la main des Rois venait de clore, il n'est pas surprenant que la réaction en faveur de l'autorité ait dépassé parfois une juste mesure.

La fabrication des étoffes relevait de certaines lois concernant la matière, la main-d'œuvre, le prix de vente. Les tailleurs qui s'en servaient ne devaient pas échapper à une réglementation sévère. Ils furent d'abord divisés en plusieurs catégories comprenant les chaussetiers, brodeurs de soie et brodeurs d'or et d'argent, bonnetiers, fabricants de

socques et de chaussures placés sous l'autorité d'inspecteurs chargés de vérifier la bonne exécution de leurs travaux, y compris le mouillage, le lavage et la coupe des étoffes. L'esprit de réglementation fut poussé au point que des lois somptuaires déterminèrent jusqu'au nombre et à la largeur des galons qu'il était permis de poser sur les vêtements, jusqu'à la qualité des fourrures dont ils seraient garnis selon le rang social et l'état du porteur. On alla jusqu'à fixer la remise que les tailleurs recevraient chez les marchands où ils feraient leurs commandes et prendraient des étoffes au nom de leurs clients.

En rendant ces ordonnances somptuaires, les Rois avaient pour objet d'approprier la richesse du costume à la condition sociale de la personne et de protester contre le luxe ruineux dont peuvent donner une idée les manteaux surchargés d'orfroi et de perles que portent sur les tombeaux de Miraflores et de Fredesval les parents d'Isabelle et Juan de Padilla. La richesse des modes importées de la Cour de Bourgogne unie à celle que les Castillans tenaient des Mores avaient contribué à des excès qui ruinaient la noblesse et pervertissaient la bourgeoisie.

Il est juste de reconnaître que ces vêtements admirables se transmettaient de père en fils. Dans la chronique du Cid, Rodrigue, le jour de son mariage, porte une casaque dans laquelle son père a *sué durant vingt batailles*, et certains inventaires mentionnent les habits de noces que les municipalités mettaient à la disposition des mariés et dont ils se vêtaient fièrement pour recevoir la bénédiction nuptiale.

Un manuscrit de 1476 donne un état très curieux des péchés que font commettre le luxe des vêtements et les recherches de la table. Le Père Talavera y explique que l'on pèche de plusieurs manières, soit en commandant en même temps un trop grand nombre de vêtements, soit en exagérant leurs dimensions en longueur et en largeur jusqu'à les traîner sur le sol, soit encore en les superposant les uns sur les autres simplement par vanité. Le bon moine tonne aussi contre les socques fourrées de soie ou de drap, hautes d'une coudée, et qui obligent à l'emploi d'une bien grande quantité d'étoffe ; mais il fulmine davantage encore contre les fausses hanches et les faux ventres dont la mode vient de naître à Valladolid. Et après avoir montré la grandeur du péché que commettent celles qui ajoutent ce supplément aux formes féminines, il conclut en disant qu'au lieu de rendre les femmes belles il les fait monstrueuses et laides, pareilles à des cloches. Ainsi fut salué dès son origine le futur *guarda infante* (vertugadin). Et le Père ajoute, avec tristesse, que certaines femmes

veulent avoir double vêtement pour l'été et pour l'hiver, des vêtements pour les fêtes diverses et en changer chaque mois, chaque semaine, chaque jour, à tout instant; elles ne se contentent pas de porter aux vêpres ceux qu'elles avaient mis pour la messe, mais les changent depuis le premier jusqu'au dernier, non par nécessité, mais par appétit de se vêtir trop richement, comme d'autres ont appétit de se nourrir de mets trop délicats et apprêtés avec trop de recherche et de multiplier sans cesse le nombre des repas. La protestation du Père Talavera était assurément légitime mais combien injustifiée au regard de l'esthétique !

En vérité, les vêtements de cette époque sont d'une beauté et d'une élégance rares, harmonieux dans leur coupe, majestueux dans leurs formes. Il suffit de considérer les belles figures disposées sur les tombeaux, sculptées sur les portails des cathédrales, peintes sur les tableaux d'église, sur les pages des manuscrits à miniature ou gravées en frontispices des livres pour reconnaître qu'on se vêtit admirablement et que, en dépit de l'opinion de Talavera, les femmes apparaissaient belles comme des anges et les hommes fiers comme des héros.

Le rôle de la chemise dans la toilette était considérable, car, à la fin du xv[e] siècle, on la montre avec ostentation. Ainsi elle apparaît dans les grandes échancrures du pourpoint et des épaules; ses manches flottantes sortent de la manche du vêtement qui ne dépasse pas le coude, et tombent jusqu'au bas de la robe. Des broderies d'or, d'argent ou de soie relèvent l'éclat de sa blancheur ; des plissés, des froncés accroissent sa valeur esthétique. Le trousseau de l'Infante Isabel mentionne une quantité inouïe de linge de linon le plus fin qu'on eût su voir et cinquante chemises brodées d'or ou de soie. Le pourpoint constituait à l'intérieur le vêtement principal et se mettait sur la chemise. Il était fait de riche étoffe, terminé par de petites basques et serré à la taille par une ceinture. La manche, plus ou moins longue, plutôt courte que longue, laissait toute liberté à la manche de la chemise restée dans toute son ampleur. C'était sur le pourpoint brodé, galonné, tailladé, que s'exerçaient le goût et l'art raffiné des tailleurs. Les chausses de soie étaient couvertes de hauts-de-chausses plus ou moins longs suivant l'âge et la qualité des personnes. Les petits pages, les jongleurs et les écuyers les avaient si courtes qu'elles ne dépassaient guère les basques du pourpoint ; les gens respectables les allongeaient jusqu'au-dessous du genou ou même jusqu'à la cheville.

Les vêtements les plus caractéristiques et les plus beaux étaient

ceux que l'on portait au dehors. Aussi bien pour les hommes que pour les femmes, ils étaient constitués par la casaque moresque, le caban à longues manches ou *tabardo*, la cape, la capote à capuchon ou *marlota* avec ou sans manches, mais avec de longues ouvertures latérales pour laisser passer les bras. Le talent des tailleurs, des brodeurs et des fourreurs se donnait libre carrière dans ces vêtements amples, aux longs plis, doublés d'étoffe précieuse en été, et, en hiver, d'hermine, de martre et de petit vair admirablement préparés, soyeux et doux au toucher.

La *gorra* ou chapeau, formée d'une pièce de velours ou de soie enroulée avec art et ornée de joyaux précieux, complétait le costume. La hauteur des socques, la couleur de la chaussure n'étaient point limitées. Sur les vêtements magnifiques s'enlevaient des ceintures, des colliers, des chaînes, des pendentifs, merveilles d'orfèvrerie.

En même temps qu'ils promulguaient des lois somptuaires, les Rois défendaient d'exporter certaines marchandises dans le dessein d'en modérer le prix. L'intention était bonne ; la mesure n'eut pas moins de fâcheuses conséquences. Les industries dont on arrêtait l'essor périclitèrent faute de débouchés extérieurs, les transactions en souffrirent et le peuple prit des habitudes de paresse qu'encourageait l'afflux de l'or envoyé du Nouveau Monde. Plus tard, Isabelle comprit son erreur et rapporta la plupart de ces ordonnances, mais il subsista un contrôle sévère de l'excellence et de la parfaite qualité des marchandises produites ou vendues. La bonne foi et la probité imposées au commerce espagnol grandirent sa renommée, accrurent son crédit et lui permirent de lutter contre la concurrence étrangère si préjudiciable aux industries nationales. Si, par la pragmatique de Ségovie, datée de 1494, les Rois prohibent le port de vêtements de soie et de brocart, sous les murs de Grenade, en 1499, ils reviennent sur leur décision et tolèrent ou codifient les licences prises par leurs sujets, car les femmes comme les hommes ont toujours eu une propension immaîtrisable à se parer de riches costumes destinés à les embellir : « Toutes les personnes qui ont un cheval et un fils âgé de plus de quatorze ans pourront porter pourpoint, chaperon, bourse, bord de robe et liserets de soie de la couleur qui leur plaira ».

Les modes portées à la Cour régentaient le costume de la noblesse, mais la petite bourgeoisie et surtout le peuple avaient conservé une très grande diversité dans la manière de se vêtir. Longtemps encore après la mort d'Isabelle, les habitants de la vieille Castille s'habillaient à peu près comme les Mores. Le *seroual* (larges chausses) la, *gandourah*

(chemise), le *haïk* (draperie de dessus), le *caftan* (manteau), le turban, les bas de cuir brodés sont d'un usage général chez les hommes. Parfois une robe ouverte descend des épaules jusqu'aux pieds de la femme; parfois les modes si curieuses des musulmanes de Grenade sont portées par les chrétiennes. Sur les chausses de laine ou de soie, les dames de la Rede jettent un bliau descendant au-dessus du genou et retenu autour de la taille par une riche ceinture. Une toque couvre leur tête, mais, quand elles sortent, une mante est ramenée sur le visage et les enveloppe de ses larges plis. En Navarre, en Castille, des coiffes immenses imitées du sarmat oriental s'échafaudent au-dessus de la tête. Détail curieux, les concubines de curé, dont la situation sociale est fixée par des lois, portent un costume sévère dans sa coupe, sombre de couleur, en partie caché sous des voiles blancs et noirs, et un chapeau de feutre à larges bords. Comme bijoux, elles ont une croix pectorale, un immense rosaire, et se croiraient déshonorées si, d'une main, elles ne tenaient un livre d'heures volumineux et ne conduisaient de l'autre un enfant rose et joufflu.

Alors que la parfaite convenance des formes signalait les vêtements, il eût été bien étrange que le harnais de guerre, si souvent porté par les chevaliers et par le Roi lui-même, ne fût pas conçu avec un égal souci de sa destination.

Au temps d'Isabelle, l'armure tire surtout sa beauté de formes adéquates à son emploi. Ne devant plus servir à ces tournois et à ces joutes dont les Rois s'efforçaient de détourner la chevalerie en vue de plus nobles travaux, il était inutile de lui conserver une force proportionnée avec les coups formidables et de lui donner un poids en harmonie avec la masse brutale d'un coursier bardé de fer. Désormais, sa supériorité devait résider dans la souplesse et la légèreté qui permettaient au chevalier de rester armé tout le jour sans une trop grande fatigue et de se mouvoir avec promptitude, soit dans un engagement corps à corps, soit dans une poursuite rapide. Le casque préservait bien la tête, quoique les armuriers cherchassent à le rendre aussi léger que possible. Ce fut le temps de ces salades élégantes, de coupe allongée sur le côté, munies d'un couvre-nuque damasquiné et fermées par plusieurs pièces dites face de l'armet. La cuirasse était très caractéristique. En vue de donner plus de souplesse et plus d'aisance au cavalier, elle était, dans sa hauteur totale, formée de deux pièces séparées, se recouvrant au joint et réunies par des courroies de cuir La partie supérieure était désignée sous le nom de plastron et la partie inférieure ou panse s'allongeait en pointe au-devant de l'abdomen. D'autres cuirasses,

plus souples encore, se composaient de lames d'acier placées en largeur et se recouvrant en partie. Au-dessous de la cuirasse, apparaissait la fine chemise de mailles, tandis que les jambes, les genoux et les pieds étaient défendus par les jambières, les genouillères, les grègues et les escarpes.

Aux jours de fête, aux entrées solennelles dans les villes, les chevaliers portaient sur le harnais une soubrecote d'étoffe magnifique, parfois brodée de pierres précieuses, et que rappelait, par sa couleur et ses ornements, la housse aux longs plis qui couvrait le cheval. D'immenses panaches de plumes colorées, placés au sommet du casque du chevalier, comme sur le frontal de sa monture, donnaient au groupe un caractère de magnificence et de richesse orgueilleuse digne de ces temps héroïques. Les épées converties en estoc avec leur quillon aux bras abaissés imitaient les poignées des armes de Damas. Les lames les rappelaient aussi par leur excellence. Tolède et Saragosse étaient renommées entre toutes pour la valeur d'une trempe que l'on attribuait beaucoup moins à la pureté de l'acier qu'à la qualité de l'eau employée à la fabrication. A la fin du XVe siècle, Saragosse l'emportait sans doute sur Tolède, car, parmi les riches présents offerts à Henri VIII lors de son mariage avec Catherine d'Aragon, l'inventaire signale plusieurs dagues portant la marque de l'*ours* et du *petit chien*, propriété d'un armurier aragonais célèbre entre tous.

Le siècle d'or s'annonçait. Pareil au souverain dispensateur de la lumière, l'astre qui allait favoriser l'épanouissement du génie de l'Espagne ne dominait pas encore l'horizon, mais ses rayons de feu l'empourpraient déjà. S'il ne fut pas donné à Ferdinand et à Isabelle d'entrevoir Velásquez, Ribera, Murillo, Hernández, Montañes, Salinas, Cervantes, Fray Luis de Léon, sainte Thérèse, Calderón, ils s'éteignirent dans la pleine conscience que le domaine artistique, comme les vastes champs militaires, politiques et financiers, avaient refleuri sous leur impulsion. A l'Espagne de Juan II et de Enrique IV, pauvre, déshéritée, morcelée, déconsidérée, craintive, déchirée par les factions, glissant vers la suprême déchéance, avait succédé l'Espagne d'Isabelle, riche, prospère, glorieuse, dominatrice sur les deux hémisphères, dont l'épée victorieuse inspirait le respect aux plus puissants royaumes. Cinq lustres avaient suffi à la grande Reine de Castille pour opérer ce miracle unique dans les annales de l'humanité.



BIBLIOGRAPHIE

A

ABARCA, *Reyes de Aragón.*

ACENHEIRO DE EVORA (Cristovani Rodrigues), *Chronicas dos Reis do Portugal.*

ALESON, *Anales de Navarra.*

AMADOR DE LOS RIOS, *Étude historique et politique sur les Juifs d'Espagne.*

— *Monumentos arquitectónicos de España.*

ANDRÉS, *Letteratura.*

ANONY, BARCELONAIS, *Souhaits de bienvenue adressés à Ferdinand le Catholique par un poète barcelonais,* 1473, p. 1873.

ANONY. *Crónica de D. Álvaro de Luna,* écrite de 1453 à 1460.

ANTON (D'), *Le loyal serviteur.*

ANTONIO (Nic.), *Biblioteca Vetus.*

ARCHIVES D'ARAGON, *Documentos interessantes para la historia del Principe de Viana,* 7 registres.

ARCHIVES DE CASTILLE, NAVARRETTE, *Coleccion de documentos inéditos,* t. XL et XLI.

ARCHIVES MUNICIPALES DE BARCELONE, *Cartes reales.*

ARCHIVES DE NAVARRE (Cortes). *Fueros. Lejado II. Carpeta 20.*

ASSO Y MANUEL, *Instituciones, Navagiero. Viaggo.*

AUBRY (P.). *Iter hispanicum. Notice et extraits des manuscrits de musique ancienne conservés dans les bibliothèques d'Espagne,* 1908.

B

BALAGUER (D. Victor), *Las guerras de Granada.*

— *Los Reyes Católicos.*

BANEDA (Don Antonio Onoffro DE LA), *Compendio de la vida de los señores reyes católicos de España. D. Fernando y Doña Ysabel.*

BARANTE (DE), *Histoire des Ducs de Bourgogne,* Paris, 1825.

BARET (E.), *Les écoles espagnoles au XVe siècle. Antonio de Nebrija* (*Revue des Sociétés savantes,* C. I, 478, 1862).

BARROS GOMES (Enrique DE), *O Principe Perfeito.*

BERGHET (G.), *Fonti Ital. per la Storia delle Scoperta del Nuevo Mundo.* Roma, 1892.

BERNÁLDEZ (Andrés), *Cura de los Palacios.*

— *Historia de los Reyes Católicos.*

BERTAUX, *Histoire de l'Art* publiée sous la direction de M. André Michel, 1909.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS : *Collection Doat, Collection Duchesne, Canconer de Amor* (trois pièces de vers catalans relatives à la mort du prince de Viane, 225 manus.).

BLANCAS, *Comentarii Rerum Aragonesium,* 1588.

— *Coronaciones de los Serenisimos Reyes de Aragón. Zaragoza.*

BLEDA, *Crónica de los Moros de España.* Valencia, 1618.

BOSCO (Don Ricardo Velásquez), *Azzahra y Alamiriya.* Madrid, 1912.

BOISSONADE, *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille,* 1479 à 1521.

BRANTÔME, *Hommes illustres.*

C

CALMETTE (Joseph), *Louis XI, Jean II et la révolution catalane,* 1903.

CALVET, *Moorish Remains in Spain.* Londres, 1906.

CAPMANY, *Practica y Estilo de celebrar Cortes en Aragón, Cataluña y Valencia.* Madrid, 1821.

— *Memorias historicas de Barcelona,* 1779.

CARO DE TORRES (D. Francisco), *Historia de las ordenes militares.*

CARRAMOLINO (D. Juan Martín), *Historia de Avila, su provincia y Obispado.*

CARRO DE LAS DOÑAS, *Memor. de la Acad. de Historia,* t. VI, ill. 21.

CASCALES (Francisco), *Discursos históricos de la muy noble eyt muy leal ciudad de Murcia.*

CASIRI, *Bibliotheca Escurialensis.*
CASTILLO (Diego Enriquez DEL), *Crónica del rey D. Enrique IV*, éd. 1787.
CASTRO, *Biblioteca Española.* Madrid, 1781.
CEAN BERMUDEZ, *Diccionario de los mas ilustres Profesores de las Bellas Artes en España.*
CEDULARIO DEL REY CATÓLICO, *Ms. Academia de la Historia. Colleccion Salazar.* Boletin, t. LIV, LV.
CHORIER, *Histoire de Charles VIII.*
CIBDAREAL (Gomez DE), *Centon Epistalario.* Madrid, 1775.
CLEMENCIN, *Memorias de la real Academia de historia.* Madrid, 1821, t. VI.
COLECCIÓN DIPLOMÁTICA.
COLLET (Henri), *Le mysticisme musical espagnol*, 1913.
COLMENARES (Diego DE), *La Historia de la insigne ciudad de Segovia y Compendio de las Historias de Castilla*, 1640.
COLOMB (Fernand), *Historia.*
COMENGE (Dr D. Luis), *Clinica Egregia.*
COMINES (Philippe DE), *Mémoires.*
CONDE, *Historia de la Dominación de los Arabes en España.* Madrid, 1820.
CONSTITUCIONES *de la Capilla Real de S. M. Don Juan II de gloriosa memoria echas por el capillan mayor y su cavildo. MCDXXXVI. Archivo del Palacio Real*, Madrid.
CONSTITUCIONES *de la Capilla Real de los Reyes Católicos* (*Archivo del Palacio Real*), Madrid.
CONTRERAS, *Recuerdos de la Dominación de los Arabes.* Granada, 1875.
COTA (Rodrigo). *La Celestina.*
CRÓNICA *de D. Enrique IV.*
CRÓNICA *del Señor Rey D. Juan Segundo de este nombre.* Ed. Valencia, 1779.
CRÓNICAS *de los Reyes de Castilla.*
CRÓNICA *de Don Álvaro de Luna.*

D

DANON, *Recueil des romances judéo-espagnoles chantées en Turquie.*
DAUMET (Georges), *Etude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIVe et au XVe siècle*, 1898.
DAVILLIERS, *Recherche sur l'orfèvrerie en Espagne*, 1879.
DESDEVISES DU DEZERT, *Don Carlos d'Aragon, Prince de Viane.* Paris, 1889.
DIEULAFOY (Jane), *Aragon et Valence.*
— *Castille et Andalousie.* Paris, 1901-1908.
DIEULAFOY (Marcel). *La statuaire polychrome en Espagne.* Paris, 1908.
— *Histoire générale de l'Art. Espagne et Portugal.*
DONAIS, *Les hérétiques du Midi au XIIIe siècle*
DORMER (José), *Discursos varios de Historia.*
DOZI, *Histoire des Musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête des Almoravides.* Leyde, 1861.
DUCLOS, *Histoire de Louis XI.*

E

ELIAS TORMO Y MONSÓ, *La pintura aragonesa cuatrocentista. Gerardo Starnina en España* (*Boletin de la Soc. esp. de Excursiones.* Madrid, 1909-1910).
ENEAS SYLVIUS (plus tard Pie II), *Historia rerum ubique gestarum.*
ENLART, *Origines de l'art gothique en Espagne* (*Bull. du com. des trav. hist.*, 1894).
ESCAVIAS (Pedro), *Repertorio de Principes de España.* B. Escorial, manus.
ESTRADA, *Población de España.*
EYMERICUS, *Directorium Inquisitorium.* Rome, 1578-79.

F

FARIA Y SOUSA, *Europa Portuguesa.*
FERNANDO DEL PULGAR, *Claros varones.* Madrid, éd. 1789.
FERRERAS, *Histoire générale de l'Espagne.*
FIDEL FITA, *Boletin de la Real Academia*, V, VI, IX, XI, XV, XVI, XVII, XVIII.
FIERVILLE, *Le Cardinal Jean Jouffroy et son temps.* P., 1873.
FLÉCHIER, *Histoire du Card. Ximénès.* Amsterdam, 1700.
FLÓREZ (Enrique), *Memorias de las Reinas Católicas. España Sagrada.*
FLORIT, *Armas artisticas españolas de los siglos XIV, XV, XVI.* Conférences faites à l'Ateneo, 1902.
FONSECA BENEVIDES (Francisco DE), *Rainhas de Portugal.*
FUENTE (D. Modesto DE LA), *Historia de España*, 1850.
FUENTE (G. DE LA), *Historia de las Universidades.* Madrid, 1884.
FUERO JUZGO, *Ed. de l'Ac. de Mad.*, 1815.

G

GAFFAREL, *Histoire de la Découverte de l'Amérique*, 1892.
GALINDEZ DE CARVAJAL (Dr D. Lorenzo), *Anales breves y Memorial y registro de los lugares donde estuvieron los Reyes Católicos desde 1468 hasta que murieron.*
GARCIA RODRIGO, *Hist. verdadera de la Inquisición.* Madrid, 1877.
GARCILASO DE LA VEGA, *Obras.*
GARIBAY, *Compendio de las crónicas.* Anveres, 1571.

GERMOND DE LAVIGNE, *Itinéraire de l'Espagne et du Portugal.* Paris, 1880.

GESTOSO Y PÉREZ (José), *Ensayo de un diccionario de los artifices que florecieron en Sevilla desde el siglo XIII al XVIII*, 1899.

— *Hist. de los barros vidriados sevillanos.* Séville, 1894.

GIANNONE, *Hist. di Napoli.*

GOES (Damian DE), *Chronica do Principe Dom João.*

GOMEZ, *De rebus gesti Francisci Ximinii in Hispaniæ illustratæ scriptores.* Francos, 1603.

GUICCIARDINI, *Storia d'Italia.*

GUILLEMOT (Mathieu), *Inventaire général de l'histoire d'Espagne*, 1628.

GUILLÉN DE SEGOVIA, *Gaya çiençia. Ar. cath. Tolède.* Manus.

GUIZOT, *Cours d'histoire moderne.* Paris, 1817.

GURLITT et JUNGHANDEL, *Die Baukunst der Spanier.* Dresde, 1899.

GUZMÁN, *Generaciones y Semblanzos.* Madrid, 1775.

H

HAENDIKE (B.), *Studien zur Geschichte der spanischen Plastik.* Strasbourg, 1900.

HALLAUX (trad. de l'anglais p. A. Borghers), *Histoire de la littérature de l'Europe au* XVe *siècle.* Paris, 1830.

HARDUIN, *Collect. Concil*, t. VII.

HARRISSE, *Christophe Colomb devant l'histoire.*

— *Exerpta colombiana.*

— *Notes on Colombus.*

HAVEMANN, *Darstellungen aus der innern Geschichte Spaniens*, etc. Göttingue, 1850.

HEFELE (D. Ch. J.), *Le Cardinal Ximénès*, trad. 1869.

HERMENEGILDO GINÉS DE LOS RIOS, *Historia de los artes industriales.*

HUMBOLDT, *Cosmos.*

HURTADO, *Granada y sus monumentos árabes.*

I

IRVING, *A history of the life and voyages of Christophe Colombus.*

— *La conquête de Grenade*, 1829.

J

JALIGNY (Guillaume DE), *Histoire de Charles VIII.* Paris, 1617.

JOST, *Geschichte der Israeliten, seit der Zeit Maccabaer bis auf unsere Tage.* Berlin, 1825.

JOURDAIN, *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau Monde.*

K

KAISERLING, *Biblioteca española judaica*, 1890.

L

LABORDE (DE), *Itinéraire descriptif de l'Espagne.* Paris, 1827.

LAMPÉREZ, *Arquitectura civil.* Conférences sur l'Art espagnol faites à l'Ateneo, 1912.

LAMPÉREZ Y ROMEA, *Historia de la Arquitectura cristiana española en la Edad Media.* Madrid, 1908-1909.

LAS CASAS, *Historia de las Indias.*

LEÃO (Eduardo Nuñes), *Chronicas del Rey D. João I, D. Duarte et D. Affonso V.*

LEBRIJA, *Rerum gestarum.*

LÉON XIII, *Quarto abeunte sæculo*, 16 juin 1892.

LIMBORCH, *Historia Inquisitionis*, 1692.

LLACAYO Y SANTA MARÍA (D. Augusto), *Antiguos manuscritos de çiençia, historia y arte militar existentes en la Biblioteca del Escorial*, 1878.

LLORENTE, *Hist. critiq. de l'Inquisition d'Espagne.* Paris, 1817, 1822.

LOEB (Isidore), *Le nombre des Juifs en Castille au moyen âge* (*Revue des Études juives* av. et j., 1887).

LOLLIS (DE), *Raccolta Colombiana.*

— *Libro de las Profecias.* Ms. de la Colombine.

M

MARCO POLO (trad. en latin par F. de Pepuries, de Bologne), *De consuetudinibus et conditionibus orientalium regionum.*

MARIANA, *Hist. Hispan.*

MARIÉJOL, *Pierre Martyr d'Anghera.*

MARIN (Julio Melgares), *Procedimientos de la Inquisicion.* Madrid, 1886.

MARINA (D. Francisco Martinez), *Teoria de las Cortes.*

MARIZ (Pedro DE), *Diálogos de varia Historia.*

MARMOL CARVAJAL, *Historia del rebelion y castigo de los Moriscos.* Madrid, 1797.

MARTEL, *Forma de celebrar Cortes.*

MASDEU, *Historia critica de España.* Madrid, 1783-1805.

MANDONNET, *Les Dominicains et la découverte de l'Amérique.*

MAYANS Y SISCAR, *Origines de la Lengua española.* Madrid, 1737.

MAYERNE TURQUET (DE), *Histoire générale d'Espagne.* Paris, 1635.

MARINEO (Luca), *De las cosas memorables de España.*
MEDINA (Francisco), *Suma de la vida del R. Cardenal D. Pedro González de Mendoza.*
MINGO REVULGO, *Coplas.*
MOZARABE (sur le rite). B. Nat. Paris. Manus. latins XIIe s., n° 776.
MEMORIAL *de diversas hazañas.*
MENA (Juan DE), *Obras.*
MENDOZA (López DE), *A batalha de Touro.* Annaes.
MENDOZA (Salazar DE), *Crónica del Gran Cardenal.*
MONTANUS, *Inquisition of Spani.*
MONTESQUIEU, *Esprit des Lois.*
MORALES, *Crónica general de España.* Madrid, 1791-1793.
MOREL FATIO, *Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque Nationale de Paris.*
— *Études sur l'Espagne.* Cinq recueils de pièces espagnoles de la B. de l'Université de Paris, 1911.
MORENO (Gómez), *Siloé.* Conférences sur l'Art espagnol faites à l'Ateneo, 1912.
MORENO (Gomez) (trad. Bertaux), *Un trésor de peintures inédites du XVe siècle dans la chap. roy. de Grenade* (*Gaz. des Beaux-Arts*, 1908).
MUDARRA (Alonso DE), *Tres libros de musica en cifras*, etc.

N

NAVARRETE (trad. par Mandonnet), *Colección de los viages.*
NIZET, *La mosquée de Cordoue.* Paris, 1905.

O

OVIEDO (G. Fernández DE), *Libra de la Cámara Real del Principe Don Juan é oficios de su casa é servicios ordinarios.* Ms de l'Escorial e IV, 8.
— *Quincuagenas.*

P

PALENCIA (Alonso Fernández DE), *Tres decadas de las cosas de mi tiempo.*
PALMA (Bachiller), *La divina retribución* (*Sociedad de Bibliófilos españoles*).
PAQUIZ ET DOCHEZ, *Histoire d'Espagne.* Paris, 1855.
PARAMO, *De Origine et Progressu Sanctæ Inquisitionis.* Madrid, 1598.
PEDRAZA, *Antiguedad de Granada.*
PÉLISSIER (L.), *Louis XII et Ludovic Sforza* (*1498-1500*). Paris, 2 vol., 1896.
PIMENTEL (Alberto), *Rainha sem Reino.*
PINA (Ruy DE), *Chronica del Rey D. Alfonso V y la del Rey Juan II.* Lisbonne.
PINEL Y MOUROY (Francisco). *Retrato del buen Vasallo, copiado de la vida y hechos de D. Andrés de Cabrera, primer Marqués de Moya.*
PORREÑO (Baltasar), *Historia épiscopal y real de España.* Ms. Tolède.
PRADES Y ANDRADA (D. Francisco). *Crónica de las tres Ordenes y Caballerías de Santiago, Calatrava y Alcántara.*
PRAGMÁTICAS DEL REYNO.
PRESCOTT, *History of Ferdinand and Isabella.*
PRIETO Y SOTELO, *Historia del Derecho Real de España.* Madrid, 1738.
PUIG Y CADAFALCH Y MIRET Y SANS, *El Palau de la Diputació general de Catalunya*, 1909-1910 (Institut d'Estudis Catalans).
PULGAR (Hernando DEL), *Claros Varones de Castilla.* Madrid, 1789.
— *Crónica de los Reyes Católicos.*

Q

QUINTANA (Jerónimo), *Historia de la Antiguedad, Nobleza y Grandeza de la Villa de Madrid.*
QUINTANILLA Y MENDOZA (Fray Pedro de Aranda), *Archetypo de virtudes, Espejo de Prelados. El venerable Padre y siervo de Dios Francisco Ximenez de Cisneros.* Palermo, 1653. Ms en latin.

R

REBOLLO DA SILVA (Luis Augusto), *Quadro elementar das relacões politicas e diplomaticas de Portugal com as diversas potencias do mundo.*
— *D. João II e a Nobreza. Annaes das Sciencias e Lettras.* Lisboa.
REINACH (Salomon), *Apollo.*
— *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age*, traduit de Henri Charles Lea.
RESENDE (Garcia DE), *Chronica de El Rey D. João II.*
— *La chronica de Senhor Rey Don João II.*
REUSS, *Sammlung der Instructionen des Span, Inquisitionsgerichts.* Hanover, 1788.
RIBERA Y TARRAGÓ (Don Julián), *Cancionero de Abencuzmán.* Discours de réception à la *Real Academia Española*, 1912.
RINALDI (R.), *Annales eclesiastici.*
RIOS (Amador DE LOS), *Hist. de los Judios en España.*
RIZO Y RAMIREZ (D. Juan), *Juicio critico y significación politica de D. Álvaro de Luna.*

ROBERT (U.), *Etats des monastères espagnols de l'ordre de Cluny aux* XIII[e]-XV[e] *siècles* (*Bol. Acad. Hist.*, XX, Madrid).
ROBLES (Eugenio DE), *Compendio de la Vida y hazanas del Cardenal fray Francisco Ximénez de Cisneros*. Tolède, 1604.
RONCIÈRE (DE LA), *Histoire de la marine française*.
ROMEY, *Histoire d'Espagne*. Paris, 1839-49.
ROSELLY DE LORGUES, *Fernand Colomb, sa vie et ses œuvres*, 1878.
ROSMITHAL DE BLATNA (Baron Léon DE), 1465 à 1466. *Viage por España*.
ROSSEEUW SAINT-HILAIRE, *Histoire d'Espagne*. Paris, 1844.
RULE, *History of the Inquisition*. London, 1874.

S

SABATINI (Rafael), *Torquemada and the spanish Inquisition*. Londres, 1913.
SÁEZ (Liciniano), *Academia de la Historia*.
— *Demostración historica del verdadero valor de todas las monedas que corrían en Castilla durante el reinado del Señor Don Enrique IV*.
SALAZAR Y MENDOZA (D. Pedro), *Crónica del Gran Cardenal de España D. Pedro Gonzdlez de Mendoza*.
SALEMBIER (Louis), *Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique*.
SAMPERE Y MIGUEL, *Los Cuatrocentistas catalanes*. Barcelone, 1906.
SANCHEZ, *Poesias castellanas anteriores as Siglo XV*. Madrid, 1779.
SANTA MARÍA (Gonzalo Garcia DE), *Vida de Juan de Aragón*. Coleccion de documentos inéditos para la historia de España.
SCHWAB (Moïse), *Rapport sur les inscriptions hébraïques de l'Espagne*, 1907.
SEMPERE, *Histoire des Cortes*.
SEMPERE Y GUARINOS, *Historia del Luxo y de las Leyes Suntuarias de España*. Madrid, 1788.
SÉNÈQUE, *Médée*, acte II.
SERRANO Y FATIGATI (E.), *Instrumento músicos en las Miniaturas de los códices españoles. Disc. leido ante la Real Acad. de Bellas Artes de San Fernando*, 1901. Madrid, S. Fr. Sales.
SICULO (Lucio Marineo), *Crónica de Aragón*.
— *Sumario de la clarisima vida y heroicos hechos de los catolicos Reyes D. Fernando y Dr Isabel, de immortal mémoria. Sacado de la obra grande de las Cosas memorables de España*.
SIETE PARTIDAS, Ed. de la R. Acad. de Madrid, 1807.
SIGÜENZA, *Historia de la Orden de San Geronimo* (*Mém. Ac. de Hist.*, t. VI).
SISMONDI, *Histoire des Français*. Républiques italiennes.
SITGES, *Enrique IV y la Excelente Señora*. Madrid, 1912.
SOUSA (Antonio Gaetano DE), *Historia genealógica da Caza Real portugueza*.
SOUSA VITERBO, *A batalha de Touro*.
SPRENGEL, *Histoire de la médecine*. Paris, 1815. Trad. par Jourdan.
STREET (G.), *Some acunt of gothic architecture in Spain*. Londres, 1865.

T

THATCHER (John Boyd), *Columbus alive and dead*.
TORREJONCILLO (Francisco DE), *Centinela contra Judios*. Pamplona, 1720.
TRASMIERA (Diego Garcia DE), *Epitome de la Vida de Pedro de Arbues*. Madrid, 1664.

V

VALERA (Mosén Diego DE), *Memorial de diversas hazañas*.
VARIAS POESIAS *antiguas del tiempo del Rey Don Juan el 2° y Don Enrique el 4°*. Ms. Reserv. de Archivos de Madrid, t. IV.
VARILLAS, *Politique de Ferdinand*.
VARIOS, *Estado de la cultura española y principalmente catalane en el Siglo XV*. Barcelona, 1893.
VEGUE (Don Angel), *Rejería artística de Toledo del Siglo XV*. Conférences sur l'Art espagnol faites à l'Ateneo, 1913.
VELASQUEZ, *Origines de la Poesia Castellana*. Malaga, 1797.
VIARDO, *Hist. des Arabes d'Espagne*.
VIGNAUD (H.), *Études critiques sur la vie de Colomb. Histoire critique de la grande entreprise de Colomb*.
VILLA (D. Antonio Rodriguez), *Bosquejo biográfico de D. Beltrán de la Cueva*.
VILLAAMIL, *España artistica*. Paris, 1842.
VIVES, *De Christiana femina*.
VOIGT, *Manuel historique de Raumer*.

Z

ZUÑIGA (Diego Ortiz DE), *Anales de Sevilla*. Madrid, 1677.
ZURITA (Jerónimo), *Anales de la corona de Aragón*.
— *Historia del Rey Fernando*.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

CHAP. IV. — LA GUERRE DE SUCCESSION

CHAP. V. — LA SAINTE HERMANDAD

CHAP. VI. — LE GOUVERNEMENT D'ISABELLE

CHAP. X. — L'ART DE LA GUERRE SOUS ISABELLE

CHAP. XI. — LA DISCORDE CHEZ LES MORES. BOABDIL PRISONNIER

CHAP. XII. — PEDRO ARBUES. REPRISE DE LA GUERRE

CHAP. XIII. — LE SIÈGE DE MALAGA

CHAP. XIX. — LES MARIAGES DES INFANTS

CHAP. XX. — MORT DE LA REINE DE PORTUGAL. PHILIPPE LE BEAU ET JUANA

CHAP. XXI. — SECONDE GUERRE D'ITALIE

CHAP. XXII. — LA RÉVOLTE DES ALPUJARRAS

CHAP. XXIII. — TROISIÈME ET QUATRIÈME VOYAGE DE COLOMB

CHAP. XXIV. — LA MORT D'ISABELLE



IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DP Dieulafoy, Jane Paule Henriette
163 Rachel (Magre)
D5 Isabelle la Grande